BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
D
NAPOLI

# L'INQUISITION FRANÇOISE

OU

# L'HISTOIRE DE LA BASTILLE

PAR

Mr. CONSTANTIN DE RENNEVILLE.

*TOME I.*

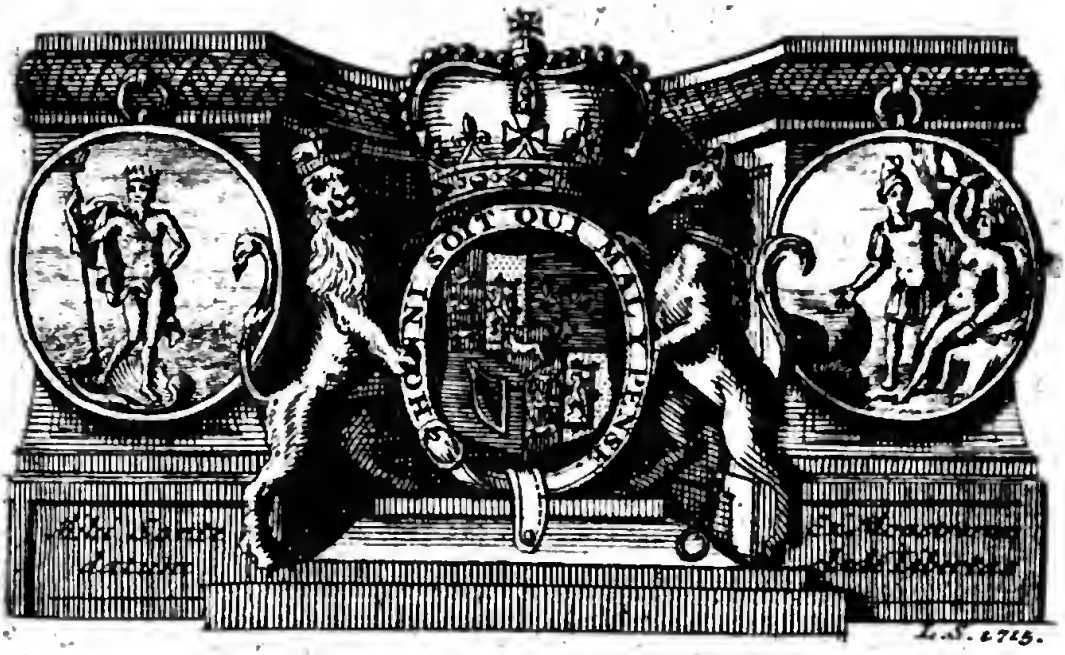
A AMSTERDAM,
Chez BALTHAZAR LAKEMAN.

A LEIDE,
Chez JEAN & HERM. VERBEEK.

MD. CC. XXIV.

R. I. Constantin Scalt inv. et del. Ludovicus Surugue Sculp. sit 1715.

*Prince Envoié de Dieu pour retablir les Loix*
*Protecteur de l'Eglise, Ame de la Concorde,*
*Arbitre de l'Europe et Pere des Anglois,*
*C'est le Portrait du Roi que le Ciel nous accorde.*




# A SA MAJESTÉ,

## GEORGE PREMIER,

ROI DE LA GRANDE BRETAGNE, DE FRANCE, ET D'IRLANDE, DEFFENSEUR DE LA FOI; DUC DE BRUNSWIC, ET DE LUNEBOURG, ELECTEUR ET ARCHI-TRESORIER DU SAINT EMPIRE, &c. &c. &c.

SIRE,

J'apporte au pied du Trône de VOTRE MAJESTE' l'Hiſtoire de

la Baſtille, comme à mon Roi, à mon JUGE, & à mon PROTECTEUR. Vous y verrez, SIRE, ce que j'ai ſouffert pour la bonne cauſe; & quoique mes peines aïent été extrêmes, je ne dois plus me plaindre des rigueurs de l'Inquiſition Françoiſe, puiſqu'elles me procurent aujourd'hui l'avantage de les conſacrer à V. M. dont ſans doute elles attendriront le grand cœur: & j'oſe me flatter qu'à l'abri du Scéptre équitable d'un Puiſſant ROI, dont je me declare hautement le Sujet, je n'aurai plus à redouter la Verge de fer de mes cruels ennemis. Comme mon JUGE, vous m'y verrez, SIRE, perſecuté pour avoir deteſté l'Erreur, & aimé la Vertu des Souverains qui la poſſedoient au ſuprême degré; & le ſeul crime que m'a imputé l'Envie, eſt d'avoir imploré leur miſericorde. Je ſuis tombé dans les piéges que m'ont tendu les Ennemis de la Paix, qui pendant plus d'onze Années m'ont fait

fait ſouffrir des peines plus amères que la mort la plus rigoureuſe. L'œil vigilant de V.M. empêchera bien que la Tour de Londres, qui ne fait trembler que les Criminels, ne ſe convertiſſe en Baſtille, qui écraſe plus d'Innocens, que de Coupables. Et comme mon PROTECTEUR, SIRE, vous me défendrez de mes Perſecuteurs, qui ſe font gloire de pourſuivre juſque dans le Sanctuaire ceux qui devoilent leurs crimes, ou qui ont le malheur de leur deplaire : & quoi qu'ils aïent donné à toute l'Europe trop de funeſtes preuves, qu'ils oſent étendre leurs violences juſque dans les retraites les plus ſacrées, ils redouteront ſans doute le glaive de Juſtice qui brille dans les mains de V.M. pour la conſolation des Juſtes, & la terreur des Tyrans.

J'ai eſſuié mes larmes dès le moment que j'ai vû V.M. monter ſur le Trône. Mais je ſens couler dans mon cœur une joïe ſurnaturelle, & que je

ne puis exprimer, en approchant de ce Trône auguſte, où je vois aſſis avec tant de Gloire, de Majeſté, & de douceur un PRINCE que Dieu nous a envoyé par une grace ſpeciale de ſa Providence, pour retablir les Loix; un PRINCE qui eſt le Protecteur de ſon Egliſe affligée; l'Ange de la Paix; qui vient pour la rappeller du Ciel ſur la Terre, & l'affermir non ſeulement dans toute l'Europe, mais pour l'étendre encore dans les climats les plus éloignez, enfin un ROI, tel que le Ciel le pouvoit accorder à nos plus juſtes ſouhaits, Ennemi declaré de la flatterie, l'Ami de Dieu, le Pere & les Delices de ſon Peuple.

Oui Peuple bienheureux! c'eſt ici votre Alcide, qui vient étouffer cette Diſcorde qui vous a troublez depuis ſi long-temps; abattre un Gerion, qui menaçoit de trainer après lui la Tyrannie, la Superſtition, la Vengeance, & un nombre infini de Monſ-

Monſtres noirs & cruels, qui ſe promettoient de rendre l'Angleterre eſclave : on lui verra percer cet Hydre orgueilleux, dont les ſifflemens empeſtez preſageoient votre mort. Sous lui vous allez voir renaître votre Liberté dans toute ſa ſplendeur. Il va rappeller chez vous l'Abondance ; aſſurer votre Commerce ; purger les Mers, dont vous l'avez proclamé Roi à juſte titre ; proteger vos Alliez ; & étendre votre gloire juſqu'aux extremitez les plus reculées de la Terre.

En expoſant, SIRE, à V. M. les peines que j'ai ſouffertes, je ne dois pas oublier les malheureux que j'ay laiſſé dans ces mêmes peines, ou qui ſouffrent encore ſur les Galéres. Ces preuves animées, ces témoignages vivans de la fureur de leurs Perſecuteurs reclament par ma voix votre miſericorde. Ils attendent de votre Clemence, que V. M. remontrera à un Grand Roi l'injuſtice que com-

mettent ceux à qui il confie ſon autorité & ſa juſtice, & qui s'en ſervent pour perpetuer les tourmens de leurs victimes infortunées, dont la plupart ſont reconnües innocentes, par ceux même qui les perſecutent. Du fond des Enfers, des bords de l'Acheron, ces Opprimez implorent votre apui. Que votre Autorité, SIRE, penètre dans ces Abymes, ſur ces Rives infernales, qui juſqu'ici n'ont été acceſſibles qu'à la Fureur, à la Rage, & au Deſeſpoir. Comme un autre Hercule allez forcer Pluton, le cruel Bernaville, de Vous relâcher une infinité de Theſées, qu'il traitte en Prométhées & en Ixions. Ce ſont des ſujets dignes de la Piété de V. M. & qui la publieront par toute la Terre, après que vous les aurez retirez du Tombeau; & leur Poſtérité la plus éloignée ſçaura, que vous aurez eu du pouvoir ſur la Mort, en les rappellant à une ſeconde vie.

Que le Salomon de la Grande-Bretagne,

tague, qui par ſa Piété, ſa Juſtice, ſa Bonté, ſa Sageſſe, & tant d'autres Vertus qu'il poſſéde dans un ſublime degré, s'eſt rendu digne de ſa haute vocation, triomphe, non ſeulement dans l'Angleterre, mais qu'il ſoit révéré de toute l'Europe, & redouté des Peuples les plus Barbares; lui qui n'impoſe à ſes Sujets d'autre joug, que l'Ordre de craindre Dieu, & d'obſerver ſes Loix, & qui laiſſant à cet Arbitre des Rois le ſuprême pouvoir, ſe borne à l'autorité que lui preſcrit ſa juſtice, de nous faire du bien, & qui par l'obéïſſance qu'il rend à ſes commandemens ſe trouve dans l'heureuſe impoſſibilité de nous faire du mal. Que ce PRINCE autant jaloux des Priviléges de ſes Sujets, que des Prerogatives de ſa Couronne, puiſſe rendre dans Londres l'or d'Ophir, & l'argent auſſi communs que les pierres. Que non ſeulement la Reine de Sçeba, mais que tous les Princes de la Terre, viennent

admirer la magnificence de ſon Trône, & la profondeur de ſa Sageſſe.

Pour moi, SIRE, je dois bénir à jamais l'adorable Providence, qui après m'avoir delivré des fers, permet, tout mutilé que je ſuis, que j'approche du Trône de VOTRE SACRE'E MAJESTE', pour être agregé au nombre de vos Sujets les plus zelez, & mêler mes vœux à ceux de ma nouvelle & chére Patrie, pour attirer du Ciel ſur V. M. & ſur VOTRE ROIALE ET AUGUSTE FAMILLE ſes Benedictions les plus precieuſes. Je demande à ce Monarque Tout-Puiſſant, qui fait régner les Rois, qu'il affermiſſe votre Trône ſur la Juſtice & la Prudence, & après que V. M. l'aura gouverné pendant un long & heureux régne, qu'il ſoit poſſedé en Paix, juſqu'à la fin des ſiécles par VOTRE POSTERITE' Heritiére des Vertus, & de la Piété de V. M. auſſi bien que de ſes Couronnes. Que

la

la Religion ſoit inſeparable de vos Royaumes, la Gloire de votre Trône, la Victoire de vos Armées, la Fidélité du cœur de vos Sujets, la Paix & l'Abondance de vos Etats, & la Veneration qu'on doit à vos Vertus des cœurs de tous les Peuples de la Terre. Ce ſont les ſouhaits ſincéres d'un de vos nouveaux Sujets, SIRE, à qui ſes Ennemis n'ont laiſſé que la vie, qu'il eſt prêt de ſacrifier à V. M. juſqu'à la derniére goute de ſon ſang, pour lui prouver avec quel atachement, quel zele, & quel reſpect il eſt de VOTRE MAJESTE',

SIRE,

Le très-humble, très-obeïſſant Serviteur & Sujet plus ſoumis

CONSTANTIN DE RENNEVILLE.

# PREFACE.

JE dois rendre raiſon dans cette Preface des motifs qui m'ont porté à écrire cette Hiſtoire; pourquoi je lui ai donné le Titre de l'Inquiſition Françoiſe, ou Hiſtoire de la Baſtille, & des fins qui me l'ont fait rendre publique. Les motifs ont été le bien general & le particulier. Le General regarde tout le Monde; puiſque j'ai vû dans cet Antre abominable, pendant le temps de ma Priſon, malgré la vigilante precaution de nos Argus, non ſeulement des François, des Allemans, des Anglois, des Ecoſſois, des Irlandois, des Eſpagnols, des Polonois, des Suedois, des Danois, des Moſcovites, & generalement des perſonnes de toutes les Nations de l'Europe; mais encore des Peuples de toutes les Parties de la Terre, & même des plus reculées, & qui à peine nous ſont connües. J'y ai vû des Africains, des Aſiatiques, des Americains,

cains, des Turcs, des Mores, des Papa-Græcs, des Dervis, des Prelats, des Miniſtres, des Prêtres, & des Moines de toutes les couleurs. J'y ai vû des Princes, comme le Fils du Roi de Maroc, que l'on y a traitté d'une maniére barbare & cruelle, & comme le dernier des Goujats; Le Prince de la Riccia, qui malgré ſes éminentes Qualitez, & ſes Vertus véritablement dignes d'admiration, a été la victime de l'avarice, & de la haine furieuſe de l'orgueilleux Bernaville, le plus inexorable de tous les Tyrans. J'y ai vû des Ducs & Pairs, des Cordons-bleus, des Officiers Generaux; entre'autres le Lieutenant General Cherberg, du Canton de Zuric, Homme plus que Septuagenaire, qui avoit blanchi dans le ſervice du Roi, & qui, pour avoir dit trop librement ſa penſée à Mr. le Maréchal de Villeroi à la Bataille de Ramillies, fut enfermé dans cette affreuſe Spelonque, où Bernaville fait ſouffrir à ce venerable vieillard des tourmens, dont les plus cruels Bourreaux de l'Armée ne voudroient pas punir un Soldat Suiſſe, qui auroit dix fois merité l'Eſtrapade. Voici cependant tout ſon crime. Ce General voyant le Regi-

ment du Roi qui alloit être envelopé & taillé en pieces à Ramillies, dit à Mr. de Villeroi, que ſi il lui vouloit donner ſeulement trois ou quatre Eſcadrons de Cavalerie, il lui promettoit ſur ſa tête de degager ce Regiment, & de lui faire faire une honorable retraite. A quoi Mr. le Duc de Villeroi répondit, qu'il avoit d'auſſi bons yeux que lui: ſur quoi le zele, de ce General, à la verité trop ſincére, lui fit répondre: que ſi cela étoit, les Troupes du Roi ne ſeroient pas expoſées au carnage des Ennemis, comme il les voioit, qu'elles étoient bonnes, & feroient admirablement bien leur devoir, ſi elles étoient bien conduites. Il n'en fallut pas davantage pour envoier ce brave Officier à la Baſtille; où une petite recommandation de M. le Duc de Villeroi, qui ſans doute en ignore les conſequences, a fait agir la rage de Bernaville dans toute ſon étendüe. Ce venerable Officier a été cinq ou ſix Ans enfermé dans une Chambre au deſſus de la notre. Je lui ai entendu pouſſer des gemiſſemens douloureux, des cris de deſeſpoir, & les plaintes les plus touchantes. Oui, diſoit-il, je voudrois qu'il m'eût coûté tout mon bien, & même

un

un bras, & que le Roi, que Mgr. le Duc de Chartres, que mes Maîtres, ou même Mr. de Villeroi euſſent la connoiſſance de la maniére indigne, dont je ſuis traitté par un miſerable Voleur, qui cent fois a monté derriére le Caroſſe, dans lequel j'étois traîné avec ſon Maître le Marêchal de Bellefond; à la Table duquel ce Tartuffe cent fois m'a verſé à boire dans la poſture la plus humble, & qui me met aujourd'hui le pied ſur la gorge, m'écraſe comme un miſerable, & me fait mourir de froid & de faim. En effet pendant tout le temps qu'il a été dans cette Chambre ſur la notre, jamais on ne lui a donné du feu; on ne lui porta pas un ſeul morceau de bois l'Année du grand Hyver 1709. Vingt fois les Porte-Clefs, par mépriſe, nous ont apporté ſon dîné pour le notre; je proteſte que dans la plus miſerable Gargotte de Paris, un Crocheteur feroit meilleure chére pour huit ſols: cependant j'ai ſçu par Rheilhe & par Ru, que le Roi donnoit au Gouverneur quinze francs par jour pour la nourriture de ce General; que cet Hypocrite Gargottier, aſſiſté du venerable Pere Riquelet, & enſuite du Pere de la Beaume Jeſuites, ont

mis

mis pour ainſi dire, à la Torture, pour lui faire changer de Religion, lui promettant ſa grace de la part de Mr. de Villeroi. On auroit moins fait ſouffrir cet Officier, en le faiſant mourir tout d'un coup, pour punition d'un zele indiſcret, que de le faire languir dans les plus cruels tourmens, depuis près de neuf Ans: ce qui me fit faire cette Epigramme ſur cet infortuné General, que je trouvai le ſecret de lui envoier.

## EPIGRAMME.

*Trop genereux Cherberg que ton ſort eſt crüel!*
*Ton zele pour la gloire eſt cauſe de ta peine:*
*Jamais le Grand Loüis ne t'eût cru criminel,*
*Si tu n'avois ſervi que ſous le Grand Turenne.*

J'ai vû dans cette Caverne de Polyphême Mr. le Baron de Saſſignet Officier General de l'Empereur, qui malgré ſa Piété exemplaire, ſa Charité, qui lui faiſoit donner aux pauvres, par les mains *intégres* de Bernaville, la moitié de la Penſion que Sa Majeſté Imperiale lui fai-

faiſoit tenir dans ſa Priſon, & ſes autres Vertus Chrétiennes, étoit traitté indignement par ſon inhumain Guichetier, Repertoire fidelle d'Avarice, ou Harpagnon n'auroit pû trouver à gloſer. J'ai vû dans ce lieu de deſeſpoir un Gentil-Homme Alleman nommé Mr. de Niſtvitz, dont l'extrême beauté faiſoit tout le crime. Elle parut à la Cour de France avec tant d'éclat, que les Maris de la premiére diſtinction en furent allarmez. Pour éviter le ſort d'Acteon, dont ils ſe croioient menacez, l'un d'eux porta la jalouſie ſi loin, qu'en voulant derober, à quelque prix que ce fût, ce Fils de Cythére aux regards trop curieux d'une Epouſe, qu'il ſoubçonnoit de trop de tendreſſe, il trouva moïen de le plonger dans un abîme capable d'éteindre juſqu'à la moindre étincelle de l'amour qu'il pourroit inſpirer, & d'effacer dans peu les traits les plus parfaits de ce charmant Adonis. J'ai vû dans ce Repaire infame, autrefois la Priſon des Princes du Sang, de la Nobleſſe de France, enfin des Priſonniers d'Etat, j'y ai veu des Crocheteurs & des Prelats; des Decroteurs de Souliers, & des Miniſtres; des Abbez & des Prêtres; des

des Pouſſecus & des Religieux; des Soldats & des Quatre Mendians; des Clercs de Procureurs & des Magiſtrats; des Bergers & des Colonels: des Crieuſes de vieux Chapeaux & des Religieuſes; des Vieillards & des Enfans; des Doüegnas decrepites & de jeunes Filles; des Criminels & des Innocens. Enfin j'y ai veu de toutes ſortes de Perſonnes & de Nations confondues les unes avec les autres dans le dur Preſſoir d'airain d'un Tyran, qui faiſoit mouvoir tous les reſſorts de ſa machine infernale, pour exprimer la ſubſtance de ſes malheureux Pigeonneaux, ainſi qu'il les appelle. O Nations étrangéres! que la curioſité porte à voir la France un des plus beaux Roïaumes du Monde, & ſur tout Paris, la plus delicieuſe de toutes les Villes de la Terre, ſouvenez-vous qu'elle enferme dans ſon ſein la Baſtille & Bicêtre, le Purgatoire & l'Enfer de ce Monde, où un Etranger court ſouvent riſque d'être logé quoique très innocent. Voilà l'avis que je donne en general à tous les Hommes.

Et vous Citoiens de Paris, quand vous menerez vos Enfans à la promenade ſur le Boulevart de St. Antoine, dans le Bois de Vincennes, dans les Jardins de l'Ar-

l'Arſenal, faites leur conſiderer attentivement ces Tours énormes & affreuſes de la Baſtille, & de Vincennes : qu'ils apprennent de vous, & apprenez le de cette Hiſtoire, que c'eſt là que preſident Bernaville, & St. Sauveur ſon Neveu, les plus cruels Tyrans qu'ait jamais vomi l'Enfer dans ſa fureur. Bernaville, dont la Generation eſt ſi obſcure, qu'il a été en obligation pour en cacher la Baſſeſſe, de changer ſon nom de Charles Fournier, en celui de Bernaville, Village où il eſt né, & qui appartient à Mr. le Marêchal de Bellefond ſon Maître ; comme font d'ordinaire tous les Laquais, dont les uns ſe nomment Champagne, Bourguignon, Picard, Jean de Paris, d'Alençon, Chalons, d'Aubervilliers, Charenton, Vaugirard, &c. du nom de leurs Provinces, Villes, ou Villages. C'eſt à ce Maître que ce Chevalier de l'Arc-en-Ciel a derobé les dehors d'une vertu ſolide, dont ce Marêchal étoit orné, ce miſerable voulant ſous ce voile cacher le cœur le plus monſtrueux, où jamais l'Hyprocriſie ait fourré ſes plus pernicieuſes & ridicules grimaces & ſon plus dangereux poiſon. Bernaville entend trois Meſſes par jour: ô le Saint Homme! mais ce jour

jour la même Bernaville immole trois Innocens à ſon avarice & à ſa fureur: ô le cruel Tyran! ô le méchant ſcélérat! Ce Tartufe couvre du manteau de la vertu le plus méchant Homme, que l'Envie ait pêtri pour l'affliction du Genre-Humain. Avec une moderation affectée, il eſt d'une ſévérité & d'une dureté implacable. La cruauté eſt peinte ſur ſon viſage, & l'Hypocriſie, toute diſſimulée qu'elle eſt, n'a pû cacher l'air menaçant de ſon front d'airain. Il ne ſonge tous les jours qu'à inventer de nouvelles gênes, pour mettre à la torture ſes malheureuſes victimes, dont il boiroit le ſang avec moins de plaiſir, ſi les chairs n'en étoient pas conſumées à petit feu par ce Barbare. Toûjours dans le trouble, toûjours dans l'inquiétude, toûjours dans l'agitation; ſans que l'or qu'il amaſſe, comme un autre Tantale puiſſe étancher la ſoif violente qu'il en a. L'éclat éblouïſſant de cet or, qu'il accumule par les griffes de la Leſine, & qu'il pêtrit dans le ſang de ſes malheureuſes Hoſties, non plus que le brillant faſtueux de ſes meubles, ne peuvent charmer ni ſon chagrin, ni ſes remords. Il étoit moins ſujet aux vapeurs, quand

quand il ne voioit que ſon toit ruſtique, & les choux & les panèts de ſon petit Jardin, qui compoſoient tout ſon heritage. Le lit voluptueux dans lequel il couche aujourd'hui n'empêche pas qu'il ne trouve les nuits plus longues, que lors qu'il étoit étendu ſur quelques peaux de Brebis, ou qu'il couchoit dans les Greniers de Mr. le Marêchal de Bellefond. Après l'évaſion du Comte du Bucquoit, qui ſe ſauva de la Baſtille le 4. Mai 1709. comme on le verra dans cette Hiſtoire, il fit abattre tous les grands Arbres du Jardin, aplanir tous les recoins du Corridor, dont il fit renverſer tous les ornemens, où l'on pouvoit attacher des cordes; ôta les couteaux des Priſonniers, & tous leurs ferremens, juſqu'aux moindres clous; tout le bois qu'ils avoient dans leurs Chambres, juſqu'aux manches de leurs balais. Il nous ôta nos couvertures, parce que ce Comte s'étoit ſervi de la ſienne dans ſon entrepriſe. Cet Abbé ou Comte du Buquoit, car il eſt l'un & l'autre, étoit dans une Chambre au deſſus de la mienne quand il ſe ſauva: je lui avois très diſtinctement entendu limer ſes grilles; ce qui fit que Pigeon, conjointement avec Gringalet, mes malins & depauperez Compagnons de Chambre, dirent

dirent au Gouverneur que j'avois eu connoiſſance du deſſein de ce Comte. Ce fut aſſez que la depoſition de ces fidelles Temoins pour me faire plonger dans d'affreux Cachots, où notre cruel Tyran me laiſſa très long-temps pourrir, ſans paille, ſans une pierre où repoſer ma tête, couché ſur le limon du Cachot & la bave des Crapaux, avec du pain & de l'eau pour toute nourriture, & d'où il ne me retira que lors que je fus crevé. J'avois les yeux preſque hors de la tête, le nez gros comme un moien concombre, plus de la moitié des dents, que j'avois auparavant très ſaines, m'étoient tombées du ſcorbut, la bouche m'étoit enflée & toute en gale, & mes os perçoient ma peau en plus de dix endroits. Quand le Medecin me vit dans ce deplorable état, il dît que l'on m'avoit outré; que j'avois plutôt beſoin de quelqu'un qui m'exhortât à la mort, que d'un Chirurgien, & ne daigna pas ſeulement ordonner qu'on me pensât. Rheilhe cependant le fit, par maniére d'acquit. Je gueri contre toute eſperance, mais après avoir porté pendant près de deux Ans un emplâtre qui me couvroit tout le nez & l'œil droit. J'en fus quitte pour une partie du nez qui me tomba, & ma ſanté

ſanté que je n'ai jamais pû rétablir. Après cette évaſion du Comte du Buquoit, on faiſoit deux fois la ſemaine la viſite dans nos Chambres. Il y avoit toûjours un Officier preſent avec les Porte-Clefs, qui aportoient des marteaux à Maçon, & des pics, avec leſquels ils ſondoient nos grilles & nos murs; tournoient & renverſoient nos lits, pilloient toutes nos hardes, & ne nous laiſſoient pas repoſer.

Quelques Priſonniers avoient attrapé des Pigeonneaux qui avoient volé dans leur Chambre & leur avoient attaché des billets ſous les aîles, pour donner avis à leurs Parens du lieu où ils étoient enfermez. Bernaville découvrit la ruſe; & pour y remedier, il fit tuer tous les Pigeons, tous les Paſſereaux qui faiſoient leurs nids autour de la Baſtille, & détruire à coups de fuſil tous les Oiſeaux qui voloient dans le Jardin. Les Pinçons joïeux, & les charmans Roſſignols n'en furent pas exempts. Les tendres accens de Philomèle ne purent amolir la dureté de Bernaville: il fit tout mourir, juſques aux Roitelets.

Son ſeul aſpect eſt affreux, il a deux yeux

yeux de Veron enfoncez ſous deux ſourcils épais, qui ſemblent lancer la mort dans leurs terribles regards, comme le Baſilic. Son front menaçant & ridé paroît être une écorce d'Arbre, ſur laquelle quelque Mufti a gravé l'Alcoran en caractéres Arabes. C'eſt ſur ſon teint que l'Envie cueille ſes ſoucis les plus jaunes. La Maigreur ſemble avoir travaillé ſur ſon viſage à faire le Portrait de la Leſine, ſa Divinité favorite, qu'elle a couvert d'un cuir baſané, qu'on prendroit pour de ce papier marbré lugubre dont on couvre les Oraiſons funèbres, & les Offices des Morts. Ses joües pliſſées, comme des bourſes à jettons, reſſemblent aux giffles d'un Singe, dont il a la phiſionomie & la malice, quoique le tout pris enſemble n'approche pas mal du viſage de certaines petites écreviſſes de Mer qu'on appelle Chevrettes, ou bouquets. Son poil eſt d'un roux alſent brûlé: il me ſouvient que quand il étoit Chevalier de la Mandille, il portoit ſes cheveux plats, & friſez comme des chandelles, d'un blond d'airain, qui juroient que leur Maître étoit de bonne odeur. Quoiqu'il parle rarement, il doit bien s'écouter parler, puiſqu'il a la bou-

bouche fort pres des oreilles : elle ne s'ouvre jamais que pour prononcer laconiquement des arrêts crüels. Ces arrêts, quoique monosilabes, sont executez ponctuellement par ses barbares Satellites, qui ne se font jamais repeter deux fois la même chose : ils connoissent leur Maître. Je me suis vû lui demander à genoux la Permission d'écrire à mon Epouse, pour lui marquer seulement que j'étois encore en vie, & pour l'obtenir j'embrassois les siens que j'arrosois de mes larmes; pour m'en détacher, il n'avoit qu'à dire ces deux mots : au Cachot. Dans l'instant, ses Harpies m'enlevoient avec la même rapidité, que l'on peint Euridice entraînée aux Enfers par les Diables, malgré les tendres accents de son Cher Orphée. Si c'étoient mes Ouvrages qu'on lui apportoit, après me les avoir ravis; il n'avoit qu'à prononcer, au feu. Dans le moment ses Griffons, sans examiner si c'étoient les Souffrances de JESUS-CHRIST, ou des Reflexions Chrétiennes qui rempliſſoient mes Cahiers, en faisoient un Sacrifice à Vulcain, dont leur Maître meritoit bien plus la fureur, que ces innocens écrits. C'est à ce cruel Tyran qu'il faut que

tous les Priſonniers obeïſſent, fuſſent-ils Princes du Sang ; miſerable qui n'a jamais rendu d'autre ſervice au Roi, que d'écorcher ſes Sujets, ſans diſtinction, au contraire il traittoit plus favorablement ceux dont la baſſe extraction approchoit plus de la ſienne, & ſur tout ceux, qui comme lui avoient été bigarrez de couleurs. Cependant le P. Riquelet avoit le front un jour de me ſoutenir que c'étoit un Homme de Qualité, proche Parent de Mr. le Marêchal de Bellefond ; mais je le confondis, en lui faiſant voir que je ſçavois mieux ſon extraction que lui. En effet j'ai été Directeur dans le Païs de Bernaville, & j'ai vû St. Sauveur n'étant encore qu'Enfant, Neveu de Bernaville, dont la Mere, Sœur de cet illuſtre Gouverneur, étoit reduite dans une pauvre petite chaumiére enfumée, St. Sauveur, dis-je, revêtu d'une jaquette de froc blanc, toute percée, auſſi bien que le bonnet qu'il avoit ſur ſa tête de même étoffe, prendre mon cheval par la bride, & me tenir l'étrié, quand je montois deſſus : cependant il avoit le front à la Baſtille, de me ſoutenir que je ne le connoiſſois pas, & que je ne l'avois jamais vû, quoique depuis

depuis que son Oncle l'avoit tiré de la misére, pour le faire participant de sa Fortune, je lui eusse donné à soupé chez moi à Paris; où Mr. de la Villemigeon, qui a épousé une des Parentes de Mr. le Marêchal de Bellefond, & un Chanoine de Coutance me l'avoient amené; & cent fois je l'avois vû à Vincennes aussi-bien que son Oncle chez Madame la Marêchale de Bellefond. Mais quand une fois ces sortes de Gens de Neant sont élevez sur la roüe de la Fortune, la premiére chose qu'ils oublient c'est les degrez par où ils y ont monté; & c'est ce que n'oublie jamais le Public; principalement quand on les y voit insolens, comme Bernaville & sa Sequelle maudite, qu'il a enracinée dans la Bastille, dans l'esperance qu'ils y fleuriront comme lui; Et malheur aux Prisonniers, car de l'Aunay & St. Sauveur heriteront sans doute de la cruauté, de l'avarice, & de la malice de Bernaville, comme de ses biens immenses. Ce cruel Tyran a trouvé les moïens, à force d'argent, de faire avoir la Lieutenance de Roi de la Bastille à de l'Aunay son Cousin, afin de n'avoir plus Personne qui contrôlât sa Lesine & ses cruautez; & pour cet effet

il ſe defit d'une maniére cruelle, de Mr. d'Avignon, qui étoit un très Honnête Homme, & brave Officier, comme on le verra dans cette Hiſtoire. Il a fait de même avoir la Lieutenance de Roi de Vincennes à ſaint Sauveur ſon Neveu, par un Brevet qui lui a coûté bien de l'argent, mais dont il eſt aſſuré de ſe recompenſer au centuple: ainſi voila toute la Famille érigée en Tyrans; & peut-être que l'on en fera des Chevaliers de St. Louis, pour recompenſe de leurs belles Actions. Et pourquoi non? on en avoit bien honoré St. Mars, dont tout le merite étoit d'avoir gardé à vüe le deplorable Mr. Fouquet & Mr. le Duc de Lauzun pendant tout le temps de leur cruelle & longue Priſon. † *Eſt malum quod vidi ſub ſole, quaſi per errorem egrediens à facie Principis. Poſitum ſtultum in dignitate ſublimi & divites ſedere deorſum. Vidi ſervos in equis, & Principes ambulantes ſuper terram quaſi ſervos.*

Et Bernaville n'a-t-il pas ſçû par ſon cagotiſme outré, apuié par des Gens qui étoient largement païez, pour étaler devant le Roi des vertus qu'il n'eut jamais, à moins qu'on ne mette au rang des vertus

† Eccleſiaſt. cap. 10. v. 5: 6: & 7.

tus la Tyrannie la plus barbare, attraper un des meilleurs Gouvernemens de la France, du moins le plus lucratif, pendant que de braves Officiers, qui ont paſſé toute leur vie au ſervice du Roi, en ſont fruſtrez. Ses Patrons aveuglez, ne manquoient pas de faire valoir à S. M. ſon zele inviolable pour ſa Perſonne ſacrée, dans le temps que ce pernicieux Sujet ne s'occupoit qu'à détruire la reputation de ſon Maître, par les crimes abominables qu'il commettoit, & la rigueur inhumaine avec laquelle il traittoit les Etrangers, ſous l'autorité, & à l'inſçû de ce même Maître.

Pour prouver que cet Impoſteur n'a que le maſque trompeur de la Piété, & rien moins que de la veneration pour Dieu, & pour ſon Roi, je n'en veux raporter qu'un exemple, dont j'ai été le témoin oculaire; & que j'atteſte devant Dieu, comme une vérité que je ſuis prêt de ſigner de mon ſang. Quelques uns des Acteurs de cette Scêne ſont encore actuellement à la Haye.

Lorſqu'étant dans un état deplorable e fus introduit dans la premiére Chambre de la Tour du Coin, où les Porte-Clefs me porterent preſque mourant; je us mis en entrant, dans l'enfoncement

de la Chambre, à l'oppoſite de la cheminée, où ſur le mur on avoit peint à freſque un JESUS-CHRIST de grandeur naturelle attaché en croix; que des Priſonniers avoient mutilé d'une maniére monſtrueuſe & cruelle. Ils en avoient effacé tous les traits, lui avoient peint deux cornes ſur la tête; en la place du voile, ou de l'écharpe, dont d'ordinaire on fait une ceinture au Crucifix par bienſéance, ils avoient figuré *membrum enorme, horrendum, ex quo copioſe fluebat virus, quod ſceleſti Sacrilegi affirmabant ex morbo venereo procedere.* Et ſur ſa poitrine ils avoient écrit: **Myſtére: la grande Babylone, la Mere des impudicitez, & des abominations de la Terre.* Et quantité d'autres ſotiſes de cette nature. Il y avoit un Portrait du Roi ſur la cheminée, paſſablement bien fait, ſur la tête duquel ces Priſonniers ſcelerats avoient peint des cornes comme au Crucifix. Bien plus leur fureur les avoit porté, ce que je n'écris qu'avec horreur, & tremblement, juſqu'à peindre l'éfigie de S. M. attachée à une potence, avec cette execrable inſcription: Louis XIV. pendu pour les bienfaits & une autre couchée

* Apocal. Ch. 17. vers. 5.

chée sur une roüe avec des inscriptions abominables. Il y avoit dans la même Chambre un malheureux Prisonnier, nommé Augustin le Charbonnier, des environs d'Alençon, qui avoit entiérement perdu l'esprit, mais qui malgré sa folie conservoit une veneration Filiale & Zelée pour Dieu & pour le Roi, qui sans cesse crioit par la fenêtre : Sentinelle avertis Mgr. l'Archevêque de Paris; avertis Mgr. le Chancelier que d'abominables Scelerats, ont ici mutilé & profané l'Image de J. C. ont attaché des cornes sur la tête auguste du Roi, avec des inscriptions infamantes. Ils ont mis son éfigie sur la roüe, & l'ont pendüe à une potence, avec des souscriptions atroces, diaboliques, & execrables: Va vite, te dis-je, les en avertir, autrement la Bastille va abymer. Quand les Officiers ou les Porte-Clefs entroient, ce pauvre Homme se traînoit jusqu'à eux, car ces miserables Tyrans lui avoient cassé une cuisse, ce qui l'empêchoit de marcher, & il leur faisoit remarquer ces images criminelles : Si tôt que je fus entré dans la Chambre où je trouvai trois fous, dont le Charbonnier étoit le moins insuportable, spectacle

affreux & terrible, car l'un des deux autres étoit le plus ſale, & le plus importun de tous les fous; & le troiſiéme avoit des intervales où il me parloit tout à fait juſte, & d'autres où il extravaguoit à perte de vûe, Mr. me dit le Charbonnier, ſoiez le bien venu, me prenant pour un Commiſſaire, il y a ici des Scelerats qu'il faut faire brûler tout vifs; voiez ce Crucifix, comment ils l'ont mutilé: voiez les outrages qu'ils ont fait au Roi, ce grand & ce reſpectable Monarque. Quoique je fuſſe accablé de mal & de douleur, les cris importuns de ce Fou me firent jetter les yeux ſur ces images, qui me donnerent de la fraïeur. Lorſque le Porte-Clefs m'aporta un peu de boüillon, je lui dis, en lui montrant ces figures: Ru quelles abominations ſont ce là? mais il ne me répondit que par des éclats de rire, comme ſi c'eût été la choſe du monde la plus plaiſante. Lorſqu'il vint des Officiers me voir, je leur fis remarquer la même choſe: mais ils me répondirent que s'il falloit châtier les crimes de tous les Priſonniers, il ne faudroit ceſſer du matin juſqu'au ſoir de rompre & de brûler. Quatre jours après on amena avec nous un

un Vieillard qui étoit l'Auteur de ces abominations, & qui en faiſoit gloire, comme j'en ferai ailleurs le détail. Quand je pû me trainer, j'effaçai tout ce qui n'étoit peint qu'avec du charbon, & où je pouvois atteindre; mais tout ce qui étoit peint ſur le Crucifix, & les cornes ſur la tête du Roi y étoient encore, quand je ſuis ſorti de cette Chambre, & y ont été même très long-temps après, comme je l'ai ſçu depuis.

Bernaville a cent fois entré dans cette Chambre, où il a vû ces deteſtables impiétez. On lui en a fait des reproches par un écrit, dont la copie ſera inſerée tout du long dans la ſuite de cette Hiſtoire: a-t-il fait paroître le moindre zele pour le Roi? Il n'a pas ſeulement daigné faire effacer les cornes & les ordures qui étoient peintes ſur le Crucifix, ni les cornes qui étoient ſur la tête du Roi. Le P. Riquelet a été informé de ces ſacriléges, ſans s'en émouvoir: pour paroître incroiable, cela n'en eſt pourtant pas moins vrai! Par qui ces ſacriléges étoient-ils commis? on croira ſans doute que c'étoit par quelqu'infidelle, quelqu'Athée, ou du moins par quelque Reformé outré. Non; l'Auteur étoit un vieux

Catholique Romain, & l'Executeur un Fou furieux. Pour moi, quand j'ai aprofondi la choſe, j'ay cru que les Officiers avoient paru mépriſer ce crime, crainte de le faire punir, ce qui auroit coûté la vie à quelques uns de leurs Pigeonneaux, qui leur étoit plus précieuſe, par les gains qu'ils en retiroient, que la gloire de Dieu, & celle d'un Grand Roi, qu'ils volent impunement ſous ombre de le ſervir.

En effet ces gains ſont exorbitans. Je mets en fait que depuis le 26 de Septembre 1708 que Bernaville a ſuccedé à S. Mars, il a tiré plus de quatre millions de profit de ſes malheureuſes victimes. Graſſes plumes de maigres Pigeonneaux! La demonſtration en ſera évidente: c'eſt un fait facile à verifier aux Miniſtres du Roi, pour peu qu'ils veuillent s'en donner la peine. Je ſupoſe que nous aïons été actuellement deux Cens Priſonniers dans ce maudit Enfer; ce qu'aucun Priſonnier ne peut ſçavoir que par conjecture; car à meſure qu'il en ſort, on y en remet d'autres; je ſuis perſuadé qu'il eſt peut être entré deux mille Priſonniers dans ce maudit Trebuchet pendant plus d'onze Ans que j'y ai ſoûpiré. Je ſuppo-

ſe

ſe encore qu'ils étoient tous à une Piſtole par jour, ce qui n'eſt pourtant pas; car il y a des Priſonniers qui n'ont que cinquante ſols par jour, comme les Decroteurs de Souliers, les Valets, & autres Priſonniers de baſſe condition. Il y en a à cent ſols, d'autres à dix francs, d'autres à quinze, à vingt, & juſqu'à vingt cinq francs par jour; tels étoient S. A. Mr. le Prince de la Riccia, Mrs. le Duc d'Etrées, le Duc de Fronſac, le Comte d'Harcour, M. de Surville Lieutenant General, & pluſieurs autres. Je ſupppoſe en outre, qu'il en coûte au Gouverneur vingt ſols par jour pour la nourriture de chaque Priſonnier, ce qui eſt outrer la depenſe: car ſuppoſé qu'il y ait dix Priſonniers à qui l'on faſſe meilleure chére qu'aux autres, tout le reſte eſt miſerablement traitté, & il y en a beaucoup qui le ſont d'une maniére cruelle, & qui pour cinq ſols vivroient mieux ailleurs. Il n'en coûte au Gouverneur qu'un ſou par jour pour ceux qui ſont aux Cachots, qu'il a toûjours ſoin de tenir bien garnis: ce qui lui fait appeller ces lieux abominables *ſes deniers clairs*: car un ſol pour le Priſonnier, le reſte pour le pauvre Gouverneur, cela

eſt clair ; il ne faut point de plume pour en faire le calcul. Je ſoutiens encore, que le revenant bon des vingt ſous, que je lui paſſe par jour pour la nourriture de chaque Priſonnier, eſt plus que ſuffiſant pour nourrir graſſement, & païer largement tous les Domeſtiques, & faire ſervir ſa table abondamment, où il ne ſouffre plus aucun Priſonnier, comme faiſoit S. Mars qui regaloit parfaittement bien ceux qui étoient admis à ſa table.

Je dis donc deux Cents Priſonniers à dix francs par jour coûtent au Roi deux mille Livres. . . . . 2000.

Sur quoi il faut deduire vingt ſols par chacun pour leur nourriture. . 200

Reſte de profit par jour au Gouverneur. . . . . 1800:

Qui mutipliez par 365: lui produiſent par An de profit. . . . 638000:

Il y a plus de ſix Ans qu'il eſt Gouverneur, ce qui a dû pouſſer ſon revenant bon à plus de quatre millions, comme je l'ai dit.

Il eſt facile au Miniſtre de voir, s'il y a de l'erreur ſur le nombre des Priſonniers, & ſur la ſomme que donne le Roi à chaque Priſonnier, & en faire après une ſuputation juſte. Mais poſons le fait qu'il n'ait

n'ait gagné que deux millions; où eſt le Gouvernement de Province qui ſoit ſi lucratif aux Princes que le Roi en gratifie? Qu'eſt ce que Bernaville? Un miſerable Chevalier de la Mandille, qui après avoir couru long-temps, & roulé derriére un Caroſſe, a trouvé le ſecret de ſe lancer dedans, où ſon orgueil lui fait croire, que la Terre n'eſt pas capable de le porter. Il a raiſon, car il devroit être en l'air ſur une roüe pour punition des crimes qu'il a commis. *Accurrite Augures, & plaudite; Patavius Conſul factus eſt, qui Mulos fricabat.* Cependant ce qui me paſſe, c'eſt que ce Tartuffe eſt regardé à la Cour, * *Quæ regnare facit Hypocritam propter peccata populi*, comme un Saint du premier ordre, un Beat au grand colier: avec ſes yeux baiſſez, ſa mine mortifiée, ſon ſilence morne, ſa douceur affectée, ſon air compoſé, tous ceux qui ne le connoiſſent pas y ſont trompez; car

*Bernaville, à le voir, a le cœur tout Chrétien:*



* Job. Cap: 34. vers. 30.

*Mais il plume en Faucon, & ſe venge en Païen.*

On ne fait cependant qu'attendre ſa mort pour le canoniſer, & le joindre au Bienheureux Jaſmin, Laquais de Mad. la Preſidente Nicolai, dont on a déja publié la vie & les miracles dans Paris, & qui ſeroit canoniſé, ſi quelque Bourvalet, quelque de Jean, quelque la Peyronnie, quelque Rale, ou quelqu'autre de ſes Confreres les Partiſans avoit voulu en faire les frais. Mais quand ces ſortes de Gens ſont hors de la Sphére de l'Arc-en Ciel, ils ſont trop orgueilleux, pour reconnoître ceux qui en ſont encore parez des couleurs, pour leurs Aſſociez. Les ſommes immenſes donc de Bernaville ſupleront à tous les deux; car il n'eſt pas de ces Hypocrites ſans fruit qui ſe donnent au Diable gratis; mais un de ces Rafinez qui n'aiment de la Devotion que le produit; & on fera une acolade du Bien Heureux Jaſmin & Bernaville, pour les inſtaler dans le Calendrier Romain en la place de S. Creſpin & de St. Creſpinien. Car comme le corps venerable des Chevaliers de la Mandille eſt beaucoup plus nombreux

que

que celui des Maîtres Jurez de la Manique, il aura la preference; quand ce ne ſeroit que par la nouveauté du miracle, de voir deux Saint Laquais. *Res mirandа*! Ils auroient bien pû prétendre même à la degradation de S. Coſme, & de S. Damien, pour ſe fourer en leur place, par la conformité des couleurs & de la ſcience; mais le credit des Fagons, & de tous les Fagotins eſt trop bien ſoutenu, & l'emporteroit ſur une multitude abandonnée des ingrats qui rougiſſent d'avoir été membres de leur Corps. C'eſt à cet Hypocrite, qu'il faut que tous les Priſonniers, de quelque qualité qu'ils ſoient, obéiſſent & qu'il fait, quand il lui plaît, ſans diſtinction & ſans ſujet legitime, aſſommer à coups de nerfs de bœuf. Il en a outragé le nommé Fontaine de Tournai juſqu'à l'excès, qui eſt mort de langueur, après avoir ſouffert un Martyre inexprimable. Il a fait caſſer la cuiſſe à Mr. Linch, Capitaine Irlandois; La jambe au nommé Henry ou Henrique, & que l'on m'a dit être Eſpagnol. Mr. le Chevalier Velzer de Broch eſt ici actuellement à la Haye, ſorti de la Baſtille le premier jour de Decembre 1714. par le Benefice de la Paix faite

faite entre l'Empire & la France ; c'eſt un Homme de diſtinction & de merite, d'une Famille très connuë dans la Carinthie ; Officier d'un long ſervice qui a été Lieutenant Colonel dans les Troupes du Roi Charles aujourd'hui Empereur, & qui parle ſix ſortes de langues avec la même facilité que ſa langue maternelle. Il m'a affirmé, & m'a certifié par écrit, qu'il a été pluſieurs fois frappé de coups de baton juſqu'au ſang, par ordre & en preſence du cruel Bernaville, qui après l'avoir fait briſer de coups, le faiſoit traîner tout ſanglant dans les Cachots, où ce Tyran le laiſſoit au pain & à l'eau juſqu'à ce que ſes forces fuſſent entiérement épuiſées. De ſept Années qu'il a été dans cette cruelle Priſon, il en a paſſé cinq dans ces horribles lieux ſouterrains. Mr. le Major Gueri Irlandois, dont tout le crime étoit d'avoir ſervi ſous le Roi Guillaume, de glorieuſe memoire, & de s'être declaré pour la bonne cauſe, de onze Années qu'il a été enfermé dans cette Caverne aux Tygres, en a paſſé neuf dans les Cachots, d'où on ne l'a ſouvent retiré, que lors qu'il étoit prêt d'être noyé par l'eau qui avoit inondé les Cachots, & où on l'a laiſſé des jour-

journées toutes entiéres à crier miſericorde, ayant l'eau juſqu'à la gorge; c'eſt cet Officier, qui a ſouffert des tourments, qui rendront ſon Hiſtoire affreuſe & que la ſage Poſtérité aura peine à croire, qui peut dire avec Job & le Pſalmiſte, *Dolores mortis circundederunt me.* Mr. le Baron de Broch le jour même qu'il ſortit aïant redemandé à ſon barbare Gouverneur l'argent qu'on lui avoit pris en entrant, & ſes papiers, certificats, obligations, ſes bijoux, & ſes hardes, lui remontrant qu'éloigné de deux cents lieües de ſon Païs, il n'étoit pas un Homme pour y retourner ſans un ſou, & s'étant obſtiné à vouloir ſe les faire reſtituer, de l'Aunay Couſin du Gouverneur & Lieutenant de Roi de la Baſtille, pour l'expiation des péchez des Priſonniers, Tyran plus cruel & plus inhumain encore, ſi je l'oſe dire, que Bernaville, le ſaiſit à la gorge, en lui diſant: Ah! Mr. l'Allemand, Cheval indompté, tu n'en as donc pas aſſez eu? puiſque tu n'es pas content, je vais te faire donner ton reſte; & pour le branle de ſortie, il le fit terraſſer par ſes Satellites, qui après lui avoir donné cinquante coups de bâton, & de manche d'hal-

d'hallebarde, le plongerent dans un Cachot ſeignant de tous les côtez, & où ils le laiſſerent juſqu'à ce que l'Exempt, qui le devoit faire ſortir hors du Royaume pour lui ſignifier ſon banniſſement, ſur les limites de France, l'en vint retirer, & l'enchaîna avec Mr. Schrader de Peck, de Hanover, & accouplez comme deux Galeriens, les entraîna hors de cet Enfer, & ne les dechaîna que lorſqu'ils furent à plus de deux lieües hors de Paris. Seroient-ce les Turcs qui feroient de ſemblables violences? Il eſt à remarquer que ces Tyrans font bannir de la France preſque tous ceux qu'ils ſont forcez de relâcher, pour les empêcher de porter leurs plaintes au Roi, & à ſes Miniſtres, de leurs barbares cruautez; & par la crainte qu'ils ont que quelque genereux Priſonnier ne ſe venge de leurs outrages diaboliques par quelque coup d'éclat. Bernaville pour n'avoir perſonne qui oſe lui reprocher ſa baſſeſſe ne ſe ſert que de gens de la lie du peuple. Tel eſt ſon Major la Grange miſerable Batteur en Grange des environs de Rheims; qui un jour de Fête, s'étant trouvé dans une Taverne en ſon Village, où il y eut un Homme tué en ſa Com-

Compagnie, pour en éviter le châtiment s'enrôla pour Soldat; deserta des troupes de France, & passa dans celles de Hollande. Il y servit dans le Regiment de Mr. le Comte de Hornes pendant toute la Guerre terminée à la Paix de Ryswick, puis il deserta encore de Bergues op Zoom, repassa en France, & s'engagea dans le Regiment aux Gardes, d'où il avoit pris la Seigneurie de Pierrot. Après il se maria à Tournai à une vendeuse d'herbes, qui continua son métier, pendant que son Mari, pour se distinguer, fournissoit les tables de l'Armée de dez & de cartes. C'est de cette noble occupation, que Mr. des Granges, dont il se disoit Allié, le retira pour en faire le Major de la Bastille. Ainsi Mr. le Batteur en Grange, le Soldat, le Deserteur, le Pierrot, l'Estafier fut érigé en Officier, & bien-tôt en Tyran tout des plus brutaux & inexorables.

*Quid Domini facient, audent cum talia Fures?*

J'ai été arrêté, detenu Prisonnier onze Ans deux Mois; traitté avec une cruauté inoüie, mis hors de la Bastille, & banni

banni de la France, ſans que jamais j'aïe pû en apprendre le ſujet, ſans même qu'on ait voulu me permettre d'écrire à Mr. le Marquis de Torcy pour reclamer la juſtice de ce Miniſtre d'Etat qui m'avoit fait arrêter; je deſirois ſçavoir de lui de quoi on m'accuſoit, & le prier de m'accorder des Commiſſaires pour examiner ma cauſe. Cependant je prends Dieu à témoin, lui qui ſonde les cœurs & les reins, & qui me punira ſevérement, ſi je ſuis aſſez téméraire pour en impoſer en ſa preſence redoutable, que jamais je n'ai eu le moindre reſſentiment ou de haine, ou de vengeance contre ce ſage Miniſtre, que de mechantes Gens, & qui pourtant veulent me perſuader encore tous les jours qu'ils ſont mes Amis, avoient prevenu contre moi par leurs calomnies: langues & plumes pernicieuſes, peſtes de la Republique, que Dieu reprimera un jour ſans doute, & qui mêritent d'être battus de pluſieurs coups, pour avoir fait un ſi mauvais uſage de leurs belles Lumiéres. Les vertus de ce Miniſtre eſtimé de ſes Ennemis mêmes, m'ont ſoutenu contre un Martyre plus cruel que la mort; * *Melior eſt mors, quam*

* Eccleſiaſt. Cap. 30. V. 17.

*quam vita amara; & requies æterna quam languor perseverans.* J'étois bien éloigné de reprocher à sa Prudence des cruautez qui avoient leurs sources, & dont j'allois chercher la racine dans le cœur de nos barbares Bourreaux, pour la conversion desquels, & la prospérité de cet illustre Ministre, je priois Dieu tous les jours avec une ferveur non feinte. Je lui rends justice, sans espoir de le revoir jamais, ou d'obtenir la moindre grace de lui. S'il avoit été mon Patron, & qu'il m'eût connu, comme Mr. Chamillart me connoissoit, il m'auroit mieux protegé que celui-ci n'a fait, malgré toutes ses protestations par écrit, que je conserve encore, & qui ne me servent à present qu'à me convaincre, que ce n'est qu'en Dieu seul que nous devons fonder nos esperances, puis qu'il n'y a que lui seul qui ne trompe jamais † *Sapientia confortavit sapientem super decem Principes Civitatis.*

J'ai donné le Titre à mon Histoire d'Inquisition Françoise. L'Inquisition de Goa qui passe pour le Tribunal le plus inique qui soit au Monde, n'est rien en comparaison des injustices qui se pratiquent en la Bastille. Ceux qui voudront con-

† Ecclesiast. Cap. 7. ver. 20.

confronter cette Hiſtoire, avec celle qui a pour Titre, Relation de l'Inquiſition de Goa, imprimée à Paris chez Denis Hortemels, * Rüe St. Jaques, au Mecænas, l'An 1688. avec Privilége du Roi, trouveront qu'il n'y a pas de comparaiſon des Rigueurs de l'Inquiſition de Goa à celles de la Baſtille. L'Auteur ſe plaint d'avoir été deux Ans dans les Priſons de Goa, ce qui eſt une choſe extraordinaire, puiſque de deux Ans, en deux Ans, ou de trois Ans tout au plus, on fait ſortir tous les Priſonniers pour être punis, ou abſous. Le Doïen des Priſonniers de la Baſtille, qui y étoit encore quand j'en ſuis ſorti, & qui s'appelle Mr. Jean Cardel de Tours, y eſt depuis trente Ans: quoi qu'au bout de trois Ans il ait été reconnu Innocent par ſa Partie même, comme je l'ai dit dans la Preface de ma Paraphraſe en Sonnets des Cantiques de la ſainte Ecriture, & comme j'en ferai une ample Relation dans la ſuite de cette Hiſtoire.

J'ai vû un autre Priſonnier en 1705. qui avoit été arrêté long-temps avant Mr. Cardel, dont je n'ai jamais pû ſçavoir le nom: mais Ru le Porte-Clefs en me reconduiſant en ma Chambre, de la Sale où

* Ce livre eſt réimprimé à Amſterdam chez Etienne Roger.

où j'avois vû ce pauvre infortuné, me dit qu'il y avoit trente un An qu'il étoit Prisonnier. Que Mr. de St. Mars l'avoit amené avec lui des Isles de Ste. Marguerite, où il étoit condamné à une Prison perpetuelle, pour avoir fait étant Ecolier âgé de douze à treize Ans deux Vers contre les Jesuites. C'est ce qui me fit croire qu'il étoit l'Auteur de ceux que je vais raporter qui furent affichez contre la Porte des Jesuites de Paris, à peu près dans ce temps là. L'on sçait assez que sur cette Porte, il y avoit autrefois écrit en Lettres d'or, en gros caractéres: *Collegium Claromontanum Societatis Jesus.* Les Jesuites prierent le Roi & sa Cour, d'honorer de leur presence une Tragedie, qu'ils avoient faite à la gloire de Sa Majesté. Ils la firent representer par leurs Ecoliers de la premiére Qualité: Acteurs, Actrices, Danceurs, & Danceuses, Orchestre de l'Opera, Decorations & Machines de Theâtre, rien n'y fut oublié. Le Roi en fut fort satisfait, & comme le Pere Recteur du Collége reconduisoit Sa Majesté, un favori loüa les Reverends Peres de la Société sur le bon succez de la Piéce. Sur quoi le Roi dit: Faut-il s'en étonner? c'est mon Colé-

Colége. Le Recteur étoit trop habile Courtisan, pour ne pas profiter de cette declaration favorable. Dans le même instant, il envoia querir des Ouvriers; leur ordonna de graver en grandes Lettres d'or sur du marbre noir : *Collegium Ludovici Magni.* & qu'il vouloit absolument que cela fût prêt pour le lendemain au matin, qu'il fit ôter le Nom de JESUS pour mettre celui de Louis le Grand en la place, ainsi qu'on l'y voit encore aujourd'hui. Un Ecolier, témoin du zele de ces Reverends Peres, fit ces deux Vers, qu'il appliqua le soir contre la Porte du Collége, & en divers endroits de Paris.

*Abstulit hinc* JESUM, *posuitque Insignia Regis*
*Impia Gens : alium non colit illa Deum.*

La Société ne manqua pas de crier au Sacrilége ! Aparemment que l'Auteur fut découvert ; & quoi que ce fût un de leurs tendres Ecoliers, il fut, si c'est celui-là que j'ai vû, à la Requête des R. P. condamné par grace à une Prison perpetuelle, & transferé aux Isles de Ste. Marguerite en Provence, pour cet effet, d'où

d'où St. Mars le ramena à la Baſtille avec des precautions extraordinaires; ne le laiſſant voir à Perſonne par les chemins. Enfin cet infortuné Poëte, que Reilhe, qui nous en a conté toute l'Hiſtoire, nous aſſura être un Homme de Qualité, gagna le P. Riquelet par le bon endroit. Pendant le temps de ſa Priſon, il étoit devenu l'Heritier de toute ſa Famille, qui poſſedoit de grands biens. Il en fut averti par le charitable Riquelet ſon Confeſſeur. La pluie d'or qui força la Tour de Danaë, fit le même effet ſur celle de la Baſtille. Le zele du P. Riquelet fit remontrer aux Peres de ſa Société, Perſonnes fort deſintereſſées, comme tout le Monde le ſçait, l'utile neceſſité de mettre dehors ſon Penitent en toutes maniéres. La Société pria le Roi de pardonner à un Seigneur, dont la Famille alloit s'éteindre ſans ſon ſecours. Le Roi qui n'avoit conſenti à l'empriſonnement de cet Enfant qu'à la conſideration de ces R. P. ſigna volontiers ſon élargiſſement à leur Requête. Il ſortit deux ou trois Mois après que je l'eu vû dans la Sale, où par mépriſe je fus introduit avec lui. Les Officiers m'aïant vû entrer, ils lui firent

***

prom-

promptement tourner le dos devers moi, ce qui m'empêcha de le voir au viſage. C'étoit un Homme de moïenne taille, mais bien traverſée, portant ſes cheveux d'un crêpé noir, & fort épais, dont pas un n'étoit encore mêlé.

Le nommé Farie de Garlin en Bearn, a été vingt quatre Années entiéres enfermé tant à Vincennes, qu'à la Baſtille pour n'avoir pas voulu abjurer la R. R. Il eſt ſorti de ce dernier Gouffre le Mois de Novembre 1714. Le nommé la Mas y eſt enfermé depuis l'Année 1691. pour avoir dit quelques véritez choquantes à une Dame, qui n'étoit pas indifferente à Mr. de Pontchartrain, pour lors Controlleur General des Finances, & depuis Chancelier. Mr. de Brunsfields Kouakre Anglois, qui eſt pour la Troiſiéme fois à la Baſtille, dit y avoir vû un Conſeiller du Parlement de Paris, qui y a été enfermé pendant trente quatre Ans. Quand il en ſortit, il trouva que ſa Petite Fille, dont ſa Fille étoit enceinte, quand il fut arrêté, étoit Ayeule, & par ce moien l'avoit fait Triſaïeul. Il ne connoiſſoit plus rien dans ſa Famille, tout étant mort pendant ſa detention; il ne connoiſſoit pas

ſa

ſa Maiſon même, à laquelle on avoit fait quelques changemens. Le nommé Henry Francillon de St. Maximin près de Grenoble a été enfermé dans ce Cloaque pendant dix huit à dix neuf Ans, pour la Religion, & y eſt reſté encore dix Ans après avoir fait abjuration, preuve évidente de la Piété & du zele de Bernaville & du Fidelle P. Riquelet. Entre ſeize Priſonniers que nous étions dans la Tour du Coin, nous formions plus de Cent cinquante Années de Priſon.

Si-tôt que l'on s'accuſe de ſon pêché commis ou imputé, & qu'on en marque ſon repentir aux Juges de l'Inquiſition de Portugal, on eſt aſſuré d'être élargi: mais vous avez beau vous accuſer à la Baſtille, on ne vous écoute pas. Des ſeize Priſonniers que je viens de citer, il n'y en avoit que deux qui ſe confeſſaſſent criminels; les quatorze autres proteſtoient ſur ce qu'ils avoient de plus ſacré, qu'ils ne ſçavoient pas ſeulement de quoi on les accuſoit. J'ai vû peu de Priſonniers Criminels à la Baſtille; & une infinité d'innocens, mais pluſieurs d'une innocence averée.

Tel étoit Mr. Delfino Gentil-Homme

Genois Secretaire de Mr. le Comte de Walſtein, dont tout le crime étoit d'avoir été pris avec ce Seigneur ſur un Vaiſſeau Portugais, par des Armateurs François, lorſqu'il revenoit de ſon Ambaſſade de Portugal où S. M. I. l'avoit envoié. Quoique ce Secretaire fût d'un rare merite, & d'une douceur achevée, il a été traitté par les Officiers de la Baſtille d'une façon barbare. On a pouſſé la fureur juſqu'à tüer devant lui, contre le mur, un petit chien qu'il avoit, qui n'étoit pas plus gros qu'un Rat & fort mignon, & après lui en avoir frotté le nez, on le traîna dans le Cachot, où on lui donna tout le temps de regretter les plaintes qu'il avoit faites de la mauvaiſe nourriture: & ſes Bourreaux ont abîmé ſa ſanté pendant neuf ou dix Années qu'ils l'ont outragé dans cet Abyme contre le droit des Gens.

Tel eſt un Charles Frederic Janiçon de Mont-devis, Fils de l'Intendant de Mr. le Maréchal de Schomberg, qu'ils font gemir dans ce Tombeau, depuis ſept ou huit Ans, pour avoir eu la tendreſſe d'écrire à Mr. ſon Frere, qui s'eſt établi en Hollande proche de Grave, & l'avoir prié de l'aſſiſter de quelque choſe, parce

parce qu'il étoit chargé d'une nombreuſe Famille. Sa Femme, qu'il aimoit tendrement eſt morte, dans un eſpèce de deſeſpoir, de voir ſon Mari Priſonnier, & deux de ſes Enfans, qui ſont morts auſſi de douleur & de miſére, ce que ce pauvre Eclave ignore, & qu'il ignorera aparemment long-temps.

Tels ſont un Mr. Deodati de Genève, & un Pierre Bont de Manheim, dont on peut voir l'Hiſtoire dans la Preface de mes Cantiques de l'Ecriture Ste. Paraphraſez en Sonnets, de l'Impreſſion de Mr. Eſtienne Roger à Amſterdam.

Tel eſt le Sieur Pierre Guenon jeune Garçon de Bourdeaux, Fils de Mr. de Baubuiſſon Porte-Arquebuſe du Roi Guillaume, accuſé par le Sr. Menard Tailleur d'habits de Paris ſon Hôte, de vouloir paſſer dans les Païs-Etrangers, parce qu'il avoit ſoubçonné ce jeune Homme de quelque galanterie avec ſa Fille, qu'il lui vouloit faire épouſer malgré lui.

Tel étoit le nommé Vincent Beguin un des Bedeaux de Ste. Geneviève de Paris, accuſé de vendre des Livres défendus, par un Savetier ſon Voiſin, qui vouloit faire avoir à ſon Fils la place de

Bedeau de ce pauvre Homme, qu'il fit pour cet effet mettre à la Baſtille par le Vorace Mr. d'Argenſon; & telle eſt enfin une multitude prodigieuſe d'autres Victimes Innocentes, dont on pourroit faire un volume plus gros que Calepin; que l'Avarice tient à la chaîne ſans aucune miſericorde.

Quand à la nourriture; le Priſonnier de Goa avoüe que leurs Inquiſiteurs ont ſoin de les bien nourrir, qu'on leur ſert trois repas par jour. Ils ont le matin à ſix heures un petit pain de trois onces, avec du poiſſon frit, des fruits ou une ſauciſſe: à dix heures du matin, de la viande ou du poiſſon, un plat de ris, & quelque ragoût; & au ſoupé ſur les quatre heures du ſoir, on leur apporte encore un pain, du poiſſon frit, un plat de ris, & un ragoût de poiſſon ou d'œufs. Et les Inquiſiteurs de la Baſtille ne donnent à leurs Pigeonneaux, avec le pain & de très mauvais vin, qui ſouvent n'en a que le nom, que trois ou quatre onces de mechante vache, que Bernaville achette, plutôt de l'Ecorcheur que du Boucher. Aux jours maigres des haricots, des lentilles, des fèves, ou des poix cuits à l'eau & au ſel. Et ſi vous

êtes

êtes assez temeraire, que d'en faire la moindre plainte, vous êtes plongé sans remission au Cachot, au pain & à l'eau, & pour si long-temps, que vous avez le loisir de regretter la charogne qui vous avoit fait pousser des soûpirs.

A Goa on laisse la Porte des Chambres des Prisonniers ouverte depuis six heures du matin jusqu'à onze, afin que le vent y entre & que l'air de la Chambre soit purifié: à la Bastille, si un Porte-Clefs avoit la témérité de laisser la porte d'un Prisonnier ouverte pendant un demy-quart d'heure, quoiqu'il fût impossible à ce pauvre Reclus de sortir, l'escalier étant fermé de trois ou quatre portes épaisses d'un grand demi-pied chacune, & couvertes pour la plupart de lames de fer, il seroit chassé sans misericorde. J'ai vu mourir Mr. Hugues d'Hamilton Gentil-Homme Ecossois d'un mérite distingué, & dont les vertus méritoient un meilleur sort, faute d'un peu d'air. Le Medecin disoit hautement, que si on vouloit accorder deux heures par jour de promenade dans la Cour à ce Moribond, il répondroit de sa vie; mais Bernaville aima mieux le laisser crever que de lui accorder cette gra-

ce, quoique de ſon avœu, & de celui de Corbé, ce pauvre Homme, qui a langui près de quatre Ans, fût très Innocent. Bernaville a fait murer tous les Creneaux des Cachots, pour les rendre plus affreux & plus redoutables à ceux qui oſent ſe plaindre de la mauvaiſe nourriture. J'ai été pendant trente neuf jours dans celui de la Tour du Coin, & treize jours dans celui de la Tour de la Liberté, ſans paille, couché ſur le limon & la bave des Crapaux, ſans voir d'autre lumiére que celle d'un flambeau de poix-raiſine, que la France, Porte-Clefs, avoit la malice de venir mettre ſous mon nez, parce qu'il voioit que ſa fumée m'étoit inſuportable, dans un lieu, où je n'avois aucun air, & où l'on avoit crevé les retraits dont l'ordure & la puanteur m'ont mis au pitoïable état où je ſuis. Il fallut m'emporter à quatre de ce lieu d'horreur, où il y avoit cinq jours que je n'avois pris aucune nourriture, une groſſe fiévre que j'avois s'étant tournée en continue depuis cinq ou ſix jours. Le Medecin dit qu'il falloit que j'euſſe, comme le Fils de Ferronia trois ames cramponnées dans le corps.

L'In-

L'Inquiſiteur à Goa, accompagné d'un Secretaire & d'un Interprète, viſite tous les Priſonniers tous les deux Mois, pour leur demander ſi ils ont beſoin de quelque choſe, ſi on leur aporte à manger aux heures preſcrites, & s'ils n'ont point quelques plaintes à faire contre les Officiers qui les approchent! Et jamais on ne voit là que Mr. d'Argenſon, qui a été quelquels fois juſqu'à trois Ans ſans viſiter les Priſonniers. Et ſi quelqu'un eſt aſſés hardi que de lui faire une plainte; il eſt aſſuré que le reſultat de cette plainte c'eſt le Cachot. Pendant les derniéres Années de ma Priſon, Mr. d'Argenſon avoit la coutume de monter une fois l'Année dans les Chambres des Priſonniers, où il tachoit de les ſurprendre, ſans les en faire avertir: il y entroit bruſquement avec Bernaville & toute ſa Sequelle. Il regardoit les Priſonniers les uns après les autres; & ſi quelqu'un lui faiſoit une demande, ſans lui faire de réponſe, il ſe tournoit promptement vers l'autre, & après leur avoir à tous recommandé la patience, ſans leur donner la moindre conſolation, il ſortoit au plus vite: ſi bien qu'en moins de deux ou trois heures il avoit viſité toute la

Baſtille. Et cela s'appelloit la Viſite de Mr. d'Argenſon, dont on amuſoit les pauvres Priſonniers, comme ſi leur Liberté eût dû être au bout. En onze Ans deux Mois que j'ai été dans ce cruel Labyrinthe, je n'y pas vû une ſeule fois Mr. le Comte de Pontchartrain, dont l'œil vigilant & penetrant, & la prudence ſi conſommée, & ſi generalement connüe y ſeroient très néceſſaires pour tenir les Officiers dans la crainte, le reſpect, & le devoir; il n'y eſt venu qui que ce ſoit de ſa part; & je n'ai pas eu connoiſſance qu'aucun de mes Compagnons l'ait vû.

On rend exactement ce que l'on a pris aux Priſonniers dans l'Inquiſition de Goa. Les Inquiſiteurs de la Baſtille font leur profit de tout ce qu'ils peuvent arracher à leurs malheureuſes victimes. Après m'avoir fait ſigner qu'ils m'avoient tout rendu, ils me pillerent juſqu'à la chemiſe. J'avois une chemiſette de flanelle qu'il y avoit huit Ans que je portois; ils eurent l'inhumanité de m'en depouiller en ſortant. Ils m'ont retenu l'argent que j'avois en entrant, d'une maniére odieuſe, comme on le verra dans le corps de cette Hiſtoire; ce que j'avois de bijoux, com-

comme mon diamant; une tabatiére au moins de douze Louis, de très beau linge, de fort belles dentelles. J'ai perdu deux Coffres & une valiſe pleine de hardes, de très beaux habits; mes papiers, & quatorze ou quinze mille livres d'obligations & d'effets; mes Livres; mes Armes très belles & très rares, particuliérement une épée dont j'avois refuſé vingt piſtoles de Mr. Mahoni, quatre jours avant que d'être arrêté & dont je voulois faire un preſent à Mr. Chamillart le Fils, en lui preſentant Sept Tomes d'un Livre que j'avois dédié à Mr. ſon Pere. Le nommé Pierre Pigeon eſt actuellement à la Haye. Bernaville à la ſortie de cet infortuné, qui étoit Priſonnier depuis treize Ans, pour avoir conduit des Refugiez en Hollande, lui arracha ſes culottes que le Roi lui avoit données depuis ſix ou ſept Ans, & le laiſſa avec celles qu'il avoit quand il entra dans la Baſtille, dont il n'y avoit plus un ſeul morceau de leur premiére inſtitution. Peut-on pouſſer plus loin la rage & l'avarice!

Enfin qu'on compare l'Inquiſition de Goa, à celle de la Baſtille, où la pudicité des Femmes & des Filles eſt cru-

ellement expoſée aux derniéres épreuves, & l'on verra qu'on commet à la Baſtille des injuſtices plus criantes cent fois qu'à Goa.

Je dis que l'honneur des Femmes & des Filles y court de très grands dangers; parce qu'elles ne voient que des Hommes, & des Hommes inhumains & corrompus. Les deux Exemples que je vais raporter en feront foi.

J'étois dans la Seconde Chambre de la Tour du Coin avec les nommez Jean Bonneau Medecin d'Aubuſſon, Mathias du Wal Pilote Irlandois, & Samuel Gringalet du Village de Verni au Païs de Geix; lorſque le 10. Août 1705. jour auquel l'Egliſe Romaine celèbre la Fête de St. Laurent Martyr, Ru entra dans notre Chambre en chemiſe & en Caleçons qui étoient enſanglantez de tous côtez. Il paroiſſoit tout épouvanté; & comme en ce temps là il nous diſoit tout, & que les Porte-Clefs ne faiſoient pas les Myſtérieux, comme ils ont fait depuis, nous lui demandâmes ce qu'il avoit; & voici ce qu'il nous dit. Corbé vient d'exercer, dit-il, une cruelle vengeance ſur une Priſonniére que je ſers: elle eſt autant vertueuſe qu'elle eſt belle. Il y a plus d'un

d'un An que ce ſcelerat la pourſuit, ſans en pouvoir venir à bout. Il y a plus de ſix Mois que ſa rage lui a fait retrancher plus de la moitié de l'ordinaire de cette innocente Demoiſelle; ce qu'elle a ſouffert avec une patience angelique, ſans en avoir pouſſé un ſoupir. Cent fois il m'a ordonné de la maltraittter pour avoir un pretexte de la mettre au Cachot: mais j'ai fait tout le contraire, ſçachant la raiſon qui lui fait hair cette vertueuſe Fille. Ce matin j'ai conduit ma Priſonniére à la Meſſe: Corbé m'a fait laiſſer mes clefs à ſa porte, ſous pretexte d'aller viſiter la Chambre de cette Demoiſelle; où il a mené la France mon Camarade, autrefois Laquais, & à preſent ame damnée de Corbé. Ils ont fait eux mêmes un trou à ſon plancher, & m'aïant fait aller ailleurs, ils l'ont reconduite de la Meſſe à ſa Chambre; où ils ont feint de decouvrir le trou de communication, qu'ils ont atteſté qu'elle avoit avec les Priſonniers ſes Voiſins. Ils l'ont voulu mener au Cachot. Je ſuis arrivé dans le temps que la France, la traînant par les pieds dans l'eſcalier, lui en faiſoit compter toutes les marches avec le derriére de ſa tête, & decouvroit à ſon in-

ſame Bouc de Maître l'objet de ſa fureur, que la pudeur leur devoit faire du moins recouvrir à mon abord. Je lui ai moi-même rabattu ſes juppes, & j'ai jetté le Porte-Clefs la France du haut en bas des montées; & malgré Corbé j'ai remporté ma Priſonniére dans ſa Chambre: elle étoit évanouïë & toute couverte de ſon ſang. J'ai appellé l'Ecuyer Capitaine des Portes, qui a été outré auſſi bien que moi de cette action noire & infame. Nous avons été tous les deux en faire notre raport à Mr. de St. Mars, qui veut abſolument que la France ſoit mis au Cachot & après chaſſé; & il a défendu à Corbé de retourner dans la Chambre de cette pauvre Demoiſelle, du ſang de laquelle vous me voiez tout couvert. Mais bien loin que cela ait été executé, voici le reſultat de cette affaire. La France ne fut pas au Cachot, au contraire, il poſſeda mieux que jamais les bonnes graces de ſon Maître, qui ſe vengea ſur l'Ecuyer Capitaine des Portes, qu'il fit chaſſer de la Baſtille, après trente quatre Ans de ſervice rendus à St. Mars Oncle de Corbé. N'en pouvant faire autant à Ru, il le fit changer de Tour; & perſecuta ſi cruellement la pau-

vre

vre Demoiſelle, que l'aïant enfermée dans notre Tour, dans un Pourpoint de pierre large de ſix à ſept pieds en tous ſens, qui étoit à côté de notre Chambre, cette malheureuſe s'y étrangla, quelques Années après, de ſes propres mains, pour ſe delivrer de celles de ſes Bourreaux. Il n'y avoit que deux jours, que Bertrand Clerc de Procureur, lui avoit parlé, pour lui offrir de notre part tous les ſeçours que nous pouvions lui donner dans ſon Cachot.

L'autre exemple n'eſt pas moins terrible. Le nommé Odricot & ſa Femme Fille de la Veuve Lailly Irlandois furent tous trois mis à la Baſtille en 1701. pour des raiſons que je deduirai dans la ſuite de cette Hiſtoire. La Femme d'Odricot étoit fort jolie; ce qui fit que l'Abbé Giraut & Corbé emploierent leur ſçavoir faire à la corrompre. Il y parut bien tôt: Ru lui ſervit de Matrone à ſes premiéres couches qui ſe firent à la Baſtille. Mais comme elle ne pouvoit decider, en conſcience, qui étoit le Pere de ſon Enfant, ou de l'Abbé, ou de Corbé; celui ci voulut lui faire un autre Enfant, dont il pût être certain d'être Pere. Il prit de juſtes meſures pour s'en aſſu-

rer, & empêcher l'Aumônier de la voir davantage, qui s'en consola avec d'autres Prisonniéres, & des Religieuses dont il étoit l'Adonis d'Egypte. La Femme d'Odricot devint encore grosse. Corbé la fit sortir de la Bastille, & fut le Pere & le Parain de l'Enfant, qu'il nomma avec une Fille de Mr. de S. Mars, que son Pere avoit desheritée, & qu'il ne vouloit pas voir, à cause qu'elle avoit eu elle même un Enfant de Mr. Molé Capitaine aux Gardes, ainsi que nous l'affirma Bertrand. Odricot Mari, de cette malheureuse Corrompüe, qu'il n'avoit jamais pû obtenir la liberté de voir depuis son empriſonnement, le sçut, entra dans des fureurs terribles, & jura de s'en venger sur Giraut & Corbé. Pour l'empêcher d'en aller porter sa plainte à la Cour, & de joüir du Benefice de la Paix que la France a faite avec l'Angleterre, ses Bourreaux pour mettre le comble à leurs crimes, l'ont fait transferer à Biceſtre, où sans un miracle du Ciel, ou le secours de quelque bon Prince qui parle en sa faveur il est pour le reste de ses jours. Il est Cocu, Battu, car ils l'ont roüé de coups, mais je suis très persuadé qu'il n'est pas Content.

C'est

C'eſt cependant ce même Corbé, qui bien loin d'être couché ſur une roüe pour punition de ſes crimes, a été couché ſur l'Etat pour recompenſe de ſes ſervices importans : on lui donne une Penſion conſiderable, & on lui avoit promis de le faire Chevalier de S. Louis ; mais je doute fort que S. M. lui accorde cette grace, ſi jamais elle jette les yeux ſur cette Hiſtoire.

Les fins qui me l'ont fait compoſer, ſont pour informer le Roi & ſes Miniſtres des crimes qui ſe commettent dans cette Caverne de Voleurs, à l'inſçu, & cependant ſous l'autorité de S. M. preſque ſous ſes yeux ; puiſque c'eſt dans ſa Ville Capitale ; dans un Château Roial, la Priſon des Princes & de la Nobleſſe de France, aujourd'hui une Caverne à Vôleurs, où Mr. d'Argenſon & Bernaville exercent le Métier de Polyphème. Je ſuis très perſuadé que l'on prendra toutes les precautions néceſſaires pour empêcher que cette Hiſtoire ne vienne à la connoiſſance du Roi. Mais peut-être que ce Grand Prince Mg. Le Duc d'Orleans, ſur qui toute l'Europe a les yeux ouverts, & qui fait l'admiration de ſes Amis & de ſes Ennemis ; de qui tout le

Mon-

Monde attend de ſi grandes choſes : ce Sçavant, ce Curieux qui lit tout juſqu'à Gringalet ; ce Caton à qui rien n'échape, pourra lire ces véritez que j'écris. Le cœur juſte & droit de ce Heros eſt inacceſſible aux Cabales de ces Sangſues du Peuple, qui ſemblent n'être admis dans les grandes Charges que pour le renverſement des Loix, & la deſtruction des Roïaumes ; & je croi leur châtiment indubitable s'il verifie les faits conſtants de cette Hiſtoire. Comme il a herité du Prince ſon Pere de l'amour des Peuples, autant que de ſa valeur ; j'eſpere qu'il ſe declarera hautement le Protecteur & le Vengeur des innocens ; ſur tout de ceux qui gemiſſent depuis ſi long-temps dans ce lieu de deſeſpoir & d'horreur. Peut-être que Madame Belle Sœur du Roi, une des plus vertueuſes Princeſſes de l'Europe, & la Charité même dans tout ſon luſtre, abaiſſera les yeux ſur cette Hiſtoire, qui l'attendrira aſſés pour en faire ſon raport au Roi. Peut-être que Mr. Voiſin, en qui le Roi a trouvé un merite ſi diſtingué, qu'il l'a honoré des deux plus éminentes, & importantes charges de ſon Royaume, de Chef de ſa Juſtice & de ſes Armées, & qui fait honneur à toutes

tes les deux, ce Chancelier équitable, ce Miniſtre vigilant, voudra bien ſe donner la peine d'approfondir les terribles véritez que je rapporte ici, non pas pour me venger de mes Ennemis, à Dieu ne plaiſe, je le prie très ardemment pour leur converſion, mais pour exciter les Protecteurs de la France à ſoulager de malheureuſes victimes, qui gemiſſent dans les fers, où j'ai ſoupiré pendant plus d'onze Ans ſans en ſçavoir la cauſe. Sans doute que Mr. de Torcy dont je puis faire l'Eloge, ſans crainte de paſſer pour flateur, puiſque m'aiant detenu ſi longtemps Priſonnier, j'oſe malgré l'accablement où j'ai été reduit, ſoutenir qu'il fait l'admiration, non ſeulement des François, mais univerſellement de tous les Etrangers, & des Nations les plus éloignées qui ont le bonheur de traitter avec lui, & qui viennent des confins de la Terre à Verſailles pour rendre Hommage à ſon Maître & à lui; ſans doute dis-je qu'il voudra bien prendre la défenſe de pauvres affligez qui ſont ſi près de lui, lui qui protége avec tant d'éclat les Peuples les plus éloignez. J'écris dans un Païs libre où l'interêt ni la crainte ne peuvent plus rien ſur mon cœur, où plût-à-

Dieu

Dieu qu'il eût été mieux écouté, quand il y eſt venu pour reconcilier ſon Maître avec ſes Anciens & fidelles Amis! Ce Sage & Habile Miniſtre & les autres que le Roi admet dans ſon Conſeil peuvent examiner les faits que je raporte, & s'il s'en trouve un ſeul faux, je conſens de paſſer pour Calomniateur, & comme tel d'être banni, non ſeulement des Cours de tous les Souverains, qui me doivent par tant d'endroits leur Protection; mais même de la Société de tout le Genre Humain. Je ſuis d'une Famille très Ancienne de l'Anjou, & qui s'eſt étendüe dans la Bretagne, & la Guienne, où mes Parents poſſédent actuellement les Premiéres Charges de ces Provinces. J'ai été élevé à Caën, où la mémoire de mon Pere eſt encore très precieuſe, & où il s'eſt acquitté de ſes charges avec honneur & diſtinction. Je ſuis le Cadet & le ſeul qui reſte de douze Freres qui tous avons repandu notre ſang pour le Roi; ſept deſquels ont été tuez à ſon ſervice. Voudrois-je raporter des fauſſetez, quand j'ai tant de véritez à dire, que je n'en pourrai jamais écrire le quart, quelque precaution que je prenne à faire une relation fidelle? Qu'on interroge

tous

tous les Prisonniers qui sont sortis de la Bastille & restez en France ; qu'on s'informe de tous les Etrangers qui ont été de mon temps dans cet Enfer, & si tous ne tombent pas d'accord des faits que je raporte, je veux bien passer pour un Imposteur, que l'on doit chasser comme un Perturbateur du repos public. Je ne raporte que des faits qui me sont arrivez, que j'ai vû, ou qui m'ont été raportez par des Témoins oculaires & fidelles, ou la plupart desquels j'ai par écrit de la main de Gens d'une probité dont je pourrois répondre, comme de la mienne.

Il n'y a que la maniére d'écrire & de raconter ces faits, que l'on peut reprendre, & qui certainement est dans la rigueur digne de censure. Elle est si négligée à la vérité, que je n'ai pas eu le temps même de relire mes essais, la situation où je suis ne me le permettant pas. Lorsque je serai plus tranquille, je puis assurer le Public, que je lui donnerai quelque chose de plus digeré, & une narration plus limée ; mais l'ardeur que j'ai de soulager, s'il est possible mes infortunez Compagnons, m'a fait hazarder ce Premier Tome, qui sera immediatement

ment ſuivi de pluſieurs autres. En donnant le Titre d'Inquiſition Françoiſe à mon Hiſtoire, je ne pretens pas mettre une tache ſur le front de ma Nation, une des mieux policée, & une des plus civile de l'Europe, encore moins que l'éclat en rejaliſſe ſur S. M. pour lequel je conſerverai de la veneration & du reſpect juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Je n'en veux qu'à l'avarice, & à la cruauté des Tyrans & des Loups, que ce Monarque a Commis ſur la Baſtille, comme les Juges & les Paſteurs de ſes Brebis égarées, pour les ramener au devoir, & qui les tourmentent comme des Furies, & les dechirent comme des Tigres alterez de ſang. Il m'eſt bien amer, après avoir repandu mon ſang pour ma Patrie de me voir forcé d'emploïer ma plume pour tâcher d'en faire corriger les abus, par ceux qui ont inſpection ſur les Prevaricateurs. Je ne doute point que M. le Comte de Pontchartrain, aux lumiéres actives & juſtes duquel rien ne peut échaper, qui voit tout par lui même, & dont la balance peſe tout à un poids exact & rigoureux, qui tient toute la France dans l'étonnement & la crainte, & qui a la Direction de la Baſtille, n'examine les grandes

des véritez que j'expoſe à ſes yeux, la terreur des égarez, pour reprimer des abus, dont il ſeroit reſponſable devant Dieu, s'il les ſouffroit, après qu'il n'en doutera plus. Je me flate auſſi que tous les Princes de la Terre, & principalement ceux pour qui j'ai ſouffert une Priſon plus cruelle que la mort; & que tous les Hommes enfin qui auront de la Piété, & ſeront ſuſceptibles de commiſeration, me plaindront du moins en voïant ce que j'ai ſouffert ſi indignement, & ſi injuſtement avec une patience, qui m'avoit fait donner le nom de Job par mes Compagnons.

La Priſon eſt un ſupplice plus rigoureux qu'on ne s'imagine: L'Homme naturellement libre, ne ſe ſouffre priver qu'avec peine d'un avantage qui ſemble l'égaler à Dieu. Joſeph s'eſt rendu fameux par l'aſcendant de ſon mérite, & par la vertu de ſes predictions. Cependant après deux Ans de Priſon, il n'y eſt pas encore acoutumé; il prie l'Officier dont il avoit predit la delivrance de ſe ſouvenir de lui, lorſqu'il ſera rentré en grace, & de faire par ſes bons offices auprès du Roi, qu'on le mette en liberté. Il a ſçu ſouffrir avec patience la diſ-

grace

grace de ſon exil, rejetter avec courage les ſollicitations de ſa Maitreſſe; mais il voit que ſon cœur n'étoit pas à l'épreuve de ſa captivité.

Les Soldats entrent dans le Jardin pour prendre le Fils de Dieu; un jeune Homme s'y rencontre au même inſtant, & il aime mieux abandonner le ſeul vêtement qui le couvre, que de tomber entre les mains qui pouvoient l'arrêter.

Il n'eſt pas dit que St. Pierre ait dormi dans la Priſon où il étoit retenu, que cette nuit la même où il devoit être delivré.

St. Paul obligé d'inſtruire de ſes ſouffrances les Fidelles, ne parle que de ſes chaînes: mais comme s'il étoit accablé par leur peſanteur, il cherche à la diminuer, appellant de ſa cauſe à Ceſar; la qualité de mort lui ſemblant preferable à celle de Priſonnier. * *Ad Cæſarem appello.*

† Il n'y a rien de ſi cruel que de vivre d'une vie plus cruelle que la mort; & je ne vois pas qu'aucun Homme d'eſprit ait cru que la mort fût un mal pour qui que ce

* Act. Apoſt. Cap. 25. v. 11.
† Citer. 3. Ep. ad Torquat. L. 5.

ce soit ; non pas même pour celui qui vivroit dans une profonde félicité.

* La bonne conscience est la plus grande consolation dans les disgraces, & tout le mal qui est dans le Monde est peu de chose si l'on en excepte le péché.

La Prison de la Bastille est une mort civile, qui fait desirer la mort naturelle à chaque instant pendant des vingts & trente Années. Il faut être bien assisté de la grace pour resister à une épreuve plus cruelle que la mort la plus terrible. Aussi de dix Prisonniers que l'on ensevelit dans ce Tombeau, & que l'on y afflige des peines dont j'ai été accablé, trois meurent opprimez sous le poids de la Bastille, Trois s'y étranglent, s'y cassent la tête contre les murs, ou s'y coupent la gorge ; trois y perdent leur esprit, & c'est grand hazard quand un en sort avec son jugement libre, & il en doit benir Dieu. C'est ce que je fais de tout mon cœur ; le priant de consoler les affligez, de convertir les Oppresseurs, de delivrer les Oppressez, & de fortifier ses Amis dans sa grace. Le fruit du repos que l'on trouve en Dieu, est de ne point craindre tous les efforts des Hom-

****

mes

* Cicer. 4. Ep. à Torquat. l. 5.

mes, lors même qu'ils ont reſolu de nous perdre. Car la véritable Foi n'eſt point timide. Et celui qui craint Dieu, comme l'Ecriture dit, ne craint que lui ſeul: parce que la puiſſance des Hommes, quelque grande qu'elle paroiſſe, eſt aſſujettie à la ſienne.

Après ce que m'ont fait ſouffrir mes Tyrans, il ne leur reſte plus qu'à m'arracher la vie, que je leur abandonne volontiers: je prie Dieu ſeulement que mon ſang ne leur ſoit pas imputé à juſtice, mais plutôt qu'il ſerve à leur deſſiler les yeux ſur le bord de l'Abîme, pour l'éviter en deteſtant leurs crimes & rendant gloire à Dieu.

*Quò quiſque eſt major, magis eſt placabilis iræ,*
*Et faciles motus mens generoſa capit.*

Depuis la premiére Impreſſion de cette Preface, j'ai appris que ma narration, bien loin de plaire à tout le Monde, ce qui eſt impoſſible, deplaiſoit à ceux même qui la devoient proteger. Les uns m'ont accuſé d'avoir trop loüé le Roi de France & ſes Miniſtres. J'ai été, ſans doute, plus maltraitté que ces Gens la; mais

mais les cruautez dont on a uſé envers moi, ne m'empêcheront jamais de rendre juſtice à la Vérité. Je blâme librement les crimes & les vices où je les trouve; mais j'ai trop de reſpect pour la Vertu pour vouloir la flêtrir dans mes plus crüels Ennemis même. La maxime du Sage eſt: *de Principibus, aut benè, aut nihil.* Si j'avois à écrire les crüautez exercées en France contre les Gens de la Religion, je me contenterois de raporter les faits; c'en eſt aſſés.

Les autres ont acuſé mon hiſtoire de peu de fidélité, & même des Priſonniers qui diſent avoir été à la Baſtille. J'ai mille témoins contre un. Il y a une grande difference du Gouvernement de M. de Beſſemaux à celui de Bernaville. Sous celui là, des Gens ſe faiſoient mettre en Priſon pour faire bonne chére, & gagner de l'argent. Beaucoup ſortoient de la Baſtille fort triſtes de leur depart. Sous celui ci j'en ai connu une infinité qui, comme moi, auroient donné volontiers un de leurs bras pour être delivrez des griffes de leur Vautour. Pour un certain Viſenlair, qui a l'ame encore plus de travers que les yeux, & dont toute la vie n'eſt qu'un tiſſu de fripon-

neries, qui s'eſt voulu ériger en Auteur pour me calomnier, & critiquer mon Livre, j'ai ici vingt têmoins dignes de foi, qui ont atteſté à S. M. * & qui ſont prêts de l'atteſter à toute la Terre, que mon Livre ne contient rien que de très vrai. Et pourquoi dirois-je desfauſſetez, quand j'ai tant de véritez à dire, que la moitié en paroîtra incroiable à ceux qui ne connoiſſent pas la Baſtille? Mr. Le Comte de Brandebourg eſt ici à la Cour, auſſi bien que Mr. de Blagnac, qui a été preſenté au Roi par Mylord Comte de Stairs ſon Ambaſſadeur en France, ſi attentif aux interêts de S. M. & de la Nation, qui lui a fait un raport ſi avantageux des ſervices de ce Mr. qu'Elle l'a honoré d'une gratification & d'une Penſion conſiderable. M. le Major Guery, M. le Chevalier Burnet, le Chevalier de Brock Baron de Welzer, & tant d'autres ſont en Ville, que l'on peut conſulter ſur les faits que je raporte. Comment, diſent de certaines Gens, ſe peut-il faire que l'Hiſtoire du Comte de Brederodes & de Sorel Curé de Lery ſoient véritables? Le Comte

* L'Autheur a écrit ſon premier Tome à la Haye & demeure préſentement à Londres.

Comte de Brederodes premiérement n'eſt qu'un Avanturier. Je ne ſuis pas Genealogiſte ; il ne s'agit pas de decider s'il eſt le legitime heritier de l'illuſtre Maiſon de Brederodes ; c'eſt de ſçavoir ſi le Curé de Lery l'a marié avec Mad. la Marquiſe de Bois-Roger ; ſi ce Curé a quitté ſon benefice pour s'enfuir en Angleterre ; ſi le Comte de Brederodes l'y a pourſuivi &c. Et quand tout cela ne ſeroit pas vrai, je n'en ferois pas garant. Je ne le ſuis que des faits poſitifs que j'ai vû ; comme lorſque ce Comte fut amené dans ma Chambre avec le Curé de Lery qu'il ne reconnut pas. Il n'y a pas un Priſonnier de mon temps, qui ait connu ce bon Prêtre, qui n'ateſte la choſe. Sorel même Curé de Lery eſt actuellement en Hollande, où il veut s'établir Braſſeur d'eau de vie, après qu'il m'aura tué, comme il l'a proteſté à la Haye, il y a peu, à M. le Comte de Brandebourg ; on n'a qu'à le conſulter, il doit raporter la choſe telle qu'il l'a ditte à cent de mes Compagnons.

Il en eſt de même de l'Hiſtoire de la belle Mariane pretendue Magicienne. J'ai déja dit que je ne la croi pas moi-même : je ne la raporte que ſur le recit

que m'en ont fait le Comte de Brederodes, & les autres Priſonniers avec qui j'ai été, qui conjointement avec les Officiers m'ont affirmé qu'elle & le Prieur Pinel ſon Amant étoient condamnez à une Priſon perpetuelle.

Il en eſt encore ainſi de l'Hiſtoire de M. le Duc de Lauzun, lorſqu'il voulut s'évader de Pignerol,. où St. Mars le traitta d'une maniére indigne. Un Comte que j'honore, parent de ce Duc eſt ici, qui s'efforce par tout de dire que cela n'eſt pas véritable, & que St. Mars n'avoit garde de manquer au reſpect qu'il devoit à M. le Comte pour lors, & depuis Duc de Lauzun. Que le fait ſoit vrai ou faux, cela ne me regarde pas. Je dis ſeulement que Corbé Neveu de St. Mars nous en a fait le recit, & c'eſt ce que M. le Comte de Brandebourg; & tous les autres Priſonniers atteſteront avec moi. Je veux croire que Corbé nous en a impoſé, pour nous faire craindre ſon Oncle, mais la vérité eſt qu'il nous en a fait le conte vrai ou faux.

Pluſieurs m'ont taxé d'avoir outré mes Portraits. Ils ſont d'après nature. Si j'avois à me peindre moi-même, je ne me flaterois pas plus que je les ai flatez: je

je me peindrois tel que mes Bourreaux m'ont mutilé. On peut encore conſulter les Priſonniers citez ci-deſſus, & je ſuis certain qu'ils affirmeront unanimement que je ne les ai ni flatez ni outrez. Mais s'il falloit conſulter les abſents, j'aurois autant de témoins des véritez que j'avance, qu'il y a eu de Priſonniers à la Baſtille. Il faut entendre le fameux M. l'Abbé du Bucquoit : ce Comte aïant l'honneur depuis peu, comme il l'a très ſouvent, d'être à la table du Roi à Gortz : a défendu mon Livre dans des termes dignes de la Vérité qu'il ſoutenoit. Il faut voir de quelle force S. A. S. Le Prince de la Riccia m'en a écrit. Il faut oüir Mrs. Nitzwits, Bellevaux, Kraikſer, Flac, Boſtall, Linth, & mille autres, qui tous d'une voix atteſtent que j'en ai trop peu dit. Et que ſera ce donc quand le reſte de mon Inquiſition paroîtra? Ce ſera pour lorſque nos Critiques ſe dechaîneront. Car c'eſt ici, autant qu'en lieu du Monde, où il ſe trouve de ces Gens qui s'efforcent de faire paſſer pour noir tout ce qui eſt blanc, & pour blanc tout ce qui eſt noir. Je ſçai, & j'en ai fait la funeſte experience, qu'il eſt ici des Piliez de

Caffé qui évaporent leur bille ſur tous les Auteurs indifferemment qui tombent ſur leur Tapis. Des Femmes qui à peine ſçavent lire, des hypocondres qui mourroient plutôt que de faire la conſtruction d'une phraſe, ont raiſonné de travers ſur mon Inquiſition, que pluſieurs d'entre eux n'ont peut être jamais leüe, ſuivant que leur imagination étoit plus ou moins échauffée. Un de ces Ennemis du bon ſens, me dit un jour devant pluſieurs Femmes, que je devois plutôt bruler mon Livre que de le faire imprimer. Je lui en demandai froidement la raiſon. Il me dit que c'étoit parce qu'il étoit tout rempli de contrariétez & d'impoſſibilitez. Je voulu depoſer cent guinées contre lui dix, & que s'il m'en prouvoit une ſeule que tout ſeroit à lui, comme au contraire tout ſeroit à moi, s'il ne le faiſoit pas. Il ſaigna du nez, & ſe tira d'affaire de fort mauvaiſe grace. Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que toutes les Femmes ſe tournerent de ſon côté, parce qu'il joüoit ſouvent avec elles, & condamnerent toutes unanimement mon Livre, dont elles n'avoient entendu parler qu'en joüant à l'ombre avec ce pretendu Bel-

Eſprit.

Eſprit. C'eſt ici où le Cenſeur ſe fait une vertu ſauvage, qui pretend juger de tout ſans pouvoir être jugé de perſonne. Il croit être en droit de ſe permettre tout contre ſon prochain, & s'aplaudit de tout. On juge par caprice & ſouverainement, on condamne tout indifferemment dans ces lieux publics: on médit, on calomnie, on dechire, on emporte la piéce ſans ſcrupule; on ſe vange devotement; on perſecute l'Innocence à bonne intention. Y a t-il état plus deplorable, que d'être ainſi méchant à titre d'homme de bien, & de faire paſſer ſes vices pour des vertus, à la faveur d'un faux zele? C'eſt devant ces Tribunaux redoutables qu'on met un pauvre Auteur à la torture, & Dieu ſçait de quelles atteintes chacun de ces Juges équitables tâche de le meurtrir!

Il y a ici un Critique de Languedoc, que ſa robe devroit rendre plus circonſpect que les autres, qui m'a voulu faire une groſſe affaire, de ce que j'ai dit dans le Portrait de Rheilhe Chirurgien de la Baſtille: Enfant de Niſmes, & c'eſt tout dire. Il a pretendu que cela ſe devoit prendre en mauvaiſe part: que ce

tout dire ſuppoſoit tous les crimes. J'ai, en vain, ſoutenu, comme c'eſt la pure vérité, que parce : & c'eſt tout dire, j'ai voulu exprimer que tous les Languedociens, principalement ceux de Niſmes, ont tous de l'eſprit, qu'ils ſont fort adroits, fort vifs, &c. On a fait mon procez ſans miſericorde, & pluſieurs des Languedociens qui preſident aux Caffés ont frondé contre mon hiſtoire. Je leur declare donc encore que je reconnois ſincerement ceux de leur Nation pour les hommes du Monde qui ont le plus de ſçavoir faire pour aſſervir la Fortune, ou jamais ne ſe rebuter des diſgraces de cette aveugle : que la plupart d'eux ſont de très honnêtes Gens, & que deux des meilleurs Amis que j'ai eu ſont de cette Province le Chevalier de Ribaucourt, & un Del-Peſche. Après cela je les prie de laiſſer mon hiſtoire en repos, car je ſerois très fâché de les avoir pour Ennemis. Je n'en ai que trop d'autres, & tout des plus crüels, comme ils le vont voir.

J'ai en original une Lettre, que j'ai fait voir au Roi, écrite de Paris le 26. Avril 1717. par un Anonyme, mais homme de bien puiſqu'il abhorre l'injuſtice,

juſtice, écrite dis-je à un de mes Amis, par laquelle il le prie, ne ſçachant pas le lieu de ma retraitte, de me faire avertir de me tenir ſur mes gardes, étant certainement informé qu'on me tendra des piéges, pour m'attirer à Paris, à cauſe de mon hiſtoire de la Baſtille. C'en eſt aſſés, ajoute cet Homme charitable, pour lui faire connoître qu'on n'eſt pas ici bien intentionné pour lui, & le peril où il eſt. Comme je ſuis privé de remercier ce Juſte en particulier, puiſque ſuivant toutes les apparences je ne le verrai jamais, je le fais ici en public, & je prie Dieu de le recompenſer de ſa charité véritablement Chrétienne. Mais je declare hautement à mes Ennemis que je ne crains que Dieu ſeul. C'eſt lui qui vengera mon ſang, ſi ils le font repandre injuſtement; content de le verſer pour les Véritez que j'ai avancées. *Veritas odium parit.* Au moins ai-je la conſolation d'être fortement perſuadé, que S. A. R. Mgr. le Duc Regent, ce Prince ſeul qui me fait regreter la France, vengeroit avec éclat ma mort, s'il en decouvroit les lâches Auteurs, & que je ſerois autant en ſeureté dans ſon Palais, que je le ſuis au

pied

pied du Trone du GRAND ROI qui me protége. Je croi même que Mr. le Marquis de Torcy feroit faire la recherche de mes Aſſaſſins pour les punir.

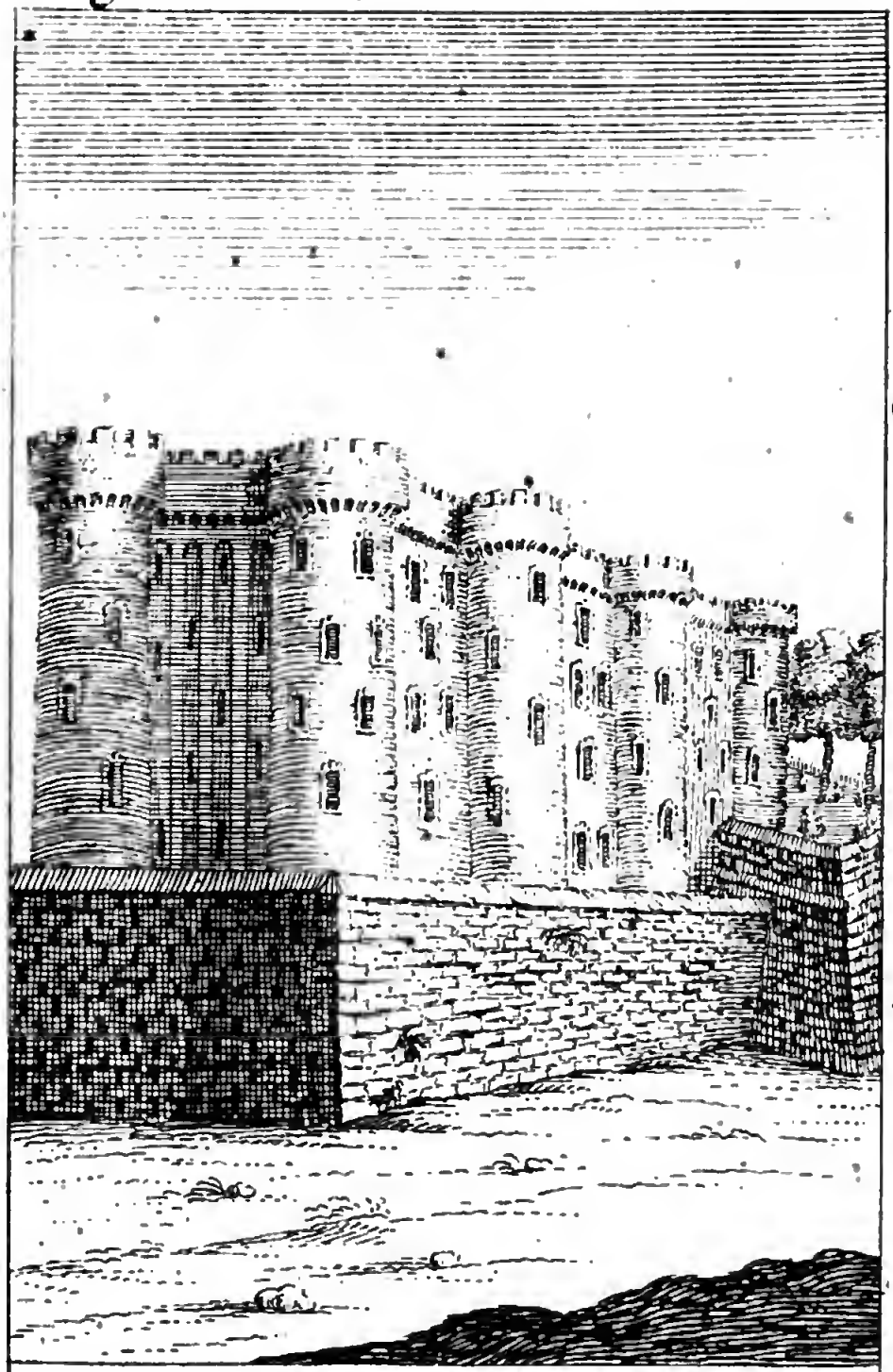
C'eſt une neceſſité à tous les hommes de mourir : mais qu'il eſt beau de mourir pour la Vérité, & le Bien-public! J'ai déja dit à mes Ennemis qu'ils ne m'ont laiſſé que la vie : je ne l'aime pas aſſés pour les craindre. Je leur declare que je me tiens pour tout aſſaſſiné de leur part, & mort s'il en fut jamais; que je ſouhaitte leur converſion, & qu'ils vivent. Je ſuis mort civilement à la France ma chére Patrie, pour qui je fais encore des vœux très ardents. Les cruelles Sangsües qui la tyranniſent veulent elles me poignarder dans l'Azile où elles m'ont ſi injuſtement banni ? J'y ai déja été attaqué par trois de leurs Coupejarets. J'en fus quitte pour de legéres bleſſures, & je mis un de ces Sceleràts en état de deteſter le reſte de ſes jours le moment qu'il m'attaqua. Je n'alongerai pas mon épée d'un pouce. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Je ſuis ſous la Protection de Puiſſances capables de me défendre, ou de venger ma mort, & d'eſſuier les larmes de ma Famil-

Famille, ſi elle m'eſt donnée par les mains de ces Meurtriers, dont l'avarice m'a prolongé la vie dans leur Priſon, que leur vengeance veut me ravir dans un lieu, où il m'eſt permis de decouvrir leurs cruautez à toute la Terre. C'eſt ce que je continuerai de faire dans les Tomes qui vont ſuivre inceſſamment ce Premier Volume, que le Lecteur trouvera corrigé des fautes & des mauvaiſes dictions qui s'étoient gliſſées dans la Premiére Impreſſion, qui fut trop precipitée; Quoique j'aie déja des Memoires de Gens très dignes de foi, aſſés pour compoſer plus de ſix Volumes, je promets à ceux qui voudront bien m'adreſſer des mémoires que je leur rendrai juſtice.

Une vérité qui doit fermer la bouche à mes jaloux Critiques, c'eſt que de mille Exemplaires tirez de la premiére impreſſion il n'en reſte pas un ſeul à Mr. Roger, il les a debitez en moins de deux Ans; quoiqu'on aie traduit mon hiſtoire de la Baſtille en Anglois, en Hollandois, en Allemand & en Italien, & qu'un Libraire en France ait été aſſés hardy, pour braver la vigilance de Mr. d'Argenſon, en contrefaiſant l'Impreſſion

ſion de ce Livre aux riſques d'aller tout au moins aux Galéres pour le reſte de ſes jours ; & je ſçai par un Seigneur digne de foi, qu'il ſe vend à Paris ſous le manteau juſqu'à deux Louis. Les Perſonnes qui en donnent ce prix ſont ſans doute d'un autre goût que nos vereux Critiques, que je laiſſe aboïer à la Lune, tandis que les honnêtes Gens voudront bien goûter avec plaiſir les importantes véritez que je leur devoile avec la plus exacte ſincerité.

L'IN-



*Ce Sinistre Château, terrible, énorme, affreux,*
*Si redoutté par tout Sous le nom de Bastille,*
*Est le triste Tombeau de Mille malheureux*
*Et le Porou de Bernasille*

# L'INQUISITION FRANÇOISE

## OU

## L'HISTOIRE

# DE LA BASTILLE.

C'Eſt avec toute la raiſon poſſible que je puis dire avec Salomon : * J'ai veû les oppreſſions qui ſe font ſous le Soleil, les larmes des Innocents, ſans qu'ils aient perſonne pour les conſoler : & l'impuiſſance où ils ſont de reſiſter à la violence, étant abandonnez du ſecours de tout le monde.

Et j'ai preferé l'état des morts à celui des vivants.

Et j'ai eſtimé celui qui n'eſt pas encore né plus heureux que les uns & les autres, & qui n'a point veu les crimes qui ſe commettent ſous le Soleil.



* Vidi calumnias quæ ſub ſole geruntur, lacrymas innocentium, & neminem conſolatorem, nec poſſe reſiſtere eorùm violentiæ, cunctorum auxilio deſtitutos.

Et laudavi magis mortuos quam viventes.

Et feliciorem utroque judicavi, qui necdum natus eſt, nec vidit mala quæ ſub ſole fiunt. *Eccleſiaſt. Cap.* 4. *V.* 1. 2. *&* 3.

Ce ſage Prince, lorſqu'il écrivoit ces Paſſages ne ſembloit-il pas lire dans l'avenir, & nous devoiler les inhumanitez des barbares Officiers de la Baſtille opprimans les Innocents également avec les Criminels?

En effet que n'ai-je pas veu dans ce lieu d'horreur pendant plus d'onze Années qu'on m'y a fait ſouffrir des maux qui ſont au de la de toute expreſſion? ſans avoir jamais ſubi un ſeul interrogatoire; ſans avoir pu obtenir ni Juges, ni Commiſſaires pour examiner ma cauſe; ſans que les Miniſtres du Roi aïent voulu me declarer le ſujet de ma detention. On m'a fait ſouffrir un ſupplice de plus de deux Luſtres, plus inſuportable que la mort la plus cruelle, ſans m'en dire la cauſe; ſans vouloir pendant un ſi long eſpace de temps m'accorder la grace d'écrire à mon Epouze, à mes Parents, à mes Amis, pas même au Miniſtre qui m'avoit fait arrêter. Je me voiois enſeveli tout vif, ſans pouvoir aprendre, ſi j'avois encore une Femme & des Enfants au Monde, quelques priéres & quelques ſoumiſſions que jefiſſe pour cela à mes inexorables Perſecuteurs.

J'ai veu l'Avarice animée faire mourir preſque de faim des Priſonniers auxquels le Roi croit qu'il ne manque rien que la liberté; car outre une Penſion viagére qu'il donne très conſiderable, ſuivant le rang & la qualité des Perſonnes, & qui s'étend depuis cinquante ſols qu'il donne par jour pour la nourriture des Laquais, & des plus miſerables; juſqu'à cinquante livres pour les Princes; il païe encore largement les Medecins, Chi-

Chirurgiens, Apothicaires, &c, fournit les lits, les autres meubles, & tout le linge des Priſonniers; il donne une ſomme conſiderable, pour les entretenir, les blanchir, & les habiller honnêtement, que les Officiers emploient à ſe parer, comme de grands Seigneurs, pour relever leur baſſeſſe, & ſe dorer comme des Calices, pendant qu'ils laiſſent aller leurs victimes toutes nuës.

En plus d'onze Ans, je n'ai eu qu'un ſeul juſtaucorps de reveſche; j'ai été plus de cinq Ans ſans culotes; j'ai porté pendant près d'onze Ans les mêmes bas; j'avois encore à mes pieds les mêmes ſouliers que j'aportai à la Baſtille, peu avant que d'en ſortir. Le nommé Pigeon eſt ici à la Haïe, qui eſt ſorti de la Baſtille, avec la même culote de pluche qu'il avoit, quand il y entra, après l'avoir portée plus de treize Ans, & y avoir mis plus de cent piéces.

J'ai veu le crime triompher de la vertu; fouler ſous ſes pieds l'innocence; l'Avarice ſe regorger du ſang des miſerables; Le Fourbe cruel & vindicatif caché ſous le manteau de l'hypocriſie, étoufer tous les ſentiments de Piété & de Religion pour opprimer impunement de malheureuſes victimes.

J'ai vu l'Impudicité ſe prevaloir d'une autorité ſans bornes, pour ſeduire & forcer la vertu & la pudicité d'illuſtres Dames, de jeunes Damoiſelles, & d'innocentes Brebis qui étoient ſacrifiées à ces Boucs puants & infames.

J'ai vu de genereux & nobles Officiers, couverts d'honorables plaïes qu'ils avoient

reçües au ſervice du Roi, ou des autres Princes, courber leurs têtes & leurs dos ſous les courgées de miſerables Canailles, qui n'auroient pas oſé dans le Monde regarder ces Braves outragez au front.

J'ai vu traîner dans d'affreux & de puants cachots des Perſonnes de qualité, des Miniſtres de Dieu, Abbez, Prêtres, Religieux, de venerables Vieillards, des Dames vertueuſes, de jeunes Filles, & de tendres Enfans, ſans d'autres ſujets que celui d'aſſouvir l'inſatiable avarice d'un barbare Gouverneur, qui pour s'aproprier tout l'argent que le Roi donne aux Priſonniers, ſur la moindre vetille les plonge dans ces lieux de tenèbres, d'horreur, & de deſeſpoir, où à peine il leur donne un peu de pain & d'eau, & ſouvent point de paille; ce qui lui fait appeller ces Antres de miſéres, qui ſont aſſés nombreux à la Baſtille, ſes derniers clairs, qu'il tient garnis, tout de ſon mieux, & aux depens de qui que ce puiſſe être: car pour un ſol de pain il y nourrit une malheureuſe victime, à qui le Roi donne une piſtole pour ſa nourriture par jour, aux uns plus, aux autres moins. Un ſol pour le Priſonnier, le reſte pour le pauvre Gouverneur, cela eſt clair; le compte eſt bien tôt fait; il ne faut point de jettons pour calculer; & ſi ſes infortunez Eſclaves en murmurent, ce Tyran inhumain, les charge de chaînes, & les fait accabler de coups de nerfs de bœuf, ſans diſtinction de caractére, d'âge, de ſexe, ni de qualité. En ſorte que les Priſonniers peuvent s'écrier: *Facti ſumus omnium peripſema.*

Où

Où cela ſe fait-il? par qui ſe fait-il? preſque ſous les yeux d'un grand, & d'un auguſte Roi, au milieu de ſa Ville Capitale, dans un Château Roïal, la Priſon des Princes du ſang, & de la Nobleſſe du Roïaume, devenuë aujourd'hui la Caverne de Polyphème, le Repaire de toutes les immondices du Monde: car j'y ai vu des Decroteurs de ſouliers, des Crocheteurs, des Porteurs d'eau, des Hermites, des Quatre Mandians, des Bergers, des Soldats aux Gardes, des Bedeaux, des Clercs de Procureur, des Filles de joye &c, tout eſt bon, pourveu qu'on puiſſe l'écorcher; en ſorte, que ſi Monſeigneur le Dauphin, un des bons Princes qui fut jamais, eût bien voulu faire la viſite de ce Château, il auroit pu dire avec juſtice, ce que Jeſus-Chriſt diſoit aux Marchands, & aux Changeurs qui trafiquoient dans le Temple. * *Otez cela d'ici, & ne faites pas de la Maiſon de mon Pere, une Caverne de Voleurs*; & faiſant autant de laqs de cordes, qu'il y a de Miniſtres d'iniquité dans cette noire ſpelonque, attachez les y tous au bout, & envoyez les à la Grêve, y païer une partie de ce qu'ils doivent à Dieu & au Monde. Quels ſont ces Officiers? autrefois on a vu pour Gouverneurs de la Baſtille, des Perſonnes de la premiére Qualité, même des Princes; aujourd'hui ce ſont des gens de la derniére baſſeſſe: un Bernaville, qui a porté la Mandille chez feu M. le Maréchal de Bellefond. † *Servi dominati ſunt noſ-*



* *St. Jean Ch. 2. Vers. 16.*

† *Orat. Ierem. cap. 5:*

*noſtri* : *non fuit qui redimeret de manu eorum :* miſerable qui n'a jamais rendu d'autres ſervices au Roy, que de decroter les bottes de ſon Maître, ou de lui ſeller ſon Cheval ; & qui n'a jamais été à l'Armée que ſur des paniers de bagages, ou dans des furgons. Ce Singe de ſon Maître, en imitant ſes geſtes, & non pas ſes vertus, avec des yeux baiſſez, un ſilence hypocrite, une mine morne & ſevére, eſt parvenu, premiérement à être Garde des Chaſſes du Bois de Vincennes. Il eut enſuite le ſoin d'aprêter à manger aux Priſonniers du Château de Vincennes, dont Mr. le Marechal de Bellefond avoit le Gouvernement, trop genereux pour vouloir s'ériger en Gargottier ; emploi qui honora Bernaville, qui fut la baze, le pivot, le premier mobile de ſa fortune. Enfin ſon Maître le créa de ſon chef Lieutenant du Château & des Bois de Vincennes, ce qui dependoit de lui en ce temps là, Mr. le Maréchal de Bellefond étant mort, & Bernaville n'aiant plus perſonne qui contrôlât ſes actions, puiſque Madame la Maréchale ſe donna entiérement à la devotion, & ſon Petit-Fils le Marquis de Bellefond qui avoit eu la ſurvivance du Gouvernement n'étant qu'un Enfant, Bernaville dis-je, fit profiter les talents de la Gargotte, & de la Chaſſe de Vincennes, ſans obſtacles & haut à la main. Il rongna la portion de ſes Priſonniers de tous ſes ongles afilez comme des raſoirs ; il les pluma ſans crier ; & ſe ſervit du Gibier & des Lapins de Vincennes pour ſe faire des Amis. Il envoioit très reguliérement deux fois chaque

que ſemaine des Lapins, des Perdrix, & d'autre Gibier au Roi, à Monſeigneur le Dauphin, à Mr. de Pontchartrain, aux autres Miniſtres, ſur tout au P. de la Chaize Confeſſeur du Roi, auprès duquel ce bon Tartuffe s'efforçoit de paſſer pour un Saint du premier ordre. Cela lui reüſſit admirablement bien; car M. du Joncas Lieutenant du Roi à la Baſtille étant mort, l'odeur de ce Gibier, plus forte que celle du merite de Bernaville, & quelqu'argent ſemé à propos, reveilla les Eſprits de ceux qu'il avoit menagez depuis ſi long temps, pour lui faire obtenir cet emploi, au prejudice de mille & mille Braves, qui l'avoient merité au prix de leur ſang, de leurs bras, de leurs jambes & de tout ce qu'il vous plaira.

*Quæ non mortalia pectora cogis*
*Auri ſacra fames?*

Ce metail éblouiſſant, l'apui du P. de la Chaiſe, la ſollicitation de Mad. la Maréchale de Bellefond, & la protection de M. de Pontchartrain firent entendre au Roi, que le cagotiſme de Bernaville ſeul, l'emportoit ſur le merite de tous les Officiers de ſes Troupes; qu'on avoit beſoin d'un homme dur & ſevére à la Baſtille, & qu'on n'en trouveroit pas un dans tout le Roïaume, qui eût ces neceſſaires vertus dans un plus haut degré de perfection que lui; vu principalement que le vieux St. Mars Gouverneur de la Baſtille, ne faiſoit plus que radoter, jurer; & qu'à peine lui reſtoit-il aſſés de bon ſens, pour compter la quantité prodigieuſe de ſacs d'or & d'argent, qu'il avoit amaſſez avec toute la

barbarie imaginable, aux depens des pleurs, des cris, du ſang, & de la vie même de ſes deplorables victimes.

Ce bon & vieux Serviteur mourut comblé d'or, d'Années, & ſur tout de maledictions. Bernaville avoit trop d'argent, de credit, & de rares talents, pour que ce Gouvernement fût donné à un autre, & quarante mille livres qu'il ſçut placer en très bon lieu, car ce n'eſt pas un homme à tirer ſa poudre aux Moineaux, l'emporterent ſur toutes les brigues de la Cour; même ſur la bonne intention, qu'avoit S. M. d'en gratifier un de ſes bons & fidéles Sujets. Voila l'homme dont je me reſerve de faire le Portrait en temps & lieu, auquel il faut que tous les Priſonniers d'Etat ſoient ſoumis, fuſſent ils les Premiers Princes du Sang, ſi ils oublioient aſſez leur devoir, pour ſe rendre Criminels de Leze-Majeſté. Homme qui jour & nuit ne ſonge qu'à inventer de nouveaux moiens, de nouvelles machines pour preſſurer, alambiquer, & tirer la Quinteſſence de ſes fructueuſes victimes. Encore ſi il les flatoit en tirant le ſang de leurs veines, patience; mais non, il n'y a point de ſupplice qu'il n'invente pour les pouſſer à bout. Comment pouvoir exprimer ſa rage, ſa fureur, ſa barbarie, & tout ce qu'il a innové, inventé pour plumer ſes malheureux Pigeonneaux, comme il les appelle, les tourmens dont il les accable, inconnus aux Nerons & aux Diocletiens; ſa malice, ſes ruſes, ſa ſevérité, ſon inhumanité, ſes tortures; la ferocité qu'il inſpire aux durs Executeurs de ſes ordres tyranniques,

ques, enfin le monſtrueux aſſemblage de toutes ſes paſſions infernales?

* *Et quorum pars magna fui. Quis talia fando Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Uliſei*
*Temperet à lacrymis!*

C'eſt ici qu'on pourroit dire, avec Tertullien. „ ** On veut perdre des perſonnes innocen-„ tes. Et dans ce deſſein on diſſimule leur ver-„ tu, qui eſt très connüe, & on tâche de les „ noircir par des crimes cachez, que jamais „ perſonne n'a pû prouver. Ceux qui ſont ir-„ reprochables dans leur conduite ſont trai-„ tez comme des criminels. On ne leur op-„ poſe que des violences & des calomnies, & „ on leur ôte tous les moiens de les repouſ-„ ſer. La terreur de ceux qui leur ſont con-„ traires rend toutes les bouches muettes pour „ les deffendre. Quelques uns les plaignent, „ mais tous les abandonnent. Ils ſont ſans „ eſperance & ſans ſecours de la part des hom-„ mes. Il ne leur reſte que les larmes, que „ l'on voudroit accuſer d'orgueil, ou d'in-„ juſtice, & qui ne ſervent qu'à irriter davan-„ tage ceux qui les oppriment.

C'eſt le ſeul ſujet de haine que j'aie donné à mes redoutables Oppreſſeurs: j'ai gemi devant Dieu, j'ai ſoupiré devant eux; je me ſuis plaint aux hommes, & j'ai éprouvé que le comble des malheurs extrêmes, c'eſt d'être forcé de renfermer ſa douleur, & de n'oſer repandre des larmes en liberté.



* *Æneid. Lib. II.*
** *Tertull. in Ap. Min. Fel.*

O vous, mon Dieu! qui m'avez ſeul ſoutenu dans un ſi long & ſi cruel Martyre, aidez moi à en faire la peinture naïve & ſincére, & ne permettez pas que l'amour propre, la haine, la vengeance, ou quelqu'autre paſſion me faſſe déguiſer la vérité en la moindre circonſtance. Vous ſçavez que le principal but que je me propoſe, en expoſant cette hiſtoire aux yeux de toute la Terre, eſt de vous glorifier, de faire connoître à un grand Roi, & à ſes Miniſtres, les crimes qui ſe commettent contre Votre Divine Majeſté, ſous leur autorité, pour qu'ils y aportent le remède ſi neceſſaire à ſoulager les infortunez Captifs, que j'ai laiſſé dans cet abîme, & ceux qui y entrent tous les jours; & de faire connoître au Roi de la Grande Bretagne & à T. H. & T. P. S. M. L. E. G. ce que j'ai ſouffert pour leurs interêts, & pour m'être ſoumis à leur Domination; afin de les animer à me proteger contre la Tyrannie de mes Ennemis, & ſoulager mes malheurs.

Pour entrer en matiére; je dirai qu'étan venu m'établir en Hollaude avec ma Famille en l'année 1699. pour y vivre dans la crainte de Dieu & la Liberté de ſon Saint Evangile, choſe que j'avois déja tentée dès l'Année 1688: à la ſollicitation de mon Epouze qui deſiroit ardemment de ſe retirer en Angleterre, ou en Hollande, & n'y aiant pas trouvé tous les avantages que je m'y étois propoſé, & pour d'autres puiſſantes raiſons, je prêtai l'oreille aux ſollicitations preſſantes que me faiſoit M. Chamillart de retourner en France par des Lettres très engageantes, que

je

je communiquai à mes plus intimes Amis, & à des Perſonnes de la premiére diſtinction, qui me conſeillerent & ſolliciterent même de ne pas balancer mon retour. L'envie de procurer quelque choſe d'avantageux à ma Famille ; le projet d'un établiſſement conſiderable ; l'Amour de la Patrie ; peut-être l'ambition, & ſans doute l'aveuglement d'une Fortune trompeuſe, me firent reſoudre à laiſſer ma Famille en Hollande, ſous la protection de quelques Puiſſants Amis, & de retourner à la Cour de France, où j'étois rapellé par M. Chamillart, qui depuis mon depart avoit joint au Controle General des Finances le Miniſtére de la Guerre, dont le Roi l'avoit honoré après la mort de M. de Barbezieux.

Après avoir loüé une Maiſon à la Haye pour mon Epouze, que je quittai avec une douleur que je ne ſçaurois aſſés vivement exprimer, je partis d'Amſterdam le vendredi 13. Janvier 1702 : je ſortis de Roterdam le lundi 16. pour prendre la barque d'Anvers, d'où je me rendis à Bruxelles, & de là à Paris par la route ordinaire ; & enfin j'arrivai à Verſailles le 29. du même Mois. Je fus receu de M. Chamillart avec des demonſtrations d'amitié au dela de tout ce que j'en pouvois attendre. Je ſaluai les autres Miniſtres, & aiant été preſenté à M. le Marquis de Torcy par M. le Comte Davaux, j'en fus reçû très favorablement. M. Chamillart me voulut donner de l'emploi dans la Guerre, ou dans les Finances ; mais lui aïant temoigné la paſſion que j'avois de m'attacher à

lui, il joignit à une Penſion de mille Livres dont il me fit gratifier par le Roi, l'eſpoir du premier Emploi vacant, avec mille écus d'appointemens. Il ne me refuſoit aucune des graces que je lui demandois. J'obtins une Compagnie vaccante dans le Regiment de Lannois pour M. le Chevalier de Digoville Frere de M. le Comte de Lapenti mes intimes Amis. Après l'affaire de Cremone, je fus le Solliciteur des pauvres Irlandois, dont la plupart des Officiers me ſont témoins, que je leur fis à tous plaiſir, ſoit pour les avancer dans de meilleurs poſtes, ſoit pour leur faire accorder des gratifications, ou les faire païer de ce qui leur étoit deu. Mylord Slane me peut rendre témoignage que par mes ſollicitations auprès de M. Chamillart, je lui obtins un Regiment nouveau à la païe étrangére, mais des raiſons particuliéres, & la mort du Roi Guillaume de glorieuſe memoire étant ſurvenüe, il prit le bon parti, & retourna en Angleterre; ce qui ne contribua pas peu à mon malheur, comme je le dirai dans la ſuite.

Je faiſois auſſi fort exactement ma Cour à M. le Marquis de Torcy qui me faiſoit un très bon accueil, & je voiois très ſouvent M. Pequet ſon Secretaire homme d'un merite diſtingué. Je me maintenois toûjours bien auprès de M. le Chancelier, & de M. le Comte de Pontchartrain, & je cultivois particuliérement l'amitié de M. de la Chapelle ſon Secretaire, mon ancien Ami, dont pour faire l'Eloge en peu de mots, il ſuffit de dire, qu'il eſt le digne Fils du fameux M. de la Cha-

Chapelle de l'Academie Françoiſe, Neveu de l'Illuſtre M. des Preaux, & le Favori de M. le Comte de Pontchartrain & qu'il fait honneur à tous les trois.

Je planois à la Cour, où je me faiſois quantité d'Amis par la faveur de M. Chamillart, ne cherchant qu'à faire plaiſir à toutes les Perſonnes de merite qui m'en ſollicitoient, lorſque la jalouſie de miſerables Mouches, dont il n'y a que trop en ce lieu, le nombre s'en augmentant tous les jours par l'impunité de leurs crimes, & l'Envie cette cruelle Megére au teint livide & jaune, & qui corrompt les choſes les plus pures qu'elle atteint de ſa dent pourie, troublerent mon repos. L'envie aiant verſé ſon plus noir poiſon dans le ſein d'un malheureux corrompu, que j'avois autrefois particuliérement obligé, ce qui fait voir combien il eſt dangereux de ſemer dans une terre ingrate; il envoia à M. le Marquis de Torcy deux Piéces en Vers de ma façon, que je n'avois faites que pour obliger cet ingrat, qui ſe mêloit de divertir le Public, par quantité de Rapſodies, & de gravures telles qu'il les pouvoit attraper, bonnes ou mauvaiſes; envoi qu'il fit dans la ſeule vüe de me nuire auprès de ce Miniſtre, & de lui faire ſa Cour à mes depens; car j'appris, par Parenthèſe, qu'il en tiroit Penſion. Si tôt que ce Miniſtre les eut reçües, il me fit appeller, & me les aïant produites écrites de ma main, avec des ratures; il me demanda d'un air à glacer les plus intrepides, ſi je connoiſſois l'Auteur de ces Vers, en me les montrant. La Lettre de mon Frippon, dont

je connoiſſois fort bien le caractére, étoit à côté, ainſi il n'y eut plus à balancer. Je lui avouai la choſe, & je lui dis ingenument que je les avois compoſez, mais que le lieu de liberté où j'étois quand je les fis, joint à la demangeaiſon que peut avoir un jeune homme de dire un bon mot, me les avoit fait écrire, ſans croire que cela pût alterer en la moindre maniére le zéle que j'avois pour le Roi, & l'amour que je conſervois pour ma Patrie: les voici.

## MADRIGAL,

En faveur de la France & de l'Eſpagne, contre les Alliez de la Maiſon d'Autriche, par Alluſion ſur le jeu du Piquet aux termes de Quinte & Quatorze, avec les Noms des Rois Philippe V. & Louis XIV.

*Contre Quinte & Quatorze on n'a jamais beau jeu;*
*On eſt même en danger de perdre la Partie;*
*Des plus ſages Conſeils toute la force unie*
*Ne ſert de rien, ou ſert de peu.*
*Peuples qui vous liguez, qu'avez vous qui balance*
*Ou vôtre perte, ou vôtre gain?*
*Combattant l'Eſpagne & la France*
*Vous trouverez toûjours Quinte & Quatorze en main.*

L'homme en queſtion me fit voir ces Vers, & voici la Reponſe que j'y fis ſur le champ.

Re-

Reponſe en Bouts-rimez au precedent Madrigal de la part des Alliez,

*Contre Quinte & Quatorze on peut faire . . beau jeu;*
*On eſt même aſſuré de gagner . la Partie:*
*Aux plus ſages Conſeils notre force eſt . unie.*
*Votre Quatorze eſt nul, votre Quinte eſt trop peu.*
*Le Ciel qui voit ce jeu fait pancher la . balance*
*Pour votre perte, & notre . . gain;*
*Nous ferons un Repic, & . . l'Eſpagne & la France.*
*Se trouveront Capot. . . . Quinte & Quatorze en main.*

Mon Brouillon en garda l'Original que je fus aſſés ſimple de lui confier, & après avoir eſtropié & defiguré le Madrigal, il le rendit Public. Je ne ſçai par quel hazard feu M. le Verroux attrapa une copie du véritable original, & l'inſera dans ſa Quinteſſence du 5. du Mois de Decembre 1701. Il fut fort étonné qu'un Jeune homme, deux jours après, qui n'avoit pas veu cette Quinteſſence, lui aporta mes mêmes Bouts-rimez, à deux ou trois mots près, qu'il avoit changez, lui ſoutenant que c'étoit lui qui avoit fait cette Piéce quoique M. le Verroux fût bien certain du contraire. J'arrivai juſtement comme cet homme tenoit cette Piéce en ſa main, & faiſoit rire l'autre de ſon effronterie. Lorſqu'il me vit le feu lui monta au viſage, & il demeura ſi confus, qu'il ne pouvoit prononcer un ſeul mot; pendant que je me congratulois, ſur le bonheur que j'avois de me ren-

rencontrer ſi juſte avec les beaux Eſprits. Il avoüa qu'il avoit lu mes Vers, & qu'il avoit ſuivi ma penſée, mais qu'il avoit entiérement oublié mes Bouts-rimez, lorſqu'il compoſa les ſiens. Cet avœu redoubla la raillerie. Le Verroux, pour achever de le demonter, nous tira de ſon Portefeuille les Vers ſuivants, & nous invita tous les deux à y repondre ſur le champ en Bouts-rimez. J'acceptai le defi avec plaiſir, & je me retirai en un coin, où quoique nous fuſſions fort à l'étroit, dans un lieu, où l'on n'avoit pas la diſcretion de me prêter le ſilence neceſſaire, en moins d'une heure, je fis les Bouts-rimez, que l'on va voir après la Piéce ſuivante.

A. S. A. S. M. le Prince Eugéne de Savoye ſur ſa Campagne de Chiari.

*Oui trouvez toûjours le ſecret*
*D'en pouſſer Quinze cents avec Quatorze mille;*
*Soiez de tout inſtruit, vigilant & diſcret,*
*Je vous tiens plus Vaillant qu'Achile.*
*Soiez toûjours muni de tout,*
*Et dans un poſte inacceſſible,*
*Vous pouſſerez toûjours vos Ennemis à bout;*
*Vous ſerez toûjours invincible.*
*Mais ne ſortez jamais de vos retranchemens*
*Pour combattre, ou faire retraite;*
*Vous vous expoſeriez à l'entiére defaite*
*De ce que vous avez avec vous d'Allemans,*
*Quand par leur valeur ſans ſeconde*
*Ils auroient emporté le Château de Milan.*
*Peut être pouvez vous faire un plus juſte plan,*
*Et vous promettre d'eux la Conquête du Monde:*

*Mais*

*Mais dire hautement, qu'on n'a rien vu d'égal*
*Parmi les Legions Romaines!*
*Alte la, s'il vous plaît, Monſieur le General*
*On ne peut vous paſſer des paroles ſi vaines,*
*Fuſſiez vous plus grand qu'Annibal.*
*Je ſçai tout le reſpect qu'on doit à votre Alteſſe:*
*Il faut lui parler ſans fineſſe;*
*Et ne lui rien dire à moitié.*
*Vous aurez le ſort de Moiſe;*
*Vous verrez la Terre promiſe;*
*Mais vous n'y mettrez pas le pié.*

## Reponſe en Bouts-rimez.

*Sans être Fanfaron on trouve . . . le ſecret,*
*Avec un Peloton au deſſous de vingt . . mille*
*D'arrêter Villeroi Chef vaillant, mais . diſcret.*
*Eugéne fin Uliſſe & genereux . . Achile*
*Demonte ce grand Duc en reſiſtant à . tout;*
*Franchiſſant des Rochers la cime . inacceſſible;*
*Qui d'un heros moins ſage eût mis l'adreſſe . .*
*à bout.*
*Il poſte malgré lui ſon Armée . invincible:*
*Si l'Ennemi s'attache à ſes . retranchemens,*
*Il le force à grands coups à faire ſa . retraite*
*Le prudent Villeroi pour couvrir ſa . defaite,*
*Dit qu'il a fait cacher le Chef des . Allemans;*
*Et pour faire briller ſa . valeur ſans ſeconde,*
*Enflé de ſes exploits il s'enferme à .. Milan,*
*Où la, pour le Printemps, il medite le . plan*
*Qui le doit expoſer aux yeux de tout le . Monde,*
*Comme un grand Conquerant qui n'eut jamais .*
*d'égal;*
*Et qui doit effacer les Proüeſſes . Romaines:*
*Oui tout doit reſpecter ce Vaillant . General,*
*Qui voit couler le ſang dans ſes bouillantes . veines*

*De*

*De Cyrus, Alexandre, Aſdrubal . . Anniba*
*Alte la grand heros! écoutez ſon . . Alteſſe,*
*Qui vous dit hautement, ſans detours . ſans fi-*
*neſſe,*
*Non, non qu'il ne vient pas pour rien faire .*
*à moitié.*
*Il conſent de ſubir le deſtin . . . . de Moyſe,*
*Pourveu que * Joſüé de . la Terre Promiſe,*
*Pour fruit de ſon trepas ne vous laiſſe un ſeul .*
*pié.*

Après que j'eus remis mes Vers entre les mains de M. le Verroux, nous eûmes la patience d'attendre encore pendant plus d'une heure les effets de mon Jeune-Homme, qui ſuoit à groſſes goutes, quoiqu'il fit fort froid, en ſe rongeant les ongles, en un coin. L'impatience nous prit: le Verroux voulut voir ce qu'il avoit fait; c'étoit quatre miſerables Vers, où il ni avoit ni ſens, ni forme, ni conſtruction. Le pauvre Homme, tout honteux, nous dit pour ſon excuſe, qu'il n'étoit pas dans ſa veine, & ſortit en nous laiſſant un riſible exemple du ridicule, où s'expoſent ceux qui ſe parent des depoüilles d'autrui.

Je ne ſçai par quelle avanture mon Original avoit paſſé des mains de M. le Verroux dans celles de mon Perfide, & je ne le ſçaurai jamais, car ils ſont morts tous deux; mais ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que les deux Originaux des Bouts-rimez que je viens de raporter étoient entre les mains de M. le Marquis de Torcy.

Après mon aveu, il me dit d'un ton très obli-

* *L'Empereur Leopold.*

obligeant : je ſuis bien aiſe d'être convaincu que vous avez de l'Eſprit, mais je vous prie de mieux l'emploier à l'avenir ; & s'apercevant de la peine où j'étois de voir ces Originaux reſter entre ſes mains, il les jetta dans le feu en ma preſence. Je fus ſi ſenſiblement touché de ce trait de bonté, que tout tranſporté, je m'efforçai de lui baiſer les mains, mais lui pour me combler de graces, m'embraſſa tendrement. Je repondis à cet excès de generoſité par des larmes, plus éloquemment que je n'aurois fait par les diſcours les plus étudiez.

Cette action me toucha ſi ſenſiblement, & me fit ſi bien rentrer en moi même pour approfondir toutes les paſſions qui m'aveugloient, que je reſolus de m'attacher uniquement à un Patron ſi genereux, & d'un ſi bon cœur, & pour cela de renoncer à tout autre Commerce ; même de donner la preference à ce Sage & éclairé Miniſtre ſur M. Chamillart. Je faiſois à tous momens des Paralelles de tous les deux, qui me ſembloient fort judicieux & me confirmoient dans ma reſolution. Je redoublai donc mes aſſiduitez auprès de M. le Marquis de Torcy, & je voiois tous les jours fort exactement M. Pequet, en qui je découvrois de plus en plus un fond de probité qui me charmoit.

J'étois dans ces heureuſes diſpoſitions, lorſqu'une Lettre qui vint d'Hollande me perdit entiérement. Elle étoit écrite par une Perſonne de diſtinction que j'aimois & que j'honorois particuliérement ; je veux taire ſon Nom par l'eſtime que j'ai pour lui, & croi-

re

re même charitablement qu'il l'avoit écrite plutôt par mepriſe, que par malice. Quoiqu'il en ſoit elle fut adreſſée à M. de Torcy qui m'envoia querir, & avec une douceur que je n'oublierai jamais, & qui m'a ſoutenu pendant toute ma Priſon contre toutes les impulſions de la Nature revoltée, il me la donna à lire, me regardant fixement pendant que je la liſois. Après l'avoir leüe, il me dit: Hé bien Monſieur que dites vous de cela? Je lui repondis, ſans m'agiter, ni m'allarmer: je dis que c'eſt un homme qui me veut perdre, & qui pretend vous faire l'inſtrument de ſa vengeance: mais vous même, Monſeigneur, qu'en penſez-vous? oſerois-je vous demander, ſi je ſerai aſſés malheureux que de vous voir donner dans le piége qu'on me dreſſe? Si je vous croiois Criminel, reprit-il, vous auriez déja vôtre tête à vos pieds: quoique M. Chamillart ait repondu de vôtre innocence au Roi, il s'agit de m'en convaincre; ſi vous voulez que j'en reponde auſſi à S. M. Ne me deguiſez rien, & repondez moi juſte. Après quoi il m'interrogea ſur le contenu de cette Lettre, & je lui répondis avec tant de tanquilité, tant de juſteſſe & de moderation, qu'il fut tout à fait perſuadé de mon innocence. Allez me dit-il, continuez votre emploi, & quand j'aurai beſoin de vous, je vous demanderai à M. Chamillart, pour m'en ſervir utilement: je veux faire quelque choſe pour vous. Non, Monſeigneur, lui repondis-je, mes Ennemis n'ont pas commencé par ce que vous m'avez fait la grace de me communiquer, pour en demeu-

meurer-là ; ils pourront s'adreſſer à quelqu'autre de la Cour, qui n'aura pas votre penetration, & qui me fera la victime de leur vengeance. Souffrez que je m'éloigne de la Cour. M. Chamillart m'a voulu donner de l'emploi dans les Armées du Roi, ou dans les Finances ; je vais lui remontrer de quelle conſequence eſt la neceſſité qui me fait prendre à preſent un parti que j'ai d'abord refuſé ; à moins que vous même, Monſeigneur, n'aimiez mieux m'emploier dans les Pais-Etrangers ; & je ſuis prêt d'aller en tel lieu du Monde qu'il vous plaira m'ordonner, pour ôter tous les ſoupçons qu'on voudroit vous donner de ma conduite. Non, demeurez, me dit-il d'une maniére obligeante ; je ſuis très content de votre obeïſſance, & je veux vous faire du bien. Vos Ennemis ne pourront rien ſur mon eſprit, ni ſur celui d'aucun Miniſtre, auprès deſquels je vous protegerai tant que vous marcherez droit, il n'y aura que la verité prouvée de ce que l'on avance contre vous qui pourra vous nuire.

Je ne manquai pas de communiquer exactement cette Scène à M. Chamillart, qui diſſipa ma crainte, me donna de nouvelles aſſurances de ſa protection, dans des termes très touchants, & me promit de parler à M. de Torcy en ma faveur, pour diſſiper juſqu'au moindre nüage & d'en prevenir même le Roi. Je le priai très inſtamment de m'éloigner de la Cour, mais ce fut en vain, ma mauvaiſe étoile couvoit les influences malignes ſous leſquelles je devois être opprimé : Il eſt cependant certain que j'aurois pris le

parti

parti de faire retraite, ſans les Exemplaires d'un Livre que j'attendois d'Amſterdam, où il s'imprimoit chez M. Etienne Roger en ſept Tomes, que j'avois dedié à M. Chamillart, & qui n'arriverent, malheureuſement que trois jours après que je fus arrêté, & qui ont été perdus pour moi, auſſi bien que quantité de hardes que mon Epouſe y avoit jointes; j'écrivis à mon Epouſe, pour l'avertir de ce qui s'étoit paſſé, & la prier de ne m'écrire que dans la derniére neceſſité, & de demander la même grace à tous mes amis; & ſur tout de m'adreſſer ſes Lettres chez M. de Torcy à qui je remis les miennes toutes ouvertes le ſuppliant d'ordonner à ſes Gens de les faire tenir à leurs adreſſes. Mais toute la prudence humaine ne ſert de rien, contre les decrets de Dieu: Il avoit reſolu de me faire faire penitence des égaremens de ma jeuneſſe; & il voulut que je les expiaſſe dans la plus cruelle Priſon du Monde, pour me garantir des horreurs d'une Priſon éternelle: que ſon ſaint Nom en ſoit glorifié.

L'aſſiduité que j'avois auprès de M. Chamillart ne m'empêchoit pas de faire exactement ma Cour à M. de Torcy, de qui j'étois toûjours traité favorablement; cependant un dimanche 14. Mai 1702. je le rencontrai qui ſortoit ſeul du Conſeil, je me ſervis de cette occaſion pour l'accompagner de chez le Roi juſques chez lui; mais il lança ſur moi un œil terrible, me demanda fiérement ce que je demandois, & me congedia avec une hauteur à me faire trembler. Il n'en falloit pas davantage pour me faire rentrer en moi même,

& pren-

& prendre le parti de ſortir de Verſailles, ſi j'avois dû éviter mon malheur. Mais je fus dans le moment chez M. Chamillart; je le trouvai qui ſortoit auſſi du Conſeil, environné d'une foulle prodigieuſe d'Officiers de toute les eſpèces, car on étoit ſur le point d'entrer veritablement en action de tous les côtez, puis que la Guerre fut declarée le lendemain de la part des Alliez. Il étoit obſedé de Ducs, de Cordons bleus, Maréchaux de France, Lieutenants Géneraux, Maréchaux de Camp, Brigadiers, Colonels, & on auroit bien compoſé un Battaillon des Capitaines, & autres Officiers qui s'efforçoient de l'aprocher. J'entrai dans ſon Cabinet, où je l'atendis, malgré Ferraut qui s'efforçoit de me perſuader d'en ſortir; car ceux qui ont l'uſage de la Cour ſçavent que le Cabinet du Miniſtre eſt un eſpèce de Sanctuaire, dont l'entrée n'eſt permiſe qu'à ceux qui viennent de la part du Roi, ou qui ſont introduits par ordre exprès du Miniſtre; autrement il ſeroit accablé, & n'auroit pas la liberté de travailler en paix aux affaires de la derniére importance. M. Chamillart me voïant tout effraié, m'en demanda le ſujet, que je lui comptai le plus ſuccintement qu'il me fut poſſible. Il me dit qu'il ne pouvoit pas me garantir de la peur, mais bien du mal que je craignois, qu'il verroit le lendemain M. de Torcy; que l'air dont il m'avoit reçû, procedoit des affaires dont il étoit accablé, & qu'il ne me vouloit aucun mal.

Le lendemain je me rèndis à la même heure dans ſes appartements, & comme M. Chamil-

millart ſortoit du Conſeil, il m'aperçut, au travers des Legions qui l'accabloient ; il me fit ſigne de la main qu'il vouloit me parler ; mais Ferraut ne voulut jamais me permettre d'entrer dans le Cabinet, comme j'avois fait le jour precedent : il fallut l'attendre à la porte de ce Cabinet, d'où je fus debuſqué par les flots de ces Officiers, dont les torrents m'entrainerent, quelque reſiſtance que je fiſſe. Il entra ; la porte fut fermée : après que la multitude fut éclypſée, je gratai ; Ferraut vint ; & quoiqu'il fût mon bon Ami, il me dit que quand il s'agiroit de ma vie, il ne pouvoit pas m'introduire, ſi je ne venois pas de la part du Roi.

Il me conſeilla d'attendre ſon Maître dans une galerie par où il devoit paſſer pour aller diner : mon malheur voulut qu'il montât par un petit eſcalier derobé. La delicateſſe que j'eus de ne me pas preſenter à ſa table, pour ne paſſer pas pour un piqueur ; qui d'ailleurs n'étoit que trop aſſiégée par une quantité prodigieuſe d'Officiers Generaux, fit que je remis à le parler lorſqu'il en ſortiroit ; mais il deſcendit dans ſon Cabinet par le même eſcalier, qu'il étoit monté. J'atendis encore à le voir lors qu'il ſortiroit pour aller au Conſeil des dépêches, qui ſe devoit tenir l'après midi ; mais le Roi envoia avertir les Miniſter qu'il n'y en auroit pas, parce qu'il alloit à Trianon. Sortant de chez lui, je rencontrai le Baron de Corneberg, ſi connu pour ce brave Colonel de Houſſars, qui avoit fait tant de belles actions pendant la derniére Guerre, & qui s'étant brouillé avec M.

de

de Barbeſieux, avoit non ſeulement perdu le fruit de ſes travaux, mais bien plus, avoit été mis à la Baſtille, par ce Miniſtre, qui l'y avoit retenu pendant plus de trois ans: & qui contre les Sollicitations des Principaux de la Cour, de tous les Officiers de mérite, & des preſſantes inſtances que je fis à Mr. Chamillart pour le faire rentrer en grace, eut ordre de ſe retirer, & de ſortir au plutôt du Roïaume: il m'entraîna, malgré ma reſiſtance dîner avec lui, & pendant tout le repas, il ne me parla que de la Baſtille, & de la maniére dont il y avoit été traité par feu Mr. de Béſemaux, qui pour lors en étoit Gouverneur. Nous ne nous doutions pas tous les deux que je devois le lendemain matin à huit heures entrer dans cette Caverne de Polyphème, dont il me faiſoit la deſcription. Il me dit qu'il partoit le lendemain pour aller en Hollande, fort penetré des bons ſervices que je m'étois efforcé de lui rendre, je l'embraſſai tendrement, & je le priai de voir mon Epouſe à la Haye, pour lui donner de mes nouvelles, & j'ai apris qu'il s'en eſt acquité fort ponctuellement.

Je travaillai toute l'après-midi, & ſur les huit heures du ſoir, je fus chez Mr. le Charpentier y prendre une route, pour l'envoyer à Mr. le Chevalier de Digoville, pour conduire une recrüe à ſon Regiment, qui étoit à Strasbourg; j'avois encore cette route dans ma poche lors que j'entrai dans la Baſtille, & que les Officiers ne voulurent jamais envoïer à mon Ami. Je fus prendre l'air ſur la terraſſe où je trouvai Mr. du Boullay, Capitai-

ne dans le Regiment Daufin, qui voulut m'amener ſouper avec lui, ce que je refuſai. Comme je me retirois chez moi, je vis deſcendre le Roi de ſon caroſſe, à ſon retour de Trianon, & j'aperçus qu'il ſe mettoit en poſture, comme s'il eût voulu faire des armes, en parlant à des Seigneurs qui l'attendoient ſur les marches de la petite Cour, à l'entrée du grand eſcalier. Je m'aprochai pour ſçavoir ce que c'étoit, & j'apris qu'à ſon retour de Trianon, il avoit trouvé deux Officiers dans le bois qui ſe battoient à l'épée; que le Roi les avoit fait ſeparer, deſarmer, & conduire en Priſon; mais qu'ils étoient ſi pleins de vin, qu'on n'avoit pû ſçavoir le ſujet de leur querelle, ni en tirer aucune raiſon. J'étois preſque ſorti de la Cour, lors que Mr. de Maupertuis Couſin de Mr. Chamillart courut après moi & m'arrêta, pour me demander ſi je voulois lui donner à ſouper ou qu'il m'en donnât: je pris le parti de lui en donner avec plaiſir: il me dit qu'il partoit le lendemain pour Bruxelles, où il alloit entrer dans une affaire, que lui procuroit Mr. Chamillart, qui étoit admirable, qu'il vouloit que je fuſſe de la partie; que notre Fortune étoit aſſurée, & que Mr. Chamillart m'y feroit entrer d'une part ſi tôt que je le voudrois, & qu'il m'aſſuroit de mes avances. Après le repas il m'en fit voir le plan; & quoi que l'affaire me parût très bonne, je le remerciai de ſa bonne volonté; mais il perſiſta à vouloir m'y engager & dit que le lendemain, dès les quatre heures du matin, il ſeroit à ma porte pour m'amener déjeuner avec lui, & me faire voir

les

Pag. 27 Tome 1

les conſequences de l'affaire qu'il me propoſoit. Je lui fis voir l'eſſai de l'Epître dedicatoire de mon Recueil des Voiages qui ont ſervi à l'établiſſement & au Progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-bas, avec la vignette au deſſus de l'Epître, où j'avois fait graver les armes de Mr. Chamillart. Après l'avoir leüe, je la mets, dit-il, dans ma poche, pour vous marquer l'eſtime que j'en fais & je retiens un Exemplaire de vos ſept Tomes. Minuit ſonna, je fis allumer un flambeau pour le conduire chez lui; mais il ne voulut jamais permettre que je l'accompagnaſſe, & me renvoya coucher. J'écrivis encore à mon Epouſe avant que de le faire & après je me mis au lit.

Jamais je n'avois dormi ſi tranquilement ni ſi profondement que je fis cette nuit: c'étoit le dernier adieu que je diſois aux plaiſirs; lorſque ſur les quatre heures du matin j'entendis frapper à la porte de ma chambre, je crû que c'étoit mon Ami qui venoit s'acquiter de ſa promeſſe; je me levai promptement en Robe de chambre pour lui ouvrir. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de Mr. de Maupertuis, je vis un Exempt de Mr. le Prevôt de l'Hôtel, avec trois Hocquetons, dont le premier me preſenta le bout de ſa fatale baguette & les autres le bout de leur carabine contre le ventre, dont le reſſort étoit bandé. Si j'avois ſçû quelle devoit être la ſuite de cette premiére Scène, indubitablement je l'aurois enſanglantée, & je me ſerois fait tuer, car la mort eſt ſans doute plus douce que ce

que j'ai ſouffert. L'Exempt me dit : Monſieur je vous arrête de par le Roi ; ne branlez pas. A quoi je repondis : ſans doute vous vous meprenez Monſieur ; vous me prenez pour un autre ; je m'apelle Mr. Conſtantin de Renneville. C'eſt à vous même que j'en veux, reprit il : j'obeis lui dis-je, ſans faire paroître la moindre émotion, ni changement de viſage, faites votre devoir : après je lui demandai ſi j'avois la permiſſion de m'habiller. Oui Monſieur, me dit-il, mais faites le promptement, & me donnez vos armes & vos papiers.

Je lui fus querir moi même mes armes, qui conſiſtoient en une paire de piſtolets & deux épées, dont l'une étoit parfaitement belle, travaillée en pointes de diamants, de ces beaux ouvrages de Berlin ; j'en avois refuſé deux cents livres de Mr. le Chevalier Mahoni peu avant que d'être arrêté ; je la deſtinois au Fils de Mr. Chamillart, & j'attendois, pour la lui offrir, que les Exemplaires de mes livres fuſſent venus, pour n'en pas faire à deux fois, & lui preſenter les ſept Tomes de mon Livre avec mon Epée, que Mr. de Maupertuis avoit admirée le ſoir precedent. L'Exempt fit monter Mr. l'Affilé mon Hôte, & en ma preſence, lui remit mes armes & ma canne, qui n'avoit pu entrer dans mes coffres, dans leſquels il me fit mettre toutes mes hardes ; & après m'avoir fait fermer à clef mes deux coffres & ma valiſe, il remit le tout à Mr. l'Affilé devant moi, en me diſant que quoi qu'il fût en droit de garder mes armes, il n'avoit jamais voulu profiter des de-

debris des infortunez, & me fit tous les complimens dont ces Meſſieurs ne ſont pas avares dans de ſemblables occaſions. Pour mes papiers nous les renfermâmes dans deux de mes ſerviettes, qu'il ferma de ſon cachet & du mien après les avoir bien cousües, lui même les porta chez Mr. de Torcy, comme il me le dit après. Je lui demandai ſi lui & ſes Gens avoient dejeuné, & m'aiant dit que non, je fis apporter du pain & du vin, dont nous bûmes chacun deux coups, pendant que mon hôte, ſa femme & ſa ſervante fondoient en larmes, que je conſolois de mon mieux. L'Exempt me dit de prendre quelques livres dont j'avois un bon nombre, pour me deſennuier, & fit prendre ma Robe de chambre, mon Manteau & mon bonnet de nuit par un de ſes hocquetons, ce qui me fit lui demander, ſi je coucherois en la Priſon où il m'alloit mener, & ſi il ne me ſeroit pas permis d'en ſortir ſous caution; à quoi il ne me repondit rien, & ſe prit à ſourire quand il vit que j'ordonnois à mon hôte de m'y aporter à manger. Nous deſcendimes dans la Cour, où je trouvai un Caroſſe à quatre chevaux & deux chevaux de ſelle. Ce fut pour lors que je lui demandai, où il vouloit me conduire; & m'aiant repondu que c'étoit à la Baſtille, je me recriai contre cette injuſtice, & contre Mr. Chamillart qui l'autoriſoit ou qui du moins la ſouffroit. J'eu encore aſſez de preſence d'eſprit pour lui demander deux graces; l'une de me laiſſer écrire à Mr. de Torci, à Mr. Chamillart, & à mon Epouſe; l'autre de me laiſſer emportet mes hardes. Pour

vos hardes, dit-il, vous n'en aurez pas beſoin, car je ſçai que vous ne demeurerez pas longtems où je vous méne; & pour vos Lettres vous les écrirez à la Baſtille, & je vous engage ma parole que j'en donnerai deux en main propre aux Miniſtres, & l'autre je la mettrai moi-même à la poſte.

Nous montâmes en Caroſſe : nous nous mîmes l'Exempt & moi dans le fond, & deux des hocquetons ſur le devant ; & il dit tout haut au troiſiéme de remener les chevaux à l'Ecurie, & que la tranquilité que j'avois fait paroître, & mon peu d'émotion lui étoient de ſûrs garants que je ne ferois aucune violence. Sur quoi je lui proteſtai, que je me croiois ſi peu coupable, que ſi le Roi, m'eût ordonné de me conſtituer moi-même Priſonnier, j'aurois exécuté ſes ordres ſans le miniſtére d'aucun de ſes Officiers. Je le priai de me dire lequel des Miniſtres me faiſoit arrêter, à quoi il ne repondit pas. Je lui demandai ſon Nom ; il me dit qu'il s'appelloit de Bourbon, & il ſe trouva que nous avions ſervi enſemble dans les Mouſquetaires ſon Fils & moi ; il me dit que ce Fils étoit Capitaine de Cavalerie ; que pour lui quoiqu'il fût Exempt, il n'en faiſoit plus les fonctions, étant auprès de Mad. la Ducheſſe du Lude, qui l'avoit pris pour ſon Ecuyer, & que c'étoit bien contre ſon inclination qu'il avoit été forcé de prendre l'ordre de m'arrêter, lors que le jour precedent il s'étoit trouvé dans les apartements ; ce qui me fit connoître que cet Ordre avoit été ſigné au Conſeil le lundi, & que le ſignal que m'avoit fait Mr. Chamillart en

ſor-

ſortant du Conſeil étoit apparemment pour m'en donner avis.

Je l'entretenois avec la même liberté, que s'il m'eût conduit à quelque partie de plaiſir; & aïant aperçu ſur les cottes d'armes des Hocquetons une maſſe toute heriſſée de pointes avec cette deviſe : *Monſtrorum terror:* je lui dis en riant, lui montrant ſes gens: voila donc la terreur, & voici le Monſtre; en me montrant après: ſi le Roi en avoit un million de pareils ils ſeroient plus propres à épouvanter les Ennemis de S. M. qu'à lui nuire. Sur quoi je pris occaſion de lui dire que j'étois le Cadet & le ſeul qui reſtois de douze freres qui tous avions repandu nôtre ſang au ſervice du Roi; ſept deſquels avoient été tuez dans le même ſervice. Que mon Pere étoit pareillement le plus jeune de douze freres qui tous avoient auſſi ſervi; & que ſon Pere mon Aieul étoit pareillement le dernier de douze Freres, qui tous avoient auſſi porté les armes, & avoient verſé leur ſang pour la querelle de leurs Rois; que de pareils Sujets ne devoient pas paſſer pour des Monſtres, dans le moment encore que j'avois quantité de Neveux, de Couſins & d'autres proches parens qui ſervoient le Roi dans ſes Armées.

L'Exempt, qui me parut être un très honnête homme, me promit affectueuſement qu'il me rendroit ſervice auprès des Miniſtres. Nous arrivâmes à Paris; il voulut ſçavoir quelle heure il étoit; je tirai ma montre; pour la confronter au quadran de la Samaritaine; il étoit huit heures juſtes. Nous apperçumes Mr. le Comte de Grammont qui

descendoit les marches du Pont-neuf, il voulut faire arrêter le Carosse pour lui parler, mais le Cocher ne l'entendit pas & passa outre.

Enfin nous arrivâmes au lieu redoutable: en entrant, si-tôt que les sentinelles nous apperceurent, ils mirent leurs chapeaux devant leurs visages: j'ai apris depuis qu'ils faisoient cette étrange ceremonie parce qu'il leur est deffendu de regarder un Prisonnier en face.

Etant arrivez à la petite Cour de l'apartement du Gouverneur, où nous mimes pied à terre, nous fumes reçus au pied de l'escalier par un homme de bonne mine, qui comme je l'ai apris dans la suite, étoit le Lieutenant de Roi nommé Mr. du Joncas, & un autre petite figure d'homme de très mauvaise aparence, & fort mincement vêtu, qui s'apelloit de Corbé, Neveu du Gouverneur, qui nous conduisirent, l'Exempt & moi dans l'apartement de Mr. de St. Mars. Les deux Hocquetons avoient commencé à monter dans l'escalier, pour nous y suivre; mais Mr. de Joncas se tournant vers eux, les fit descendre, en leur disant avec assez de fierté: quand vous nous avez remis Monsieur entre les mains, nous sommes assez capables d'en repondre; demeurez au bas de l'escalier. Nous entrâmes dans une chambre tendüe d'un damas jaune, avec une crépine d'argent, qui me parut assez propre, aussi bien que le Gouverneur qui étoit devant un grand feu; c'étoit un petit vieillard de très maigre aparence, branlant de la tête, des mains & de tout son corps, qui nous reçut fort civilement:

il

il me preſenta ſa main tremblante, qu'il mit dans la mienne; elle étoit froide comme un glaçon; ce qui me fit dire en mon cœur: voici qui eſt de mauvaiſe augure, la mort, ou ſon ſubſtitut fait alliance avec moi. L'Exempt lui donna ma lettre de cachet, ou l'ordre de m'arrêter, & l'aiant tiré en un coin de la chambre pour lui parler bas à l'oreille; comme le Gouverneur étoit ſi ſourd qu'il ne pouvoit l'entendre, il lui fit repeter ce qu'il lui diſoit plus haut; & j'entendis fort diſtinctement ces paroles: Mr. Chamillart m'a ordonné de vous recommander particuliérement ce Monſieur, & vous enjoint de le traiter plus favorablement que les autres Priſonniers; ce qui l'obligea à me venir faire beaucoup de careſſes. Enſuite il ſigna le double de ma lettre de cachet au bas de laquelle il mit ſa reconnoiſſance, comme l'Exempt m'avoit remis entre ſes mains; & m'étant un peu avancé, je vis que la lettre étoit ſignée Colbert; ce qui me fit recrier: quoi donc c'eſt Mr. de Torcy qui me fait arrêter! lui même repondit l'Exempt, & c'eſt chez lui que j'ai porté vos papiers. Je le priai de me tenir ſa promeſſe, & de ſe charger des trois lettres, dont je lui avois parlé le matin. Il demanda du papier au Gouverneur pour les écrire, qui lui répondit, que ſi-tôt qu'un Priſonnier étoit entre ſes mains, il ne pouvoit lui permettre d'écrire ſans un ordre particulier de la Cour. L'Exempt pour me conſoler de cette diſgrace, me promit, ſi-tôt qu'il ſeroit à Verſailles, d'aller trouver Mrs. de Torcy & Chamillart pour leur en demander

la permiſſion. Le Gouverneur nous offrit à tous le dejeuné ; mais l'Exempt qui l'en remercia prit la parole, & dit que j'y avois pourvû, & que je leur avois fait boire d'excellent vin de Bourgogne : il prit congé du Gouverneur & de ſa Compagnie avec leſquels il me laiſſa. Le Gouverneur ordonna à ſon Neveu d'aller me faire preparer la ſeconde chambre de la Chapelle : ſur quoi ce petit homme répondit avec étonnement : la ſeconde de la Chapelle ? Oüi, répondit l'Oncle, la ſeconde de la Chapelle, en jurant le St. Nom de Dieu, & lançant des yeux terribles ſur lui, tous nebuleux qu'ils étoient ; executez mes ordres, dit-il, & ne me repliquez pas. Le Neveu deſcendit au plus vite, & étant reſté ſeul avec Mr. de Joncas & lui, il me demanda ſi j'étois depuis long-temps à la Cour ; & ſur ce que je lui dis que j'y étois arrivé de Hollande depuis quatre Mois, il ſe mit ſur ſes proüeſſes dont il me vanta l'énormité ; à mon gré fort mal à propos.

Il me dit qu'il étoit ſorti de Hollande le lendemain de la Naiſſance du Roi Guillaume, autrefois Prince d'Orange, parce que le jour precedent, comme tout le Monde étoit dans la rejouiſſance, il avoit pris querelle avec ſept Hollandois, dont il en avoit tué quatre, & deſarmé les trois autres. Je regardois ce Palladin qui s'érigeoit en Hercule, & qui ne m'en paroiſſoit être tout au plus que l'excrement. De là il s'étoit embarqué pour Lisbone, où il avoit remporté le prix dans un fameux tournoi. Enſuite il avoit paſſé

à

à la Cour de Madrid, où il s'étoit fait admirer dans une courſe de Taureaux, dont il avoit pareillement emporté le prix, avec l'admiration de toutes les Dames, qui l'avoient penſé noïer ſous un deluge d'œufs parfumez remplis d'eaux de ſenteurs; & il ne prononçoit pas quatre mots ſans jurer, pour affirmer des rodomontades, qui ne repondoient guére à ſon volume. Aparemment qu'il m'alloit conduire dans les Indes pour y enlever quelqu'Infante, lors que ſon Neveu vint avertir que je n'avois qu'à deſcendre, que tout étoit prêt. Mon nouvel Hôtel me fit bien des proteſtations qu'il auroit pour moi tous les égards poſſibles; que je ſerois bien traité, & qu'il me viſiteroit ſouvent. Nous deſcendimes dans la Cour du Gouverneur, où je trouvai encore l'Exempt que je priai de voir Mr. Chamillart de ma part & de le conjurer de ne pas me laiſſer languir long-temps dans ce lieu de deſolation, ce qu'il me promit. Corbé Neveu du Gouverneur accompagné de trois hommes de ſi mauvaiſe mine, que je les pris pour des bourreaux, me fit traverſer un corps de garde, où il y avoit pluſieurs Soldats ſous les armes, qui ſe mirent auſſi leurs chapeaux ſur le viſage, d'où nous paſſâmes dans une grande Cour, au bout de laquelle à main droite, nous entrâmes par une porte quarrée peinte en verd, où l'on monte par trois marches, dans un grand eſcalier fermé de deux portes, qui firent un bruit épouventable en les ouvrant. Après avoir monté vingt-cinq ou trente marches de cet eſcalier, nous entrâmes par deux portes couver-

tes de lames de fer, qui firent encore plus de bruit en les ouvrant que n'avoient fait les trois premiéres, dans un grand lieu qui me parut être un ſepulchre, long de plus de ſoixante pieds, large environ de quinze, & haut de treize à quatorze; je me mis à me recrier; quel crime ai-je donc commis pour me mettre dans un lieu ſi affreux, & ſans meubles? ſur quoi, un de mes aſſiſtants, homme encore plus épouvantable que le lieu, c'étoit cependant le Capitaine des Portes, me dit, pour me conſoler, que c'étoit la plus belle chambre de la Baſtille, & que l'on n'y mettoit que des Princes, Mais quel fut mon étonnement, lors que ce petit homme qui paroiſſoit le commander, me dit d'un ton mal affermi, qu'il falloit lui donner tout ce que j'avois ſur moi; & ſur ce que je lui dis fiérement, en le regardant d'un air qui le fit palir, que je n'en ferois rien, que j'étois dans une Priſon roïale, où les Officiers devroient avoir horreur des actions qui faiſoient rougir les Guichetiers les plus feroces. Il me proteſta que c'étoit non ſeulement la coutume, mais même l'ordre du Roi & de ſes Miniſtres; & ſur ce qu'il ſe mit en devoir de venir me dépouiller; miſerable lui dis-je, ſi tu m'aproches, je te vais étrangler de mes mains, tüe moi ſi tu veux avoir ma depouille, car tu ne l'auras jamais de mon vivant: eſt-ce dans un Château tel que celui-ci, qu'il eſt permis de detrouſſer un homme, que hors d'ici tu n'oſerois regarder entre les yeux? Sa figure ne pouvoit pas me faire deviner que c'étoit le Neveu du Gouverneur à qui je parlois:

Pag. 37 Tome 1

lois: il avoit un petit habit gris de ras de Nimes, ſi pelé, qu'il faiſoit peur aux voleurs en leur montrant la corde; une mechante culote bleüe toute uſée, rapiécée par les genoux, & d'une étoffe telle qu'on en donne aux ſoldats; un chapeau jadis noir ombragé d'un vieux plumet noir tout plumé, qui paroiſſoit avoir eſſuié la fatigue de plus de quatre Arriére-bans, qu'il tenoit de mauvaiſe grace ſous ſon bras, & une perruque qui rougiſſoit d'être ſi antique; ſa mine baſſe, bien encore au deſſous de ſon équipage l'auroit plutôt fait prendre pour un Pouſſecu, que pour un Officier. Ses trois autres Eſtafiers encore plus mal bâtis & plus hideux que lui, étoient chapeau bas auprès de lui ſans branler; quand le plus âgé qui paroiſſoit être ſon Pere & avoir tout au moins ſoixante & quinze ans, que l'on me dit après être le Capitaine des Portes, prit la parole, & me dit: Monſieur vous pouvez en toute ſeureté remettre ce que vous avez dans vos poches entre les mains de Mr. nôtre Lieutenant, il ne vous en ſera pas fait tort d'une épingle, & l'on vous rendra fort ponctuellement le tout, après que Mr. le Gouverneur & Mr. le Commiſſaire l'auront examiné. Il n'entre pas un Priſonnier, quand ce ſeroit un Prince, qui ne faſſe la même choſe. Faites-le de vous même, ſans contraindre Monſieur à faire monter des Soldats, qui vous y forceroient avec une violence indigne de vous. Monſieur vous va donner un Memoire de tout votre argent, & de toutes vos hardes, avec une ſoumiſſion de vous les remettre. Le diſ-

cours de cet Homme m'apaiſa, & je connus bien que le meilleur parti que j'avois à prendre étoit d'y acquieſcer. Le Lieutenant en queſtion tira vite de ſa poche du papier & une écritoire ; & moi je lui vuidai dans ſon petit chapeau tout ce que j'avois dans les miennes, que ce vieux Capitaine des Portes fouilla enſuite très-exactement ; & apercevant une bague au petit doigt de ma main gauche, il me dit de la leur donner par formalité ſeulement : je me doutai bien que c'étoit pour la parapher, *ne varietur*. Mon Aigrefin fit un memoire de mes Nipes, & de mon argent, & mit ſa ſoumiſſion au pié, qu'il me laiſſa ; & m'en fit ſigner le double, qu'il emporta avec ma dépouille, en montrant une joïe, comme ſi le tout lui eût déja apartenu : & tous les autres fermerent les portes ſur moi, avec un bruit effroïable, en me laiſſant ſeul dans ce lieu de plaiſance, où je n'avois pour toute Compagnie, qu'un chagrin devorant, avec lequel je me mis à ruminer ſur ce qui pouvoit cauſer ma diſgrace. Suis je trahi, diſois-je ? ſans doute quelque fatale Lettre ſemblable à la premiére a cauſé mon malheur. Pourquoi n'ai-je pas vu Mr. Chamillart ? Je volois de penſée en penſée, ſans pouvoir decider laquelle étoit la plus juſte, puis qu'il n'y en avoit pas une qui donnât au but. L'image de toutes mes infortunes qui frappa le plus mon imagination, & qui porta le coup le plus ſenſible à mon cœur, fut celle de ma chére Epouſe, abandonnée à la douleur la plus vive dans un Païs étranger, ſans pouvoir tirer de ſecours & de conſola-

ſolation de Perſonne, que d'un Jeune Enfant dont l'âge tendre étoit plus capable de la deſoler, que de la ſoulager. Cette ſeule idée m'a plus tourmenté, quelque reſignation que j'aïe eüe en la miſericorde de Dieu, que toutes les cruautez, dont on m'a accablé pendant plus d'onze Années.

Après avoir fait pluſieurs tours à grands pas dans cette vaſte Caverne, je me mis à en faire l'inventaire, qui fut fort ſuccint; car il y avoit pour tout meuble un petit lit compoſé d'une mechante paillaſſe, d'un petit lit de plume, d'un matelas de boure, d'une méchante couverture, d'un petit bois de lit, tout mangé des vers, avec un Tour de Broccatelle ou Porte-Paris, qui étoit la moins mauvaiſe piéce du Grabat, avec trois grands Fauteuils de commodité garnis de bougran, & bien embourez.

Les murailles toutes noires & enfumées de cet apartement étoient tapiſſées des noms de mes malheureux Predeceſſeurs, & de tout ce qu'ils y avoient voulu écrire. Sur l'endroit le plus aparent, à côté de la cheminée, il y avoit écrit en gros caractére. La Veufve Lailly & Odricotte ſa Fille Irlandoiſes ont été amenées dans cet Enfer le 27. Septembre 1701 : je mets celles cy les Premiéres, car j'aurai ſujet dans la ſuite de mon Hiſtoire de parler amplement de ces Femmes, & d'Odricot Mary de la Fille de la Veuve Lailly, veu qu'il leur eſt arrivé des choſes terribles, & qui ont rendu Corbé & l'Aumônier Giraut dignes du feu. Ce Vers étoit écrits ſur la cheminée.

*Dat*

*Dat veniam Corvis, vexat cenſura Columbas.*

& au deſſous Maillefer Prieur du Val-Secret né à Rheims ; & plus bas Henri de Montmorency Duc de Luxembourg a été amené ici : le reſte étoit effacé : en effet j'apris que ce Maréchal de France, qui après a fait tant d'éclat dans le Monde, avoit été long-temps enfermé dans cette Chambre, auſſi bien que le Maréchal de Biron, & le Maréchal de Baſſompierre. L'on me dit encore que c'étoit dans le même lieu, que Mr. de Sacy avoit fait la plus grande partie de ſon admirable Traduction de l'Ecriture Sainte, avec ſon excellente Explication tirée des SS. Peres, & des Auteurs Eccleſiaſtiques. Que Mr. de la Toüanne à qui l'on venoit de faire rendre compte d'une maniére ſi prodigieuſe, y avoit été enfermé. A côté de la fenêtre qui étoit bien vitrée, & fermoit à deux grands volets ; qui n'avoient qu'une grille, mais très forte, avec un treillis de bois en dehors peint en verd, qui empêchoit à ceux qui ſe promenoient ſur le Corridor, ou dans le Jardin de voir les Priſonniers, mais qui n'empêchoit pas les Priſonniers de les voir, & une grande partie du Jardin, de la Porte, & du Faux-bourg S. Antoine ; à côté dis-je de cette fenêtre, on voioit écrit les Noms ſuivans. Poiret de Vileroi de Vaucouleur, le Vicomte de la Lanne, Loüis Gervais, Claude de Launay, Madelaine de ſaint Michel, & une infinité d'autres, dont il ne me ſouvient plus, avec quantité de belles ſentences ; mais il y avoit un Conſeil d'un Prince Italien,

lien, que je trouvai aſſés ſingulier, mais d'une très pernicieuſe conſequence:

*Empoiſõna ovè ſtrangola.*

Cependant, comme je l'ai apris dans la ſuite, il n'y a eu que trop de mes malheureux Compagnons, qui ont mis cet abominable avis en pratique; je l'effaçai auſſi bien que le nom de ſon Auteur, que je tais par le reſpect qui eſt dû à ſa Famille. Je ſuis très perſuadé que Mr. le Prince de la Riccia arrêté pour les troubles de Naples, qui étoit dans cet apartement quand je ſuis ſorti de la Baſtille, l'aura orné de meilleures maximes, & c'eſt dequoi ſes vertus, & ſur tout ſon édifiante Piété me repondent. Je ne puis encore m'empêcher de raporter ce qui étoit écrit derriére un des vollets de la fenêtre: à la ſuite de pluſieurs qui y avoient écrit le ſujet de leur detention, on voioit ce qui ſuit. *Et moi Jean Crônier, j'ai été traduit ici de Vincennes, où j'avois caſſé la tête au fripon de Bernaville Gargotier, ou plutôt Bourreau du Château de Vincennes, pour m'avoir fait roüer, en ſa preſence, de coups de bâton.* Un Priſonnier avoit écrit cette ſentence: *Patientia levius fit malum.* & le même Crônier avoit écrit au deſſous: *La Patience eſt la vertu des Anes*, & crainte qu'on doutât qu'il étoit l'Auteur de ce venerable Proverbe, il avoit mis ſon nom au deſſous. J'ai connu & frequenté très particulierement le Frére de ce même Crônier, ſi connu en Hollande pour celui qui faiſoit la Gazette Burleſque, ſon Frére s'appelle Simeon le Crônier Sr. du Teil de la Paroiſſe de St. George de Rouellay, Lieutenant

de

de l'Election de Mortain, qui eſt un très honnête homme, bon & genereux Ami, & qui a une fort aimable, & honorable Famille; il m'avoit fait entrer dans leur Société, qui eſt toute des plus charmantes, & compoſée de Perſonnes ſçavantes & de merite, entre autres de Mr. de Hoüeſſay Seigneur & Patron du lieu, & de Meſſieurs ſes Fréres Gentils-hommes très accomplis, de Mr. du Pont Curé du lieu, Docteur de Sorbonne. Il étoit de Magelone en Languedoc, & ſa ſcience, quoique très profonde, bien loin d'être ſauvage, étoit toute enjoüée & ſe communiquoit aiſement, & avec plaiſir; un Advocat nommé Mr. de la Bizotiére, qui avec des maniéres très civiles faiſoit parfaitement bien les honneurs de ſa Maiſon, étoit du nombre. Comme je ſuis ravi de dire du bien de mes Amis, je croi que l'on ne ſera pas fâché que cette petite diſgreſſion faſſe connoître les douceurs que j'ai goûtées, avec des Gens qu'on ne peut trop loüer. En faiſant l'Eloge de ceux-là, je ne dois pas paſſer ſous ſilence, Mr. le Comte de l'Apenty, & Mrs. ſes Fréres, Mr. le Marquis du Bailleul Herſey de Goron, Mr. de Longuéve Louvigny, Mr. de Champeaux Martigni, Mrs. de St. Patrice, Benuſſon, du Bailleul Lieutenant General de Mortain, & ſes Couſins, du Temple Rufigni, & une quantité d'autres Gentils-hommes qui font honneur à leur Païs, & qui vivent dans une union tout à fait exemplaire, & dont j'ai reçû mille marques d'amitié pendant quatre ans que j'ai vêcu avec eux: Je connoiſſois déja la plupart de ces

Pag. 43 Tome 1

ces Meſſieurs depuis long-temps, pour avoir étudié, ou ſervi le Roi avec eux.

J'étois occupé à lire les variétez qui étoient écrites ſur ce terrible & inébranlable cahier, que l'on appelle communement le Regiſtre des fous, lors que j'entendis bruire les verroux de mon triſte apartement, dont il falloit ouvrir cinq portes avant que d'y entrer, qui faiſoient un bruit terrible en les ouvrant; à quoy repondoient lugubrement les Echos qui étoient tant dans l'eſcalier, que dans les apartemens qui y joignoient. Les cinq portes ouvertes, je vis entrer un Monſtre ſuivi d'un Satyre, car c'eſt ainſi qu'on peut appeller les deux hommes qui me vinrent viſiter. Le premier qui entra avoit le mouſle tout bouſi, ſon front ſembloit être une écorce d'arbre ſur laquelle la petite verole avoit pris à tâche de graver l'Alcoran, ſes yeux cachez comme au fond de deux cornets à dez, ſous deux ſourcils épais d'un pouce, étoient roux & affreux, ſon nez tout buriné, & tourné en pied de marmite, chargé de vingt ou trente autre petits nez de toutes les couleurs, paroiſſoit une néfle écraſée au deſſus de ſa bouche dont les lévres bluâtres ſemées de petits rubis & de petites perles ſe relevoient en doubles bourelets, ſçavoir la ſuperieure au niveau de ſon nez, & l'inferieure ombrageoit une partie de ſon menton couvert d'un crin plus noir que du geais: ſa figure courte & ramaſſée, ne pouvoit preſque ſe ſoutenir, tant l'eau de vie dont elle étoit pleine la faiſoit chanceler. Le Satyre étoit en chemiſe & en calleçons ſans autre bonnet à ſa tête qu'une

qu'une maſſe de poil roux, mais d'un roux d'airain tout heriſſé & qui paroiſſoit n'avoir été peignée de plus d'un An; un pareil poil, d'une nuance plus rouſſe cachoit tout ſon viſage juſques ſous les yeux, qu'il avoit tout bordez d'écarlate : au travers de ce poil, on ne laiſſoit pas de voir que ſes joües creuſes étoient pliſſées comme un vertugadin ; & ſa bouche relevée comme celle d'un Maure, en s'ouvrant, montroit un ratelier jaunâtre, & mal rangé. Dans la ſuite j'ai apris que le Monſtre s'appelloit Jacques Roſarge, que le Gouverneur avoit érigé en Major, & le Satyre Anthoine Ru, qui étoit un Serviteur de ceux qu'on nomme Porteclefs, & qui devoit me ſervir; tous deux Provenceaux, pis je ne te puis dire, diſoit Henry IV. Le Premier en entrant dans mon antre, le chapeau ſous le bras, & très mal Enguenillé, car ſon habit jadis bleu, d'un gros drap qui montroit la corde de tous les côtez étoit blanchi de vieilleſſe & paroiſſoit ſi caduc, qu'il ne ſe ſoutenoit plus qu'à l'aide de pluſieurs piéces de raport fort diſcordantes avec le gros de la machine ; ce Narquois dis-je, me fit quatre à cinq reverences avec des contorſions & des mouvemens qui dans une autre ſaiſon ne m'auroient pas peu rejoui. Le ſecond portoit une petite table pleiante toute neufve d'une main, & de l'autre une grande cruche de grais pleine d'eau, qu'il depoſa dans ma chambre, & pendant que le Major m'entretenoit, il retourna querir un Pot à eau, & un pot de chambre de faiance, un verre, deux ſerviettes blanches, une chaiſe per-

percée de bois de noyer fort propre, une ſalliére, une cuilliére, & une fourchette d'étain, avec un petit couteau, le tout tout neuf, un pain environ d'une livre, & une bouteille de vin d'un verre double, environ de trois demy ſeptiers; il étoit à peu près onze heures & demie. Je demandai à cet homme, qui me dit être le Major, ſi l'on ne me mettroit pas dans une Chambre plus propre & tapiſſée, & ſi Mr. le Gouverneur me prenoit pour un bandit, de m'envoier une cuilliére & une fourchette d'étain. Il me proteſta qu'on n'en donnoit pas d'autres aux Princes; que ſi la Cour vouloit bien me le permettre, je pourrois en faire venir d'argent, & d'autres meubles tels que je les voudrois, mais qu'il me falloit un ordre exprès du Miniſtre: il me proteſta que j'étois dans la plus belle chambre de la Baſtille, comme depuis j'ai apris que c'étoit la vérité, que le Roi ne donnoit aux Priſonniers que les quatre murailles; & qu'il me faudroit païer ſix francs par Mois pour le loyer de mon lit; ce que depuis j'ai apris être une friponnerie des Officiers, puis que le Roi fournit les Priſonniers d'Etat generalement de toutes les choſes néceſſaires pour la vie & pour la conſervation de leur ſanté. Il voulut envoier querir un fagot & faire allumer du feu pour chaſſer le mauvais air de la Chambre, mais je l'en remerciai parce qu'il ne faiſoit déja que trop chaud. Je lui demandai ſi l'on ne me rendroit pas ma montre, dont j'avois beſoin, & les autres hardes qu'on m'avoit priſes le matin, mais ſur tout mes livres qui pourroient m'entre-

te-

tenir dans ma ſolitude. Il me répondit que ſi tôt que le Miniſtre en auroit fait l'examen, on me les rendroit à la reſerve de l'argent, & des ferrements qui pourroient me ſervir à quelque mauvais uſage. Je voulus ſçavoir quel étoit le Miniſtre devant qui il falloit faire paſſer mes babioles en revüe : il me dit que cela dependoit de Mr. le Comte de Pontchartrain, qui ne venoit preſque jamais, à la Baſtille, qu'il en avoit laiſſé le ſoin à Mr. des Granges ſon Commis, Beau Pére du Fils de Mr. de St. Mars, avec une eſpèce de Direction à Mr. d'Argenſon Lieutenant de Police de Paris, qui avoit encore ſous lui Mr. Camuſet Commiſſaire de la Baſtille. Il me demanda combien d'argent j'avois ſur moi quand Corbé s'en étoit emparé. Je lui dis que je n'avois que cinquante deux livres & quelques lettres de change, le reſte étant dans mes coffres: je lui montrai le memoire de mes hardes, avec la ſoumiſſion de Corbé. Comment dit-il bruſquement, voila de bonnes nippes ! cela doit m'apartenir ; je vais bien les lui faire rendre. Ce Diſcours me donna bien à entendre en quelles mains j'étois tombé, & m'anonça la perte de mes bijoux ; car comme il étoit yvre, je raiſonnois ſur le principe,

*In vino veritas.*

Je lui demandai quelle ſorte d'homme c'étoit que ce Corbé, & quel étoit ſon emploi: il me dit qu'il étoit Neveu du Gouverneur, qui l'avoit fait Lieutenant de la Compagnie qui gardoit le Château ; mais qu'il étoit au

deſſous de luy, puiſqu'il étoit Major de la Baſtille, qu'il étoit parvenu à ce poſte glorieux par tous les degrez; qu'il y avoit trente & un an qu'il ſervoit Mr. de St. Mars; qu'il avoit d'abord porté le mouſquet dans ſa Compagnie, & que lors qu'il étoit venu avec lui, des Iſles de Sainte Marguerite à Paris, il avoit l'honneur de porter ſa hallebarde. Il n'en falloit pas plus que cette éloquente declaration, jointe à ſa figure, pour me faire connoître le Perſonnage. Je le priai cependant de faire mes excuſes à Corbé, aprenant qu'il étoit le Neveu du Gouverneur, de ce que je l'avois bruſqué le matin, mais que l'affront qu'il m'avoit fait, joint au chagrin de me voir arrêté contre toutes les régles de la juſtice, m'avoient pouſſé à lui en témoigner mon reſſentiment contre les devoirs de la bienſeance : il me repondit que ce n'étoit qu'une bagatelle; qu'il eſſuioit des choſes bien plus outrageantes, & qu'il ſe les attiroit par ſes maniéres deſobligeantes & par ſon avarice demeſurée. A peine pouvoit il ſe ſoutenir, cependant il ne raiſonnoit pas mal pour un homme qui paroiſſoit enſeveli dans la crapule; il ſortit en faiſant des SS très perilleuſes & je l'entendis qui penſa ſe caſſer le cou dans la montée. Le Satyre qui puoit plus que le bouc le plus infect, ferma la porte, en me diſant, qu'il m'alloit aporter à dîner dans le moment: je lui demandai ſi c'étoit le Roi qui me nourriroit, ou s'il me ſeroit permis de me faire aporter à manger à mes depens, mais il ne voulut pas me repondre.

Je me mis encore à rêver ſur ma funeſte avan-

avanture, à repaſſer tout ce que j'avois fait & dit ; & plus je cherchois à developer la cauſe de mon malheur, plus je m'enfonçois dans des raiſonnements qui m'entraînoient d'un abyme dans un autre ſans en pouvoir ſortir. J'étois enſeveli dans ces réveries, quand une heure ſonnant, je fus reveillé par le tintamare des verroux qui ſembloient me penetrer dans les os ; la derniére porte ouverte je vis entrer Corbé, qui me ſalua d'un air riant ; il étoit ſuivi de mon puant Porte-clefs, chargé de plats ; il mit une de mes ſerviettes ſur la table & y plaça mon dîné, qui conſiſtoit en une ſoupe aux poids verds, garnie de laitues, bien mitonnée & de bonne mine, avec un quartier de volaille deſſus ; dans une aſſiette il y avoit une tranche de bœuf ſucculent avec du jus & une couronne de perſil, dans une autre un quartier de godiveau, bien garni de ris de veau, de crêtes de coq, d'aſperges, de champignons, de truffes &c. & dans une autre une langue de mouton en ragoût, tout cela fort bien aprêté ; & pour le deſſert un biſcuit & deux pommes de renettes. Si tôt que le Porte-Clefs eut ſervi il s'en alla. Corbé s'aſſit auprès de moi & ne voulut pas prendre la droitte ; je l'invitai à manger, mais il me dit que cela ne lui étoit pas permis, & voiant que je ne mangeois qu'un peu de potage, il me ſollicita de manger d'une maniére très engageante : je lui fis des excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé le matin ; mais il me dit fort obligeamment qu'il falloit ne pas faire attention à la ſenſibilité d'un homme qui ſe voioit dans la ſituation fâcheu-

ſe

ſe où j'étois ; que dès qu'il le pourroit, il me feroit rendre mes hardes. J'inſiſtai ſur mes livres, & il me promit que ſi-tôt qu'ils auroient été examinez, il me les raporteroit lui même. Il voulut me verſer du vin de cette bouteille qu'on m'avoit aportée le matin, c'étoit de très bon vin de Bourgogne, & le pain étoit excellent. Je le priai de boire, mais il m'affirma qu'il ne lui étoit pas permis. Je lui demandai ſi je païerois ma nourriture, ou ſi j'en étois redevable au Roi. Il me dit que je n'avois qu'à demander tout ce qui naturellement pourroit me faire plaiſir, qu'on tâcheroit de me ſatisfaire, & que S. M. païoit tout. Je m'informai ſi M. de Torcy ne me donneroit pas des Commiſſaires pour m'examiner ; il me dit qu'il falloit attendre les ordres, que d'ordinaire on adreſſoit à M. d'Argenſon, que M. de Pontchartrain avoit commis pour en faire le raport au Roi. Je le priai de me dire quand il croioit que je pourrois le voir : il ne vous verra pas, me repondit-il, qu'il n'en ait un ordre exprès du Miniſtre qui vous a fait arrêter, ainſi ne vous impatientez pas, & ſur tout point de triſteſſe, banniſſez la autant que vous pourrez. Si-tôt que j'eus mangé, il prit congé de moi de fort bonne grace, en me diſant que ſi je voulois qu'une autrefois il eût le plaiſir de m'entretenir pendant mon repas, il falloit que je mangeaſſe de meilleur apetit, & c'étoit de quoi ſon Oncle me prioit très inſtamment. Je fus ſurpris de trouver tant de civilité dans un homme de ſi mauvaiſe apparence, & qui m'avoit paru ſi brutal le matin ;

mais ſans doute que ſon Oncle lui avoit fait ſa leçon, comme j'ai eu tout lieu de le croire. Il ferma toutes les cinq portes ſur moi, & me laiſſa ſeul arpenter ma chambre.

Mes reflexions vinrent encore m'aſſaillir; celle qui dans le moment me paroiſſoit la plus vrai-ſemblable, étoit détruite par celle qui la ſuivoit; de reflexion donc en reflexion, je vins à celle qui me rapella que j'avois été invité par un Officier de la Panneterie nommé Mr. Warmé, fort joly homme, & d'autres Officiers d'être d'un regal qu'ils devoient faire à St. Cyr, lieu qu'ils avoient choiſi pour la commodité de Mr. de la Ferté Directeur de St. Cyr mon bon ami, qui en devoit être, & où ils devoient celebrer la fête de St. Honoré, que l'Egliſe Romaine a indiquée au 16. Mai, funeſte jour pour moi. Un Gaſcon en ma place n'auroit pas manqué de dire que Monſiou St. Hounorat, l'auroit beaucoup deshounorat: pour moi j'admirois la viciſſitude des choſes: aujourd'hui, diſois-je, je devois me regaler avec mes Amis, & je ſuis enfermé dans un lieu affreux, où dans un morne ſilence, je n'ai que les chagrins & la triſteſſe pour toute compagnie: mes amis boivent à ma ſanté, & peut être qu'ils raiſonnent ſur mon empriſonnement bien ou mal, ſuivant que le vin leur ſuggere, tandis que moi-même j'en raiſonne peut être encore plus mal qu'eux, ſuivant que mon caprice le veut. O jour fatal! m'écriois-je en mon cœur, que le 16. Mai, que je dois ſicnte marquer d'une pierre noire! Ce 16.

jour

jour du Mois de Mai me rapella un Triolet de Mr. Ranchin, qui a été regardé comme le Coryphée des Triolets: Le voici, ſi j'ai bonne memoire:

*Le premier jour du Mois de Mai*
*Fut le plus heureux de ma vie:*
*Le beau deſſein que je formai*
*Le premier jour du Mois de Mai;*
*Je vous vis & je vous aimai:*
*Si ce deſſein vous plut Sylvie,*
*Le premier jour du Mois de Mai*
*Fut le plus heureux de ma vie.*

Et dans le moment je fis ces Bouts-rimez que j'écrivis contre le mur avec mon couteau.

## BOUTS-RIMEZ.

*Le ſeiziéme - - - du Mois de Mai*
*Fut le plus cruel - - de ma vie:*
*Dans la Baſtille je pâ - mai*
*Le ſeiziéme - - - du Mois de Mai;*
*On me ravit ce que j' - aimai;*
*Puisque je perdis ma - Sylvie,*
*Le ſeiziéme - - - du Mois de Mai*
*Fut le plus cruel - - de ma vie.*

Un moment après avoir écrit ces Bouts-rimez, je voulois les effacer: quoi! ſuis-je fou, diſois-je en moi-même, de faire des vers dans un tombeau, où je ne devrois ſonger qu'à faire mon Epitaphe? car c'eſt ici le tombeau des vivants, où je me vois enſeveli à

la fleur de mon âge. Je promenois mes yeux ſur cette vaſte étenduë de murailles, qui ſembloient ne me preſenter que des ſpectacles d'horreur : j'aperçus aux quatres angles de la Chambre quatre figures antiques mal taillées, & les aïant examinées de plus près je reconnus que c'étoit les quatre ſimboles que l'on applique aux quatre Evangeliſtes, l'Ange que l'on donne à S. Matthieu, le Lion à St. Marc, le Taureau à St. Luc, & l'Aigle à St. Jean : je vis encore d'autres marques qui me firent croire que ce lieu avoit ſervi autrefois de Chapelle, ce qui me fut après confirmé par les Officiers, qui me dirent que c'eſt ce qui faiſoit appeller ce lieu l'apartement de la Chapelle. Il s'éleva l'après midi un vent qui donnant contre mes fenêtres, formoit des accents, en paſſant par les jointures des carreaux des vitres, comme d'une Perſonne qui ſe ſeroit plainte douloureuſement. Quoique j'euſſe une connoiſſance parfaite de la cauſe qui excitoit ce bruit, il ne laiſſoit pas de redoubler ma triſteſſe, & de me rapeller les plaintes funeſtes & juſtes qu'alloit faire ma chére Epouſe & toute ma Famille deſolée lors qu'elle aprendroit mon crüel empriſonnement. Quand le vent redoubloit, ces prétendües plaintes redoubloient avec une variété très touchante, & cela continua jour & nuit fort longtemps, ce qui ne laiſſoit pas, malgré ma Philoſophie, d'entretenir ma triſteſſe. J'y aurois bien mis ordre, ſi j'avois eu du papier & de la colle, mais j'étois deſtitué de toutes choſes, & quand j'en demandai aux Of-

Officiers, en leur faiſant connoître le ſujet pourquoi je le demandois, ils me dirent qu'ils ne pouvoient m'en accorder ſans un ordre exprès de la Cour.

Sur les quatre heures après midi le Porte-Clefs vint deſſervir accompagné du Capitaine des Portes; il m'aporta quatre groſſes chandelles de quartier, un chandelier de faïance, une bouteille de vin pareille à celle du matin, & une paire de draps très fins & blancs; je leur demandai ſi quelqu'un viendroit faire mon lit: le Capitaine des Portes me dit, qu'il falloit obtenir de la Cour la liberté de faire venir mon Vallet, dont le Roi paieroit la nourriture & l'entretien, & qu'en attendant qu'on m'eût accordé cette grace, je ſerois obligé de faire mon lit. Le Porte-clefs ſortit avec toute ſa vaiſſelle & ſon dîné, auquel je n'avois pas preſque touché, non plus qu'au vin qu'il remporta, & me laiſſa ſeul avec le Capitaine des Portes. C'étoit un homme affreux, & tel que Rubens dépeignoit ſes bourreaux, quand il vouloit nous laiſſer une ſanglante idée de la paſſion de J. C. dans quelqu'un de ſes tableaux. Il avoit les épaules groſſes & rondes comme une timbale renverſée au niveau de ſa tête, qui ſembloit enfoncée dans ſes épaules; à peu près comme Boier Petit-Puys dans ſes voyages, nous peint certains Peuples qu'il dit avoir vu dans les Indes, au deſſus du ſault de la Riviére de Surinam, qui ont le viſage, un peu au deſſous des épaules, à côté de leurs bras, & immediatement au deſſus de l'eſtomach. Son viſage compoſé

en muſique, haut & bas & tout de travers, avoit plus l'air d'un Lion contourné que d'un Homme; il reſſembloit, tant ſes joües étoient bouffies, au Cherubin du jugement ſonnant de la trompette, excepté qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne fût ſi beau; ſon nez étoit fait comme le bout d'une andoüille, & tout ſon viſage enluminé d'un rouge noir, paroiſſoit être un de ces maſques, dont on ſe ſert à l'Opera, quand on fait paroître ſur la Scène des Diables ſortants de l'enfer. Toute ſa figure groſſe, courte, & ramaſſée étoit plutôt ronde que carrée: il portoit ſes propres cheveux, dont malgré ſon grand âge, il n'y en avoit pas encore un ſeul de blanc; il eſt vrai que s'il en eût eu de cette couleur on ne les auroit pû diſtinguer, tant ils étoient confits dans la graiſſe, outre qu'il n'en avoit qu'un peu ſur les oreilles & au derriére de la tête tout le reſte étant pelé comme un genou.

Il me dit qu'il y avoit trente deux ans qu'il ſervoit le Gouverneur, un an avant le Major, qui l'avoit ſupplanté dans cet emploi, qui devoit lui apartenir, puiſque l'autre étoit un miſerable Ramonneur de cheminées, qui étoit entré la premiére fois dans Paris la gaule ſur l'épaule. Que pour lui il avoit eu l'honneur de conduire les Chevaux de Bas & les Mulets des Fils de Mr. le Gouverneur. Qu'il étoit bien vrai que ſi il avoit ſçû lire & écrire, on ne lui auroit pas fait cette injuſtice, que hors cette ſcience, il ne lui en manquoit pas une ſeule; qu'il avoit eu le bonheur de convertir pour ſa bonne part quantité de Proteſtants, & même des Miniſtres des

*plus*

plus hauts hupez. Si les plus barbares tourments peuvent paſſer pour de legitimes moiens de converſion, je ſuis perſuadé qu'il raiſonnoit juſte, car ſes Maîtres en avoient inventé, dont il avoit été l'executeur, qui auroient rebuté les bourreaux des Nerons, & des Diocletiens; cependant j'ai remarqué dans la ſuite que c'étoit le moins méchant de tous les Ecorcheurs de la Baſtille, & le plus conſciencieux des Officiers, ſi tant eſt qu'il reſte de la conſcience à ces Gens là, après qu'ils ont fait le ſerment de fidélité entre les mains de leurs Maîtres, dont le premier & le plus inviolable eſt de ne jamais dire la vérité. Il me plaignit beaucoup d'être tombé dans un lieu auſſi terrible que celui où j'étois, & après avoir bien prié Dieu de me donner la patience de ſuporter mes croix avec conſtance, il me laiſſa ſeul rêver à ma diſgrace.

Je pris le parti de faire mon lit pour la premiére fois, le moins mal que je pus, après-quoi je rentrai dans le labyrinthe de mes creuſes reflections: je m'y égarois encore lors que ſur les ſept heures j'entendis recommencer le charivari de mes bruiants verroux, capable de faire trembler l'homme le plus ferme. La porte s'ouvrit, & je vis entrer Corbé ſuivi de Ru, chargé de mon ſoupé, qui conſiſtoit en un morceau de veau rôty de très bonne apparence & du jus deſſous, avec deux autres aſſiettes, dans l'une deſquelles il y avoit la moitié d'un poulet, & dans l'autre un ragoût de beatilles: au tout étoit joint une ſalade de cœurs de laitues très bien aſſaiſonnée, & pour

le deſſert une aſſiette de fraiſes au vin & au ſucre. Depuis le 16. Mai que j'entrai dans cette chambre juſqu'au 31. Juillet ſuivant que j'en ſortis, je fus toûjours traitté à peu prés de la même maniére, mais toûjours avec changement; c'eſt à dire que ſi j'avois eu aujourd'hui un quartier de volaille ſur ma ſouppe, le lendemain c'étoit un morceau de jaret de veau, ou un quarré du mouton: toûjours de la patiſſerie, ſoit des petits pâtez ſur le bord de ma ſouppe, ſoit un quart de godiveau, & les deux aſſiettes qui accompagnoient mon bouilly toûjours differentes de celles du jour precedent. Au ſoir on obſervoit la même régle: un jour c'étoit de l'Agneau ou du Mouton avec un Pigeonneau, & l'autre jour c'étoit du veau & la moitié d'un Poulet, ou le quart d'un chapon & toûjours un ragoût different, avec une ſalade & un deſſert, le tout très propre & très-bon. Tous les matins on m'aportoit pour tout le jour un pain d'une livre cuit la nuit precedente, & du meilleur de Paris & une bouteille de vin environ de trois demi-ſeptiers pour mon diné; & l'aprés midi, on m'en aportoit une pareille pour mon ſoupé. Les jours maigres j'étois encore mieux traité que les jours gras. J'avois toûjours pour le dîné une très-bonne ſouppe, quelquefois aux écreviſes, aux huitres, aux moules avec un plat de très bon poiſſon bouilly & un de rôty ou frit, & une aſſiette de legumes, comme aſperges, artichauds, petits poix, choux fleurs, ſelon la ſaiſon, ainſi que du deſert. Pour le poiſſon ſoit de Mer, ſoit d'eau douce, je puis

puis affirmer que c'étoit du meilleur de la Poiſſonnerie, ſouvent du Saumon frais, des Vives, des Solles, de la Perche, du Brochet, des Truittes &c. tout bien aprêté. Dans une des bonnes Auberges de Paris je n'aurois pas mieux été ſervi à un écu par repas: mais dans la ſuite il y eut bien à rabattre, puiſque le cruel Cordé & l'Avare Bernaville, à peine m'ont donné de la vache plus mauvaiſe que celle qu'on donne aux Soldats, & de méchantes legumes, comme poix, féves, haricots, lentilles &c. cuites au ſel & à l'eau, & cependant le Roi païoit le même prix au dernier jour comme au premier, comme je l'ai apris dans la ſuite, qui étoit une piſtole par jour pour ma ſeule nourriture.

Cordé me fit encore plus de civilitez au ſoupé qu'il ne m'en avoit fait à mon dîné: il me ſervit lui même à manger & à boire; me pria de lui dire ce qui étoit de mon goût, afin qu'il m'en fit ſervir, & me fit bien des honnêtetez, auxquelles je ne manquai pas de repondre de mon mieux, & quand j'eus ſoupé il prit congé de moi, & me laiſſa ſeul enfermé dans ma chambre attendre la plus triſte nuit que j'euſſe encore paſſée de ma vie, qui a été ſuivie de 4068. autres, dont la plupart m'ont paru plus améres que la mort. Si-tôt qu'il eut fermé les portes, & que leur bruit effraïant eut ceſſé, je rentrai dans mes rêveries, dont Dieu me retira par ſa divine miſericorde pour me faire rentrer en moi-même & me faire retourner vers lui. Je me jettai à ſes pieds, j'implorai ſon aſſiſtance dans l'état deplorable où je me voïois reduit: je repaſſai tou-

te ma vie; j'en deteſtai l'irrégularité, & ma mauvaiſe conduite : & les égarements de ma jeuneſſe exciterent en mon cœur un véritable & ſincére repentir, qui me fit repandre un torrent de larmes. J'entrai amoureuſement dans les plaïes de J. C. & je le priai tendrement de brûler & de conſumer dans le feu de ſon ardente charité tout ce qu'il voioit en moi d'indigne de ſa divine preſence. Pourquoi, diſois je chercher hors de moi les ſujets de ma Priſon, dont je ne découvrirai jamais la véritable cauſe qu'en Dieu & dans la ſource de ma corruption? Ne dois-je pas lui rendre un milion de graces de la faveur qu'il m'accorde d'en faire ici penitence? n'eſt-il pas manifeſte qu'il veut me ſauver & me rapeller à lui par un châtiment que j'ai ſi juſtement merité! Où ſerois-je à preſent, s'il m'eût puni ſelon que je le meritois toutes les fois que j'ai provoqué ſa colere? Quelle comparaiſon y-a-t-il de cette Priſon où il m'accorde la grace de le reclamer, à cette Priſon éternelle où les Pécheurs impenitens blaſphêmeront ſon Saint & redoutable Nom pendant une éternité malheureuſe, ſans aucun eſpoir de voir jamais finir leurs peines? Penitence des damnez que tu es rigoureuſe, mais que tu es inutile! Ce fut dans ces bons ſentimens que je paſſai toute la nuit ſans repoſer que très legerement.

Si tôt que les raïons de l'Aurore vinrent me découvrir les horreurs de mon reduit, je conſacrai à Dieu mon cœur, les premices de la journée & tous les momens de mon heureux eſclavage que je regardois comme de

pre-

precieux dons que Dieu m'accordoit pour ſatisfaire à ſa Juſtice que j'avois ſi cruellement outragée. Je fis un paralelle judicieux de ce que j'étois à ce que je devois être : je priai ſa juſtice de redoubler ſes châtimens à proportion de mes péchez, mais de me donner en même temps la meſure de ſa grace, ſi neceſſaire pour en ſoutenir le poids ſans ſuccomber : & c'eſt de quoi depuis cet heureux moment je ne me ſuis jamais deſiſté, pendant tout le reſte de ma Priſon, dans quelque accablement que je me ſois trouvé. Auſſi c'eſt dans ce retranchement ſalutaire, que j'ai trouvé les reſſources dont j'ai eu beſoin pour ſoutenir les aſſauts continuels ſous leſquels le Monde & l'enfer m'ont voulu accabler pendant onze Ans deux Mois, ſans me donner ni tréve, ni repos, comme on le verra dans la ſuite.

Si-tôt que je fus habillé, je fis ma priére, & je la fis du profond de mon cœur : après je fis mon lit : pendant cette occupation, je reflechiſſois à la douceur que j'avois reſſentie dans cette priére, bien differente de la tiedeur, pour ne pas dire du degoût que me cauſoit celle que j'étois forcé de faire dans le monde, pour m'acquiter de mon devoir de Chrétien ; & je proteſte qu'après pluſieurs reflexions ſemblables ou plus fortes, rarement, pour ne pas dire jamais, je ne me ſuis relevé de mon oraiſon qu'avec de nouvelles forces. Je tairois ces endroits, que Dieu m'eſt témoin que je ne mets pas ici par vanité, mais pour ſa gloire, ſi je n'avois pas en vüe d'animer à ce ſaint exerci-

ce ceux qui, comme moi, ſe trouveront dans de pareilles afflictions.

Lors que mes rêveries & mes agitations vouloient m'attaquer, je me retournois du côté de Dieu & j'implorois ſon aſſiſtance, & ſoudain j'éprouvois ſon ſecours. Ce fut en reflechiſſant ſur le ſujet de ma Priſon que je fis les quatre Vers ſuivants, que j'écrivis ſur la porte de ma Chambre.

*Dans ce lieu triſte & ſombre, où régne le ſilence*
*Le Roi me fait gemir, ſans l'avoir merité:*
*Grand Dieu! c'eſt bien plutôt l'effet de ta bonté.*
*Qui veut qu'entre ces murs je faſſe penitence.*

En effet depuis que j'eus raporté à Dieu toutes mes afflictions, le poids ne m'en a jamais pû accabler: C'eſt ce qui me fit écrire ces quatre autres Vers ſur ma cheminée.

*Priſonniers qui dans les miſéres*
*Geniſſez dans ce triſte lieu,*
*Offrez les de bon cœur à Dieu,*
*Et vous les trouverez legéres.*

*Solent ſuprema facere ſecuros mala.*

Des maux extrêmes ont coutume de nous mettre en ſeureté, dit Sénèque.

Les Officiers de la Baſtille continuerent toûjours à me venir voir, & jamais tant que je fus dans cette chambre je ne mangeai qu'en preſence, ſoit du Major, du Lieutenant Corbé, ou du Capitaine des portes; &

ra-

rarement le Major y eſt il venu ſans être yvre, & me faire voir de plus en plus le ridicule outré du plus fat, & du plus riſible Perſonnage qui fut jamais. Ils me trouvoient toûjours dans une profonde triſteſſe, ſans en pouvoir pénétrer la véritable cauſe, qu'ils attribuoient à la dureté de mes fers; mais qui étoit cette triſteſſe ſelon Dieu, dont parle l'Apôtre, qui opere le Salut.

Je ne leur demandois plus que mes Livres, & ſur tout mon Nouveau Teſtament, & mes Pſeaumes de David, de la Verſion de Conrart; enfin au bout de huit jours on me raporta mon Nouveau Teſtament, parce qu'heureuſement pour moi il étoit de la verſion du P. D. Amelote; pour mes Pſeaumes ils furent jugez apocrifes; on me rendit encore un petit livre de priéres, un peu plus gros que le pouce, dans lequel il y avoit pluſieurs Pſeaumes en Latin. Ces livres ont beaucoup contribué à me conſoler dans mes tribulations, puiſque je n'en lus point d'autres pendant que je fus ſeul. Je lus & relus mon Nouveau Teſtament avec tout le reſpect & l'attention que merite un Livre ſi ſaint, & plus je le liſois & plus j'y trouvois cette manne cachée, dont plus on mange plus on ſent redoubler ſa faim; j'y decouvrois ces lumiéres qui ſont voilées aux yeux du monde: & je fus pénétré par mon experience de cette conſtante vérité de l'Apôtre: † *ſi l'Evangile eſt couvert d'un voile, c'eſt pour ceux qui periſſent qu'il eſt couvert; Pour ceux à qui le Dieu du ſiécle a aveuglé l'eſprit par l'incredulité,*



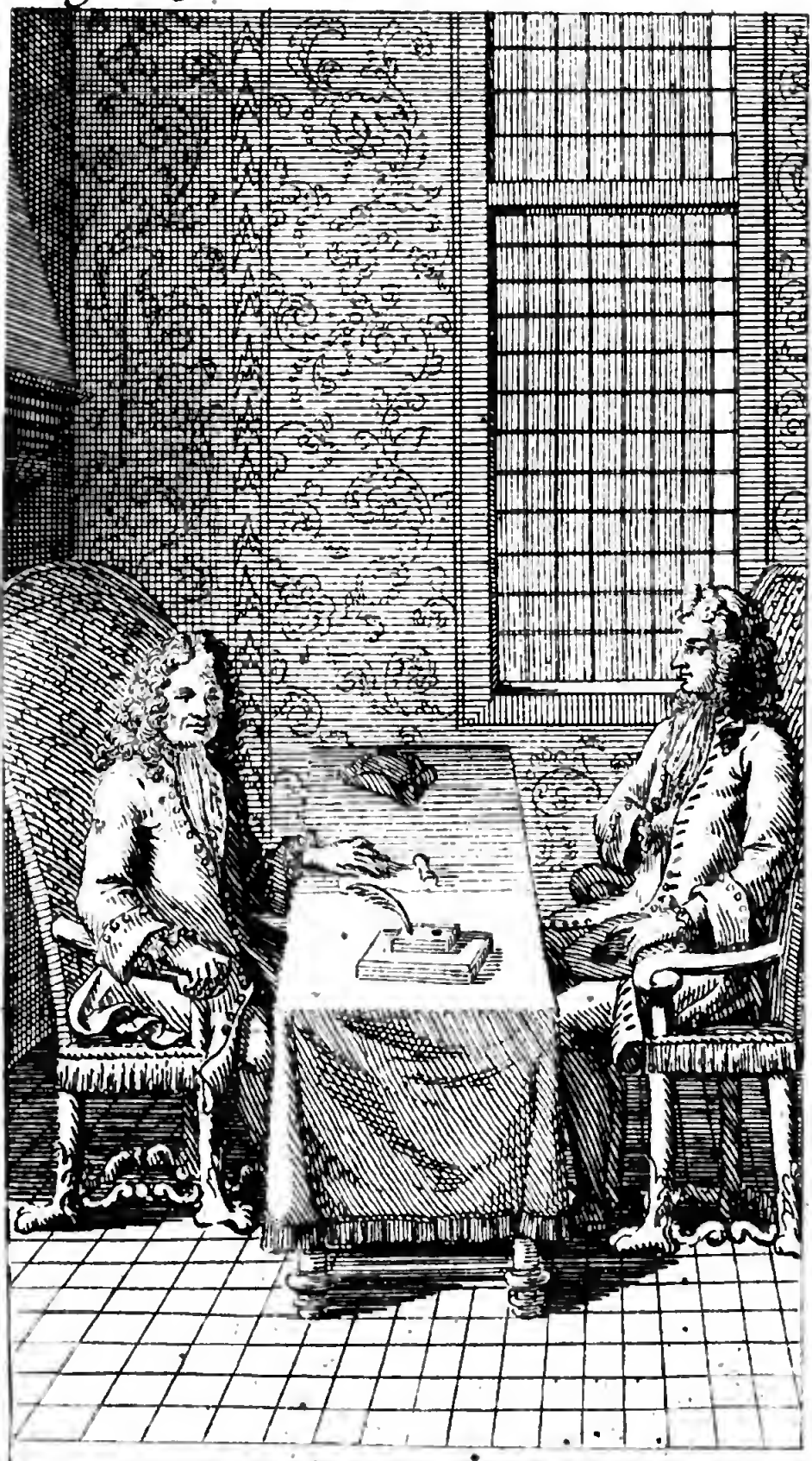
† II. *Epit. de St. Paul aux Cor. ch. 4. vers 3, & 4.*

*dulité, afin que la ſplendeur de l'Evangile de la gloire de Jeſus-Chriſt, qui eſt l'image de Dieu, ne les éclaire pas.* Pendant le premier Mois de Juin de ma Priſon, je lus très attentivement tout le Nouveau Teſtament juſques à neuf fois, & la derniére fois que je le liſois c'étoit avec plus d'avidité que la precedente.

Ce fut le Major qui me raporta ces deux Livres, avec ma Montre qui eſt très belle & parfaitement bonne, faite à Londres par de Charmes, un des meilleurs Ouvriers de cette celèbre Ville. Corbé pour montrer un échantillon de ſes tours de Maître Gonin, l'avoit eſtropiée, & il me fit demander au nom du Gouverneur, en me faiſant faire des excuſes de ce prétendu accident, ſi je voulois la vendre, parce qu'il la trouvoit fort juſte: je lui répondis que je n'étois pas un marchand de ces ſortes de choſes, mais que je me ferois un plaiſir de la donner au Gouverneur, & je priai le Major de la lui preſenter de ma part: il la refuſoit d'une maniére à me faire connoître qu'il en avoit grande envie; j'inſiſtai à la lui faire prendre; cependant ma bonne fortune, d'ailleurs ſi contraire en toutes choſes, me favoriſa pour le coup, & lui lia les mains pour ne pas l'acrocher. Je connus le lendemain que le Gouverneur n'avoit eu aucune part à cette friponnerie, car il me fit deſcendre dans une grande Salle le mercredy 24. du mois de May neuviéme jour de mon empriſonnement pour me parler; & après m'avoir demandé l'état de ma ſanté, & ſi j'étois content de ma nourriture,

il

Pag. 63 Tome 1



il me pria d'une maniére fort engageante de ne me point chagriner : je lui repondis avec une honnêteté dont il parut très-ſatisfait ; mais il fut fort étonné de me voir tirer ma montre, que je lui preſentai de fort bonne grace, en le priant de l'accepter. Il me dit qu'il n'étoit pas homme à rien prendre d'un Priſonnier, & qu'il étoit fort ſurpris de mon compliment ; ſur quoi je lui repliquai que j'aimois beaucoup mieux lui donner ma montre que de la lui vendre : il me fit expliquer, & quand il eut découvert la friponnerie de ſon Neveu & du Major, il entra dans une fureur terrible : il juroit, il frappoit des pieds, il apoſtrophoit & le Neveu & le Major par des injures qu'il ſembloit forger exprès pour eux ; mais quand je lui demandai mes bijoux, & qu'il aprit qu'on ne me les avoit pas rendus, il entra dans des emportements qui le rendirent tout effréné, & le tranſporterent hors de lui même. Je faiſois tous mes efforts pour l'appaiſer ; il ne m'écoutoit pas, il n'écoutoit que ſa paſſion ; il fit chercher Corbé & le Major ; mais ils n'avoient garde de paroître. Le feu lui ſortoit des yeux, ſes tremblemens naturels redoubloient d'une force, que je croiois qu'il alloit ſe diſloquer & tomber en morceaux. Enfin après des agitations terribles, il s'appaiſa un peu, & parut revenir dans ſon bon ſens ; & quand il fut un peu plus tranquile, il me dit que dans le moment il alloit me renvoïer tout ce que l'on m'avoit pris, dont je lui fis voir l'inventaire ſigné de ſon Neveu. Après il me fit aſſeoir dans un grand

fau-

fauteuil, & s'aſſit devant moi, la table entre nous deux, ſur laquelle il y avoit du papier blanc, des plumes & une écritoire; & s'étant mis en devoir d'écrire, il me dit que le Roi deſiroit de ſcavoir, ſi je n'avois pas d'autres papiers que ceux que l'on m'avoit ſaiſis: je lui dis que j'avois de quoi en charger plus de deux Mulets, mais que je les avois laiſſé en Province, comme titres qui regardoient ma Famille, & mes affaires domeſtiques. Ce ne ſont pas ceux-la que je vous demande, reprit-il, en blaſphêmant le Saint Nom de Dieu; ce ſont ceux que vous devez avoir cachez à Verſailles, & qui regardent vos negociations avec les Puiſſances Etrangéres, & ſur tout ceux qui concernent les liaiſons que vous avez avec l'Angleterre & la Hollande. Je pris mon ſerieux; & le regardant d'un air fier, je lui demandai ſi c'étoit pour ſe moquer de moi, qu'il me faiſoit deſcendre; que Mr. de Forcy avoit tous les papiers generalement que j'avois à Verſailles, & que je n'avois nulle relation avec qui que ce ſoit, qui pût m'attirer la diſgrace du Roi, & que je demandois avec inſtance, qu'il plût à S.M. de me donner des Commiſſaires pour m'examiner, & que ſi l'on me trouvoit coupable, je ne voulois aucune grace, mais que ſi l'on me trouvoit innocent, je reclamois la juſtice du Roi, pour me rendre ma liberté avec ſa bienveillance ordinaire. Je lui dis cela d'un ton ſi haut qu'il en prit un plus radouci, pour me demander ſi je connoiſſois Mylord Slane, & ſi je ne lui avois pas conſeillé de repaſſer en Angleterre? Je lui répondis que j'avois l'hon-

l'honneur de connoître très particuliérement ce Mylord ; mais que bien loin de lui avoir inſpiré le deſſein de retourner chez lui, Mylord Barwik, toute la Cour d'Angleterre, Mr. le Duc de Bouflers, Mr. Chamillart, Mr. Callières & plus de cent autres Perſonnes d'honneur m'étoient témoins, auſſi bien que tous les Officiers Irlandois, que j'avois ſollicité un Regiment Irlandois de nouvelle création à la paye étrangére pour ce Mylord, qu'on lui avoit même accordé ; mais qu'en ſuite on l'avoit donné à Mylord Barwick, ce qui avoit fait prendre le parti à Mylord Slane après la mort du Roi Guillaume, de ſe retirer chez lui ; qu'il étoit aſſés prudent pour ſe conſeiller ſoi-même, & qu'il n'y avoit nulle aparence, qu'il m'eût voulu conſulter ſur un fait dont il pouvoit lui ſeul être le juge ; & que Mr. Chamillart lui avoit, de ſon mouvement, en ma preſence, accordé ſon Paſſeport. Que je ne demandois pas d'autre témoin que ce Mylord, Seigneur très intégre & d'une probité generalement aprouvée, & ſi il diſoit que je lui euſſe dit un ſeul mot pour l'engager à retourner en Angleterre, que je ſignerois ma condamnation de mort au pié de ſa déclaration. Il eſt ici Priſonnier avec vous dans ce même Chateau, reprit le Gouverneur, & c'eſt lui qui vous accuſe. Faites le paroître, lui dis-je, & il vous va deſavoüer dans le moment. Je plains ce Seigneur qui merite un autre ſort que celui de la Baſtille, après les ſervices qu'il a rendus à la France & à ſon Roi : ne puis-je pas le voir ? Il faut un ordre de la Cour pour cela,

cela, me dit-il, & quand il ſera venu, je vous ferai parler à lui.

Il me demanda auſſi, ſi je n'avois pas eu à la Haye des Conferences avec le feu Roi Guillaume, & de frequentes converſations avec Mylord Portland? je lui dis que je les avois fait ſolliciter par mes Amis, pour en obtenir de l'emploi dans l'établiſſement que je pretendois faire en Hollande, ou en Angleterre. Il me dit, que le Miniſtre deſiroit encore ſçavoir, quelle relation j'avois avec M. le Marquis de Bougy, M. de l'Etang, & M. de Colombiéres Capitaine aux Gardes à la Haye. Je lui dis que c'étoient trois de mes Amis, dont deux étoient des Gentilshommes de la Province où j'avois été élevé, qu'un de mes Fréres avoit été Capitaine dans le Regiment de Cavalerie de M. le Marquis de Bougy, très intime Ami de feu mon Pére; & qu'aïant fait connoiſſance avec Mr. de Colombiéres dans le temps que j'étois Directeur à Carenten, je l'avois renouvellée à la Haye, où il m'avoit fait un accueil favorable. Oui, dit-il, nous ſçavons que Mr. de l'Etang, & le Capitaine aux Gardes, vous ont ſouvent mené chez Mr. le Grand Penſionnaire, & que Mylord Portland conjointement avec Mylord Galloway vous ont pluſieurs fois introduit auprès du feu Roi Guillaume, avec lequel vous avez eu de longues conferences. Je niai abſolument la choſe, & je dis que je conſentois de mourir, ſi on pouvoit me la prouver; à la reſerve de leur protection que je leur avois demandée pour mon établiſſement.

Après

Après cela il me fit des propoſitions, qui me firent horreur, & que je ne veux pas coucher ſur ce papier par le reſpect que j'ai pour les Miniſtres de France; quoique, ſans doute, le Gouverneur parlât de ſon chef, ſans l'aveu de pas un d'eux. Je croïois être mieux connu de Mr. Chamillart, repris-je d'un ton fier: Si ce n'eſt qu'aux depends de mon honneur, qu'il veut me mettre hors de la Baſtille, on m'y gardera juſqu'à ma mort; dites lui cela s'il vous plaît de ma part, Monſieur, & qu'il ſe ſouvient bien mal des belles promeſſes qu'il m'avoit faites en me rapellant en France.

Je vais lui écrire, & à Mr. de Torcy toute notre converſation mot pour mot, me dit-il, en attendant leur reponſe tenez vous joieux, je vous rendrai ſervice, ou je ne pourai, car je connois que vous êtes ſoubçonné à tort & que vous êtes un brave homme; comptez la deſſus. Il me fit reconduire dans ma chambre, après pluſieurs compliments de part & d'autre: cependant oncques depuis je ne l'ai revû; & je n'ai peu lui parler, quelques inſtances que j'en aie faites.

On ne me raporta pas mes hardes, que j'ai preſque toutes perdües, auſſi bien que mon argent, & mes Lettres de change, comme je l'expliquerai dans la ſuitte. Le Major vint me voir dîner, comme à l'ordinaire; je lui fis des excuſes, ſur la mépriſe que j'avois faite en offrant ma Montre au Gouverneur, & en lui redemandant mes hardes. Vous ne connoiſſez pas ce Renard là, reprit le Major; il voudroit tenir vôtre Montre, ſi vous étiez Homme à la lui vendre, vous n'en toucheriez pas de

de faux argent; & comme le Neveu ne vaut pas mieux que l'Oncle, vous courez riſque de ne revoir jamais vos bijoux, votre argent, & vos lettres; ſi vous n'inſiſtez pas à me faire remettre le tout, c'eſt autant de perdu pour vous. Quoi qu'il fût yvre à ne pouvoir ſe ſoutenir, j'ai reconnu qu'il diſoit vrai en partie.

Pour la Montre j'ai apris depuis de Monſieur le Chevalier Burnet, Neveu du Fameux Mylord Burnet Evêque de Salysbury, & du P. Florent de Brandebourg Capucin, auxquels je parlai quelque temps après, qu'on leur en avoit fait tout autant qu'à moi. Ces Filoux pour excroquer les Montres de leurs Priſonniers, en ôtoient une piéce; ils feignoient après qu'il étoit arrivé accident à la Montre; ils propoſoient au Propriétaire de la vendre; ſi on étoit aſſés ſimple pour le faire, la Montre leur demeuroit, & l'argent ils vous le diſcomptoient en bois, chandelle, loyer du lit &c. Si non, ils y remettoient les piéces qu'ils en avoient ôtées, & faiſoient croire qu'ils en avoient paié une ſomme conſiderable à l'Orloger.

La Converſation que j'avois euë avec le Gouverneur ſervit à me faire connoître de quoi l'on me ſoubçonnoit, ce qui me donna de terribles inquiétudes; car je reflechiſſois à ce que l'avarice eſt capable de produire, & juſqu'où mes Ennemis qui avoient commencé de me perſecuter, pouvoient pouſſer leur malice.

Je regardois d'un autre côté en quelles mains j'étois tombé; c'étoit entre les mains de gens incapables d'aucun bien, & capables de tout mal.

mal. Il ne ſeroit pas mal je croi de dire par qui la Baſtille étoit gouvernée, lorſque j'y ſuis entré, & quel étoit le caractére & la figure de ces Hommes qui en avoient l'adminiſtration, comme je l'ai reconnu dans la ſuite, tant par ma propre experience, que par un juſte & fidéle recit que m'en ont fait mes Compagnons.

Voici les noms des Officiers : Mr. de St. Mars Capitaine du Château de la Baſtille, mais à qui preſque tout le Monde donne la qualité de Gouverneur. Mr. du Joncas Lieutenant de Roi; ce ſont les ſeuls qui ſont à la nomination du Roi, & inſtalez par brevet, ceux qui ſuivent, ſont à la nomination du Gouverneur, qui peut les caſſer, quand il lui plaît. Jacques Roſarge Major, Guillaume Formanoir dit Corbé, Lieutenant de la Compagnie qui garde le Château, Neveu du Gouverneur. Le nommé l'Ecuyer Capitaine des Portes. Abraham Reilhe Chirurgien, le nommé l'Abbé Giraut Aumonier, Antoine Ru, les nommez Boutonniere & Bourgouin; ces trois derniers étoient Porte-Clefs. Il y avoit encore le P. Riquelet Jeſuite Confeſſeur ordinaire de la Baſtille, mis de la part du Roi à la nomination du Pére de la Chaiſe ſon Confeſſeur ; un Medecin nommé M. Freſquier, de la part du Roi, à la nomination de M. Fagon ſon Premier Medecin, & un Apothicaire en titre d'Office. Il ne faut pas oublier un petit Drole nommé Jacques la France, que l'on diſoit être Fils naturel de Corbé, & pour lors ſon Laquais, qui eſt un des plus méchants & plus ſcélerats Perſon-

ſonnages, qui dans la ſuite ont paru ſur la Scène. Le Gouverneur avoit encore les Sergens, autres Officiers Subalternes, & Soldats de ſa Compagnie qui gardoient le Château, mais qui n'avoient aucune communication avec les Priſonniers; non plus que ſes Valets de Chambre, Officiers, Cuiſiniers, Cochers, Laquais & autres Gents qui le ſervoient. Tous les Priſonniers, de quelque qualité qu'ils ſoient, le Gouverneur, & tous les Officiers que j'ai nommez, & generalement tous ceux qui ont quelque relation à la Baſtille, ſont ſous la Direction de Mr. le Comte de Pontchartrain Miniſtre & Secretaire d'Etat; mais comme il vient rarement à la Baſtille, car en plus d'onze Années que j'y ai été, je ne l'ai pas veu une ſeule fois, ni qui que ce ſoit de ſa part, il y a ſubdelegué Mr. d'Argenſon Lieutenant de Police, & depuis peu Conſeiller d'Etat, qui a ſous lui le Commiſſaire de la Baſtille, nommé Mr. Camuſet, ſes Secretaires, Greffiers, Interprètes, & autres Officiers; & quand il faut juger quelqu'un à mort, il ſe fait donner un ordre du Conſeil privé du Roi, qui le nomme Juge en dernier reſſort, & ſans appel, avec une certaine quantité de Conſeillers du Châtelet, que Mr. d'Argenſon prend toûjours à ſa diſcretion; ainſi il eſt le Maître abſolu de la vie & de la mort de ceux qui tombent & qu'il fait tomber dans ſes filets: *ergo* malheur à ſes Ennemis. Outre ce Miniſtre Mr. le Comte de Pontchartrain avoit établi un de ſes Commis nommé Mr. des Granges, qui avoit une eſpèce d'inſpection ſur le Gouverneur

Marc René Paulmy-le Voyer, Marquis D'Argenson,
Lieutenant General de Police de Paris,
Affreux & redoutable juge de la Bastille &c. &c. &c.

neur & le Gouvernement de la Baſtille, & qui pouvoit beaucoup pour ou contre les Priſonniers ; homme au reſte grand amateur d'argent, & qui faiſoit tout pour ce ſacré metail, dont pluſieurs Priſonniers, dit-on, ſe ſont trouvez fort bien.

C'eſt par Mr. d'Argenſon que je vais commencer mes Portraits. Il s'appele Marc René Paulmy le Voyer, Marquis d'Argenſon &c. Il eſt Fils d'un Lieutenant du Preſidial d'Angoulême, qui étant devenu Intendant de Province, fut envoié de la part du Roi en negociation à Veniſe, où le dit Sr. d'Argenſon eſt né ; auſſi a-t-il toute la fineſſe & tout l'eſprit des Venitiens, & toute l'adreſſe & la ſoupleſſe des François. La voix publique dit qu'il n'a point d'ame ; comme c'eſt un être inviſible, dont l'idée a déja tant donné de peine à Deſcartes, Malle-Branche, Cordemoy, Rohaut, Lamy & tant d'autres, il n'apartient qu'à Dieu d'en juger. Je ne parlerai donc que de ſes qualitez, & de ſon corps : Celui cy, quand il eſt revêtu Magiſtralement, avec ſa robe noire, ſemble être une Ombre ſortie de l'Acheron. On auroit peine à dire qui de ſon chapeau, de ſa perruque, de ſes ſourcils, de ſes yeux, de ſon viſage, ou de ſa robe eſt le plus noir : je n'ai que faire d'y joindre l'ame ; j'en ai déja dit la raiſon. Son viſage eſt affreux ; il faut l'avoir vû pour le croire. Il n'y a point d'homme, quelqu'intrepide qu'il ſoit, qui ne ſoit ſaiſi d'horreur en l'enviſageant. Il eſt d'une ſévérité terrible, d'un regard épouvantable, d'une malice redoutable, & d'une avarice inſatiable.

ble. Otez le de ſa Magiſtrature, dans la vie civile, c'eſt un Homme d'une converſation agréable, très ſçavant, très poli, & à ſa figure près tout charmant. Malgré toutes les charges dont il eſt accablé, & qui donneroient bien de l'occupation à vingt des plus habiles hommes de la France, il vacque à toutes, tant bien que mal; & ſur tout il tire la quinteſſence de toutes. Il eſt autant haï dans Paris, qu'il y eſt redouté; & quoi qu'il n'y ſoit aimé de qui que ce ſoit, pas même de ſa Famille, il va la tête levée par tout, avec la même audace, que s'il étoit aimé de tout le Monde, parce qu'il connoît parfaitement bien le cœur des Pariſiens. Si il leur a fait du bien, en donnant la chaſſe aux Filoux & aux Filles de joïe, il leur a fait encore plus de mal. Mais l'on peut dire que c'eſt ſur les Priſonniers de la Baſtille que tombe ſa fureur. C'eſt là que ſa malice n'eſt bornée par aucune conſideration ni divine, ni humaine; car comme ſon unique but eſt de plaire au Roi, il le fait aux depens de tous ceux qui lui tombent entre les mains; & ſous ombre d'adminiſtrer la Juſtice d'un grand Roi, il y exerce la plus cruelle Tyrannie qui ſoit dans l'Univers, ſans en excepter les Enfers; car là les Demons ne ſont que les objets, ou les inſtruments de la colére & de la juſtice de Dieu, & ne châtient que des criminels; & ce Miniſtre accable & devore également l'innocent comme le coupable, pour aſſouvir ſon avarice & ſes autres paſſions. Comme j'aurai ſujet de parler de luy encore plus d'une fois, je quitterai ſon Portrait pour faire celui du Gouverneur.

Beni-

Benigne de St. Mars étoit un Homme de Fortune, de qui le veritable nom même n'eſt pas bien connu. Le nommé Pierre Bertrand du Village de Juigny près d'Eſtampes, jadis Clerc de Procureur que j'ai connu très particuliérement dans la Baſtille, m'a affirmé avec ſerment que le propre nom de St. Mars étoit Benigne d'Auvergne ; qu'il avoit une Niéce nommée Anne d'Auvergne Servante chez Mr. de Turmény, avec laquelle, lui Bertrand, avoit été en promeſſe de Mariage: mais comme ce Bertrand eſt un Homme ſans foi, & des plus grands fourbes que j'aïe jamais connu, je ne puis rien avancer de poſitif ſur ſa parole. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que Mr. de St. Mars étoit garde du Corps, lorſque Mr. Fouquet fut arrêté, & que l'on jetta les yeux ſur lui, pour garder à vüe ce deplorable Miniſtre dans ſa Priſon ; parce qu'on crut ne pouvoir pas trouver d'homme dans tout le Roïaume, plus dur & plus inexorable, pour être enfermé avec lui, dans le temps qu'il fut transferé & étroitement gardé dans la Citadelle de Pignerol. Il s'en acquitta ſi bien, c'eſt à dire avec tant d'inhumanité, qu'on lui donna encore en ſa garde Mr. le Comte de Lauzun, après ſa diſgrace. La ferocité brutale avec laquelle ce Tyran traitta ces illuſtres Malheureux, a quelque choſe de ſi terrible, qu'elle ſeroit capable de faire rougir les Denis & les Nerons. Crainte qu'on ne taxe ma plume de legéreté, je veux en raporter un Exemple que je tiens de ſon fidelle Neveu, qu'il racontoit comme un acte fameux de l'heroïsme de ſon Oncle,

à ſes malheureuſes victimes, pour leur donner quelques impreſſions de la dureté de notre Geolier, & repandre de la terreur dans le cœur des plus intrepides, pour les faire ramper ſous ſa verge de fer.

Ce Comte infortuné s'étant voulu échaper des mains cruelles de ſon Tyran inhumain, ſe fit apporter des cordes, des limes, & les autres inſtruments dont il avoit beſoin pour ſon évaſion, par ſon Valet de Chambre: ils furent ſurpris, en executant leur entrepriſe. Mr. le Comte de Lauzun fut deſcendu dans un affreux Cachot au fond de la Citadelle. L'on fit le procez à ſon malheureux Valet de Chambre, qui fut pendu. St. Mars voulut ajouter aux diſgraces du Comte, aujourd'hui Duc, celle d'attacher le Cadavre de ſon Valet aux creneaux de ſon Cachot, afin qu'il eût continuellement devant les yeux cet horrible ſpectacle, dans un lieu, où ce Comte couché ſur la paille, reduit au pain & à l'eau, n'avoit pour toute conſolation, que les idées de ſa grandeur paſſée. Sans livres, ſans occupation, n'étant viſité que de ſon barbare Surveillant, lorſqu'il lui aportoit du pain: le Comte ne ſçachant, à quoi s'amuſer, avoit apris à une petite Aragnée de ſon Cachot à deſcendre dans ſa main, pour y prendre du pain qu'il lui tendoit. Un jour St. Mars entra dans le moment que le Comte étoit dans cette amuſante occupation avec ſon Aragnée; il lui fit le detail de ce beau divertiſſement, & ce brutal voiant que le Comte y prenoit un eſpéce de plaiſir, lui écraſa l'Aragnée dans la main, en lui diſant, que

que les Criminels, comme lui, étoient indignes du moindre divertiſſement. Mr. le Duc de Lauzun, depuis qu'il eſt rentré en grace, a proteſté à St. Mars, que de tous les maux qu'il lui avoit fait endurer, celui là lui avoit paru le plus inſuportable, ſans en excepter ſon Valet pendu aux ſoupiraux de ſon Cachot. Tant il eſt vrai qu'il ne faut qu'une bagatelle pour demonter un homme, quand il eſt dans la douleur, & que les plus grands eſprits, après avoir reſiſté aux plus rudes aſſauts de la Fortune irritée, ſuccombent quelquesfois ſous une foibleſſe, qui les feroit rougir, ſi ils étoient dans une ſituation à pouvoir examiner le néant de la Chimére qui les bleſſe.

Si St. Mars a exercé de pareilles duretez envers un Favori du Roi, comme ſon Neveu l'a raconté, non ſeulement à moi, mais à quantité d'autres Priſonniers dignes de Foi, dont quelques uns même ſont encore actuellement à la Haye, je laiſſe à penſer ce qu'il a pû faire ſur des malheureux ſans apui.

Mr. Fouquet mort, & feu Mademoiſelle aïant fait rentrer Mr. le Duc de Lauzun en grace, St. Mars eut le Gouvernement des Iſles d'Hiéres, pour recompenſe des cruautez qu'il avoit exercées ſur ſes deux malheureuſes victimes. Ce fut là qu'éloigné du Soleil il fit des cruautez inoüies, ſi j'en veux croire quelques uns de mes Compagnons, qui avoient parlé à des Priſonniers qui avoient été ſous la ferule de St. Mars dans l'Iſle St. Marguerite. Ils l'accuſoient d'avoir pouſſé la fureur juſqu'à laiſſer mourir

de faim, & même faire étouffer pluſieurs de ſes Priſonniers, dont il ne laiſſoit pas de toucher la penſion, comme ſi ils euſſent été vivans, long-tems après leur mort. Enfin Mr. de Beſſemaux Gouverneur de la Baſtille étant mort, Mr. des Granges Commis de Mr. le Comte de Pontchartrain, & Beau-Pére du Fils de St. Mars, ſollicita ce Gouvernement pour le Pere de ſon Gendre, & l'obtint du Roi. St. Mars étoit un petit homme très laid, & très mal-fait, qui paroiſſoit âgé de près de quatre vingt ans, quand je l'ai veu la premiére fois, tout courbé, tremblant, & d'un emportement terrible, jurant & blaſphêmant continuellement, & paroiſſant toûjours être en colére; dur, inexorable & cruel au dernier point.

Guillaume de Formanoir dit Corbé ſon Neveu, étoit encore plus laid, plus mal tourné, & plus méchant que ſon Oncle. Les Porte-Clefs & ſur tout Ru, qui le haïſſoit mortellement, diſoient hautement aux Priſonniers, & Ru me l'a dit pluſieurs fois, que Corbé étoit Fils d'un Jardinier de Montfort Lamaury en Beauſſe. St. Mars ſon Oncle par ſon credit lui avoit fait quitter la bêche & le râteau, pour l'élever à la dignité de Sous-Lieutenant dans une Compagnie de celles qu'on appelle ſalades; poſte qu'il avoit conſtamment conſervé ſous la protection de ſon Oncle pendant dix ſept à dix huit Ans, & dont ſans doute il auroit été à la fin chaſſé, malgré ſa perſeverance, ſi ſon Oncle n'en avoit delivré ſa Compagnie, pour en faire notre fleau. Il avoit à peu près cinquante Ans, quand

quand je l'ai veu la premiére fois. Son front pas plus large que le pouce, ſemble être une étiquette de parchemin grillé, ſous lequel s'enfoncent deux petits yeux de cochon brûlé, noirs comme des pruneaux relavez; il a un nez pointu comme un ſupoſitoire, ouvert par les narines en forme de ces machines dont on éteint les bougies dans les Egliſes. Il s'entend fort bien parler, car ſa bouche aboutit à ſes deux oreilles; il a tout au moins les deux tiers du viſage en gueule; ſes dents toutes corrompües, & d'une puanteur inſuportable, ont été peintes en ébeine par la fumée du tabac qu'il prend en quantité: quand il rit, il ouvre la bouche & ferme les yeux d'une maniére tout à fait riſible. L'on prendroit ſon menton pour le poliſſoir d'un Cordonnier. Il marche tout courbé ſur deux jambes caigneuſes, toutes contournées, comme celles d'un Baſſet d'Artois: cependant ſon eſprit eſt plus mal bâti & plus de travers que ſon corps.

Mr. du Joncas Lieutenant de Roi, étoit un Gentilhomme des environs de Bourdeaux; il étoit Exempt des Gardes, lorſqu'il entra Officier à la Baſtille, homme de moienne taille, mais bien fait, qui paſſoit ſes ſoixante Ans, qui avoit de bonnes & de mauvaiſes qualitez, comme tous les autres hommes. Pour moi, à qui il n'a jamais fait que du bien, je ſuis obligé d'en dire ſincerement mon ſentiment. Ses bonnes qualitez l'emportoient de beaucoup ſur les autres. Il étoit Officieux, affable, doux, honnête; jamais il ne m'a dit une parole deſobligeante; au contraire il ne

cherchoit qu'à me conſoler, & il n'a pas tenu à lui que je n'aie obtenu ma liberté. La derniére parole qu'il me dît avant ſa mort, eſt qu'il m'alloit faire ſortir, ou qu'il n'y pourroit rien. Tant qu'il a vêcu, il m'a prêté beaucoup de Livres, & il ſe declara hautement pour moi contre la Tyrannie de Corbé. Sçachant que la France, que ſon Maître avoit érigé en Porte-Clefs, m'avoit outragé de paroles, il s'emporta contre lui, juſqu'à vouloir l'envoier au Cachot, & proteſta, que ſi il lui arrivoit jamais d'inſulter le moindre Priſonnier, il le chaſſeroit, comme un Maraut qu'il étoit, malgré la Protection de ſon Maître. Ceux qui ſe plaignoient de Mr. du Joncas l'accuſoient d'être inquiet, vif, remuant, d'une ſévérité outrée, & de ne dire jamais la vérité. Cependant je proteſte qu'il m'a toûjours parlé avec ſincérité. Il me faiſoit beaucoup de douceurs, qu'il ne faiſoit pas aux autres Priſonniers, ſoit parce qu'il étoit perſuadé de mon innocence, ou parce qu'il connoiſſoit particuliérement un de mes proches Parents Conſeiller au Parlement de Guienne, qui lui avoit fait plaiſir, comme il me l'a dit pluſieurs fois. Il eſt vrai que c'eſt Mr. du Joncas qui a fait mettre pour la premiére fois des doubles portes à toutes les Chambres, & des avant-grilles à pluſieurs fenêtres, pour ôter aux Priſonniers la vüe ſur les Rües de Paris, & dans preſque toutes les Chambres, il n'y a laiſſé qu'une ſeule fenêtre ouverte, ce qui a fait un très grand prejudice à la ſanté des Priſonniers, auxquels il ne ſouffroit aucune communication : car un

un trou fait à la cheminée, ou au plancher, pour parler à ſes Voiſins, paſſoit chez lui pour un très grand crime, qu'il puniſſoit très ſévérement.

Je croi qu'il n'eſt pas beſoin que je retouche le Portrait de Jacques Roſarge Major, le plus brutal de tous les hommes; j'en ai déja dit aſſés & la ſuite de cette Hiſtoire fera connoître que les Priſonniers ne pouvoient pas tomber dans de plus indignes mains, ſi l'on n'en excepte la France Porte-Clefs, & Bernaville. J'en dis autant de l'Ecuyer Capitaine des Portes, cependant bien moins méchant, ſans comparaiſon, que le Major, & même il paroiſſoit qu'il avoit encore quelqu'eſpèce de crainte de Dieu.

Abraham Reilhe Chirurgien de la Baſtille, enfant de Niſmes, & c'eſt tout dire, pour prouver qu'il avoit de l'adreſſe & de l'eſprit: avec le ſçavoir faire & les ſoupleſſes d'un Languedocien, & l'avidité d'un Gaſcon, avoit des ongles juſqu'aux coudes affilez comme des raſoirs: jugez s'il avoit envie de faire Fortune, auſſi n'y épargnoit-il pas ſes petits ſoins. Il étoit tout nouveau venu à la Baſtille, lorſque j'y entrai, où l'Abbé Giraut l'avoit introduit; il étoit Frater, dans une Compagnie d'Infanterie. Il avoit encore l'habit de Soldat ſur le corps, quand je le vis la premiére fois, qui malgré la mauvaiſe teinture de caffé, dont on l'avoit ondoié, juroit qu'il conſerveroit ſa premiére inſtitution juſqu'à l'extrémité, dont il ne paroiſſoit pas fort éloigné. Ce Frater étoit un petit-bout d'homme bien alerte, au fond fort ignorant, car à peine ſçavoit-il faire la

barbe dans ſon Noviciat ; mais aux depens des Priſonniers, à pluſieurs deſquels il en a coûté cher, comme à moi, par exemple, qui en ſuis pour le bout de mon nez, & à quelques uns il en a coûté la vie ; comme aux Abbez Gonzelles Francomtois Fréres, dont il a tué l'Aîné, auquel à deux heures après midi, lorſqu'il ſe portoit fort bien, il donna de l'Emetique, pour le faire vomir, à trois heures il redoubla la doze ; à cinq heures *addatur ut ſupra*, & à dix heures de ſoir il étoit mort, dans une eſpèce de rage, & des douleurs inexprimables. Pour ſon Frére, il en a été quitte pour être eſtropié d'un bras ; mais il eſt ſans doute plus malheureux que ſon Aîné, tout mort qu'il eſt, puiſque le chagrin & le deſeſpoir l'ont fait devenir Fou, comme on le verra dans la ſuite de cette hiſtoire. Aux depens dis-je de ſes Patiens, ce Frater eſt devenu un bon Sujet de St. Coſme. Et ce qui a achevé d'en faire un Homme de conſequence, c'eſt que l'Apothicaire de la Baſtille étant mort, il en a acheté la charge, par la mediation de Bernaville, auquel il en a fait une retribution, car rien pour rien chez les Tyrans, & moiennant la loïale part qu'il lui fait de ſes parties d'Apothicaire, les Priſonniers, qui auparavant Rheilhe Titulaire, avoient abondamment toutes les drogues de la Pharmacie, ſont aujourd'hui privez du très neceſſaire, en patiſſent, en gemiſſent, & en ſont fort incommodez, pour ne rien dire de plus. Le Regiſtre n'en eſt pas moins largement chargé, aux depens du Roi, & de la ſanté des pauvres languiſſants. Quand il entra dans ce Château, il étoit

toit ſouple comme un gand rien de plus humble, ni de plus affectueux; mais quand il eut fait émonder ſa tête taillée en buis, ſur chaque cheveu de laquelle il y avoit au moins quatre lentes, arboré une des vieilles perruques ſurannées du Gouverneur, & endoſſé un de ſes vieux juſtaucorps, il devint inſolent, & traitta les Priſonniers avec un mépris inſuportable; & Mr. le Barberot trancha du Grand Seigneur.

*ô Tempora! ô mores.*

Ru étoit un des Porte-Clefs, âgé d'environ cinquante ans que le Gouverneur avoit amené de Provence: il en avoit bien les maniéres, & rencheriſſoit même ſur les plus univerſellement deſaprouvées. Je croi en avoir touché quelque choſe, & il ſe trouvera occaſion de parler de lui plus d'une fois

Il ne contribuoit pas peu à faire paroître les deux autres Porte-Clefs encore moins mauvais qu'ils n'étoient; quoique peut être il n'eſt pas entré de meilleurs Enfants qu'eux à la Baſtille, pour ſervir les Priſonniers. Boutonniére étoit Pariſien, Boutonnier de ſa profeſſion; bon Iſraëlite, ſans fraude ni dol; fort compatiſſant aux miſéres des Priſonniers; & je puis dire que les cruautez que l'on a exercées contre moi l'ont attendri, juſqu'à repandre des larmes ſur mes Souffrances.

Mais Bourgouin particuliérement meritoit une autre deſtinée que celle de Porte-Clefs; auſſi ne reſta-t-il pas long-temps à la Baſtille. Il étoit Bourguignon; il avoit ſervi dans les Dragons, où il étoit Marechal des Logis,

quand l'Abbé Giraut qui étoit allé acheter du vin chez l'Oncle de Bourgouin Curé en Bourgogne, l'en retira sous ombre de lui faire sa Fortune, & quand il le tint à la Bastille, il l'attacha au collier de misére. Mais bien loin d'y contracter la ferocité qu'inspire ce barbare emploi, il étoit civil, honnête, afable, & bienfaisant, & sans faire tort à ses Maîtres, il se faisoit un plaisir d'obliger tous les Prisonniers : je n'en ai pas vû un seul qui ne l'aimât tendrement.

J'ai gardé les Directeurs de la conscience des Prisonniers & des Prisonniéres, au moins de ceux & de celles qui avoient le malheur de les écouter, pour clore mes Portraits. Aux derniers les Bons.

L'Abbé Giraut Aumônier ordinaire de la Bastille est encore un Provençal, que St. Mars avoit amené de l'Ile de St. Marguerite. L'on disoit que son bon Maître St. Mars n'avoit point d'ame ; mais on se trompoit fort ; car ce charitable Prêtre étoit l'ame de St. Mars, puisque St. Mars n'étoit animé que par lui, il ne juroit que par lui, il n'écorchoit que par lui, il ne tyrannisoit que par lui. L'Abbé étoit la Marotte de St. Mars, & St. Mars étoit le Godenot de l'Abbé. *Nervis alienis mobile lignum.* Il n'agissoit que par l'Abbé, qui soufflioit de tous ses poumons (je me trompe, puisqu'ils passoient pour tous pouris) sur ce vieux tison, pour l'embraser & lui faire mettre le feu à tout ce qui l'environnoit. Il lui faisoit connoître que c'étoit l'intention de Dieu, qui se servoit de son pieux ministére pour punir les Mechants. Ce zèlé Aumônier étoit

le

le Gargotier de la Baſtille, quand j'y entrai; mais Corbé le trouvant trop prodigue, ſe ſubſtitua en ſa place pour retrecir les marmittes, bannir de la cuiſine toutes les caſſeroles, & metamorphoſer le bœuf en vache, que Bernaville encheriſſant ſur lui a trouvé le ſecret de convertir en charogne. L'Aumônier garda toûjours juſqu'à la mort de St. Mars la charge de ſommelier de la Baſtille; & ſi la charité de J. C. lui fit changer l'eau en vin, ce deteſtable Architiclin, pour être en tout Ante-Chriſt, ſans miracle, trouva l'art de changer le vin en eau. Bien loin d'aller conſoler les Priſonniers dans leurs Chambres, comme ſon devoir l'y obligeoit, je ne l'ai jamais vû venir qu'une ſeule fois dans la notre, le jour precedent d'une viſite que devoit faire M. le Comte de Pontchartrain, mais qu'il ne fit pas, ſe contentant de la faire faire par M. d'Argenſon, pour me prier de la part de ſon cher Maître, & m'exhorter chrétiennement de ne pas faire de plaintes contre la mauvaiſe nouriture, & ſur tout de ne pas découvrir qu'on nous laiſſoit paſſer tous les hyvers, ſans voir d'autre feu que celui d'une très avare chandelle, me promettant de la part de M. de St. Mars, & me jurant foi de Prêtre, que non ſeulement on ne me laiſſeroit manquer de rien, mais que tous les deux, prevenus de mon innocence, alloient travailler ſerieuſement à me procurer ma liberté. Je fis ſemblant de le croire: je ne dis mot, voiant que d'Argenſon étoit ſeul à faire ſa viſite: je fus cependant encore plus maltraitté qu'auparavant.

Si il ne viſitoit jamais les Priſonniers, il n'en étoit pas de même des Priſonniéres, chez leſquelles il étoit toûjours fouré, chez celles au moins qui en valoient la peine. C'eſt une choſe horrible, que d'entendre les abominations que les Priſonniers en racontoient, & dont pluſieurs affirmoient avoir été les témoins oculaires. Le jeune M. Schrader de la Ville de Hameln dans le Païs de Hannovre, fort joly Garçon, & d'un mérite diſtingué, m'a proteſté d'avoir vû par des trous qu'il avoit faits à ſon plancher, une Femme nommée Fleury, & une jeune Fille nommée Marton toutes nuës, & ce Bouc execrable, commettre des crimes ſi horribles, que je rougirois d'en ſalir ma plume, & plût-à-Dieu les pouvoir bannir auſſi facilement de ma penſée; & Corbé partager avec lui ſes infames plaiſirs; & que tous deux avoient encore corrompu une jeune Damoiſelle nommée Bondy, belle à charmer. Le Frere aîné de M. de Pec, qui fut mis après lui dans la même chambre, & l'Abbé Papaſaredo Prêtre Italien, ont vû & affirmé la même choſe. Le nommé Jean Alexandre van der Burg Hollandois, qui ſe diſoit d'Amſterdam, m'a proteſté que c'étoit une choſe qui n'étoit que trop conſtante, me recitant des circonſtances épouvantables, qui étoient ateſtées par quantité d'autres Priſonniers dignes de foi. Quand ces infames avoient à leur diſpoſition une Femme, ou une Fille qui leur plaiſoit; ſi elle reſiſtoit à leurs brutalitez, ils la plongeoient dans d'affreux Cachots, pour la faire ſuccomber & la forcer

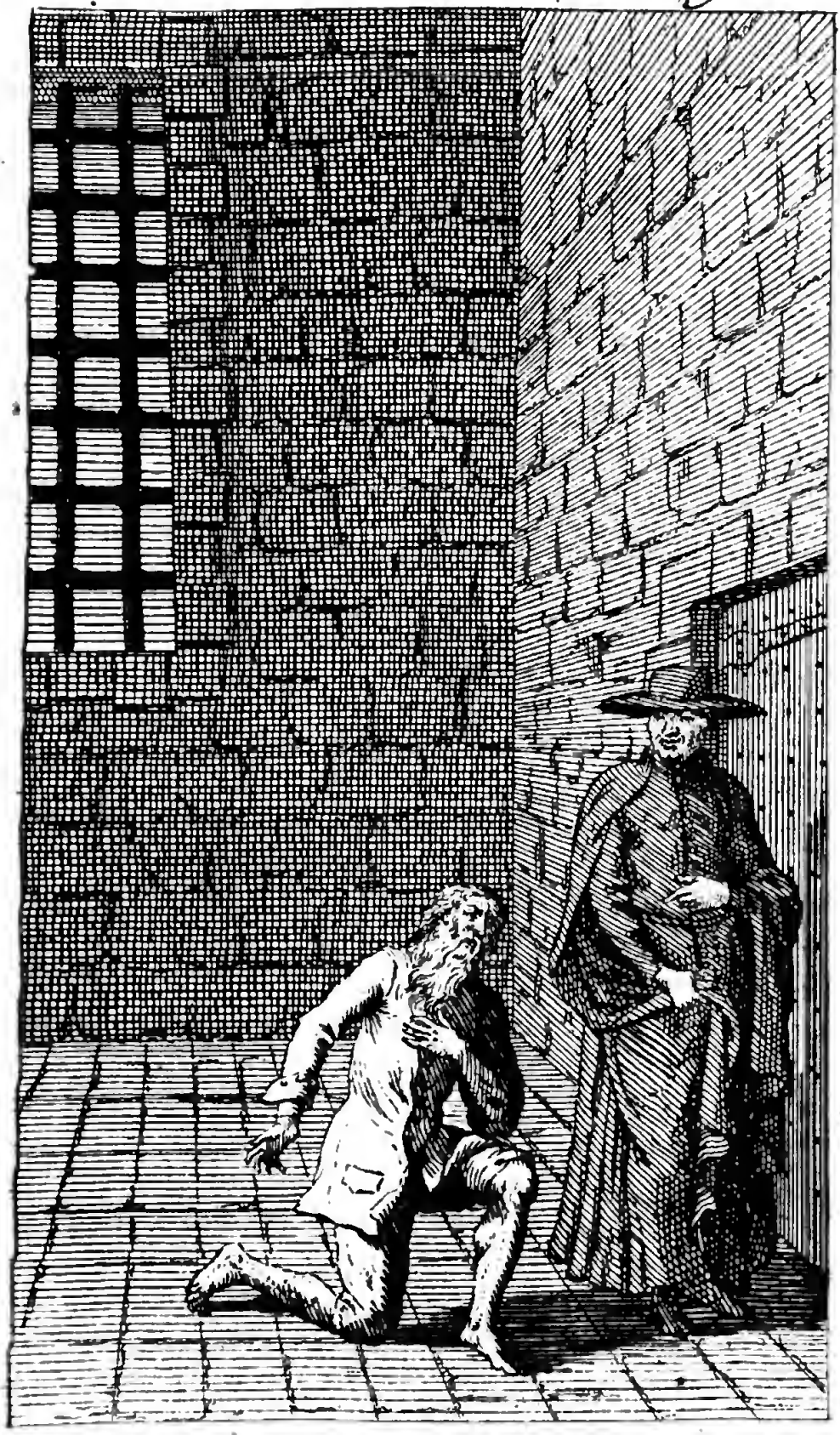
à ſe

à ſe rendre : ſi elle y acquieſçoit, rien ne lui manquoit. Ces intégres Adminiſtrateurs lui fourniſſoient abondamment les choſes les plus délicieuſes de la vie : le Gibier le plus rare, les vins les plus exquis, les plus belles confitures, la patiſſerie la plus fine ; rien ne lui étoit épargné ; tout lui étoit donné avec profuſion ; enſorte que, quand ſes Amants étoient ſortis, elle en fourniſſoit abondamment tous ſes voiſins, qui étoient ſur ſa tête, & ſous ſes pieds. Le jeune M. Schrader de Pec, qui avoit été ſeul ſur la tête de pluſieurs, & enſuite en compagnie dans le même lieu, m'a juré que la Fleury & Marton avoient réſolu de le faire deſcendre dans leur chambre ; & qu'elles avoient demandé à leurs Galants une broche pour rôtir leurs Perdrix & leur Cailles, ſous pretexte de les manger plus chaudes, mais dans la vérité pour la prêter à M. Schrader, pour faire un trou dans la cheminée ; ce qu'il alloit executer, lors qu'on lui amena pour Compagnons l'Abbé Papaſſaredo & le nommé Nicolas Sandro, très bon enfant du Village des Hayes d'Aveſne du côté du Hainaut, autres témoins oculaires de ces abominations. J'ai eu avec ce dernier une communication dont je parlerai dans la ſuite de cette Hiſtoire. Le jour que l'Abbé Papaſſaredo & Sandro entrerent avec M. Schrader au deſſus de ces Femmes, elles leur donnerent de quoi faire ſi bonne chére, que Papaſſaredo, qui étoit affamé de longue main, s'emplit tant l'eſtomac qu'il en penſa crever : il mangea tant de confitures, & but tant de vin d'Eſpagne,

qu'il ne fit que vomir toute la nuit ; & ſes Compagnons étoient fort embaraſſez à purger leur Chambre de ſon ordure ; car l'odeur du vin & des confitures n'auroit pas manqué de les faire découvrir le lendemain. La diſgreſſion eſt un peu longue, mais très neceſſaire, pour faire connoître l'integrité de ce pieux & charitable Aumônier, qui étant un Homme de moienne taille, a le viſage fait comme un maſque ; de grands yeux creux, un long nez en rabattant à la Boromée, fait en bec de Perroquet, une bouche relevée comme celle d'un More, avec un teint plombé & olivâtre, crachant continuellement, & ſe plaignant ſans ceſſe d'une oppreſſion de poitrine. Au reſte d'une propreté Abbatiale ; toûjours le caſtor le plus luſtré, la perruque la plus blonde & la mieux poudrée, le rabat de la bonne faiſeuſe, le plus regulier, ſur lequel la Nonne la plus critique n'auroit pas trouvé la moindre choſe à glozer ; le glan le plus poupin, le bas de ſoïe le mieux tiré, & le ſoulier tout des plus mignons. Auſſi nous avons découvert dans la ſuitte, comme je le ferai voir qu'il ne s'en tenoit pas à ſes ſeules Poulettes les Priſonniéres, & qu'il étoit encore l'Adonis de certaines Nonnaines qui l'accabloient de preſens & de billets doux, un desquels le hazard & ſon avarice nous firent tomber entre les mains, comme on le verra plus bas.

Le Pére Riquelet de la *venerable* Société, ſemble être à ſa mine groſſiére & lourde un Jeſuite tout des plus Pinchinats, mais dans le fond il eſt un des plus fins & des plus retors.

Tome 1 Pag. 86



tors. Les ſubtilitez lui ſortent de tous les côtez ; il eſt tout farci de reſtrictions mentales, & doublé de la plus fine étamine. Je ne ſçai ſi c'eſt ſon naturel, ou l'air contagieux de la Baſtille qui le faiſoit mentir ; mais il n'a jamais dit la vérité aux Priſonniers ſes Enfans ſpirituels, légitimes ou Proſelytes, ce qui l'avoit fait ſurnommer le Bâteleur ſpirituel, ou l'endormeur de Couleuvres. J'ai entendu onze Priſonniers ſeparez en trois Chambres, ſe faire un raport fidelle de la converſation que chacun en particulier, & ſeparement avoit eüe avec ce bon Pere en un même jour, qui toutes ſe trouvoient differentes & ſe contrarioient quand on en faiſoit le raport des unes aux autres. Jamais il ne regarde un homme en face, toûjours la veüe baiſſée ſur le plancher ; il eſt facile de remarquer la gêne & l'inquietude où il eſt à chercher des repónſes conformes à ſes intentions, ou à celles des Perſonnes qui l'emploient. Il a un grand deffaut ; c'eſt qu'il manque de memoire, qualité ſi neceſſaire à un bon menteur. Pour m'être laiſſé ſeduire à cet Artificieux, par le deſir de ma liberté, & avoir feint d'écouter favorablement cet Impoſteur, je dirai dans la ſuite ce qu'il m'en a coûté ; car ç'a été ſans doute un de ceux qui a le plus contribué à ma longue detention, & le principal inſtrument de mes tourments. Que Dieu lui faſſe miſericorde, & le convertiſſe & tous les Mechants. La premiére choſe que les Priſonniers diſoient à un Nouveau-venu, c'étoit de ſe prendre garde du Pere Riquelet, qui ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de reveler la Confeſſion des Priſon-

ſonniers aux Miniſtres de la Baſtille, comme pluſieurs l'ont malheureuſement éprouvé, & quelques-uns me l'ont affirmé ſur tout ce qu'ils avoient de plus ſacré.

Je devrois encore ici dire quelque choſe du nommé la France, mais j'attends à le faire quand je le mettrai ſur la Scène, où il a joué un Perſonnage tout des plus cruels.

J'ai déja dit que je demeurai dans la Chambre de la ſeconde de la Chapelle depuis le 16. du Mois de Mai 1702. jour de mon empriſonnement, juſqu'au 31. de Juillet ſuivant. Pendant ce temps là il ne ſe paſſa rien de conſiderable qui pût parvenir à ma connoiſſance, puiſqu'il n'étoit permis qu'aux mouches, aux rats, & à mes Tyrans de me viſiter. J'entendois tous les ſoirs réguliérement un bruit ſourd, comme ſi l'on eût refrapé de la Monnoie à la Baſtille. Ce bruit, qui ſembloit venir comme des ſouterrains du Jardin, commençoit juſtement à dix heures & demie du ſoir, & duroit juſqu'à une heure preciſe. C'étoit la même cadence, le même intervale, le même bruit, & tous les mouvements d'un balancier, & qui continuoit tous les jours ſans interruption, excépté le Dimanche; & j'ai cru, ou qu'ils faiſoient de la Fauſſe monnoie, ou du moins qu'ils remarquoient les eſpèces. Ils étoient aſſés avares & aſſés méchants pour ajouter ce crime à tous ceux qu'ils commettoient. Il y eût auſſi un Sergeant de la Compagnie qui tomba du Coridor dans le foſſé, & ſe tua. J'avois deſſein d'avertir les Officiers, que les Ouvriers qui travailloient depuis quelques jours au Coridor, avoient ſi mal diſpo-

ſé

ſé leurs planches, que ceux qui paſſeroient deſſus courroient riſque de ſe bleſſer, mais malheureuſement ce fut le Major qui vint me voir ſouper, & il étoit ſi yvre que jamais je ne pû lui faire entendre raiſon. Sur les onze heures du ſoir j'entendis le Sergeant, qui demanda à la Sentinelle s'il pouvoit paſſer ſans hazard ſur la planche. Oui, lui dit le Soldat, pourvû que vous preniez du côté de la muraille ; c'étoit juſtement le mauvais endroit, aparemment qu'il vouloit ſe venger de quelques coups de manche de hallebarde ; & comme j'avois très diſtinctement entendu ce dangereux Conſeil, je me levai au plus vite pour lui dire de n'en rien faire : mais dans l'inſtant que j'ouvrois ma fenêtre en lui criant de paſſer de l'autre côté ; j'entendis la planche qui lui manqua ſous les pieds, & le pauvre Homme tomber dans le foſſé, de la hauteur de plus de trente ſix pieds, où je l'exhortai de mon mieux de demander pardon à Dieu de ſes fautes, & de lui recommander ſon ame. Ils furent très longtemps avant que de le ſecourir, & l'enleverent avec beaucoup de dificulté ; car pour deſcendre dans le foſſé il n'y a qu'un eſcalier tournant, où un homme libre a aſſés de peine à paſſer. Deux jours après il mourut tout briſé, dans des douleurs très aigües, comme me le dit le Major. Il m'affirma que le Gouverneur en avoit beaucoup de chagrin, puiſque le mort étoit un Gentilhomme d'un merite diſtingué, très brave Officier, & fort aimé des Soldats. Il n'y avoit que ce dernier article qui fût veritable ; car cet infortuné Sergeant, étoit un pauvre Tail-

Tailleur de ſa profeſſion, qui habilloit les Priſonniers, parce qu'ils le ſont tous aux depens du Roi, quand ils n'ont pas la liberté d'écrire chez eux; & le Gouverneur lui avoit accordé ſa hallebarde, quoiqu'il n'eût jamais ſervi, pour avoir ſes façons d'habits à meilleur marché. Je dirai, par parenthèſe, que ce Coridor qui n'eſt que de bois, & qui tourne tout au tour de la Baſtille, coûte plus au Roi à entretenir, que s'il l'avoit fait bâtir de marbre de Paros, ou de Granit; car il y a tous les Ans une quantité conſiderable d'Ouvriers à y travailler. Le Roi en eſt la dupe; mais qu'importe? Les Officiers y trouvent leur compte, & les Ouvriers auſſi.

J'entendis dans la ſuite qu'il y avoit des Priſonniers dans une Chambre qui étoit au deſſus de la mienne; j'eu beau leur donner des ſignaux, & frapper contre le plancher, avec un morceau des fonds de mon lit, je ne pû les obliger à percer le plancher, pour me parler. J'ai pourtant ſçeu depuis que c'étoit un Kouakre nommé Mr. de Brunsfields Anglois, qui avoit ſuivi le Roi Jacques, qui étoit dans cette Chambre avec le Curé de Lery, comme ce dernier me l'a dit cinq ou ſix Mois après.

Un ſoir que j'étois couché & que je dormois tranquilement, malgré l'horreur du lieu où je repoſois, & la dureté de mon grabat, je fus reveillé par le fracas des verroux, à minuit; & tout d'un coup je vis entrer le Major yvre à ſon ordinaire, qui me demanda tout en fureur, d'où vient que je chantois en langue étrangére? que le Gouverneur en vou-

vouloit ſçavoir la raiſon, & que la Sentinelle m'avoit entendu chanter en Anglois. Je lui dis, qu'outre que la ſituation où il me trouvoit lui pouvoit ſervir de reponſe, que je ne pouvois pas comprendre, comment un homme pouvoit chanter dans l'Enfer; & qu'à peine pouvois-je demander mes neceſſitez, en Anglois. J'ai cependant bien entendu chanter depuis, & par des Gens tout d'un autre caractére que des Chanteurs de l'Opera, ce qui n'a pas été une de mes moindres peines. Ru qui l'accompagnoit, encore qu'il ne fût pas plus raiſonnable que lui, quoique moins plein de vin, lui affirma qu'il ſe méprenoit, auſſi-bien que la Sentinelle, qui avoit pris une Chambre pour l'autre, & qu'il ſe doutoit bien qui étoit celui qui avoit chanté. En effet j'ai ſçû depuis que c'étoit le Kouakre. Ils refermerent les Portes, & me laiſſerent rêver à cette biſare avanture.

Toute mon occupation dans cette Chambre, fut de me reconcilier ſincerement avec le ſuprême Souverain; d'approfondir mon néant, de repaſſer les égarements de ma jeuneſſe, pour les deteſter du plus profond de mon cœur; de me conſacrer entiérement à Dieu, & de prendre de fermes reſolutions pour diriger à l'avenir tous les actes de ma vie, au niveau de ſes divines loix; de l'avoir toûjours preſent devant mes yeux, & de lui dévoüer juſqu'à mes moindres penſées. Je pris une habitude de ne commencer aucune action, quelque légére qu'elle fût, ſans lui avoir auparavant demandé ſes lumiéres, pour l'executer ſelon ſon bon plaiſir. Le matin, en

m'é-

m'éveillant, je prevenois promptement mes penſées, pour lui en offrir les premices; & c'eſt toûjours ce que j'ai conſtamment accompli depuis : & j'en ai retiré, & j'en retire encore tous les jours de très grands avantages. Les Perſonnes de piété, ne ſeront peut-être pas fâchées de voir à quoi j'emploiois le temps dans ma Priſon, de quelles limes je me ſervois, pour limer mes fers, & le fruit que je retirois de mes meditations. Voici quelques Sonnets que j'écrivis contre les murs de ma Chambre, & qui n'ont pas heureuſement échapé de ma memoire, par l'habitude que je me ſuis faite de les repeter tous les jours de ma Priſon.

## Sonnet Chrétien, en forme de Priére pour le Matin.

*Fais qu'en ouvrant les yeux, je t'ouvre auſſi mon ame,*
*Embraſe la, Seigneur, des feux de ton amour;*
*Et puis que ta bonté m'accorde encor ce jour,*
*Empêche que le vice en corrompe la trame.*

*Que j'aime les Vertus qu'un Monde aveugle blame;*
*Que la crainte & l'eſpoir m'animent tour à tour:*
*Que ſans ceſſe occupé des charmes de ta Cour,*
*Mon cœur élance au Ciel les torrens de ſa flame.*

*Arrache de mon ſein l'orgueil, la vanité;*
*Que j'aſpire à ta gloire, avec humilité;*

*Que*

*Que ta main me conduiſe, & que la Foi m'éclaire.*

*Que je beniſſe en paix la rigueur de mon ſort;*
*Que chaque acte aujourdhui me prepare à la mort,*
*Et que mon ſeul deſir ſoit celui de te plaire.*

## Sonnet, en forme de Priére, pour le Soir. En Bouts-rimez.

*Je ferme, ô Dieu, mes yeux, & je t'ouvre . . mon ame;*
*Dans les bras du ſommeil fais veiller mon . . amour;*
*Que la nuit du péché faſſe place au grand . . jour,*
*Dont le temps ne pourra jamais uſer . la trame.*

*Aujourdhui j'ai péché, j'en mérite le . . . blâme;*
*Excite ma douleur, par un heureux re- . . . tour:*
*Que je rentre au ſentier qui conduit à . . ta Cour;*
*Qu'à force de ſoupirs je rálume ma . . flame.*

*Je deteſte à tes pieds . . l'orgueil, la vanité;*
*Je veux à ton exemple aimer l' . . humilité;*
*Dans l'ombre de la nuit, que ta grace . . m'éclaire.*

*Ta juſtice en ce lit peut terminer . . mon ſort,*

*Et*

*Et joindre mon ſommeil au ſommeil de . . la mort ;*
*Je mourrai ſatisfait, ſi ma mort peut . . . te plaire.*

## Autre Sonnet, en forme de Priére pour le Matin.

*Ouvrant les yeux, Seigneur, mon ame eſt éblouie*
*De l'anguſte clarté qui diſſippe la nuit :*
*Je t'offre cet inſtant & tous ceux de ma vie ;*
*Purge moi du poiſon qui cent fois m'a ſeduit.*

*J'adore, humilié, ta Grandeur infinie ;*
*Je veux par ton amour ſans ceſſe être conduit :*
*Si j'oſai t'offenſer, que ta bonté l'oublie ;*
*Car privé de ta grace où ſerois-je reduit ?*

*Arrache de mon ſein tons les deſirs frivoles ;*
*Eléve ma penſée ; anime mes paroles ;*
*Soutiens ma Foi fragile ; excite ma langueur.*

*Que je ſouffre tes coups ſans murmure, ſans plainte ;*
*Fais moi ſuivre tes Loix ; fais moi vivre en ta crainte ;*
*Fais fondre avec ton feu la glace de mon cœur.*

## Autre Sonnet, ſur le même ſujet en Bouts-rimez.

*De mille enchantements vois mon ame . . éblouie,*
*Fais moi ſortir, Seigneur, de la terrible . nuit*
*Où l'Ennemi crüel a fait languir . . ma vie:*
*Soleil pur, fais moi voir l'erreur qui . . m'a ſeduit.*

*D'un forfait infini, la peine eſt . . infinie:*
*Je tremble au bord du gouffre où l'orgueil m'a . . conduit:*
*Ne permets pas, ô Dieu! qu'en ce jours je t' . . oublie,*
*Peins à mes yeux l'horreur où l'injuſte eſt . . reduit.*

*Que j'abhorre le Monde, & ſes pompes . . frivoles:*
*Devoile moi le ſens de tes ſaintes . . paroles,*
*Si mon cœur s'aſſoupit, reveille ſa . langueur.*

*Si je meurs dans les fers, que j'y vive . . . ſans plainte;*
*Perce un ſein criminel des fléches de . . . ta crainte;*
*Du feu de ton amour daigne enflamer . . mon cœur.*

Sonnet

## Sonnet, en forme de Priére, pour le Soir.

### Sur les mêmes Bouts-rimez.

*Du faux jour du péché . . . mon ame eſt é-*
*. . . blouie*
*Son éclat éclipſé me fait craindre . . la nuit,*
*Ce terme redouté qui doit borner . . ma vie:*
*Pardonne moi, Seigneur l'erreur qui . . . m'a*
*ſéduit.*

*J'adore en me couchant . . . ta Grandeur in-*
*finie:*
*J'aſpire à ce grand jour où la Foi nous . . .*
*conduit.*
*Helas! quelle eſt la fin d'un Pécheur qui t' . .*
*. . oublie?*
*Et ſi tu m'oubliois, où ſerois je . reduit?*

*Banni de mon ſommeil tous les ſonges . . .*
*frivoles;*
*Peut-être ſont-ce ici les derniéres . . . paroles*
*Que ma bouche t'adreſſe avec trop de . langueur.*

*Que ne puis-je mêler mes pleurs avec ma . .*
*plainte!*
*Regarde avec pitié le ſujet de ma . . . crainte;*
*Accorde ton amour aux élans . . de mon cœur.*

Autre

## Autre Sonnet, ſur le même ſujet.

## Sur les mêmes Bouts-rimez.

*Ne ſouffre pas, Seigneur, que mon âme . . éblouie*
*Des ombres du péché paſſe à l'affreuſe . . nuit;*
*Ni qu'un ſommeil fatal le dernier . . de ma vie,*
*Me livre à l'Impoſteur . . qui cent fois m'a ſeduit.*

*Mon crime eſt infini, mais ta grace . . infinie*
*M'arrache de l'abyme où l'erreur nous . . . conduit;*
*Je la ſens qui m'éveille alors que je t' . oublie,*
*Et me fait voir l'état où l'ingrat eſt . . reduit.*

*A tes pieds proſterné, de cent choſes . . frivoles,*
*De mille égarements, d'indiſcrettes . . paroles*
*Je m'accuſe confus avec trop de . . langueur.*

*Anime mes ſoupirs; écoute ma com- plainte;*
*Fais ſucceder l'amour à ma trop juſte . crainte;*
*Quand je dors dans tes bras, viens veiller dans . . mon cœur.*

Un jour que je reflechiſſois aux caprices de la Fortune, & que je faiſois un paralelle de l'éclat pompeux où Mr. Chamillart étoit élevé, avec l'état humiliant où je me voiois reduit, contre toutes les tendres & obligeantes

tes promeſſes qu'il m'avoit faites, de me procurer un établiſſement ſolide, je fis cette Epigramme.

*L'Illuſtre Chamillart m'accordoit ſa tendreſſe,*
*Lors qu'un heureux éclat brilloit dans ma Maiſon;*
*La Fortune l'élève, autant qu'elle m'abaiſſe,*
*Car il eſt fait Miniſtre, & je ſuis en Priſon.*

Cependant, diſois je, un moment après, quelle eſt cette élevation? qu'elle eſt éblouiſſante! qu'elle eſt fragile! qu'elle eſt inconſtante! qu'elle eſt onereuſe! où me conduiroit-elle, ſi c'étoit mon état? peut-être dans une éternité malheureuſe! où me conduiront mes ſouffrances? ſans doute dans une éternité bienheureuſe, ſi j'en fais un bon uſage! après tout nul n'eſt malheureux en cette vie, que celui qui le croit être: & rien ne peut troubler celui qui cherche ſon unique bonheur dans la volonté de Dieu. Saint Paul étoit plus heureux dans ſes chaînes, que l'Empereur qui l'en chargeoit ne l'étoit ſur ſon trône. *Fortuna miſerrima tuta eſt*, diſoit Ovide.

Comme je rappellois dans mon idée tous les morceaux de Poëſie que j'avois vû dans le Monde, & qui n'étoient pas encore échapez à ma mémoire, comme ils ont fait depuis; car alors je l'avois parfaitement heureuſe, & je l'ai conſervée telle juſqu'à l'âge de cinquante ans; mais ſoit que la Nature épuiſée par tant de travaux que j'ai ſoufferts, ſoit que l'activité avec laquelle j'ai travaillé en

en Proſe & en Vers pendant plus d'onze ans l'ait énervée, je l'ai preſqu'entiérement perdue, & peu s'en eſt fallu que je n'aye eu le même malheur de Corvinus : en repaſſant, dis-je, le Sonnet de Mr. Lombard Miniſtre à Midelbourg, qui eſt très beau, quoiqu'irregulier; je voulus eſſaïer d'en faire un ſur la même matiére. Voici le ſien.

## Sonnet de M. Lombart ſur le Tabac.

*Doux charme de ma ſolitude,*
*Brulante pippe, ardant fourneau*
*Qui purge d'humeur mon cerveau,*
*Et mon eſprit d'inquietude,*

*Tabac dont mon ame eſt ravie,*
*Lors que je te vois perdre en l'air*
*Auſſi promptement qu'un éclair,*
*Je vois l'image de ma vie.*

*Je remets dans mon ſouvenir,*
*Ce qu'un jour je dois devenir,*
*N'étant qu'une cendre animée:*

*Et tout confus je m'aperçoi,*
*Qu'en courant après ta fumée,*
*Je paſſe de même que toi.*

Voici le mien.

## Sonnet Chrétien ſur le Tabac.

*Tabac, precieux foin, amuſante fumée*
*Tu mets devant mes yeux l'image de la mort;*

*Ton herbe, en distilant la vapeur qui m'endort,*
*Dans ce creuset fragile est bien-tôt consumée.*

*Qu'est ce que nôtre vie? une cendre animée;*
*Elle s'évanoüit après un foible effort;*
*Nôtre corps se dissout, l'esprit prend son essort,*
*Et laisse ce fumier dont nôtre âme est charmée.*

*Subtile exhalaison qui s'évapore en l'air,*
*Tu montres que nos jours passent comme un éclair;*
*Le temps nous les ravit d'une vîtesse extréme.*

*Ton charbon embrasé semble dire tout bas:*
*Tu t'éteins comme moi, tu finiras de même,*
*Mais si ton corps perit, ton ame ne meurt pas.*

J'ai bien des fois repassé les beaux Vers suivans, & j'ai eu tout le temps de regretter la faute que j'avois faite, de ne les pas mettre en pratique dans le Monde.

*Stet quicunque volet potens*
*Aulæ limine Lubrico;*
*Me dulcis saturet quies:*
*Obscuro positus loco*
*Lene perfruar otio.*
*Nullis nota Quiritibus*
*Ætas per tacitum fluet.*
*Sic cum transierint mei*
*Nullo cum strepitu dies,*
*Plebejus moriar Senex,*
*Illi mors gravis incubat,*
*Qui nimis notus omnibus,*
*Ignotus moritur sibi.*

En voici une imitation qui m'a paru très belle, & ſur laquelle je fis les Bouts-rimez ſuivans, qui me ſemblerent convenir aſſez bien au déplorable état où je me voiois reduit.

## SONNET.

*S'élève qui voudra, par force, ou par adreſſe*
*Juſqu'au ſommet gliſſant des Grandeurs de la Cour;*
*Moi je veux, ſans quitter mon aimable ſejour,*
*Loin du Monde & du bruit rechercher la Sageſſe.*

*Là, ſans crainte des Grands, ſans faſte ſans triſteſſe,*
*Mes yeux, après la nuit, verront naître le jour:*
*Je verrai les ſaiſons ſe ſuivre tour à tour,*
*Et dans un doux repos j'attendrai la vieilleſſe.*

*Ainſi lorſque le ſort viendra rompre le cours*
*Des bien-heureux moments qui compoſent mes jours,*
*Je mourai chargé d'ans, inconnu ſolitaire.*

*Qu'un Homme eſt miſerable, à l'heure du trepas,*
*Lors qu'aiant negligé le ſeul point néceſſaire,*
*Il meurt connu de tous, & ne ſe connoît pas.*

## Sonnet en Bouts-rimez.

*Il faut bien de l'eſprit, il faut bien de l' . . adreſſe*
*Pour éviter les laqs que l'on tend à . la Cour;*
*Elle m'a vendu cher ſon ſeduiſant . . ſejour,*
*Charmé de ſes attraits, je manque de . . ſageſſe.*

*Ses plaiſirs m'ont plongé dans l'affreuſe . . . triſteſſe;*
*Et ſon brillant éclat m'a fait perdre . le jour;*
*Du Louvre j'ai tombé dans une obſcure . Tour.*
*Où je vois tous les maux prevenir ma . . vieilleſſe.*

*Les remords, les chagrins, pour en ourdir . . . le cours,*
*En tranſports, en combats font écouler mes . . jours,*
*Et changent en tombeau mon Antre . ſolitaire.*

*Car qu'eſt-ce que ma vie? un éternel . . . trepas;*
*On me la laiſſe ici, comme un mal . . neceſſaire*
*Pour ſouffrir mille morts, & pour n'en mourir . . . . . pas.*

Ce fut dans ce triſte lieu que je commençai à compoſer mon Poëme de l'Amour & de l'Amitié, que dans la ſuite j'ai pouſſé juſqu'à ſix mille Vers, que mes barbares Tyrans m'ont ravi, auſſi bien que mes autres Ouvrages,

ges, dont la perte m'a été plus ſenſible, que tous les tourmens que j'ai ſoufferts dans ma Priſon, quelqu'exceſſifs qu'ils aïent été: car ce que j'en ai ſauvé n'aproche pas de ceux que j'ai perdus; j'avois encore tout mon feu quand je les ai compoſez, & plus d'onze ans de Baſtille l'ont bien étouffé, pour ne pas dire entiérement éteint. Ce Poëme étoit ce que j'ai fait de moins mauvais en ma vie; auſſi l'avois-je compoſé en vüe de ma chére Epouze, dont le precieux ſouvenir ſembloit m'en avoir dicté les plus tendres endroits.

Le Sonnet de des Bareaux eſt trop beau, trop célèbre, & me convient trop bien, pour le laiſſer ſans Bouts-rimez: je ſçai qu'on en a fait pluſieurs qui valent, ſans doute, mieux que le mien, cependant je le donne tel qu'il eſt.

## SONNET.

### Le Pécheur s'accuſant devant Dieu.

*Seigneur tes jugemens ſont remplis d'équité;*
*Toûjours tu prends plaiſir à nous être propice;*
*Mais j'ai fait tant de mal, que jamais ta bonté*
*Ne peut me pardonner, ſans choquer ta Juſtice.*

*Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété*
*Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice:*
*Ton interêt s'oppoſe à ma felicité,*
*Et ta Clemence même attend que je periſſe.*

*Contente ton deſir, puis qu'il t'eſt glorieux;*

*Offenſe toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;*
*Tonne, frappe, il eſt temps, rends moi Guerre*
*pour Guerre.*

*J'adore en expirant la raiſon qui t'aigrit :*
*Mais deſſus quel endroit peut tomber ton ton-*
*nerre,*
*Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus Chriſt.*

## Sonnet en Bouts-rimez.

## Dieu répond au Pécheur.

*Puiſque mes . . . jugemens ſont remplis d'é-*
*quité,*
*Au Pécheur pénitent je veux . . être propice :*
*Il eſt vrai que ton crime a lâſſé ma . . bonté ;*
*Mais je puis pardonner, ſans choquer ma . .*
*juſtice.*

*Oui, quoique la grandeur de ton . . impiété*
*Ne laiſſe à mon courroux . . que le choix au*
*ſupplice ;*
*Tes cris, qui m'ont fléchi ſont ta . . felicité,*
*Mon Amour ne veut pas qu'un cœur contrit . .*
*periſſe.*

*Toûjours de faire grace il me fut . glorieux ;*
*Je ſuis touché des pleurs qui coulent de tes . .*
*yeux :*
*Au ſeul impenitent je declare la . . . Guerre.*

*Un ſoupir m'adoucit, ſi le péché m' . aigrit,*
*Mon Fils qui te reclame arrête mon . tonnerre ;*
*Que puis-je refuſer au ſang de Jeſus-Chriſt ?*

Je

Je fis encore quantité d'autres Vers dans cette Premiére Chambre, mais outre qu'il ne m'en ſouvient plus, il eſt temps de paſſer à une autre Scène, car ſi j'emploiois autant de temps à toutes les autres, je craindrois d'abuſer de la patience de ceux, qui voudront bien ſe donner la peine de lire cette Hiſtoire.

Il y avoit deux Mois & demi juſtes que j'étois dans la ſeconde de la Chapelle, lorſque le lundi 31. jour de Juillet, ſur les trois heures après midi, après le vacarme ordinaire des clefs, des verroux, des portes, & de leurs écos, je vis entrer dans ma Chambre le Major accompagné de Ru, & d'un autre viſage qui m'étoit inconnu. Roſarge, après ſes burleſques reverences, dont il n'étoit pas avare, me dit de m'habiller. Quoi! lui dis-je, Monſieur, eſt-ce que ma liberté eſt venüe? Non, Monſieur, reprit il, c'eſt un petit changement, un petit changement, par ordre de Mr. le Gouverneur qui veut faire reblanchir vôtre Chambre. Pendant que je quittai ma Robe de Chambre pour m'habiller, les deux Aſſiſtans du Major ſe ſaiſirent de mes hardes, & lui me donna la main avec une gravité riſible, pour ſortir de la Chambre & deſcendre l'eſcalier: on ferma la porte & pendant tout le reſte de ma Priſon, je n'ai pas rentré dans cette Tour. On me fit traverſer la Cour, où je ne vis perſonne, ſans me dire où l'on me menoit. Le Major ouvrit la porte d'une autre Tour, ditte la Bertaudiére, comme je l'ai apris depuis, & après avoir monté environ vingt cinq à trente marches, on me fit entrer

dans un lieu, où l'on ne voioit goute. Je voulus demander au Major ce que j'avois fait à Mr. le Gouverneur, pour me mettre dans un lieu ſi affreux, mais ſans vouloir me repondre un ſeul mot, on jetta mes hardes dans l'embraſure d'un creneau, & l'on ferma promptement la porte ſur moi. Je me mis à rêver ſur cette avanture, ſans m'allarmer cependant. C'étoit un petit reduit Octogone large environ de douze à treize pieds en tous ſens, & à peu près de la même hauteur. Il y avoit un pied d'ordure ſur le plancher, qui empêchoit de voir qu'il étoit de plâtre; tous les creneaux étoient bouchez, à la reſerve de deux qui étoient grillez. Ces creneaux étoient du côté de la Chambre larges de deux pieds, & alloient toûjours en diminuant en cône, dans l'épaiſſeur du mur juſqu'à l'extrémité, qui du côté du foſſé n'avoit pas demy pied d'ouverture, & par ce même côté, étoient fermez d'un treillis de fil de fer fort ſerré. Comme c'étoit au travers de ce treillis que venoit le jour, qu'il étoit encore obſcurci par cette épaiſſeur de mur, qui de ce côté a dix pieds, par la grille, & par une fenêtre qui fermoit au dedans de la Chambre à volet, garni d'un verre très epais, & très ſalle, il étoit ſi foible, que quand il entroit dans la Chambre, à peine ſervoit-il à faire diſtinguer les objets, & ne formoit qu'un faux jour: en ſorte qu'il falloit s'appuier ſur le creneau, pour pouvoir lire quand le Soleil y donnoit à plomb, & que très ſouvent au Mois d'Août il a fallu allumer de la chandelle pour m'éclairer à diner. Les murs de

de la Chambre étoient très ſalles & gâtez d'ordure. Ce qu'il y avoit de plus propre, c'étoit un plafond de plâtre très uni & très blanc. Pour tout meuble il n'y avoit qu'une petite table pliante très vieille & rompuë, & une petite chaiſe enfoncée de paille, ſi diſloquée, qu'à peine pouvoit on s'aſſoir deſſus. La Chambre étoit ſi pleine de puces, que dans un inſtant j'en fus tout couvert, & que mes habits en ſembloient tout noircis. Pour me conſoler de l'incommodité que me cauſoient ces inſectes, Ru me dit, dans la ſuite, que cela provenoit de ce que le Priſonnier qui en venoit de ſortir, piſſoit ſans façon contre les murs : ils étoient tapiſſez des noms de quantité de Priſonniers. Voici ceux que j'ai peu retenir. Marc Linch Capitaine Irlandois arrêté le 25. Juin 1699. & amené ici ſans ſçavoir pourquoi ; j'aurai bien ſujet de parler de lui. Pierre Linck de Lintz en Autriche. Jean Caſtel des Sevénes : il avoit écrit contre la Porte & le mur. Jean Caſtel de St. Hypolite dans les Sevénes de la Religion Pretenduë reformée, amené ici ſans ſçavoir pourquoi. François Doublet. F. Poirot Maître d'Hôtel de Mr. le Duc de Chevreuſe ; & pluſieurs autres qui me ſont échapez de la memoire. Sur les ſept heures Ru m'aporta un petit lit de Camp de ſangles, un petit matelas, un travers de lit garni de plumes, une méchante couverture verte toute percée, & ſi pleine d'une épouvantable vermine, que j'ai eu bien de la peine à l'en purger, & une paire de draps blancs. Je puis proteſter que je fus aſſailli des quatre Man-

dians, qui me firent beaucoup ſouffrir. J'aurois bien voulu les renvoier dans les Couvens leurs veritables domiciles. C'étoit pour la premiére fois de ma vie que j'étois affligé de ces vilains hôtes, & par la grâce de Dieu ç'a été la derniére, car je n'en ai pas été incommodé d'un ſeul depuis, pendant tout le reſte de ma Priſon. Je fis de grandes plaintes au Porte-Clefs de la maniére indigne dont j'étois traitté ; je le priai de me dire ce que j'avois fait à Mr. le Gouverneur, pour être outragé de la ſorte, & s'il voudroit faire coucher un de ſes Laquais ſur un lit auſſi meſquin que celui qu'on me donnoit? Pour toute raiſon, il me dit de prendre patience, & que c'étoit pour mon avantage que l'on en uſoit ainſi. Il referma promptement la porte, & me laiſſa moraliſer tout à mon aiſe ſur l'état pitoiable, où je me voiois reduit. Ce fut le Suprême Conſolateur qui me fit porter en paix un revers ſi funeſte : je lui conſacrai cette croix, & je le conjurai de me donner la force dont j'avois beſoin pour la porter conſtamment. Sur les neufheures du ſoir Ru m'aporta un très mechant ſoupé & m'aluma ma chandelle, car j'en avois encore deux des quatre qu'il m'avoit aportées la premiére fois. Il n'y avoit point d'Officier avec Ru ; aparemment pour s'épargner les reproches que je n'aurois pas manqué de lui faire ſur ſa mauvaiſe chére, ſur ma Chambre, qu'on appelle en ce lieu un Cachot clair, & ſur l'irregularité de mes meubles.

Je ſoupai très mal, & je couchai encore plus mal ; car outre les mauvais hôtes qui me tour-

tourmentoient ; & qui ne me permirent pas de fermer l'œil pendant toute la nuit, la puanteur de la Chambre étoit inſuportable ; à chaque quart d'heure de la nuit la Sentinelle ſonnoit une cloche qui étoit ſi proche de ma Chambre que je croiois l'avoir dans les oreilles, auſſi bien que le qui va la des Sentinelles, qui hurloient d'une maniére épouvantable ; & pendant tout le temps que je reſtai dans cette Chambre, ſçavoir depuis le 31. Juillet juſqu'au 28. Septembre, je ne pus obtenir un balai pour netoïer mon Cachot. Ajoutez à cela que depuis le jour precedent de mon empriſonnement je n'avois pas changé de chemiſe, & que je n'en changeai que le 21. Novembre enſuivant : celle que j'avois ſur le corps qui étoit très fine, devint toute brune ; & cependant elle ne pourit pas ; & après l'avoir fait bien blanchir, elle m'a ſervi encore plus de quatre ans, moiennant les reparations que j'apris à y faire, ce qui eſt une des principales occupations des Priſonniers. Ce qu'il y a de rejouiſſant dans cette affaire, c'eſt qu'ils avoient une quantité de très beau linge à moi : car le ſamedi avant mon empriſonnement j'avois donné ce que j'avois de linge ſalle à ma Blanchiſſeuſe à Verſailles ; & aïant fait entendre à Corbé qu'il étoit très beau, avec des dentelles très fines, & des Malines toutes des plus belles ; il en prit un memoire, l'envoia à Verſailles ; fit aporter mon linge, au moins ce que j'en avois mis entre les mains de ma Blanchiſſeuſe ; m'en fit ſigner la reception environ le 8. Juin, & le garda juſqu'au 21. Novembre, qu'il me le rendit à moitié uſé, quoi-

que je l'euſſe fait faire, un peu avant que d'être arrêté. Dix fois au moins je lui ai vû porter mon linge : je reconnoiſſois mes chemiſes & mes cravattes ſur lui, pendant que j'étois ſalle comme un Ramonneur ; & quand je le menaçois de frapper à la porte, pour m'en plaindre au Gouverneur, il me menaçoit à ſon tour de me faire mettre aux fers dans un Cachot. A la fin lui & Ru m'ont pillé tout ce que j'en avois de plus beau, & m'ont uſé le reſte ; car vingt fois j'en ai reconnu ſur Ru, qui en étoit quitte pour en rire de tout ſon cœur, & dire qu'il me le rendroit. Quand je lui en donnois à blanchir toûjours la plus belle piéce avoit été perdüe au blanchiſſage ; ou il m'épargnoit le ſoin de la lui demander deux fois, en me diſant qu'un Fripon étoit entré dans ſa Chambre, qui l'avoit volée, c'étoit peut être la ſeule choſe, qu'il m'a ditte qui fût véritable. Ru m'a affirmé pluſieurs fois que mon linge avoit fait beaucoup de plaiſir & d'honneur à Corbé, car il n'en avoit pas un morceau ; & il lui a reproché devant moi, qu'il n'avoit qu'une chemiſe, quand il entra dans la Baſtille, & qu'il fallut qu'il lui en prêtât une des ſiennes pour en changer.

Je deſcends dans ces particularitez pour faire voir juſqu'où ces Gens pouſſoient leur leſine, leur friponnerie & leur barbarie envers les Priſonniers. Car qui a t-il de plus dur que de laiſſer un Homme ſans changer de linge pendant plus de ſix Mois, quand ils en ont une quantité conſiderable à lui ? Mon occupation donc fut d'aller exactement à la chaſſe, & je fis un ſi grand carnage de ce gibier vorace, que

que je le detruiſis ſans qu'il en reſtât une ſeule piéce d'aucune eſpèce.

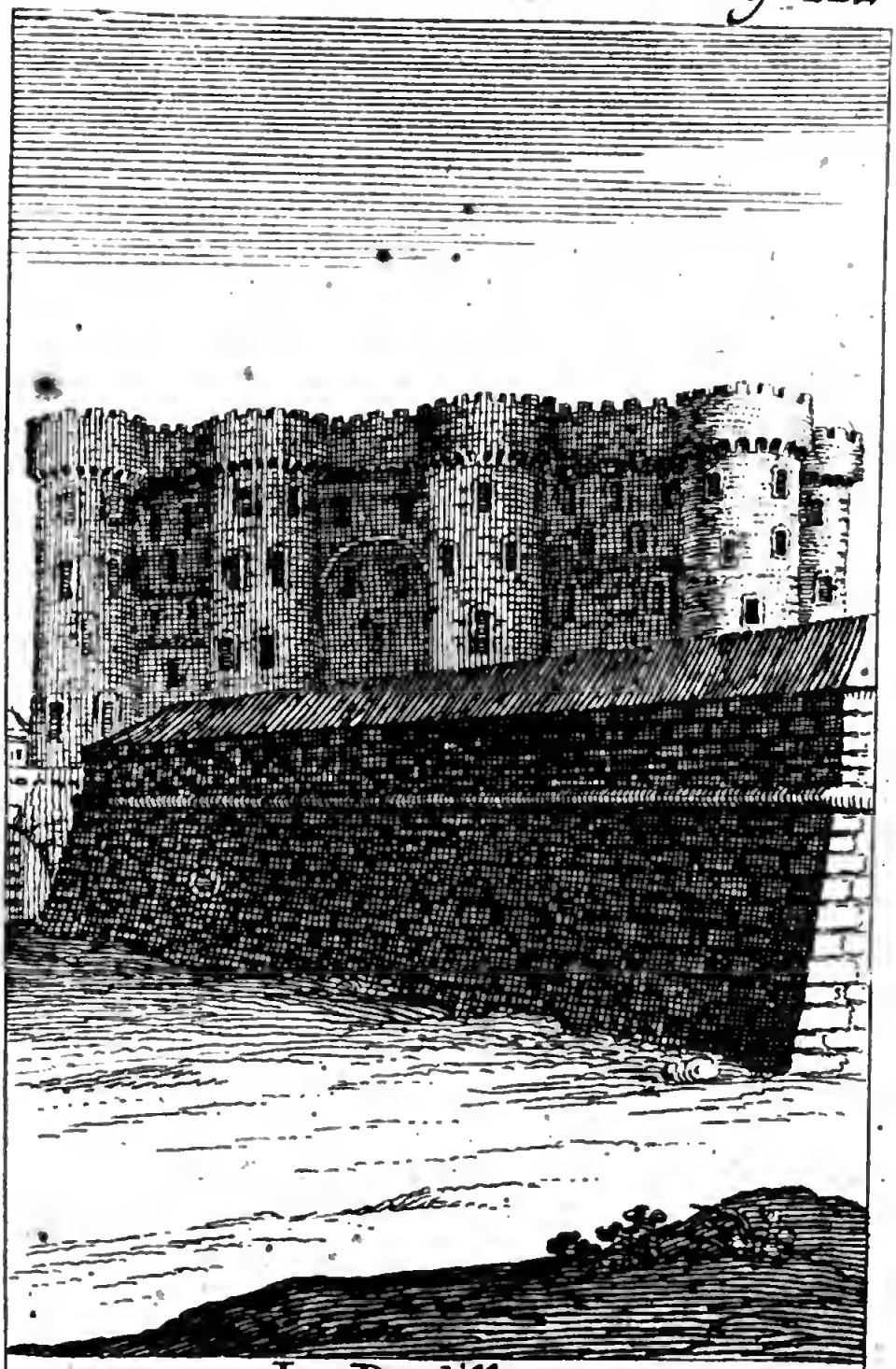
Quand le Porte-Clefs aporta à manger dans nôtre Tour, j'écoutai, & je reconnus qu'il entroit dans ſept apartements, trois au deſſous du mien, & trois au deſſus ; & j'ai appris depuis qu'il y a dans cette Tour, qui eſt double, deux Cachots obſcurs les uns ſur les autres : celui d'enbas eſt tout des plus cruels. J'ai été mis dans un pareil, dans la Tour de la Liberté. La premiére Chambre au deſſous de la mienne étoit pareille à celle où j'étois : il n'y en a que quatre ſemblables dans la Baſtille ; ſçavoir la premiére & la ſeconde de la Tour de la Bertaudiére, & la premiére & la ſeconde de la Tour de la Baziniére. J'ai fait le plan de la mienne qui peut donner une idée des trois autres. La Chambre au deſſus de la mienne s'appelloit la Troiſiéme ; j'ay ſçû qu'elle étoit aſſés belle & bien éclairée, auſſi-bien que la quatriéme ; & enfin la Calotte. (L'on appelle ainſi les plus hauts & derniers étages des Tours, qui effectivement aboutiſſent en forme de Calottes) comme j'y ai été, je me reſerve à en faire la deſcription un peu plus bas. L'on m'a affirmé que toutes les Calottes ſont de la même façon : pour les Chambres elles ſont toutes differentes. De l'autre côté de l'eſcalier de cette même Tour, l'on m'a encore dit qu'il y avoit quatre Chambres & une Calotte ſemblables à celles que je viens de decrire, c'eſt de quoi je ne me ſuis jamais peu bien éclaircir.

Puiſque j'ai donné un Plan de la Tour de

la Bertaudiére, je veux donner de ſuite celui de toute la Baſtille; ce lieu ſi fameux & ſi redouté, non ſeulement des François, mais encore des Etrangers, merite bien que j'en faſſe la deſcription.

C'étoit autrefois la Porte de Paris par où l'on paſſoit pour aller au Faux-bourg St. Anthoine; mais Hugues d'Aubriot Bourguignon, qui par la faveur du Duc de Bourgogne s'avança beaucoup à la Cour de France, où il eut le ſoin des Finances, & fut Prevôt des Marchands de Paris, la changea en Baſtille, dont il poſa les fondements le 23. Avril 1369, ſelon du Tillet, par ordre de Charles V. Après avoir fait achever cet énorme Edifice, il fut le premier qui y fut enfermé: car il fut à la pourſuite du Clergé, condamné à finir ſes jours entre quatre murailles, pour crime d'impiété & d'hereſie, & pour s'être montré cruel Ennemi de l'Univerſité. Des ſeditieux, qu'on nomma Maillotins, qui s'éleverent contre les impots au commencement du Régne de Charles VI. L'An 1381. ſous un Chef nommé Caboche écorcheur, briſérent les Priſons, & en firent ſortir cet Aubriot, qu'ils choiſirent pour leur Capitaine. Mais il les quitta dès le ſoir même du jour qu'ils le mirent en liberté, & prit la fuite en ſon Païs de Bourgogne, où il mourut peu de temps après. Les Auteurs de ce temps la diſent que Hugues d'Aubriot avoit tenu un grand rang à la Cour, & qu'outre la Baſtille il avoit fait faire de beaux édifices à Paris, comme le Pont S. Michel, qui étoit alors de bois, le Petit-Pont de Pierre, le Petit-Chatelet, &

les



La Bastille

*Que tout tremble à l'aspect du Tipe des Enfers*
*Où Preside un Tiran plus mechant que le Diable,*
*Car Satan ne punit la bas que le coupable,*
*Et Bernaville ici tient l'Innocent aux fers*

les murs de la Porte St. Antoine le long de la Seine. Ceux qui étoient oppoſez au parti de la Maiſon de Bourgogne, ſe declarerent contre lui, & lui firent des affaires. Il étoit de la même Famille que Jean d'Aubriot de Dijon Evêque de Châlons ſur Saone depuis l'An 1342. juſqu'en 1350. Ceci regarde ſon Fondateur, dont j'ai voulu donner une idée avant que de parler de ſa Structure.

La Baſtille eſt bâtie à la rive droite de la Seine, à côté de l'Arſenal. On y entre du côté de la Rue St. Antoine par une porte où il y a un Corps-de-Garde avancé: quand on l'a paſſé on trouve un Pont-Levis avec une grande Porte qui conduit à l'apartement du Gouverneur, que Bernaville a fait rebâtir depuis un An tout de neuf, aux depens du Roi, cela s'entend; il eſt tout des plus propres. Il eſt bien juſte qu'un Homme tel que lui ſe diſtingue, & ne loge pas dans un vieux Palais, qui juſqu'à lui, n'avoit ſervi qu'à mettre à couvert quelques miſerables Princes, ou autres Gouverneurs moins ſignalez qu'un Chevalier de la Mandille. Cet apartement donc eſt ſeparé du Corps de la Baſtille, compoſé de huit groſſes Tours & de leurs intervalles, par un foſſé que l'on paſſe encore ſur un autre Pont-Levis, & on entre par une grande & forte Porte dans un Corps de Garde, où ſont les Officiers & Soldats pour garder la Baſtille. Outre cela il y a une grande & forte Barriére, dont les pieux ſont armez de fer, qui ſepare le Corps-de Garde de la Grande Cour, & en rend les Soldats les Maîtres: car ſi les Priſonniers trouvoient le moien,

par

par une ſurpriſe, de deſcendre dans la grande Cour ; il faudroit pour ſortir, qu'ils forçaſſent cette Barriére, avant que de ſe rendre Maîtres du Corps-de-Garde & il ſeroit facile aux Soldats de les arquebuſer au travers des paliſſades de la Barriére, qui a une Porte faite de groſſes piéces de bois croiſées, percées à jour, & fermante à clef, par où l'on entre dans la grande Cour, qui eſt un grand quarré long, qui m'a paru de la longueur environ de ſix-vingt pieds, ſur quatre-vingt de largeur. C'eſt de cette Cour que l'on entre dans toutes les Tours, excepté deux, & dont la hauteur & les maſſes redoutables, garnies de grilles de fer rendent cette Cour affreuſe. En entrant par la Porte de la Barriére, à main droitte, l'on trouve un apartement où logent quelques Officiers Subalternes, le Soldat Tailleur de la Baſtille, & même quelques Priſonniers qui ont la liberté des Cours, & qui peuvent s'appeller les favoris du Gouverneur. Mais j'ai apris, que depuis que celuy-cy eſt en charge, il y a très peu de ces ſortes de Priſonniers dans cet apartement ; car Bernaville ne connoît point d'autres Favoris que ſa Fortune. Joignant ſur la droite on trouve la Tour de la Comté, en ſuite la Tour du Treſor, après on trouve environ dans le milieu de la Cour une Arcade qui ſervoit autrefois de Porte à la Ville de Paris, & où à preſent on a menagé divers apartements ; & c'eſt dans l'un de ceux la qu'étoit Mr. le Baron de Saſſignet quand je ſuis ſorti de la Baſtille, qui fut pris pendant les premiers troubles de Naples, où il étoit allé pour le ſervice de l'Em-

l'Empereur, & amené en France avec Mr. le Prince de la Riccia, au commencement de l'Année 1702. En ſuite on trouve le corps de l'Ancienne Chapelle, dont on a fait divers apartements pour les Priſonniers; c'eſt le premier où je fus mis en arrivant, comme je l'ai dit, & le même où étoit encore, quand je ſuis ſorti de la Baſtille, Mr. le Prince de la Riccia; après quoi dans l'encoignure eſt la Tour de la Chapelle. Voila ce qui compoſe l'aîle droite de la Cour, avec de grands Murs qui joignent les Tours les unes aux autres, dont l'aſpect ſeul fait trembler, dans le centre deſquels on a menagé divers trous, pour faire couver aux Pigeonneaux du fatal Colombier des piſtoles pour le pauvre Gouverneur. Dans le fond de la Cour eſt un grand Corps de Logis, qui ſepare la grande Cour de la petite Cour, que l'on appelle la Cour du Puits, parce qu'effectivement il y a un grand Puits, pour l'uſage des Cuiſines: ou plutôt ces Cours qui autrefois n'en faiſoient qu'une, ont été ſeparées par ce Bâtiment, qui, comme il eſt aiſé de le voir, a été bâti long-temps après le Corps de la Baſtille. Ce Corps de Logis eſt ſeparé en deux, par un grand Eſcalier qui conduit aux Apartements d'enhaut, & une Allée qui conduit à la petite Cour. A la droite d'un Eſcalier de cinq marches qui donne dans la grande Cour, on trouve l'Apartement, dans lequel, après un Veſtibule, eſt une grande Salle, où Mr. d'Argenſon & les autres Miniſtres interrogent les Priſonniers, quand ils veulent leur faire leur procez: il y a dans l'enfoncement un grand Cabinet, où l'on

l'on enferme toutes les hardes, & les papiers que l'on ſaiſit aux Priſonniers. Derriére cette Salle, du côté de la Cour du Puits ſont d'autres reduits, dans l'un deſquels mangent les Porte-Clefs, & autres Officiers Subalternes, les autres ſervans à d'autres uſages. A la gauche en entrant par ce même eſcalier, ſont les Cuiſines & les Offices, qui ont encore une ſortie par la Cour du Puits. On monte par un eſcalier de bois dans les apartements, où d'ordinaire on met les Priſonniers qui ont la liberté des Cours. C'eſt auſſi au plus haut de ce corps de logis, ſur la main droite, qu'eſt l'apartement du Lieutenant de Roi. Joignant les Cuiſines de l'autre côté de la grande Cour, qui en fait l'aîle gauche en entrant par la barriére, on trouve en deſcendant des apartemens à la droite, la Tour de la Liberté, dont les cachots s'étendent ſous les Cuiſines: après la Tour de la liberté on trouve un vieux apartement, dans lequel on a menagé une Chapelle, avec des niches pour cacher les Priſonniers, deſquelles niches, de l'invention de Bernaville, ils entendent la Meſſe maſquée, par ce qu'outre un mur grillé, & des vitres qui les ſeparent de la Chapelle, on y met encore de doubles rideaux, que l'on ne tire que dans le temps de l'élevation de l'hoſtie. Sur la Chapelle & à ſes côtez en deſcendant du côté de la Barriére, il y a divers Etres. On trouve la Tour de la Bertaudiére, en ſuite de vieux Apartements, où logent le Major, le Capitaine des Portes, les Porte-clefs, & autres Domeſtiques, & enfin dans l'encoignure qui joint à la barriére eſt la Tour de la Baſiniére: a-

vant

vant que d'y entrer, on rencontre une petite cour ou veſtibule, qui a communication par une porte, qui ferme à clef, au Corps de garde.

J'ai dit, que dans le Corps de logis qui ſepare les deux Cours, on trouve une eſpèce de galerie ou allée qui donne entrée à la Cour du puits. C'eſt dans l'enfoncement de cette Cour, en entrant à la droite que l'on trouve la Tour ditte du Coin, qui eſt ſeparée de la Tour ditte du Puits par de vieux & affreux appartements, où logent les Cuiſiniers, marmitons, domeſtiques des Priſonniers, & meme quelques Priſonniers qui y ſont enfermés d'une maniére cruelle, comme je le dirai dans la ſuite de cette hiſtoire. La veille que j'en ſuis ſorti, j'apris que très certainement Monſieur Jean Cardel de Tours, Priſonnier depuis plus de vingt huit ans y étoit encore, & n'en avoit pas ſorti depuis trois ans que je l'y avois entendu monter.

La Cour du Puits eſt plus large que longue: elle n'a pas plus de vingt cinq pieds de longueur ſur environ cinquante de largeur: elle eſt très infectée par la puanteur, car c'eſt là que les Cuiſiniers jettent leurs vuidanges, aprêtent leur poiſſon, & lavent leur vaiſſelle; c'eſt encore la que le Gouverneur enferme ſa Volaille.

Au tour de ce Château il y a un foſſé large d'environ ſix vingts pieds, qui l'environne entiérement; il eſt fermé d'une muraille haute à peu près de ſoixante pieds; contre laquelle on a appliqué un coridor ou gallerie de bois avec ſon parapet, qui régne tout autour

tour du foſſé à l'oppoſite du château, ſur lequel il y a tout le jour une Sentinelle pour garder les Priſonniers, & la nuit on y en met deux depuis l'évaſion de Mr. l'Abbé du Bucquoit. On y monte par deux eſcaliers qui ſont à droit & à gauche devant le grand corps de garde du Château. L'Hyver & quelquefois l'été le foſſé eſt plein d'eau qui y entre par les debordements de la Seine, & par les grandes pluies. Au dehors de la Baſtille du côté du Fauxbourg S. Anthoine il y a un grand Baſtion dégagé du corps du Château ſur lequel on a planté des arbres & fait un Jardin, dans lequel on entre par une porte qui a été pratiquée ſur le Coridor, vis à vis des apartements de la Chapelle A la Gauche de la Baſtille eſt la Porte de St. Anthoine qui eſt flanquée d'un autre Baſtion qui fait face au Baſtion de la Baſtille ; ſur celui là aboutit le beau Cours à double rang d'Arbres que l'on a plantez depuis quelques années autour de Paris & qui régne depuis la Porte St. Honoré, juſqu'à la Porte St. Antoine. Entre les deux Baſtions il y a le beau Pont de pierre de la Porte S. Anthoine, avec les foſſez de la Ville des deux côtez : ce Pont aboutit à une grande place, qui fait face à la Baſtille, couronnée de belles Maiſons, & où aboutiſſent quantité de belles rues, particuliérement celle du Fauxbourg St. Antoine.

Après m'être promené par toute la Baſtille & même dans ſes dehors, il eſt temps que je rentre dans mon Cachot clair, pour dire ce qui s'y paſſa pendant le triſte ſejour que j'y fis.

Le

Le lendemain au matin Ru m'aporta mon pain & mon vin comme à l'ordinaire ; mais il ne voulut pas m'écouter, ni me parler. Après qu'il eut fermé ma Porte & qu'il fut hors de la Tour, je frapai au haut de mon plafond pour avertir ceux qui étoient ſur ma tête, que je deſirois avoir quelque communication avec eux ; je frappai pareillement ſur mon plancher, pour avertir de la même choſe ceux qui étoient deſſous moi ; mais perſonne ne voulut me repondre. J'aurois été fort deſoeuvré ſans mes pratiques de piété, que je redoublois autant qu'il m'étoit poſſible ; car je n'avois du jour que deux ou trois heures tout au plus par jour pour lire au plus haut du ſoleil ſur le midi, apuié ſur les bords de mon creneau.

Ru vint ſeul m'aporter à dîner ſur les deux heures : l'on avoit beaucoup retranché mon ordinaire : j'avois cependant une bonne ſoupe aux croutes, un morceau de bœuf paſſable, une langue de mouton en ragoût, & deux échaudez pour mon deſſert. Je fus ſervi à peu près de la même maniére pendant tout le temps que je fus dans ce triſte lieu, quelquefois on adjoutoit ſur ma ſouppe une aîle, ou une cuiſſe de volaille, ou quelquefois on mettoit ſur le bord de ma ſouppe deux petits pâtez, mais ſouvent je me ſuis aperçu que Ru les croquoit, par les fragments qui en reſtoient ſur les bords du plat. Le ſoir j'avois ou du veau, ou du mouton rôty, avec un peu de ragoût, quelquefois un Pigeonneau, & quelquefois, mais plus rarement, la moitié d'un Poulet, & de temps en temps une ſa-

ſalade. Je rendois les trois quarts de tout cela au Porteclefs ; c'étoient ſes profits, auſſi bien que les pains entiers; les morceaux étoient reportez à la cuiſine, pour ſervir à la ſoupe des Priſonniers : quand j'en fus certain, j'avois la complaiſance de ne leur rendre jamais de morceaux; quelquefois un pain me ſuffiſoit pour toute une ſemaine : quelque appetit que j'aie eu, rarement j'ai mangé plus de trois pains par ſemaine, ainſi je leur ai toûjours rendu au moins quatre pains, & quelquefois ſix par ſemaine ; & quelques cruautez qu'ils aient exercées contre moi, quand ils m'ont plongé dans d'affreux cachots où ils m'ont traitté avec la derniére indignité, jamais je n'ai ceſſé de leur faire tout le bien que j'ai pû. Quand je n'y avois que du pain, comme je n'en pouvois preſque pas manger, je leur en rendois toûjours la plus grande partie, & jamais de morceaux. J'étois ravi de pratiquer le precepte de Jeſus-Chriſt. *Aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïſſent. Et priez pour ceux qui vous perſecutent & qui vous calomnient.* C'eſt ce que, par la grace de Dieu, j'ai toûjours accompli du plus profond de mon cœur. Je fus encore viſité de temps en tems, mais rarement, par Corbé, le Major & le Capitaine des Portes, ce n'étoient pas Gens à me donner ſatisfaction ſur mes juſtes plaintes.

Je deſirois toûjours de communiquer avec quelqu'un : l'Homme eſt né pour la ſociété : & ma curioſité étoit du moins pardonnable dans une ſolitude auſſi funeſte que la mienne. Les Priſonniers qui étoient au deſſous de moi

ne

ne me repondoient pas; j'ai depuis apris que c'étoit le Curé de Lery, & le Kouakre Mr. Brunsfields, qui tous deux un peu auparavant étoient au deſſus de moi dans la troiſiéme chambre des apartemens de la Chapelle. Ceux qui étoient ſur ma tête, me repondoient par des ſignaux, mais il n'y avoit pas d'aparence de percer le plancher; c'étoit un plafond très blanc & très uni, où la moindre fracture auroit été trop viſible. A force d'y rêver j'inventai une maniére de leur communiquer mes penſées tout à fait extraordinaire. Je formai un Alfabet dans ma tête, que j'executai en frappant contre la muraille avec un des bâtons de ma chaiſe. Pour former un a, je frappois un coup, pour un b deux, pour un c trois, ainſi du reſte, en augmentant. Par Exemple, pour exprimer le mot de Monſieur: pour l'M. je frappois d'abord douze coups & puis je m'arrêtois un moment; pour l'o j'en frappois quatorze & je m'arrêtois encore, pour l'n j'en frappois treize & je m'arrêtois de même: pour l's j'en frappois dix huit, & puis je m'arrêtois: pour l'i, j'en frappois neuf, & je faiſois encore une pauſe: pour l'e, je frappois cinq fois, après quoi j'attendois un moment: pour l'u, j'en frappois vingt, après quoi une autre pauſe: & enfin pour l'r je frappois dix ſept fois; & puis je m'arrêtois longtemps. A force de repeter une infinité de fois ce ſtratagême, ceux qui étoient au deſſus de ma tête le comprirent, & je fus agréablement ſurpris qu'ils me demanderent de la même maniére qui j'étois: je leur dis mon nom: ils me firent connoître qu'ils m'en-

tendoient bien. Ils me dirent pareillement leur nom : l'un s'appelloit le Comte de Brederode, qui depuis a été amené dans ma Chambre, l'autre Mr. Stinkſon Banquier Anglois, qui demeuroit dans le Cul de Sac de la Rüe Quinquempoix, & un Abbé Italien de qui je n'ai pû apprendre le nom : il ſe faiſoit un miſtére de le cacher, comme beaucoup d'autres que j'ai connu dans la ſuite. Comme il falloit une forte application & un grand ſilence, pour mettre en pratique cette métode de parler, nous ne commencions notre manœuvre qu'à dix heures juſtes du ſoir. Quand on m'eut donné un Compagnon je negligeai cette gênante maniére de parler : j'ai été plus de quatre ans ſans la mettre en pratique ; même ſans en entendre plus parler. Mais je fus fort ſurpris, qu'après un ſi longtemps, il vint de nouveaux Priſoniers dans la Tour où j'étois qui parloient de cette maniére avec une facilité & une viteſſe prodigieuſe. Mon Art avoit été perfectionné : de vous dire par qui, c'eſt de quoi je ſuis en peine. Ce n'eſt pas aſſurement par Mr. le Comte de Brederode ; c'eſt donc par Mr. Stinkſon, par l'Italien, ou par quelqu'autre à qui l'un des deux l'a communiqué ; mais enfin dans la ſuite du temps, il y eut peu de Priſoniers qui n'apriſſent cet Art & qui ne s'en ſerviſſent ; il fut nommé la maniére de parler du baton. Les Officiers le ſçurent ; & cela fit un fort bon effect ; car dans la ſuite, après la mort de Mr. du Joncas, ils ne furent plus ſi exacts à empêcher les Priſonniers d'avoir des communications, par les cheminées, au travers des planchers, & par les fenê-

nêtres, d'une maniére plus commode, comme je l'expliquerai dans ſon temps.

Enfin le vendredy 8. de Septembre, je fus fort ſurpris d'entendre ouvrir la Tour avant quatre heures du matin, & de voir Ru entrer dans mon Cachot chargé d'un lit de ſangle; après il aporta une paillaſſe, un matelas, un travers de lit, une couverture, & une chaiſe enfoncée de paille, le tout tout neuf. Je lui demandai ce que cela ſignifioit : c'eſt dit-il, un Compagnon qu'on va vous donner; un brave Garçon, ſi il en fut jamais : aux conditions qu'il ne l'avoit jamais vû, comme je le ſçû trois jours après, car ce Compagnon ne vint que le lundi onze Septembre ſur les huit heures du matin. Dès les cinq heures j'avois entendu un grand bruit dans la Tour, monter & deſcendre, & les Porteclefs ſe donner bien du mouvement : quand enfin je vis ouvrir ma porte, & entrer un homme aſſés bien fait, mais en très mauvais état, qui vint me ſauter au cou pour m'embraſſer, en me diſant que j'étois le premier homme qu'il avoit vû depuis deux ans, excépté ſes Guichetiers. Vous faites bien de l'honneur à Meſſieurs les Officiers de Vincennes de les traitter de Guichetiers, reprit fiérement le Major, qui l'avoit conduit avec Ru dans ma chambre. Et moi je dis, mon Ami, que c'eſt l'honneur qu'ils meritent auſſi-bien que toi, reprit l'introduit, car ſous le Ciel il n'y a pas de plus grands ſcelerats que ceux qui affligent les Hommes par des ſupplices qui ne conviennent qu'aux damnez, & dont les diables ſeuls devroient être les Miniſtres. Vous êtes tous

des canailles indignes de la vie. Mon étonnement étoit extrême de voir un Priſonier dire ſi librement leurs vérités à des bourreaux qui avoient ſur nous une autorité abſolue & ſans bornes. Le Major orgueilleux comme un Paön, s'entendant tutoier, ſortit crainte de s'attirer quelque choſe de plus deſavantageux, & fit refermer la Porte ſur le nouveau venu & ſur moi, après avoir jetté ſes hardes dans ma chambre, qui conſiſtoient en un vieux manteau de Dragon, & un petit pacquet de linge blanc. La premiére choſe que nous fimes d'abord que nous fumes ſeuls, ce fut de nous demander mutuellement qui êtes vous? d'où venez-vous? qui vous a mis ici? Après avoir ſatisfait à ſa curioſité du mieux qu'il me fut poſſible, il contenta la mienne abondamment, car il parloit beaucoup, & parloit bien. C'étoit un homme qui n'avoit que trente cinq ans, & qui cependant en avoit déja paſſé vingt au ſervice du Roi. Il étoit Officier dans le regiment de dragons de Zaïde. Il avoit l'air aſſés guerrier; il étoit de moienne taille, mais bien traverſé & nerveux; il avoit le viſage mâle, & dont les cicatrices devoient faire rougir ſes Juges, qui enchaînoient ſi injuſtement ſa valeur depuis deux ans entiers, par un pur motif d'avarice, & pour la choſe du Monde la plus criante. Voici le fait. On avoit mis en parti la recherche de la Nobleſſe, pour taxer les faux Nobles, & les relancer dans la roture, d'où ils s'étoient voulu deſembourber par des voïes illegitimes. Cela étoit très juſte; Si les harpies de Partiſans n'avoient pas, par une injuſtice inouie, con-

confondu les vrais Nobles avec ces uſurpateurs. Ils avoient obtenu un arrêt du Conſeil qui ordonnoit que tous les Nobles repreſenteroient en original leurs titres, leurs extraits de Baptême & les Contrats de mariage de leurs Peres & de leurs Aieux, des copies collationnées ſur les originaux & en bonne forme ne ſuffiſoient pas; il falloit les minutes; ce qui étoit proprement leur ordonner l'impoſſible; car les Partiſans avoient trouvé le ſecret de s'emparer de la plus grande partie de ces originaux, & par conſequent étoient les Maîtres de degrader de leur Nobleſſe la plupart des Gentilshommes, principalement ceux que l'on appelle Campagnards. Mon nouveau Compagnon étoit dans le cas. Il s'appelle Jean Baptiſte de l'Ormeau Seigneur de Falourdet, qui eſt une terre noble dans la paroiſſe de Pougy, bourg à quatre lieües de Troye en Champagne: il prouvoit ſa Nobleſſe par des titres autentiques de plus de quatre cents ans. Il m'a affirmé que dans l'Egliſe Paroiſſiale de St. Denis, & dans pluſieurs autres de ſon Païs, on trouvoit quantité de tombeaux de ſes Ancêtres d'une antiquité inconteſtable. Il avoit recouvert tous les originaux des Contrats de mariage de ſes Ancêtres, à la reſerve de celui de ſon Biſaieul qui étoit marié à Anet, faute duquel on pretendoit le faire dégrader de Nobleſſe, quoiqu'il en eût une copie en parchemin en bonne forme. L'Intendant de ſa Province avoit examiné ſes titres, & aiant trouvé que cette piéce y manquoit on l'avoit aſſigné par devant Mr. d'Argenſon Subdelegué du Conſeil, pour juger de ces af-

faires. Il avoit été chez les Commis que le même Mr. d'Argenſon avoit preposez pour en faire l'examen, leſquels lui avoient dit, que ſi il vouloit leur donner une ſomme d'argent, ils le tireroient d'inquiétude, & feroient confirmer ſa Nobleſſe par Arrêt du Conſeil. S'étant accommodé avec eux pour trente piſtoles, ils l'envoierent à Anet chez les héritiers du Notaire qui avoit fait le Contract de Mariage de ſon Biſaieul, pour en chercher l'original ; c'étoient de bonnes Gens qui vivoient à la Campagne, & qui pour une légére ſomme l'introduiſirent dans un grenier où étoient toutes les paperaſſes du defunt Notaire dont ils avoient herité, & l'y laiſſerent ſeul examiner ces vieux cahiers tant qu'il voulut. Il avoit beau chercher une choſe que les Commis de Mr. d'Argenſon eux-mêmes, qui y avoient été avant lui, avoient enlevée ſuprepticement. Quand il fut de retour auprès d'eux il leur raporta qu'il n'avoit rien trouvé ; c'eſt de quoi ils étoient très bien prevenus. Ces Commis d'iniquité l'adreſſerent enſuite chez un vieux Fauſſaire agé de plus de quatre vingts ans qui demeuroit dans la rüe St. Antoine dans un coin de grenier, qui pour une modique ſomme contrefit le Contrat de mariage de ſon Bisaieul, dans les mêmes termes qu'il étoit conçu, & en pareille écriture gotique, qu'il inſera dans un vieux regiſtre, où ce fidelle Ecrivain en avoit fourré quantité d'autres, à la ſollicitation des mêmes Commis de Mr. d'Argenſon. Ils firent encore attendre longtemps Mr. de Falourdet juſqu'à ce que le Regiſtre en queſtion fût tout rempli : après quoi

ils

ils le renvoierent à Anet, avec le faux Regiſtre dans ſes chauſſes, chez les mêmes héritiers, qui l'introduiſirent, comme la premiére fois dans le même Grenier. Deux heures après qu'il y fut, il feignit d'avoir trouvé le Regiſtre qu'il cherchoit : ces bonnes Gens en furent réjouis : ils envoierent querir un Notaire qui lui en delivra une copie, avec atteſtation que l'original étoit reſté entre les mains des héritiers du Notaire qui en avoit enregiſtré la minute. L'affaire fut miſe au raport de Mr. de Caumartin, qui ne put s'empêcher de lui donner gain de cauſe, quoiqu'il ſoubçonnât qu'il y avoit quelque choſe de caché, voiant tant de Contrats de mariage paſſez à Anet, quoique les parties fuſſent d'une Province très éloignée, comme de Normandie, du Maine, de Bourgogne, d'Auvergne, & autres Provinces, car l'avarice avoit tellement aveuglé ces Commis, qu'ils avoient mis au raport en même temps, quantité d'affaires de Perſonnes inquiétées pour leur Nobleſſe, dont les Contracts avoient été paſſez à Anet. Ce Miniſtre ſe douta de la friponnerie des Commis. Il fit venir, Mr. Falourdet, & en lui delivrant ſon Arrêt, il lui dit : J'ai vû Monſieur par vos titres que vous êtes d'une très ancienne & inconteſtable Nobleſſe, & ce n'eſt qu'une chicanne que les Traittants vous ont fait, en vous obligeant de repreſenter l'Original du Contrat de mariage de vôtre Biſaieul ; je ſuis convaincu que la copie que vous en conſervez dans vôtre Famille eſt véritable, mais je ſoubçonne de la fraude dans l'original : a-

voüez moi la vérité, & je vous promets que non ſeulement votre Nobleſſe vous ſera conſervée, mais que je vous ferai recompenſer par le Roi, dont vous avez toûjours été fidelle Serviteur. La ſincérité avec laquelle parloit Mr. de Caumartin, ouvrit un vaſte champ à celle de Mr. Falourdet, pour tirer la vérité des tenèbres, & ſe venger de la tyrannie des Commis de Mr. d'Argenſon, qui aparemment de concert avec les Traitants métoient tout en pratique pour plumer les vrais & les faux Nobles. Les vrais en leur faiſant acheter leur titres autant qu'ils en pouvoient tirer d'argent; & les Faux-Nobles en leur vendant des titres ſuppoſez le plus cher qu'ils pouvoient. Ils avoient tiré de Mad. de St. George d'Aunay, de la generalité de Caën, que je connois très particuliérement, juſques à ſix mille livres, pour lui vendre de pareils titres, elle a perdu ſon argent, a été enfermée deux ans à Vincennes, où elle a beaucoup ſouffert, & elle & ſes Enfants out été declarez roturiers. Mr. de Falourdet decouvrit tout le myſtére à Mr. de Caumartin qui jura de lui tenir ſa promeſſe, le renvoia dans ſa Province, & écrivit à l'Intendant de ne pas l'inquieter. Il fit arrêter les Commis, pluſieurs faux-Nobles, & le vieillard Fauſſaire, qui auroit été pendu, ſi la mort ne lui eût pas naturellement épargné la honte, en l'enlevant dans le château de Vincennes. Mr. de Falourdet jouiſſoit pleinement & paiſiblement des priviléges de ſa Nobleſſe dans ſa terre, où il s'étoit depuis peu d'années marié à une aimable Epouſe, qui étoit nouvellement accouchée,

lors

lors qu'étant à la chaſſe à cheval avec ſon vallet, il ſe vit aborder, par quatre Cavaliers, qui lui dirent qu'ils venoient le ſalüer de la part des Officiers de ſon Regiment. Il les crut bonnement, & les invita à l'accompagner dans ſon Château, où il les recevroit de ſon mieux : mais étant auprès de lui, ils ſe jetterent ſur ſes armes, & lui firent entendre qu'il falloit les ſuivre chez Mr. de Caumartin. Il leur témoigna qu'il étoit ſurpris de leur procedé ; que ſi Mr. de Caumartin, de qui il avoit reçû des lettres depuis huit jours, lui avoit ordonné de ſe rendre chez lui, le moindre billet de ſa part étoit ſuffiſant pour le faire partir dans le moment pour obeïr à ſes ordres, ſans l'envoier querir à main forte, contre laquelle, ſi il ſe croioit coupable, il ſçavoit bien comme il pourroit agir ; & dans l'inſtant, donnant de l'éperon à ſa cavale, il écarta ceux qui le vouloient arrêter & ſe degagea de leurs mains, pendant que ſon vallet, couchant le plus apparent de la troupe en joüe, jura qu'il l'alloit jetter à bas, ſi il branloit. Mr. de Falourdet commanda à ſon Vallet de lever ſon fuſil ; mais de ne pas ſe laiſſer aprocher : enſuite il demanda à ceux qui le vouloient arrêter, s'ils deſiroient l'accompagner chez lui, où il vouloit dire Adieu à ſa Femme avant que de les ſuivre. Il s'étoit ſi adroitement debaraſſé d'eux qu'il étoit encore Maître de ſes armes à la reſerve d'un de ſes piſtolets, dont s'étoit ſaiſi un des Cavaliers ; mais loin de vouloir profiter du deſordre où il les avoit jettez, il leur dit, ne ſe croiant pas coupable, que ſi la propoſition qu'il leur

faiſoit leur cauſoit le moindre embaras, qu'il étoit prêt de les accompagner, quoi qu'il ne fût pas en état de faire un ſi long voiage, ſe trouvant avec peu d'argent ſur lui & n'aiant pas même de linge pour changer. Ils lui proteſterent que rien ne lui manqueroit, qu'ils avoient ordre de fournir à ſa depence, qu'ils le pourvoiroient abondamment de tout ce qu'il auroit beſoin, & que Mr. de Caumartin lui donneroit de quoi retourner chez lui. Il donna ſon fuſil à ſon valet, qu'il renvoia dans ſa Maiſon avec ordre de dire à ſa femme de ne ſe pas inquieter. L'Exempt & ſes gardes lui tinrent leur promeſſe en le conduiſant, le Cavalier lui rendit ſon piſtolet & ils lui laiſſerent ſes armes; pendant tout le voïage ils le regalerent bien; mais au lieu de le conduire à Paris chez Mr. de Caumartin, ils feignirent de vouloir paſſer au travers du château de Vincennes, quand ils furent auprès, & étant dans la Cour, ils lui declarerent que c'étoit là qu'ils avoient ordre de le laiſſer, en attendant nouvel ordre de la Cour. On lui fit rendre ſes armes, qu'on eut ſoin de renvoier avec ſa Cavale & tout ſon équipage chez lui, marque qu'il avoit à faire à un honnête Exempt; & je croi que c'eſt Mr. de Bourbon le même qui m'arrêta. Il s'aperçut trop tard de la faute qu'il avoit faite: il n'étoit plus temps de faire le brave dans un château tel que celui où ils étoient, dont le Pontlevis fût levé, & les portes fermées dès qu'ils y furent entrez. Il fallut mettre pied à terre & paſſer dans le Donjon où l'on garde les Priſonniers. C'eſt là qu'il a reſté deux ans, avec

avec quantité de Compagnons infortunez qui y étoient pour la même affaire que la ſienne & pluſieurs autres qui y étoient pour d'autres ſujets ; & quoiqu'il ait toûjours été ſeul, il n'a pas laiſſé d'avoir communication avec pluſieurs de ces Meſſieurs, entr'autres avec S. A. M. le Prince de la Riccia arrêté pour avoir pris le parti de l'Empereur dans l'affaire de Naples au commencement de 1702 ; ainſi qu'avec le nommé Farie de Garlin en Bearn qui étoit Priſonnier depuis onze ans lorſqu'il lui parla, pour n'avoir pas voulu abjurer ſa Religion, qui étoit la Reformée ; ce pauvre Homme étoit tout nud ſans chemiſe & dans une calotte, où il avoit pour tout meuble une couverture dans laquelle il s'envelopoit : il joüiſſoit, malgré toutes les rigueurs dont on l'accabloit, d'une ſanté parfaite ; il étoit gros, & gras, & d'une fermeté inébranlable dans ſa reſignation aux ordres de la Providence. J'ai vû quantité de ſes écrits, qu'il avoit donnés à Mr. Falourdet, pour faire tenir à ſon Epouze & à ſes Enfans, fort édifiants ; où, quoiqu'on vit bien qu'il n'avoit pas d'étude, la piété étoit ſoutenüe d'une éloquence naturelle & ſolide ; la maniére dont ils ſe communiquoient eſt aſſez ſinguliére. Mr. Falourdet avoit une planche ſur laquelle il écrivoit avec du charbon en gros caractéres un mot, puis il approchoit la planche de ſa fenêtre & quand Farie l'avoit lû, l'autre l'effaçoit & en écrivoit un autre, & toûjours de ſuite, ce que Farie tranſcrivoit ſur du papier gris, qu'on leur donnoit pour leurs néceſſitez ; car il avoit fait des plumes avec des os, & de l'encre avec du

noir de fumée. Farie faisoit une ample reponce à Mr. Falourdet sur du papier gris ; & comme j'ai déja dit que Farie étoit dans une calotte je dois dire encore que Mr. Falourdet étoit dans un premier étage où il avoit été mis, pour être plus à portée de le soigner, parce qu'il avoit été malade & avoit pensé mourir, & où il avoit même la liberté de se promener dans un petit jardin qui donnoit au pied de la Tour où étoit enfermé Farie, qui laissoit tomber son papier dans lequel il envelopoit un os pour lui donner plus de poids: l'autre le ramassoit, le métoit dans sa poche & le lisoit tout à loisir, quand il étoit enfermé dans sa Chambre. Lorsque Mr. Falourdet fut entiérement gueri, on ne lui donna plus la liberté de se promener dans le jardin; mais comme la fenêtre étoit au niveau de ce jardin, il s'avisa d'aprendre à une chienne ferme qu'avoit Bernaville à lui raporter un peloton de papier, qu'il lui jettoit de sa fenêtre dans le jardin, & qu'elle lui raportoit du Jardin sur sa fenêtre; pour la paier de sa peine, il lui gardoit une partie de sa viande qu'il lui donnoit. Après qu'il l'eut bien exercée à ce badinage, il en avertit Farie en lui écrivant sur sa planche, & ils convinrent à un certain signal, qui marqueroit à Farie que la chienne étoit dans le jardin, parce qu'il ne l'y pouvoit pas voir du lieu où il étoit, qu'il laisseroit tomber son papier avec une petite pierre envelopée dedans : ils essaierent premiérement avec du papier sans écriture; la chienne l'aporta fort fidellement à Mr. Falourdet; il en envoia d'écrit qui eut le même succès;

ainsi

ainſi la chienne leur ſervit de meſſager pendant un très long-temps. Mais enfin ils furent, ſi non decouverts, du moins ſoubçonnez; heureuſement pour eux il n'y avoit dans le papier que des raiſins ſecs que Farie envoioit à ſon Ami, ſans écriture. Dans l'inſtant que la Chienne l'aportoit à Mr. Falourdet, Bernaville entra, à qui elle le preſenta; il y trouva des raiſins; il n'en dit mot, & quoique Farie priât le Porteclefs, quand il lui porta à ſoupé, de lui rendre ſes raiſins qu'il diſoit avoir mis à ſecher ſur le bord de ſa fenêtre, & qui étoient tombez dans le jardin, on ne laiſſa pas de mettre des paliſſades devant la fenêtre de Mr. Falourdet, pour empêcher la Chienne d'en approcher. Farie communiqua cependant toûjours avec lui juſques au dernier jour de la ſortie de Mr. Falourdet, car il demonta ſa table, ſur une des planches de laquelle il écrivoit en gros caractéres, & faiſoit lire ſon écriture à ſon cher ami, qui reſpectivement lui repondoit de la même maniére.

Depuis j'ai vû ici à la Haye une lettre écritte de Pau en Bearn, en datte du 21. Decembre 1714. par un Ami, à Mr. de la Forcade Miniſtre du St. Evangile, qui lui donnoit avis que Mr. Farie avoit été mis en liberté, en faveur de la Paix générale, le mois de Novembre precedent, après vingt quatre Années de Priſon, & qu'il avoit vû une lettre du dit Sr. Farie, qu'il écrivoit de la Baſtille à un de ſes amis, en datte du même mois de Novembre, pour lui donner avis de ſa delivrance, & le prier d'avertir ſa Femme & ſes Enfans qu'il auroit la conſolation de les

embrasser bien tôt. Le dit Sr. Farie avoit été arrêté en 1691 à Paris en sortant de la Boutique d'un Apoticaire, & enfermé dans Vincennes, d'où il fut transferé à la Bastille en 1707, lors que Bernaville succeda à Mr. du Joncas. Dieu lui fasse la grace de faire un bon usage de sa liberté & d'en jouir long temps.

Mr. de Falourdet communiquoit encore avec Mr. le Marquis de la Baldonniére Poitevin, qui étoit accusé d'avoir le secret de faire de l'or: il y avoit dix ans que ce pauvre Gentilhomme étoit Prisonnier à Vincennes, lors que le Ministre, pour se debarasser des importunitez de Madame son Epouze, qui sollicitoit vivement la liberté de son Mari, la fit arrêter & enfermer dans le même château de Vincennes, où elle a été pendant deux ans mangeant le même pain, beuvant le même vin que son mary, sans avoir jamais pû obtenir la liberté de le voir. Tout ce que Bernaville leur accorda, après avoir exigé d'eux, pour cette faveur, une grande lampe & six chandeliers d'argent pour la chapelle de Vincennes, fut la permission de s'écrire de temps en temps. Mr. Falourdet vit sortir Madame de la Baldonniére de cette funeste cage; elle étoit magnifiquement habillée, fort bien faite, & avoit un air majestueux, elle passoit pour avoir beaucoup de vertu. Mr. de la Baldonniére étoit un venerable vieillard qui étoit d'une piété consommée.

Il parla encore à un Ministre Protestant qui étoit dans un état lamentable, & qui ne voulut pas lui dire son nom. Depuis une longue suite d'années il étoit dans un trou obscur,

où

où le jour n'entroit jamais, où le Barbare Bernaville l'avoit enfermé pour lui faire abjurer ſa Religion. On lui portoit à manger aux flambeaux, & comme ce deplorable affligé s'opiniâtroit à ne pas manger, qu'on ne lui eût permis de voir le Soleil encore une fois avant que de mourir, car Mr. Falourdet, qui n'en étoit ſeparé que d'une cloiſon, ne perdoit pas un mot de tout ce qu'il diſoit, il l'entendit battre cruellement à coups de nerfs de bœuf par des ſoldats, en preſence du crüel Bernaville, pour le forcer à manger, & qui lui diſoit impitoiablement, tu ne verras jamais le Soleil, vieux tiſon d'Enfer, que tu ne ſois Catholique; & le pauvre Homme, quoique devenu fou, prioit Dieu pendant qu'on l'aſſommoit inhumainement. Il vit, & entendit encore le Confeſſeur de Madame Guyon, cette fameuſe Quietiſte dont l'hiſtoire a tant fait de bruit dans le monde, & qui étoit alors dans nôtre même tour de la Bertaudiére, comme je le dirai plus bas. C'étoit un venerable vieillard, blanc comme un Cygne, agé de plus de quatre vingts ans; je le croi de l'ordre des Bernabites: il étoit auſſi dans un Cachot obſcur, où du matin juſqu'au ſoir il ne ceſſoit de chanter en fauxbourdon des invectives contre Bernaville, & les Eloges de Mad. Guyon la ſainte; avertiſſant tous les Priſonniers de ſe prendre garde de l'Hypocrite & perfide Bernaville; deteſtant les Jeſuites & une Dame de la Cour qu'il diſoit être leur Protectrice. La cervelle lui avoit tourné par les outrages dont l'avoit accablé ſon execrable Tyran.

Par-

Parmi une quantité prodigieuſe de Priſonniers qui étoient enfermez à Vincennes, pour la même affaire de Mr. Falourdet, j'ai retenu les noms de ceux-cy qu'il m'avoit nommez, Mad. de St. George dont j'ai déja parlé, le nommé Varin de Rennes en Bretagne qui avoit été Commis de Mr. Puſſort. Mr. Anthoine Vidal de Toulouze, c'étoit un Homme qui avoit infiniment de l'eſprit, & qui ſouvent a démonté Mr. du Buiſſon Intendant des Finances qui étoit raporteur de cette affaire, tout Stoïque qu'il étoit. Mr. Jean Felix, Gautier d'Heniſſart, & Marguerite Filandrier marchande de cheveux du Cloître St. Oportune. Cette pauvre Fille qui étoit l'Amante de Mr. Vidal, avoit été la depoſitaire de quatorze cents francs qu'il lui avoit conſignez avec un billet cacheté, qu'elle devoit garder fermé juſqu'à un certain temps, & enſuite l'ouvrir pour en donner l'argent à celui qui lui ſeroit indiqué par ce billet; ou autrement remettre le tout entre les mains de Mr. Vidal. Cette ſomme étoit conſignée par un Homme inquiété pour ſa Nobleſſe, qui dans ce billet conſentoit que la Somme tournât au benefice des Commis de Mr. d'Argenſon, en cas qu'ils fiſſent ſon affaire; & quoique cette pauvre Fille n'eût aucune connoiſſance de cette convention, & ne ſçût en aucune maniére la raiſon pour laquelle cet argent lui étoit conſigné, on l'a retenüe pendant deux ans Priſonniére à Vincennes, ce qui a fait un prejudice très conſiderable à ſon negoce, à ſa ſanté, & à ſon

éta-

établiſſement; qui la recompenſera de tout cela? Mr. d'Argenſon: il a la conſcience trop tendre pour ne pas indemniſer, & même recompenſer cette innocente victime. Mr. Falourdet m'a dit que cette Fille étoit d'une humeur tout à fait agréable. Comme ils ont été long-temps voiſins, lors que le Porte-clefs la venoit ſervir, ſi tôt qu'il alloit nétoier ſes pots, elle ſortoit promptement de ſa Chambre, dont il laiſſoit la porte entr'ouverte, & venoit dire quelque plaiſanterie à Mr. de Falourdet, & lui tendre la main au travers de ſa grille; puis elle retournoit avec la même viteſſe ſe renfoncer dans ſon antre, où elle chantoit du matin juſqu'au ſoir. Cependant en faiſant ce badinage, elle riſquoit d'aller au Cachot, qui lui eût été infaillible, ſi elle eût été priſe ſur le fait. On lui avoit donné des oiſeaux, auxquels elle avoit apris mille paſſe-paſſes; un jour un chat lui en prit un; elle appella promptement l'officier qui étoit dans le jardin pour le prier d'arracher des griffes de ce voleur, le plus adroit de ſes moineaux: ah! dit-elle, Monſieur courrez vite; c'eſt celui qui dance ſi bien le rigodon; elle fit des chanſons tout à fait droles ſur cette avanture; & le Confeſſeur de Mad. Guyon fit l'oraiſon funèbre du Paſſereau d'une maniére tout à fait riſible.

Il eſt temps de décrire ce qui ſe paſſa dans nôtre ſpelonque, pendant que Mr. Falourdet & moi nous y reſtâmes enſemble. Sur les dix heures du matin du jour de ſon entrée Ru aporta le pain & le vin; il y avoit un pain chapellé, tel qu'il m'en aportoit d'ordinaire, & un

un autre pain de la même grosseur, mais d'une pâte moins fine ; avec une bouteille de vin de Bourgogne telle qu'il avoit coûtume de me la donner, & une autre petite bouteille tout au plus de demy septier. M. Falourdet lui demanda promptement, pour qui étoit la grosse bouteille ? & Ru lui ayant repondu que c'étoit pour moi, & la petite pour lui ; il entra dans une fureur terrible. Veux tu, lui dit-il, que je te casse la tête de cette petite bouteille ? apprens à me connoître : Va dire à ton Gouverneur que si il ne m'envoie pas une bouteille de vin pareille à celle de Monsieur, que je m'en plaindrai avec éclat à mes Juges si-tôt que je comparoîtrai devant eux ; que je ne leur repondrai pas qu'ils ne m'aient fait raison de cette injustice & qu'en attendant il n'entrera pas dans la chambre tant que j'y serai une seule bouteille semblable à cette petite, que je ne la casse dans le moment contre le mur. Ru lui repondit, qu'il y avoit difference de moitié de sa pension à la mienne ; que le Roi ne lui donnoit que cent sols par jour. Comment cent sols par jour ! repondit-il, avec cette somme, ton Maître me doit donner une Perdrix, ou l'équivalent à tous mes repas, & du meilleur vin de la Ville ; & devroit faire chére de Commissaire à Monsieur pour sa pistolle. Ru alloit sortir, & lui laisser la petite bouteille ; quand M. Falourdet se jeta dessus avec furie & lui en alloit casser la tête, si je ne l'avois retenu : je me mis au devant, je lui arrachai la bouteille des mains, & je le priai d'accepter la mienne, & que je garderois la petite pour moi,

moi. Ru devint raiſonnable pour la premiére fois ; il reprit la petite bouteille, & dit qu'il alloit lui en aporter une groſſe, puiſque le Gouverneur gagnoit aſſez ſur nous ; & dans le moment il revint avec une groſſe bouteille ſemblable à la mienne. J'étois dans le dernier étonnement de voir avec quel emportement M. Falourdet bruſquoit des Gens qui étoient en pouvoir de tout faire impunement contre lui. Il me fit entendre que s'il n'avoit uſé de la même hauteur avec Bernaville à Vincennes, il l'auroit traitté comme les malheureuſes victimes qu'il avoit reduittes dans un état deplorable, & qu'il nourriſſoit plus mal qu'on ne fait les Galeriens à Marſeille. Il me fit entendre qu'il alloit ſortir dans quinze jours au plus tard de la Baſtille, & que le bien ou le mal de ſon affaire étant decidé, il n'avoit plus aucuns menagements à garder avec des Gens qu'il n'enviſageoit que comme les plus barbares Boureaux qui fuſſent ſous le Ciel.

Mais ce fut tout autre choſe lorſqu'on nous aporta à diner ; & qu'il vit qu'on lui ſervoit une méchante ſoupe, qui ſembloit n'être purement que de l'eau bouillie avec un morceau de bœuf deſſus, qui aiant ſervi à faire du jus, étoit plus ſec que du bois, puiſque le ſuc en étoit tout exprimé, lorſqu'on me ſervoit un ordinaire paſſable. Il entra dans des fougues terribles. Le Porteclefs décampa, après avoir fermé la porte : il n'y avoit pas moien de jetter les plats par les fenêtres ; il apoſtropha le Gouverneur de la belle maniére ; il frappa violemment à la porte, malgré toutes mes oppoſitions ; pour concluſion le Major vint lui dire

dire au travers de la porte, qu'il ſe donnât patience, qu'il ſeroit mieux traitté le ſoir, & que ſi il vouloit faire des violences, on ſçavoit fort bien les moïens de l'en punir.

Je le conſolai de mon mieux, il s'adoucit, nous nous accommodâmes de ma petite portion, & il garda la ſienne entiére pour la jetter à la tête du Porte-clefs quand il entreroit. Je gagnai encore ſur lui, qu'il n'en feroit rien, qu'il ſe contenteroit de lui faire voir qu'il n'y avoit pas touché; & de lui dire qu'on ne devoit pas traitter ainſi un Homme de ſon merite. Le ſoir il fut un peu mieux traitté; mais pendant tout le temps qu'il demeura avec moi, ſa fierté eut beaucoup à ſouffrir, par toutes les couleuvres que ces gens la lui firent avaler, car aſſurement tout ce qu'on lui donnoit bien ſupputé, ne montoit pas à dix ſols. Il me fit le detail de ſon affaire: il me paroiſſoit fort inquiet, & ſans doute, ſi on avoit pouſſé les choſes à la rigueur, il avoit raiſon de l'être. Il avoit donné de l'argent au Fauſſaire pour contrefaire l'original de ſon contrat, qu'il avoit porté lui même clandeſtinement dans le grenier des héritiers du Notaire d'Anet: tout cela ne pouvoit être adouci que par l'avœu qu'il en avoit fait à Mr. de Caumartin, ſur la parole que ce Miniſtre lui avoit donnée de ne lui pas faire de mal, par la ſolidité conſtante & effective de ſa Nobleſſe, pour laquelle on l'inquiétoit mal à propos, & par la ſimplicité du Gentilhomme qui inhabile dans les affaires, s'étoit laiſſé ſéduire, ſans en connoître les conſequences.

Il me dit encore que Mr. du Buiſſon Inten-

tendant des finances qui étoit ſon Raporteur, lui avoit témoigné beaucoup de compaſſion & de bienveillance; qu'il l'avoit toûjours fait aſſoir & ſe couvrir quand il l'avoit interrogé; qu'il ne ſe cachoit pas de dire devant lui à Bernaville, que la ſeule choſe qui pouvoit ſauver la vie aux Commis de Mr. d'Argenſon, eſt que le Maître y étoit tellement impliqué, qu'il étoit impoſſible de pouſſer les choſes à la rigueur contre ceux là, ſans y enveloper celui ci: qu'il diſoit encore hautement en ſa preſence que Mr. d'Argenſon étoit un homme qui ne trouvoit rien de trop chaud ni de trop froid, & tellement avide d'argent, qu'il bandoit tous les reſſorts de ſon eſprit, tout des plus ſubtils, pour en attraper, ſans conſulter ſa conſcience ni ſon honneur. Jamais Mr. du Buiſſon ne ſortoit d'avec Mr. Falourdet, ſans le recommander à Bernaville, & en particulier il lui demandoit ſi il en étoit bien traitté. En effet Bernaville lui permettoit d'écrire tous les Mois à ſon Epouſe & d'en recevoir réponce. Il étoit très bien nourri. Quand il fut malade & reduit à l'extrémité, on lui donna une femme pour le garder, & on en eut un ſoin tout particulier. De tout cela j'augurois que ſon affaire prendroit un bon tour; & qu'il en ſeroit quitte pour avoir perdu un œil & une partie de la machoire dans ſa Priſon pendant ſa maladie: dans la ſuite j'ai ſçu que je ne m'étois pas trompé.

Pendant que nous fumes enſemble il me conta les circonſtances d'une ſuperſtition très particuliére, qui ſe pratique en ſon pays; & comme il m'a paru très ſincére pendant tout le temps que j'ai été avec lui, je le crû très fa-

ci-

cilement : il me certifia que dans la paroiſſe de St. Denis, où j'ai déja dit qu'il y avoit pluſieurs tombeaux de ſes Aieux, & qui eſt tout proche de ſa Terre, l'on communie les chiens enragez, les chevaux, les bœufs, les vaches, & autres animaux qui ſont malades; & voici comme il m'a affirmé que l'on execute cette ceremonie. Les Propriétaires des Bêtes qui ont beſoin d'être ſoulagées, les aménent dans le cimetiére de St. Denis; ſi la choſe en vaut la peine, ils font dire une Meſſe, le remède en eſt plus efficace; après quoi on les introduit dans le bas de l'Egliſe où il y a une grande cuve pleine d'eau benite. Si tôt que le Prêtre revêtu de ſon ſurplis & d'une étole a receu le prix fixé pour chaque eſpèce d'animal, car il faut garder la bonne foi par tout, l'on ne fait grace à perſonne, mais l'on ne prend pas plus qu'il ne faut, il poſe le bout d'en bas de ſon étole ſur la tête de la bête malade & dit le plus promptement qu'il peut, & pour cauſe, une oraiſon pour ſa convaleſſence, & la benit d'un ſigne de croix; enſuite il prend un petit morceau de pain, & une petite image que vulgairement l'on nomme un nom de Jeſus qu'il benit pareillement d'un autre ſigne de croix, puis il trempe le tout dans l'eau benite ſuſdite, & le depoſe dans la gueulle de la Bête ſouffrante, que pour cet effet le Propriétaire, ou le Clerc du Prêtre ouvre la plus large qu'il peut; après il y verſe de l'eau benite; cela fait, ſi la Bête meurt, c'eſt le peu de foi du Propriétaire, qui en eſt la cauſe, car une fois le Prêtre a fait ſon devoir dans les formes, ſans cependant être ſujet

jet à la garantie. Il me jura qu'il y avoit quelques années que preſque toutes les vaches de la Champagne avoient été malades, & que l'on en avoit conduit une ſi grande quantité à St. Denis, que le Curé & les Prêtres en avoient tire un profit très conſiderable. Aujourd'hui que la maladie régne univerſellement ſur tous les beſtiaux, dans une bonne partie de l'Europe, l'on auroit bien beſoin du ſecours de ces bons & zèlez Prêtres, ſi l'on avoit ici autant de foi qu'en Champagne, mais c'eſt de quoi je ne ſuis pas bien perſuadé.

Le même m'a encore affirmé qu'à Vitry le François, pendant qu'il y étoit jeune écolier, il vit trainer ſur la claye une Femme toute nüe, dont le crime étoit d'être morte dans la Religion Reformée, & qu'enſuite elle fut jettée à la voirie, où les Ecoliers firent mille indignitez à ce pauvre cadavre, lui brûlerent avec de la paille tout le poil du corps, & exercérent deſſus des infamies que la pudeur m'empêche d'exprimer; & qui feroient revolter les cœurs les plus barbares; pendant que le Mari deſolé de cette miſerable victime pleuroit à chaudes larmes, & ſe jettoit aux pieds des femmes de ſes Juges, en les ſuppliant d'avoir commiſeration d'un reſte malheureux de leur Sexe; & que ces Dames n'oſoient lui repondre que par des pleurs, des ſoupirs & en hauſſant les épaules. Mon Compagnon demandoit pardon à Dieu de tout ſon cœur d'avoir été un des Acteurs de cette funeſte Tragedie, comme Ecolier & tout des plus malins.

Quand

Quand je fus certain de sa sortie, je profitai des bonnes dispositions où je le voiois de me rendre service: il avoit heureusement du papier, sur lequel, dans un pressant besoin, l'on pouvoit encore écrire; je fis des plumes avec des os, & de l'encre avec du noir de la fumée de nôtre chandelle. J'écrivis à mon Epouse & à mon Fils, à Mrs. de Torcy & Chamillart, & à mes autres Amis. Je suis très persuadé de sa bonne volonté & qu'il a fait tous ses efforts pour m'obliger; cependant mon Epouse n'a pas apris mon empriſonnement par son canal, & les lettres que je lui remis ne sont pas parvenües jusques à elle; elle aprit la nouvelle douloureuse de mon malheur par la Gazette de Rotterdam, qui disoit positivement, que Mr. Constantin de Renneville Commis de Mr. Chamillart avoit été arrêté & conduit à la Bastille sans sçavoir pourquoi.

Enfin le jour de son jugement arriva, qui, si je ne me trompe fut le lundi 25. Septembre 1702. Dès cinq heures du matin le Major vint l'avertir de se tenir prêt pour être jugé. Il me fit les derniers adieux, comme si il eût du mourir; je retenois mes larmes, pour l'encourager de mon mieux, & lui protester qu'il en seroit quitte pour la peur. Enfin sur les dix heures du matin, le Major accompagné du Capitaine des Portes & de Ru vint le faire sortir de notre antre. Je l'embrassai tendrement avant que de le laisser sortir. Quand la porte fut fermée sur moi je ne pus empêcher mes pleurs de se debonder; j'en versai qui partoient du profond de mon cœur, car je l'ai-

l'aimois véritablement de toute mon ame, auſſi le méritoit-il bien, & je croi qu'il me rendoit le reciproque. Je me jettai à genoux, & je priai Dieu très ardemment, qu'il lui accordât les ſecours dont il avoit beſoin, & je ne diſcontinuai pas ma priére, juſqu'à ce qu'il fût de retour. Enfin je le vis arriver deux heures après & voici le recit qu'il me fit de ce qui s'étoit paſſé depuis notre ſeparation.

A la ſortie de notre Chambre, le Major le prit par un coin de ſon juſtaucorps, ce qu'il eut de la peine à ſouffrir. Au pied de l'eſcalier de la Tour il trouva pluſieurs Soldats armez, dont quelques uns furent aſſés inſolens pour l'outrager par des railleries tout à fait hors de ſaiſon, tous enſemble ſe joignirent au Major, & à ſa Compagnie pour l'eſcorter juſqu'à l'Arſenal, où ils entrerent par une petite porte qui a communication à la Baſtille; après avoir traverſé la grande Cour, la Barriére, le Corps de garde, & la Cour de l'apartement du Gouverneur de la Baſtille, on le fit paſſer par pluſieurs apartemens de l'Arſenal, & enfin on le fit arrêter dans une grande ſale toute remplie de Laquais, Huiſſiers, Exempts, & d'autre vermine ſemblable: où, après l'avoir fait attendre pendant près de demy heure, on l'introduiſit dans une grande & magnifique ſale toute tapiſſée de Juges, qui ſembloient collez contre le mur, enfoncez dans leurs fauteuils comme dans autant de niches, avec des robes d'écarlate, & de grandes perruques, dans leſquelles leurs têtes ſembloient enſevelies. M. de la Renie

presidoit sur cet auguste Senat, assis dans un espèce de trône & Mr. du Buisson raporteur de l'affaire étoit assis à son côté droit, & tous les autres Juges en suite, à droit & à gauche de ce terrible Tribunal. Aux pieds de Mr. de la Renie étoit assis le Greffier, avec une longue table devant lui, couverte d'un grand tapis traînant à terre, aux deux extremitez de laquelle étoient debout plusieurs Huissiers avec leurs masses. Un Huissier fit assoir Mr. Falourdet au milieu du Parquet sur une petite sellette de bois élevée d'un pied de terre. Il m'a juré depuis, que dans l'instant il fut pris d'un tremblement si terrible qu'il perdit toute connoissance, & pensa tomber à la renverse; Non, me disoit-il, j'ai aidé à soutenir le Siége de Namur contre l'Armée du Roi Guillaume & de ses Alliez; toute la terre a sçu avec quelle vigueur nous fûmes attaquez; j'aimerois cependant mieux essuier vingt pareils Siéges que de subir une semblable seance. Je me representai le jugement dernier; & la crainte de la mort avec tout son appareil, me saisit si fort le cœur que j'allois tomber en defaillance, lors que M. de la Renie, qui s'en aperçut, me ranima par de douces paroles, aussi bien que Mr. du Buisson. Ensuite un Huissier distribua à chacun des Juges un Cahier, dans lequel aparemment étoit écrite la copie de ses interrogatoires. Alors le Président l'interrogea, sur ce qu'on lui avoit demandé dans ses interrogatoires, qu'il affirma véritables. Lors qu'il élevoit un peu sa voix, on lui faisoit vitement prendre un ton plus bas; & lors qu'il parloit bas, un autre Juge lui

lui commandoit de prendre un ton plus haut. Il y en eut un qui le reprit de ce qu'il ſe donnoit trop de mouvement en geſticulant ſur ſa ſelette. Helas dit-il, Meſſeigneurs, ſi vous me l'ordonnez, je me jetterai à genoux, & je me proſternerai même le viſage contre terre. Ce terrible acte fini, toute l'aſſemblée lui témoigna être contente de ſes reponces & ſans lui dire le ſuccez de ſon affaire on le fit relever, & un Huiſſier le conduiſit marchant à reculons, le viſage tourné du côté de ſes Juges, juſqu'à ce qu'il fût hors de la ſale & dans l'antichamdre, où le Major & ſa Sequelle l'attendoient, qui le ramenerent dans ma caverne, où il me fit le detail que je viens de raporter, ſur lequel nous raiſonnâmes tout le reſte du jour à perte de vüe; car les hauts & bas des Priſonniers ſont étranges; en un moment on paſſe de l'eſperance à une triſte deſolation, & on flotte inceſſamment entre l'eſpoir & la crainte.

Après deux ans d'eſclavage & de miſére l'heureux moment arriva, qui devoit terminer ſes peines & le remettre en liberté: ce fût le jeudi 28. Septembre ſur les ſept heures de matin que le Major vint lui dire de s'habiller & que ſa liberté étoit venüe. Il pria très inſtamment ce ſobre Officier de lui dire quel étoit ſon jugement, & ſi on le renvoioit chez lui, ou à la grève; il lui dit que le Gouverneur lui en alloit dire des nouvelles. Je pris congé de lui les larmes aux yeux, ne ſçachant pas quel étoit ſon jugement. Notre ſeparation fut auſſi tendre qu'elle eût pû être, ſi nous avions toûjours vêcu enſemble des nôtre en-

fance dans une parfaitte union. Un quart d'heure après qu'il fut ſorti, Ru vint prendre ſon manteau, qu'il avoit oublié dans ma chambre, & m'aſſura que Mr. Falourdet avoit la liberté de retourner chez lui y vivre tranquille, ce qui me donna une grande conſolation.

J'en rendois graces à Dieu, lorſque ſur les huit heures du matin le Major vint me dire de ploier tout mon bagage, & qu'il m'alloit conduire dans une des plus belles Chambres de la Baſtille. Je ne me le fis pas dire deux fois, Ru qui l'accompagnoit & un autre Porteclefs ſe ſaiſirent de mon bagage. Je montai tout au haut de la Tour: mais quel fut mon étonnement quand au lieu d'une très belle Chambre, j'entrai dans une Calotte. C'eſt une Chambre octogone, dont huit arcades qui aboutiſſent en calotte occupent la plus grande partie, en ſorte qu'on ne peut ſe promener qu'au milieu de la chambre, & qu'on a peine à mettre un lit de camp, dans les intervales des arcades. Il y a une avant-grille devant la fenêtre au dedans de la Chambre, qui eſt de la hauteur de cette Chambre; elle empêche qu'on ne puiſſe approcher de dix pieds, qui font l'épaiſſeur du mur, de l'autre grille qui eſt poſée au dehors de la muraille, ce qui borne extrêmement la vüe, ſans quoi elle ſeroit d'une vaſte étendüe, car malgré cet obſtacle, on decouvre une grande partie de Paris, on voit bien avant dans la rüe de St. Antoine, comme auſſi les Tours de Nôtre Dame, les Invalides, & encore bien au dela. Ce qu'il y a de plus incommode, c'eſt qu'en Eté, il y fait une chaleur exceſſive, & en hyver un froid inſuportable. Toutes

Pag. 149 Tome 1

tes les Calottes ſont faites à peu près de la même maniére. J'ai été dans celle de la Tour du Coin, qui eſt tout à fait ſemblable, excépté les vües; celle-cy regarde le Soleil levant, & l'autre le couchant.

Je trouvai dans cette Calotte un Jeune Homme aſſis ſur ſon lit, envelopé dans une robe de chambre de ſatin raîé doublée de taffetas verd: il étoit fort pâle, & ne branla pas du tout quand nous entrâmes dans la Chambre. Je demandai au Major ſi c'étoit là le plus beau reduit de la Baſtille, comme il me l'avoit affirmé: oui, Monſieur, me dit-il, & tous ceux qui voudroient bien y être, n'y ſont pas; & tous ceux qui y ſont, lui repondis-je, voudroient bien n'y être pas. Je ne fus pas ſurpris de voir qu'il ne m'avoit pas accuſé juſte, pour la beauté de notre Chambre, car ç'auroit été pour la premiére fois qu'il eût dit la vérité, & j'étois déja tout accoutumé à l'entendre mentir; Tous les Officiers faiſoient profeſſion de ce deteſtable vice, pour mieux reſſembler au Pére du menſonge.

Lorſqu'ils m'eurent enfermé avec mon nouveau Compagnon, & que je me vis ſeul avec lui, je fus l'embraſſer ſur ſon lit, d'où il n'avoit fait encore aucun mouvement. Il ſe leva, & me fit voir un grand jeune homme bien fait de dix neuf à vingt ans, mais fort triſte & fort deffait. Je connus bien qu'il étoit étranger, je lui demandai d'où il étoit, mais il ne me répondit que par un *caniet verſtan*, ce qui me fit conjecturer qu'il étoit Alleman. je lui demandai en mauvais Hollandois, que j'entendois alors un peu, de quel Canton d'Allemagne

il étoit ; il me repondit qu'il étoit de Leipſic en Saxe : Je lui parlai latin ; il me repliqua dans la même langue ; il ſe trouva même qu'il ſçavoit, auſſi bien que moi, un peu la langue Italienne. Je ne fus pas long-temps ſans connoître que c'étoit un fort joli homme, & d'un merite diſtingué. Son nom étoit Chriſtien Henri Linck, Fils d'un Médecin très Puiſſant & très riche de la Ville de Leipſic : Il me raconta par quel malheur il étoit tombé dans ce funeſte & miſerable abyme. Son Pere qui l'aimoit tendrement, après ſes études l'avoit envoié dans toutes les Cours d'Allemagne : on lui avoit même trouvé tant de mérite dans celle de Wirtemberg, qu'on l'avoit retenu auprès de S. A. S. Madame la Ducheſſe Regnante pour être ſon Medecin, ſa ſcience ſurpaſſant ſa jeuneſſe. La beauté d'une jeune Languedocienne, qui étoit auprès de cette Princeſſe, pour lui aprendre la langue Françoiſe, attendrit ſon jeune cœur pour la premiére fois. Elle étoit favorite de la Ducheſſe ; nos deux jeunes Commenſaux ne furent pas long temps ſans s'ainer. L'Amant écrivit à ſon Pere pour obtenir la permiſſion d'épouſer cette aimable Demoiſelle, qui s'apelle Marguerite de Vicque de Montpellier, que les troubles de la Religion ont fait ſortir de France : elle eſt Niéce & Heritiére du fameux Mr. Troüillon Docteur en Medecine, refugié à Bâle pour le même ſujet, de qui elle eſpere de grands biens, puiſque c'eſt un homme très agé, fort riche, & ſans Enfans. Le Pere de Mr. Linck jugea qu'il étoit trop jeune pour ſe marier ; & quoiqu'il aprouvât fort

fort le choix judicieux de ſon Fils, il lui conſeilla de voir la France ou l'Italie à ſon choix, & même toutes ces deux charmantes parties de l'Europe avant que de s'établir. Le deſir d'aprendre la langue Françoiſe, pour ſe mieux faire entendre à ſa Maitreſſe, lui fit commencer par la France. Il vint loger à Paris chez Mr. Charas Apothicaire, fils du feu celèbre Moyſe Charas Docteur en Médecine, rüe des Boucheries au Faux-bourg St. Germain, qui autrefois a demeuré chez Mr. Linck le Pere à Leipſic, car il eſt Médecin & Apothicaire, ces deux profeſſions étant ſouvent conjointes en Allemagne. Ce jeune Saxon, alloit aux Ecoles de Médecine à Paris, pour ſe perfectionner, auſſi bien qu'aux Hôpitaux, au Jardin roïal des plantes, & aux autres lieux d'aſſemblées qui concernent cet Art, & faiſoit ſes Exercices dans cette ſuperbe Ville, lors qu'on le vint avertir de ſortir du Royaume, où il n'étoit pas en ſeureté, par le trouble que la mort du Roi d'Eſpagne mettoit entre la Maiſon d'Autriche & la France. C'eſt ce qui fit reſoudre Mr. Linck & les autres Allemans qui étoient de ſa connoiſſance au retour de la foire de Beſons, où ils avoient été ſe divertir, d'aller à Verſailles trouver Madame Belle-Sœur du Roi, & Protectrice genereuſe de ſa Nation, pour la ſupplier de leur faire connoître ſi ils pouvoient reſter en ſeureté à Paris. Elle leur fit entendre qu'ils n'avoient rien à craindre, mais que pour plus grande aſſurance elle vouloit le ſçavoir du Roi même, & dans le moment elle fut le trouver pour ce ſujet; & peu de

temps après elle revint leur asseurer, qu'ils étoient les Maîtres d'y demeurer seurement, & qu'elle les feroit avertir de la part de S. M. quand ils devroient se retirer. Cependant dès le lendemain, sans attendre plus loin, après leur retour de Versailles, ils furent pour la plus grande partie arrêtez à Paris. Huit jours auparavant Mr. Anchitz, aussi Saxon, & quelques autres Allemands avoient déja été empriſonnés; mais ceux-ci croioient que c'étoit pour dettes, & n'en prenoient aucun ombrage.

Ce fut le 5. Septembre jour de la naissance du Roi de France, que sur les quatre heures du matin on vint frapper à la porte de Mr. Linck; il ouvrit & fut surpris de voir entrer trois ou quatre visages inconnus, & de très mauvaise aparence, qui lui demanderent si il ne s'appelloit pas Mr. Linck & si il ne connoissoit pas Mr. Anchits; il leur fit entendre par Mr. Charas qu'il fit monter qui il étoit, & la relation qu'il avoit avec Mr. Anchits; ils lui dirent qu'ils venoient de sa part lui proposer que comme Mr. Anchitz lui devoit de l'argent, qu'il lui avoit prêté depuis peu, & dont il ne lui avoit donné aucune reconnoissance, il desiroit lui en donner des assurances pour s'en faire païer par ses Parents; & si il ne vouloit pas bien monter en Caroſſe avec eux pour l'aller trouver pour ce sujet. Ils avoient apris de Mr. Anchitz Prisonnier depuis peu à la Bastille ces particularitez qui firent le malheur de Mr. Linck. Lui qui ne se doutoit pas du piége que ces Filoux lui tendoient, leur témoigna qu'il étoit prêt de les

ſuivre; Il fut fort étonné de voir qu'ils commencerent par faire l'inventaire de ſes meubles, & de s'en mettre en poſſeſſion en même temps : après quoi ils le firent deſcendre & monter en Caroſſe. Mr. Charas voioit cette injuſtice avec douleur, ſans oſer s'y oppoſer. Si tôt qu'il fut entré dans le caroſſe on le ferma de tous les côtez ſans y laiſſer que très peu de jour. L'Exempt étoit à ſa droite dans le fond; deux pouſſeculs ſur le devant, & les autres ſur le derriére, & à côté du Cocher, car il y en avoit pluſieurs qui étoient reſtez dans la rüe devant la Maiſon de Mr. Charas. Lors qu'ils tinrent leur proïe, ils firent toucher promptement au funeſte Colombier, où en deſcendant, ils ne manquerent pas d'obſerver la ceremonie de lui mettre leur chapeau devant le viſage. Ainſi donc à tâtons, ſans ſçavoir où on le menoit, il fut conduit dans le gîte ou nous étions tous les deux, & dont j'ai déja fait la deſcription. Il étoit environ ſix heures du matin lorſqu'il entra dans cet antre épouvantable, où il n'y avoit aucun meuble; pas même une pierre pour s'aſſoir, & on l'y laiſſa enfermé juſqu'à onze heures du ſoir, après avoir pris tout ſon argent, conſiſtant en 66. louis, trente écus, & une lettre de credit ſur Mr. Tourton banquier, quantité de piereries qu'il avoit ſur lui, toutes ſes hardes, & tourné toutes ſes poches.

Il eut pendant ce temps beau faire des reflexions, dont pas une ne touchoit au but, car il ne ſçavoit où il étoit. Enfin accablé de laſſitude, de faim, & de ſommeil, il aſſembla avec ſes mains & ſes pieds tout le fumier de

ſon reduit, dont il ſe compoſa un eſpèce de lit ; il ſe depouilla de ſon juſtaucorps qu'il mit deſſus, mit ſon chapeau couvert de ſa perruque pour lui ſervir de chevet, s'envelopa la tête de ſon mouchoir & ſe coucha en veſte ſur ce dur grabat. Il commençoit à ſommeiller lors que ſur les onze heures, il entendit bruire les verroux, dont le tintamarre épouvantable, lui fit croire qu'il alloit voir entrer tous les Diables dans ſa caverne: mais il ſe remit un peu, voiant qu'il en étoit quitte pour voir entrer Ru, qui n'étoit guére moins hideux, portant une table & une chaiſe avec une chandelle allumée, ſuivi de deux autres hommes chargez de meubles, conſiſtans, en un lit de ſangles, une paillaſſe, un matelas, un travers de lit, deux couvertures, deux draps, & deux ſerviettes, le tout tout neuf; & le Capitaine des portes portant ſon ſoupé, compoſé d'un morceau de mouton roty froid & d'un pain blanc d'une livre. Ru s'étant déchargé de ce qu'il portoit, auſſi bien que les deux hommes qui l'accompagnoient, ils retournerent querir une bouteille de vin de demy ſeptier, une cruche pleine d'eau, une cuilier, une fourchette, une ſalliére, un petit couteau, un verre, un chandelier, & un pot de chambre de faïance, le tout auſſi tout neuf. Ils lui parlerent & il leur parla, mais comme ils ne s'entre entendoient pas, cela excitoit Ru à rire de tout ſon cœur. Ils refermerent les portes ſur lui, après lui avoir allumé une chandelle.

Comme il n'avoit ni bû, ni mangé de toute la journée, la premiére choſe qu'il fit, fut de

de couvrir ſa table, de s'y aſſoir, & d'y devorer ſes victuailles, ce qui fut bientôt expedié; après quoi, il fit ſon grabat, s'y coucha, & dormit de toute ſon ame. Il étoit enſeveli dans un profond ſommeil, lorſque ſur les trois heures du matin il fut reveillé par un bruit épouvantable. Il y avoit quelques rejouiſſances en campagne, qui firent tirer le Canon de la Baſtille, & les Boëtes qu'en ce temps là, & long-temps après l'on rangeoit ſur la plate forme, d'où on les a deſcendües dans la ſuite dans le Jardin, parce qu'elles crevoient les Voutes, comme elles firent ce matin la, que le pauvre Mr. Linck en penſa être tué. Le Canon rouloit ſur ſa tête; entre eux il n'y avoit que l'épaiſſeur de la voute: Les Boëtes par leur effort creverent cette voute droit ſur ſa tête, & firent tomber à un pied de ſon lit une quantité prodigieuſe de pierres. Je laiſſe à penſer quelle fut la peur d'une Jeune Homme, qui ne ſçavoit où il étoit, qui entendoit tout le fracas des Boëtes, & du Canon, & qui ſe crut enſeveli ſous l'éboulement de ſa Caverne. Il m'a juré depuis qu'il crut qu'on alloit le faire ſauter en l'air, parce qu'il étoit Saxon, dont le Duc avoit été declaré Roi de Pologne, par preference à. Mr. le Prince de Conti. Sur les ſept heures on lui aporta un pain & demy ſeptier de vin: il fit voir à Ru les pierres éboulées, qui avoient manqué d'écraſer ſon lit: mais Ru ne repondit, qu'avec de grands éclats de rire. Enfin il demeura ſans ſçavoir où il étoit, ni ce qu'on lui vouloit juſqu'à l'onzieme de Septembre, qu'on lui amena pour Compagnon

le nommé Varin de Rennes en Bretagne, gros homme aſſez bien fait, & qui étoit un des Commis de Mr. d'Argenſon, dont j'ai déja parlé, pourſuivi pour la friponnerie faite en l'affaire de la recherche des Nobles, & auquel ſi l'on avoit rendu juſtice, on auroit fait faire une perilleuſe cabriole. Il avoit été Commis de Mr. Puſſort. Il aprit à Mr. Linck parce qu'il ſçavoit parler latin, qu'il étoit à la Baſtille, que le Canon qu'on avoit tiré le 6. du même Mois étoit en action de graces de quelque victoire qui aparemment avoit été remportée par les François, & qu'indubitablement on l'avoit arrêté par ce qu'il étoit étranger, & que la guerre étoit deçlarée entre l'Empire & la France. Dans les converſations qu'ils eurent enſemble, Mr. Linck fit connoître à Varin, que la choſe qui lui faiſoit le plus de peine, c'étoit une Maitreſſe qu'il avoit laiſſée à Stoutgard, qu'il aimoit paſſionnément: il lui fit voir une bague qu'elle lui avoit donnée dans l'aneau de laquelle elle avoit fait graver ſon nom, & qu'il avoit derobée à l'avarice de ſes detrouſſeurs, parce qu'il la portoit toûjours attachée ſur ſon cœur. Varin convoita la bague, qui ſelon ſes bons principes en valoit bien la peine, & le voiant fort deſireux de faire ſçavoir de ſes nouvelles à Stoutgard à ſa Maitreſſe & à ſon Pere à Leipſic, pour lequel il avoit une veneration toute particuliére, il lui promit de leur écrire à tous deux le jour qu'il ſeroit ſorti, & qu'il leur enſeigneroit les moiens de lui procurer ſa liberté; mais que comme il craignoit d'oublier le nom de Madle. de Vicque, qui étoit

toit gravé dans la bague, il étoit néceſſaire qu'il la lui prêtât pour s'en ſervir à mettre ſon adreſſe ſur la lettre qu'il lui devoit écrire; & que dans le moment qu'il auroit ſa liberté, à laquelle il alloit travailler inceſſamment, il lui rendroit ſa bague, dont il faiſoit une ſi grande eſtime, à cauſe de la main qui la lui avoit donnée: Mr. Linck qui auroit accordé ſa peau pour faire ſçavoir de ſes nouvelles à ſon Pére & à ſa Maitreſſe, & ſortir de l'horrible gouffre où il étoit, donna ſa bague à Varin, mais je doute fort qu'il ſe ſoit acquité de ſes commiſſions, & encore plus qu'il ait rendu la bague à Mr. Linck après qu'il a été mis en liberté.

Varin fut jugé le même jour que Mr. Falourdet, mais loin d'avoüer ingenüement à ſon Compagnon qu'il avoit été mis ſur la ſellette, il fit entendre à Mr. Linck, que ſes Juges ne l'avoient fait entrer dans leur aſſemblée que pour lui faire de grandes excuſes de ce qu'on l'avoit retenu ſi long-temps Priſonnier. Cependant le Major nous dit après qu'il en avoit été quitte pour être banni. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que pendant tout le temps que ce Varin fut à la Baſtille, on eut pour lui des égards tout extraordinaires: il fut nourri délicieuſement, on lui ſervoit du gibier le plus fin, les mets les plus délicats, le vin le plus exquis, on le promenoit tous les jours ſur la terraſſe & dans le jardin, pour quoi? parce que ce criminel apartenoit à Mr. d'Argenſon; dans le temps qu'on donnoit du bœuf, dont on avoit exprimé le jus, à Mr. Falourdet mon Compagnon innocent. Enfin ce Va-

rin ſortit le 27. M. Falourdet le 28. jour auquel je fus mis avec M. Linck.

Le premier ſervice que me rendit Mr. Linck, fut de me couper la barbe avec de vieux ciſeaux tout rouillez qu'il avoit trouvez dans la pouſſiére de ſon reduit, qui ſans doute n'avoit pas ballaié depuis deux ou trois ans. L'on ne m'avoit pas raſé depuis que j'étois à la Baſtille, ce qui faiſoit que ma barbe me ſervoit de Cravatte; Il me la coupa avec tant d'adreſſe, qu'il auroit été dificile à un habile Barbier de le faire plus proprement avec un bon raſoir. J'ai déja fait connoître que ce pauvre Enfant avoit été mis à la petite bouteille, & comme par conſequent il étoit à la petite portion, je lui enſeignai le ſecret de ſe faire mettre à la groſſe; car quoique je me fiſſe un plaiſir de lui faire part de mon vin, & de ce qu'on me donnoit de moins mauvais, comme quand on me ſervoit des pâtez ou quelque choſe qu'il aimoit, que je trouvois la maniére de lui faire agréer, même malgré lui, il lui étoit de la derniére conſequence de lui faire accorder le gros ordinaire. Il pouvoit reſter long-temps à la Baſtille; en effet, il ſçait bien que ſans moi, il y ſeroit encore comme la plupart des autres Allemands: nous pouvions être ſeparez; c'étoit donc un coup de partie de l'arracher d'une miſére qui pouvoit durer long temps. Il m'avoit fait entendre qu'il étoit puiſſamment riche, comme en effet c'étoit la vérité: je lui conſeillai donc de donner cinq écus à Ru; il le fit avec plaiſir, & Ru en aprit la nouvelle encore avec plus de joie; & pour nous en témoigner la re-

reconnoiſſance, il nous avertit qu'il falloit gagner Corbé; que comme il étoit extrêmement intéreſſé, & que Mr. Linck avoit de fort belles bagues, il falloit qu'il lui en fît preſent d'une, & que dans le moment non ſeulement on lui accorderoit la groſſe portion & la groſſe bouteille, mais encore que Corbé nous mettroit dans la plus belle Chambre de la Baſtille, & nous obtiendroit de ſon Oncle la liberté de faire venir de la Ville pour notre argent tout ce que nous voudrions. Mr. Linck y conſentit de tout ſon cœur: Ru eut ordre de faire monter Corbé à notre Calotte, qui ne ſe le fit pas dire deux fois, aprenant que c'étoit pour recevoir une gratification de conſequence; il vint dans le moment; il reçut le preſent en faiſant des reverences qui me firent croire qu'il s'alloit diſloquer tout le corps; malheureuſement il n'en fit rien. Ce preſent étoit un parfaitement beau zaphir accompagné de ſix diamants le tout des plus brillants. Il promit la groſſe portion, & la groſſe bouteille, & Mr. Linck l'eut dès le jour même, auſſi bien que la permiſſion de faire venir de la Ville tout ce qu'il voudroit pour ſon argent: pour moi, on me dit qu'il me falloit un ordre de la Cour, & comme je n'avois pas donné de bagues, quoique Corbé m'en ait excroqué dans la ſuite une fort jolie, je n'ai jamais pu obtenir ce privilége. Il nous demanda un peu plus de temps pour nous mettre dans une des plus belles Chambres de la Baſtille; parceque, nous diſoit-il, pour en faire ſortir ceux qui y ſont, il faut que je prenne mon temps pour leur faire une querelle d'Alle-

man

man, & le faire trouver bon à mon Oncle. Si j'étois le ſeul maître ici, tout iroit le mieux du Monde, mais je ne fais pas tout ce que je veux ; il s'en faut bien. En attendant demandez moi tout ce que vous voudrez, tant que j'aurai de l'argent à vous rien ne vous ſera refuſé ; & vous ſerez ſervi honorablement.

En effet aux dépens de la bourſe de Mr. Link, nous fimes très bonne chére, Pigeons, Chapons, Gibier, Entremets, Patiſſerie, Deſſert, vin de Bourgogne & de Champagne, Ratafiats, rien ne nous manquoit. Nous ne touchions preſque pas à l'ordinaire de la Baſtille. Ru faiſoit ſon petit compte avec nous, tout le mieux du Monde : cependant il deſoloit Mr. Linck, quand nous le voions au travers de nôtre porte manger ce que nous avions de meilleur, mais principalement nôtre patiſſerie, dont il étoit grand Amateur : Ru ne prenoit pas garde qu'il y avoit un grand trou à notre porte, par où nous l'examinions très facilement. Si-tôt qu'il avoit ouvert la premiére porte, après avoir poſé nos plats ſur la ſeconde marche, nous le voïons qui en faiſoit la revüe & qui engloutiſſoit en un moment ce qui étoit le plus à ſon apetit, & qui pour en conſoler Mr. Linck, prenoit une de nos bouteilles, dont ſouvent d'un ſeul trait, ſans gobelet ni verre, il vuidoit plus de la moitié, & nous diſoit après qu'elle s'étoit répandüe dans la montée. Si-tôt que Ru eut ordre d'acheter à Mr. Linck tout ce qu'il lui demanderoit, ce qui fut fait ſans reſtriction, lorſque Mr.

Mr. Tourton fameux Banquier de Paris vint par ordre du Pere de Mr. Linck dire aux Officiers de la Baſtille, qu'il répondoit généralement de tout ce qu'on lui donneroit, ſans limitation, ainſi que Corbé nous l'affirma, Ru dis-je, plumoit le pauvre Pigeonneau d'une maniére exhorbitante; il lui vouloit faire paſſer du vin à ſix ſols au plus la bouteille, pour du vin de Champagne à vingt ſols; de méchantes pommes, qui auroient rebuté des cochons un peu délicats, pour des pommes de Renettes; de petites chataignes pouries pour des marons du Mans, de vieilles Poulles dures pour des Gelinotes du Cotentin, ainſi de toutes choſes, ce qui nous obligea à faire avec lui un réglement fort néceſſaire, & qui en rempliſſant ſon avarice, pouvoit mettre ſa conſcience en repos, ſuppoſé qu'il en eût. C'eſt que Mr. Link lui dit, en preſence de Corbé, qu'il lui permettoit de lui compter les choſes le double de ce qu'elles valoient aux conditions de les choiſir toutes des meilleures. Corbé trouva la propoſition trop avantageuſe, & trop raiſonnable pour ne pas prendre ce parti; il fit entendre qu'il s'acquiteroit mieux des achapts que Ru, qui étoit trop embaraſſé pour le faire exactement. Qu'il laiſſeroit à Ru le détail des petites proviſions, pendant que lui ſe chargeroit des groſſes: une fois il eſt raiſonnable que tout le monde vive. Il nous promit que dès le ſoir même il nous envoiroit une douzaine de bouteilles de vin de Champagne, un Dindonneau, & un plat de Gibier de ſon choix, & qu'il laiſſeroit à Ru le

ſoin

ſoin d'acheter le deſſert, qu'il pretendoit être tout du meilleur. Il s'acquita ponctuellement de ſa promeſſe : nous eumes douze bouteilles de vin délicieux, tel qu'il en croît aux Ronſiéres, le Gibier répondoit au bon vin, & pour le coup Ru acheta un très bon deſſert, quoiqu'outré d'avoir vû que Corbé l'avoit ſupplanté dans ſa principale négociation; ſe flatant ſans doute de reparer cette diſgrace à la premiére occaſion.

Comme les jours maigres, on nous donnoit encore de très bon Poiſſon, & de très bonnes legumes, Mr. Linck ne faiſoit acheter que du vin & du deſſert: mais il y avoit un inconvenient qui deſoloit Mr. Link ; c'eſt que Ru avoit un Ami enfermé dans la chambre ſous la notre, à qui nous entendions fort diſtinctement qu'il donnoit tout ce que nous avions de meilleur. A la fin laſſé de ce manége, il lui en témoigna ſon chagrin, & le pria de ne plus faire le liberal à nos dépens. Mais Ru, nous dit fort naïvement que c'étoit un Priſonnier qui ſçavoit peindre, & que comme il lui avoit fait pluſieurs petits tableaux, il étoit bien juſte qu'il eût de la reconnoiſſance pour lui.

Dans ce temps-là nous découvrimes que la fameuſe Mad. Guyon, ſi connüe pour une des plus zelées Partiſannes du Quiétiſme, étoit dans la troiſiéme chambre de notre Tour, d'où à la fin ſes Parens qui étoient très conſiderables, la firent ſortir; & obtinrent ſa liberté aux conditions qu'ils ne la laiſſeroient parler à Perſonne, comme Ru nous l'affirma; nous avions trouvé le ſecret de l'humaniſer;

niſer ; en adjoutant aux preſents frequents des flots de vin & de ratafia : il ne nous cachoit rien. *In vino veritas.*

*Si latet in vino veritas, ut carmina dicunt,*
*Invenit verum Thendo, vel inveniet.*

C'eſt ce que Mr. Linck ſçavoit admirablement bien pratiquer, à l'aide de Bacchus il tiroit les vers du nez de nôtre Satyre, que nous attendriſſions aſſez quelquefois pour qu'il nous embraſſât tous deux ſi étroittement, que nous avions occaſion de nous en repentir plus d'un quart d'heure après, par l'infection dont ſes baiſers étoient accompagnez. Mr. Linck à qui j'aprenois à parler François, ce qu'il faiſoit avec une vivacité merveilleuſe, lui donnoit la queſtion ; & quand il voioit qu'il faiſoit dificulté d'avoüer, un verre de vin ou de ratafia donné bien à propos, empêchoit Ru de perſiſter dans ſon ſilence ; cela nous a produit dans la ſuitte de grandes découvertes, comme on pourra le remarquer dans cette Hiſtoire.

Enfin le 21. Novembre 1702. un mardi au matin, Corbé accompagné de Rheilhe, notre Chirurgien, vint nous anoncer l'agréable nouvelle, que nous allions ſortir de notre Calotte, pour entrer dans une des plus belles Chambres de la Baſtille ; nous l'en remerciâmes dans des termes tout des plus gracieux, & ſur les onze heures, Ru, aſſiſté de deux autres Porte-clefs, vint prendre nos meubles pour les tranſporter dans notre apartement, où Corbé nous vint conduire, & nous laiſſa

fort

fort ſatisfaits de notre changement, outre qu'on me donna mon linge, qu'il y avoit ſix mois que Corbé avoit fait venir de Verſailles, ce qui me fit un plaiſir indicible; car je n'avois pas changé de linge depuis mon empriſonnement. Corbé & Ru avoient leurs Raiſons pour cela, car ils portoient tous les jours mon linge, qui leur faiſoit honneur, & qu'ils me rendirent à moitié uſé.

Cette Chambre eſt une des plus belles de la Baſtille, s'il eſt vrai qu'on puiſſe trouver de la beauté dans une Priſon; c'eſt la troiſiéme de la Tour ditte du Coin: elle eſt Octogone, comme le ſont preſque toutes les Chambres des Tours, haute de plus de treize pieds, avec un beau plafond, fort uni & fort blanc; large environ de vingt pieds ſur tous les ſens; elle a une grande cheminée qui fume rarement. Il y avoit autrefois deux très-belles croiſées, mais Mr. du Joncas à ce que nous dit Ru, avoit fait boucher celle qui regardoit du côté de la Ville. On montoit à celle qui reſte ouverte par trois marches, depuis l'extrémité deſquelles elle eſt exhauſſée juſqu'au plancher; le haut en eſt fermé par un chaſſis arrêté, & le bas par un chaſſis volant, de la hauteur de ſix pieds, que l'on ôte & remet comme on veut, derriére lequel il y a trois grilles de fer dans l'épaiſſeur du mur, dont les barreaux ſont de la groſſeur du bras. Au travers de ces barreaux on a une très-belle vüe qui regarde ſur la Porte & le Boullevart St. Anthoine, bien avant dans le Fauxbourg & s'étend à droit & à gauche bien au delà de la Maiſon des Jeſuites, qui eſt d'ordinaire le

ſe-

ſejour de Plaiſance du Confeſſeur du Roi, & que ces Reverends Peres ont baptiſée du nom de Mont-Loüis ; ſoit que le Roi, leur ait fair bâtir cette agreable Maiſon, comme on a voulu nous perſuader, ou par la politique de cette Société, qui ſçait rafiner ſur tout. Nous avions encore par cette fenêtre la commodité de voir tous ceux qui entroient dans le Jardin de la Baſtille, que l'on a pratiqué ſur un des Boullevars de la Porte.

Si-tôt que nous fûmes ſeuls nous commençâmes, comme le font d'ordinaire tous les Priſonniers, par faire l'inventaire de notre Chambre, nous trouvâmes dans les cendres quelques papiers ſignez de Mr. Vidal qui concernoient ſes affaires, & qui nous firent juger par leur force, qu'il avoit beaucoup d'eſprit, & connoître qu'il étoit ſorti de cette Chambre.

J'ai déja dit qu'il étoit embaraſſé dans l'affaire de la recherche des Nobles, & j'ignore encore comme il s'en eſt tiré. Nous fimes une lecture exacte du Regiſtre de notre Chambre, & nous lumes parmi quantité d'autres Noms de Priſonniers dont je ne puis me reſſouvenir, ceux-ci. Mr. Amonnet, Calviniſte, cette Epithète étoit gravée après ſon nom. Poirel Villeroy de Vaucouleur, entré en 1689. Beauchêne, Ecuyer de Mr. le Prince de Condé, Jean Syo de St. Lo, Potier Breſſant, Guillaume du Bois, Lugni des Coutures, Cahanel de St. Lo. Le Marquis de Cagny, &c.

Après que nous eumes arrangé nos meubles, ce qui fut bien-tôt dépêché, & fait nos gra-

grabats, on nous apporta notre dîné paſſablement bon. A peine nous étions nous mis à table, que nous entendimes ouvrir notre porte, & nous vimes entrer un homme que Ru nous amena dans un état pitoïable; on ne pouvoit pas le regarder ſans frémir; il étoit tout éguenillé; ſon chapeau étoit tout percé, & à peine paroiſſoit-il avoir été noir. Il nous dit dans la ſuite qu'il y avoit deux ans qu'il lui ſervoit de chapeau & de bonnet de nuit; il ne lui reſtoit plus que quelques cheveux attachez à la coëffe de ſa perruque qui étoit ſi graſſe, qu'on ne pouvoit en diſcerner le raiſeau: il nous affirma qu'il y avoit deux ans qu'elle n'avoit été peignée; une vieille manche de chemiſe toute dechirée lui ſervoit de cravatte, & étoit blanche comme le precieux corps de la cheminée. Son juſtaucorps étoit tout en lambeaux quoiqu'il fût ſoûtenu de plus de cent pieces, ſa chemiſe auſſi noire que ſa cravatte ſortoit par plus de trente endroits de ſa culotte qui n'en avoit plus la forme, le plus grand morceau de ſes bas n'étoit pas plus large que le pouce, les ſemelles de ſes ſouliers toutes percées ne tenoient au deſſus qu'avec des cordes, & dans la ſuitte aïant eu le temps d'examiner de plus près ces deſſus, nous reconnûmes qu'il n'y avoit plus un ſeul morceau de leur premiére inſtitution, & que tout étoit compoſé des debris de vieux gands. Toutes les piéces qui ſoûtenoient l'économie de cette machine étoient couſües avec du fil de toutes ſortes de couleurs. Son viſage, quoique gros & bourſouflé de miſére, étoit tanné & défait, & cou-

Tome 1 Pag. 166

couvert d'une barbe mouſſe & griſe à peu près comme on peint celle de St Pierre. Si-tôt que nous vîmes cette effraïante figure, nous nous écriâmes d'étonnement, en demandant à Ru ce que nous vouloit cet Homme. Meſſieurs, nous dit-il, c'eſt un Compagnon que Mr. le Gouverneur vous prie de ſouffrir avec vous, qui ne vous incommodera pas longtemps; & lui connoiſſant bien que l'état miſerable où il étoit, pourroit nous forcer à le refuſer, prit la parole, & nous dit: Meſſieurs quoique mes habits ne ſemblent être que ceux d'un bandit, je ſuis cependant un honnête homme, & ſi vous voulez bien me ſouffrir en votre Compagnie, je ſuis très perſuadé que vous n'en ſerez pas fâchez, outre que je ne vous importunerai pas longtemps, puiſque je dois ſortir dans peu de ce terrible lieu. L'entendant parler ſi honnêtement, je me levai pour lui faire civilité; je l'embraſſai même, Mr. Linck en fit autant, & je lui preſentai une chaiſe, car nous en avions trouvé quatre dans notre nouvel apartement. Ru nous proteſta que Mr. le Gouverneur nous ſçauroit très bon gré de notre honnêteté, prit congé de nous, & referma la porte.

Nous voulumes faire mettre notre nouveau Compagnon à table; mais il nous dit qu'il avoit dîné; nous le fimes aprocher du feu, car on nous en étoit venu allumer un fort grand une heure après nous avoir introduit dans notre Chambre, il nous jura qu'il y avoit deux ans qu'il n'avoit vû aucun feu, ce qui nous ſurprit extraordinairement, ne pouvant pas pre-

prevoir que je ſerois ſept ans ſans aprocher d'autre feu que de celui de la chandelle; auſſi avoit-il toute la peau des mains comme des pleures d'oignon pourri. Je lui preſentai deux petits pâtez qu'il avala ſans mâcher en nous diſant que c'étoient de bons gâteaux, n'en aiant pas ſenti la viande. Je lui ſervis de même une aile de poule dont le pauvre homme ne fit qu'un article, & but trois ou quatre verres de vin avec une avidité extraordinaire. Il ouvroit les yeux ſur notre table, avec un étonnement qui m'en fit deviner le ſujet, ce qui me fit lui demander ce qu'il avoit mangé à ſon diné. Helas! reprit il Monſieur, un peu de ſoupe d'eau bouillie & environ deux onces de viande pire, que celle qu'on donne aux Soldats; il y a deux ans que ces Meſſieurs ici me font mourir de faim, mais, je ſors d'une Chambre où il y a des Priſonniers plus maltraitez que moi, & un plus miſerable cent fois puiſqu'il a perdu ſon eſprit; il y a plus de ſept ans qu'il eſt tout nud ſans chemiſe, & ſans un bonnet à couvrir ſa tête, & ſi je n'euſſe pas ſecouru un pauvre malheureux qu'on lui avoit donné pour Compagnon, il alloit éprouver le même ſort, & tomber dans une terrible freneſie; car lorſque j'entrai dans leur Chambre il en avoit de dangereuſes atteintes.

Lorſque nous l'eumes bien fait chauffer, & plus que ſuffiſament boire & manger, car l'avidité avec laquelle il le faiſoit nous faiſoit apprehender qu'il ne s'incommodât, & que nous lui eûmes dit en peu de mots qui nous étions, nous lui demandâmes ſon

Nom,

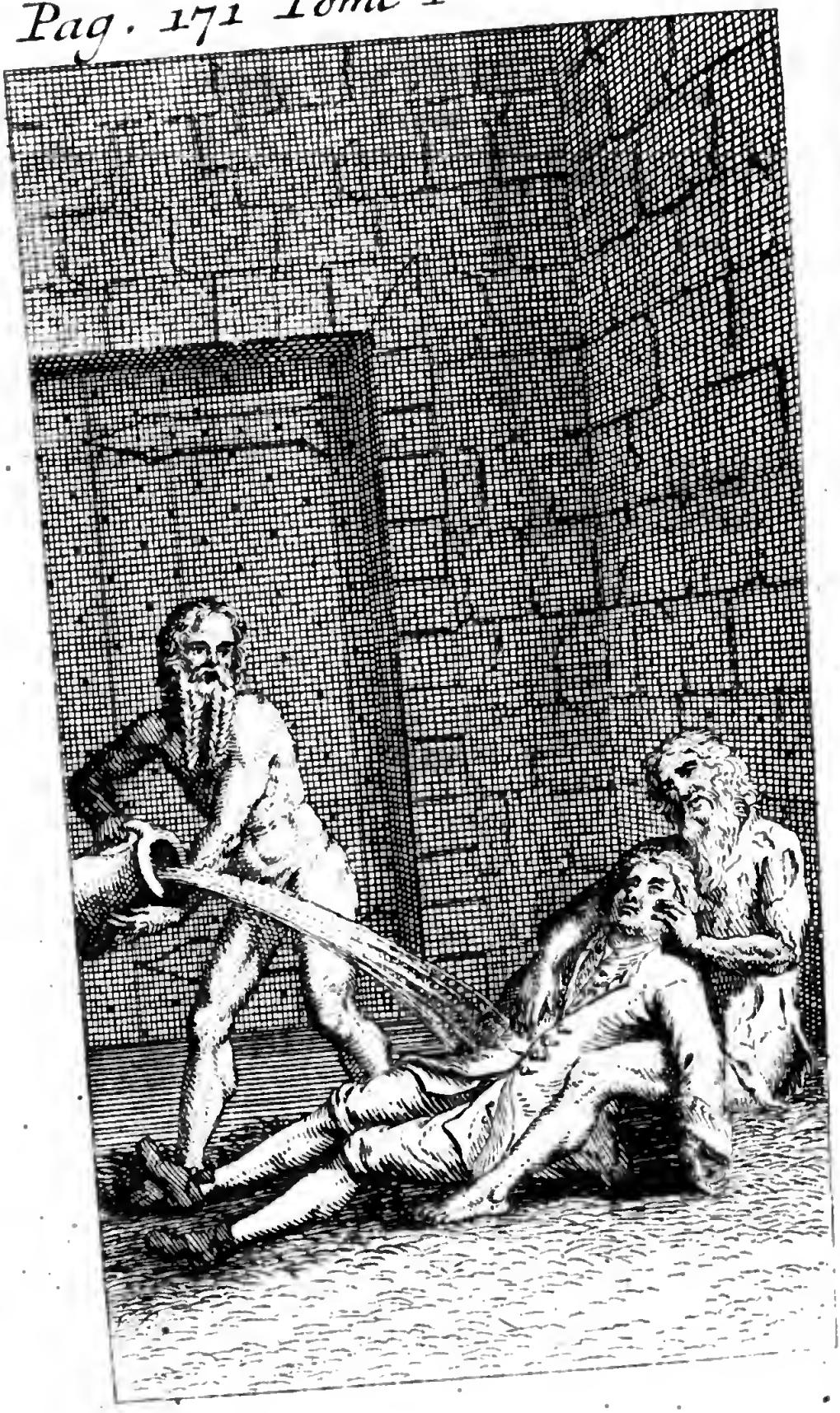
Nom, celui de ſa Patrie, & ce qui le reduiſoit au pitoyable état où nous le voions: pour ſatisfaire à notre curioſité, voici à peu près la réponce qu'il nous fit.

Je m'apelle Jacob le Berthon; je ſuis de la Ville de Chatelleraut, en Poitou, Fils d'un fameux Médecin, qui nous a laiſſé un bien conſiderable pour vivre honorablement. Mon Pere m'envoya étudier à Genève dans l'eſperance de m'avancer dans le Miniſtére: car nous étions de la Religion Reformée. Mais la Perſecution contre nos Egliſes nous aïant pour la plupart fait paſſer dans les Païs Etrangers, je fus en Hollande. Je me rendis à la Haye, où j'avois un Oncle, Miniſtre, nommé Mr. Orillac, & quantité de Parens aſſés accommodez des biens de la Fortune. Je croiois que je n'avois qu'à me preſenter à l'Egliſe pour être reçû Propoſant, ou à mes Parens pour trouver de l'emploi; mais je trouvai que la charité étoit bien refroidie, & que la Hollande n'étoit rien moins que ce que je m'étois figuré. Après avoir frappé vainement à toutes les portes, je fus contraint de porter le mouſquet: la faveur de mes Parens s'étendit à me recommander à Mr. d'Ouwerkerque, dans le Regiment duquel j'étois entré Soldat par leur mediation, & où je demeurai juſqu'à la Bataille de Fleurus. Mr. notre Colonel s'étoit jetté dans le Château de St. Amand, qu'il deffendit vigoureuſement, mais les ennemis aïant pointé douze pieces de canon contre cette méchante Place, qu'ils avoient environnée de toutes parts, & où nous ne fûmes pas ſecourus, ils nous forcerent

à nous rendre Priſonniers de Guerre. Nous fûmes menez à Troye en Champagne, où par des inhumanitez inouies, on nous contraignit de prendre parti dans les troupes de France. Je fus mis dans le Regiment de Surlaube, & mené en quartier d'hyver à Alençon. La premiére fois que je paſſai en revûë, mon bonheur voulut que le Commiſſaire fût un de mes Couſins, qui m'aïant reconnu me tira des rangs, & me fit donner mon Congé.

Comme je ne voulois abſolument pas me faire de la Religion Romaine, je convins avec mes Freres d'une penſion aſſez modique, avec laquelle je me retirai à Paris, croïant mieux m'y cacher qu'en aucun autre lieu du Roiaume. Mais une hôteſſe chez qui j'avois demeuré pluſieurs années, qui avoit reconnu que j'étois de la Religion Reformée, ſur un faux ſoubçon qu'elle eut que j'avois découvert à ſon Mari quelqu'intrigue amoureuſe qu'elle avoit, alla me denoncer à Mr. Dargenſon, qui me fit arrêter il y a un peu plus de deux ans, & conduire dans ce cruel Gouffre. Dès les premiers jours que j'y fus entré on me ſollicita de changer de Religion, avec promeſſe de me rendre ma liberté, & de me donner un bon emploi: mais le Pere Riquelet, ni les Officiers n'aïant pû rien gagner ſur moi, ce R. Pere m'aiant fait venir devant lui & le Gouverneur, pour ſçavoir ma derniére reſolution, me trouvant inébranlable, ils s'emporterent au dernier point contre moi, ils me chaſſerent de leur preſence, en me proteſtant que je ne ſerois pas reçû à faire mon abjuration quand je le voudrois, & me firent conduи-

Pag. 171 Tome 1



duire par le Major & Ru dans la Chambre d'où je ſors, qui eſt la premiére de la Tour de la Comté, où ſans un ſecours tout particulier de la grace de Dieu, & ma bonne conſtitution j'aurois péri mille fois. Quand on ouvrit la porte & que je vis un grand homme tout nud ſans chemiſe, qui ſe promenoit dans la Chambre, & un autre qui ſe leva à moitié, auſſi tout nud ſortant d'un monceau de paille où il étoit enſeveli, je penſai tomber à la renverſe: je n'eus pas le temps de me recrier contre l'injuſtice qu'on me faiſoit, le Major & Ru avec une fureur barbare me pouſſerent dans la caverne de ces pauvres malheureux & refermerent promptement la porte ſur moi, ſans vouloir m'écouter. De dire quelle fut ma douleur & le tremblement dont je fus ſaiſi, je n'ai point de termes aſſez forts pour vous l'expliquer; je perdis la connoiſſance, & je tombai pâmé ſur le même monceau de paille où mon pauvre Compagnon étoit encore enfoncé juſqu'à la moitié du corps.

Ils me firent revenir de mon évanouiſſement, où ils me dirent que j'avois été près de demi-heure, ſans donner aucun ſigne de vie, en me jettant plein une grande cruche d'eau ſur le viſage: je me trouvai trempé d'eau depuis les pieds juſqu'à la tête, entre deux hommes dont l'un étoit encore tout nud, & l'autre avoit couvert ſa nudité avec de méchants haillons, qu'un gueux n'auroit pas voulu relever du chemin: remarquez s'il vous plaît que c'étoit aux Fêtes de Noël de l'Année 1700. Je tremblois de tous mes membres de froid & de fraïeur, & j'étois prêt à

retombet en defaillance, quand mon pauvre Compagnon enguenillé, ſe prit à me conſoler de ſon mieux, & me fit entendre que j'avois beſoin d'un grand fond de patience pour ne pas ſuccomber dans ce lieu de deſeſpoir, où il gemiſſoit depuis trois ans, ſans avoir pu trouver le ſecret de faire ſçavoir à ſa femme qu'il étoit à la Baſtille, qui ſans doute auroit tout mis en œuvre pour l'en retirer ſi elle en avoit eu connoiſſance.

Après avoir un peu repris mes eſprits, je lui demandai qui il étoit, & pourquoi il étoit à la Baſtille dans un ſi pitoyable état. Il ne faut pas que j'oublie à vous dire, que pendant toute la Scène qui ſe paſſa depuis mon entrée dans ce lieu de plaiſance, mon autre Compagnon *in puris naturalibus*, n'avoit ceſſé de rire à gorge deployée, & de gambader en decouvrant ce que la pudeur, ſi il en avoit été capable, lui auroit du faire cacher; & diſant qu'il étoit le Dieu du Ciel, le Roi de la Terre, & le Seigneur Univerſel de toutes choſes. Mon pauvre Conſolateur, en jettant un grand ſoupir, me dit, je m'appelle Charles Farcy; je ſuis Soldat aux Gardes, cependant fils d'un bon Bourgeois de Paris; car mon pere étoit Maître Couvreur de cette Ville & fort riche; il a donné quarante mille livres à mon unique ſœur en la mariant à un Courier du Cabinet. Le libertinage me fit mépriſer la profeſſion de mon Pere, plus que les dangers de ce perilleux métier, quoique je ſois un jour tombé de la cime du clocher de St. Paul, qui n'eſt pas loin de notre enfer, & ſans mon marteau, que

que je piquai dans l'ardoiſe, & qui me retint aſſez pour ne pas faire une ſi lourde chute que celle que je devois faire, je n'aurois jamais été traîné à la Baſtille ; & plût à Dieu être mort dans ce temps, je me ſerois épargné une infinité de traverſes, car ma vie n'a été qu'une ſuitte de malheurs, que j'aurai tout le temps de vous raconter. Je pris le parti des armes, reſource de tous les debauchez, où il m'eſt arrivé des avantures tout à fait bizarres & extraordinaires. Après pluſieurs Campagnes, je me trouvai enrollé dans le Regiment des Gardes. La Veuve d'un Marchand épicier, fort jeune & jolie femme, chez qui j'allois ſouvent boire de l'eau de vie, me trouva ſi à ſon gré, qu'elle m'épouſa, contre le conſentement de ſes Parents. Elle me dégagea & me fit paſſer Maître ; mais l'Amour qu'elle avoit pour moi, ni tous ſes égards, ne m'arracherent pas à mon libertinage, qui s'étoit pour ainſi dire naturaliſé en moi. Je frequentai mes anciens Camarades, & pour être plus à portée de continuer mes debauches avec eux, je m'enrollai encore dans la même Compagnie, d'où ma Femme m'avoit dégagé à force d'argent, & avec une tendreſſe qui me devoit rendre plus Sage. Mais il me falloit trois ans de Baſtille pour me donner le temps de reflechir ſur mes égaremens. Cependant elle étoit ſur le point de me dégager, une ſeconde fois, ſur les promeſſes qui je lui avois faites de vivre mieux à l'avenir, & même elle étoit convenüe avec mon Capitaine, lorſqu'un matin au plus fort de l'hyver étant couché auprès de ma femme,

dès la pointe du jour, j'entendis frapper à la porte de ma Boutique, qui fait le coin de la rüe neuve de Nôtre Dame. Croiant que c'étoit des ouvriers qui vouloient boire de l'eau de vie, je n'eus le temps que de prendre ma culotte, & de vêtir la Siquenille de Treillis que l'on donne aux Soldats, pour conſerver leurs habits, & en pantoufles & ſans bas j'ouvris promptement ma boutique, d'où à l'inſtant je fus tiré avec violence par ſix hommes qui me fermerent la bouche d'un mouchoir, pour m'empêcher de crier, & nud comme j'étois, me jetterent dans un Caroſſe & m'entraînerent dans cette maudite blouſe; où dans l'état que j'étois l'on m'amena avec ce Pauvre fou, qui depuis a penſé par ſes extravagances, me renverſer la cervelle. Quoique nous fuſſions au plus fort de l'hyver, je ne pû obtenir d'habits; les Officiers me diſant pour toute raiſon, que mon Compagnon s'en paſſoit bien, que je ne devois pas être plus délicat que lui. Toute la grace qu'ils me firent fut de me donner trois bottes de paille pour me coucher, qu'ils n'ont pas voulu me changer depuis trois ans, & cette méchante ſerpilliére toute percée pour me ſervir de couverture.

J'ai prié vainement les Officiers, & je les ai conjurez avec des larmes capables d'attendrir des Tygres, de me dire le ſujet de ma detention: ils m'ont rebutté avec une dureté capable de faire perdre patience à tous les Saints du Paradis. J'ai eu tout le temps de m'examiner: d'abord j'ai cru que c'étoit le Frere de ma Femme qui eſt Echevin de Paris,

Paris, qui confus d'avoir un Beau Frere Soldat aux Gardes, m'avoit fait arrêter; mais j'ai bien connu depuis que je m'étois trompé, & ſans doute en voici l'infaillible ſujet.

Un jour que j'étois allé monter la garde à Verſailles, je me trouvai à boire dans un Cabaret avec d'autres Soldats, & comme ma Femme m'avoit donné de l'argent nous pouſſâmes loin la debauche. Nous chantâmes des chanſons de Grivois, & dans la chaleur du vin, j'en chantai une, où Madame de Maintenon n'étoit pas épargnée: cependant c'étoit une chanſon que chantoient hautement dans les rües, les Enfans de Paris. Un Laquais de cette Dame qui buvoit dans une Chambre, qui joignoit la notre, vint me regarder & enjoignit au Maître de ſçavoir mon Nom, & de quelle Compagnie j'étois. L'hôte vint m'en donner avis, ce qui me fit ſortir au plus vite du Cabaret, & huit jours après je fus arrêté.

Je ne pû m'empêcher d'interrompre la narration de Mr. le Berthon, pour lui dire que je croiois cette Dame incapable d'une vengeance ſi indigne de ſon élévation, & de ſes grandes qualitez. Quoi diſois je nous voïons dans l'hiſtoire qu'un jour Catherine de Medicis femme de Henri II. & Mere de trois de nos Rois, entendant des Soldats qui en faiſant rôtir une Oye ſous ſes fenêtres, diſoient de cette Reine des choſes abominables & les plus outrageantes, elle ſe contenta d'ouvrir ſa fenêtre pour dire à cette Canaille: Pourquoi dittes vous tant de mal de la pauvre Reine Catherine qui ne vous fait aucun tort? c'eſt

elle qui vous païe ſi bien, & qui eſt cauſe que vous rôtiſſez l'Oye. Surquoi le Roi de Navarre, qui étoit avec elle, & qui avoit entendu les injures de ces Belîtres, aïant voulu ſortir pour les faire châtier, elle le retint, & lui dit: Mon Frere, laiſſez là ces miſerables, notre colére ne doit pas deſcendre juſqu'à eux. Cependant un des plus grands hommes du Régne de cette Reine l'appelloit la Furie de la France, qu'elle dechiroit impitoiablement; & l'on me fera croire, qu'une Dame d'un Genie ſublime, & du comble des grandeurs où la fortune l'a élevée, voudroit s'abaiſſer juſqu'à un Soldat aux Gardes, & le faire punir pour une chanſon, chantée même au fort de la debauche, & le punir d'un long ſupplice mille fois plus crüel que la mort? cela eſt incroiable.

Cependant rien n'eſt plus vrai, reprit Mr. le Berthon car depuis que nous ſommes enſemble, Mr. d'Argenſon l'a fait deſcendre & lui a demandé ſi une autrefois il s'aviſeroit de chanter des chanſons contre les Perſonnes de qualité; & ſa Femme après quatre ans de recherches inutiles, aïant apris par un Priſonnier qui ſortit de la Baſtille, avec lequel nous avions eu une communication ſecrette, que ſon mari y étoit enfermé, quoique les Officiers lui euſſent proteſté vingt fois qu'il n'y étoit pas, elle alla ſe jetter aux pieds de Madame Veuve de Monſieur Frere unique du Roi, pour la ſupplier de faire rendre la liberté à ſon Mari. Quoique Madame, avec une bonté qu'on ne ſçauroit aſſez loüer, l'eût obtenüe du Roi ſon Frere, qui ordonna à Mr. le Chancelier

de

de faire ſortir Farcy, les Officiers l'ont encore retenu un An tout entier. Sa Femme eut la liberté de le venir voir trois fois la ſemaine ; je l'ai vüe plus de trente fois, car Ru qui la conduiſoit ſur l'eſcalier devant notre Chambre pour y voir ſon Mari, qu'il faiſoit ſortir d'avec nous pour cet effet, s'endormoit ſur les marches, pendant qu'ils parloient enſemble, & Farcy entr'ouvroit notre porte pendant ſon ſommeil pour me la faire voir. C'eſt une fort jolie & aimable Femme, qui paroît avoir bien de la vertu, mais qu'on ne ſçauroit aſſez loüer de toutes les demarches qu'elle a faittes pour ſon Mari. L'aïant trouvé tout nud elle lui apporta un très bon habit, du linge, & un fort bon lit ; jamais elle ne l'eſt venu voir ſans nous apporter quelque choſe, tantôt c'étoit un chapon rôti, ou quelque Godiveau, un panier de Fruit, un Gâteau, & toûjours quelques bouteilles de très bon Vin. Elle ne ceſſoit d'aller à St. Clou ſolliciter Madame, qui en a parlé trois fois au Roi, & qui enfin dit à Mr. le Chancelier que le Roi vouloit qu'on rendit la liberté à ce malheureux, qu'elle prenoit ſous ſa protection, & que ſi il ne le faiſoit pas élargir, ce ſeroit à lui que S. A. R. s'en prendroit, & qu'elle en demanderoit ſatisfaction au Roi. C'eſt ce que Mad. Farci dit à ſon Mari vendredi au matin, en lui apportant un excellent pâté d'anguilles & deux bouteilles de bon vin de Bourgogne. Elle lui dit auſſi que Mr. d'Argenſon l'avoit fait venir chez lui jeudi, & qu'après l'avoir traittée avec une hauteur indigne d'un Magiſtrat, & de la

Protection Roïale dont cette femme étoit honorée, il lui tint ce diſcours. Tu veux donc, malgré moi, ravoir ton Mari ? tu l'auras ; mais dis lui, qu'à la premiére fauſſe demarche qu'il fera, je le ferai pendre : vois ſi tu veux l'avoir à cette condition ? & la renvoya avec indignation.

Samedi au ſoir Mr. d'Argenſon fit deſcendre Farci & lui tint à peu près le même langage ; & après lui avoir fait lever la main, & jurer qu'il ne diroit rien de ce qui ſe paſſe en la Baſtille, & lui en avoir fait ſigner la proteſtation, & qu'il avoit été traitté ſuivant l'intention du Roi, il le renvoya dans notre Chambre, où il étoit encore quand on m'en a fait ſortir ; mais apparemment qu'il eſt en liberté de l'heure que je vous parle. C'eſt un homme très bien fait de corps, haut de ſix pieds, d'une grande ſimplicité & douceur ; & quoi qu'il ait été fort debauché, il n'a pas le fond mauvais, & jamais n'a commis de crimes reprehenſibles. Mais le pauvre Homme étoit fort altéré quand je ſuis venu avec lui, & ſans doute il alloit perdre tout à fait l'eſprit, qu'il avoit échauffé outre meſure, ſans les conſolations que je lui donnai, & la joïe qu'il eut de voir ſa Femme, qui le remit entiérement, & moi auſſi ; car ſi elle avoit attendu trois Mois à venir, nous ſerions morts tous les deux ; nous n'avions plus que la peau percée en divers endroits étendüe ſur les os tous décharnez : nous ne pouvions plus nous ſoûtenir debout. L'aſſiſtance qu'elle nous a donnée m'a remis en l'état où vous me voïez, que Dieu la beniſſe.

Le

Le fou qui étoit avec nous eſt un homme fort bien fait, & bien proportionné ; il a le corps fort blanc & nerveux, il eſt à peu près de la hauteur de Farcy ; a les cheveux d'un châtain brun crêpé qu'il treſſe conjointement avec ſa barbe, qui eſt fort longue & de même couleur. Il y a plus de ſept ans qu'il eſt tout nud, ſans ſouffrir le moindre habillement ſur ſon corps, de bonnet à ſa tête, ni de chauſſure à ſes pieds. Il s'appelle François Nicodéme Dezimberg ; il eſt de Grenoble.

Après avoir ſervi longtemps dans les Troupes du Roi, un bataillon du Regiment de Picardie qu'il commandoit en qualité de premier Capitaine fut detaché pour le Siége de Namur ; ſa Compagnie y fut entiérement defaite, & lui dangereuſement bleſſé. Il vint ſolliciter auprès du Miniſtre de quoi remettre ſa Compagnie ; mais loin de le recompenſer, comme il le meritoit, on le caſſa. En vain il fit parler tous les Officiers Généraux en ſa faveur, qui atteſtoient qu'il étoit un très brave Homme, aïant toûjours parfaitement bien fait ſon devoir : il étoit de la Religion Reformée d'origine ; & l'on aprit qu'il ne faiſoit pas l'exercice de la Religion Romaine ; c'en fut aſſés pour le traiter indignement, loin de lui rendre juſtice. Enfin reduit au deſeſpoir il paſſa en Angleterre, & par des Amis & des Officiers qui connoiſſoient ſon merite, il obtint une audience du Roi Guillaume de glorieuſe memoire.

Il fit une propoſition à S. M. ſi terrible contre le Roi de France, que l'idée ſeule en fait horreur, & que je veux enſevelir dans

le ſilence ; ſeulement je dirai pour l'honneur de la memoire de ce Grand Prince, que quoiqu'on lui propoſât la vengeance de ſon plus grand Ennemi, dans un temps qu'il decouvroit tous les jours des conſpirations tramées contre ſa vie prétieuſe, que même Charnok & Grand Val avec leurs Complices avoient été executez nouvellement, atteins & convaincus de crime de haute trahiſon au premier Chef, & qu'on avoit decouvert les Auteurs de ces abominations, comme tout le Monde l'a ſçû, il fit retirer ce miſerable de devant lui, commanda qu'on l'arrêtât, & l'envoia pieds & mains liez à Louis XIV, avec une déclaration de la Propoſition de ce malheureux. Je laiſſe toutes les Reflexions qu'on peut pouſſer loin ſur un ſi beau ſujet, à faire à tous ceux qui ont l'ame bien placée, & qui aiment les grandes actions.

Dezimberg ſe voiant embarqué pour repaſſer en France, fut ſi frappé des terreurs de la mort cruelle que méritoit l'énormité de ſon crime, qu'il perdit entiérement l'eſprit. D'abord qu'il fut remis entre les mains des Miniſtres de France, ils crurent qu'il faiſoit le fou, pour ſe derober à la mort ; mais ils ne douterent plus de la vérité du fait, quand ils ſçurent que ce Criminel avoit dechiré, non ſeulement tous ſes habits, mais même tout ſon corps, dont les ruiſſeaux de ſang couloient de tous côtez ; qu'il avoit fallu l'enchaîner pour l'empêcher de ſe caſſer la tête contre les murs ; qu'il s'outrageoit impitoiablement des ongles & de la dent, ſans ſouffrir d'habits, ni vouloir coucher ſur de lits, qu'il mettoit tout

tout en piéces, quand on lui en donnoit. Il fut ſi furieux, que pendant plus d'un An, on n'avoit oſé entrer dans le lieu où il étoit enfermé, & qu'on fut contraint de faire un trou à la porte, par où on lui jettoit du pain, qu'il devoroit avec une rage qui faiſoit trembler même juſqu'à ſes Porte-Clefs, dont la plupart n'ont pourtant rien d'humain. Cependant les Officiers de la Baſtille ont eu la cruauté de hazarder de lui donner des Camarades. Farcy n'avoit pas été le Premier; Ce fut un Cordelier nommé le Pere Damaze, ſi j'ai bonne memoire, qui avoit été Aumônier de M. de St. Ruth General des Troupes de S. M. en Irlande. Ce *venerable* Moine avoit tué un Porte-Clefs, & pour l'en punir, après l'avoir tenu enchaîné pendant deux Ans dans un retrait, on l'expoſa à la fureur de ce Dezimberg, qui s'adoucit en faveur du *béat* caractére de ſon Aſſocié; ils s'aprivoiſerent ſi bien enſemble, que quand le Gouverneur avoit quelque Priſonnier qu'il vouloit cruellement punir; Quelque Reformé endurci, comme il les appelle, à qui il vouloit faire faire profeſſion de la Religion Romaine, il l'enfermoit avec Dezimberg; qui outre qu'il étoit de l'ordre des Adamites, ou des Temiſcamins, ne laiſſoit jamais repoſer ſes Camarades. Il repaſſoit toutes les nuits confuſément toutes ſes avantures; & entroit quelquefois dans des tranſports furieux, quand il prononçoit le Nom de Louis, de Louvois, ou de Barbezieux, avec des blaſphêmes épouvantables; & ce qu'il y a de prodigieux c'eſt qu'il n'a jamais prononcé le Nom du Roi Guil-

laume, qu'avec reſpect, & quand ſes Compagnons exaltoient les belles actions de ce Grand Prince devant lui, bien loin d'en paroître émû il les écoutoit avec attention. Il ne ſouffroit jamais que les Porte-Clefs outrageaſſent ſes Compagnons, qu'il deffendoit avec une fureur de Lion.

C'eſt avec ces deux Hommes, dont je viens de vous faire le Portrait, que j'ai été enfermé pendant deux Ans, & avec leſquels j'ai ſouffert un ſuplice inconnu à tous les Satellites des Nerons & des Diocletiens. Il y a près de deux Ans que je demande à faire profeſſion de la Religion Romaine ſans le pouvoir obtenir.

Sur les remontrances que nous lui fimes, il ſe prit à pleurer amérement & nous dit: je ſçai bien que je trahis ma conſcience, pour ſortir de cet Enfer, mais j'eſpere que Dieu aura compaſſion de ma foibleſſe & me fera miſericorde, car il n'ignore pas ce que je lui ai promis, lorſque j'aurai ma liberté, & je le prends à témoin de mes bonnes intentions. Nous l'exhortâmes & nous le conſolâmes du mieux qu'il nous fut poſſible, & par les bons traitements que nous lui fimes, il fut bientôt remis; helas! ſi le pauvre homme n'avoit mangé que ce que les Porte-Clefs lui aportoient pour ſon ordinaire, il auroit abſolument ſuccombé, car hors du pain, & une petite bouteille de très mauvais vin, qui tenoit environ un verre & demi, le reſte de ſa nourriture ne valoit pas un ſou. A midi on lui aportoit un peu de pain trempé dans de l'eau boüillie, qu'on baptiſoit du nom de ſoupe, avec

vec une ou deux onces du Bœuf dont on avoit exprimé le jus pour les Tables des Officiers, deſſeché comme du bois, & qu'un Chien auroit eu peine à manger; & le ſoir on lui aportoit d'ordinaire un certain os de mouton que l'on appelle vulgairement la Mâtre, fendu en deux, & envelopé dans un petit morceau de peau. Je proteſte ſincerement qu'il n'y avoit pas en tout de quoi raſſaſier une ſouris; mais nous le dedommagions amplement de la Leſine de nos avares Gargotiers. Mr. Linck, qui avoit la liberté de faire venir de la Ville tout ce qu'il vouloit, ne nous laiſſoit pas manquer des viandes les plus délicieuſes, des meilleurs vins, & de toutes ſortes de Ratafiats que lui même ſçavoit parfaitement bien compoſer: & de tout cela il en repandit l'abondance non ſeulement dans notre Chambre, mais dans toutes les autres Chambres de notre Tour, où il en envoioit largement avec une généroſité que je ne ſçaurois trop loüer, du moins étoit ce ſon intention; mais dont le Fripon de Ru Porte-Clefs faiſoit un très mauvais uſage; car peu après le depart de Mr. Linck j'eus communication avec les Priſonniers de la même Tour, qui me proteſterent que ce Scelerat ne leur avoit jamais donné la moindre choſe de ce que Mr. Linck leur avoit envoié avec profuſion, & que ce méchant homme mettoit à ſon profit: quoique Mr. Linck, pour l'obliger à le ſervir avec zéle & activité, l'accablât tous les jours de preſents, & ſouffrît ſans s'en plaindre qu'il lui volât ſon plus beau linge. Quinze jours avant que de ſortir Mr. Linck lui don-

donna un très beau Manteau d'Ecarlate tout neuf, dans la ſeule vüe de l'engager à nous faire plaiſir, n'en aïant plus beſoin pour lui même, étant aſſuré de ſa liberté. Il n'y avoit point de jour non plus qu'il ne fit boire largement ce Satyre, dont il farciſſoit le corps de toutes ſortes de bon gibier, & l'abreuvoit des vins & des ratafiats les plus exquis, auſſibien que notre ridicule Major, qui n'entroit jamais dans notre Chambre qu'il ne fût chancellant, quand même il y ſeroit venu dès quatre heures du matin, ce qui me fit croire qu'il ne deſenyvroit jamais.

Un ſamedi au ſoir, comme nous allions nous mettre à Table on fit deſcendre Mr. Jacob le Berthon, & une heure après on nous le ramena tout pâle & tout tremblant. Quand le Porte-Clefs eut refermé la porte ſur nous, & que nous eumes fait revenir notre Compagnon ſtupefié, avec un cordial de Champagne, nous lui demandâmes le ſujet de ſa peur & de ſon émotion. Pour ma peur, nous dit-il, elle eſt légitime, car je viens de voir le Diable, & mon émotion eſt toute des plus juſtes, car je viens d'aprendre que je vais ſortir de l'Enfer. A ces agréables nouvelles nous redoublâmes la doſe du Confortatif, après quoi il nous fit ainſi le recit de ſon avanture.

En deſcendant au pied de l'eſcalier j'ai trouvé le Major qui m'a donné la main comme à une mariée; après l'avoir ſalué, je lui ai demandé ce qu'on me vouloit, mais ſans vouloir me donner de reponce, il m'a conduit dans une grande Sale, où j'ai trouvé Mr. d'Argenſon aſſis le dos au feu devant une gran-

grande Table, autour de laquelle devant lui étoient debout pluſieurs Perſonnes qui me ſont la plupart inconnües. Ce Miniſtre étoit revêtu de ſa robe magiſtrale, ce qui m'a fait vous dire que j'avois vû le Diable, car ſi il n'eſt pas plus méchant que lui, du moins eſt-il tout auſſi laid, & tout auſſi noir. Il a écrit quelque temps ſans lever les yeux ſur moi, pendant qu'un autre homme auſſi en robe noire, & que j'ai apris être Mr. Camuſet Commiſſaire de la Baſtille étoit debout devant lui, ſans branler non plus qu'une ſtatüe: dans un des coins de la Chambre étoit un autre petit homme qui écrivoit ſur une table, & j'ai ſçu que c'étoit le Secretaire de Mr. d'Argenſon; & un peu à côté un autre homme qui écrivoit ſur un Bureau, & j'ai apris dans la ſuite que c'étoit le Grefier. Corbé étoit debout, chapeau bas, les yeux baiſſez, de même que le Capitaine des Portes & quelques autres. Tout d'un coup le Magiſtrat s'eſt levé, & me regardant d'un air à donner tout au moins la colique, il m'a dit bruſquement que fais tu ici? Helas Monſeigneur, ai-je dit, je ſouffre & je jeune beaucoup. Es tu dans la reſolution de perſiſter dans les erreurs du Calviniſme? a-t-il repris. Ne vous a-t-on pas dit, Mgr. qu'il y a deux Ans que je demande à en faire abjuration? lui repondis-je. Oui, dit-il, mais tu n'étois pas encore bien converti. Ah. Mgr. la Baſtille eſt capable ſeule de convertir tous les Demons de l'Enfer, lui ai-je dit. Il eſt queſtion d'un autre fait, a-t-il continüé en rompant les chiens, & le prenant d'un ton plus haut. Je veux te faire pendre, car tu as me-

mérité la corde. A ces paroles, j'ai cru que tous mes os ſe diſloquoient pour ſe ſervir d'étui les uns aux autres. N'as tu pas ſervi les Ennemis de S. M. & ne t-a t-on pas pris les armes à la main contre ton Roi à la Bataille de Fleurus? Il eſt vrai Mgr. que m'étant retiré en Hollande à cauſe de ma Religion, & n'y trouvant point d'emploi, je fus contraint de prendre parti dans les Troupes de Hollande, mais ils n'avoient pas de guerre alors contre le Roi, & quand elle a été déclarée entre S. M. & L. H. P. je voulus me retirer, mais on ne voulut pas m'accorder mon Congé, & je fus forcé de ſervir malgré moi, puiſque l'on m'auroit puni comme deſerteur, mais j'ai ſervi depuis en France & j'ai eu part à l'Amniſtie que le Roi a accordée à tous les François qui ont porté les Armes contre lui. Cette grace du Roi, reprit-il, ne s'eſt pas étenduë juſqu'à toi, ainſi tu es digne de mort, & prepare toi à en recevoir l'Arrêt. L'air menaçant dont-il prononçoit ces paroles m'a fait croire, qu'il diſoit vrai, & jugez de ma peur, je me ſuis jetté à genoux en pleurant & lui diſant que le Roi étoit le Maître, & que je lui demandois miſericorde. Il te fait grace m'a-t-il dit, mais aux conditions que tu te feras de la Religion Romaine. Peux tu ici me donner caution de ta promeſſe? Il y a en cette Ville dans la Rüe des Lombards un Riche Marchand Banquier qui porte mon nom, qui peut-être ne me refuſera pas la grace de me cautionner, lui dis je, ſi non mon Frere qui demeure à Chatellerault le fera je croi volontiers; & ſi des interêts de Famille l'en empêchoient,

choient, je ſuis très perſuadé que mon Beau Frere qui eſt un des plus fameux Advocats de Poitiers le fera de tout ſon cœur. Il a pris l'adreſſe de toutes ces Perſonnes, après quoi il m'a dit retourne à ta Chambre, & y prie bien Dieu pour S. M. le plus Clement de tous les Rois, qui te fait grace : ſonge à vivre à l'avenir en bon & fidèle ſujet.

A peine le pouvions nous faire revenir de ſon tremblement ; Mr. Linck ne ſongeoit qu'à le faire largement boire pour le congratuler de ſa prochaine liberté, pendant que je ſongeois à profiter de ſa ſortie pour faire ſçavoir de mes nouvelles à ma très Chére Epouze & à procurer la Liberté à Mr. Linck. voici comment je m'y pris.

Mr. Linck avoit dans un Livre quantité de papier blanc qui n'étoit pas imprimé ; je m'en ſervis pour écrire à Mon Epouze, à mon Fils & à Mrs. Chamillart & de Torcy & à pluſieurs autres de mes Amis, mais ces Lettres n'ont jamais été rendües à leurs adreſſes : aparemment par la timidité de Mr. le Berthon à qui les Officiers n'oubliérent pas de dire, comme ils font à tous les Priſonniers qui ſortent de leurs griffes, que ſi il donnoit de nos nouvelles dans le Monde, il ne manqueroit pas d'être remis à la Baſtille pour le reſte de ſes jours ; & même ils font faire ſerment de ne rien reveler de ce qui ſe paſſe à la Baſtille, avec des menaçes terribles en cas de contravention. C'eſt aparemment ce qui a empêché Mr. Falourdet mon Premier Compagnon de mettre à la poſte celles que je lui avois données pour les mêmes Perſonnes. Mr. Linck

fut

fut plus heureux ; ſes Lettres furent tenües, que j'ecrivis pour lui à l'Aumonier du Reſident de Dannemark à Paris, qui connoiſſoit particuliérement Mr. Linck, & à Mademoiſelle Skingre ; qui étoit une Fille Allemande à qui Madame faiſoit une Penſion & qu'elle tenoit ſous ſa Protection. Mr. Linck promit deux Cents Louis à cette Demoiſelle, ſi elle pouvoit le faire ſortir de Priſon, ce qui lui ſeroit facile en allant trouver Madame à Verſailles, & lui remontrant l'injuſtice qu'on lui avoit faite, en l'arrêtant lui & les autres Allemands, dès le lendemain du jour que cette Grande Princeſſe leur avoit donné la parole du Roi ſon Frere qu'on ne leur feroit aucune injure, & qu'ils pouroient demeurer à Paris juſqu'à l'ordre que S. M. leur feroit donner de ſortir du Roïaume.

Nous couſimes toutes ces Lettres dans les Guenilles de Mr. le Berthon, entre la doublure & le deſſus de ſon juſtaucorps, & nous primes toutes nos meſures pour qu'il en pût au moins ſauver quelques unes.

Enfin le bienheureux moment de la ſortie de Mr. Jacob le Berthon arriva le ſoir à neuf heures & demies un ſamedi 30. Decembre 1702. On ne nous aporta notre ordinaire qu'après qu'il fut ſorti, pour avoir la barbare ſatisfaction de le mettre dehors ſans ſouper ; même nos cruels Bourreaux trouvoient mauvais que nous preſentaſſions du vin à ce pauvre Homme, qu'ils traitterent avec la derniére inhumanité ; & Ru ſur tout, qui devant nous le fouilla par tout, même aux endroits les plus ſecrets, avec une fureur brutale, en lui diſant

les

les injures les plus groſſiéres & les paroles les plus outrageantes, ce que ce bon Vieillard agé de près de 66. ans ſouffrit avec une patience capable d'amolir des Tygres. Ils le mirent dehors ſans ſouliers, & ſans avoir voulu permettre à Mr. Linck de lui en faire faire à ſes depens, qui avoit voulu même le faire habiller ſans que ces inhumains vouluſſent jamais lui donner la permiſſion de le faire: il le gratifia d'un billet pour aller chez Mr. Tourton Banquier y prendre l'argent dont il avoit beſoin pour ſe mettre en état de retourner chez lui & le conduire juſqu'à Châtelleraut. Ce Bonhomme étoit ſi tranſporté & ſi tremblant, tant la joie de ſe voir libre l'avoit ſaiſi, qu'il ne put jamais nous dire une ſeule parole; Excepté qu'après que nous l'eumes embraſſé tendrement il ſe retourna devers nous, quand il fut ſorti de la Chambre, pour nous dire. Adieu mes chers Meſſieurs, priez Dieu pour moi.

Nous fimes une Fête de ſa ſortie, qui dura tout au moins une Octave toute entiére; & certainement Mr. Linck avoit bien raiſon de s'en rejouir, car ſans cela il couroit grande riſque de demeurer juſqu'à la Paix, dans cette maudite Caverne à Voleurs; & la Sortie de Mr. le Breton & mon induſtrie procurerent, non ſeulement ſa Liberté, mais encore celle de Mr. Niſvitz & de pluſieurs autres Allemands, pour leſquels Mr. Linck alla puiſſamment ſoliciter Madame, lors qu'il fut mis en liberté.

Le lendemain Corbé nous vint voir, & s'adreſſant à Mr. Linck, remerciez moi, lui dit-

dit-il, de vous avoir épargné l'argent qu'il vous en auroit coûté pour habiller & chauſſer ce Maraut qui ſortit d'avec vous hier au ſoir, ce ſeroit autant de perdu pour vous. Mais plutôt vous Mr. demandez pardon à Dieu de m'en avoir empêché, dit Mr. Linck; je voudrois avoir payé le double des choſes dont il avoit beſoin & qu'il ne fût pas ſorti auſſi miſerable que vous l'avez laiſſé envoler de vos mains. Vous en repondrez devant Dieu, car mon intention a été bonne. Il ſortit très mal ſatisfait de la reponce que Mr. Linck avoit faite à ſon barbare compliment. M. Orillac, fort joli Homme ſon Parent qui eſt ici auprès du Fils de Mylord Sunderland, m'a dit que M. le Berthon mourut chez lui à Chatelleraut, peu de temps après ſa ſortie de la Baſtille, dont la rigueur, ſans doute, a beaucoup contribué à lui avancer le terme de ſes jours.

Nôtre amitié croiſſoit tous les jours de plus en plus; je cheriſſois Mr. Linck comme mon Fils, & il m'aimoit comme ſon Pere. Le ſoir comme nous nous chauffions à notre aiſe du bois qu'il faiſoit abondamment acheter, nous entendîmes par notre cheminée des voix confuſes de Priſonniers qui étoient au deſſous de nous. Nous nous hazardâmes de percer la cheminée, & avec de la ficelle que nous fimes avec les bouchons des bouteilles de vin de Champagne qu'on nous aportoit du Cabaret toutes coëffées, nous deſcendimes un billet à nos Voiſins; ils l'aracherent auſſi bien que notre ficelle avec une violence, dont nous ne pouvions de-

Pag. 192 Tome 1

deviner la cauſe. Nous en écrivimes un autre qui n'eut pas un meilleur ſuccez. Nous leur diſions qui nous étions, & nous les prions de trouver bon que nous puſſions nous conſoler mutuellement, mais ils ne voulurent pas nous faire aucune reponce; nous fimes nôtre trou plus grand, ce qui nous fit entendre très diſtinctement tout ce qu'ils diſoient. Je diſtinguai la voix d'un nommé Mr. le Pouilloux Gentilhomme du Poitou, les autres étoient les nommez Jean Bonneau, Médecin, fils d'un Miniſtre d'Aubuſſon en Auvergne, Mathias du Val, Pilote Irlandois, & Jean Geſnuin, Serrurier de Paris. Nous connûmes facilement que Mr. le Pouilloux, qui étoit d'une humeur fort douce, avoit beaucoup à ſouffrir avec les trois autres, dont deux étoient fous, & le troiſiéme paroiſſoit un Antropophage inſuportable. L'envie que j'avois cependant de parler à Mr. le Pouilloux, me fit hazarder de leur parler par notre trou; mais je fus fort ſurpris d'entendre Mr. le Pouilloux, qui me conjura de boucher bien notre trou, qui nous feroit tous aller au Cachot, ſi il étoit découvert; qu'il avoit du moins autant d'envie que moi de me parler, mais qu'il avoit des raiſons invincibles qui l'en empêchoient. Nous ſuivimes ſon conſeil & nous jugeâmes bien qu'il y avoit quelqu'un parmi eux aſſés traître & méchant pour nous découvrir.

Le 18. Janvier de l'Année 1703. comme nous achevions de diner devant bon feu, nous entendimes ouvrir notre porte, & nous vimes entrer le Major & Ru, ſuivis d'un Prê-

tre

tre de moienne taille, mais bien traverſé le viſage aſſez mâle; mais cependant d'une très mauvaiſe Phyſionomie. Ses yeux étoient rouges, comme ceux d'un Aſpic. Au reſte c'étoit un bon gros Gourdin bien pommé, aſſés frais & dans la vigueur de ſon âge, car il ne paroiſſoit pas avoir plus de 34. à 35. ans. A ſa carure, ſes jambes & ſes bras, il ſembloit que la nature eût eu deſſein d'en faire un Porteur de Chaiſe, ou un Porte-faix; mais dans la ſuite on verra, qu'elle avoit eu de très pernicieuſes raiſons, pour en faire un Curé banal. Cet Homme en entrant nous ſalua aſſés fiérement; puis il remit promptement ſon chapeau ſur ſa tête, pour prendre un des pans de ſon manteau, qu'il poſa ſur ſon épaule, en s'en cachant la moitié du viſage, & laiſſa pendre l'autre en bas, ſur la partie inferieure de ſon audacieuſe figure. Le Major, après ſes groteſques reverences, nous dit que c'étoit un Compagnon que Mr. le Gouverneur nous envoioit, & qu'il nous prioit de recevoir avec nous; & Ru prit la parole, pour nous affirmer que c'étoit un des meilleurs Gars de la Baſtille, & que nous en ſerions contens. Nous nous levâmes pour lui faire civilité, & nous preſentâmes du vin à notre nouveau Venu, & à ſes Introducteurs, qui après avoir bû deux coups de chaque main, nous dirent qu'ils ne pouvoient pas reſter plus long-temps avec nous; qu'ils en étoient très fâchez, ſur tout le Major qui ſçachant que nos Cantines étoient bien garnies, ne les quittoit qu'à regret, mais qu'ils avoient des affaires de la derniére conſequence;

ce ; & aïant refermé les Portes ; ils nous laiſſerent ſeuls avec notre nouvel Aſſocié. Il ouvroit les yeux ſur les debris de notre diné, aſſés bons encore pour être convoitez d'autres que d'un Famelique, comme s'il n'eût mangé de trois jours. Ce qui m'obligea de lui demander, ſi il avoit diné, & s'il ne vouloit pas bien nous faire la grace de ſe mettre à Table avec nous auprès du feu ? Je ne m'en ferai pas prier deux fois, nous dit-il ; car outre que je vois que vous êtes de bons-Vivans, c'eſt que j'ai toûjours fait très maigre chére, depuis que je ſuis à la Baſtille ; le dîné que j'ai fait aujourd'hui ne m'empêcheroit pas d'aller à la Noce, & je n'ai pas vu de feu depuis que je ſuis dans ce diable de gouffre, quoique je ſois en Enfer. J'aportai une carcaſſe de Dindon froid de ſurerogation à nos bribes ; je lui preſentai une chaiſe à la place la plus honorable, & je le priai de mettre ſon manteau bas, pour être moins embaraſſé. Mais, quelle fut ma ſurpriſe, quand après l'avoir depoſé, je vis que c'étoit un Abbé mi-party, moitié froc & moitié drap. Avant que de le mettre à ſon aiſe auprès du feu, où je le ferai tantôt jaſer comme un Etourneau, il eſt très expedient que je faſſe la deſcription, ſi je le puis, de ſon hétéroclite figure. Je commencerai par ſon chapeau ; il le merite bien. C'étoit un Caudebec goderonné, tant il étoit ſoutenu d'audaces ; on en auroit bien retroucé le chapeau de douze Soldats aux Gardes, tant il portoit de gances à le recoquiller, auſſi me dit-il dans la ſuite, que les Abbez un peu Galans, comme lui, appel-

loient ces ſortes de chapeaux entr'eux, des Caſtors à la falbala pretintaillez. Sa Perruque étoit la meilleure piéce du ſac ; elle étoit d'un très beau blond ; & nous aprimes avec le temps, que c'étoit la Tonſure d'une de ſes Maitreſſes. Son rabat, jadis blanc, auſſi bien que ſes manchettes, étoient d'une baptiſte toute des plus belles : il nous jura, qu'elle lui avoit couté dix francs l'aune dans Cambray. En revange ſa chemiſe étoit d'une toille plus groſſiére, que celle dont on fait les ſacs : il devoit cependant bien la cherir, puiſque c'étoit ſon unique, comme nous l'aprimes après; parce que, nous diſoit-il, je n'aime à me charger que du néceſſaire, & que je me mets fort peu en peine des choſes qu'on ne voit pas. Sous ſon manteau il étoit en veſte, dont le devant & les poignets étoient d'un très beau drap, & tout le reſte étoit d'un froc tout des plus revêches. Le devant de ſa Culote étoit de veloux violet; & le derriére de froc bleu ; ce qui m'a fait dire, que c'étoit un Abbé-mi-parti. Ses bas, qui étoient attachez au deſſous de ſes genoux avec des cordes, faiſoient une figure tout à fait drôle : il en avoit fait deſcendre le gras de la jambe à la cheville du pié; car à meſure que ſes bas s'uſoient par le pié, ſans façon, il coupoit ce qui étoit uſé, & faiſoit deſcendre le reſte plus bas, en ſorte, que les talons ſe virent d'abord ſemelles; enſuite le bas de la jambe, & il en étoit au gras de la jambe, quand il entra avec nous: ſi bien que ſes jambes qu'il avoit naturellement très groſſes, paroiſſoient monſtrueuſes. Il avoit la figure d'un I. Grec renverſé. Il n'y avoit

avoit plus de ſemelles à ſes ſouliers, qui ne tenoient à ſes pieds qu'à force de cordes, & ſans exageration, ſon pié avoit près de deux pieds de Roi, tant-il étoit énormement grand & plat. Il rougit, quand il eut mis ſon manteau bas, s'apercevant bien, que nous avions aſſés de peine à nous empêcher de rire, d'un habillement auſſi bizare que le ſien Meſſieurs, nous dit-il, ſi le Major m'avoit donné le temps de prendre mon Juſtaucorps ſur moi, vous m'auriez vû plus propre qu'un Lapin, car il eſt du même drap que le Manteau, & tout entier, que j'ai acheté en Hollande. Mais entre nous autres Abbez, qui ne ſommes pas trop riches, & qui voulons cependant paroître dans le Monde, nous ne nous formaliſons que de ce que l'on voit, & nous ne nous informons guére de ce que l'on ne voit pas: pourveu que l'exterieur ſoit de miſe & brille, l'interieur... va comme tu pourras. Il parloit un Normand ſi groſſier, que je connus bien à ſon langage qu'il étoit du côté de Roüen, *Loquela manifeſtum fecit.* Il s'aſſit ſans façon au haut bout de la table, c'étoit l'homme d'Eſope, il ſe prit à devorer; il n'avoit pas le temps de mâcher, il avaloit les morceaux tous entiers: ce qui fit que Mr. Linck me dit bas à l'oreille aſſez plaiſamment, qu'il buvoit la viande; expreſſion que je trouvai aſſez ſignificative, quoique très naïve.

A peine eut-il bû une demi-bouteille de vin que le feu lui monta au viſage. Je crû d'abord que c'étoit l'effect du feu, dans lequel nous avions jetté cinq ou ſix bûches d'augmentation; mais ſes extravagances nous tirerent bien-tôt d'erreur. Sans en être requis, il nous

fit un détail de ſa vie, la plus depravée, & la plus debordée, comme on le va voir, dont les plus grands Scelerats puiſſent être capables. *Eccleſia perverſa oſtendet faciem Diaboli.* Vérité, dont nous voions un exemple execrable devant nous. Il nous avoit dit qu'il s'appelloit Mr. de la Motthe, Abbé de St. Antoine. Meſſieurs, nous dit-il, je vois bien que vous êtes d'aſſez bons Enfans, pour ne vous rien celer, mon véritable nom eſt Antoine Sorel, Curé de Lery, à quatre lieües de Roüen, qui eſt la troiſiéme Cure que j'ai perduë pour mes diables de galanteries.

Le Roi a eu grand tort de ne m'avoir pas envoié dans les nouvelles habitations de l'Amerique, pour aider à les peupler, plutôt que de m'enfermer dans la Baſtille. Je vous avoûrai ingénument que je ne me ſuis pas toûjours amuſé à dire mon Breviaire, puis que en treize Mois, j'ai été la cauſe éficaceque ſept Filles ſont devenües Méres; dont une, belle comme un Ange, étoit ma Couſine Germaine. Toutes les Femmes de ma Paroiſſe, excepté un très petit nombre, n'ont rien à ſe reprocher ſur la vertu: je les ai bien cathechiſées. Outre cela, quand j'allois à Roüen, ce qui arrivoit ſouvent, je ne manquois pas plus de Maitreſſes, que l'eau manque à la Seine. Eh donc? eſt ce là un Curé? En achevant cette belle confeſſion, il ſe leva bruſquement, me prit par la main, me voulant forcer à dancer avec lui; & voiant que je n'en étois pas d'humeur, il ſe prit à cabrioler d'une maniére toute des plus burleſque. Il faiſoit des ſauts ſi lourds, & avec tant de violence

qu'il

qu'il auroit enfoncé le planché, s'il eût été moins ſolide. Il accordoit ſa dance ruſtique à une chanſon ſi impudique, qu'elle auroit fait rougir un Goujat tout des plus impudens. Pour nous la faire trouver meilleure, il nous affirmoit que ſouvent les Dimanches après Vêpres il la chantoit à ſes Paroiſſiennes, qui s'aſſembloient dans ſon Presbitaire pour dancer à la dance ronde. Et jamais, ajoutoit-il, je ne manquois de jetter le mouchoir à la plus gaillarde. Comme beaucoup de Perſonnes ont douté de la petulance de ce monſtrueux Perſonnage, je dois leur dire, qu'il n'y a pas un Priſonnier avec qui il a été enfermé, à qui il n'ait fait la même confeſſion; & que preſque tous les Priſonniers de ſon temps l'ont connu pour un fou malin, & des plus extravagans. Mr. Le Comte de Brandebourg eſt ici, qui en peut dire la vérité: il fut contraint de le chaſſer de ſa chambre, parce que ſa folie étoit toute des plus inſuportables.

Le pauvre Mr. Linck, loin de rire de cette dance barbare, & de ce ridicule Perſonnage, alla ſe jetter ſur ſon lit, tout triſte, où il ſe prit à pleurer le malheur de ſe voir enfermé avec cet extravagant. Je courus à lui pendant que notre venerable Curé paſſoit en revüe les bribes de nôtre dîné, pour ſe refaire de ſa fatigue; car véritablement il ſuoit à groſſes goutes. M. Linck, en me ſerrant la main, ah Dieu! me dit-il, quel Homme nous a-t-on donné? c'eſt un Diable plutôt qu'un Prêtre. Si un de nos Miniſtres avoit fait chez nous la dixiéme partie des crimes,

dont ce ſcelerat ſe vante, on l'auroit brûlé vif : ſi les Officiers laiſſent ce perdu avec nous, indubitablement j'en mourai de deplaiſir. Je le conſolai du mieux qu'il me fut poſſible, en l'aſſurant que nous ſerions les Maîtres de le chaſſer d'avec nous ; mais nous ne connoiſſions pas encore la Baſtille. Notre charitable Curé me demanda ce qu'avoit Mr. Linck ; & lui aïant répondu qu'il ſe trouvoit un peu mal, mais que quelques heures de repos pouroient le remettre. Mordiere qu'il boive & mange comme moi, dit-il ; qu'il cabriole, & qu'il ſe rie de l'inconſtance : vive la joïe. Je le priai de le laiſſer un peu repoſer, & lui aïant verſé une raſade de vin de Champagne, qui acheva de lui tourner la cervelle, je le fis aſſoir auprès du feu, & je le priai de me faire l'Hiſtoire de ſa vie, où je ne doutois pas qu'il n'y eût des avantures tout à fait extraordinaires. Vous avez raiſon, dit-il, & jamais Buſcon, ni Lazarille de Tormés n'en ont approché. Mais au moins à la pareille ; un Barbier raze l'autre, dit le Proverbe. Je vais vous conter mes avantures, & vous me raconterez les votres à votre tour. Voici comme il commença en parlant aſſez haut, pour que Mr. Linck n'en perdit pas un ſeul mot.

Je ſuis de Lery près du Pont-de-l'Arche en Normandie, Fils d'un bon Fermier de Mr. le Cardinal de Boüillon. Mon Pere eſt d'une des meilleures Familles du Village, & avoit paſſablement du bien, mais comme nous étions beaucoup d'Enfans qu'il a tous fallu élever honorablement, ſon bien y a paſſé : il n'y a que

à que mon Frere ainé, qui eſt demeuré à ſon aiſe, & qui a pris les fermes de Mr. le Cardinal, en la place de mon Pere, & un de mes Cadets, qu'un bon mariage a bien mis à ſon aiſe. J'ai auſſi une Sœur qui eſt mariée à un des plus fameux Cabaretiers de Louviers, qui s'appelle Mr. Bras-dor. Vous voiez que nous ſommes bien aparentez, & que nous ne ſommes pas de la Canaille oui da. Dès que j'étois petit, mon Pere me deſtinoit pour être Prêtre; car étant Fermier de Mr. le Cardinal de Bouillon, il ſe doutoit bien que les Cures ne me manqueroient pas plus que l'eau dans la Riviére. J'étudiai pour cet effet à Roüen; & comme j'étois aſſez beau garçon, une Echopiére devint amoureuſe de moi. Je l'interrompis, pour lui demander ce que vouloit dire une Echopiére. Comment me répondit-il bruſquement! êtes vous le ſeul en Iſraël qui l'ignoriez? C'eſt une Femme qui vend de la graiſſe, de l'huile à bruler à petite meſure, du beure, du lard, de la chandelle, &c. Tout le monde appelle cela Echopiére; & Vaugelas la nomme ainſi dans ſon Dictionnaire du beau Langage. Je lui demandai excuſe de ce que j'avois oublié ce terme, & qu'il devoit attribuer ce deffaut de mémoire à ma Priſon. Après quoi il ſe tranquiliſa, car il étoit tout ému de mon ignorance: il continua ainſi. Toutes les fois que je paſſois devant ſa boutique, elle m'arrêtoit pour me careſſer; tantôt elle me donnoit une beurée avec un coup de bon gros cidre; tantôt des poires ou des pommes cuittes, & toûjours quelques petites friandiſes: quelques fois auſſi elle me faiſoit en-

trer dans l'arriére Boutique, & me baiſoit à la jouë. Enfin elle devint ſi éperdüement amoureuſe de moi, qu'elle me vouloit épouſer à toutes forces, & qu'elle me fit la propoſition de me donner tout ſon bien, ſi je voulois en faire ma Femme. Elle me dit qu'elle me donneroit vaillant plus de deux mille écus: qu'elle m'acheteroit une Charge de Franc-Porteur au Grenier à ſel. Elle eût bien été ma Grande-Mere, & c'étoit une groſſe tripiére qui me faiſoit mal au cœur, tant elle étoit graiſſeuſe; mais le bien & la Charge me firent ouvrir les yeux. Je lui dis que je le voulois bien, & que j'irois en parler à mon Pere & à ma Mere. Je n'y manquai pas Mon Pere & ma Mere vinrent la voir. Elle nous regala que rien n'y manquoit. Nous étions près d'écrire, quand ſes heritiers éventerent la méche & me menacerent, que ſi j'y penſois ſeulement, ce ſeroit fait de moi. Elle avoit des Neveux Purins qui étoient de grands droles bien découplés: ils me guéterent, ce qui fut cauſe que je n'oſois plus y aller que le ſoir. Une fois que j'en ſortois bien tard, ils me tirerent un coup de piſtolet ſans me bleſſer, qui me fit decamper de la belle maniére. Ma Sœur, qui étoit Fille de Chambre chez Mad. la Preſidente Plot, ne voulut plus que j'y retournaſſe, & dit qu'elle aimoit mieux que je fuſſe Prêtre; & pour cet effet elle pria Mr. le Preſident de me trouver une condition, pour entrer Precepteur dans une maiſon de Qualité; car j'étois bon Rhetoricien. Je faiſois de jolie petite proſe latine, tout comme Ciceron, il n'y avoit pas de choix entre nous deux.

Je

Je faiſois auſſi de jolis petits Vers Grecs ; pour des Vers Latins, je m'en battois les talons ; je n'y ai jamais pu mordre ; cela me rongeoit la cervelle. M. Plot écrivit à Lion à ſes Parents ; & il eut ordre de m'y envoier, pour être Precepteur des Enfans de Mad. Plot de Bulliou. J'y fus, & j'étois là comme le porc à l'auge. Je n'y eu pas été trois mois, que je devins vermeil comme une Roſe, & gras comme un Moine. Pendant que mes Ecoliers étoient en claſſe, j'étudiois moi en Philoſophie, où j'argumentois comme un Platon. Je m'aperçu bien-tôt que ma Maitreſſe étoit devenu amoureuſe de moi. Nous nous entrelorgnions à qui mieux mieux, les meilleurs morceaux de la Table elle me les metoit toûjours ſur mon-aſſiette. Enfin j'étois à gogo, quand je m'acoſtai d'un grand drôle d'Ecolier bien découplé, qui étoit debauché, qui me perdit entiérement. Ma Maitreſſe qui diſoit toûjours qu'elle vouloit m'attacher pour jamais auprès d'elle, & pour cet effet me donner une des Cures qui étoient à ſa nomination, car elle étoit Dame de quatre ou cinq Paroiſſes, m'avoit fait recevoir Diacre, quand l'Ecolier que j'ai dit, qui s'appelloit l'Abbé de St. Martin, Gentilhomme de S. Etienne en Forêt, me fit faire l'Ecole-biſſonniére, pour m'entrainer au cabaret, avec d'autres garnemens comme lui, où nous fricaſſions tout ce que je pouvois attraper. Il m'avoit tellement enſorcelé que je ne pouvois plus me paſſer de lui. Je n'écoutois plus les remontrances de ma Maitreſſe : elle avoit beau me remontrer, un mot de mon Camarade de debauche effa-

çoit tout. Quand heureuſement pour moi, il s'engagea dans la Cavalerie, où je me ſerois mis avec lui, ſi je n'avois pas été dans les ordres; & ſon Capitaine l'amena en Allemagne. Je n'en entendis plus parler pendant cinq ou ſix mois. Je repris l'Etude; & j'étois prêt à chanter ma premiére Meſſe, quand un beau matin, je reçu une lettre de mon Gaillard qui m'écrivoit du Fauxbourg de la Guilotiére, au delà du Pont, où il me prioit de l'aller trouver, dans un Cabaret où il me marquoit qu'il m'attendoit. Je ne me le fis pas dire deux fois; j'y volai. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je l'y trouvai en habit de Recolet; je penſai tomber de mon haut. Jamais Maſcarade n'a été plus drôle. L'habit pourtant ne demontoit pas ſa bonne mine; c'étoit toujours le même, droit comme un jonc, frais comme un Gardon. Après les Ambraſſades, nous fimes venir du vin, & il me conta qu'en Allemagne il avoit trouvé un Recolet de ſa connoiſſance, qui l'avoit retiré dans ſon Convent, parceque ſon Capitaine ne lui avoit pas voulu donner ſon congé. Que les Moines l'avoient gardé près d'un mois, juſqu'à ce que ſa Compagnie fût partie; pendant lequel temps ces bons Religieux l'avoient preſque fait crever à force de boire; & qu'après, crainte qu'il ne fût reconnu, & pris comme Deſerteur, ils lui avoient donné un habit de Recolet, avec une obedience, pour aller de Couvent en Couvent juſqu'à Lion, où il devoit quitter l'habit, & le rendre aux R. P. Recolets. Que par toute la route, il avoit fait une vie deſordonée. Qu'aux

Cou-

Couvens où il avoit logé, on lui avoit par tout donné des preſents, pour apporter au P. Superieur, & à divers P. Recolets de Lion; mais que par le chemin, il avoit tout vendu & fricaſſé. Qu'en ſortant d'un Couvent où les bons Religieux l'avoient tant fait boire, qu'il en étoit troublé, il rencontra une Fille qu'il voulut forçer, & il ne ſçavoit pas ce qui en ſeroit arrivé, ſans des Païſans qui accoururent aux cris de la Fille, & qui voulurent le ramener au Couvent, pour le faire châtier par ſes Superieurs, ne voulant pas lui toucher, à cauſe de ſon caractére, mais comme il étoit plus fort que ces Ruſtres, après s'être gourmé avec eux, qu'il s'étoit échapé de leurs mains. Nous fûmes trois jours entiers dans le Cabaret de la Guilotiére, ſans nous quitter; mais comme il n'avoit pas un ſou, & que je n'étois guére chargé d'argent, quand nous eumes tout mangé, je lui conſeillai d'aller aux Recolets, les demander des habits & quelqu'argent pour retourner chez lui; parcequ'il en étoit bien connu, & que les bons Peres alloient à la quête ſouvent chez ſon Pere & ſa Mere. Je l'accompagnai juſqu'au Couvent. Mais je vis bientôt qu'il alloit bien mal de ſes affaires; car nous ne fûmes pas plutôt entrés dans le Couvent, que le Frere Portier ſonna trois fois une cloche, qui fit paroître tout à coup cinq ou ſix grands Eſtafiers de Moines, qui commencerent à vomir mille injures contre lui, en lui diſant. Ah! vous voici donc Mr. le Fripon, qui avec

notre habit nous avez ſcandaliſez par vos debauches ; qui avez fricaſſé tout ce qu'on vous avoit donné pour le Couvent, & qui voulez forçer les Filles ! Entrez, entrez dans le Refectoire ; il y a long temps que nous vous attendons. Et vous Mr. ſe tournant devers moi, n'êtes vous pas de ſa Compagnie ? ne voulez vous pas entrer avec lui, pour être regalé, Non pas mes R. P. ce leur dis-je, voiant qu'ils étoient déja plus de quinze ou ſeize Papelards, qui le tiroient dans le Refectoire, où il n'entroit pas de bon cœur ; je ne le connois ſeulement pas : *hominem non novi* : c'eſt un bon Religieux qui m'a prié de lui montrer le chemin du Couvent. Je le reniai comme Pierre, & en diſant cela je decampe au plus vite. Il n'y avoit pas plus de deux heures que j'étois de retour à la Maiſon, où ma Maitreſſe me lava la tête de la belle maniére, que je reçu un billet de mon pauvre Camarade, qui me prioit de l'aller ttouver dans le même Cabaret, où nous avions paſſé trois jours enſemble. L'envie que j'avois de ſçavoir comment il s'étoit tiré des mains de ces Caffards de Moines, fit que je ne balançai pas un moment : je pris le reſte que j'avois d'argent, & preſtement je fus le ttouver. Jamais je ne fus plus étonné, que quand je le retrouvai encore dans ſon habit de Recolet. Mais le pauvre Garçon, après avoir barré la porte ſur nous deux, detacha ſa corde, laiſſa tomber ſa Robe, & ſe mit tout nud. Il étoit comme un *Ecce homo*. Ils ne l'avoient pas fuſtigé, ils l'avoient écorché. Il ſe mit à pleurer, & moi

moi à pleurer devant lui ; nous pleurions tous deux à qui mieux mieux. A la fin il me conta ſon avanture. Si-tôt que je fus entré, dit-il, dans le Refectoire, ils m'y donnerent un beau regal. Ils me lierent à un des piliers avec ma corde, & les leurs, & après m'avoir bien garroté par les pieds & les mains, ils me mirent tout nud, & puis ils me ceignirent contre le pilié à travers des reins, en ſorte que je ne pouvois branler, ni pié, ni patte. Après cela deux grands Fripons des plus decouplés ſe ſont pris à m'émoucher à coups de diſciplines. Dieu ſçait la joie ; ils n'ont pas travaillé long-temps qu'ils m'ont dechiré la peau, depuis les épaules juſqu'aux talons. Je criois comme un enragé. J'ai bien ſenti que c'étoit ſur les cuiſſes qu'ils ſe ſont le plus acharnés ; auſſi je ne croi pas en guerir de plus de quinze jours. En me flagellant, ils me diſoient, voilà pour le preſent du R. P. celui-ci ; voilà pour le preſent du R. P. celui-là ; voilà pour avoir voulu baiſer la vilageoiſe ; enfin ils m'en ont donné pour tous mes péchez, pour la vigile & le jour. Après m'en avoir donné dos & ventre, il a été queſtion de me renvoier chez mon Pere. L'un diſoit qu'il me falloit mettre dans un cu de baſſe-foſſe pendant quinze jours, au pain & à l'eau. L'autre qu'il me falloit donner un habit ſeculier, & me faire jurer que je le renvoirois, quand je ſerois arrivé à la Maiſon. Ne vous y fiez pas diſoit un autre, il le gardera. D'autres diſoient qu'il me falloit renvoier avec l'habit de Recolet, & me donner

un Pere & un Frere pour m'accompagner, & raporter l'habit ; mais pas un n'a voulu accepter la commiſſion de l'Ambaſſade : ils ont bien fait car dans le deſeſpoir où ils m'ont mis, je les aurois tués tous deux. D'autres ont dit qu'il me falloit renvoier tout ſeul, & écrire une Lettre de civilité à mon Pere, qui étoit honnête homme, & qui indubitablement renvoiroit l'habit. Enfin après s'être retirez en un coin, & avoir conferé long temps enſemble, le dernier avis a paſſé à la pluralité des voix. Ils m'ont detaché & après que le P. Prélat, ma eu fait un ſermon, qu'il ne me tenoit d'entendre, pour m'exhorter à mieux vivre, il m'a demandé, ſi je voulois manger. Ah ! ce lui ai-je repondu, en fondant en larmes, il ne m'en tient : vous m'avez aſſés bien regalé : vous m'en avez donné pour le reſte de ma vie. Enfin ces Frelampiers m'ont fait reprendre leur diable de froc, & m'ont fait reconduire hors de la Ville par quatre de leurs plus forts Satellites, qui par le chemin me conſeilloient de ne pas me vanter chez nous de ma bonne-fortune ; & que je pouvois être aſſuré que de leur côté cela ſeroit enſeveli ſous terre. Pendant ce temps là je meditois les moiens de m'en venger : mais que faire contre ces Belitres de Moines ? je ne trouve point d'autre reſource que de les aller bruler dans leur Convent, diſois-je en moi-même. Enfin quand ils m'ont eu quitté, & perdu de vüe, j'ai pris un grand detour, & je ſuis revenu ici, mon cher & intime

Ami,

Ami, pour te conſulter, & te conjurer par notre amitié inviolable, que tu m'aides à me venger de ces Bourreaux de Caffars. Après que je lui eu promis & juré, que je ferois generalement tout au Monde ce qu'il voudroit. As-tu de l'argent, me dit-il? Bien petitement, lui repondis-je; & pour peu que nous tardions ici, je n'en aurai, que pour en ſortir. Allons, buvons, reprit-il, pour en avaler le courroux. La nuit porte Conſeil : mais faiſons auparavant venir de l'huile d'amende douce, & m'en frotte je te prie par tout; car mes playes me cuiſent comme du feu, & me picquent, comme des éguilles. Ce qui fut dit, fut fait; & puis nous bumes pendant une bonne partie de la nuit. Enfin après avoir bien révé à tous les moiens dont nous pourions nous venger de ces Peres Etrilleurs; il fut reſolu que nous nous habillerions tous deux en P. Recolets, & que nous irions par tous les vilages faire la Quête; & qu'à meſure que nous amaſſerions quelque choſe, je me rabillerois dans mon habit d'Abbé, pour aller vendre ce que nous aurions quêté. La queſtion étoit d'avoir encore un habit, & par qui le faire faire. D'abord il vouloit que nous tuaſſions deux Recolets pour ſe venger & prendre leur depouille : mais le Conſeil étoit trop dangereux. A quelque ſot, de riſquer la corde, pour aller à la Quête. Qui a de l'argent a des coquilles, me dit-il; va chez toi; prend tout ce que tu pourras avoir de meilleur, & puis vien me retrouver. Je ſuis reſolu de quêter ſeul, juſqu'à ce

ce que nous ſoions arrivés chez un des Fermiers de mon Pere, qui eſt un bon homme & bien riche : je contreferai l'écriture de mon Pere, qui le priera de me donner cent francs à valoir ſur ce qu'il lui doit, pour faire le feſtin de ma Profeſſion ; parce que je ſuis prêt à me faire Recolet, & puis je te ferai habiller. Je donnai mon approbation à ſon projet. Dans le moment je fus dans ma Chambre, où je raflai tout ce que j'avois de Livres, de Linge, & de plus beau & de meilleur, & je vins le retrouver dans le Cabaret ; mais tout y fut fluté, avant que d'en ſortir, & je vendis juſqu'aux boucles de mes ſouliers, & aux boutons de mes manches ; qui étoient d'argent, auparavant que d'en partir. A la fin nous nous mîmes en chemin. Quand il entroit chez les bonnes Gens, j'aurois juré, qu'il n'auroit fait d'autre métier en ſa vie que de quêter, tant il s'y prenoit de bonne grace. Dieu ſoit ceans, diſoit-il en entrant, la Paix du Seigneur ſoit avec vous & vous accompagne par tout : qu'il beniſſe & multiplie vos biens. Je viens exciter votre Charité en faveur de nos R. P. qui prieront Dieu pour vous & pour tous leurs Bienfaicteurs, & qui offriront le St. Sacrifice de la Meſſe, pour le repos des Ames de vos Parens & bons Amis trepaſſés. Vous ſcavés que notre Couvent eſt pauvre, & que nous avons bien de la peine à vivre ; en recompenſe il eſt riche en bonnes œuvres, dont de notre côté, nous vous donnerons une part abondante. Dans la plupart des Maiſons, auſſi-

tôt

tôt que nous y entrions la nape étoit miſe, ou du moins on nous donnoit à boire; après quoi nous ne ſortions jamais les mains vuides. Si il s'y rencontroit quelque jeune Fille à marier, il s'informoit ſi elle étoit accordée, ou ſi elle avoit quelque bon Ami; & ſuivant ſa reponce il ne manquoit pas de dire qu'il connoiſſoit un Jeune-homme bienfait, & bien ſage, qui avoit de bon bien, qui étoit du Cordon du Seraphique Pere S. François, qui l'avoit prié de lui trouver quelque jolie & honnête Fille, qui ſeroit bien ſon affaire, & que ſi elle le trouvoit bon, il le lui ameneroit au premier jour. Aux jeunes Garçons, aux Veufs, & aux Veuves, il leur en diſoit autant, & il avoit toûjours à qui les accoupler; car comme vous ſçavez, leur diſoit-il, que nous entrons dans toutes les bonnes maiſons, & que nous connoiſſons tout le monde, nous ne cherchons qu'à rendre le bien qu'on nous fait au centuple. Je ſors du Couvent de Nantes, où j'ai été bien regreté, & dans les environs, à ſix lieües à la ronde: en un an de temps j'y ai fait plus de cent mariages, & de la grace à Dieu, je jurerai bien, ſur la vérité, que je dois au Seigneur, & à notre Seraphique Pere St. François, que je n'en ai pas eu de reproche d'un ſeul, tant que j'ai la main bonne, pour étreindre le nœud du grand Sacrement, comme dit l'Apôtre St. Paul. Après cela Dieu ſçait combien ceux que cela regardoit nous donnoient de benedictions, & combien cela leur

leur faiſoit ouvrir les mains, pour faire pluvoir dans la Tirelire, le Panier, & la Beſaſſe. Les uns nous donnoient de l'argent, du bœure, des œufs, du lard, du fromage, de la chandelle, du fil, de la filaſſe; tout nous étoit propre & nous ne refuſions rien. Quelques uns lui demandoient ce qu'étoit devenu Frere Pancrace, qui étoit un ſi bon Religieux: il leur nommoit dans l'inſtant un Couvent, où il étoit allé par ordre de ſes Superieurs, & qu'il étoit venu en ſa place; & qu'avec la ſainte grace du Seigneur, ils ne ſeroient pas moins contens de lui, que du bon Frere Pancrace. Quand on lui demandoit ſon nom, il diſoit qu'il s'apelloit Timothée, Frere Recolet indigne. Tous lui demandoient qui j'étois; & il repondoit que j'étois un Poſtulant pour le ſaint Habit, à qui l'on faiſoit faire ſon Noviciat de Quête; & moi je baiſſois les yeux & je faiſois le Cagot à merveilles. C'étoit moi qui portois un grand Panier, que nous avions emprunté, pour demander la Charité: tout le monde admiroit ma reſignation, & m'encourageoit dans la perſeverance; il n'y avoit que quelques jeunes Filles, qui hauſſoient les épaules, en diſant tout bas: quel dommage! Pour mon Compagnon, il portoit la beſace, que nous avions faite d'une des napes de notre Hôte de la Guilotiére, que nous lui avions excamotée pour le coup de partie: il gagnoit aſſés ſur mes Livres, & ſur mes nipes. Il portoit auſſi une tirelire de fer-blanc que nous avions achetée, pour mettre l'argent de

nos

nos Quêtes. Pour decrier les Recolets, quand nous avions fait la Quête dans un Village, & que nous n'avions plus rien à y pretendre ; quand nous rencontrions de petits Garçons, & qui nous demandoient des Chapelets ou des Images ; va au diable leur diſoit il, ou bien il leur jettoit à la tête les injures les plus impudentes, & les plus groſſiéres. Quand nous rencontrions quelques gentilles Filles, qui lui demandoient ſa benediction, il leur diſoit des ſotiſes, & les plus groſſes ordures ; & quand elles étoient grandettes & toutes ſeules, il vouloit les baiſer, & nous ne laiſſions pas d'en croquer quelques unes, moitié figues & moitié raiſins. Nous laiſſions une bonne odeur des Recolets par tout où nous paſſions. Il arivat que nous fûmes quêter dans un Village, où il n'y avoit que quinze jours que Frere Pancrace avoit fait ſa Quête. Nous le cherchâmes par tout : ſi nous l'avions rencontré, nous lui euſſions charitablement rendu au double, ce que ſes Peres Haguenaciers avoient prêté à mon Camarade Timotée. Enfin après avoir rodé plus de ſix ſemaines de temps, en faiſant gogailles de nos quêtes, nous arivâmes chez le Fermier du Pere de Mr. l'Abbé de St. Martin. Il me fit cacher dans un Taillis, derriére la maiſon où il entroit. Il fit ſon compliment & preſenta la lettre pretendüe de ſon Pere, au Bon-Homme, qui ne pouvoit pas croire ce qu'il voïoit. Eh-quoi ! lui diſoit ce bon Vieillard, l'on ne ſçait où vous êtes, l'on eſt dans une inquiétude terrible chez votre Pere de ce que vous

vous êtes devenu, & tout d'un coup vous paroiſſez en Pere Recolet ! quel changement ? Vous voiez, reprit notre bon Tartuffe, quand il plaît à Dieu, il touche nos cœurs, & d'un Libertin il en fait un grand Saint. Vous ſçavez ce qui eſt arrivé à St. Auguſtin, & à St. Guillaume Duc d'Aquitaine. *Non fecit taliter omni Nationi.* Depuis que je me ſuis couvert de ce ſaint habit, j'ai tâché d'expier mes péchez ſous le ſac & la cendre, par le jeune, la mortification, & ſur tout par la diſcipline ; je ſçai le fruit qu'on tire de ce ſaint outil, & ce qu'en vaut l'aune. *Mortificate carnes veſtras.* Quelle conſolation pour votre Pere, pour votre Mere ; & pour toute la Famille ! reprenoit le bon Fermier, pleurant preſque de joïe. Helas ! ils craignoient que votre eſprit eſcarbillard ne vous cauſât quelque deſaſtre, & ne leur fit quelque honteux afront ; mais, graces à Dieu ! les voilà heureuſement trompés : le Ciel en ſoit beni. Ce pauvre Bon-homme appella ſa Femme, & toute ſa Famille, pour participer à ſa joye & le regaler : mais le R. P. Timothée preſſoit toûjours pour ſe faire conter l'argent. Quand tout fut aſſemblé, pendant qu'on regaloit mon drôle, & que je gardois les manteaux, il ariva un de leurs Voiſins, qui étoit plus fin qu'eux, qui gâta tout le Miſtére, & ruina nos pretentions. Il nous avoit vû conferer enſemble, & me cacher derriére le Taillis, ce qui lui fit ſoubçonner du quaſtu ? il demanda à ſon Voiſin, d'où vient que

Mr.

Mr. de St. Martin le Pere, qui n'étoit qu'à deux lieües de là, ne l'avoit pas plutôt envié querir par un Laquais, pour lui porter de l'argent, que de lui écrire par ſon Fils, que naturellement il devoit retenir chez lui & faire tuer le Veau gras, pour le regaler comme l'Enfant Prodigue. A quoi notre Cagot repartit promptement, que ſon Pere avoit été bien aiſe de donner la ſatisfaction à ſon Fermier de voir ſon Fils qu'on croioit perdu, & qui étoit ſi heureuſement retrouvé. Il lui demanda; pourquoi il étoit ſeul, puiſque jamais les Recolets ne vont que deux à deux? Il lui repondit, que ſon Compagnon étoit reſté à la maiſon de ſon Pere, parce qu'il étoit bleſſé à un pied. Qu'eſt-ce donc, reprit le Voiſin, qu'un jeune Prêtre qui étoit tantôt en conference avec vous, & que vous avez fait cacher, avec ſon panier & votre beſace, dans le Bois-Taillis, où il eſt encore? Cette interrogatoire demonta le bon Religieux. Il repondit pourtant, que c'étoit un jeune Poſtulant, qui n'avoit oſé entrer. Tout cela jeta du ſoubçon dans l'eſprit du Fermier, qui conclut, qu'il falloit porter enſemble les cent francs à ſon Pere, qui en feroit tout ce que bon lui ſembleroit. C'étoit le parti qu'il falloit accepter, & par le chemin nous en aurions détrouſſé le Bon-Homme. Nous nous en repentimes bien après, mais il n'en étoit plus temps. Sage Normand après le fait. Le Pere Timothée dit au Fermier qu'il alloit encore faire une viſite avec ſon Poſtulant chez

une

une de ſes Couſines qui demeuroit à une lieüe de là, & qu'au retour; il le reprendroit en paſſant pour aller enſemble chez ſon Pere Ce que j'en eu de bon, c'eſt qu'on me denicha, malgré moi, de mon embuſcade, & l'on me fit entrer chez le Fermier, où nous eumes tous deux une bonne recarelure de ventre. Enſuite nous ſortimes pour aller faire la viſite chez la Couſine du R. Pere, & après revenir prendre le Bon-Homme, qui nous attend encore. Quand nous fûmes dehors, nous peſtâmes terriblement contre le maudit Voiſin du Fermier, qui nous avoit empêché de toucher nos cent francs; & après l'avoir donné de bon cœur à Satan, nous primes une autre route, pour retourner de l'autre côté de Lion, continuer notre Quête, qui alloit toûjours rondement ſon petit train. Mais à une petite lieüe de Lion, nous rencontrâmes un Ecolier de notre connoiſſance, qui revenoit de la Campagne paſſer ſes Fêtes de Pâques chez ſes Parents, qui nous voiant dans ce bel équipage, ſe douta bien que c'étoit de nous qu'on avoit parlé dans ſon Village; & nous dit, qu'il y avoit ordre de la part des R. P. Recolets de Lion, de nous arrêter: que le Dimanche precedent, il avoit entendu le Curé de ſa Paroiſſe, recommander à ſon Prône, à ſes Paroiſſiens d'arrêter deux Garnemens qui quêtoient, dont l'un étoit deguiſé en Recolet, & l'autre habillé en Prêtre. Il n'en fallut pas d'avantage, pour nous faire prendre un autre parti. Ce fut de paſſer tous

deux

Pag. 215 Tome 1

deux en Italie. Nous nous y acheminâmes donc, mais toûjours en quêtant, & n'oubliant pas de faire des notres, à notre ordinaire; ce qui nous fit bientôt pourſuivre la fourche au derriére, comme des Loups. Un jour nous fûmes quêter dans un gros Bourg, où malheureuſement il y avoit un Couvent de Recolets, qui avoient été avertis de nos fredaines. Ils avoient prié, que ſi on nous découvroit, on eût à les en avertir, ce qui fut fait. Tout le Couvent ſortit ſur nous; & voilà tous les Moines & leurs Vallets à nos trouſſes. Heureuſement pour nous, il y avoit une Montagne tout auprès, dont nous nous rendimes Maîtres, & au deſſus il y avoit une Forêt. Et à coups de cailloux ſur les Caffards, nous les tenions en reſpect & en crainte. J'en attrapai un d'une miche de S. Etienne par l'eſtomac, que je jetai les quatre fers en l'air, & que je fis rouler juſqu'au bas de la Montagne, d'où nous le vîmes remporter à ſon Couvent, par deux Champions, qui étoient bien aiſes de prendre ce pretexte, pour ſe retirer de la Bataille, qui étoit rude & ſanglante, & éviter notre fureur, car nous étions tous deux, comme deux Lions. Comme j'étois en ſoutanelle, j'étois le plus alerte: j'eu bien-tôt gagné la Montagne. Il m'en coûta pourtant mon panier, où il y avoit pour plus de trois ou quatre écus de marchandiſe que nous avions quêtée: il me fâchoit bien de le quiter; mais ſi je m'étois obſtiné à le garder, j'aurois été pris; outre que je n'étois pas aſſez diſpos, pour me deffendre

fendre, ſans le mettre à bas : les Aſſaillans m'épargnerent la peine de le reporter aux bonnes Gens à qui je l'avois emprunté. Mais mon Camarade quoi qu'il eût retrouſſé ſa jaquette juſqu'au deſſus des genoux, & qu'il fût bien alerte, il ne pouvoit pas courir ſi vite que moi & ne voulut jamais quitter ſa beſace qui étoit bien garnie, & qu'il ſe paſſa en écharpe, ceinte de ſa corde. Il y eut un Moine qui l'ateignit, armé d'un grand baton ferré; l'autre ſans s'étonner, l'atendit de pied ferme; & après avoir paré ſon coup, il ſe jeta ſur ſes quatre quartiers, lui aracha ſon bâton, & lui en lâcha une volée ſur le corps, qui le culbuta au bas de la Montagne. Le plus reſolu de la troupe, ſe preſenta avec une fourche-fiére pour revenger ſon Compagnon; mais le mien lui ramena un ſi grand coup ſur la tête, du bâton qu'il avoit arraché au R. P. Renverſé, qu'il l'envoia, tout enſanglanté, les pieds contre Mont, trouver ſon Camarade au pied de la Montagne; & pendant ce temps là je roulois des pierres, du haut de la Montagne, plus groſſes que je n'étois par le corps, qui en roulant avec des ſauts terribles, faiſoient tout trembler. Ils nous laiſſerent donc échaper, & aiant gagné la Forêt, nous nous enfonçâmes dedans. Nous courûmes tout le reſte du jour ſans nous arrêter. Après Soleil couché, nous vîmes de loin de la fumée dans la Forêt, & nous y fûmes tout droit C'étoient des Charbonniers, à qui nous fimes entendre que nous nous étions égarés. Ils nous donnerent le couvert, & du froma-

ge

ge de chévre : heureuſement nous avions encore du pain, dont nous leur donnâmes, & ils avoient de bon vin, dont nous bûmes à gogo ; nous en fûmes quittes pour un chapelet, que nous donnâmes à une petite Fille d'un des Charbonniers, qui avoit prêté ſa bague de Hans-Carvel à Frére Timothée, comme il me le dit après, & dont je le grondai aſſés, pour ne m'en avoir pas averti plutôt. Dès la pointe du jour le lendemain, après leur avoir donné notre benediction, qu'ils reçurent tous à genoux, un d'eux vint nous mettre hors la Forêt. Nous nous acheminâmes vers Rome, en demandant la Charité, mais on nous avertit de ne pas aller à Rome, parce que, comme on alloit ouvrir l'Année du Grand-Jubilé en 1699. on arrêtoit tous les Bandits & Vagabons ; ce qui nous fit peur, & nous fit tirer d'un autre côté. Un jour de la Pentecôte, bon jour, bonne œuvre, nous rencontrâmes une jeune Femme qui étoit groſſe, & qui s'en alloit à Vêpres. Auſſitôt ſans façon le R. P Timothée, qui s'aperçut qu'elle nous lorgnoit tous deux avec convoitiſe, lui demanda la courtoiſie. Mais elle nous fit entendre, du mieux qu'elle put, qu'elle ne pouvoit pas, car elle avoit communié ce jour-là. Cependant il la cajola ſi bien, car c'étoit un eſcarbilard qui entendoit bien ſon métier, qu'elle nous remena à ſa Maiſon. Elle voioit deux jeunes drôles bien alertes, & lui ſur tout eſt un des beaux Garçons, qu'on puiſſe regarder des deux

yeux, & comme vous voiez, je ne lui en céde de guére. Elle nous fit entendre qu'il falloit monter dans un Grenier à foin, au deſſus de l'étable aux Vaches, où nous paſſerions la nuit, & qu'elle nous y aporteroit bien à manger & à boire; car ſi ſon Mari nous découvroit, il nous étriperoit tous trois; Je voulu donc monter le premier au Grenier, pendant que le R. Pere s'amuſoit à careſſer la Villageoiſe: mais malheureuſement, comme il faloit monter au Grenier, par dans le Ratelier, qui étoit tout vermoulu, & que je n'étois pas de plume, je fis tomber le Ratelier, & je tombai avec ſur les Vaches, & ſur Frere Timothée. Heureuſement que la Femme que mon Compagnon avoit, pouſſée contre la muraille, n'en fut pas atteinte. Ce fut ſur le Bon Pere que tomba le plus peſant du fardeau, & il en fut quitte pour une jambe demiſe, & un bras tout écorché. Nous crions tous à qui mieux mieux, les Vaches & nous deux, & la pauvre Femme étoit à demi-morte. Tous les Voiſins qui étoient reſtez dans leurs Maiſons accoururent au bruit, & nous prenant pour des Voleurs, nous vouloient aſſommer; ce qu'ils auroient fait immanquablement, ſans la Femme, qui leur fit entendre, que nous étions de bonnes Gens, qui lui avions demandé du lait chaud; & que voulant traire une Vache, elle s'étoit épouventée, & avoit fait tomber le Ratelier ſur elle & ſur nous. Ces bons Ruſtres paſſerent de la fureur à la commiſeration, ils envoyerent que-

querir le Barbier du Village, qui étoit à Vêpres; qui ſans façon avoüa, que cette cure paſſoit ſa capacité. Que la cheville du Reverend Pere étoit deboitée, & qu'il faloit abſolument le porter à Boulogne, qui étoit la Ville la plus proche, où l'on pourroit le médicamenter. Il ne lui en tenoit plus de rire....

Comme il en étoit là, nous entendimes le carillon des verroux, & Ru entra qui nous aportoit nos ordinaires, & celui de Mr. l'Abbé à part, qui étoit ſi exigu, qu'il n'y auroit pas eu de quoi raſſaſier un Rat bien affamé, avec une bouteille de vin, telle qu'on la donnoit à Mr. Jacob le Brethon, qui ne tenoit pas deux verres, & du vin encore non potable. Mr. Linck avoit commandé à Ru de lui apporter d'extraordinaire, pour ſon argent, un bon Chapon, & deux douzaines d'Alloüetes, qui avec notre ſoupé ſuppléérent à celui du pauvre Curé, à qui l'on apporta tout ſon bagage, qui conſiſtoit au juſtaucorps qu'il nous avoit vanté, en un petit portefeuille, dans lequel, il y avoit cinq collets, & autant de paires de manchettes, & en ſon Breviaire. Le lit de Mr. le Brethon étoit encore dans notre Chambre, dont on lui dit de s'accommoder, avec deux draps que Ru lui donna. Quand le Porte-clefs eut refermé la porte. Quelle confuſion Meſſieurs, nous dit notre Ruſtaut, pour un homme comme moi! un Prêtre Titré! un Curé qui a charge d'Ames! de le voir traité comme un Gredin! un miſerable! J'avoüe, que quand j'entendis le Titre de Curé chargé d'Ames, qu'il

ſe donnoit après la Confeſſion qu'il venoit de nous faire ; je ne pû jamais retenir un éclat de rire qui m'échapa. Il en rougit ; & pour reparer mon indiſcretion, je lui dis : Mr. l'Abbé, ſi vous avez eu charge d'Ames, vous vous en êtes bien aquité : preuve votre Couſine la belle Babet de la Feuillée, & ſes Aſſociées. Il eſt vrai, me dit-il, que j'ai eu la foibleſſe de donner dans ce maudit penchant, mais ç'a été celui de Salomon, & de tous les Grands Hommes, & dans la colére, je ne ſçai, ſi j'aurois pû épargner ma propre Sœur : pour mes Niéces, ma Sœur a eu grand tort de me les confier. Briſons là deſſus, repris-je, Mr. l'Abbé ; je n'en veux pas ſçavoir davantage ſur ce Chapitre ; ſeulement je puis vous affirmer, que ce n'a pas été ; par ce crime deffendu par la Loi, & déteſté de Dieu, que Salomon, ni ſes ſemblables, ont mérité le nom de Grands. Laiſſons là vos Femmes & vos Filles de joïe, & ne ſongeons à preſent qu'à bien ſouper & à étourdir notre chagrin ; & après ſoupé, ſi vous voulez bien m'achever vos prodigieuſes Avantures, vous me ferez un ſignalé plaiſir. Taupe & tinque ; je le veux bien : buvons & rejouiſſons nous. Laiſſons les Femmes à part : je voudrois qu'il n'en fût pas plus que de merles blancs : après je vous conterai mes Avantures : mais il y en a au moins pour plus de trois jours, ſi je veux tout dire. Mr. Linck le regardoit avec horreur & indignation. Je fis ce que je pû, pour lui faire quitter ſon air ſombre & triſte. Je

fis

ſis cent Contes à plaiſir, & rejouiſſans, mais moins gras que ceux de notre Pitaut, qui le faiſoient éclater de rire. Ce bon Curé affirmoit, foi de Prêtre, que ſi jamais il étoit Evêque, comme une habile Egyptienne lui avoit prédit, il voudroit toûjours m'avoir à ſa Table. Mr. Linck lui dit de prendre garde d'être Evêque de Campagne, & de donner la benediction plutôt avec les pieds qu'avec les mains. Cette prediction, dont l'accompliſſement n'étoit pas incompatible, avec ſon mérite, étoit trop fine pour lui, pour qu'il pût y rien comprendre. Mordiére, dit-il, ſi j'étois Cardinal, Archevêque, ou tant ſeulement Evêque, je donnerois ma benediction des mains, des pieds & de tout le corps: je n'en ſerois pas vilain: morgienne il feroit bon avec moi: je ne ſuis pas chiche de Lard, quand j'ai du Cochon. Ma derniére Cure bon An, mal An, me valoit bien au moins cinq cens bonnes livres de revenu, & ſi au bout de l'An je n'en avois pas un ſou de reſte: au contraire, il n'y a pas un de mes Paroiſſiens à qui je ne doive au moins une Piſtolle; & ſi ma Famille avoit voulu me croire, je l'aurois reduite à l'écuelle: mais un bon mariage paiera tout. Que je ſois Cardinal ſeulement un peu, pour voir comme cela ira: comment diantre je ferai claquer mon foüet. Vous en prenez aſſés bien le chemin, reprit Mr. Linck. Je n'en ſuis pas ſi éloigné, peut-être, que vous le croiriez bien, dit-il. Les premiéres têtes Couronnées de l'Europe....

mais mot. Je mange ma ſouppe & je me tais. J'admirois cette affluence d'impertinences dont il regorgeoit, & la maniére divertiſſante, dont il les debitoit. Si Sancho, diſois-je, a été l'Ecuyer du Chevalier de la Triſte-Figure, celui-ci en doit-être tout au moins l'Aumônier, & Don Quixote le fera Archevêque d'une Iſle en Terre-ferme. J'étois rejoui d'avoir un Roman Comique tout vivant, dans le temps que Mr. Linck en étoit deſolé; & en cela, il avoit plus de raiſon que moi, par un eſprit prophetique; car ce Ruſtre dans la ſuite, m'a fait une peine, & un tort conſiderable par ſa malice. Avec ſes maniéres groſſiéres & lourdes, il avoit un artifice diabolique. Il étoit fourbe, méchant, vindicatif, & d'un orgueil inſupportable; car quoiqu'il fût de la derniére craſſe du Peuple, pêtri dans la baſſeſſe, & ſans aucune éducation, quand il parloit de ſa Famille, il ſembloit qu'il pouvoit compter au deſſus de ſeize quartiers de Nobleſſe. Il ôtoit ſon chapeau toutes les fois qu'il prononçoit le nom de Mr. Bras d'or, ſon Beau-Frere, & de Mr. Havet, Beau-Frere de ſon Frere; cependant j'ai ſçu depuis du nommé Pigeon qui étoit de Louviers, & qui connoiſſoit très particuliérement toute la Famille de Sorel, que c'étoit de la Canaille toute de la plus vile & de la plus honteuſe; que ce Mr. Bras-d'or, tant vanté, tenoit un Cabaret borgne à Louviers, où pendoit pour enſeigne le bras-d'or, ſource de ſa Seigneurie. Je demandois un jour à ce bon Prêtre, ce que c'étoit que ce Mr. Havet, dont il faiſoit ſonner le Nom ſi

haut.

haut. C'eſt peut être, dit-il, un des plus riches Marchands de Paris : il demeure ſur le Quai de l'Ecole. C'eſt lui qui a le ſoin de faire décharger tout le bois qui vient de Normandie par la Seine ; & il tient une Chambre à lui tout ſeul dans une Auberge, où tous ceux qui viennent à Paris vendre leur bois, vont prendre leurs repas : il a conduit lui même pendant très long temps un des Chalants dans quoi on voiture le bois ſur la Seine. On peut juger par l'Eloge de ces particuliers, ce que pouvoit être le total. Quand il ſe mettoit en colére, il étoit tout furieux ; il n'y avoit point d'injures les plus groſſiéres, & d'ordures les plus infames qu'il ne vomît. Cependant il diſoit à tous momens qu'il avoit ſon cœur ſur le bord de ſes lévres : ce qui me fit lui dire un jour, que je ne m'étonnois donc pas pourquoi ſa bouche ſentoit ſi mauvais. En effet elle étoit d'une puanteur ſi inſupportable, qu'un jour Mr. Linck s'évanouit en lui coupant la barbe avec ſes ciſeaux ; & pour s'en excuſer, il diſoit que cela ne lui étoit pas naturel, mais que c'étoit un reſte de quelques petites galanteries, & que ſans rien avoir harzardé à la Lotterie, il avoit eu le gros lot. Quand il vouloit affirmer quelque menſonge, ce qui lui arrivoit aſſés ſouvent, il ſe levoit promptement & alloit prendre ſon Breviaire, en diſant, foi de Prêtre, comme j'ai les deux mains ſur ce Breviaire, cela eſt veritable, ou je veux perdre le caractére que je porte.

Nous quittâmes la Table, où Mr. Linck

s'ennuioit d'entendre ſes ſotiſes ; & après ſoupé, aiant pris ma bouteille & deux verres bien rincez auprès d'un bon feu ; je le priai de me tenir ſa parole. Très-volontiers, dit-il, mais faites moi ſouvenir où nous en étions demeurez de mon Hiſtoire. Vous étiez, lui dis-je, vous & votre R. Pere Eſtropié chez votre Paiſanne, fort embaraſſez comment vous pourriez le voiturer & le ſuivre à l'Hôpital.

Juſtement, dit-il. Quand le Mari de la Femme fut revenu de Vêpres, ſçachant que le deſaſtre étoit arrivé dans ſa Maiſon, & par la faute de ſa Vache, du moins y avoit il de la corne au fait, il eut la charité, pour nous recompenſer de celle que nous avions voulu avoir pour ſa Femme, de nous chercher une Littiére, & lui même vint conduire le bon Religieux à l'Hôpital de Boulogne, qui par le chemin crioit comme un Diable, & lui affirmoit pourtant, quand ſes douleurs lui donnoient quelque relâche, que ſi-tôt qu'il ſeroit gueri, il le retourneroit voir ; il lui promettoit cent Meſſes pour le recompenſer de la peine qu'il prenoit. Le Bon-Homme ſe croioit déja delivré du Purgatoire, par l'interceſſion du Bon Saint Timothée. A la fin nous arivâmes à l'Hôpital de Boulogne ſur les dix heures du ſoir. D'abord que le Chartier eut dit que c'étoit un bon Religieux qui étoit bleſſé, & un Prêtre qui l'accompagnoit, on nous ouvrit tout à l'heure. On fit promptement venir les Chirurgiens, qui lui firent l'operation parfaite-

tement bien. Après quoi on me fit un lit auprès de celui de mon Compagnon, le R. P. Timothée, où je me couchai, après avoir ſplendidement ſoupé, & au R. Pere on lui donna de bon Bouillon, & deux œufs frais. Mais il penſa mourir quand il entendit que les Chirurgiens deffendirent de lui donner du vin, & qu'on eût à lui faire boire force tiſanne. Enfin nous demeurames là près de cinq ſemaines. Mais une des bonnes Sœurs Claires qui avoient ſoin de moi & du R. Pere, devint amoureuſe de lui, ce qui mit quelque petit empêchement à ſa gueriſon, & lui fit prendre plus de plaiſir à l'Hôpital, où rien ne nous manquoit, par les ſoins de la bonne Sœur, qui me fit quelque petite part de ſes bonnes graces, ſi bien qu'elle & nous nous avions tout à gogo.

Quelque bien que nous fuſſions, étant gras & rebondis comme des Moines, il en fallut ſortir au grand regret de la Bonne Sœur Claire, qui ſe tuoit de dire au Bon-Frere Timothée, de faire toûjours ſemblant de boiter plus bas. Elle nous donna en ſortant beaucoup de linge, & un beau quatruple d'or du bon Dieu, ou plutôt de Satan, car ce fut entre nous la pomme de diſcorde; le R. Pere le vouloit garder pour lui tout ſeul, diſant qu'il l'avoit gagné à la ſueur de ſon corps. Et moi, quoi? lui diſois-je: je penſe m'être aſſés bien acquité de mon petit devoir. Nous en vinmes aux reproches. Je lui dis, que j'étois bien malheureux d'avoir quitté mes Etudes,

& perdu ma Fortune, après avoir mangé tout ce que j'avois, pour ſuivre un ingrat, & faire le vagabond & le Bandolier par Vaux & par Mons. Que j'étois comme le poiſſon dans l'eau chez Mad. Plot de Bulliou, quand il m'en avoit tiré : que ſans lui je ſerois de l'heure qu'il eſt Curé d'une bonne Paroiſſe, à bouche que veux-tu, où fait, comme j'étois, je ſerois quaſi Maître de choiſir la plus belle de mes Ouailles pour mes menus plaiſirs. Tu ne ſeras jamais qu'un ſot, reprit-il, dis moi, toûjours chemin faiſant, de toutes nos bonnes Aventures qui nous ſont arrivées, en as tu procuré une ſeule à la communauté? Non, lui dis-je, mais ſi tu as procuré des bonnes, ta diable de tête nous a attiré toutes les mauvaiſes. Tais toi, continua-t-il, ſi je te quittois, tu mourois de faim, comme un imbecile que tu es. Mais puiſque nous en ſommes aux reproches, dis moi un peu, mon Ami, qui eſt-ce qui m'a eſtropié que ta brutalité, & ta maladreſſe ? ſans toi quel plaiſir ? & qui te l'auroit procuré ! c'eſt bien à toi à faire des comparaiſons avec un Gentil-homme comme moi ! Mordiére je ſuis dans les Ordres, repris-je, & un Prêtre, quelque petit qu'il ſoit, fût-ce le Fils du Porcher du Vilage, a le pas devant ſon Seigneur de Paroiſſe. Si tu le prens par là, mon Ami, dit l'autre, je porte l'habit de Recolet, à qui tu dois du reſpect, autant qu'à ma Perſonne. A quel titre le portes tu, lui dis-je, & quand ce ſeroit légitime-

Pag. 227 Tome 1

timement, depuis quand as tu appris que les Moines paſſent devant les Prêtres ? de plaiſans Frelampiers ! de bons pouillards ! de beaux gredins ? des Prelats bien relevés, pour prendre le pas ſur des Gens comme moi ! Je te predis que cet habit que tu vantes tant, & qui t'a déja tant fait étriller, te fera pendre un jour, ſi tu ne t'en deffais au plus vite. Cheval de Caroſſe, me dit-il, je ne puis plus ſouffrir tes impertinences ; & en diſant cela il ſe rua ſur moi, & moi de le recevoir les poings fermez de la bonne maniére. Le Combat fut rude, il étoit fort & moi auſſi ; & ſans des Charetiers qui nous ſeparérent, nous nous ſerions entre arraché les yeux de la tête. Nous étions déja tout en ſang par le nez & par la bouche : je lui avois caſſé toutes les dents, & il m'avoit poché un œil au beure noir. Les coups de pied & de poing trottoient dru & menu, que l'un n'attendoit pas l'autre. Enfin nous nous ſeparâmes, en nous diſant mille injures, & nous donnant autant de malédictions. Il avoit pourtant le bon par devers lui, le quatruple & le biſſac. Il fut de ſon coté, & moi du mien. La piéce de quatre piſtolles me tenoit bien au cœur. Cependant, comme je ſuis la bonté même de mon naturel, quand ma colére fut évaporée, & ma bile refroidie, j'eu bien du regret de ce qui s'étoit paſſé, & l'amitié l'emportoit ſur la haine. Comment avoir rompu, diſois-je à mon cœur, avec un Homme de cette conſequence, & avec qui j'étois conjoint par des liens ſi bien formez ?

je me donnai le tort. En effet, je lui en avois trop dit. Pendant que j'étois en Italie, je voulu encore voir quelques Villes des plus fameuſes ; & comme on eſt plus charitable en ce païs là cent fois qu'en France, car c'eſt le Païs de Cocagne pour les Pauvres, ſans façon j'allois coucher dans les Hôpitaux, qui s'y rencontrent à chaque bout de champ ; ou j'allois aux Portes des Couvens demander la Meneiſtre, ſur tout à la Porte des Benedictins ; ce ſont de braves Moines. Les Capucins auſſi, tous pauvres qu'ils ſont, font les choſes genereuſement ; & les Cordeliers ne leur cédent en rien de ce coté là. Mais les Jeſuites, ce ſont des Gredins, qui ne valent pas plein leurs oreilles d'eau bouillante, des Pyrates & des cœurs de roche, qui laiſſeroient mourir un Pauvre à leur Porte, faute de lui tendre un morceau de pain ; ils ne donneroient pas l'eau, où ont cuit leurs œufs. Jamais je n'en ai pu arracher une gueulée, & ſi je leur parlois Latin comme Ciceron.

Un jour que je fus pour demander la charité à la porte des Capucins de Padoüe, j'y trouvai l'Abbé de St. Martin mon pauvre Compagnon, qui étoit là pour le même ſujet, dans ſon habit de Religieux. Le Portier nous fit entrer tous deux dans une petite Sale bien propre, toute tapiſſée de Sentences, & pendant qu'il fut querir un Pere pour nous tenir Compagnie, & que nous fumes ſeuls ; le bon ſang ne put mentir. Nous voila à nous ſauter au cou l'un de l'autre, & à pleurer à qui mieux mieux. Le Pere qui ar-

arriva & qui nous vit tous en larmes, nous en demanda le ſujet. Nous lui dimes que nous étions du même Païs, que nous nous connoiſſions particuliérement, & que l'état où nous nous voions reduits l'un l'autre, avoit provoqué nos larmes. Cela fit un fort bon effet; nous en fumes mieux traités, & le P. Capucin fut nous querir un petit billet, pour aller prendre chez leur Agent, un Ducat pour nous aider à nous conduire.

Nous voila rapatriés mieux que jamais: mais ce ne fut pas pour long-temps. Je ne pouvois m'empêcher de lui parler du quatruple: il me reprochoit ſa jambe demiſe. Enfin nous nous batimes encore une fois, & nous nous ſeparâmes pour ne plus nous revoir en Italie. Je n'en avois point entendu parler, juſqu'au Mois de Mars de l'An 1700. qu'il me vint trouver à Lery dans mon Preſbitaire en habit d'Abbé fort propre: ce n'étoit, plus Frere Timothée; c'étoit Mr. l'Abbé de St. Martin gros comme le bras. Il me paroiſſoit bien poſé & revenu de toutes ſes folies. Il demeura quinze jours ou trois ſemaines chez moi, où je lui fis part de quatre ou cinq de mes bonnes avantures, pour renouveler la connoiſſance. Il me conta, qu'après notre ſeparation, quand il eut bien rodé par l'Italie & été à Rome; il s'étoit donné à un bon Homme d'Hermite proche de Savone, qui l'avoit pris en grande amitié: mais que lui, s'ennuiant de ce métier de coquin, avoit volé l'Hermite, lui avoit emporté tout ſon argent, & aïant monté ſur la Mule quê-

teuse, s'en étoit allé tant que Terre l'avoit pû porter. Après quoi il s'étoit fait Prêtre à Albani. Qu'en suite il étoit revenu chez lui, où ses Parents ravis de le voir si changé, lui avoient obtenu un bon Bénéfice, avec lequel il vivoit fort honorablement. Mais que malheureusement aiant été voir des Religieuses de son voisinage, une étoit devenüe amoureuse de lui, qu'ils avoient trouvé les moiens de se voir; & que par hazard elle avoit cessé d'être Vierge & qu'on disoit qu'il n'avoit pas nui à la chose. Qu'il avoit été obligé de decamper, jusqu'à ce que ses Parens eussent accommodé la chose; & qu'il en seroit quitte pour quelques Mois de Seminaire. Qu'à l'avenir il avoit juré de renoncer à ses fredaines, & de vivre en honnête Homme.

Pour moi, je quitai l'Italie, & je revins à Lion, en vicariant, c'est à dire en allant chez tous les Curés, dont les plus charitables me donnoient la passade. Quand je passois par des Villes où il y avoit des Coléges, j'alois pousser un argument & cela me valoit toûjours quelque chose. En repassant par Padoüe, j'argumentai à mon ordinaire, & je plus tant au Regent & aux Ecoliers, qu'ils me firent une Quête qui monta à une Pistole. Je n'oubliois pas aussi les Couvents, & les Hôpitaux mes Auberges de refuge. En arrivant à Lion, je fus tout droit, sans façon, chez Mad. Plot mon ancienne Maitresse. Elle avoit pris un autre Precepteur, mais comme ce n'étoit

toit qu'un Ane en comparaiſon de moi, on le mit bien-tôt dehors, pour me faire rentrer. Ma Maitreſſe m'obtint de Mr. l'Archevêque un *exeat* pour m'aler faire recevoir Prêtre à St. Paul-Trois-Chateaux, parce que la choſe preſſoit, attendu que la Cure de Guerin, dans la Principauté de Dombes étoit vacante; & comme elle étoit à la nomination de Mad. Plot elle m'y nomma.

Je ne puis paſſer ſous ſilence quelque choſe de bien drôle qui m'ariva, en revenant de me faire ordonner Prêtre. Nous avions pris des Mazettes, d'autres jeunes Prêtres & moi pour retourner à Lion. Pendant que nous buvions chopinette à un Cabaret borgne qui étoit ſur notre chemin, des Courtauts de Boutique de Lion, qui avoient des Femmes avec eux, voulurent prendre nos Anes, pour les monter deſſus, diſant qu'il falloit faire la courtoiſie aux Dames. Nous avions paié nos Mazettes, & il m'auroit bien fâché de revenir à pied à Lion, pendant que ces Drôleſſes ſe ſeroient pavanées ſur nos Anes. Nous leur dimes que nous n'en ferions rien; que nous étions fatigués, & que ſi ils vouloient monter leurs Dames, ils pouvoient leur louer des Baudets, comme nous. Ils voulurent prendre nos montures de force, en nous appelants Gredins, Mal-apris, & miſerables. Nous nous batimes: ils mirent l'épée à la main. Un de nos Prêtres ſauta ſur un & lui caſſa ſon épée, & du tronçon lui en torcha vivement les oreilles. Cela me

mit

mit le ventre au cœur : j'en entrepris un qui paroiſſoit le plus animé ; & du premier coup de bâton que je lui portai, je lui caſſai un bras, pour lui apprendre à écouter aux portes ; & je l'étendis au beau milieu du chemin, où il crioit, comme un perdu ; & les Femmes étoient comme autant de Bacchantes, qui hurloient comme des Mégéres. Nous nous échapâmes, en remontant ſur nos Anes. Les Courtauts voulurent nous faire des affaires à Lion. Mais Mr. l'Archevêque étant informé du fait & ſachant que c'étoit eux qui étoient les Agreſſeurs ; il leur deffendit de paſſer outre ; & le Courtaut eut le bras caſſé pour ſon compte. Mr. Linck lui dit ; que c'étoit là une bonne action de graces, pour benir Dieu d'avoir été introduit dans le Sacerdoce ; que Samuel, en pareil cas, n'en auroit pas fait moins. Bien attaqué, bien deffendu reprit vitement l'Abbé. Je ſuis bien certain que ſi on avoit voulu demonter Aron même, & tirer l'épée ſur lui, qu'il ne l'auroit pas ſouffert ſans montrer qu'il avoit du ſang aux ongles.

Tantia je chantai ma premiére Meſſe à Guerin dont Mad. Plot fit tous les frais, & meubla mon Presbitaire, comme la Maiſon d'une Mariée, & m'y donna ſes Enfants en penſion ; en me fourniſſant toutes les Proviſions qui m'étoient neceſſaires, pour commencer un ménage. Mais ma mauvaiſe étoile ne m'en laiſſa pas jouir long temps. C'eſt le plus beau Païs qu'il y ait ſous le Ciel, & où il croît les meilleurs vins du Monde. Le Sexe eſt tout des plus gra-

gracieux, mais il a une langue comme par tout ailleurs. Quelques Femmes revelerent à leurs Maris les propos que je leur avois tenus dans le Confeſſionnal. D'autres s'aperçurent de la familliarité que j'avois avec leurs Epouſes; ſi bien qu'ils me firent une ſi cruelle Guerre, juſqu'à m'aſſieger dans mon Presbitaire, que je fus contraint de quitter le benefice. Outre que Mad. Plot rebuttée de mes fredaines, m'avoit retiré ſes Enfans, & m'avoit abandonné. Que ſai-je même ſi elle n'animoit pas mes Paroiſſiens contre moi, ſur qui elle avoit toute autorité, parce qu'ils étoient ſes Vaſſaux. Ce qui eſt de certain, c'eſt que bien loin de me proteger auprès de Mr. l'Archevêque, elle me l'avoit mis à dos. Ajoutés à tout cela que mes Parens, brûlant d'envie de me voir Prêtre & d'entendre ma Meſſe, m'avoient obtenu de Mr. le Cardinal de Bouillon la Cure de Ledan à deux lieües de Lery. Un beau matin donc je vendis tous mes meubles, que mes Paroiſſiens acheterent avec joïe, & ſans dire adieu à Perſonne, pas même à Mad. Plot ma bonne Maitreſſe, ſottement je quittai la Cure de Guerin, qui eſt une des plus grandes fautes que j'aie faitte en ma vie; car ma Cure me valoit plus de ſix cents livres de revenu. J'étois logé comme un Prince, avec un beau Jardin & toutes ſortes de bons fruits. Je dimois ſur tout; & ſi je n'avois pas voulu dimer ſur le Fruit defendu j'aurois été le plus heureux Curé du Monde.

Ce

Ce fut encore ce qui fit mon malheur à Ledan ; je m'y adreſſai aux plus haut huppées. Ma bonne mine & le poſte où j'étois me faiſoient tout entreprendre : mais quelques unes ne me garderent pas le ſecret. Monſeigneur l'Evêque d'Evreux me manda : il fallut obeïr ; après m'avoir bien lavé la tête, il me dit que ſi je ne voulois être Sage, il me feroit enfermer entre quatre murailles.

Enfin par bonheur pour moi le Curé de Lery mourut : mon Frere demanda la Curé pour moi à Mr. le Cardinal de Bouillon & l'obtint. Comme j'étois Enfant du lieu, les Femmes eurent pour moi plus de condeſcendance. Mais enfin plus j'en avois & plus j'en voulois avoir. J'étois un autre Salomon. Je voulus auſſi faire ma cour aux Filles. Comme j'avois toutes ſortes d'inſtrumens dans mon Presbitaire, entr'autres un beau Clavecin ; une Demoiſelle de grande qualité ; & qui en ſçavoit bien joüer y vint : ſi elle me plut, je ne lui plu pas moins : malheureuſement il y parut bien-tôt. Si ſes Freres s'en étoient aperçus ils m'auroient eſtropié. Que faire ? Je lui conſeillai d'acheter des toilles, dont on fait quantité à Louviers & chez nous, & ſous pretexte d'aller les vendre à Paris, d'y depoſer un fardeau qui lui devoit peſer plus que de la toille. Comme elle étoit très fine elle fit ſi bien que ſa beauté donna dans la vüe de Mr. d'Apoigni Capitaine de Dragons, qui étoit en quartier d'hyver chez nous. Il eſt le Fils de Mr. d'Apoigni, Fermier General. Apparement qu'elle ne lui fut pas ſévére pour l'obliger à ſupor-

ter

ter les frais de ce fardeau dont il m'étoit redevable : mais j'en entrai dans une telle jalouſie, que j'en penſai troubler. Ce fut bien pis quand j'appris qu'il la vouloit épouzer. J'entrai en fureur. Je fis un voïage exprès à Auxerre en Bourgogne, d'où j'appris qu'étoit ſon Pere ; & je déterrai ſi bien ſa Genealogie, que je ſçû, que ce Fermier General étoit Fils d'un Maréchal Ferrant. Tout cela n'y faiſoit rien : le Capitaine étoit bien fait, étoit honnête Homme, avoit du bien & étoit bien venu des Freres & de la Sœur. Quand je m'aviſai de lui donner de la jalouſie, à lui même, cela lui donna du refroidiſſement. Un jour que la Demoiſelle étoit venu jouer du Clavecin chez moi ; Je lui dis les ſept péchez mortels. Je la traitai d'effrontée, de vilaine, de proſtituée, d'abandonnée, pendant qu'elle jouoit toûjours, ſans faire ſemblant de m'écouter. Mais quand j'en vins aux injures les plus groſſiéres, elle ſe leva tout d'un coup, & entrant en fureur. Oui traître, oui lâche ; dis que je ſuis encore pis que tout cela, puiſque je ſuis la Concubine d'un Prêtre & de mon Confeſſeur. Je vais me jetter aux pieds de mes Freres, leur demander pardon de les avoir deshonorés, & les conjurer d'en prendre vengeance ſur le plus méchant de tous les Hommes, & leur conter toute ta vie. Comme elle étoit Fille à le faire, tout comme elle le diſoit, je me mis au devant d'elle, en tremblant plus menu que la feuille, & je voulus l'appaiſſer ; mais elle étoit inexorable : c'étoit une Furie. Je l'embraſſai

braſſai ſi tendrement que je la fis pleurer. Quand je la vis attendrie, je jouai de mon reſte, & je refis la Paix de la Maiſon. *Amantium iræ, amoris redintegratio eſt*, lui dis-je. Juſtement, reprit-il, vous y voila.

*Racommodons nous ſans ceſſe,*
*Et ne nous brouillons jamais.*

dit la chanſon.

J'en avois encore deux en plus mauvais état que la Joueuſe d'épinette; & quatre autres Filles, qui dans un cas de conſequence pouvoient certifier quelles me connoiſſoient particuliérement qui ne me donnoient pas une mediocre inquiétude. La principale étoit ma Couſine Babet de la Feuillée, qui ne pouvoit plus cacher ſon malheur. On commençoit à en murmurer, mais ſourdement; car qui ſe ſeroit perſuadé qu'une Fillette de quatorze à quinze ans étoit devenue ſi Sçavante quand on ne lui voioit point de Maître d'école. Je m'aviſai d'en faire la confidence à ma Marine Madame de Vaudreuil qui étoit une Femme puiſſamment riche: elle m'aimoit bien, & même je m'aperçû, qu'il y avoit quelque petite choſe de plus que de l'amitié. Nous convinmes qu'elle viendroit la prendre dans ſon Caroſſe un Dimanche à la ſortie de la Meſſe devant tous les Paroiſſiens, & qu'elle diroit hautement, qu'elle la trouvoit aſſez jolie pour en faire ſa Fille de Chambre, & qu'elle la meneroit devant tout le Monde au Vaudreuil, où je l'irois prendre, pour la mener faire une viſite ſerieuſe chez un Savetier où j'avois demeuré Ecolier à Roüen. La choſe fut executée

cutée à merveille. Je fis nommer le Neveu de mon Frere en ſon nom, & je lui en fis l'honneur. Comme il étoit encore Garçon, cela faiſoit un bon effet. Mon Frere eut pour Neveu un Garçon qui fut nommé Pierrot, comme lui. Jamais on ne s'en ſeroit aperçu. Mais j'ai appris, que depuis mon depart le Savetier, n'étant plus paié de la penſion de l'Enfant, fut le porter publiquement à ſa Mere à Lery ; & que ſon Frere le Chapelier avoit été contraint de le prendre, faute de quoi, il ſeroit mort de faim, car on ne vouloit pas le recevoir à l'Hôpital des Enfants trouvez de Roüen, car il n'étoit pas de la Ville. C'eſt dommage que cette pauvre Fille ait été deshonorée par ce malotru Savetier, car c'eſt une des plus belles Créatures qu'on puiſſe voir ; droitte comme un jonc, blonde comme un baſſin, blanche comme un lys, vermeille comme une roſe : des yeux bleus comme de l'azur ; une bouche de corail toûjours riante, & les dents comme des perles ; vive comme une potée de ſouris, & remuante comme une Anguille, & d'une taille de Déeſſe.

L'autre étoit une Marchande de Dentelles de Roüen, blonde comme un écu d'or, blanche comme un ſatin, & belle comme un jour ; & voici comme le malheur lui étoit arrivé. Comme ma Cure ne pouvoit pas ſubvenir à toute la depenſe que je faiſois ; car j'étois un panier percé ; je ne pouvois rien garder. Je tranchois trop du grand Seigneur. Ma Maiſon ne deſempliſ-

ſoit

ſoit pas ; ce n'étoient que feſtins. Je me mis donc à faire des mariages contre les Ordonnances du Roi. Il n'en fallut que deux ou trois pour me mettre en pratique. Après cela on y venoit de toutes parts, & comme cette Fille étoit de la Religion Reformée, elle ſe trouva à trois ou quatre, entr'autres à celui de Mr. le Comte de Brederodes, que je mariai avec Mad. la Marquiſe de Bois-Roger, & qui fut la ſource de tous mes malheurs. Cette belle Fille drüe & faite au tour, qui n'en devoit rien à ma Couſine Babet de la Feuillée, me loua ſur la bonne grace que j'avois à marier les Gens, diſant que je faiſois tout comme ſes Miniſtres, & qu'en me voyant faire elle croioit être encore à Quevilli, où elle voioit Mr. Banage faire ſes fonctions. Je lui dis, que quand elle voudroit, je lui rendrois ce bon office, & que je la marîrois. Oui, me dit-elle, celui que je voudrois choiſir, quoiqu'il ſoit à marier, ne voudroit pas, peut-être quitter ſon poſte, pour m'épouſer. Je vis bien que c'étoit de moi, qu'elle vouloit parler. Je lui demandai la permiſſion de l'aller voir. Elle me l'accorda, & me dit ſa demeure. J'y fus. Nous entrâmes en matiére. Elle me dit que ſi je voulois paſſer en Angleterre avec elle, qu'elle avoit plus de vingt-mille francs en effets, qu'elle me donneroit, & qu'elle avoit aſſés d'Amis pour me faire recevoir Miniſtre, & qu'avec la bonne grace que j'avois, je pourrois bientôt devenir Evêque. Cela cadroit aſſés avec

ma

ma prediction de l'Egyptienne: j'y conſentis. Nous primes des erres ſur le prétendu mariage qu'il étoit impoſſible de cacher longtemps. Elle me preſſoit toûjours de lui tenir ma parole, & de paſſer avec elle en Angleterre. Rien ne preſſoit encore. Elle choiſit un jour de Noël pour me venir ſommer de ma promeſſe, juſque chez moi, ſans m'en avertir. Jamais je ne fus plus étonné qu'en chantant ma grande Meſſe de dix heures, quand je vins à me retourner, pour dire mon *Dominus vobiſcum*, je vis mon Acordée à genoux contre la baluſtrade. Jamais elle ne m'avoit paru ſi belle. Elle étoit en habit de cheval, luſtrée comme une Tourterelle; rien n'y manquoit. J'avois bien preparé un joli petit Prône pour mes Paroiſſiens, à cauſe de la Fête; mais quand je la vis, je ranguainai bien-tôt mon compliment: j'abregeai ma Meſſe: en deux tours de broches & un petit feu clair cela fut bien-tôt rôty. Après je menai ma Charmante au Presbitaire. J'ajoutai à la fortune du pot une bonne éclanche & un bon chapon, & pendant que cela cuiſoit je lui fis voir ma Chambre, où je la regalai de la bonne maniére, le ratafia ne lui manqua pas. Nous dinâmes tous deux tête à tête. Entre la poire & le fromage autre viſite à la Chambre, qui fut reïtérée avant que de monter à cheval & toûjours bonne doſe de douceurs qu'elle preferoit au ratafia. Elle s'en retourna gaillardement à Roüen, & moi je fus chanter mes Vêpres à mes Paroiſſiens qui m'attendoient impatiemment, & entre Vêpres & la Benediction du St. Sacrement, que j'avois expoſé,

ſé, à cauſe de la Sainteté du jour, pour les empêcher de murmurer, je leur metamorphoſai mon Prône du matin, en un joli petit Sermon, dont ils furent très contens, & pour abondance de droits, à la Benediction du St. Sacrement, que je leur donnai le ſoir, je leur fis encore une belle & jolie petite Exhortation. Mr. Linck l'interrompit, pour lui dire, qu'il s'y étoit aſſés bien preparé, & témoigna qu'il vouloit s'aller coucher. Pour la preparation, dit-il, je m'en berne, je Prêcherois, *ab abrupto*: mais attendez, je vous prie, car voici le plus beau: vous allez voir, comme je perdis ma Cure. Je joignis mes priéres aux ſiennes: je fis faire glou glou à ma bouteille, ce que je faiſois de temps en temps, pour lui faire reprendre haleine: je mis du bois au feu, & il continua ainſi.

Ma Fille pour abreger matiére fut auſſi à Paris pour le même ſujet de la Demoiſelle en queſtion, mais au lieu, de toille, elle y porta de la dentelle: ce qu'elle faiſoit tous les Ans. Elle en achetoit une quantité conſiderable en gros à Roüen & à Diépe, qu'elle alloit debiter à des Dames de Paris, qui les achetoient avec plaiſir d'une ſi aimable Marchande. Sçachant que ma Clavecineuſe y étoit allée pour le même ſujet qu'elle plutôt que pour y vendre des toiles, la Marchande de dentelle pour montrer combien elle m'aimoit, fut aſſés genereuſe pour aller lui offrir de l'argent; mais l'autre la refuſa fiérement; ce qui me fit croire que Mr. Dapoigni le Capitaine avoit là joué du pouce, l'avoit tirée d'embaras, & s'étoit chargé de ſon Paquet de toile. Je fus aux couches de ma Marchande de dentelles, qui mit au Monde une Fille,

que

que nous mîmes aux Enfans trouvés, avec un billet & de l'argent pour ſa penſion, avec ordre de la nommer un tel nom, & de la redonner à la Perſonne qui aporteroit un écrit pareil à celui qu'on leur envoyoit avec le cachet. Ils ont bien la mine de l'attendre long-temps. Je vis auſſi ma Clavecineuſe, qui ne me demanda pas ſeulement comment je voulois qu'on nommât notre Enfant.

Voici le coup fatal. Le Diable qui ne dort jamais, fit que Mad. la Comteſſe de Brederodes ſe degoûta de Mr ſon Mari. Il lui avoit promis que L. H. P. L. E. G. le mettroient en poſſeſſion d'une partie de ſes heritages de la Maiſon de Brederodes. La Marquiſe de Montpouillan ſa Couſine, lui avoit confirmé la choſe : rien de tout cela ne venoit. Elle l'envoïa en Hollande, pour ſolliciter du moins une Penſion : il revint comme il étoit allé. Elle lui refuſa ſa Maiſon : il voulut y entrer comme chez ſa femme, qu'elle étoit. Grand bruit. Que fit elle ? Elle me vint trouver, & dit que j'euſſe à decamper ; que ma vie & mes mariages faiſoient un très-mauvais effet ; & que ſi la choſe venoit à éclater & que je fuſſe pris, que je ſerois pendu. Elle eut l'adreſſe de me faire intimider auſſi par des Amis qu'elle avoit à l'Officialité de Roüen. J'eu peur. Je vendis mes meubles ; j'empruntai de l'argent, & comme un étourdi j'abandonnai ma Cure, dont mes Parens penſerent mourir de déplaiſir : quoiqu'ils ſe doutaſſent bien que la choſe

en viendroit là, par la vie que je menois. Je ne voulois entendre remontrance ni de Pere, ni de Mere; & deux ou trois fois nous nous étions battus mon Frere aîné & moi en leur preſence, parce qu'il ſe mêloit de me vouloir donner des corrections.

L'affaire de Mr. le Comte de Brederodes, & de Mad. la Marquiſe de Bois-Roger, ſa Femme, éclata au Parlement, où ſon mariage fut declaré nul, faute par lui de produire une atteſtation & des preuves. Il ne pouvoit avoir mon Certificat, puiſque j'étois paſſé en Angleterre. Les témoins n'étoient point connus de Mr. le Comte de Brederodes; c'étoient Gens à la diſcretion de Mad. de Bois-Roger, aux quels elle ferma la bouche. Le pauvre Comte au deſeſpoir, m'a cherché par tout, comme je l'ai appris depuis ſans m'avoir pû trouver.

Ma Marchande de Dentelles ne voulut plus de familiarité avec moi, après ſon retour de Paris, ne voulant pas y retourner vendre des dentelles au même prix; & pour m'empêcher d'achever la diſſipation de ſon bien, auquel j'avois fait une terrible brêche, elle paſſa en Angleterre. Avant que de partir, elle me dit d'aller la trouver en ſa Maiſon. Je courus la gueule enfarinée, croiant que c'étoit pour un bon effet, mais ce fut pour me reprocher mon infidelité; me dire que devant Dieu j'étois ſon Mari, & que quand je voudrois vivre avec ma Femme, j'irois la trouver en Angleterre. Après quoi elle ne voulut plus m'écouter, & me mit dehors.

Mais

Mais combien fut-elle ravie, quand elle me vit en Angleterre, où je paſſai au commencement de l'Année 1701. Je la fus trouver chez ſon Frere : rien ne lui coûtoit à me donner ; & à moi encore moins à le prendre. Quelle joie, quand elle vit que je voulois faire mon abjuration, & que je la voulois épouſer tout de bon ! Elle me mena au Conſiſtoire, où l'on me promit de me recevoir Propoſant, quand on ſeroit bien informé de ma Doctrine, & édifié de mes mœurs. Je fis bien-tôt mon abjuration. On mit dans la Gazette, que l'Evêque de Lery avoit abjuré les erreurs de la Religion Romaine. Ne voilà-t-il pas l'accompliſſement de la prediction, Mr. l'Abbé, & ne paſſiez vous pas, lui dis-je, déja pour un Evêque ? Ce n'en étoit encore qu'un petit prélude, reprit-il du plus grand ſerieux du Monde. On me faiſoit des honneurs à l'Egliſe tout à fait extraordinaires. On ſe levoit pour me laiſſer paſſer ; on m'invitoit à diner aux meilleures Maiſons. Mais au bout de quelque temps tout cela s'en alla en fumée. Plus d'honneurs ; plus de repas ; on ne me parloit plus de Penſion ; à peine me regardoit-on. Par malheur j'étois mal avec ma Maitreſſe : avant que de l'épouſer, je voulus éprouver ſi elle m'avoit toûjours été fidelle. Je lui demandai, du plus grand ſerieux du monde, ſi elle n'avoit jamais connu que moi. Elle me le jura avec ſincerité. Oh ! bien, lui dis-je, pour éprouver ſa contenance, je vais invoquer le Diable, ſi ce que vous me dites

est vrai, il ne vous dira rien : mais si vous m'accusez faux, prenez garde à vous, je n'en répons pas au moins. Elle me regarda avec indignation, & me dit. On m'avoit bien dit, que vous étiez un méchant Homme : je n'en doute plus à present : je suis votre duppe, mais je ne la serai plus de ma vie : retirez vous de moi, & que je ne vous voïe jamais. Je voulus l'arrêter; elle m'échapa; son Frere vint me dire, de sortir de sa Maison, & de n'y revenir plus. Je fus trouver de ce pas Mr. Tallard notre Ambassadeur en Angleterre : je lui confessai toutes mes fredaines, & les larmes aux yeux, je le priai de m'obtenir ma grace de notre bon Roi, & je le conjurai de me faire rentrer dans ma Cure. Il me le promit & me donna une lettre pour le Pere la Chaise, Confesseur du Roi, & cinquante Francs pour revenir en France. Je m'embarquai pour la Hollande, où je fus trouver notre Ambassadeur pour le même sujet, qui me fit la même grace. J'étois pourtant irresolu : je disois la Messe chez l'Ambassadeur, & aux autres Eglises, & je ne laissois pas d'aller aux Prêches chez les Reformez. Enfin cependant je me determinai, après avoir reçu de l'argent que m'envoïerent mes Parens, sur l'assurance que je leur donnai de mieux vivre à l'avenir, & que j'avois un ordre des Ambassadeur d'Angleterre & de Hollande pour rentrer dans ma Cure; je m'embarquai pour Dieppe, d'où je me rendis chez nous, & de là vitement à Paris, quand je vis qu'il y en avoit

avoit un autre en ma place. Le très R. P. la Chaiſe lut mes Lettres, & me donna un billet pour aller à St. Lazare ; me promettant, que ſi l'on étoit bien content de moi, & que je fuſſe véritablement bien repentant de mes fautes, il me feroit rentrer dans ma Cure, que pour ce ſujet il alloit écrire à Mr. le Cardinal de Boüillon, pour le prier de me la conſerver. Je fus à St. Lazare, où je fis ſi bien le Cagot pendant ſix ſemaines, que tous les R. P. Caſtigans écrivirent en ma faveur au R. P. la Chaiſe, qui me dit, que ma Cure étant remplacée, il n'y avoit plus moien d'y rentrer. Il me donna un billet pour aller trouver Mr. l'Archevêque de Paris, pour me donner permiſſion de dire la Meſſe dans ſon Diocèſe, me promettant que ſi je me comportois bien, les Benefices ne me manqueroient pas plus que l'eau dans la Riviére. Mes Meſſes ne me valoient pas dequoi faire un repas très-ſuccinct par jour, avec un petit demi-ſeptier de vin, qui demeuroit encroué dans ma gorge. Je fus revoir le R.P. la Chaiſe, & Mr. l'Archevêque ; c'étoit la Chanſon du Ricochet. Je me depitai. Je fus à Cambrai trouver Mr. l'Archevêque, l'illuſtre chef des Perſecutez, qu'on m'avoit dit être un Prelat très-charitable ; mais après m'avoir écouté deux ou trois fois, il ne me voulut plus voir. Je paſſai juſqu'à Bruxelles ; je demandai de l'emploi à tous les Ambaſſadeurs. Quand je vis qu'ils ne vouloient pas m'en donner, je m'engageai avec Mr. le P. de Leyceſter,

Seigneur Allemand, en qualité de Valet de Chambre, pour voiager par toute l'Allemagne; mais auparavant, allons nous coucher; en voilà raiſonnablement pour la premiére ſéance. Bon ſoir & bonne nuit, c'eſt pour deux fois.

Il étoit aſſés tard pour le croire. Pour moi, je me faiſois un vrai plaiſir de l'entendre; mais je voiois bien qu'il fatiguoit Mr. Linck. Je lui verſai encore un verre de vin pour lui laver la bouche, & je lui dis que je me reſervois à faire mes reflexions ſur ſa vie, qui, comme il me l'avoit fort bien dit, étoit plus pleine d'évenemens que toutes celles des Avanturiers dont j'avois lû l'Hiſtoire: mais qu'il étoit temps de prier Dieu, ſur tout de lui demander pardon de nos fautes, & de nous aller repoſer. Mr. l'Abbé ne vous reſouvenez jamais de vos avantures, ſur tout des ſcandaleuſes, que pour les deteſter, & non pour en tirer gloire; car celui qui ſe vante de ſes crimes ſemble exciter Dieu à en prendre vengeance. Je vous ſouhaite une bonne nuit.

Le lendemain au matin il étoit tout prêt à continuer le recit de ſes Avantures; quand je le priai d'en remettre la Narration pour après le dîné. Mr. l'Abbé, lui dis-je, voici quelle eſt notre conduite, depuis que nous ſommes enſemble Mr. Linck & moi. Nous donnons à Dieu les premices de la journée, & après lui avoir demandé les ſecours de ſa grace, pour porter conſtamment, & ſans murmurer le poids de nos fers, & toutes les afflictions qu'il lui plaira nous en-

envoier, & ſur tout l'aſſiſtance de ſon ſaint Eſprit pour ne le point offenſer, nous liſons quelques Chapitres du Nouveau Teſtament, & de quelques autres Livres de piété. Enſuite nous écrivons nos réflexions, & ce qu'il plaît à l'Eſprit Conſolateur de nous dicter pour notre commune & mutuelle édification. L'après-midi nous liſons l'Hiſtoire, ou nous faiſons quelques autres ouvrages innocens, qui puiſſent adoucir la dureté de nos fers; nous nous les communiquons enſuite. Cette maniére de vivre paiſible & tranquile a cimenté entre Monſieur & moi une union très-parfaite. Je l'aime tendrement comme mon Fils, & il me cherit comme ſon Pere. Si vous voulez bien entrer d'un tiers avec nous, nous vous en faciliterons tous les moiens qui dependront de nous. Palſangué je le veux bien, dit-il : je ſuis du bois dont on fait des Vielles, je m'accorde à tout. Le matin je vous chanterai la Meſſe, & l'après-midi mes Vêpres, car je ſçais mon plein-chant, comme le Maître des Enfans de Chœur de Nôtre-Dame de Paris Mr. l'Abbé, ce n'eſt pas cette Muſique là, qui eſt agréable à Dieu, dans la ſituation où vous êtes. Je croi, lui dis-je, que les accords des ſoupirs de votre cœur, avec l'abondance de vos larmes lui ſeroient plus agreables, que tous vos *Dominus vobiſcum*, & vos *Orate Fratres*. Pour qu'une Muſique ſoit agréable, il faut que toutes les parties ſoient d'accord : c'eſt ce qui fait les charmes des raviſſantes aſſemblées des Fidelles. Or quelles diſcordances ferions-nous, ſi vous, vous chantiez votre Meſſe en

Latin; Mr. Linck, ſes Pſeaumes en Allemand; & moi en François: cette harmonie ſeroit elle bien agréable à Dieu? La voix qui le touche d'avantage, eſt celle du cœur: celle des lévres ſeule, n'arrivera pas juſqu'à ſon trône. Et croiez vous qu'il vous écoute, avant que d'avoir ſincérement déteſté vos crimes, & que vous lui en aiez demandé pardon du plus profond de votre cœur. Combien vous faudra-t-il gemir, pour rallumer une étincelle de ce feu, que vous avez éteint ſous des torrens de péchez, multipliez & accumulez les uns ſur les autres. En qualité de Paſteur, ce ſeroit à vous à me remontrer ces grandes véritez: mais comme vous ſemblez preſque les avoir oubliées, permettez moi, comme votre Ancien, que je vous en faſſe reſouvenir. Et pour y travailler efficacement, & ſur un plan ſolide, oſerois-je vous demander, de quelle Religion vous faites profeſſion preſentement? car en un An, je vous en ai vû changer tout au moins deux fois. Dites trois s'il vous plaît, Monſieur, ſans crainte de mentir, reprit-il promptement: je me fis l'Eté de la même Année Lutherien à quatre lieües de Leipſic, qui comme je l'apprens eſt la Ville de Mr. Linck. C'eſt ce que je vous conterai tantôt. Pour à cette heure, je ne ſuis pas bien déterminé en fait de Religion; car depuis que je ſuis à la Baſtille, j'ai été avec un Kouakre, qui m'a fait voir clair comme le jour, que c'étoit la ſienne qui étoit la meilleure. Il m'a promis que ſi je voulois l'embraſſer, il me donneroit ſa Fille en mariage,

ge, qui eſt belle comme le jour, & riche à proportion. Pour la Meſſe j'ai penſé renverſer ma pauvre cervelle ; pour comprendre comment avec cinq mots, je pouvois faire deſcendre Jeſus Chriſt de la droite de ſon Pere, où il eſt aſſis pour toute l'éternité, dans une petite oublie, qui, avant cette ceremonie, valoit moins qu'un denier ; & qui eſt-ce qui m'a donné ce pouvoir là ? & c'eſt de ce manque de Foi, qu'eſt venuë la facilité de dire ma Meſſe en très mauvais état ; & je m'en étois fait une habitude, qui après cela a paſſé en coûtume. Mais depuis que je ſuis à la Baſtille, ſi vous ſçaviez tout ce que j'ay fait pour en demander pardon à Dieu, vous en trembleriez. Je me ſuis couché tout nud ſur le pavé. J'ai paſſé des jours tous entiers ſans manger & ſans boire. Un jour on m'aporta un ballai de boulio pour ballaier ma Chambre ; comme il étoit tout verd, j'en fis une bonne poignée de verges, dont je m'étrillai dos & ventre. Mr. le Curé, repris-je, toutes ces macerations là ſont immoderées, & je doute fort que Dieu les approuve. Les Dervis, les Talapouins, les Bonſes & les Prêtres des Idoles en font de plus grandes, & Dieu les a ſans doute en horreur. Nous deplorons la ſuperſtition de ces pauvres Gens, que nous voyons ſe faire écraſer ſous les chars de leurs Idoles, ou s'aſſommer miſerablement pour faire honneur à leurs Prophètes. Si vous voulez retourner ſincérement à Dieu, commencez par déteſter véritablement vos péchez, & lui pro-

teſter, ſans feinte, que vous aimeriez mieux mourir mille fois que de commettre un ſeul péché. Si vous n'avez cette intention, tout ce que vous ferez ne ſervira de rien. Enſuite demandez lui dans une profonde humilité l'aſſiſtance de ſon divin Eſprit pour connoître ſes ſaintes véritez. Parlez, Seigneur, car votre Serviteur écoute. Dites moi une parole de paix, qui me reconcilie avec vous, pour ne plus jamais vous abandonner. Liſez humblement l'Ecriture avec attention, & dans l'eſprit d'en tirer tout le fruit, qui eſt renfermé dans cette riche ſemence. Si quelqu'endroit vous paroît obſcur, ou douteux, mettez vous à genoux pour obtenir les lumiéres du St. Eſprit, pour vous en donner l'intelligence: priez, preſſez, ſans vous en rebuter, juſqu'à ce qu'il vous ait écouté. Vous n'aurez pas pratiqué cela long temps, que vous ne faſſiez de grands progrès & ne retiriez de douces conſolations. En verité, Monſieur, reprit-il, c'eſt dommage que vous n'aiez pas été Curé; vous auriez prêché à merveilles. Je n'en ai pas entendu qui m'ait touché d'avantage. Dis-moi qui tu as frequenté, & je devinerai qui tu es. Voilà bien autre choſe que le Kouakre; il ne faudroit plus que vous euſſiez une gentille Fille, & que vous vouluſſiez bien me la donner en mariage, pour que je lui diſſe adieu & bon ſoir à jamais: je vous aurois bien-tôt fait grand-Pere, ou elle ne me voudroit pas croire.

Toûjours des Femmes, Mr. l'Abbé, repris-je, & vous me diſiez hier au ſoir que vous voudriez qu'il n'en fût pas plus que de Mer-

les

les blancs. Que voules-vous ? dit-il, dans la peau mourra le Renard, s'il n'eſt écorché vif : mais je m'en vais tant prier le Bon Dieu, qu'il aura pitié de moi. Nous voiant à genoux, il s'y mit auſſi. Puis tout d'un coup il ſe leva. Voilà qui eſt malhonnête, continua t-il de parler à Dieu à jeun ; l'haleine en ſent plus mauvais ; quand j'aurai mangé un morceau, & bû un coup, il m'en écoutera mieux. C'eſt ce qu'il fit, après il ſe remit à genoux, & pria Dieu de meilleur courage. Enſuite, il dit ſon Breviaire, en faiſant des poſtures tout à fait riſibles Il ſe renverſoit en arriére, la tête en haut, en roulant les yeux d'une maniére extravantage : puis tout d'un coup il ſe courboit en devant, la tête en bas, en ſecouant les oreilles, & ſe donnant des coups de poing dans l'eſtomach ; après il ſe relevoit tout droit bruſquement comme un cul de plomb.

Comme il me vit écrire, il ſe ſaiſit d'un de mes livres dans les interlignes duquel j'avois écrit un Traitté des Devoirs du Fidelle Chrétien dans tous les Etats de la Vie, & après en avoir lû quelques pages ; Voila, du Myſtique tout pur, s'ecriâ-t-il. Non, je ne croi pas, dit-il, que jamais Grenade, Rodriguez, ni St. François de Sales aient rien fait de plus beau. Si vous aviez commencé à écrire de meilleure heure, vous auriez été un autre St. Chryſoſtome, ou St. Auguſtin. En feuillettant mes autres Livres, il en trouva un dans les interlignes duquel j'avois écrit mon Poëme de l'Amour & de l'Amitié, & un autre Poëme en Vers libres, qui étoit

la Deſcription de Mont-Louis, Maiſon de plaiſance du Pere la Chaiſe, Confeſſeur du Roi, il entra dans des extaſes toutes des plus ridicules. Non, diſoit-il à Mr. Linck, vous avez là un treſor, que vous ne connoiſſez pas : moi qui m'y connois un peu, & qui m'en mêle par fois, je vous aſſeure & proteſte, foi de Prêtre, que Corneille & Racine ne lui feroient pas la barbe. Je riois de tout mon cœur de cette affluence d'abſurditez, & j'éprouvois cette vérité; que l'Admiration immoderée eſt Fille de l'Ignorance.

Enfin on nous apporta notre diné : nous l'expediâmes promptement, & après notre lecture, je lui dis : hé bien Mr. l'Abbé, la continuation de vos Avantures nous tiendra lieu, ſi vous le voulez, de lecture divertiſſante. Mr. Linck a ici quelques Romans; mais il n'y en a pas un rempli d'événemens ſi extraordinaires que les votres. Je les en defie tous, dit-il, mordiére. Si vous qui avez une ſi grande facilité à écrire, vouliez bien mettre cela dans un joli petit François, ce la feroit bien rire le Monde; mais je ne voudrois pas que vous y miſſiez mon nom, car cela deshonoreroit ma Famille. Mr. l'Abbé, ſi jamais je ſuis votre Hiſtoriographe, repris-je, tout ira bien, & je vous peindrai comme un Original inimitable. Palſangouai, dit-il, Guſman d'Alvarache étoit un beau Belître en comparaiſon de moi; & ſi je ne ſuis pas encore au milieu de ma courſe : écoutez moi bien.

Nous en étions demeurés hier au ſoir à mon engagement avec S. A. S. Monſeigneur le

le Prince de Leyceſter, le meilleur Seigneur qui fut jamais: Nous fûmes bien-tôt comme deux Freres. Jamais il ne s'étoit ſi bien accommodé de Serviteur, comme de moi. Je le faiſois pâmer à force de rire; & j'avois des complaiſances pour lui au delà de toute imagination: car il y avoit de certains temps où il n'entendoit pas raillerie. Il tenoit ſes Gens dans le reſpect, comme de raiſon, à tout Seigneur, tout honneur, dit un des Sept-Sages de la Gréce, n'importe pas lequel. Il me fit voir toute l'Allemagne; une partie du Dannemarck; un coin de la Pologne, & un petit bout de la Suéde. Nous allions de Cour en Cour, & nous étions bien venus par tout. Il ne ſe fioit qu'à moi. Comme nous étions en Saxe, il s'aviſa de me demander de quelle Religion j'étois. Après avoir un peu penſé à ce que j'avois à lui repondre, je lui dis que j'étois Calviniſte Reformé. Il me repondit qu'il vouloit que tous ſes Gens fuſſent de ſa Religion; & que ſi je ne voulois pas me faire Luterien, j'euſſe à prendre mon parti. Moi qui me ſerois fait Juif, voire Mahometan pour le ſuivre; je ne balançai pas à lui accorder tout ce qu'il voulut. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Il fit venir le Miniſtre du Village où nous étions. Monſeigneur le Prince lui expoſa la choſe: le Miniſtre en fut ravi de joïe, & dans l'inſtant fit ſonner toutes les cloches de l'Egliſe, où tout le Monde s'aſſembla. Mgr. le Prince fit chercher par tout du Gibier, & tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, & ordonna à ſon Cuiſinier de faire

un Diner magnifique. Après Mgr. le Prince ſortit de l'Auberge, ſuivi de tous ſes Domeſtiques, me faiſant marcher à côté de S. A. S. à ſa gauche. Quand nous fûmes à l'Egliſe, le Miniſtre fit un beau Sermon en Allemand, où je n'entendois rien. Enſuite, il me fit faire mon Abjuration en Latin & en François devant tous les Gentils-hommes, & les Principaux de ſa Paroiſſe, qu'il avoit vitement fait aſſembler. Toutes les cloches vinrent encore à ſonner; & le Miniſtre, à qui S. A. S. Mgr. le Prince de Leyceſter donna trente ducats d'or, nous vint reconduire à notre Auberge, ſuivi de tous les Gentils-Hommes de ſa Paroiſſe; Mgr. le Prince retint le Miniſtre & les plus Haut-Huppés à diner. Il me fit mettre à ſa table; il étoit tout ſeul au haut-bout, le Miniſtre plus bas à ſa droite, & moi à côté du Miniſtre, & tous les autres après. Nous fîmes bonne chére; & nous bûmes tous comme des trous juſqu'a minuit. Mgr. le Prince but pluſieurs fois à la ſanté du nouveau Converti, & tous les autres, auſſi bien que moi nous lui repondîmes de bon cœur. Le Miniſtre me jura en Latin, qu'en ſa vie il n'avoit eu une ſi bonne journée. Après cela S. A. S. Mgr. m'en aima davantage, & dit qu'il vouloit faire ma Fortune. Comme il vit que j'étois Homme d'eſprit, & intriguant, il écrivit pour moi à la Cour de Vienne. Je lui avois avoué, que j'avois été Prêtre; & même que j'avois eu charge d'ame dans une des bonnes Paroiſſes de Normandie. Mordoi, dit-il, voilà la

Guer-

Tome 1 Pag. 254

Guerre qui va recommencer ; n'y auroit-il pas moien que vous entraſſiez Aumônier dans quelque Regiment, & d'aller ſervir dans l'Armée d'Allemagne? Rien n'eſt plus facile, lui repondis-je, pourveu que j'aie de l'argent pour aller poſtuler cet emploi. Nous revinmes enſemble à Bruxelles, où le propre jour de la Notre-Dame de Septembre 1701. je touchai douze cents florins. Jamais je ne m'étois vu ſi riche. Je fus à la Haye, où je me fis habiller en Prêtre: je me fis faire le Juſtaucorps & le Manteau que vous me voiez là. Je fus à Amſterdam, où je mis la plus grande partie de mon argent en Livres de contrebande, tous des plus drôles. Je fus ſans façon dire la Meſſe chez les Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, qui me donnerent des Lettres de recommandation pour Paris. J'avois pris un Garçon Tailleur pour mon Valet, que j'avois fait habiller bien propre avec un chapeau bordé d'or. En ce bel équipage je fus chez nous, où ma Famille fut bien aiſe de me revoir, ſi glorieuſement au deſſus de mes affaires, malgré mes envieux. Je jurai à tous mes Amis qu'ils ne me reverroient jamais que je ne fuſſe Evêque, & que j'en ſçavois bien les moiens. C'étoit à qui me feroit careſſe, & ſi j'avois eu quatre corps, ils auroient été bien emploiez avec mes Anciennes Connoiſſances. Enfin j'arrivai à Paris, où en vendant mes Livres je poſtulai de l'emploi. J'allois aux Tuilleries, au Palais Roial, au Luxembourg mes poches pleines de Livres, & je les remportois toû-

toûjours pleines d'argent. Un petit Livret qui ne m'avoit couté que quatre ſols en Hollande, je le revendois juſques à trente & quarante ſols aux Badauts de Paris. Je m'en fus bien tôt deffait. Je donnai un Catalogue de ceux que j'avois aux Curieux, & j'envoiai mon Valet leur porter mes Livres dans leur Maiſon. Outre cela j'avois mes Meſſes qui alloient rondement leur petit train. Mr. l'Abbé Manoury dans le Palais, & Mr. l'Abbé de Tiſi s'emploierent pour moi. Enfin je mis tant d'Amis en Campagne, que Mr. l'Abbé Coupar Aumônier des Gardes du Corps, me fit entrer Aumônier dans le Regiment de Cavalerie de Marivaux qui s'en alloit en Allemagne. Mr. l'Abbé de Colibeaux qui demeuroit chez Mr. le Curé de St. Paul, m'avoit voulu faire entrer Aumônier chez Mad. la Ducheſſe des Diguieres; mais j'avois mes raiſons pour n'en rien faire: ce n'étoit pas là le chemin de l'Evêché. Enfin je partis pour aller joindre le Regiment ſur le Rhin, qui étoit à Scheleſtad. Mais je priai Mr. l'Abbé Rolet & mes autres Amis, qui ſeuls ſçavoient mes affaires, de les bien cacher à tout le Monde, & ſur tout à mon Valet, que j'avois battu & jetté dehors; parce qu'il faiſoit du pair à Compagnon avec moi. J'avois même prié Mr. l'Abbé Rolet qui lui avoit promis de lui faire donner par Mr. Brunet de Rancy fermier General, une Commiſſion d'Archer de Gabelles de n'en rien faire, parce qu'il avoit eu l'inſolence de me menacer, même en ſa preſence de m'en faire.

faire repentir, & qu'il en ſçavoit bien les moiens. Quand je fus une fois reçu & aneré dans le Regiment, la maniére familiére avec laquelle je vivois avec les Officiers, m'eut bien-tôt attiré l'amitié de tous, juſque du moindre Cavalier. Je leur donnois l'abſolution tout d'à cheval. C'étoit à qui me regaleroit. Quand un beau matin du 27. Janvier 1702. par un vendredi jour qui m'a été toûjours funeſte, on me vint arrêter de la part du Roi; & aprés s'être ſaiſi de toutes mes hardes, ſur tout de mes Livres & de mes papiers, l'on me mit en Priſon.

Jamais je ne me ſuis cru ſi près de ma fin que ce jour là, car s'ils m'avoient ſaiſi deux heures plutôt, ils m'auroient trouvé des Lettres qui n'étoient pas de paille, & dont heureuſement j'avois brûlé les originaux un moment auparavant. L'on me mit tout au haut d'une Tour dans un petit trou, où pour tout meuble, il n'y avoit qu'une chaiſe de paille; j'avois là tout le temps de faire des reflexions. Sans doute, diſois-je mes Lettres ont été interceptées: adieu l'Evêché; l'Egyptienne aura menti pour le coup. Mais ce qui me conſole, c'eſt que ſi je ſuis pendu, ma Famille n'en ſçaura rien. J'avois paſſé une bonne partie de la journée ſans manger; quand l'après-midi une petite Fille vint me demander, ſi je voulois manger quelque choſe, que j'euſſe à lui donner de l'argent. J'avois encore pour tout bien vaillant un Louis d'or, que je lui donnai, & je lui demandai du lait bouilli, qu'elle me fit paier quinze ſols. Je paſſai la nuit aſſis

aſſis dans ma chaiſe, où il ne me tenoit de dormir, pour pluſieurs raiſons. Le lendemain au matin 28. Janvier, un ſamedi à la petite pointe du jour, on vint me dénicher, pour me faire monter à Cheval. Il y avoit un des Gardes de Mr. l'Intendant de Strasbourg, qui donnoit ordre à tout, qui gronda bien, quand il ſçût qu'on ne m'avoit pas donné ni feu, ni lit. Il y avoit deux Compagnies de notre Regiment qui m'attendoient en Haie à Cheval à la Porte de la Priſon. Quand les Officiers & Cavaliers me virent tout pâle & deffait, ils ſe mirent à baiſſer les yeux, & étoient tous triſtes; & moi je me mis à pleurer, quand je vis qu'on m'amenotoit, & qu'on me lioit les jambes avec une chaine de fer par deſſous le ventre du Cheval, & en ce bel équipage le Garde, & les deux Compagnies me menerent à Strasbourg, tout droit giter à la Priſon, tout au haut d'une Tour, d'où je découvrois bien loin ſur le Rhin. Le Garde de Mr. l'Intendant me traita bien par le chemin, & me nourit à bouche que veux tu? mais il ne me laiſſoit parler à perſonne, ce qui me fit croire que la méche étoit découverte. On me donna un bon lit dans la Priſon, & bien à manger, & à boire de bon vin du Rhin.

Dès le lendemain au matin ſur les 8. heures l'Intendant de Strasbourg m'envoia querir par le même Garde, & une Compagnie d'Infanterie qui marchoit en haye à côté de moi, & qui ne ſouffroit à perſonne de m'approcher. Je trouvai l'Intendant

dant dans une Sale devant beau feu, avec ſon Secretaire & trois ou quatre autres. D'abord qu'il me vit : Hé bien Mr. l'Abbé me dit-il, n'êtes vous pas un honnête Homme, un bon Sujet & un bon Prêtre, de contrevenir, comme vous avez fait, aux ordonnances de votre Roi, le meilleur Prince & le plus Clement qui fut jamais pour ſes Sujets, qui ne devroient le regarder qu'avec des yeux d'admiration ? Je commençai à reſpirer, quand je vis que ce n'étoit que cela ; car ſi il m'avoit laiſſé parler le premier, j'allois me jetter à genoux, demander pardon à notre bon Roi, & me decouvrir moi-même. Alors je lui dis, Monſeigneur il eſt bien vrai, que j'ai griévement contrevenu aux ordonnances du Roi ; mais il me l'a pardonné, & Mr. Tallard, & le R. P. la Chaiſe en ſont de bons témoins. J'ai été ſix ſemaines au Seminaire de St. Lazare pour le fait, où j'en ai fait une rude penitence. Mr. l'Abbé expliquez vous mieux, dit-il, je ne vous entens pas. Je veux dire Monſeigneur, qu'étant Curé de Lery en Normandie, je fis pluſieurs mariages contre les ordres du Roi, qui me firent abandonner ma Cure, & je paſſai en Angleterre, où j'eus la foibleſſe d'Apoſtaſier. Mais je fus trouver l'Aumônier de Mr. Tallard à Londres, qui me reconcilia à Dieu, & ſon Maître au Roi. Il me donna des Lettres de recommandation pour le R. P. de la Chaiſe, pour rentrer dans ma Cure ; mais comme ce benefice étoit rempli, j'ai été chercher

de

de l'emploi ailleurs ; & enfin j'ai été fait Aumônier du Regiment de Marivaux. Alors il ſe tourna vers ſon Secretaire. Il faut, dit-il, recommencer le Préambule de notre Procès verbal. Voici un fait qui le mérite bien, & un Homme plus coupable, que nous ne le croions. La fiévre me penſa prendre, & je ne doutois plus, que ia mine ne fût éventée. J'allois de ce coup là me jetter à ſes genoux, & lui avouer mon petit fait, quand il me dit : N'eſt-ce pas vous, qui avez vendu des Livres defendus à l'Abbé Rolet, Precepteur des Enfans de Mr. Brunet de Rancy, Fermier General, & à un Médecin nommé la Saulais? N'eſt-ce que cela, dis-je en moi-même? Monſeigneur, lui dis-je, j'avois acheté par curioſité quelques Livres en Hollande, & comme j'étois bien aiſe de m'en deffaire, & d'en ravoir mon argent, je les leur ai redonné pour le prix qu'ils me coûtoient. C'étoient des Livres fort curieux vraiment, dit-il, & dont le ſeul Titre vous devoit faire horreur, ſi vous aviez été un bon François ; mais vos Mariages contre les Ordonnances de Sa Majeſté font aſſés connoître que vous n'avez jamais été qu'un très méchant & infidelle Sujet. Ah ! Monſeigneur, lui dis-je, j'aime notre bon Roi, plus que ma vie, & j'aimerois mieux mourir, que de lui déplaire : mais vous même, qui êtes un de ſes Miniſtres, ſi vous vous étiez trouvé, comme moi, en Hollande, auriez vous pu vous empêcher d'acheter, & de lire de ſi drôles de Livres? &

tous

tous les Miniſtres de France ne les ont-ils pas dans leurs Cabinets, auſſi bien que le Chancelier, les Premiers Preſidents & autres Officiers de Sa Majeſté ? Ne ſçavez vous pas, dit-il, que vos beaux & drôles de Livres ſont la cauſe que l'Abbé Rolet, & la Saulais ſont à la Baſtille ? Non, Monſeigneur, lui répondis-je, & je plains le pauvre Mr. de la Saulais, car jamais il n'en a eu que trois, & tous des plus mediocres. Pour l'Abbé Rolet, il en a eu bon nombre. Cependant, reprit il, leur arrêt a été mis ſur la Gazette; ne l'avez vous pas lûe ? Non Monſeigneur, ſi je l'avois lûe, lui dis-je, vous ne me tiendriez pas dans vos priſons, j'aurois bien-tôt paſſé le Rhin. Cependant il y a été ſi bien mis, reprit-il, qu'en voilà l'article couché ſur la Gazette; tenez liſez là. Je le lus à ma confuſion. Après il me démanda, ſi je n'en avois pas donné à d'autres ? Non Monſeigneur, lui dis-je. Quelle impudence, reprit-il, comme ſi nous ne ſçavions pas bien, que vous en avez aporté une quantité prodigieuſe de Hollande, & que vous les debitiez aux Tuilleries, au Palais Roial, au Luxembourg, & que vous & votre Valet les portiez vendre par les Maiſons ! Quand il m'eut dit cela, je me jettai à genoux, & je lui demandai pardon, en pleurant, & je le priai de m'obtenir ma grace de notre bon Roi. Vous meriteriez, dit-il, que je vous fiſſe pendre tout à l'heure; mais remerciez Dieu de ce que vous avez affaire à un Roi Clement, & qui

& qui n'aime pas à répandre le ſang. Après cela il me fit paſſer dans une autre Chambre, où je fus plus de trois heures avec ſes Gardes, & d'autres Gens, qui me dirent que mes affaires alloient bien, puiſque Monſeigneur l'Intendant m'avoit parlé comme cela; que c'étoit un bon & honnête Homme, qui ne tiroit pas les choſes à la rigueur. Après cela Monſeigneur l'Intendant me fit rentrer, pour me lire le procès verbal qu'il alloit envoier à la Cour; qu'il n'avoit pas manqué de commencer par l'indulgence qu'avoit eu pour moi notre bon Roi, de me pardonner mes Mariages prohibez par ſes Ordonnances; non obſtant quoi j'étois retombé à faire un Trafic ſcandaleux & étroittement defendu de Livres diaboliques, que j'avois debitez par tout Paris, & dont l'Abbé Rolet, Chanoine d'Autun avoit acheté une quantité conſiderable: que pour le Medecin la Saulais, il n'en avoit eu que trois, tous des plus ſimples; & il m'ordonna de ſigner ce procès verbal. Ah! lui dis-je, Monſeigneur, vous me perdez, en le commençant par renouveler le pardon, que m'a accordé le bon Roi, dont il ne falloit point du tout faire mention. C'eſt, dit-il, pour mieux obtenir votre grace; qui vous a pardonné une fois, vous pardonnera bien deux; & ne voiez vous pas bien, que je finis par dire, que vous vous remettez à la Clemence du Roi, dont vous implorez la miſericorde. Après cela je ſignai, & il me renvoia

voia en Priſon, où je reſtai juſqu'au 26. Mars. Si j'avois ſçû que je devois venir à la Baſtille, je me ſerois ſauvé vingt fois pour une; car la Geoliére étoit devenuë amoureuſe de moi, & venoit tous les jours cauſer dans ma Chambre, & me contoit, que quoiqu'elle fût très aimable & qu'elle eût le plus beau corps de Femme qui fut jamais, comme elle vouloit me le prouver, que ſon Mari ne l'aimoit pas; qu'il n'avoit que du mépris pour elle, & me fit aſſez connoître, que ſi je voulois l'amener avec moi, elle me faciliteroit les moïens de me ſauver, & qu'elle emporteroit tout ce qu'elle avoit de meilleur. Que de l'autre côté du Rhin nous ſerions ſur les Terres de l'Empereur, où perſonne ne nous diroit rien. Que de la maniére dont elle s'y prendroit nous ne ſerions jamais découverts. Que toute ſa vie elle avoit eu volonté de ſe faire de la Religion Reformée, & que nous irions tenir Cabaret enſemble à Bâle, où en quelqu'autre bonne Ville. Il y avoit auſſi ſous ma Chambre une Troupe de jeunes Drôles condamnez d'aller aux Galéres, qui ne demandoient pas mieux que de ſe ſauver. Le jour la Geoliére me permettoit de les aller voir dans leur Chambre. Il y avoit entr'autres un grand Decouplé bien alerte nommé le Chevalier, qui étoit de Granville; en attendant la chaîne ils faiſoient une vie terrible, & chantoient & beuvoient du matin juſqu'au ſoir. Il ne tenoit qu'à moi de me ſervir de leur miniſtére pour mon évaſion; mais il étoit

étoit écrit que je devois venir à la Baſtille; & ma mauvaiſe Fortune me gardoit encore cette poire d'angoiſſe.

Enfin l'heure fatale arriva, qui fut un Dimanche 26 Mars au matin, que quatre Archers vinrent me prendre à la Priſon, pour m'amener dans ce deteſtable Colombier groſſir le nombre des Pigeonneaux de Mr. le Gouverneur. La Geoliére étoit toute éplorée, & me diſoit tout bas qu'il étoit bien emploié, que j'allaſſe à la Baſtille, puiſqu'il n'avoit tenu qu'à moi de me ſauver. Ils me monterent à cheval devant tout le monde, juſtement comme on ſortoit de la grande Meſſe, & me garoterent les mains, & me liérent les pieds par deſſous le ventre du Cheval. Mais le lendemain ils me laiſſerent libre, quand je leur eu promis, foi de Prêtre, que je ne m'échaperois pas. Cependant, en paſſant dans un bois, la tentation me prit: je ſautai du Cheval à bas, & je m'échapai dans le bois. Ils coururent après moi, me ratraperent, & me reliérent mieux que jamais. Ils me nourriſſoient comme un Pape: toûjours à nos repas ros & bouilly, & du vin à gogo. Je les priai de ne me plus lier; & je leur fis des ſermens terribles, que je ne m'échaperois plus; mais ils ne voulurent plus s'y fier. La nuit il y en avoit un qui couchoit toûjours avec moi, & qui s'attachoit une chaîne à la jambe, qui tenoit à la mienne, fermée d'un cadenas. Je fis le malade: je ne voulois plus manger; ce qui fit qu'ils me promirent de

de me detacher, quand nous entrerions dans les Villes. Je n'attendois qu'à paſſer ſur un Pont, pour me jetter dans l'eau, & comme je nage comme un poiſſon, je me ſerois bien-tôt ſauvé. Mais je croi qu'ils s'en doutoient; car quand nous paſſions par deſſus un Pont, ou quelqu'autre endroit périlleux, ils me faiſoient toûjours marcher au milieu d'eux quatre. Enfin nous arrivâmes à la Baſtille un Jeudi 6. Avril 1702: où les Gardes me prierent de rendre un bon témoignage du bon traittement qu'ils m'avoient fait par le chemin; ce que je fis éloquemment. En effet ils me donnoient tout ce que je voulois, & hors la liberté, rien ne me manquoit.

D'abord en arrivant dans ce maudit gouffre, on me mit à la premiére Chambre de la Tour du Treſor; mais je n'y fus que deux jours. Après on me mit à la troiſiéme de la Chapelle, où je fis une Pénitence toute des plus rudes: ce fut là que je me donnai la diſcipline de la bonne maniére, ainſi que je vous l'ai raconté. Comme en entrant ils ne m'avoient pas fouillé, croiant aparemment que je l'avois été à Strasbourg, j'avois beaucoup de papier blanc ſur moi, & mon écritoire que je conſervai. J'écrivis ma Confeſſion générale d'un bout à l'autre bout: il y en avoit une belle Kirielle. Je la cachai dans un trou, en attendant le Confeſſeur, que je demandois tous les jours, ſans pouvoir l'obtenir. Et bien m'en prit d'avoir mis ma Confeſſion dans ce trou; car au bout de quelque temps, on

me vint viſiter, & après avoir pris mon papier, & mon écritoire, ils me tournerent toutes mes poches; me prirent quarante ſols que j'avois, que la Geoliére de Strasbourg avoit fourré dans ma poche, en me diſant adieu, & en m'embraſſant, & me remenerent dans la premiére chambre, où j'avois été en arrivant. Au bout de huit jours, ils m'en retirerent, pour me remettre dans la troiſiéme de la Chapelle, où j'avois caché ma Confeſſion, qui me tenoit terriblement en cervelle: car enfin, ſi elle étoit tombée entre les mains des Officiers, j'étois perdu ſans reſource. Je trouvai dans cette chambre un Kouakre Anglois, qui s'appelloit Mr. de Brunsfields, un des plus beaux eſprits du Monde. C'étoit un Médecin de la Reine d'Angleterre, Femme du Roi Jacques. Il l'avoit ſuivie en France, & c'étoit pour la troiſiéme fois qu'il étoit à la Baſtille, pour avoir dit trop ſincérement ſa penſée; Il avoit aſſiſté aux couches de la Reine en Angleterre, & à St. Germain; & il lui tenoit une des mains, en qualité de ſon Médecin, pendant qu'elle acouchoit. Quand j'entrai avec lui, il avoit la tête liée d'une ſerviette toute enſanglantée. Ru l'avoit battu, & lui avoit caſſé la tête d'une chaiſe. Nous eumes bien-tot fait connoiſſance: il me conta toutes ſes avantures. Il avoit prêté tout ſon argent au Roi Jacques, & à la Reine ſa Femme. Il a une belle Femme & une belle petite Fille de dix ou douze Ans, qu'il m'a promiſe en mariage. Je l'ai vûe bien des fois, car la Mere & la Fille

Fille venoient le voir ſouvent à la Baſtille, & après cela elles ſe promenoient ſur le Pont St. Antoine, & dans la Place, pour que je les viſſe. Nous l'interrompîmes pour lui dire, que nous les avions vües bien des fois auſſi; & que nous nous étions bien doutez, qu'elles avoient quelqu'un à la Baſtille, par l'attachement qu'elles avoient à la regarder. Ce n'étoit qu'à moi qu'elles en vouloient, dit-il; car elles avoient déja parlé à Mr. Brunsfields quand elles venoient là. N'ai-je pas une gentille petite Maitreſſe? Oui, lui dit Mr. Linck, mais quand vous ſeriez en état & Maître de l'épouſer, vous ne le pourriez, quand à preſent: ce n'eſt qu'un Enfant. Vous ſeriez bien ſon Pere. A vieux Chat, tendre Souris, reprit-il: & puis je ne ſuis pas dehors, ni ne ſommes pas tous deux en Angleterre, même je ne ſçai en quoi conſiſte ſon bien je veux voir clair, & ne me pas marier comme un ſot. Et que devient l'Evêché Mr. l'Abbé, repris-je. Patience, tout aura ſon temps, répondit-il, il eſt des Evêchez en Angleterre, auſſi bien qu'en Allemagne. Oui, dis-je, mais ce n'eſt pas pour les Kouakres; ils en ſont exclus. Monſieur, reprit-il le Roi peut tout; & ſi il rentre dans ſon Roïaume, comme cela eſt indubitable, ainſi que le Kouakre me l'a fait voir, comme un & deux font trois; la Mere du jeune Roi, pourra bien l'obliger à donner un méchant Evêché, pour recompenſer un Homme qui leur a ſacrifié tout ſon bien; car ſans l'Evêché, adieu juſqu'au revoir: en-

core un coup je ne ferai rien ſans voir bien clair. Je compris bien-tôt, par ces raiſonnemens, qu'outre la bêtiſe naturelle & inherante, il y avoit bien du derangement dans ſa cervelle. La premiére choſe que je fis après l'avoir embraſſé, continua-t-il, & lui avoir offert mes petits ſervices, ce fut d'aller promptement voir en mon trou, ſi ma Confeſſion y étoit encore: mais je fus bien étonné & bien penaut, quand je ne l'y trouvai plus. Que cherchez vous, me dit-il, M. l'Abbé? je vous vois tout inquiet. Rien, lui répondis-je. Monſieur, dit-il, n'eſt-ce pas votre Confeſſion? n'en ſoiez pas en peine; c'eſt moi qui l'ai trouvée. En vérité où eſt votre diſcretion? n'eſt-ce pas aſſez que de demander pardon à Dieu, ſans declarer vos péchez aux Hommes? Si cela étoit tombé entre les mains des Officiers, où en étiez-vous? & ſi vous aviez lu cette belle Confeſſion à l'Aumônier, ou au Jeſuite, vous étiez ici tout au moins pour le reſte de vos jours; car c'eſt la même choſe que ſi vous l'aviez revelée à Mr. d'Argenſon. Ils n'oſeroient, ſur peine d'être brûlez vifs, lui dis-je. Ils ne ſont pas brûlez vifs, reprit-il, & ils le font tous les jours: j'en ſçai des exemples, continua-t-il, ſi terribles, que cela fait horreur. Après il me lava de la belle maniére la tête ſur toutes mes fredaines. Penſez vous de bonne foi, me diſoit-il avec une charité paternelle, aller jamais en Paradis, à moins que de verſer une Mer de larmes? Après tout, au fond, lui dis-je,

je

je n'ai fait tort qu'à moi-même : je n'ai tué, volé, ni brûlé. Quoi ! reprenoit-il ce n'eſt faire tort qu'à vous même, que de corrompre quaſi toutes les Femmes, & les Filles d'une Paroiſſe ? d'en prendre d'autres par violence, & d'emprunter, pour ne jamais rien rendre ? Vous êtes damné pauvre Homme ! ſi vous ne faites une pénitence proportionnée à vos crimes. C'eſt bien mon intention, lui dis-je, comme vous l'avez pû voir par ma Confeſſion. Cette Confeſſion là eſt un nouveau crime, reprit-il ; c'eſt ſur la dureté de votre cœur qu'il la faut graver, avec des larmes de ſang. Enfin il me catéchiſa de la belle maniére. Quelques jours après que nous fumes enſemble, ſa femme aporta un ordre de Mr. de Pontchartrain, qui enjoignoit au Gouverneur de lui faire voir ſon Mari : il n'y avoit pas à balancer. Comment faire pour empêcher, qu'il ne lui contât ſes griefs ? Il avoit actuellement deux trous à la tête, que Ru lui avoit faits, pour s'être plaint de ce qu'on le faiſoit mourir de faim. Enfin Corbé monta à notre Chambre, pour lui dire, qu'il alloit voir ſa Femme, & ſa Fille ; mais que Mr. le Gouverneur le prioit, de ne pas dire ce qui s'étoit paſſé & que s'il ne ſe plaignoit pas, il lui rendroit tous les bons ſervices qui dependroient de lui. Il avoit amené avec lui le Capitaine des Portes, le Chirurgien, & Bourgouin qui flaterent bien le bon Kouakre, pour l'engager à ne pas ſe plaindre. Ils firent ce qu'ils purent pour lui faire ôter la ſerviette

qu'il avoit à la tête, & prendre ſa perruque, mais il ne le voulut jamais. Après bien des allées & des venües, ils le firent à la fin deſcendre, ſur les trois heures après midi, dans la Sale, où ſa Femme l'attendoit depuis neuf heures du matin : il eſt vrai que le Gouverneur l'avoit ſplendidement fait dîner avec lui, & ſa Fille auſſi. D'abord que ſa Femme le vit en ſi bel équipage, elle ſe mit à pleurer, & lui dit : eh quoi ! mon Mari, on me dit que vous faites ici le mauvais. Et bon Dieu ! qu'eſt devenu votre douceur ordinaire ? & vous impatientez-vous, parce que Dieu vous afflige ? Non ma Femme, dit-il, l'on vous trompe : l'état où vous me voiez, eſt une preuve du contraire. Allez trouver la Reine, je vous en conjure, & je vous l'ordonne, & dites lui, que ſi elle ne me retire d'ici, c'eſt fait de moi : l'on m'y fait mourir de faim, & quand je m'en plains, l'on m'aſſomme ; en peu de mots voilà la vérité puis qu'on me force à la dire. Aparemment que je vous vois pour la derniére fois, & en diſant cela il l'embraſſa, & ſa Fille, qui fondoient toutes deux en larmes. Sa Femme s'évanouit, quand il ſortit de la Sale. Dès le lendemain on nous mit tous deux dans la premiére Chambre de la Bertaudiére, qui eſt un Cachot clair. Voilà, dit-il, pour me punir d'avoir dit la vérité : mais je ſuis certain de ne pas demeurer quinze jours dans ce trou, ou que j'y demeurerai toute ma vie. En effet nous entrâmes dans cette Chambre le 27. Août,

& il

& il eſt ſorti de la Baſtille le 20. Septembre de l'Année derniére. C'eſt le plus bel eſprit du Monde. Il a trouvé le ſecret de faire aller un Vaiſſeau de Guerre contre vent & marée : il en a fait l'épreuve au deſſus de Conflans, devant Mr. de Pointis, qui a dit au Roi, que c'étoit la plus belle découverte du Monde. Il ſçait toutes les particularitez de la Baſtille ſur le bout du doigt, & il ne tient qu'à lui de faire pendre le Gouverneur & tous ſes Satellites. Il tenoit quaſi les Longitudes & le Mouvement perpetuel, quand on l'arrêta. Il a trouvé le ſecret d'aveugler toute une Armée. C'eſt le même dont ſe ſervit St. Paul devant le Proconſul Serge Paul, pour aveugler le Faux-Prophéte. Il fait donc des miracles, lui dis-je ? Bon ! il fait tout, me dit-il, hors la fauſſe monnoïe ; encore la feroit-il bien, s'il vouloit. C'eſt un Homme incomparable.

Après qu'il fut parti, je fus mis avec Mr. le Baron de Pokenet de Vienne, Homme de qualité & très-bien fait, qui a été au Service de l'Empereur, en qualité de Lieutenant Colonel d'un Regiment de Cavalerie ; & après l'Empereur l'avoit donné au Roi Guillaume pour commander ſes Armées, comme un Officier bien entendu au métier de la Guerre. Et comme il aimoit paſſionnement la France, où il avoit ſervi étant jeune dans les Mouſquetaires, il y repaſſa après la Paix de Ryſwick. On l'a arrêté, comme Etranger il y a environ cinq ou ſix mois. Son plus grand crime eſt

qu'il étoit ſaiſi des Eſtampes gravées à Amſterdam contre le Roi, qui feroient crever de rire, car je les ai vuës toutes d'un bout à l'autre. Nous ne nous ſommes jamais pu accommoder Mr. le Baron de Pokenet & moi; car il diſoit qu'il n'avoit jamais vu de François ſi mal-bâti que moi, que je ne ſçavois pas vivre; que je n'étois qu'un Ruſtre & un Pitaut. Et moi je lui diſois qu'il n'étoit qu'un Gredin, un Cocher, & un Bâteleur; il n'avoit qu'un liard ſur lui, quand il fut arrêté, parce qu'il avoit perdu tout ſon argent le ſoir precedent avec des Dames, où il alloit jouer. Il eſt vrai qu'il a des habits magnifiques, & les plus belles dentelles du Monde, fines comme les cheveux. Il a un Manteau de veloux rouge tout brodé d'or, qui a coûté cinq cens écus. Il n'étoit pourtant pas ſi bien nouri que Mr. Conſtantin, quoiqu'il fût à la groſſe bouteille; & il me faiſoit acroire, qu'il n'avoit pu voir ſon Valet de Chambre, ni ſes Laquais depuis qu'il avoit été arrêté: mais je le croîs bien, car il en avoit autant que Titou, pas plus que ma Grand-Mere. Il y a huit jours que Mr. d'Argenſon le fit deſcendre: il ſe jetta à genoux devant lui, le conjura d'avoir compaſſion d'un Homme de qualité très-innocent, & que le ſeul plaiſir de demeurer dans Paris rendoit malheureux. Hier au matin on le fit ſortir d'avec moi. Je le crois dehors de la Baſtille, car on vint querir toutes ſes hardes, qui étoient dans notre Chambre, & moi trois heures après on m'amena ici. Et voilà le Gail-

Gaillard! Allons trinquons; j'ai aſſez parlé pour boire.

Aſſurement Mr. l'Abbé, & vous nous avez raconté des choſes étranges, lui dis-je. Mais permettez-moi de prendre votre parti contre vous-même. D'où nous connoiſſez vous Monſieur & moi, pour nous faire des confidences telles que celles que vous venez de nous faire? Palſangué, je vous ai déja dit, que j'ai le cœur ſur le bord de mes lévres, dit-il en m'interrompant, & que je ſuis franc comme l'oſier. Patience Mr. l'Abbé, lui dis-je, écoutez-moi, je vous prie avec autant de tranquilité & d'attention, que j'en ai eu pour vous. Un aveu indiſcret & téméraire ne ſe doit pas appeller ſincérité. Nous connoiſſez vous encore un coup, aſſez, pour en moins de vingt quatre heures qu'il y a que vous êtes avec nous, nous rendre les Arbitres de votre vie? Car enfin, ſi nous étions auſſi indiſcrets que vous, pardonnez moi ce terme, où en ſeriez vous? Que vous ai-je donc dit, Meſſieurs? reprit-il. Aſſez, lui dit Mr. Linck, pour vous envoier à la Grève, ſi nous n'étions pas Monſieur & moi d'auſſi honnêtes Gens que nous le ſommes, Mr. l'Abbé continuai-je, vous ne nous avez rien dit, & pour moi j'ai tout oublié, quand vous m'auriez caſſé un bras, je ne m'en ſouviendrois pas pour vous faire du mal: mais ſi jamais vous êtes mis avec quelques autres Priſonniers, ayez un peu plus de diſcretion, & gardez vous bien d'avoir la langue ſi légére. L'Evêché qu'on vous a promis, pourroit bien vous faire don-

ner une Mytre de papier, plutôt que celle en broderie, qui vous a fait tout hazarder pour l'obtenir, & après laquelle vous ſoupirez ſi ardemment & de ſi loin. Voilà pour ce qui regarde votre corps; & pour votre ame Mr. l'Abbé, helas! penſez-vous ſans trembler au funeſte état où vous êtes reduit? Vos péchez accumulez & multipliez par deſſus les cheveux de votre tête, ont éteint en vous juſqu'à la moindre étincelle de votre Foi. Quelle vie a été la votre? comment reſtituer l'honneur à tant de Femmes & de Filles que vous avez corrompues? Vous vous êtes ſervi de votre Miniſtére, non pas pour édifier, mais pour détruire; non pas pour retirer vos Brebis du bourbier, mais pour les y plonger d'une maniére execrable. Leur Confeſſion vous a découvert leurs ſecrets, & leurs foibleſſes, dont vous vous êtes ſervi, pour les livrer aux paſſions les plus ſcandaleuſes & les plus criminelles. Quel Paſteur, qui devoroit ſes Ouailles! Comment reſtituer cet argent, que vous avez emprunté ſi légérement à vos Paroiſſiens pour fournir à vos debauches? cette reputation que vous avez par malice ravie aux Recolets? Car, quoique la plupart de ces Moines ne valent guére mieux que vous, du moins ils ont ſoin de ſauver les aparences. Et encore bien que vous aiez volé des Voleurs, puiſqu'eux mêmes, en gueuſant comme ils font, volent les véritables Pauvres, je croi que vous êtes en obligation de leur reſtituer ce que vous leur avez volé; comme eux mêmes ſont obligez de reſtituer au Pauvres ce qu'ils

leur

ſeur volent tous les jours. Vous avez empêché Mr. Dapoigni d'épouſer une Demoiſelle que vous aviez corrompüe, non pas, parce que l'honneur de ce Cavalier y étoit intéreſſé, mais par un principe de jalouſie; comment pourrez vous jamais reparer le tort que vous avez fait à cette Demoiſelle? comment reparer celui que vous avez fait à votre Couſine Babeth de la Feuillée, à la Marchande de dentelles? Au lieu de l'épouvanter par une feinte viſion du Diable, ſi vous euſſiez ratifié le mariage que devant Dieu vous aviez contracté avec elle, combien ſeriez-vous plus heureux que vous n'êtes aujourd'hui? Vous n'avez fait vœu de renoncer au mariage, & de garder la continence, que pour enfreindre les Loix les plus ſacrées du mariage, & vous plonger dans toutes ſortes de diſſolutions. Vous n'avez plus de Religion, parce que vous en avez ſappé tous les fondemens, rejetté la grace, & éteint dans le debordement de mille impuretez le Flambeau de votre Foi, que vous ne pouvez plus ralumer, qu'en tirant de ſincéres ſoupirs du plus profond de votre cœur. Dieu ne vous a mis dans cette Priſon, que pour rentrer en vous même, & retourner à lui par une Pénitence auſtére & conſtante. Mais l'eſſentiel de la Pénitence, c'eſt une douleur parfaite, une horreur abſolüe du péché, & une reſolution ſincére de ne plus le commettre. Si ce ne ſont pas là vos ſentimens, M. l'Abbé, toutes ces macerations, ces jeunes, ces flagellations ne ſont que de fauſſes aparences, & les preludes de l'affreuſe

Pénitence que l'Impénitent fera pendant une éternité, ſans jamais flechir la divine Miſericorde. Pardon Mon cher Mr. l'Abbé, ſi je vous parle avec tant de liberté, mais je vous trahirois, & moi auſſi, ſi je vous déguiſois mes véritables ſentimens. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous bénir par ſa grace, & de vous rappeller des tenèbres à ſa véritable lumiére. Et la, la Monſieur, dit-il, ſi je péche, ce n'eſt pas par ignorance; j'ai deux bons yeux, Dieu merci, & je ſçai mon Catéchiſme, comme mon Paternoſter: mais c'eſt ce diable d'aiguillon de la chair, qui regimbe, comme dit le grand St. Paul, & ſans le ſexe Feminin j'aurois été un des grands Saints du Paradis. Le vice a pris nature en moi, & il faut que j'aille à Ville-Dieu pour me faire refondre. Ah! mon cher Monſieur, croiez-moi, repris-je, vous ne trouverez jamais un meilleur creuſet que la Baſtille. Sans Alchimie, un cœur qui entre tout d'airain, de fer, & de plomb dans cette fournaiſe, ſera bien-tôt changé en or très-pur, s'il veut le plonger dans les eaux de la grace, & l'embraſer du feu d'une ardente charité. Il n'a qu'à pleurer & prier: Dieu ne tardera pas à l'exaucer, & à lui faire ſentir les effets de ſa toute-puiſſance.

Ru vint aporter notre ſoupé, qui interrompit notre morale, dont l'Abbé ne fut pas fâché. Avoüez moi le fait, dit-il, Monſieur, nous avons tous deux aſſez parlé pour faire une pauſe; & l'entracte que nous allons faire, eſt un bon vehicule à la contrition:

tion : car j'ai toûjours oui dire aux plus anciens de ma Paroiſſe, que ventre affamé n'a point d'oreilles. Mettons nous à table, & après nous prierons Dieu de nous pardonner nos fautes ; & puis vivat.

Il ne ſejourna pas longtemps avec nous ſans nous donner des preuves infaillibles, que l'on nous avoit donné pour compagnon un des plus méchants Hommes qui fût ſous le Ciel. Tout groſſier, fou, & brutal qu'il étoit, c'étoit un fourbe très-pernicieux : il avoit des fineſſes diaboliques. M. Linck ne le pouvoit plus ſuporter. Il n'y avoit point de ſortes de ruſes qu'il ne pratiquât pour nous brouiller M. Linck & moi. Il me tiroit à part quand M. Linck étoit occupé à la priére ou à l'étude, pour me faire un faux raport de lui, & faiſoit le ſemblable contre moi auprès de M. Linck, quand il en trouvoit l'occaſion. Voiant qu'il n'y pouvoit reüſſir, il inventa tous les artifices que ſa malice pouvoit lui ſugerer pour nous chagriner. Quand il nous voioit occupez à écrire, il ſe mettoit à chanter ou à faire quelque ſingerie groſſiére. Il s'aviſa de contrefaire le malade, pour ſe faire donner des Médecines. Ce fut le commencement declaré de ſa folie outrée. Il ſe mettoit à genoux devant nous, pour nous prier de demander M. Linck & moi chacun une Médecine, il en demandoit auſſi une, & prenoit malgré nous toutes les trois dans un même matin. S'il avoit été moins robuſte, il ſe ſeroit indubitablement fait crever. Un jour il en prit en ſi grande quantité, & qui

malheureuſement étoient ſi violentes, que je cru qu'il en mouroit, par les efforts extraordinaires qu'il fit & par haut, & par bas. Cependant, ſelon lui, jamais ſa Médecine n'avoit bien operé: il ſe plaignoit de n'avoir fait que cinq ou ſix pauvres petites ſelles. Tantôt il s'en prenoit à une Lecture faite avec trop d'aplication; tantôt à une plume qu'il avoit tranchée, ce qui lui avoit échauffé le ſang; tantôt à ne s'être pas aſſés couvert, & toûjours à n'avoir pas pris aſſés de Médecine, ce qui lui faiſoit redoubler la doſe. Le péril où il s'étoit trouvé par l'excès des Médecines, ne le rendoit pas plus circonſpect. Quand il avoit pris une quantité prodigieuſe de drogues, ſur tout il étoit fort declaré pour les Apoſémes: je lui en ai vû boire juſques à deux bouteilles de pinte chacune pour un matin; il ſe couvroit de toutes nos couvertures, & ſe faiſoit ſuer d'une maniére prodigieuſe. Il prenoit, pour faire évacuer tous ces remèdes, tout le boüillon qui nous étoit aporté pour tous les trois: outre lequel, il faiſoit boüillir toute la viande qui nous reſtoit, & qu'il avoit amaſſée quelque fois d'une ſemaine, dont il faiſoit encore d'autre bouillon, qu'il entonnoit dans ſon corps par deſſus l'autre. Je lui en ai vû le ventre ſi plein, qu'il étoit gros comme un tambour; & Mr. Linck regardoit comme un prodige de ne le pas voir crever. Ce n'eſt pas l'unique fou à qui j'ai vû faire ces mêmes extravagances, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire. Gringalet en a fait du moins autant. Nous nous trouvâ-

mes

mes ſi fatiguez de ſes folies, de ſes puanteurs, de ſes impertinences, & de ſes malices, que nous fîmes tout ce que nous pûmes auprès des Officiers pour nous delivrer de ce mauvais Prêtre. Mr. Linck offrit juſqu'à dix Louis d'or à Ru, pour le faire mettre ailleurs; mais vainement. Il y a de l'aparence qu'ils s'opiniâtroient à le laiſſer avec nous, dans l'eſperance de nous faire perdre l'eſprit auſſi bien qu'à lui, pour nous garder tous les trois dans leur maudite caverne, juſqu'à la fin de nos jours. Sorel écrivoit très ſouvent des billets aux Officiers, qui étoient bien aiſes aparemment de l'avoir pour leur eſpion dans notre Chambre. C'eſt de quoi nous eumes de fortes indices; comme on le va voir. Aïant apris que nous avions fait un trou dans notre cheminée, pour parler aux Priſonniers qui étoient au deſſous de nous, il ne nous porta point de repos, qu'il n'eût rouvert, malgré nous, ce même trou. Il s'efforçoit de nous perſuader qu'il les feroit parler, ce qu'ils ne manqueroient pas de faire, quand ils ſçauroient qu'il étoit Prêtre, puiſqu'ils auroient du reſpect pour ſon caractére: il avoit ſes vûes malignes. Son deſſein executé, il eut beau ſe nommer, les prier, les conjurer, les aſſurer qu'il avoit des choſes de la derniére conſequence à leur dire; il ne put jamais en tirer un ſeul mot. Il laiſſa le trou ouvert, aparemment par malice, ſans vouloir me permettre de le reboucher. Il écrivit un billet à ſon ordinaire, qu'il donna le ſoir à Ru. Dès le lendemain au matin, à la pointe du jour, le Major ne manqua pas de venir

nir dans notre Chambre, & d'aller droit au trou de la Cheminée, qu'il trouva tout ouvert, & enſuite à une autre niche, où ce bon Prêtre avoit caché un ferrement, que le hazard nous avoit fait trouver, & dont il avoit ouvert le trou. Grand bruit de la part du Major, dont le Curé paroiſſoit tout joïeux, & rioit de tout ſon cœur, croiant qu'il nous alloit voir traîner dans le Cachot. Ce que voïant Mr. Linck tout indigné; il dit au Major: n'eſt il pas vrai, Monſieur, que l'avis vous en a été donné de notre Chambre? eh bien je vous jure foi d'honnête Homme, que le trou a été ouvert par le même qui vous en a averti. Sur quoi, mon fidelle Paſteur ne put s'empêcher de ſe découvrir. En diſant foi de Prêtre, comme j'ai la main ſur ce Breviaire, cela n'eſt pas vrai; le trou étoit fait avant que j'entraſſe dans la Chambre. Oui fourbe impudent, reprit Mr. Linck, le trou étoit fait, & c'étoit moi qui l'avois fait, ſans en ſçavoir les conſequences; mais n'en aïant fait aucun uſage, puiſque ces Meſſieurs qui ſont là bas ne nous ont pas voulu parler, je l'avois parfaitement bien refermé: mais hier vous l'ouvrîtes, malgré nous, diſant que vous les forceriez à nous parler, par votre mérite perſonnel. Ils ne vous ont pas voulu répondre; & vous n'avez jamais voulu permettre à Mr. Conſtantin de reboucher le trou, ſous ombre qu'à la fin vous les feriez parler, mais pour en donner avis à Mr. le Major, par le billet que vous donnâtes hier au ſoir à Ru. Monſieur, continua-t-il, envoiez moi au Cachot, j'y conſens, j'y ſerai cent fois plus con-

content qu'avec ce mechant Prêtre. Le Curé faiſoit des ſermens execrables, pour proteſter, qu'il n'étoit rien de tout ce dont on l'accuſoit. Le Major, moins yvre qu'à ſon ordinaire, vint à mon lit, où j'étois encore tranquillement couché, ſans avoir ouvert la bouche, me demander gravement la vérité du fait, pendant que Ru rioit de tout ſon cœur. Je lui dis: Monſieur, ſi vous connoiſſiez bien Mr. Linck, vous rougiriez, ſans doute, de douter un ſeul moment de ce qu'il vous dit: & je ſuis très-certain qu'il eſt incapable d'un menſonge premedité. Le bon Curé ſe prit à pleurer, diſant que nous lui ſuppoſions ce crime, pour le chaſſer de la Chambre. Non, Monſieur le Major, repris-je, je vous conjure de l'y laiſſer, mais ſeul, & de nous conduire Mr. Linck & moi dans un Cachot, où nous nous eſtimerons plus heureux qu'avec Mr. l'Abbé. Mr. Sorel, lui dit le Major, tranquiliſez vous, & ſi vous me faites remonter ici une autre-fois, comptez que ce ſera pour vous conduire dans un lieu, où vous aurez tout le temps de vous repentir. Le Major alloit ſortir, lorſque prenant promptement ma Robe de Chambre, je courus à lui pour le conjurer d'executer nos demandes; pour l'attendrir & le forcer à ne pas nous refuſer, pendant que Mr. Linck l'arrêtoit, je courus à une bouteille d'excellent Ratafia, dont je lui verſai pluſieurs raſades. Il ne put tenir contre, non plus que Ru. Ils nous jurerent tous les deux, qu'ils perdroient leur nom, ou qu'ils porteroient le Gouverneur à nous rendre tous trois ſatisfaits, avant la fin du jour: mais

mais c'eſt à quoi ils ne penſerent plus, quand ils virent la bouteille bouchée, & qu'ils eurent refermé la Porte. Le Curé fit des ſermens execrables, pour nous affirmer ſon innocence, & nous perſuader que nous le ſoubçonnions à tort; ce qui redoubloit notre indignation & notre mépris.

Souvent après nous avoir dit mille injures, & nous avoir fait cent outrages, il ſe jettoit à genoux & nous demandoit pardon, & un moment après recommençoit ſur nouveaux frais. Il avoit l'inſolence de reprocher à Mr. Linck, qu'il étoit le Fils d'un Apothicaire, quoiqu'il ſçût, qu'outre qu'il étoit Docteur en Médecine, il étoit puiſſamment riche, comme le ſont la plupart des Apothicaires d'Allemagne. Oui, lui diſoit Mr. Linck, je ſuis le Fils d'un Apothicaire, & j'en fais gloire; mais d'un Apothicaire qui a dix Garçons dans ſa Boutique, dont le moindre ne voudroit pas s'abaiſſer à faire comparaiſon avec un miſerable, comme vous. Qui êtes vous? un pauvre Paiſan, qui a gagné une Cure à foüeter des Enfans, & faire peut-être encore pis, & qui l'a perdûe en corrompant ſes malheureuſes Brebis, & en méritant le feu. Ce bon Prêtre me faiſoit rire, quand il proteſtoit du plus grand ſerieux, que bien loin d'être Paiſan, il étoit Fils d'un bon Bourgeois de Village, qui ne païoit la taille que pour ſon divertiſſement; que ſon Frere étoit Fermier d'un Prince de l'Egliſe; & que pour lui, s'il avoit mieux pris ſes meſures, il avoit le pié à l'Etrié pour être Prince de l'Egliſe à ſon tour. Quel grand miracle! diſoit-il. Sixte V. qui n'é-

n'étoit qu'un Gardeur de Cochons, parvint bien il n'y a pas long-temps à être Pape : je ne ſuis pas de ſi bas aloi que lui ; je ſuis de chair & d'os tout comme lui ; & je n'ai pas moins de talens que lui, pour parvenir à cette Dignité ; ce qui me faiſoit ſouvenir de Balſac, qui dit dans une de ſes Lettres, qu'il n'y a ſi petit Preſtolet de Village, qui ne Papai-je.

Ses maniéres & ſa bêtiſe, qui nous avoient diverti dans les premiers jours, nous devinrent inſuportables dans la ſuite, par les circonſtances fâcheuſes qui en étoient inſeparables. Cent fois Mr. Linck auroit uſé de main miſe, pour châtier ſes inſolences, ſi je ne l'en avois empêché, en le priant de temporiſer. Il ſoutenoit les choſes du Monde les plus ridicules avec des entêtemens & des hauteurs inſuportables, & citoit les plus fameux Auteurs pour apuier ſes Abſurditez. Par exemple il maintenoit que St. Jean Batiſte avoit été preſervé de la tache originelle. Que Pharaon avoit abuſé de la Femme d'Abraham. Que Jacques Premier Roi d'Angleterre étoit Frere de Jacques Second. Qu'un Frippier, dans la pureté de la Langue-Françoiſe, s'appelloit un Chincherre ; qu'il l'avoit lu dans les Dictionnaires de Vaugelas, de Moreri, & de Furetiére. Je lui paſſois tout ; ce qui le faiſoit entrer dans des fougues terribles ; car ſouvent il ne diſoit des pauvretez que pour me donner matiére de le reprendre ; & ne me contrediſoit que pour avoir le plaiſir d'entrer en diſpute.

Dans le temps des Rogations, qu'il voioit af-

affluer à Paris toutes les Proceſſions des Villages circonvoiſins de cette grande Ville ; il entroit dans des extaſes qui le raviſſoient juſqu'au troiſiéme Ciel. Rien à ſon gré n'étoit plus majeſtueux qu'un Curé revêtu d'un Surplis, avec une étole au cou, un bonnet carré en tête, precedé de trois ou quatre autres Prêtres, & de quelques Enfans de Chœur, armez de Chandeliers d'argent, dont la peſanteur les faiſoit ſuer à groſſes goutes ; entre deux deſquels étoit une jeune Fille, portant un Cierge preſqu'auſſi gros qu'elle, tout garni de rubans de toutes couleurs ; le tout precedé de trois Paiſans revêtus de ſurplis par deſſus leurs houpelandes de revêche, dont l'un portoit la Croix, l'autre la Banniére, & l'autre deux petites cloches, qu'il accordoit au charivari du gros du corps, devant lequel couroient de jeunes Enfans. Après le Curé marchoient les hommes têtes nües, & enſuite les Femmes ; & toute la marche étoit fermée d'une Calvacade d'Anes & de Bouriques, ſur leſquels étoient montez des Vieillards, des Matrônes, & les moins diſpos du Village : tous ſouvent crotez juſqu'à l'échine hurloient les Litanies des Saints à ſe faire entendre d'une lieüe. Il nous faiſoit tout quitter pour venir admirer avec lui cette Pompe ruſtique, & nous en faire remarquer toutes les beautez. Mais il ne ſe poſſedoit plus, quand il voïoit aller la Proceſſion de St. Paul dans le Fauxbourg. Venez voir Mr. Linck, s'écrioit-il, vous qui êtes Etranger, la plus belle choſe qui ſoit au Monde, & faiſoit des geſtes, & tomboit dans des convulſions, qui ne ſe peuvent bien decrire. Voiez

Voïez, voïez la belle Banniére, qui d'ordinaire marchoit un quart d'heure devant la Proceſſion, portée par deux Hommes, precedée & ſuivie d'une multitude prodigieuſe de Canaille de toutes eſpèces, qui crioient de toute leur tête, comme des Bacchantes. Voïez la bien cette Banniére; elle eſt toute d'or: je ſçai qu'elle a coûté plus de trente mille écus: la Converſion de St. Paul y eſt brodée deſſus: voïez, ne diroit on pas que voila ſon Cheval qui s'échappe? Un jour, par parenthèſe, le vent donna dans la Banniére, avec tant de violence qu'il la renverſa par terre, auſſi-bien que les deux Hommes qui la portoient, l'un deſquels Ru nous aſſura en avoir été eſtropié pour le reſte de ſes jours. Voïez, continuoit notre Adorateur, la Croix qui eſt toute d'or maſſif, & les Chandeliers tous dorez. Contemplez le bel ordre de ces Prêtres qui marchent deux à deux. Quelle longue File! il y a peut-être, parmi eux le Fils de quelque Prince du ſang; toûjours je ſuis bien perſuadé, qu'il y a au moins des Fils de Ducs & Pairs & de Maréchaux de France, qui tremblent devant le Curé; & qui n'oſeroient avoir ſoufflé devant lui. Voïez le bien ce Curé; il a de la dentelle de plus de deux pieds de hauteur à ſon ſurplis: voïez ſon Chaperon de Docteur qu'il porte ſur ſon épaule: quelle gravité! Dame, Dame ce Curé là ne ſe troqueroit pas contre un Evêque! ſa Cure lui vaut plus de quarante mille livres de rente: il a tout affermé, & n'a retenu que la petite oye pour ſes menus plaiſirs. A tout cela Mr. Linck ne répon-

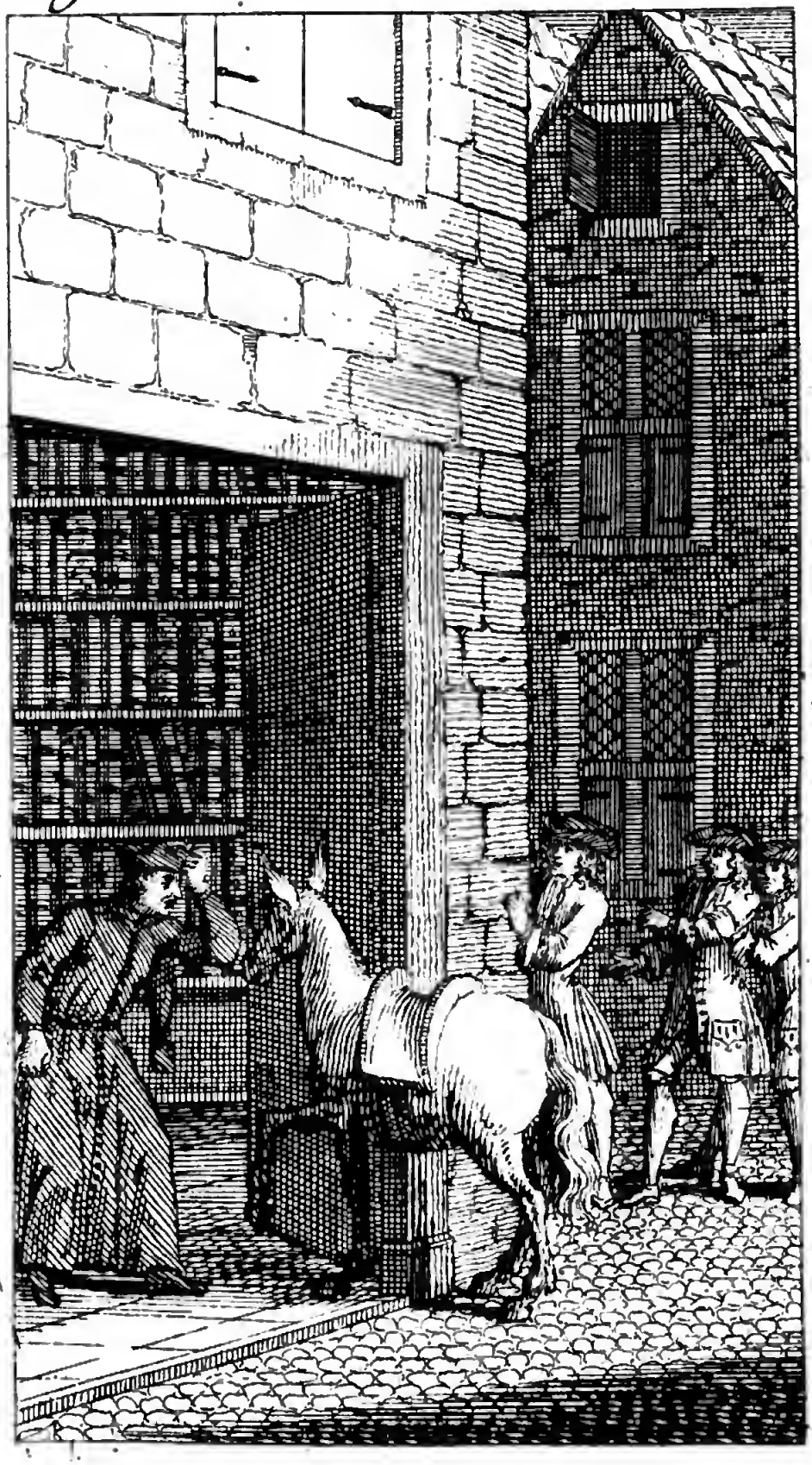
pondoit que par des éclats de rire ; & en tournant en ridicule ce qui faiſoit le raviſſement de mon Prêtre ; dont il entroit dans des fougues ſi furieuſes, qu'on eût dit qu'il étoit agité d'un malin eſprit.

Tous les jours il me faiſoit la grace de dire que j'avois mérité d'être brûlé vif ; que tout ce qu'il avoit fait, en comparaiſon de moi, ce n'étoit que des bagatelles ; parce que, pour lui tenir la promeſſe que je lui avois faite de lui conter mes Avantures, après qu'il m'auroit fait un détail des ſiennes, je lui avois fait part de quelques tours d'Eſpiégle que j'avois faits, lorſque j'étois Ecolier.

Je lui avois raconté qu'un jour, pour faire peſter le Prefet du Collége des Jeſuites de Caën, le P. Gautruche, le plus emporté, quoiqu'un des plus ſçavans de l'Ordre ; j'avois attaché à la porte de ſa Prefecture, où ce bon Vieillard étoit enfermé, l'Ane qui avoit apporté les Proviſions au Couvent, de leur Terre de l'Ebiſey, Maiſon de Campagne qu'ils ont à une lieüe de cette Ville, & que l'on avoit laiſſé pâitre dans la Cour du Collége, ſon bât ſur le dos, après l'avoir déchargé de ſes paniers. J'avois lié l'Animal aux oreilles prolixes de ſi près à la porte, qui s'ouvroit en dedans, que c'étoit une choſe impoſſible au Bon Homme de ſortir, ſans faire entrer le Docteur Bâté. J'attendois dans la Cour, avec d'autres Eſcarbillards de ma trempe, quelle ſeroit la cataſtrophe de cette Scène, lorſque l'on vint à ſonner la cloche qui appelloit le Prefet au Refectoir. Le Pere

tiroit

Pag. 287 Tome 1



tiroit tout de ſa force en dedans, & la Bête indocile en dehors. Le Bon-Homme crut que c'étoit quelqu'Ecolier, qui par malice l'empêchoit d'ouvrir ſa Porte; & comme il parloit toûjours Latin, même aux Femmes, il ſe prit à crier à voix enroüée. *Aperi Januam Inſolens : quare Præfectum tuum retrudis, dum campana ſonat ? Verſor accerſe Correctorem, ut pœnas det pro meritis Petulans iſte.* A cela le pauvre Martin ne répondoit pas un ſeul mot. Enfin après que les deux Docteurs eurent tiré de part & d'autre, un charitable Ecolier, ému de compaſſion de voir tant ſouffrir le forain, pouſſa l'Ane qui entra dans la Prefecture. Il ſeroit bien difficile de décrire la colére du R. Pere. Il s'en prenoit à la pauvre Bête, comme ſi elle en eût été la cauſe, & lui vomiſſoit cent injures en Latin, qu'elle ſuportoit patiemment. Il fallut faire ſortir le Baudet de la Prefecture, qui malgré toute la ſcience de ſon Antagoniſte, ne s'y trouvoit pas trop bien, & qui auroit préféré un chardon, à tous les volumes dont elle étoit remplie. Mais *par ſimplicité* j'avois fait tant de nœuds au licou, qu'il étoit impoſſible au R. Pere de les denouer. Enfin perdant patience, il fut prendre un ganif ſur ſa table, qui coupa le nœud gordien, & renvoïa la pauvre Bête brouter ſon herbe, pendant que le billieux Prefet couroit après nous, irrité de nous entendre rire à gorge deploïée, & ſe doutant bien que quelqu'un de nous étoit cauſe qu'il mangeroit ſa ſoupe froide.

La choſe du Monde qui faiſoit le plus de peine à ce R. Pere, c'étoit d'entendre ſiffler : un

un coup de ſifflet le faiſoit entrer dans des fougues terribles. Comme il étoit des intimes Amis de mon Pere, & qu'il venoit ſouvent chez nous, il nous en avoit dit la raiſon, qui étoit, qu'il avoit une dent creuſe, dans laquelle il lui ſembloit que l'éclat du ſifflet entroit avec tant de violence, qu'il lui perçoit la tête. J'apoſtai trois Enfans de mon âge, auſſi alertes que je l'étois, munis auſſi bien que moi d'un ſifflet bien perçant, & nous nous mîmes aux quatre coins de la grande Cour du Collége. D'abord que le Prefet vint à paroître, le plus éloigné ſe prit à ſiffler de toute ſa force, & mon R. Pere à courir de toute la ſienne du côté où il avoit entendu le ſifflet. Avant qu'il fût arrivé au but, celui qui étoit à un des coins oppoſez, donna un autre coup de ſifflet, & le Prefet retrogradant s'empreſſa d'y vôler. Le troiſiéme lui fit perdre la voïe; le quatriéme tout de même. Enfin après l'avoir bien fait courir en vain aux quatre coins de la Cour, en criant qu'il donneroit une Image *ad omnem immunitatem*, à quiconque arrêteroit l'Inſolent Siffleur, charitablement le plus conſciencieux des quatre, ſaiſit le premier Gourdin qu'il rencontra, & le livra au Pere furieux, qui malgré les proteſtations de ſon innocence, l'entraîna dans ſa Prefecture, où il le fit fuſtiger de la bonne maniére, pour avoir eu la témérité de ſiffler, juſqu'à ce qu'il eût avoué ſon crime: autrement ſon derriére n'en auroit pas encore été quitte à ſi bon marché.

Comme j'allois ſouvent dans ſa Prefecture,

re, où il ſe plaiſoit à me faire repeter mes amplifications, ou mes Vers; je m'aperçu, qu'avant que d'en ſortir, pour aller donner ſes ordres dans les Claſſes, comme il avoit la vüe très baſſe, il ſe frotoit les yeux d'une eau, que, pour cet effet, il conſervoit dans une bouteille de verre double. Un matin, qu'il en étoit ſorti pour quelques affaires, & qu'il m'avoit enjoint de l'y attendre, pour n'y pas reſter inutilement, je m'aviſai de vuider la bouteille où il mettoit ſon eau pour les yeux, & je la remplis d'encre, d'une groſſe bouteille qui en étoit pleine, en un coin de la Prefecture. Il revint après : je lui lû mon thême; il me careſſa, & je pris congé de lui. Mais ce fut pour l'aller guéter à la ſortie de la Prefecture ; d'où, un moment après je le vis ſortir barbouillé, comme un Arlequin. J'avois bien de la peine à m'empêcher d'éclater. Je le ſuivis juſqu'à la porte de la premiére Claſſe, où d'abord qu'il fut entré, l'on entendit une huée terrible ; ce n'étoient qu'éclats. Le Regent lui même ne pouvoit s'empêcher de rire, & encore moins en empêcher ſes Ecoliers. Le Prefet n'étoit guére en état d'impoſer du reſpect : il voulut s'informer de la cauſe de leur inſolence. Le Regent eut bien de la peine à reprendre ſon ſerieux, pour lui dire qu'il étoit tout barbouillé d'encre. Le Bon-Homme ſortit pour aller ſe demaſquer. Aparemment qu'il s'en prit à quelqu'un des R. P. de la Société, car il ne m'en dit rien : auſſi me connoiſſoit il trop ſimple pour me ſoubçonner de lui avoir voulu faire une telle ſingerie.

Voici deux autres tours qui paroîtront plus criminels aux Imaginaires, mais qui dans le fond ne ſont que des bagatelles. Il y avoit un grand Tableau dans la Chapelle des Jeſuites de Caën, dans lequel ces Reverends Peres avoient fait peindre leurs deux Apôtres, celui d'Eſpagne, & celui des Indes; le Nom de Jeſus au milieu des deux, d'où ſortoient des flames, qui paroiſſoient pénétrer ces Patriarches. Au deſſous d'Ignace étoit écrit en gros caractéres d'or. *Amplius Domine! amplius:* & au deſſous de Xavier, en pareils caractéres. *Satis eſt Domine! ſatis eſt.* Pour abaiſſer un peu l'orgueil naturel de ces Reverends Peres, dont l'ambition demeſurée commençoit à être odieuſe à la Ville; par le credit deſquels Mr. Cally Recteur de l'Univerſité & Curé de St. Martin de Caën; Mr. Maloüin Curé de St. Etienne, & le Curé de St. Sauveur de la même Ville avoient été envoiez en exil, pour n'avoir pas voulu ploïer ſous la ferule de ces R. Impericux, qui les avoient accuſez de Janſeniſme, je fis la Paſquinade que l'on va voir. Comme je ſçavois aſſez bien deſſigner, un après-midi qu'il n'y avoit perſonne, à l'ordinaire, dans la Chapelle, je mis dans la main du Bien-heureux Loyola, une bouteille, & dans l'autre un verre, comme s'il eût voulu preſenter raſade à ſon Compagnon, & à côté de ſon *Amplius Domine! amplius.* Je mis: Camarade encore un coup. Et à côté de ſon Aſſocié, de la bouche duquel je faiſois ſortir quelque choſe, qui faiſoit croire qu'il en avoit trop pris; j'écrivis ſous le *Satis eſt Domine! ſatis eſt.* Et

ne

IHS
Amplius Domine amplius
Satis est Domine
Eh ne vas tu pas
que je suis si fou
que je creve.
Camarade encore un coup

ne vois tu pas que je ſuis ſi ſou que je créve? Le lendemain au matin, ma Paſquinade qui ne parut qu'avec le jour, fut vüe de tous les Ecoliers, plus attentifs mille fois à en rire de tout leur cœur, qu'à entendre la Meſſe qu'on leur diſoit. Un des Regens pieuſement voulut effacer mon Ouvrage; mais le Prefect l'en empêcha, diſant qu'il falloit que la Juſtice en fit informer. Le bruit que les Ecoliers en répandirent par toute la Ville, y attira une foule prodigieuſe de Peuple, dont la plus grande partie fit bien voir la haine générale, que l'on avoit contre cette pernicieuſe Société, qui fit bien du bruit, ſans pouvoir découvrir l'Auteur de leur chagrin; car j'avois eu la prudence de n'en faire confidence à perſonne. A l'autre.

Les Regens des R. P. de la Société pour prouver leur grande piété dans les matiéres importantes de la Religion, s'étoient aviſez de mettre auprès du Benitier, qui étoit à la porte de la Chapelle, des Contrôleurs, pour examiner ceux des Ecoliers, qui manquoient à ſe faire un grand ſigne de croix ſur le front, avec de l'eau bénite, en entrant dans l'Egliſe. Ces Cenſeurs marquoient infailliblement ſur leur Catalogue, ceux qui avoient eu le malheur de leur déplaire, ou de s'attirer leur indignation, qui ne manquoient pas d'en être rigoureuſement punis, ſouvent contre toute juſtice. Je fus du nombre, ſans l'avoir mérité. Pour m'en venger voici ce que je fis. Un matin en Hyver, que l'on fait aller les Ecoliers à la Meſſe à ſix heures trois quarts, je fus vuider toute l'eau qui étoit dans le Be-

nitier ; & après l'avoir bien eſſuié avec un linge, je verſai dedans une groſſe bouteille d'encre double toute des plus noire. Il n'étoit pas beſoin d'eſpions, pour tenir Regiſtre de ceux qui s'étoient ſignez d'une croix ; au contraire leur Catalogue fut témoin de leur infidélité, puiſqu'ils y avoient couché ceux qui étoient viſiblement innocens ; car tous les Ecoliers étoient marquez comme des Moutons de Berry : je n'avois eu garde de ne me pas mettre du nombre. Après la Meſſe, quand les Ecoliers vinrent dans les Claſſes, où les chandelles étoient allumées, chacun rioit de tout ſon cœur de voir ſon Compagnon barbouillé, ne ſçachant pas qu'il avoit une pareille marque : mais quand on eut connu que le mal étoit univerſel, on ſe douta bien de la choſe. Pour la verifier, les Regens envoierent voir au Benitier, où ſans miracle, on trouva l'eau convertie en encre. On fit d'exactes informations, qui n'eurent pas un meilleur ſuccès, que celles qui avoient été faites pour les fondateurs de la Société. Et c'étoit pour ces crimes énormes, plus grands mille fois, que de corrompre la plus grande partie des Femmes & des Filles d'une Paroiſſe, de faire violence à d'autres, de piller toutes ſes Ouailles, & de commettre des Sacrilèges ſans nombre, que ſuivant notre zélé & infaillible Caſuiſte, je méritois au moins le feu.

Corbé, pour nous faire ſouffrir notre mal en patience, diſoit tous les jours à Mr. Linck, que Mademoiſelle Sckingre travailloit à ſa liberté avec une activité incroiable. Qu'elle alloit

alloit ſouvent juſqu'à trois fois par ſemaine à Verſailles auprès de Madame, pour la ſupplier d'interpoſer ſon autorité auprès du Roi. En effet cette Princeſſe pouvoit bien lui remontrer l'injuſtice que l'on faiſoit à des Etrangers, qui avoient reclamé ſa protection, de les arrêter le lendemain que le Roi leur avoit fait donner, par Elle, ſa parole roiale, qu'ils pouvoient demeurer en ſeureté dans ſon Roïaume, ſans crainte qu'on leur fit le moindre outrage, & qu'on retenoit cependant depuis ce temps-là à la Baſtille.

Le premier jour d'Avril 1703. on nous donna un terrible Poiſſon d'Avril. Nous penſâmes être étouffez tout ce que nous étions de Priſonniers dans la Tour. On avoit donné à quatre Priſonniers qui étoient ſous nous dans la ſeconde Chambre, de la paille, pour mettre dans leurs lits, dont ils n'avoient point changé depuis un grand nombre d'Années qu'ils étoient à la Baſtille, entre autres un Gentilhomme Poitevin, nommé Mr. le Pouilloux. Ils avoient vuidé leur vieille paille dans un Cavot, où étoient leurs lieux communs, pour s'en ſervir, quand ils voudroient faire chauffer quelque choſe pour leur uſage. Le nommé Geſnouin, Serrurier de Paris, dont le crime étoit d'avoir été en Hollande reformer ſa Religion, & être enſuite retourné à Paris par un zèle immoderé, pour y reformer Mr. l'Archevêque & tout ſon Clergé: ce pauvre Homme, ſoit qu'il aimât mieux être étouffé, que de languir plus long-temps dans ce lieu de deſolation; ſoit qu'il voulût ſe venger d'un Pilote Irlandois nommé Ma-

thias du Wal, qui le maltraitoit tous les jours; ſoit enfin par folie, feignit après dîné d'aller aux lieux, & mit le feu dans la paille. Comme il n'y avoit aucun jour, ni aucune ouverture dans le Cavot, quand le feu eut pris dans la paille, la fumée en ſortit bien-tôt à gros torrens. Notre Chambre, la Premiére, la Quatriéme & même la Calotte, comme je l'ai appris depuis, en furent remplies en un inſtant, en ſorte que nous ne pouvions reſpirer. Je laiſſe à juger en quel état étoient les Priſonniers de la ſeconde Chambre. Vainement frapions nous à la porte, & appellions nous la Sentinelle: perſonne ne venoit à notre ſecours. A la fin on vint ouvrir aux Priſonniers de la Seconde Chambre, dont Ru emporta Mr. le Pouilloux, & un Vieillard nommé Mr. Bonneau, Médecin, à moitié étouffez. Pour nous & les autres Chambres, on nous laiſſa avaler de la fumée tant & plus. L'odeur en dura plus de trois jours dans toute la Tour, & plus de huit dans la Seconde Chambre, ce qui indubitablement avança la mort de Mr. le Pouilloux, qui étoit un Homme de mérite; car les Officiers eurent l'inhumanité de faire rentrer le même jour les quatre Priſonniers dans leur Chambre, quoiqu'elle fût toute pleine de fumée, & que le feu fût encore dans la paille du Cavot qu'il leur fallut éteindre. Plus de ſeize Mois après j'ai été dans la même Chambre avec deux des Priſonniers qui y étoient alors: l'odeur de la fumée étoit encore dans le Cavot quelque peine qu'ils euſſent pris à l'en purger, & la Chambre en étoit reſtée toute

toute noire. Quand le ſoir nous nous plaignîmes aux Officiers de ce que l'on nous avoit laiſſé ſuffoquer juſqu'à vomir le ſang, & qu'ils virent notre Chambre encore toute pleine de fumée; ils nous dirent que nous n'avions rien ſouffert en comparaiſon des autres; que Mr. le Gouverneur vouloit abſolûment qu'on laiſſât étouffer les quatre Priſonniers de la Seconde Chambre, ce qu'il auroit infailliblement executé, ſans la conſideration qu'il avoit pour Mr. le Pouilloux, qui étoit d'une douceur & d'une afabilité exemplaires.

Le Samedi ſuivant Septiéme du même Mois d'Avril, veille de Pâques, Mr. d'Argenſon fit deſcendre Mr. Linck ſur les ſept heures du ſoir, pour l'interroger. D'abord qu'il entra dans la Sale, & qu'il eut ſalüé avec fraïeur l'Ombre infernale, qu'il trouva revêtue Magiſtralement, aſſiſtée de tous ſes Supôts & Satellites, ce Minos lui demanda avec une fierté brutalle & en lui parlant par toi, ce qu'il étoit venu faire à Paris, Mr. Linck répondit qu'il étoit venu pour étudier en Médecine, & ſatisfaire à la curioſité qu'il avoit de voir la plus belle Ville de France. Mr. d'Argenſon lui dit qu'il ſçavoit bien le contraire, & qu'il avoit decouvert les intrigues qu'il avoit avec les Ennemis de la France, & ſur tout avec le Roi de Pologne qui l'avoit envoié à Paris. Mr. Linck lui dit qu'il n'avoit point d'autres relations avec les Ennemis du Roi, que ceux que lui donnoit ſa naiſſance; qu'étant Saxon il étoit Sujet du Roi de Pologne, comme Duc de Saxe; mais que ſon Pere étoit aſſés puiſſant pour le faire voïager, ſans avoir re-

cours à la mediation de ſon Souverain. Mr. d'Argenſon l'entendant répondre ſi judicieuſement, prit un ton plus radouci, & plus civil ; & après lui avoir ordonné de prendre une chaiſe, il l'interrogea ſur toutes les babioles qu'on lui avoit ſaiſies, qui la plupart regardoient ſa Profeſſion, avec autant de precaution, que ſi il y avoit eu un myſtére caché ſous ces ſimples, qui eût renfermé tout le boulleverſement de la France. Mr. Linck lui expliqua les vertus & les propriétez de chaque racine, de chaque plante, de chaque graine, & de chaque ſimple avec une netteté, & une érudition qui le ſurprirent, & dont il parut charmé; mais il le fut encore davantage, quand les Officiers lui affirmerent qu'il ne ſçavoit pas un mot de Francois, lorſqu'il entra dans la Baſtille, & que c'étoit moi qui lui avois appris à le parler en ſi peu de temps. En le renvoiant dans notre Chambre, il le pria de ſe tranquiliſer, & lui dit, qu'il pouvoit être aſſeuré que ſes affaires prenoient un bon train : & en ſe tournant devers le Commiſſaire Camuſet. Mr. lui dit-il, il faut que vous veniez demain continuer l'Interrogatoire de Mr. Linck ; & ſur ce que le Commiſſaire s'excuſa ſur la ſainteté du jour de Pâques, auquel il vouloit ſatisfaire à ſes devotions. Vous ſçavez, lui repliqua-t-il, que cette affaire ne ſouffre point de remiſe, puiſqu'il y a un ordre poſitif du Roi de l'expedier. Ne manquez donc pas d'y revenir Lundi prochain.

Lorſque Mr. Linck de retour ſur les neuf heures, m'eut fait une Relation exacte de ce qui

qui s'étoit paſſé, j'en conclus que ſa liberté prochaine étoit infaillible, & comme il n'y avoit nuls momens à perdre, je me preſſai d'écrire à mon Epouze, à Mr. le Marquis de Torcy, à Mr. Chamillart & à mes Amis pour ſolliciter ma chére liberté. Le Curé ne manqua pas d'écrire à ſa Famille pour le même ſujet. Il fut trois ou quatre jours à compoſer une Lettre qui étoit impaïable. Si Mr. Linck en avoit retenu une copie, comme il me l'avoit promis, j'en rejoüirois le public, car rien n'étoit plus riſible. Pour les miennes, il les a rendües ſi exactement, qu'il eſt venu ici exprès à la Haye remettre celles que j'avois écrites à mon Epouze, à mon Fils & à mes Amis.

Le Lundi des Fêtes de Pâques le Commiſſaire ne manqua pas de faire encore deſcendre ſur les ſept heures du ſoir Mr. Linck, qu'il interrogea ſeulement pour la forme, ſur pluſieurs queſtions fort inutiles. Il lui fit bien des civilitez; le regala même d'une ample collation, où le bon vin de Bourgogne ne manquoit pas. Tout cela ſentoit bien le branle de ſortie; dont je congratulai mon Ami à ſon retour, dans des termes qui partoient du fond du cœur. Il n'y avoit que notre Prêtre qui en paroiſſoit chagrin; car l'ombre de la proſpérité de ſon Prochain ſuffiſoit pour l'attriſter, tant il avoit l'ame belle! outre qu'il penſoit bien, qu'il falloit dire adieu au gibier, au bon vin & à la bonne chére.

Le jeudi douze d'Avril, on fit encore deſcendre Mr. Linck, pour confronter toutes ſes drogues, & en faire des eſſais devant l'A-

pothicaire de la Baſtille, en preſence de Mr. D'Argenſon & du Commiſſaire : ceremonie fort myſtérieuſe, mais très inutile; qui, à mon avis, ne ſervoit qu'à perſuader aux Etrangers, qu'en France tout ſe fait avec ordre & circonſpection. L'Apothicaire étoit ſi ignorant qu'il ne connoiſſoit ni la nature, ni les propriétez de pluſieurs ſimples qu'avoit Mr. Linck, pas même ce que c'étoit que le ſouffre d'antimoine, & à quel uſage on pouvoit s'en ſervir.

Plus le terme de la ſortie de Mr. Linck approchoit, & plus les brutalitez de notre fougueux Curé ſembloient redoubler. Mr. Linck avoit couſu toutes nos Lettres dans ſon juſtaucorps, dans l'intention de les rendre ponctuellement à leurs adreſſes. Un jour ce Prêtre, après une profonde rêverie, où il paroiſſoit enſeveli, ſe leva bruſquement, & vint dire à Mr. Linck, qu'il eût à lui rendre ſes Lettres, & qu'il vouloit les brûler, puiſqu'il étoit très perſuadé qu'il ne les rendroit pas. Mr. Linck eut beau l'aſſurer du contraire: le Curé pouſſa ſa folie juſqu'à le menacer de frapper à la porte pour appeller des Officiers qui contraindroient Mr. Linck de lui rendre ſes Lettres.

Il fallut donc que Mr. Linck eût la patience de decoudre ſon juſtaucorps, pour lui obeïr. Le Curé les dechira & les jetta au feu. Il me rendit auſſi les miennes: je feignis auſſi de les dechirer,, & je jettai dans le feu d'autres papiers, que j'avois promptement diſpoſez pour ce ſujet. Je rendis adroittement mes Lettres à Mr. Linck, qui les remit dans ſon juſ-

juſtaucorps, lorſqu'il le recouſit, ſans que le Prêtre s'en aperçut. Le lendemain au matin l'Abbé ſuppliant ſe jetta à genoux devant Mr. Linck, pour le conjurer de lui permettre d'écrire d'autres Lettres, avoüant que c'étoit ſon Demon malin qui l'avoit porté à faire le trait de folie du jour precedent. Mr. Linck jura qu'il ne ſe chargeroit pas de ſes Lettres, que l'Abbé ne m'eût engagé par ſes priéres à en écrire d'autres. Autres genuflexions ſacerdotales devant moi : mais ce fut vainement qu'il m'en pria ; je proteſtai que je n'en ferois rien ; mais je priai ſincerement Mr. Linck de permettre à ce bon Compagnon de miſére d'écrire d'autres Lettres ; & je lui demandai très inſtamment en grace de les rendre à leurs adreſſes. J'en uſois ainſi, parce que je connoiſſois la jalouſie de ce méchant Homme, qui auroit mieux aimé que ſes Lettres n'euſſent pas été tenües, que de ſouffrir que Mr. Linck eût emporté les miennes, qu'il croioit brûlées.

Enfin l'heureux moment de la ſortie de Mr. Linck arriva, qui fut un Dimanche 13. May de l'Année 1703. Le matin on nous fit deſcendre le Prêtre & moi, & l'on nous interrogea tous deux ſeparement. Mr du Joncas me conjura de lui dire ſincerement comme bon Serviteur du Roi, ce que je croiois de Mr. Linck. Je lui proteſtai que je le croiois très innocent, & que c'étoit un des plus honnêtes Hommes, & plus craignant Dieu, que j'euſſe pratiqué en ma vie. Corbé vint nous reconduire dans notre Chambre, qui fut ſurpris, auſſi-bien que nous, de n'y plus trouver Mr. Linck. Après avoir caché toutes ſes

hardes sous son lit, il s'étoit fouré dans la cheminée, où il étoit monté comme un Ramonneur, pour nous faire croire qu'on l'étoit venu enlever pendant notre absence. Lorsqu'il entendit l'agitation, où étoit Corbé de ne le pas trouver, il se laissa glisser de la cheminée dans la Chambre, & courut embrasser Corbé, en riant de tout son cœur; à qui il dit, ce qui l'avoit porté à nous faire cette plaisanterie, dont Corbé ne fit que rire, & après nous avoir dit adieu referma la porte sur nous. Nous en rions encore, lorsqu'un moment après le Major, passablement yvre à son ordinaire, entra suivi de Corbé & de Ru. Ils dirent à Mr. Linck de s'habiller; que sa Lettre de cachet étoit venüe, que Mr. Charas l'attendoit dans la Cour avec un Carosse, & que Mr. le Gouverneur ne lui avoit pas envoïé son dîné, parce que Mr. Charas lui avoit affirmé que les Amis de Mr. Linck l'attendoient avec un repas, qui lui feroit plus de plaisir, que tous ceux qu'il avoit pris à la Bastille. Ce cher Enfant fit tout ce qu'il put pour m'obliger à accepter toutes ses hardes, qu'il me vouloit donner: & voïant que je me contentois de ses Livres, & que je refusois absolument le reste, il en fit present, en la presence des deux Officiers, au Prêtre & à Ru. Il avoit donné il n'y avoit pas long temps un Manteau d'écarlate tout neuf à ce dernier, pour l'engager à nous faire du bien, & à faire donner au Curé, tout méchant & insuportable qu'il étoit, la grosse bouteille à ses repas, au lieu de la petite où il étoit reduit, & un meilleur ordinaire. Mr. Linck sortit avec

avec les ſeules hardes qu'il avoit ſur ſon corps. Je l'aroſois de mes larmes, en lui diſant adieu: il dit au Major & à Corbé tout le bien qu'il put de moi, & les conjura d'en bien uſer à mon égard. Quoique je verſaſſe inceſſemmant raſade de vin au Major, dont Mr. Linck nous avoit abondamment pourvus, il ne ceſſoit de preſſer Mr. Linck de ſortir; lui remontrant que Mr. Charas l'atendoit dans la Cour du Château, où il ne ſçavoit pas qu'il avoit ſon propre Frére enfermé depuis très long-temps, & qui y a été ſix Ans, ſix Mois, ſans que Mr. Charas, ni ſa Famille euſſent pû découvrir ce qu'il étoit devenu, comme on le va voir un peu plus bas.

Rien n'a pû me conſoler dans la ſuite de ma Priſon de l'abſence de mon Ami, que le plaiſir de le ſçavoir libre. Il m'a écrit depuis que Dieu m'a rendu ma chére Liberté, pour m'apprendre, qu'en ſortant de notre Chambre, on le conduiſit dans la Sale; où on lui fit faire ſerment qu'il ne diroit rien de ce qui ſe paſſoit à la Baſtille, & ſur tout qu'il ne nommeroit jamais aucun de ceux qui de ſa connoiſſance y étoient retenus. Enſuite on lui fit ſigner une reconnoiſſance, comme on lui avoit rendu tout ce qui lui apartenoit; quoiqu'ils lui euſſent retenu ſes bijoux les plus precieux, ſans compter ſon argent, & des ſommes conſiderables que Corbé lui fit païer deux jours après ſa ſortie, dont Mr. Tourton avoit répondu, ſur leſquelles il avoit gagné tout au moins les trois quarts. Ru fut auſſi lui porter ſon deloyal Memoire: il nous dit, que Mr. Linck l'avoit païé, ſans en rabattre

un liard, l'avoit bien regalé de Chocolat; Ratafias, pâtez, vins de toutes ſortes; mais qu'il avoit eu l'inſolence de ne lui preſenter que trois miſerables Loüis, comme à un Croquant, pour le recompenſer de toutes les peines qu'il avoit priſes pour lui; mais qu'une autrefois il ne ſe fieroit plus aux Priſonniers. Comment, lui dis-je, Ru ne comptez vous pour rien tout l'argent qu'il vous a donné dans la Priſon, celui que vous avez gagné ſur ſes memoires, le Manteau d'écarlate, & toute ſa depouille? Car dès le lendemain que Mr. Linck fut ſorti, Sorel, pour trois ou quatre onces de tabac, donna à Ru pour plus de dix écus de très beau linge, & de nipes, dont Mr. Linck lui avoit fait preſent, en lui diſant adieu, & ce Curé ne ſe reſerva que quelques chemiſes de deſſous, & une Robe de Chambre qu'il ôtoit & remettoit, au moins dix fois pour un matin: il me faiſoit ſouvenir du Gentilhomme Bourgeois. La Robe de Chambre étoit d'un ſatin rayé encore paſſablement belle, avec laquelle mon Prêtre ſe donnoit des airs tout des plus ridicules. Et qu'eſt-ce que cela? me dit Ru, bagatelles! Un Priſonnier un peu raiſonnable, quand il ſort d'ici, nous donne, tout au moins trente Louis; & ce n'eſt rien en comparaiſon du regne de Mr. de Beſemaux. Quand on arrêta les Empoiſonneurs, il y eut tel Priſonnier qui donna juſqu'à dix mille-francs à un Porte-Clefs pour lui porter une ſimple Lettre, d'où dependoit ſa vie, ou celle de quelqu'autre Perſonne de qualité. Il y a eu un Porte-Clefs qui en ſortant d'ici a acheté une Terre de quatre-vingt mil-

le

le francs avec une bonne charge qui le fait vivre en grand Seigneur: mais le temps n'en eſt plus; car le Gouverneur d'aujourd'hui eſt un Barbare dur, qui garde tout pour lui. Au temps dont je vous parle il y a eu tel Priſonnier qui eſt ſorti avec plus de mille écus de ſa Priſon: s'il vouloit changer ſon vin en argent, on le lui païoit à dix ſols par bouteille; car il n'entroit dans la Baſtille que du vin de Champagne & de Bourgogne: ce n'étoit pas du ripopé comme celui d'aujourd'hui; du vin de Brequigny qui fait dancer les Chevres: tous les repas dont un Priſonnier vouloit ſe paſſer, lui étoient payez à quinze ſols chacun: en ce temps là un ſeul repas en valoit mieux que dix de ceux que l'on vous donne, & ſuffiſoit pour nourrir fort graſſement un homme tout un jour, & même delicatement: L'or rouloit ici parmi les Priſonniers, comme aujourd'hui fait la miſére: il y avoit des Particuliers qui s'y faiſoient mettre exprès pour faire bonne chére & s'y bien divertir. Il eſt vrai que lorſque j'étois à la Cour, un Irlandois pria inſtamment la Reine d'Angleterre, de le faire mettre pour trois ou quatre Ans ſeulement à la Baſtille, pour racommoder ſes affaires: il ne tiendroit pas le même langage aujourd'hui, ſi il ſçavoit comment on y eſt traitté; car très ſincérement ſi l'on me donnoit le choix de la Baſtille, ou de la mort, je ne balancerois pas un ſeul moment à preferer la Terrible des Terribles, aux cruautez dont les impitoïables Tyrans de la Baſtille accablent leurs malheureuſes victimes. Il eſt encore vrai que ce que me diſoit alors Ru,

m'a

m'a été depuis confirmé par pluſieurs des Officiers, & par divers Anciens Priſonniers, avec leſquels j'ai été, qui étoient à la Baſtille dès le temps du Gouvernement de Mr. de Beſſemaux. Tous les Officiers, & les Porte-Clefs ſur tout, faiſoient des coups conſiderables; l'or y étoit plus commun qu'aujourd'hui la paille ne l'eſt dans les Cachots, puiſque j'y ai été juſqu'à quatorze jours ſans paille, couché ſur le limon & la bave des crapaux. Bien loin que les Porte-Clefs y faſſent aujourd'hui fortune, j'ai vû, & tous les Priſonniers avec moi l'ont ſçu, que le nommé le Mazurier Porte-Clefs, donné à Bernaville par ſa bonne Maitreſſe Mad. la Maréchale de Bellefond, a pourri dans un affreux Cachot pour avoir pris vint cinq piſtoles d'un Comte, pour lui porter une lettre en Ville. Tout ce que le pauvre Homme avoit légitimement gagné fut confiſqué par Bernaville, qui après l'avoir tenu ſix Mois dans le cachot de la Tour de la Liberté au pain & à l'eau ſans paille, où j'ai été peu de temps après ce malheureux, & traitté encore plus cruellement que lui, il l'a fait, dis-je, enfermer à Biceſtre pour le reſte de ſes jours. Michel Capitaine des Portes; l'Ame damnée du Gouverneur & le cruel Executeur de ſes Arrêts barbares, pour avoir trempé dans l'affaire de Maſurier, eut un ſort tout pareil, malgré mille crimes commis en faveur de Bernaville ſon bon Maître. Ce Michel étoit Irlandois, mais un des plus méchants & des plus cruels Bourreaux qui ait jamais entré dans la Baſtille, ſi l'on en excepte celui qui lui commandoit les inhuma-

manitez, dont il étoit l'infame Executeur. C'étoit ce Barbare, qui à l'aide de trois ou quatre autres Satellites, depouilloit nuds les Priſonniers ; & après les avoir liez pieds & mains, leur dechargeoit à tour de bras autant de coups de nerfs de Bœuf, qu'il plaiſoit à ſon bon Maître, qui étoit preſent à ce ſpectacle, & comptoit avec la tête d'un grand ſang froid, tous les coups qu'il faiſoit pleuvoir ſur ces pauvres Victimes ; & de la main, quand ſa rage étoit aſſouvie, faiſoit un ſignal, ſans parler, pour marquer que c'étoit aſſez. Ce lâche Michel s'acharnoit avec plus de fureur ſur ſes Compatriotes, pour prouver au Gouverneur, dont il connoiſſoit parfaitement l'implacable fureur, que les Loix les plus ſacrées n'étoient pas capables de retenir ſa main ſanguinaire. Il a exercé pluſieurs fois ſur un Cordelier Irlandois ce châtiment rigoureux. Le Bourreau ne craignoit pas de mettre ſes mains ſacriléges ſur un Prêtre, & le Tyran avoit l'impiété de l'ordonner, quoiqu'ils fuſſent tous deux Catholiques Romains & que même Bernaville paſſât dans le Monde pour un Saint ; tant il ſçait bien deguiſer ſon Cagotiſme. Ils ont fait devenir le pauvre Cordelier fou à force de le maltraitter, & l'ont après enfermé dans Biceſtre pour le reſte de ſes jours. Cependant j'ai apris depuis que ce Cordelier eſt d'une des meilleures Familles d'Irlande. Il n'y a point de ſupplice ſi crüel, dans tout ce qui eſt raporté dans le Martyrologe, que ce que Bernaville & Michel ont fait ſouffrir à Mr. Guery Capitaine Irlandois, pendant onze

onze Ans qu'il a été à la Baſtille. Choſe incroyable! mais très vraye, dont j'ai connoiſſance & que ce brave Officier m'a affirmée chez moi à la Haye, depuis qu'il a été mis en liberté, par les ſollicitations que j'en ai fait faire auprès de la Reine Anne de glorieuſe mémoire, & de L.H.P.M.L.E.G. De ſes onze Années de Priſon, il en a paſſé neuf dans les Cachots, reduit au pain & à l'eau; très ſouvent ſans paille, & quelques fois dans l'eau juſqu'au cou. Je donnerai ſon Hiſtoire dans les Tomes ſuivants, écrite de ſa propre main. Quel étoit ſon crime? il étoit fidelle Serviteur de Guillaume le Conquerant. Pigeon & Gringalet ſont ici actuellement à la Haye, qui tous deux m'ont affirmé depuis notre élargiſſement, que lorſque nous étions enfermez enſemble, ce Michel les avoit priez de ſe jetter ſur moi de ſang froid, & après de frapper à la porte, & de proteſter que j'étois l'agreſſeur, pour avoir le plaiſir de me traîner dans le Cachot, pour ſatisfaire à la haine de ſon cher Maître; qui ſans avoir égard à tant de bons offices, a été lui-même le Bourreau de ſon Bourreau; & lui fait traîner à Bicêtre une vie mille fois plus cruelle que la mort, qu'il a tant de fois méritée. Le nommé du May autre Porte-Clefs, pour avoir donné des nouvelles à un Priſonnier de la part de ſa Femme, à eu un pareil ſort, & après avoir langui dans les Cachots a été traîné à Bicêtre, d'où il n'eſt ſorti que par les inſtantes ſollicitations de ſa Femme, qui alla ſe jetter aux pieds de Mr. le Comte de Pontchartrain, pour obtenir ſa li-

liberté. Ce n'eſt pas par là que Bernaville facilitera les moïens à ſes Porte-Clefs d'acheter des Terres Seigneuriales, comme ils ont fait ſous Mr. de Beſſemaux. Le Chirurgien qui étoit de ſon temps, & qui étoit auſſi Valet de Chambre du même Mr. de Beſſemaux, ne vouloit pas raſer les Priſonniers à moins de trente ſols par chaque barbe. Auſſi les ſervoit-il avec un équipage tout des plus magnifiques: Baſſin & Cocquemar d'argent, Savonnette parfumée, Serviette à barbe garnie de dentelle, beau bonnet, rien n'y manquoit. Il portoit au doigt un Diamant de deux mille écus, qu'il en tiroit, lors qu'il raſoit quelqu'un. Un jour il l'oublia dans une Chambre. Le nommé Van der Burg qui s'en aperçut, s'en ſaiſit ſecretement. Le Chirurgien peu de temps après vint le redemander: ceux qu'il avoit raſez jurerent, comme il étoit vrai qu'ils ne l'avoient pas. Van der Burg qui ne ſe ſeroit pas fait raſer, quand il ne lui en auroit coûté qu'un ſou, ne fit pas ſeulement ſemblant de l'entendre. Le Chirurgien bien deſolé, proteſta qu'il avoit laiſſé ſon Diamant dans la Chambre, & les conjura de ne le point forcer d'en venir à des extremitez qui leur ſeroient à tous fâcheuſes. Rien n'ébranla le Detenteur. Mr. de Beſſemaux vint trouver les Priſonniers dans leur Chambre, pour les prier de rendre un bijoux qui mettoit ſon Valet de Chambre au deſeſpoir. Mais voïant que les deux Compagnons de Van der Burg, qu'il connoiſſoit pour des Gens incapables d'une pareille friponnerie, lui juroient ſerieuſement qu'ils ne ſçavoient où

étoit

étoit le Diamant, & que ſi il étoit abſolument dans leur Chambre, il ſçavoit bien à qui il ſe devoit adreſſer, il les quitta. Lorſque le Gouverneur fut ſorti, les deux Compagnons de Van der Burg eurent beau le conjurer de ne point leur faire d'affront, & de rendre la bague, ſi il l'avoit: il tint encore ferme, & fit des ſermens horribles, pour affirmer ſon innocence. Le Gouverneur peu de temps après le fit deſcendre, & lui dit: je ne veux pas en avoir le dementi. Je ſçai que vous avez le Diamant; ſi vous ne le rendez volontairement, voilà ſix Soldats qui vous vont dépoüiller nud, & vous frapper à coups de nerfs de bœuf, juſqu'à ce que vous l'aiez rendu. Il fit encore des ſermens execrables qu'il ne l'avoit pas; mais quand le Gouverneur lui eut tourné le dos, en le regardant avec indignation, & que les Soldats ſe mirent en devoir de le depouiller, il fit rappeller Mr. de Beſſemaux, tira le Diamant de ſon fondement, où il l'avoit caché envelopé dans un linge, & le lui rendit, en diſant, qu'il n'avoit fait ce tour, que pour rire. Le Gouverneur l'envoia dans un Cachot auſſi pour rire, où il le laiſſa pendant quinze jours au pain & à l'eau, en lui declarant qu'il méritoit un plus rude châtiment, mais qu'il étoit ſon Gouverneur, & non pas ſon Bourreau. Si il en avoit fait autant ſous Bernaville, il l'auroit fait écorcher vif en ſa preſence, puiſqu'il lui a fait ſouffrir des ſupplices très cruels, ſouvent pour lui avoir ſeulement reproché ſon avarice & ſes inhumanitez. Je n'ai fait cette diſgreſſion, qui n'eſt que trop

trop longue, que parce que dans la ſuite de cette Hiſtoire, j'aurai ſujet de parler de ce Van der Burg plus d'une fois, qui n'étoit connu à la Baſtille que par la Seigneurie de Braillard; ſes extravagances outrées, & ſes emportements furieux lui aïant acquis ce beau ſurnom.

En quittant la Baſtille, Mr. Linck fut chez Mr. Charas Apothicaire, rüe des Boucheries au Faux-bourg St. Germain, où Mr. Tourton Banquier & pluſieurs autres de ſes Amis l'attendoient à dîner; d'où le lendemain Mr. d'Argenſon le fit venir chez lui, pour lui ordonner de ſortir dans trois jours de Paris, & inceſſamment du Royaume. Cet ordre lui fit prendre le parti d'aller à Verſailles trouver Madame, pour lui remontrer l'impoſſibilité où il étoit d'executer l'ordre de Mr. d'Argenſon, avant que d'avoir reçu de chez lui les ſecours qui lui étoient ſi neceſſaires pour ſe rendre à Leipſik. Cette genereuſe & obligeante Princeſſe fut trouver dans l'inſtant le Roi, & en obtint pour Mr. Linck un Paſſeport, avec permiſſion de pouvoir encore reſter huit ſemaines à Paris. Le troiſiéme jour du Mois de Juin, un Dimanche après-midi, il vint nous dire adieu, comme il nous avoit promis. Il étoit dans un beau Caroſſe avec pluſieurs Dames; il le fit arrêter dans la place qui eſt devant la Porte de St. Antoine; & en étant deſcendu lui & ſa Compagnie, il vint à pied juſques ſur le Parapet du bord du foſſé. Il nous ſalua pluſieurs fois; nous fit les ſignaux dont nous étions convenus; après quoi il remonta en Caroſſe.

Il me ſeroit très difficile de bien exprimer tout ce que j'ai eu à ſouffrir avec mon bon Prêtre depuis le 13. Mai 1703. juſqu'au 27. Juin que je fus ſeul avec lui. A chaqu'inſtant c'étoit nouvelle impertinence, qui encheriſſoit ſur la precedente. Très ſouvent il ſe levoit bruſquement du lieu où il faiſoit ſa priére, & où il ſembloit être ravi en extaſe, pour venir de ſang froid, me diſtraire de celle que je faiſois au pied de mon lit, & me chanter toutes les injures que ſa rage & ſa folie lui pouvoient inſpirer. Quelquefois il ſe mettoit à faire les mêmes actions, comme s'il m'eût traîné par les cheveux d'un bout de la Chambre à l'autre; ſautant avec ſes deux énormes pieds, car il les avoit ſi larges, que, quand le Gouverneur fut forcé de lui faire faire des Souliers, il fallut que le Cordonnier fit faire exprès une forme, n'en aiant pas d'aſſez grande pour lui; faiſant dis-je les mêmes poſtures, avec des grimaces furieuſes, comme s'il m'eût foullé ſous les pieds & m'eût danſé ſur le corps, en donnant des coups de poing en l'air comme s'il m'eût effectivement outragé. Je fus forcé de lui dire, que j'avois gagné ſur moi de ſouffrir avec patience toutes ſes extravagances, & que tant qu'il n'y avoit eu que des paroles, je les avois laiſſé paſſer; mais que s'il avoit l'inſolence d'uſer de main miſe je le mettrois en état de ne plus menacer perſonne. Je me cru obligé d'avertir les Officiers de ſes emportemens fougueux, & de leur déclarer que la patience infailliblement m'échaperoit, & qu'ils ſeroient cauſe des ſuites fâcheuſes qui en pourroient arriver, ſi ils

ne

ne m'ôtoient pas un furieux, qui avoit plus beſoin de menottes, que de ſon Breviaire. Loin de ſe rendre à de ſi juſtes raiſons, ils ſe contenterent de me donner un troiſiéme Compagnon, comme on le va voir lorſque j'aurai dit ce qui nous arriva encore lorſque nous fûmes ſeuls.

Le 14. Mai 1703. le lendemain de la ſortie de Mr. Linck ſur les deux heures après midi, lorſque j'écrivois quelques reflexions, il vint une voix de la cheminée qui nous ſalua, nous demanda l'état de notre ſanté, & s'informa qui nous étions. Je cru d'abord que c'étoit la voix de Stentor, tant elle me parut affreuſe, ou que c'étoit quelqu'un qui nous parloit de la Plate-forme au deſſus de la Tour, avec un Portevoix. Je ſatisfis à la curioſité de *l'Inquiſiteur*; & après lui avoir dit qui nous étions, au moins moi, car le Curé de Lery ne vouloit être connu que ſous le Nom d'Abbé de la Motte; je lui demandai, qui étoit celui à qui j'avois l'honneur de parler, quels étoient ſes Compagnons, & en quel lieu de la Tour ils étoient? Il me dit qu'ils étoient trois gîtez dans la Calotte; qu'il s'appelloit du Prey de Genève, que ſes Compagnons s'appelloient, l'un Mathurin Picot, Laboureur de Gournai en Picardie, & l'autre Philibert la Salle de St. Etienne en Forêt, Laquais de Mr. le Fort auſſi Priſonnier à la Baſtille. Il me dit encore le temps à peu près qu'ils avoient été arrêtez, & il ſe trouva que j'étois à tous leur Doyen de Baſtille. Je ſatisfis à leur curioſité du mieux qu'il me

me fut poſſible. Je lui dis que j'avois été arrêté à Verſailles, aïant été rappellé de Hollande à la Cour par Mr. Chamillart; & que y étant revenu ſur la Foi de ce Miniſtre, qui m'avoit retenu auprès de lui, Mr. le Marquis de Torcy m'avoit fait arrêter, lorſque je me croiois dans la faveur par deſſus les yeux; & que j'emploiois le credit que me donnoit Mr. Chamillart à me faire des Amis, en obligeant tous les Officiers en qui je croiois decouvrir du mérite. Il me dit que lui du Prey avoit été trahi par un Faux-Frere, qui avoit feint d'être de la Religion Reformée pour le livrer à Mr. d'Argenſon. Je lui répondis que Mr. d'Argenſon n'avoit nulle autorité ni inſpection ſur Meſſieurs de Genève pour le fait de la Religion; qu'ils étoient ſous la Protection du Roi, & que je m'étonnois que ce Miniſtre l'eût fait empriſonner pour un Acte que les Genévois profeſſoient publiquement à la Cour, à Paris, & par tout le Roïaume, ſous l'autorité du Roi. Je vis bien par ſes réponſes ambigües qu'il me déguiſoit la vérité, & je n'ai ſçu que plus de trois ans enſuite, & plus de deux après que j'eus été ſon deplorable Compagnon, qu'il s'appelloit Samuel Gringalet de Verni dans le Païs de Geix, & découvert le véritable ſujet de ſon arrêt; car c'étoit un homme qui faiſoit le myſtérieux en tout; & plût à Dieu que ç'eût été ſon unique défaut.

Mathurin Picot étoit un bon Laboureur, qui dans ſon langage & ſes maniéres paroiſſoit très groſſier, mais qui dans le fond étoit très habile, très honnête homme & bien crai-

craignant Dieu. Sa bonté faiſoit tout ſon crime. On l'avoit arrêté parce que c'étoit le Médecin charitable de ſon Païs, & qu'il étoit à peu près à Gournai ce que Chriſtophle Ozane étoit à Chaurdrai. Il avoit fait des cures ſurprenantes, comme je l'ai appris ſur les lieux de l'Hôte de Gournai, où nous dinâmes, lorſque les Exempts du Roi nous conduiſirent de la Baſtille à l'Iſle, homme dont Picot nous avoit raconté mille biens dans la Priſon, & qui me parut fort droit & fort judicieux. Il m'apprit la funeſte cataſtrophe du pauvre Picot, qui avoit les Médecins pour partie: Gens implacables; ſur tout quand on va ſur leurs briſées, qu'on decouvre leur ignorance commune, & qu'on leur ôte leur pratique, en devoilant la nature des ſimples qui peuvent nous ſoulager, ſans leur Galimatias, & les termes barbares de leur Faculté. Picot gueriſſoit gratis, pendant que les autres aſſaſſinoient à grands frais: c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour leur faire perdre leur credit, & les mettre ainſi en fureur. Leur autorité donc fit mettre Picot à la Baſtille, parce qu'il ne ſçavoit pas ſervir la mort dans les formes; qu'il gueriſſoit contre les mêmes formes, quoique pour cet effet il ne fût pas revêtu de la Robe de Rablais, ni honoré du Bonnet Doctoral. Mais le credit de Mr. Amelot de la Houſſaye, dont par bonheur Picot étoit Fermier, & Fermier droit & fidelle, *res miranda!* le tira pour un temps d'un lieu, où ſelon toutes les aparences, il étoit renfermé pour toute ſa vie. Car quand les Médecins ont fait transferer quelqu'un de leurs Antagoniſtes

goniſtes dans cette Caverne aux Lions, ils l'y font demeurer le reſte de ſes jours, par le credit de Mr. Fagon Premier Médecin du Roi, qui ne manque pas d'en remontrer à Sa Majeſté les juſtes & judicieuſes conſequences. Picot de retour en ſon Païs, un An après que je lui eu parlé par notre cheminée, fut encore Médecin charitable, comme je l'ai appris ſur les lieux, & ſa ſcience fît tant de bruit, que la Faculté ajouta à ſes accuſations contre lui, pour impoſer ſilence à Mr. Amelot de la Houſſaye, l'Art ſecret pretendu de faire de l'or. Ils gagnerent le Curé de Gournai, qui affirma avoir vû un Livre miraculeux entre les mains de Picot, par le moien duquel, il avoit communication avec les intelligences ſuperieures. Le Livre ne s'eſt jamais trouvé: cependant ſur cette dépoſition autentique, & le credit des Docteurs de la Faculté, Picot fut remis à la Baſtille, où peu de temps après il mourut de deplaiſir; & ſans doute de miſére, agravée à la recommandation de Mr. Freſquier Médecin de la Baſtille. Il laiſſa une Fille unique, ſi pauvre, malgré ſes ſecrets, capables d'enrichir tout un Roïaume, que la malheureuſe étoit à travailler à journée à la Terre, lorſque nous paſſâmes au Mois de Juillet de l'Année 1713. à Gournai. J'aurois été bien aiſe de la voir, & même l'Hôte voulut nous la faire appeller, mais comme les Officiers de la Baſtille m'avoient depoüillé de tout, avant que de m'envoyer en exil, & que je n'avois rien à donner à cette pauvre Fille, puiſqu'ils ne m'avoient pas laiſſé un ſou,

je

je fus privé de la ſatisfaction de la voir, & de m'informer plus particuliérement des malheurs de ſon Pere, à qui la jalouſie de la Faculté avoit donné la mort, mais une mort très cruelle, & d'une maniére tout à fait inhumaine.

Philibert la Salle étoit un jeune Garçon de dixhuit ans: il étoit au ſervice d'un nommé Mr. le Fort lors qu'il fut arrêté. Son Maître avoit pris avec lui une Angloiſe très bien-faite, mais fort libertine, qu'il faiſoit paſſer pour ſa Femme, & la tenoit en chambre garnie, chez le nommé Collier, Maître Cordonnier rüe Trouſſe-vache. Un ſoir ſur les huit heures le Fort & ſa pretendüe Femme furent arrêtez par des Exempts & une nombreuſe Kirielle de Hapechairs, qui les forcerent de monter en Caroſſe. Philibert en qualité de Laquais monta derriére, comme s'il eût eu bien affaire à la Baſtille. Lors qu'on fit entrer ſon Maître & ſa Maitreſſe dans la Caverne de Polyphème, il fit l'officieux & vint ouvrir la portiére du Caroſſe. Qu'es-tu toi? lui dit un des Exempts. Je ſuis, répondit-il, le Laquais de Mr. le Fort. Il n'en fallut pas davantage pour le faire entrer dans l'Antre redoutable, où après l'avoir gardé quelques Années, ſans ſçavoir dequoi même on accuſoit ſon Maître, Mr. d'Argenſon le vendit au Roi pour en faire un Dragon. J'ai depuis apris que le Fort, ſa Nimphe, & ſon Laquais n'avoient pas été arrêtez ſeuls; que ſept à huit Perſonnes, qui quelques jours avant leur arrêt avoient ſoupé avec eux, avoient pareillement été arrêtez: que Collier leur Hôte

& ſa Femme, malheureuſement pour eux invitez à ce funeſte ſoupé, avoient été empriſonnez, auſſi-bien que leurs Enfans, quoique le plus âgé n'eût que huit ou neuf ans, pour avoir verſé à boire pendant le repas. Tout avoit été amené au Colombier de Mr. d'Argenſon, qui leur y avoit fait couver des piſtoles à ſon benefice le plus long-temps qu'il avoit pû, après quoi il avoit laiſſé envoler ſes Pigeonneaux. Aparemment qu'une de ſes mouches avoit été du repas, où l'on avoit pû lâcher quelque parole contre ſes extorſions, ou contre le Gouvernement. Le raport vrai ou faux avoit ſuffi, pour faire arrêter tous ces paúvres Gens. Mais ce qu'il y avoit de funeſte pour Collier & ſa Femme, c'eſt que Mr. d'Argenſon avoit fait vendre les ſouliers, le cuir & toute la Boutique du paúvre homme. Le Propriétaire de la Maiſon de ſon côté avoit fait vendre les Chambres-garnies, dont avec ſa Boutique il faiſoit ſubſiſter ſa Famille, qui en ſortant de la Baſtille ſe vit ſur le pavé, expoſée aux derniéres miſéres. O Juge barbare de Police infernale! comment reparer la deſolation de ces funeſtes victimes de votre avarice ſans bornes, & d'un nombre infini d'autres malheureux, opprimez par votre autorité, & que vos exactions ont reduit à la mendicité? Pendant que vous regorgez de leur ſang, la voix en monte au Ciel pour y provoquer la juſtice d'un Dieu qui ne ſe ſert de votre Miniſtére, que pour châtier ſon Peuple: mais prenez garde qu'il ne jette les verges dans ce feu qui ne s'éteindra jamais.

Ce

Ce Philibert la Salle avant que d'entrer dans la Calotte, où il étoit actuellement, ſortoit de la premiére Chambre de la Tour de la Comté, d'avec François Nicodéme des Imbers, où il avoit été mis en la place de Farcy avec le Sieur Charas, qui y avoit été mis en la place de Mr. Jacob le Berthon. J'ai déja dit ce que je ſçavois de Mr. le Berthon, de Farcy, & de des Imbers; & voici ce que la Salle m'apprit de Mr. Charas Frere de celui qui le jour precedent étoit venu faire ſortir Mr. Linck de la Baſtille, où il ne ſçavoit pas qu'il avoit un Frere depuis très long-temps.

Après la Paix de Ryſwick, Mr. Charas Chirurgien, qui étoit établi & marié à Londres depuis la perſecution, eut envie de venir voir ſa Mere, ſon Frere & ſes autres Parens; & aiant laiſſé ſa Femme & ſes Enfans chez lui, il vint à Paris, lieu de ſa naiſſance, car il étoit Fils du Fameux Moyſe Charas, celèbre Médecin de la Faculté de Paris, celui dont les ouvrages ſont encore l'admiration de tous les Sçavans. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut enlevé & conduit à la Baſtille. Sa Mere & ſon Frere vainement vinrent l'y chercher: on leur affirma qu'il n'y étoit pas. Ils crurent que quelque chagrin ſecret lui avoit fait quitter Londres, pour voyager à l'aide de ſon Art, où il étoit fort habile. Le pauvre Priſonnier de ſon côté, ne ſe voïant pas reclamé, crut qu'il avoit été arrêté par le credit de ſes Parens, qui par là ſe ſeroient exemptez de partager avec lui la ſucceſſion de ſon Pere. Mais c'étoit bien injuſtement, puiſque ſa Mere & ſon Frere étoient dans la derniére

affliction de ne pouvoir apprendre ce qu'il étoit devenu. Ses barbares Tyrans, pour ôter toute connoiſſance de ſa detention à ceux qui l'auroient pû reclamer l'avoient enfermé dans un Cachot, où il a reſté l'eſpace de près de cinq ans. Enfin reduit au deſeſpoir, ſe voiant tout nud, ſes habits étant uſez, car il n'y a point de lieu où l'on en uſe plus que dans les Cachots, je le ſçai par experience, mal nourri, ſans conſolation, il reſolut de terminer ſes jours par ſes propres mains. Pour cet effet il fit une pointe à ſon couteau, à force de l'éguiſer ſur une cruche de grais, dans laquelle on lui donnoit de l'eau pour boire; il ſe frappa enſuite de ce même couteau & tomba de ſa bleſſure privé de connoiſſance. Le porte-Clefs le trouva tout couvert de ſon ſang, lorſqu'à l'heure ordinaire il vint lui aporter du pain. Il appella promptement Reilhe le Chirurgien, qui heureuſement ſe trouva être des Parens de Mr. Charas, ſans que le Priſonnier en ait rien ſçu qu'après ſa delivrance, ainſi que Reilhe lui même me l'a dit: il ſonda ſa bleſſure, qui ne ſe trouva pas mortelle, car par bonheur le couteau avoit gliſſé ſur une côte. Lorſqu'il l'eut fait revenir de ſon évanouiſſement par ſes remèdes, le Gouverneur deſcendit dans le Cachot, & au lieu de le conſoler, en blaſphêmant le ſaint Nom de Dieu, d'une maniére execrable, il vomit contre lui tout ce que ſa rage lui put ſuggerer; après quoi il l'envoia, pour mieux le guerir de ſes bleſſures, avec des Imbers, ce fou tout nud dont j'ai parlé, & lui donna pour troiſiéme Compagnon La Salle, pour l'empê-

l'empêcher de continuer à ſe faire violence, & proteſta à La Salle, qu'il en répondroit ſur ſa tête, en cas que Mr. Charas vint à s'outrager en ſa compagnie, comme ſi toute la prudence humaine pouvoit empêcher un Homme d'attenter à ſa vie, quand il en a formé la reſolution. Il fut queſtion d'habiller le dit Sieur Charas, pour le faire comparoître devant Mr. d'Argenſon. Le Roi païoit l'habit; mais ſi les Officiers en avoient donné un à Mr. Charas ils n'en auroient pas mis l'argent dans leur poche. Que faire pour obvier à ce malheur? L'avarice leur en ſuggera le moyen. Ils firent écrire une Lettre à Mr. Charas, qu'il adreſſoit à ſa Mere, dattée du Château de Han, par laquelle il la prioit de lui envoïer dix piſtoles pour l'habiller, puiſqu'il étoit tout nud; & qu'elle n'avoit qu'à donner les dix piſtoles à Mr. du Joncas, Lieutenant de Roi de la Baſtille, qui les feroit tenir très ſeurement à Mr. le Gouverneur de Han. Mr. Charas l'Apothicaire fut porter lui-même à Han, les dix piſtoles & conjura le Gouverneur, par tout ce que la tendreſſe peut inſpirer de plus touchant à un Frere, pour émouvoir un cœur, de lui faire voir ſon Frere. Le Gouverneur qui étoit honnête Homme refuſa ſon argent, & l'aſſura dans des termes ſi forts, que ſon Frere n'étoit pas dans ſon Château, & qu'infailliblement il étoit à la Baſtille, que Mr. Charas le crut, & revint à Paris ſolliciter les Officiers de la Baſtille de lui avoüer ſi ſon Frere étoit entre leurs mains. Ils lui firent des ſermens horribles, pour lui affirmer le contraire.

traire. Enfin la Salle étant ſorti pour ſervir dans les Dragons, il tint la promeſſe qu'il avoit faite à Mr. Charas Priſonnier, & il écrivit à Mr. Charas Apothicaire, pour lui confirmer que ſon Frere étoit dans la Baſtille. Sa Mere & lui emploïerent tant d'Amis auprès du Roi, de Mr. le Chancelier, & de Mr. le Comte de Pontchartrain, qu'ils le firent ſortir de cette Spelonque infernale, après ſix Ans ſix Mois d'une Priſon inhumaine, où j'ai appris que cet infortuné, qui eſt un très honnête Homme, a perdu ſa ſanté, auſſi bien que moi, d'une maniére à ne pouvoir jamais la rétablir.

Le pretendu du Prey nous dit qu'il étoit ſorti depuis peu de la Calotte de la Comté, où il avoit eu communication avec des Priſonniers qui étoient au deſſous de lui, dont l'un étoit l'Abbé Rollet, Chanoine d'Autun, Precepteur des Enfans de Mr. Brunet de Rancy. L'autre étoit un Gentil-Homme de Hanover, de la Ville de Hameln, nommé Mr. Schrader de Peck, Capitaine de Cavalerie dans les Troupes de S. M. Imperiale, & ci-devant Capitaine d'Infanterie en France, dans le Regiment de Surlaube; & le troiſiéme, un nommé Jacques Maurice, Tailleur d'habits d'un Village aux environs de Valenciennes. Le Curé de Lery ſe mit à dreſſer les oreilles, comme un Ane qui boit dans un ſeau, quand il entendit parler de l'Abbé Rollet, & pria l'Orateur du Prey, de lui en détailler poſitivement tout ce qu'il en ſçavoit; & voici ce que Gringalet nous en apprit, avec une voix pareille à celle d'un

d'un Taureau qui auroit mugi dans la cheminée.

L'Abbé Rollet étoit au Collége d'Harcourt avec les Enfans de Mr. Brunet de Rancy, Fermier General, lorſque les aïant conduit à la Promenede au Jardin de Luxembourg, un jour de congé, il y trouva un Prêtre qui revenoit de Hollande, qui s'appelloit Sorel autrefois Curé de Lery, qui l'aïant abordé avoit fait connoiſſance avec lui, & lui avoit donné un ou deux petits Livres brochez qu'il avoit apportez de Hollande. Le lendemain ce Prêtre l'étant allé voir au Collége d'Harcourt, lui en avoit vendu quelques autres, & l'avoit prié de lui en faire vendre dans le Collége aux autres Gouverneurs & Precepteurs qu'il connoiſſoit. Le nommé La Saulais, Médecin s'étant trouvé chez lui, lorſque le dit Sorel y étoit, il lui en avoit pareillement vendu deux ou trois. Enſuite le dit Sorel l'avoit prié très inſtamment de lui obtenir de Mr. de Rancy une Commiſſion d'Archer de Gabelle pour ſon Valet auquel il devoit une recompenſe: ce que le dit Sr. Abbé Rollet lui avoit accordé. Mais enfin le dit Sr. Sorel aïant querellé, battu & outragé ſon Vallet, il l'avoit chaſſé; après quoi l'aïant trouvé chez le dit Sr. Abbé Rollet, qui ſollicitoit l'emploi qu'il lui avoit fait eſperer, le dit Sorel s'étoit encore brutalement emporté contre lui, & conjura le dit Sr. Abbé de ne lui pas faire donner l'emploi qu'il lui avoit promis, puiſqu'il n'en auroit pas d'honneur, ſon Valet étant un Fripon. Ce Va-

let, nommé Guillain Gourgue dit Roquefort, Tailleur d'habits de ſa profeſſion, pour s'en venger fut trouver Mr. d'Argençon, & lui declara le commerce de Livres de ſon Maître, qui ne s'étant plus trouvé à la Garde-Roïale au haut de la Ruë St. Jacques, où il logeoit avant que de partir pour Scheleſtat, où il étoit allé l'inſçu de ce Roquefort, auquel il avoit ſoigneuſement caché ſon emploi & ſon voïage, le dit Roquefort avoit dit à Mr. d'Argenſon, que le véritable moien de ſçavoir ce qu'étoit devenu Sorel, c'étoit de faire arrêter Mr. l'Abbé Rollet, auquel il avoit vendu une quantité prodigieuſe de ſes Livres. Il en dit plus qu'il n'en faloit pour faire éclater le zéle toûjours actif de Mr. d'Argenſon, alléché par l'eſpoir d'une bonne capture; il fit inveſtir le Collége de Harcourt dans les formes par une multitude prodigieuſe d'Exempts, d'Archers, de Pouſſecus, & d'autres pareilles Canailles, qui fouillerent exactement, non ſeulement l'apartement de Mr. l'Abbé Rollet, mais généralement tout le Collége, où l'on ne trouva rien de ce que Mr. d'Argenſon cherchoit. Il s'y étoit tranſporté magiſtralement, pour inſpirer plus de terreur. Quoique Mr. l'Abbé Rollet fût juſtifié de l'accuſation de Rochefort, ne s'étant pas trouvé de Livres défendus chez lui, Mr. d'Argenſon ne laiſſa pas de mettre cet Abbé, & La Saulais Médecin, chez qui on avoit été faire une pareille perquiſition, en arrêt chez un Exempt, où ils furent plus d'un Mois, en attendant qu'on ſe fût ſaiſi de Sorel en Allemagne, où l'on apprit qu'il étoit Aumônier d'un

d'un Regiment de Cavalerie ; lequel en declara plus qu'on n'en voulut ſçavoir. Il avoüa qu'il avoit vendu une quantité conſiderable de ſes Livres au dit Sr. Rollet, & quelques uns au dit Sr. de la Saulais. C'en fut aſſez pour les faire enfermer tous les deux à la Baſtille, où le dit Sr. Rollet, qui ſe ſeroit ſauvé vingt fois de chez l'Exempt, ſi il avoit voulu, etoit tombé dans un accablement & une langueur, qui avoient tellement miné ſa ſanté, qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'elle pût jamais ſe rétablir. Il avoit trouvé le ſecret de faire ſçavoir de ſes nouvelles à Madame de Rancy, d'une maniére très ingenieuſe, malgré la vigilance de ſes barbares Tyrans. Il apprit que les pains entiers que les Priſonniers donnoient aux Porte-Clefs tournoient à leur benefice; que le pain qu'ils emportoient par morceaux, étoit emploié à faire la ſoupe des Priſonniers, & que les Porte-Clefs vendoient ces pains entiers aux Soldats de la Garniſon du Château. Mr. Rollet fit adroittement une ouverture à un de ſes pains entiers, écrivit une Lettre à Madame de Rancy qu'il fourra dedans, & boucha le trou ſi adroittement, que l'ouverture étoit imperceptible. Le Soldat à qui le pain fut vendu, en le coupant, y trouva le billet, qui étoit à peu près conçu dans ces termes.

MADAME,

*J'ai une si grande confiance en vos bontez, que je suis très-certain que vous ferez donner un bon emploi, ou de l'argent au Porteur de ce billet, dans le moment qu'il vous le rendra. Si vous voulez me sauver la vie, sollicitez ma Liberté auprès du Roi, de Mr. le Comte de Pontchartrain, & encore plus fortement auprès de Mr. d'Argenson, de qui elle dépend absolument: car si on me laisse encore un Mois ici, je suis mort, & c'est païer trop cher une fatale curiosité. Pour marque que vous avez reçu ce billet, aiez la bonté Madame de m'envoier mes hardes; & dans la manche gauche de ma Soutanelle de soye, entre la doublure & le dessus, vous y ferez mettre, s'il vous plaît une Réponse à ce billet. L'Abbé Rollet.*

*Et plus bas.*

*A Madame de Rancy à l'Hôtel de Carnavalet, Rüe de la Couture sainte Catherine.*

Quatre jours après Mr. l'Abbé Rollet reçut un grand panier plein de toutes sortes de rafraîchissements, vins exquis, fruits, confitures, rien n'y manquoit; & un coffre plein de hardes, dont la plupart étoient toutes neuves. On n'y avoit pas oublié la Soutanelle de soïe; dans la manche il y trouva un billet à peu près dans ces termes.

*Mon-*

*Monſieur de Rancy a donné dans le moment une Commiſſion de Brigadier à l'homme en queſtion, & de l'argent pour ſe conduire en ce poſte où il le conſervera en votre conſideration, Monſieur ; Vous ſortirez inceſſemment, ou je n'aurois nul credit. Sur tout ne vous impatientez pas. Je vous envoirai ſouvent des rafraîchiſſemens pareils à ceux-ci, tant que vous ſerez à la Baſtille.*

Depuis que ma liberté me fut anoncée, j'appris par un des Soldats qui nous eſcortoient ſur la Plate-forme, où nous eûmes la liberté d'aller prendre l'air quatre ou cinq autres Priſonniers & moi, que ce pauvre Abbé étoit ſorti, par les ſollicitations de Monſieur & de Madame de Rancy, aux conditions de faire une Année de Seminaire à St. Lazare; à la ſortie duquel il s'étoit jetté dans les Bons-hommes à Chaillot, pour y paſſer le reſte de ſes jours, maudiſſant, apparemment de toût ſon cœur, le moment qu'il avoit vû pour la premiére fois le Curé de Lery.

Gringalet nous raconta pareillement l'aventure de Mr. Schrader de Peck, & celle de Jacques Maurice. Il nous dit que Mr. Schrader étoit au Camp du Roi des Romains, où un ſoir il regala quelques Officiers de ſon Regiment, avec l'un deſquels, étant en pointe de vin, il prit querelle, & que s'étant battu avec lui en duel, il le tua: ce qui l'avoit contraint de ſe ſauver à Thionville, où ſa Femme, ſon Frere, qui étoit Lieutenant dans le même Regiment où il étoit Capitaine, & le Sr. Wiperman leur Couſin qui

toit Cornette dans la Compagnie de l'Aîné, l'avoient ſuivi. Ils étoient venus tous enſemble à Paris, où le dit Sieur Schrader s'étoit fait de puiſſans Amis, pendant qu'il étoit Capitaine en Surlaube. Il écrivit dès le jour même qu'il y arriva, qui étoit un jeudi, à Mr. le Marquis de Racilly un de ſes Patrons, qui lui avoit même nommé un de ſes Enfans, lui detailla ſon avanture, & le pria de lui obtenir de l'emploi, pour lui, ſon Frere & ſon Couſin. Mr. de Racilly lui fit réponſe dès le lendemain, l'aſſura qu'il avoit donné ſon placet à Mr. Chamillart, lui proteſtant qu'il l'apuiroit de tout ſon credit, ne doutant pas d'une heureuſe reüſſitte. Cependant le lundi ſuivant, pluſieurs Exempts ſuivis d'un Peuple d'Archers de la Paſſion, vinrent les arrêter dès le matin, au Croiſſant où ils étoient logez au Faubourg St. Germain, & les amenerent tous quatre, avec deux Valets, & une Fille de Chambre à la Baſtille. J'aurai ſujet de parler d'eux dans l'autre Tome de cette Hiſtoire, & les ſuivans, car il leur eſt arrivé des choſes tout à fait funeſtes.

Jacques Maurice étoit un pauvre Tailleur d'habits de ſa profeſſion, dans un Village aux environs de Valenciennes, ſur le bord de l'Eſcaut, où il étoit Paſſager ordinaire de Pere en Fils. Sa barque étoit une Cuve, dans laquelle ce Bon-Homme Caron mettoit ſes Paſſagers à l'autre bord. Quelqu'un de ſes Ennemis eut la malice d'aller declarer à l'Intendant, que parmi ceux que ce fameux Nautonnier avoit paſſé, il y en avoit pluſieurs de la Religion Reformée, qui ſe ſauvoient de

Fran-

France dans les Païs Etrangers. Comme ſi ce malheureux eût du, ou pû les diſtinguer des autres. Sur cette belle depoſition l'Intendant le fit arrêter & l'envoia à la Baſtille. Un ſeul Homme l'y conduiſit; & Maurice étoit ſi ſimple, qu'il attendit ſon Guide un jour à St. Quentin, où il étoit tombé malade; le Nocher aïant la liberté d'aller en Ville querir ce dont ſon malade avoit beſoin. En entrant dans Paris, où lui ni ſon Guide n'avoient jamais été, ils demanderent pluſieurs fois le chemin de la Baſtille, où lorſque Maurice ſe vit enfermé, le pauvre Homme devint fou, par une devotion outrée. Sa folie conſiſtoit à aller en Pelerinage. Quatre ou cinq fois par jour, il alloit à Notre-Dame de Lieſſe, à St. Jacques en Galice, à Notre-Dame de Mont-Sara, à Notre-Dame de Laurette, &c. Il ſe mettoit pieds nuds, repandoit de l'eau dans la Chambre, & après il affirmoit qu'il paſſoit ſur le Pont qui tremble, helas mon Dieu! ou bien il caſſoit ſa cruche, & en faiſoit une trace des teſts, ſur leſquels il marchoit nuds pieds, qu'il mettoit quelquesfois tout en ſang; après quoi il s'alloit coucher, en rendant graces à Dieu, d'être enfin arrivé en un bon Hôpital, où il ſe repoſoit de toutes ſes fatigues. Il faiſoit le Prophète, & proteſtoit, que Mr. le Cardinal de Noailles, aſſiſté de ſon Clergé, marchant à la gauche du Roi, viendroient tous un cierge à la main, le faire ſortir de la Baſtille, pour le mener à l'Egliſe de Notre-Dame, lui faire reparation d'honneur devant la Chapelle de la Vierge. Dix fois par jour il avoit

avoit des Viſions de la Vierge: il vouloit faire mettre à genoux ſes Compagnons, ou les Porte-Clefs, en leur diſant: la voilà qui me tend les bras, qui me donne ſa benediction; & lorſqu'on lui faiſoit porter la main au lieu où il croioit la voir, il s'y trouvoit au lieu de la Vierge, une toille d'Arragnée, un crachat, ou quelqu'autre immondice. Au reſte il étoit très Officieux envers ſes Compagnons, raccommodant toutes leurs guenilles avec une affection, qui montroit la bonté de ſon cœur, & ſa ſimplicité. Cependant, malgré ſon innocence, le malheureux ſeroit encore à la Baſtille, ſi comme je l'ai appris du Sr. Jean Boſtel, ſon Voiſin, un des Officiers qui vinrent en France pour enlever Mr. de Beringhen Grand-Ecuyer de France, & dont je ferai l'Hiſtoire dans les Tomes ſuivans, qui connoiſſoit très particulierement le bon Maurice; ſi, dis-je, la Femme du dit Maurice, quoique très pauvre & chargée de ſix ou ſept Enfans, n'eût voulu ſe remarier. Elle avoit une petite Chaumiére ſur le bord de l'Eſcaut; c'en étoit aſſez pour donner dans la vüe d'un Paiſan plus miſerable qu'elle. Elle preſſa ſon Curé de proclamer ſon mariage, avec proteſtation d'y proceder autrement, lui remontrant qu'il y avoit plus de ſept ans qu'elle étoit ſans Mari, & que n'aïant pas entendu ſeulement parler de lui, ſans doute il étoit mort. Le Curé en écrivit à Mr. d'Argenſon, & au Gouverneur de la Baſtille, leur remontrant quel ſcandale ce ſeroit, ſi cette Femme ſe remarioit du vivant de ſon Mari; mais ce n'étoit pas là le moien d'en

avoir

avoir des nouvelles. Importuné par les ſollicitations réïterées de cette Femme, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, être remariée, le Curé fut trouver Mr. l'Intendant, qui étant honnête Homme, lui conſeilla d'en écrire à Mr. le Marquis de Torcy, & de lui expoſer le fait, l'aſſurant qu'il étoit certain que la probité de ce Miniſtre le tireroit de l'embaras où il étoit. Il ne fut pas trompé dans ſon eſperance. Mr. le Marquis de Torcy eut la bonté d'en parler au Roi & au Pere de la Chaiſe. On donna un ordre poſitif à Mr. d'Argenſon de mettre dehors Maurice, qui alla guerir ſa Femme de la rage de ſe remarier ; & qui ſe remaria lui-même en Secondes Nôces, après près de huit Années de Veuvage.

Nous remerciâmes Mr. du Prey de ſes bonnes nouvelles, nous lui fimes part de ce que nous ſçavions de la Baſtille : nous lui demandâmes quand nous pourrions avoir une ſeconde conference avec lui. Il nous marqua chaſſe ſur les dix heures du ſoir, lorſque nos Tyrans & leurs Satellites ſeroient retirez, afin d'avoir plus de liberté de nous parler ſans crainte. En prenant congé de lui, nous le priâmes de radoucir un peu ſa voix, qui pourroit être entendüe de deſſus la Platte forme, & même de plus loin ; & nous nous retirâmes pour faire nos Reflexions ſur tout ce qu'il nous avoit dit.

Il n'y avoit pas d'aparence de raiſonner avec un homme qui n'avoit plus de raiſon, & qui ſur un oui, ou un non entroit en fureur. Je lui avois dix fois fait remarquer la faute

qu'il

qu'il avoit faite d'outrager ſon Vallet, & d'empêcher Mr. l'Abbé Rollet de lui faire donner de l'emploi, puiſque c'étoit lui, ſans doute qui les avoit denoncez à Mr. d'Argenſon; ce que j'avois conjecturé du detail qu'il m'avoit fait de ſes avantures J'avois auſſi beaucoup inſiſté ſur l'imprudence qu'il avoit eüe d'avoüer qu'il eût vendu des Livres, puiſqu'on ne l'avoit trouvé ſaiſi d'aucun: mais c'étoit donner matiére aux emportemens du plus brutal de tous les Hommes. Il ſe promenoit à grands pas dans la Chambre, & frappoit ſi rudement des pieds ſur le plancher qui étoit fort raboteux, que comme ſes ſouliers étoient ſans ſemelles, il l'eut bientôt tout enſanglanté; il fermoit ſes poings; roidiſſoit ſes bras, mordoit ſes lévres, & ſecoüoit ſa tête ſans dire un ſeul mot Après avoir long-temps fait cette manœuvre, il rompit le ſilence, pour dire brusquement & avec les derniers emportemens, que ſi jamais il trouvoit ſon Vallet ſous ſa main, c'étoit fait de ſa vie: qu'il lui arracheroit le cœur du ventre, & qu'il lui en frotteroit le viſage. Vous reconnoiſſez donc, lui dis-je, Mr. l'Abbé que votre emportement contre ce miſerable, comme je vous l'ai dit pluſieurs fois, eſt la ſource de votre malheur; & que l'avœu à contre-temps que vous avez fait, d'avoir vendu des Livres à Mr. l'Abbé Rolet & à Mr. de la Saulais Médecin ſont cauſe de leur empriſonnement. Mais loin d'en tomber d'accord, il ſe prit à ſoutenir le contraire avec des emportemens & des brutalitez qui me firent garder le ſilence.

Sur

Sur les dix heures du ſoir le ſignal ſe fit dans la cheminée, & nous allâmes à l'audience de notre Stentor. Il nous apprit qu'il avoit communication depuis quelque temps avec les Priſonniers de la Quatriéme Chambre, qui deſiroient ardemment avoir relation avec nous. Nous le priâmes de les avertir de ſe donner bien de garde de percer leur plancher, puiſque notre Chambre avoit un Plafond ſi blanc & ſi uni, que le moindre trou qu'ils y feroient, ſeroit aperçu dès le même jour des Officiers, ou des Porte-Clefs, qui viendroient à leur ordinaire nous voir; mais que rien n'étoit plus aiſé, que de faire un trou dans notre cheminée, qui n'étoit que de briques. Nous lui demandâmes quels étoient ces Meſſieurs, & ſi il les connoiſſoit. Il nous dit qu'il leur parloit, ſans les voir: qu'ils étoient trois: que l'un étoit un Prince Etranger, qui jamais n'avoit voulu dire ſon Nom; que l'autre étoit un Lord Anglois, & le Troiſiéme un Bourgeois de Paris. Il fut leur parler; & un moment après, il vint nous demander, ſi nous n'avions pas quelque ferrement à leur prêter, parce qu'ils n'avoient rien pour percer notre cheminée. Il nous deſcendit un fil aſſés fort pour enlever une des branches des vieux cizeaux, que Mr. Linck nous avoit laiſſez, qu'il eut bien de la peine à faire paſſer par ſon trou. Enfin nous entendîmes nos Voiſins travailler à faire leur ouverture, & nous convinmes avec Mr. du Prey, que nous nous irions coucher lui & nous, pendant que les trois Manœuvres feroient leur trou, & que le lendemain à trois heures du ma-

matin nous leur parlerions. Nous le priâmes de leur ſouhaiter de notre part une auſſi bonne nuit, que nous lui ſouhaitions à lui même, & à ſes Compagnons, & nous nous allâmes repoſer, en attendant notre audience.

Pendant que je faiſois ma priére, je fus ſurpris de voir mon Prêtre, qui vint ſe mettre à genoux devant moi, pour me prier de ne le pas faire connoître à nos Voiſins, parce qu'il lui étoit de la derniére conſequence, qu'on ne ſçût pas que c'étoit lui, qui étoit cauſe de l'empriſonnement de Mr. l'Abbé Rollet & le Médecin la Saulais, ce qu'il venoit de nier. il n'y avoit qu'un moment. Je lui dis qu'il pouvoit dormir en repos, & que je prendrois bien garde de leur dire que j'euſſe aucune connoiſſance de ſes affaires. Il ſe mit à cabrioler de joïe, & ſe donner du talon par le derriére, comme ſi je lui euſſe anoncé ſa liberté.

Le lendemain au matin; dès les trois heures, moment marqué pour la conference, une voix très ſonore nous ſouhaita le bonjour par la cheminée. Je laiſſai aller le Curé le premier à l'audience, qui y courrut tout nud en chemiſe, pour demander en très mauvais Latin au Preſident, ſi ce n'étoit pas au Prince qu'il parloit, & s'il entendoit cette langue? L'autre lui répondit dans des termes très élegans, qu'il l'entendoit un peu; & lui parla avec une facilité, & une pureté, qui me firent connoître qu'il poſſedoit parfaitement cette langue; ce qui embarraſſa beaucoup mon Curé, qui n'en ſçavoit pas tant à beaucoup près. Le Curé continuant toûjours à par-

à parler ſon Latin de cuiſine, lui demanda, s'il connoiſſoit Mr. l'Abbé Rollet ? L'autre lui répondit, qu'il ne le connoiſſoit que depuis qu'il étoit à la Baſtille, mais qu'il avoit eu relation avec lui pendant trois Mois qu'ils s'étoient communiquez au travers du plancher ; & le pria de lui dire, pourquoi il lui faiſoit cette demande, & ſi lui-même connoiſſoit cet Abbé ? Sorel qui commençoit toûjours ſa fraſe par, *Maxime Princeps ſciat Altitudo veſtra* &c. quoi qu'il ne parlât qu'à un Capucin, comme on le verra dans la ſuite, après avoir exigé de S. A. S. qu'elle ne reveleroit jamais à perſonne le ſecret qu'il lui alloit dire, & l'avoir fait jurer pluſieurs fois pour confirmer ſa promeſſe, profera ce grand ſecret dans ces termes. *Ego ſum, & non alius, Antonius Sorel, Sacerdos & Epiſcopus Lery, Abbas de la Motte & Sancti Antonii* &c. Nous demeurâmes, à ces mots, tout étonnez comme des Fondeurs de cloches, dont le métal a coulé ; eux de connoître qu'ils parloient à l'Auteur des malheurs d'un fort honnête Homme, qu'ils conſideroient beaucoup ; & moi de voir l'indiſcretion d'un Prêtre, qui le ſoir precedent me prioit à genoux de ne pas le découvrir. Il leur declara comment il avoit été arrêté à Scheleſtat ; ce qu'il avoit avoüé à l'Intendant de Strasbourg ſur le compte de l'Abbé Rollet, & de quelle maniére il avoit été conduit à la Baſtille. Après quoi le pretendu Prince le pria de me faire venir au Parloir.

Après les complimens faits de part & d'autre, je priai Mr. l'Oüant de m'excuſer, ſi je

ne

ne lui parlois pas en Latin ; car outre que je ne le parlois pas auſſi élegamment que Mr. l'Abbé, n'aïant point de myſtére à lui reveler, j'étois bien aïſe de lui parler une Langue que tout le Monde pût aiſement entendre. Il me demanda qui j'étois. Je ſatisfis à ce qu'il exigeoit de moi, le plus ſuccinctement & ſincérement que je pû. Je le priai de me dire à ſon tour qui il étoit. Il me dit, que pour le moment il ne pouvoit pas ſatisfaire à ma curioſité ; mais qu'il le feroit dans peu, & qu'il m'étonneroit beaucoup. Aprés je parlai au Lord Anglois qui me parut être un fort honnête Homme, & d'un rare mérite. Il poſſedoit parfaitement les langues Latine, Grecque, Angloiſe, Italienne, Allemande, Eſpagnole & Françoiſe, avoit beaucoup & utilement lû & retenu, & faiſoit un très bon uſage de ſa lecture. Il me dit qu'il s'appelloit le Chevalier Thomas Burnet, Neveu du fameux Mylord Burnet, Evêque de Salisbury. Enſuite j'eus une petite converſation avec le Troiſiéme qui étoit un Gaſcon, Bourgeois de Paris nommé Mr. Toſain. Ils me remirent à la nuit prochaine à me conter leurs avantures, & exigerent de moi que je leur fiſſe un détail des miennes ; ce que je fis le plus en abregé qu'il me fut poſſible. Ils en parurent très ſatisfaits, & prirent congé de nous, juſqu'à dix heures du ſoir, crainte que quelqu'un ne nous ſurprit dans notre entretien, qui tout innocent qu'il étoit, auroit été puni comme un grand crime. Il eſt à remarquer que Gringalet & ſes Compagnons avoient l'avantage de ne pas perdre

dre un ſeul mot de tout ce que nous diſions; parce que nos voix portoient au haut de la cheminée, où ils étoient fort attentifs.

Leur trou rebouché, le Curé ne manqua pas, de me taxer d'incivilité, de traitter un Grand Prince, *& peut être le Fils de quelque Roi*, de Monſieur. Je me contentai de lui dire que juſqu'à ce que j'euſſe l'honneur de le connoître plus particuliérement, je ne croiois pas lui devoir parler autrement, & qu'il n'y avoit que les Princes du ſang en France, qui puſſent être traittez dans la converſation de Monſeigneur. Il me fit entendre, que s'il étoit ſeulement jamais Evêque, qu'il garderoit ſi bien ſa dignité, qu'il ne répondroit à Perſonne, pas même aux Princes, ſi ils ne le Monſignoriſoient pas. Je lui promis, que ſi-tôt qu'il ſeroit Evêque, alors je lui donnerois du Monſeigneur gros comme le bras: il en fut très content, & parut d'une gayeté Epiſcopale tout le reſte du jour.

Après ſoupé, ſur les dix heures nous nous trouvâmes au rendez-vous, c'eſt à dire qu'au ſignal qui nous fut fait, nous montâmes dans notre cheminée, comme des Ramonneurs, pour mieux écouter. Le Premier Orateur qui ſe mit ſur les rangs, ce fut le Prince, qui nous fit une Hiſtoire à plaiſir, remplie de mille incidens; où je connus fort bien que ſa langue faiſoit plus d'effort que ſa mémoire, mais avec bien du brillant. Le Curé en étoit ravi en extaſe; & quand il voioit le bel équipage que traînoit le Prince après lui; les Chézes de Poſte, les Caroſſes, les Littiéres, les Mulets, les Chevaux, & tous ſes Of-

Officiers, il penſoit en lui-même, qu'il en auroit du moins autant, quand il ſeroit Cardinal: ce qui ne lui ſeroit pas bien difficile, ſi il ne lui en coûtoit pas plus qu'à ce Prince, qui en étoit quitte par tout pour un *Deo gratias*, Dieu vous le rende.

Le Second qui vint nous entretenir de ſes Avantures fut le Chevalier Thomas Burnet. Il nous dit qu'après avoir été voïager en Allemagne, en Italie, & dans divers autres Cantons de l'Europe, il avoit voulu voir la France, où il avoit été arrêté à Paris, & que tout ſon crime étoit d'être Etranger: à quoi l'on pouvoit ajoûter, ſans doute, l'eſtime que le Roi Guillaume de glorieuſe mémoire, avoit pour toute ſa Famille. Je le conſolai du mieux qu'il me fut poſſible; en l'aſſurant que lorſque Mylord ſon Oncle, dont je connoiſſois parfaitement le credit, auroit connoiſſance de ſa diſgrace, il ſçauroit bien le mettre en liberté, ou le faire échanger contre quelqu'Officier François de diſtinction, & qu'infailliblement il ſortiroit dans peu: ce qui arriva, comme je le lui avois prédit, le 22. du Mois de Juin peu de temps après.

Le Troiſiéme qui fit la cloture du Parlement, ce fut le nommé Tozain Vieillard preſque Septuagenaire. La cauſe de ſon empriſonnement eſt criante. Sa Femme qui étoit de qualité, & Fille d'un Cordon-bleu des bords de la Garonne, l'avoit épouſé par amour, ce qui avoit penſé coûter la vie au pauvre Homme, par des hazards, dont le recit ne fait rien à notre Hiſtoire: cette pau-

vre

vre Femme, dis-je, ſe voïoit reduite, à ſe ſervir elle-même, pendant que ſon Mari, qui étoit un intriguant, étoit Solliciteur d'affaires. Il nous affirma avoir beaucoup perdu à la mort de Mr. Boucherat; car s'étant lié d'amitié avec le Vallet de Chambre de ce Chancelier, il ne manquoit pas une grace. On s'addreſſoit à lui de toutes parts; & quand il y avoit quelques centaines de piſtoles à partager, le Vallet de Chambre en avoit la moitié & Tozain l'autre, moïennant quoi le ſceau étoit immanquable; ce qui pour lors le faiſoit vivre graſſement. Mais n'aïant pas trouvé les mêmes douceurs ſous Mr. de Pontchartrain, il lui avoit fallu retrecir ſa marmitte; & du premier étage, où ils étoient fort au large, à l'Hôtel des Noyers, monter à un Quatriéme, où ils étoient fort à l'étroit. Un jour que ſa Femme venoit de laver ſa vaiſſelle elle en jetta les lavûres ſur une de leurs Voiſines, avec laquelle elle n'étoit pas en bonne intelligence. Les injures reciproques ſuivirent la reprimande, d'abord un beau procès de Dieu de la part de la Voiſine, avec une bonne aſſignation dans les formes à la Femme de Tozain, pour comparoître devant Mr. d'Argenſon Lieutenant de Police, pour ſe voir condamner & par corps, comme de matiére proviſoire, à payer l'habit de la Requerante, & à une Amende à la diſcretion du Juge, pour contravention en fait de Police, malicieuſement faite, de la part de la dite Tozain, & aux dépens. C'étoit grater ſon Mari par où il ſe demangeoit. Il aimoit la chicanne, c'étoit ſon métier; il en

vivoit. Il se promettoit bien de traîner sa Voisine dans tous les Tribunaux de Paris, & de lui faire essuier tout au moins quatre ou cinq bons Arrêts, avant la fin du Procez. A l'écheance de l'assignation, Tozain comparut devant le redoutable Minos, qui après avoir entendu toutes les accusations & repliques, de la Requerante & de l'Intimé, le condamna à païer l'habit de la Plaintive, à l'estimation d'Arbitres, qui seroient nommez pour ce fait, & à vingt livres d'Amende, pour être contrevenüe la Femme du dit Tozain aux ordonnances & reglemens de Police, & aux dépens. Tozain voulut se recrier contre ce jugement. Sur quoi Mr. d'Argenson, pour lui imposer silence, prononça Laconiquement d'un ton aigre à cinquante livres d'Amende. Tozain haussa sa voix pour se plaindre. Mr. d'Argenson haussa la sienne pour prononcer à cent livres d'Amende. Tozain fit éclater sa plainte d'un ton plus haut. Mr. d'Argenson d'un ton plus haut prononça, à cinquante écus d'Amende. Le Condamné s'écria : quel Juge bon Dieu ! le Condamnant prononça qu'il le condamne à cent écus d'Amende. Et sur ce que Tozain lui dit: qu'il rendoit graces à Dieu, de ce qu'il y avoit dans Paris des Juges au dessus de lui: qui le jugeroient sans passion; Mr. d'Argenson l'envoia Prisonnier au Châtelet: où voïant que Tozain barbouilloit trop de papier, à faire des Plaintes, dresser des Requêtes pour se faire élargir, & demander Justice à des Tribunaux plus équitables, il le fit transferer à la Bastille; où après l'avoir laissé deux

Ans,

Ans, ſans vouloir lui laiſſer avoir communication avec perſonne, il le fit comparoître devant lui, & lui reprocha tous les actes de ſa vie les plus ſecrets. Il falloit que ce Miniſtre eût trouvé l'original de la Confeſſion générale de Tozain, car le moindre trait de jeuneſſe, la plus petite fauſſe demarche, la moindre minutie, dont à peine Tozain pouvoit ſe reſouvenir, n'étoient pas ſeulement échapez à ce Linx Anthropophage. Enſuite il lui demanda ſi il pouvoit trouver quelqu'un dans Paris, qui voulût le cautionner d'être plus Sage à l'avenir; Nota que Tozain avoit près de ſoixante dix ans, après quoi, il tâcheroit de lui procurer ſa liberté, à la recommandation de Mr. du Joncas qui comme ſon bon Voiſin avoit fortement ſollicité ſon élargiſſement. En effet ſans Mr. du Joncas qui étoit du Païs, & de la porte de Tozain, ce pauvre Homme ſeroit mort à la Baſtille; où, non obſtant la protection de ce Lieutenant de Roi, il avoit ſouffert, tout ce qu'on peut ſouffrir ſans mourir. Ce pauvre Vieillard en arrivant à la Baſtille fut mis dans un Cachot; & l'on peut juger, ſi, à la recommendation de Mr. d'Argenſon, ce fut dans le moins mauvais. Dans ce lieu de plaiſance, où il entra tout ſain & vigoureux pour ſon âge; il fut accablé de tous les fleaux dont la Vieilleſſe eſt ſouvent affligée, dans les lieux du Monde les plus agréables & les plus commodes. Pour ſurcroît de malheur, après avoir long-temps pourri dans ce cloaque, il lui vint un ulcére à l'épaule, cauſé apparemment par l'humidité du Cachot, où

il y avoit près de dixhuit Mois qu'il étoit. Comme la playe augmentoit beaucoup, il la fit voir au Porte-Clefs, lorſqu'il lui aportoit ſon pain. Celui-ci en avertit le Chirurgien, qui avec la permiſſion du Gouverneur, deſcendit au Cachot, & viſita le mal de notre pauvre affligé. Il en fit ſon raport au Gouverneur, & dit que cette playe étoit dangereuſe, & que ſi la cangréne s'y mettoit, comme il étoit à craindre, indubitablement cet Homme en mourroit; & que pour le penſer, il falloit le mettre dans une Chambre, où il y eût du jour & de l'air. L'Officieuſe avarice du Gouverneur qui lui fit craindre de perdre les profits qu'il faiſoit ſur ce vieux Pigeonneau, le fit monter à la Quatriéme Chambre de la Tour du Coin, une des plus belles, ou plutôt une des moins affreuſes de la Baſtille, qui pour lors par bonheur étoit vuide, & où il étoit encore, lorſque je lui parlai. D'abord Rheilhe, qui par malheur pour Tozain, étoit tout nouveau venu à la Baſtille, & en ce temps-là très ignorant, comme pluſieurs Priſonniers l'ont éprouvé, malheureuſement aux dépens de leurs vies, dit qu'il falloit faire inciſion cruciale. Il la fit ſi adroitement, qu'il lui coupa un artére. Corbé qui étoit preſent à cette operation, voïant ce pauvre Homme qui perdoit tout ſon ſang, en pouſſant les cris les plus douloureux, & Rheilhe ſi embaraſſé, qu'il ne ſçavoit que faire pour étancher le ſang qui ſortoit à gros bouillons de la bleſſure qu'il venoit de faire à ſon Martyre, loin de le ſecourir, courut à la fenêtre; où il ſe mit à chan-

chanter ; pour empêcher, que l'on n'entendît les cris du bleſſé ; pendant que Rheilhe fut chercher les inſtrumens, & l'appareil néceſſaire pour mettre le feu à la playe de ce malheureux Patient. Il le trouva évanoui, quand il revint, par l'épuiſement de ſon ſang, dont ſon lit étoit tout baigné ; mais ſecondé de Ru, il le fit bientôt revenir, par une douleur plus cruelle que la premiére, mais néceſſaire alors pour lui ſauver la vie. Il mit donc le feu à la playe, pendant que Tozain faiſoit des cris que l'on entendoit de la Place de la Porte St. Anthoine, & maudiſſoit Mr. d'Argenſon de tout ſon cœur. Enfin après le mal fait, Mr. du Joncas en étant averti fit venir le Médecin, qui voiant Tozain en péril, fit appeller un autre Chirurgien, qui repara le mal que l'ignorant avoit fait. Mais on eut la dureté de laiſſer ce pauvre eſtropié quarante ſept jours couché ſur le côté, ſans qu'il pût ſe remuer, ni pouvoir obtenir du Porte-Clefs le Charitable Ru, la grace de lui faire ſon lit une ſeule fois, ni même de lui hauſſer ſon chevet. Il n'eut pendant tout ce temps, pour toute nourriture, qu'un peu de bouillon, que Ru, une fois par jour, lui faiſoit lapper comme à un chien, dans une caſſerole ſi ſale, que le ſeul aſpect lui faiſoit bondir le cœur ; & Dieu ſçait quel bouillon ! Le recit qu'il m'en faiſoit, me fit verſer des larmes ; ne penſant pas alors, que dans la ſuite de ma Priſon, je devois être beaucoup plus maltraité ; puiſque ſans parler des Cachots, où j'ai été couché ſans paille, ſur le limon, & cinq jours entiers & cinq nuits, par deux fois differen-

tes, ſans prendre la moindre nourriture, pas même une goutte d'eau. Pendant plus de trois Mois, on ne m'a donné, pour toute ſubſiſtance, qu'un œuf par jour, avec un peu de ptiſanne, ſans pain, ſans vin, ſans quoi que ce ſoit qu'on puiſſe imaginer. Je laiſſe à penſer à tout homme raiſonnable, comment un Homme puiſſant, dans la fleur de ſon âge, peut ſe ſoutenir avec de tels alimens, dans un lieu ſans air, infect, & enfermé comme je l'étois alors avec trois fous. Cet infortuné Vieillard décharné ſi cruellement, que les os lui perçoient la peau de tous les côtez, croiant toucher à ſes derniers momens, demanda avec inſtance qu'on lui fit venir le Confeſſeur de la Baſtille, car il étoit de la Religion Romaine, ce qu'on lui refuſa, quoique l'Aumônier montât tous les jours deux ou trois fois dans la Troiſiéme Chambre de la même Tour, au deſſous de Tozain, pour y viſiter une jeune Marchande de Tournay, que depuis nous avons ſçu s'appeller Mad. du Bois. Par un bonheur extraordinaire, le Chirurgien étranger, qu'on avoit envoié querir pour ſupléer à l'ignorance de Rheilhe, étant venu penſer Mr. Tozain, de qui la bleſſure avoit empiré, par l'inſomnie, le mauvais traittement qu'on lui faiſoit, & les cris continuels & perçans que ſes douleurs lui faiſoient pouſſer; Rheilhe de plus étant abſent, & pendant que l'autre penſoit le malade, Ru aïant été appellé fut contraint de laiſſer le Chirurgien ſeul avec Mr. Tozain, qui, la larme à l'œil le conjura, par tout ce que la charité d'un Chrétien lui devoit inſpirer, d'aver-

vertir ſeulement Mr. du Joncas de l'état deplorable où il étoit. Cet Homme le lui promit, & lui tint ſa promeſſe. Mr. du Joncas vint, qui trouvant ſon cher Compatriote dans ce pitoiable état ne put retenir ſes larmes. Il gronda Ru & le Chirurgien qu'il fit appeller. Ils lui dirent qu'il y avoit ordre du Gouverneur d'en uſer ainſi. Mr. du Joncas, après avoir remontré à Mr. Tozain le tort qu'il avoit eu d'irriter Mr. d'Argenſon, lui promit de l'appaiſer, & qu'il feroit de plus ſes efforts pour le faire mettre en liberté. Il ordonna à Rheilhe d'en avoir un ſoin tout particulier, & à Ru de le bien nourrir. Il envoia au malade ſix bouteilles de vin de Champagne, des Oranges, des Confitures & d'autres Rafraîchiſſemens. Il le venoit voir tous les jours pour le conſoler, & lui faire prendre courage. Quand la bonne nourriture eut un peu rétabli ſa ſanté, on lui donna Mr. le Chevalier Burnet pour Compagnon, & peu de temps après le Prince. Enfin Mr. du Joncas aïant demandé pardon à Mr. d'Argenſon pour ce pauvre outragé, obtint ſa liberté comme je le dirai dans la ſuite. Mais pour mettre le comble à la deſolation de Tozain, outre ſa Famille deſolée, deshonorée & ruinée à ne s'en pouvoir jamais rélever, ſon Fils qui ſe faiſoit appeller Ste. More, & qui étoit Lieutenant des Grenadiers du Regiment de Limoges eut le même ſort; car étant venu ſolliciter la Liberté de ſon Pere, ſoit que Mr. d'Argenſon le craignit, ſoit qu'il importunât ce Miniſtre, il fut envoyé par Mr. d'Argenſon tenir compagnie à ſon Pere à la Baſtille. Que dis-je? ils ne

s'y virent jamais. Ils ont été près de deux Ans dans cet Enfer ſans que Tozain ait ſçû la deſolation de ſon Fils. Ils étoient dans le même Colombier, étoient au même ordinaire, tourmentez par les mêmes Bourreaux, ſans pouvoir ſe voir ni ſe communiquer. Mr. de Ste. More Officier de mérite, petit Fils de Mr. de Jonſac, ſi je ne me trompe, qui comptoit une longue ſuite de Ducs & de Cordons bleus pour ſes Aïeux, dont tout le crime étoit d'avoir eu de la tendreſſe pour ſon Pere, fut traitté dans la Baſtille comme le dernier des ſcélérats. Il a paſſé deux hyvers ſans bas, ſans ſouliers & ſans feu. Il étoit à la petite portion, plus mal qu'un de ſes Soldats. Pouſſé au dernier deſeſpoir, il ſe ſeroit défait lui-même, ſans le nommé Sandro du Village des Hayes de Fleury près d'Avênes, qui l'en empêcha, & lui ſauva la vie, comme ce même Sandro me l'a dit, ainſi que je le dirai dans la ſuite de cette Hiſtoire. Je laiſſe les reflexions que l'on peut faire ſur l'équité de ce Miniſtre, à la diſcretion de ceux qui voudront ſe donner la peine de lire ces faits, que la ſage Poſtérité, & ceux qui ne connoiſſent pas la Baſtille, auront de la peine à croire; & dont Dieu ſeul, ſelon toutes les apparences, ſe reſervera la Juſtice, que les méchans ne peuvent éviter, que par une auſtére & ſincére pénitence.

Nous temoignâmes à ce deplorable Martyre de l'ambition & de la tyrannie de Mr. d'Argenſon, combien ſon triſte ſort nous étoit ſenſible; nous lui ſouhaitâmes & à ſes Compagnons une prompte & heureuſe de-

li-

livrance, ainſi qu'une bonne nuit. Avant que de fermer leur trou, le Prince exigea de moi, de lui dire ſincérement le ſujet de ma Priſon, en m'affirmant qu'il avoit de fortes raiſons de me le demander. J'en avois de plus fortes pour ne lui en rien dire; c'eſt que je ne le ſçavois pas. Je lui proteſtai que je l'ignorois moi même; mais que je preſumois que c'étoit pour avoir été en Hollande, où dans l'établiſſement que j'y pretendois faire, le Roi Guillaume d'immortelle mémoire, & quelques Seigneurs d'entre L. H. P. L E G. m'avoient accordé l'honneur de leur protection. Il inſiſta, en diſant qu'il en vouloit ſçavoir d'avantage; qu'il ne m'en quittoit pas à ſi bon marché, qu'il voioit bien que je lui diſſimulois la véritable cauſe, & qu'il avoit plus d'intérêt à le ſçavoir que je ne penſois. Pour me debaraſſer de ſon importunité, je lui promis que le lendemain à la pointe du jour je lui rendrois raiſon de ce qu'il exigeoit de moi. Il en parut fort content & nous nous dîmes reciproquement adieu.

J'eu de la peine à m'endormir: ce que le Prince m'avoit dit ne laiſſoit pas de m'inquiéter, quoique ce ne fût qu'un pur effet de ſa curioſité, tant il eſt vrai qu'il faut peu de choſe pour faire bâtir bien des châteaux en Eſpagne à un pauvre Priſonnier. Reflechiſſant à la promeſſe que je lui avois faite, ne pouvant le ſatisfaire véritablement, je reſolus de le payer d'imagination, même monnoie dont il m'avoit ſervi dans ſa pretendue Hiſtoire: mais pour ne me pas écarter de

mon principe, j'y joignis la vérité en faiſant l'épigramme qu'on va voir.

A peine trois heures du matin avoient ſonné, que le Prince étoit au trou pour me ſommer de ma promeſſe. Je me levai promptement en Robe de Chambre, & pour lui tenir ma parole, je lui repetai cette Epigramme.

*Ami veux tu ſçavoir pourquoi*
*On nous retient dans cet abîme?*
*Du Dieu de l'Intérêt nous ſommes la victime,*
*Dont tu connois la bonne foi.*
*Pour moi je n'ai pas d'autre crime*
*Que l'argent que donne le Roi.*

Il la trouva ſi juſte, qu'il voulut que je la lui dictaſſe; & comme il falloit qu'il l'écrivît à ſa fenêtre, le jour n'étant pas encore aſſez grand dans ſa Chambre, il me fit faire pluſieurs repetitions qui éveillerent ſes Compagnons. Il leur lut mon Epigramme. Mr. le Chevalier Burnet vint m'en applaudir dans des termes tout à fait obligeans, & qui me firent connoître qu'il aimoit la Poëſie. Il n'y eut pas juſqu'à Mr. Tozain qui n'y donnât ſon approbation: pas un de nous autres encore n'en avoit mieux éprouvé la vérité que lui, & pas un encore ne ſouhaitoit en faire une plus longue & plus rude épreuve que lui. Les Docteurs de la Calotte voulurent que je la leur repetaſſe à haute voix, tant ils la trouverent à leur gré; & Gringalet prononça d'une voix à faire trembler tout le Parnaſſe; *Coronetur.* Il n'y avoit que mon Cu-

Curé qui peſtoit de bon cœur, & qui ne pouvoit pas comprendre, comment des Gens bien ſenſez pouvoient me prophaner tant d'encens pour une faribole, comme il l'appelloit. Le Prince me répondit qu'immediatement à deux heures, il me donneroit des marques qu'il aimoit la Poëſie : & pour me payer de celle dont il vouloit me regaler, il exigea de moi, que je lui ferois un Sonnet, pour prouver que la Baſtille étoit le plus abominable lieu qui fût au monde. Je m'y engageai volontiers ; & nous nous ſeparâmes pour aller ſonger à l'accompliſſement de nos promeſſes.

A deux heures juſtes il vint à la tribune tenebreuſe ; & d'une voix telle que Baron faiſoit éclater la ſienne ſur la Scène, lorſqu'il repreſentoit Agamemnon, il declama les Vers ſuivans.

*Qui modo lætus eram gaudens, & nomine Florens,*
*Triſtis, & abjectus nunc mea fata gemo.*
*Hiſpanicâ nuper excelſus verſabar in Aula,*
*Et Grandes manibus oſcula prona dabant.*
*Hic ego pœnarum fundo detrudor in imo ;*
*Vultum deformem quemque videre piget.*
*Et Cererem & Bacchum cuncti mihi ſponte ferebant :*
*Hic portant ſiliquas ; nec quis amicus adeſt.*
*Sic varians Fortuna vices alterna ſecundis*
*Subdit, & ambiguo nomine ludit atrox.*

Après quoi il me demanda mon Sonnet. Mais en qualité de bon Normand je voulois me retracter, n'aïant pas de monnoie pour lui païer ſa piéce. Le Curé juroit que c'étoit la plus belle choſe qui fût au Monde: que jamais Horace, Ovide, Virgile, ni même ſes Regens, tous Jeſuites qu'ils étoient, n'avoient rien fait de plus ſublime. C'eſt ſans doute, me diſoit-il en confidence, du plus grand ſerieux du Monde, le Prince de la Mirandole qui eſt réſuſcité, ou tout au moins un de ſes Fils. Dame Dame celui-là n'eſt pas un Poëte des treize à la douzaine! Après qu'on eut bien raſſaſié le Prince de loüanges, il voulut que je repetaſſe mon Sonnet, ce que je fis. Le voici.

## SONNET

### ſur la Baſtille.

*De l'Antre, où la Famine, & la pâle indigence*
*Exercent leur fureur ſur mille malheureux,*
*Sort un brouillard épaix, un air bitumineux*
*D'où la Peſte a puiſé ſa mortelle influence.*

*Là s'élève un Rocher d'une groſſeur immenſe,*
*Et dont le front chenu ſemble inſulter les Cieux;*
*Un torrent fend ſon ſein dont les bonds écumeux*
*Tombent dans un Abîme avecque violence.*

*Un tonnerre éternel y mêle ſes éclats:*

On

*On y voit des Lutins, dans d'horribles combats,*
*S'entr'arracher les yeux ſous un obſcure grille*

*Aucune herbe n'y croît, ſi ce n'eſt l'Aconit;*
*Tout Animal l'évite, & tout Aſtre le fuit:*
*Eſt-il lieu plus maudit? oui, l'affreuſe Baſtille.*

Ils donnerent tous une approbation à mon Sonnet qu'il ne méritoit pas; il n'y eut que le Curé qui lui rendit juſtice, ſans le ſçavoir, qui dit la vérité pour la premiére fois, & qui proteſta qu'un ſeul pied des Vers du Prince, valoit une groſſe, c'eſt à dire douze douzaines, de Sonnets comme le mien. Ce que j'avoüai fort ingenûment. La Poëſie nous amuſa aſſez agréablement pendant tout le temps que nous pûmes jouir d'une converſation très-innocente. Il n'y eut pas juſqu'au Curé de Lery qui ne voulût faire des Vers, il en fit de Grecs. Mais il fut bien ſurpris quand il vit que Mr. le Chevalier Burnet lui en fit remarquer les défauts, & lui fit connoître qu'il ſçavoit le fin de cette langue, que le Poëte Grec ignoroit parfaitement. Sorel voiant l'eſtime que nos Voiſins faiſoient de ma complaiſance, voulut la détruire par un tour de ſon métier. Nous nous entrecommuniquions les petits ouvrages que nous faiſions tous les jours; & pour cet effet, nos Voiſins deſcendoient par la cheminée une ficelle, au bout de laquelle ils mettoient leurs productions & voituroient les notres dans leurs apartemens. Il y mit un jour un billet, par lequel il leur donnoit

vis, qu'ils euſſent à ſe prendre garde de moi, comme d'un très méchant Homme; que j'étois l'eſpion du Gouverneur, & qu'infailliblement je les trahirois en découvrant notre commerce. Le billet redoubla le mépris du Prince & de ſes Compagnons pour le Curé de Lery, dont ils découvrirent facilement l'artifice groſſier, & me plaignirent du malheur que j'avois d'être avec un ſcélérat de cette trempe. Mais le Seigneur du Prey, homme à peu près du même caractére, & plus grippé d'un Karat, par la connexité & la ſympathie qui eſt entre les Fous, Gringaliſant ſur ce billet, comme il a fait ſur le galimatias, dont il a fait rire ici tout le monde, me condamna, comme un Perturbateur du repos public; & entrant dans l'idée de ſon conformiſte, conclut que Sorel étoit un Homme de probité, dont il falloit ſuivre les avis, & que j'étois un Pernicieux qu'il falloit éviter comme la peſte. Principe dont il n'eſt jamais revenu, malgré tous les éclairciſſemens de ſes Voiſins, & les triſtes effects qui ſuivirent la malice de Sorel, qui nous envoia la plupart dans les Cachots. Cette tête plus mal timbrée & plus ridicule, que celle du mauvais Prêtre, & dont la vie n'eſt pas moins pleine d'incidens & de belles actions, m'a fait dans la ſuite de ma Priſon réſentir de terribles & de funeſtes contrecoups de ſa folie. Le Prince ſe contenta de me dire en Italien que j'euſſe à me prendre garde de Sorel, comme d'un fourbe dangereux. Nous continuâmes, malgré ſa malice, à faire des quolibets pour nous deſennuyer. Je re-

recitois au Prince quelques ouvrages de ceux que j'avois faits pendant, ou après mes Ecoles, aux quels il ſembloit prendre plaiſir. Il me communiquoit les ſiens. Il poſſedoit parfaitement bien la langue Latine, & faiſoit en cette langue de très bons Vers : quoique ſouvent il voulût me donner le change, en me recitant des Vers qu'il m'affirmoit avoir faits, & que je ſçavois bien avoir vûs ailleurs. Je lui marquois ſouvent la chaſſe dont il ne faiſoit que rire, auſſi-bien que ſes Compagnons, qui redoubloient leurs éclats, quand il brodoit ſes avantures, & principalement ſur les équipages de ſa ſuite. Je ne ſçavois à quoi m'en tenir. Tozain me juroit qu'il étoit Prince. Mr. le Chevalier Burnet gardoit le tacet là deſſus, & tous les trois rioient de tout leur cœur des fictions du Prince, qui même n'avoit pas un ordinaire auſſi bon que le mien ; car nous ne manquions pas de nous detailler tous les jours fidellement nos repas, qui en ce temps là étoient paſſables.

Un jour il nous vint une belle matiére d'épanouir notre rate à tous. Mr. le Chevalier Burnet avoit la permiſſion de faire venir des rafraîchiſſemens ; & comme ſes Compagnons lui en excroquoient au moins la moitié, il lui falloit ſouvent retourner à la charge. Il avoit demandé des Confitures au Porte-Clefs, qui lui aporta un pot de marmelade environ de deux à trois livres, qu'on lui fit païer ſix francs. On avoit fort bien écrit ſur le papier qui le couvroit d'un beau caractére de Femme : Marmelade d'Abricots 1702. Après qu'ils eurent levé ce premier papier qui cou-

couvroit le pot; deſſus un autre qui couvroit les Confitures, entre les deux papiers, ils trouverent une Lettre d'une Religieuſe, qui donnoit cette Marmelade à l'Abbé Giraut Aumônier de la Baſtille, qu'il ſembloit que l'Amour avoit dictée. Rien de plus tendre, ni de plus paſſionné. La concluſion étoit qu'elle l'attendoit l'après midi, *après la benediction du très St. Sacrement*, pour voir s'il ſçavoit pouſſer ſa paſſion auſſi loin que ſes fleurettes; & qu'elle ſeroit Maitreſſe ce jour là du Parloir myſtérieux: ſa lettre étoit ſignée Sœur Dorothée de l'Incarnation. Nous pouſſâmes loin nos reflexions. L'Abbé, pour contenter ſon avarice, avoit manqué apparemment au rendez-vous. La Sœur de l'Incarnation en avoit bien peſté, & nous avoit donné matiére d'une Sçène tout à fait divertiſſante, qui nous avoit fait rire juſqu'au fond des Enfers. Nous connûmes par ce billet que notre bon & tendre Aumônier ne ſe contentoit pas de ſes Nimphes de la Baſtille. Le Prince fut peu de temps après ſe confeſſer à l'Abbé, & nous proteſta qu'il s'étoit accuſé dans ſa Confeſſion, de s'être ſcandaliſé d'un billet amoureux d'une Religieuſe à un Abbé, qu'il avoit trouvé ſur un pot de Confitures: & encore plus d'avoir vû ſortir ce même Abbé, tout poudreux, du Colombier qui étoit dans le Jardin, avec la Servante du Château, en ce temps là fort jolie, qui lui ôta la pouſſiére de deſſus ſon habit, comme lui reciproquement avoit ſecoué la pouſſiére de deſſus les jupes de la Servante. Il deconcerta tellement l'Abbé, qu'oncques depuis il

il ne voulut plus entendre ſa Confeſſion. Il ne faut pas que j'oublie que Mr. le Chevalier Burnet fut celui qui mangea le moins de la marmelade. Le Prince & Tozain y mirent bon ordre. Tozain ſe plaignit des Souris qui mangeoient ſon pain. La nuit il ſe leva; fit un trou au papier qui couvroit le pot de Confitures, de même qu'aux Confitures, comme ſi la Souris les avoit fait elle-même. Mr. le Chevalier étoit trop delicat, pour en manger après la Souris; mais le Prince & Tozain qui n'y regardoient pas de ſi près, s'en accommoderent fort bien. Ces deux Peſtes, l'un alerte & fin comme un Renard, l'autre malicieux & ruſé comme un vieux Singe, lui faiſoient tous les jours de nouveaux tours, que la bonté du Chevalier lui faiſoit diſſimuler & pardonner volontiers; même il étoit le premier à m'en divertir. Le Prince me donnoit tous les jours nouvelle matiére pour exercer ma veine. Il me pria de faire une deſcription de Mont-Louïs, Maiſon du Confeſſeur du Roi, qui étoit en perſpective, devant nos fenêtres. Je fis un Poëme en Vers libres, ſur le lieu de plaiſance, que mon Ami Corbé me ravit, où il y avoit des penſées & des deſcriptions aſſez vives, & aſſez naturelles: & quoique j'en aïe fait un autre depuis ſur des Vers Latins du P. Florent de Brandebourg, qu'on verra peut-être dans les autres Tomes, j'avoûerai cependant, qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'approche de la force du premier. La Baſtille & ſes Cachots ne m'avoient pas encore énervé. Voici quelques piéces que le Prince exigea de moi. Il a fait plu-

pluſieurs Recueils de nos entretiens & de mes Ouvrages : mais comme depuis que nous ſommes en Liberté, il n'a pas voulu m'en faire part, comme cent fois il me l'avoit promis, il faut que je me contente des fragmens que le hazard m'a conſervez.

Mr. Tozain nous avoit dit qu'il avoit ſollicité la grace d'un jeune Homme de Famille, qui avoit été condamné par Arrêt du Parlement de Bretagne à être fait mourir, pour avoir fait un Enfant à une Pupille, auſſi de Famille, & que ne l'ayant pû obtenir, par l'oppoſition des Parens de la Fille, qui la vouloient enfermer dans un Couvent, pour joüir de ſon bien, l'Amante après la mort de ſon Amant ſe poignarda. Le Prince me pria de faire un Sonnet régulier ſur ce ſujet, en imitation de celui qu'on attribue à Mad. de la Suſe, qui tout beau qu'il eſt, cependant eſt très irregulier. Le voici

## SONNET

### Attribué à Madame de la Suze, ſur Mademoiſelle de Guerchy Damoiſelle de la Reine.

*Toi qui meurs avant que de naître,*
*Aſſemblage confus de l'être & du néant,*
*Triſte avorton, informe Enfant,*
*Rebut du neant & de l'Etre.*

*Toi*

*Toi que l'Amour fit par un crime,*
*Et que l'Honneur défait par un crime à ſon tour;*
*Funeſte ouvrage de l'Amour;*
*De l'Honneur funeſte victime,*

*Donne fin aux remords, par qui tu t'es vengé,*
*Et du fond du neant, où je t'ai replongé,*
*N'entretiens point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie.*

*Deux Tyrans oppoſez ont decidé ton ſort.*
*L'Amour, malgré l'Honneur, te fit donner la vie;*
*L'Honneur, malgré l'Amour, te fit donner la mort.*

Et voici le mien, que je ne mets ici que pour ſervir d'ombre à l'autre.

## SONNET.

* *Themis, toi qui goutâs les charmes que tu blâmes,*
*Peux tu de mon Amant faire étouffer les feux?*
*Léve un peu ton bandeau, ton cœur moins rigoureux*
*L'enlevera ſans doute à ſes tourmens infames.*

*La Mort, malgré l'Amour, veut éteindre nos flames;*

*L'A-*

* Themis eut trois Enfans de Jupiter; la Juſtice, la Loi, & la Paix. *Euſeb. lib. 3 prap. Evang.*

*L'Amour, malgré la Mort, nous rejoindra tous deux,*
*Aveugles votre fer ne peut couper nos nœuds;*
*Qui peut tout ſur nos corps, ne peut rien ſur nos ames.*

*Et toi funeſte fruit de mes feconds tranſports,*
*Vien peupler avec nous l'Empire affreux des Morts:*
*L'Honneur veut que ma main t'arrache à l'infamie.*

*Premice de mon feu, ſois victime à ton tour,*
*Une injuſte douceur t'avoit donné la vie;*
*Une juſte douleur te va priver du jour.*

Il me dit un jour qu'il avoit fait cette Epigramme ſur un Homme que je connoiſſois fort bien. Je lui dis que je connoiſſois fort bien l'Homme, & encore mieux l'Epigramme: il ne fit que rire de ſe voir découvert, ſe doutant bien que je l'avois vüe ailleurs.

*Si quid benefacias, levior pluma eſt gratia: ſi quid peccatum ſit, plumbeas iras gerit.*

## EPIGRAMME.

*On ne ſe ſouvient que du mal;*
*L'Ingratitude régne au Monde:*

*L'In-*

*L'Injure ſe grave en metal.*
*Et le Bienfait s'écrit ſur l'onde.*

Et voici la Réponſe que je fis ſur le champ, en Bouts-rimez.

## Réponſe en Bouts-Rimez

## EPIGRAMME.

*Le moindre bien me fait oublier un grand . . . mal ;*
*Mon cœur reconnoiſſant veut plaire à tout le . . . . . Monde,*
*Un bienfait, tel qu'il ſoit, je le . . . . grave en metal.*
*Et l'injure eſt pour moi le coup frappé dans . . . . . l'onde.*

Voici une Epigramme Latine qu'il avoit faite ſur un Aveugle qui portoit un Boiteux, ſur celle-ci d'Oſone.

*Quo caret alteruter, ſumit ab alterutro.*

## EPIGRAMME.

*Fert humeris Claudum Cœcus ; ſic ſorte negata,*
*Ille oculos Socio commodat, ille pedes.*

Et voici comme je la retournai.

EPI-

## EPIGRAMME.

*A qui nous tend la main, il faut tendre la notre:*
*L'Aveugle officieux*
*Porte l'Eſtropié qui lui prête ſes yeux.*
*L'Amour eſt reciproque; un Barbier raſe l'autre.*

Voici encore une Epigramme qu'il me donna pour la traduire en François, parce que nous la trouvions tous deux fort belle.

*Lumine Achon dextro, capta eſt Leonilla ſiniſtro,*
*Et potis eſt forma vincere uterque Deos.*
*Parve Puer, lumen quod habes, concede Parenti;*
*Sic tu cœcus Amor; ſic erit illa Venus.*

## VERSION que j'en fis.

*Leonille & ſon Fils, charmans comme le jour,*
*Etoient borgnes tous deux; au reſte faits pour plaire,*
*Si le Fils eût donné ſon œil gauche à ſa Mere,*
*Elle eût été Venus; il eût été l'Amour.*

En voici une de Sidronius Hoſchius ſur la mort d'un Médecin ignorant, dont il me pria encore de faire une Imitation.

*Mors*

*Mors ſpolium de te nullum, niſi corpus habebit;*
*Civibus hoc tantum ſubtrahet illa tuis.*

## IMITATION.

*La mort que tu ſervois aux dépens des Malades,*
*Sans trouver ton eſprit, n'emporta que ton corps.*
*Le Bourgeois qui ſouvent eſſuïoit tes boutades,*
*Au lieu d'un Médecin, n'en perd que les dehors.*

Le Prince ne me laiſſoit pas ſans occupation : ma tâche faite il m'en donnoit une autre : il m'envoia les Vers ſuivans, & me pria de faire répondre la Femme en Bouts-rimez

## MADRIGAL.

### Sur la Femme d'un Partiſan qui ſe fardoit & étoit Coquette.

*Il ne vous eſt pas difficille.*
*De tant bâtir aux Champs, auſſi-bien qu'en la Ville;*
*Tout rit au gré de vos deſirs.*
*Vous vivez de nos deplaiſirs.*
*La Fortune vous idolâtre:*
*Qui pourroit mieux bâtir que vous?*

Le

*Le bois croît ſur le chef de Monſieur votre Epoux,*
*Et vous ne manquez pas de plâtre.*

Voïci comme je fis répondre la Femme.

## MADRIGAL.

### Réponſe de l'Epouſe en Bouts-rimez.

*Je fais plaiſir aux Gens ſans être . . . difficile:*
*Chez moi l'on peut coucher aux Champs, comme en . . . . . la Ville.*
*Et mon Epoux & moi nous ſuivons nos . . deſirs;*
*Car ſi ſon avarice a fait vos . . . deplaiſirs,*
*Ma prodigalité fait que l'on m' . . . idolâtre.*
*Voiez juſques où va ma charité pour . . vous;*
*Pour vous donner mon cœur, je l'ôte à mon . . . . . Epoux;*
*Quand vous l'avez piqué l'Epoux en eſt l'em- . . . . . plâtre.*

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois raporter ici toutes les piéces, dont le Prince m'impoſoit la tâche. Mais pendant que nous ſommes ſur les Bouts-rimez, je veux encore mettre ici ceux qu'il exigea de moi, ſur les beaux Vers ſuivans, traduits du Paſtor-Fido. Il me pria de faire répondre Mirtil à Amarillis. Ce que je fis. Perſonne, je croi, ne ſera aſſez injuſte, pour me taxer de vanité, ſi je les mets ici, puiſque je ſçai parfaitement, combien il eſt dangereux

reux de mettre ſes ouvrages auprès de ceux qui ont une approbation generale. *Cattivo Viccino.* Si l'on ne rencherit pas ſur la penſée qu'on imite, on tombe. J'avoûerai que je ſuis tombé de bien haut, & que ma chute ſeroit inexcuſable, ſi elle n'étoit pas faite dans un lieu auſſi tenebreux que la Baſtille. Je ne prétens pas mettre mes Vers en paralelle avec leurs Voiſins ; auxquels je le repete encore une fois, ils ne doivent ſervir que d'ombre ; & ce ſera beaucoup, ſi l'ombre eſt tolerable auprès de la vivacité des couleurs qui ont fait l'admiration de tout le Monde.

# FRAGMENT.

## De la Traduction du Paſtor Fido.

### *AMARILLIS.*

*Unique ſujet de ma flame*
*Mirtil, ſi tu pouvois ſçavoir*
*Ce qui ſe paſſe dans mon ame,*
*Sans doute, on te verroit avoir*
*Pour cette Amarillis que tu nommes cruelle,*
*Cette même pitié que tu demandes d'elle.*

*Quoique tous deux Amans, quoique tous deux aimez,*
*Et d'un même feu conſumez,*
*De notre amour pourtant le malheur eſt extrême:*
*Car enfin aimable Berger,*
*De quoi te ſert-il que je t'aime,*
*Si je ne puis te ſoulager?*
*Ou de quoi me ſert-il, qu'un Amant ſi fidelle*
*Brûle aujourd'hui pour moi d'une flame ſi belle?*

*Deſtin pour nous trop rigoureux,*

*Par quel ordre injuſte & barbare*
*Faut il que le Ciel nous ſepare,*
*Si l'Amour nous unit tous deux de mêmes nœuds?*

*Ou par quel étrange caprice*
*Faut-il que l'Amour nous uniſſe,*
*Si le Ciel plus puiſſant nous ſepare tous deux?*

*Que*

## Réponſe en Bouts-rimez de MIRTIL à AMARILLIS.

### *MIRTIL.*

*Si ton cœur répond à . . ma flâme,*
*He ! que me ſert de le . . ſçavoir ?*
*Je poſſede ton cœur, tu poſſédes ton . . ame ;*
*C'eſt trop avoir, ſans rien . . . avoir.*
*Ah ! belle Amarillis tu ſerois moins . . cruelle !*
*Si Mirtil moins aimé, te croioit moins fi . . delle.*

*Eſt-il tourment plus dur à deux Amans . . . . aimez,*
*Et d'un même feu . . . . conſumez,*
*Que de ſouffrir ſans fin une rigueur . . extrême ?*
*Nous pouvons profiter de l'heure du . . Berger :*
*Tu m'aimes autant . . . que je t'aime.*
*L'Amour, qui veut nous . . ſoulager,*
*Te jure par tes yeux que je te ſuis . . . fidelle :*
*Pourquoi donc amuſer . . . une flame ſi belle ?*

*Pourquoi d'un tendre amour, en faire un . . . . rigoureux ?*
*Qui te force à t'être . . . barbare ?*
*Une chimére . . nous ſepare*
*Une fauſſe pudeur s'oppoſe aux plus beaux . . nœuds.*
*Le Ciel n'eut jamais de . . . caprice :*
*Pourquoi vouloir qu'il des- . . . uniſſe*
*Deux cœurs que pour s'aimer il a formé . . . tous deux ?*

*Que votre bonheur eſt extrême*
*Crûels Lions, ſauvages Ours,*
*Vous qui n'avez dans vos Amours*
*D'autre régle que l'Amour même!*

*Que j'envie un ſemblable ſort!*
*Et que nous ſommes malheureuſes*
*Nous, de qui les Loix rigoureuſes*
*Puniſſent l'Amour par la mort!*

*Si l'inſtinct & la Loi, par des effets contraires,*
*Ont également attaché,*
*L'un tant de plaiſir au péché,*

*L'autre des peines ſi ſévéres;*

*Sans doute ou la Nature eſt imparfaitte en ſoi*

*Qui nous donne un penchant que condamne la Loi;*

*Ou la Loi doit paſſer pour une Loi trop dure*
*Qui condamne un penchant que donne la Nature.*

*Mais que l'on aime peu, quand on craint de mourir!*
*Ah! Mirtil, plût au Ciel qu'une mort inhumaine*
*Fût du péché la ſeule peine!*

*Je ferois gloire d'y courir.*
*Seule régle d'une belle ame,*

*Et le premier Dieu de mon cœur,*

*Hon-*

*Par une barbarie . . . extrême,*
*Cent fois plus cruels que les . . Ours,*
*Nous voulons regler nos . . . . amours*
*Sur une affreuſe Loi contraire à . . l'amour même.*
*Ah! puiſqu'aucun tourment n'égale notre . . ſort,*
*Ne rendons plus nos flames . . malheureuſes:*
*Plus forts que ces . . . . Loix rigoureuſes,*
*Pour joüir de l'amour, oſons braver . . . . la mort.*

*Oppoſons notre inſtinc à des Loix ſi . . contraires,*
*Goûtons le plaiſir . . . . . attaché*
*Aux douceurs dont ces Loix nous ont fait un . . péché,*
*L'Amour doit triompher de leurs peines . . . . ſévéres.*
*Montrons que la Nature eſt Maitreſſe de . . . . ſoi;*
*Que des cœurs amoureux c'eſt la premiére . . . . Loi;*
*Qu'elle ne peut ramper ſous une Loi ſi . . . . dure,*
*Et que ſuivre la Loi c'eſt forcer . . . . la Nature.*

*Quand on meurt pour l'amour, qu'il eſt beau . . . de mourir!*
*Car quand on vit ſans lui la vie eſt . . . inhumaine.*

*Mais mourir de langueur c'eſt une affreuſe . . . peine.*
*A cette dure mort, qui nous force à . . courrir?*
*Tu veux qu'un vieux Tyran ſoit maître de ton ame,*
*Quand l'Amour régne dans ton . . cœur.*

*Honneur, vois que je fais à ta sainte rigueur*
*Un sacrifice de ma flame.*

*Et toi cher & parfait Amant*
*Pardonne à cette malheureuse*
*Qui te maltraite aparemment;*
*Et qui doit être rigoureuse*
*Par necessité seulement.*
*Mais si tu veux tirer vengeance*

*De tes feux mal récompensez,*
*Sçache que ta propre souffrance*
*Me punit, & te venge assez.*

*Car enfin s'il est véritable*
*Que tu sois mon ame & mon cœur,*
*Comme tu l'es, quelque rigueur*
*Qu'exerce contre toi le Ciel impitoiable;*
*Toutes les fois que tes douleurs*
*Te font ou soupirer, ou repandre des pleurs;*

*Ces pleurs que tu repans, c'est mon sang que tu verses,*
*Par ces cruels soupirs qui te percent le sein,*
*C'est mon propre sein que tu perces.*

*Et ces douleurs enfin*
*Ces cruautez diverses*

*Que le Ciel & l'Amour te font souffrir pour moi,*
*Je les ressems encor plus vivement que toi.*

Pu-

*Pudeur! Chimére ingrate, as tu tant de . . . .*
*rigueur,*
*Que ta ſévérité veuille étouffer ſa . . . flâme!*

*Crüelle Amarillis écoute un tendre . . Amant;*
*Briſe une chaîne . . . malheureuſe,*
*Dont le frivole éclat t'honore . . . aparemment,*
*Mais dont la peſanteur eſt toute . . rigoureuſe,*
*Et ne ſert qu'a garder les dehors . . . ſeulement.*
*Oui ſur cette pudeur je veux prendre . . . ven-*
*geance,*
*Qui rend mes feux ſi . . . mal recompenſez:*
*En vrais plaiſirs changeons notre . . ſouffrance;*
*L'Amour l'ordonne, & c'eſt . . . . aſſez.*

*Helas! puiſqu'il eſt . . . . . véritable*
*Que je ſuis ton ame, & ton . . . cœur,*
*Par quelle Loi, quelle . . . . rigueur*
*Veux tu qu'une Chimére injuſte . . . impitoiable*
*Mette le comble à nos . . . . douleurs?*
*Quoi! n'aimons nous, que pour nous fondre en*
*. . pleurs?*
*Quelle eſt l'utilité des larmes . . . que tu verſes?*

*Tes pleurs Amarillis me déchirent . . . . le ſein;*
*En pouſſant des ſoupirs c'eſt mon cœur . . . que*
*tu perces.*
*Changeons de batterie . . . . enfin:*
*Il eſt temps que l'Amour couronne nos tra-*
*verſes.*
*Meurs de joie aujourd'hui, s'il faut mourir*
*. . pour moi;*
*Et que je meure heureux, s'il faut mourir*
*pour . . . . . toi.*

Sorel au deſeſpoir de voir la bonne intelligence qui regnoit entre nos Voiſins & moi, malgré ſes artifices, dit ouvertement qu'il vouloit que le trou fût bouché, pour me priver de la communication que j'avois conjointement avec lui, avec ces Meſſieurs, & du plaiſir que nous retirions d'une converſation très innocente, dans laquelle je ne parlois jamais de Sorel, pour ne pas donner matiére à ſes extravagances, dont il avoit un fond inépuiſable. Toutes mes remontrances ne ſervirent de rien: il dit que ſi je ne rompois ce commerce volontairement, il alloit frapper à la porte, pour appeller des Officiers, qui nous y contraindroient d'une autre maniére; & il ſe mit en devoir de le faire. Je lui dis, qu'il falloit donc prendre congé de ces Meſſieurs auparavant, & les en avertir, puiſque c'étoit à eux, & non pas à nous à refermer leur trou. Il ne ſe rendit qu'à peine à ces juſtes raiſons. Je donnai le ſignal contre le plancher, pour avertir nos Voiſins que je ſouhaitois de leur parler. Le Prince vint à la Tribune: il fut fort étonné quand je pris congé de lui du plus grand ſerieux du monde, en lui témoignant que je lui diſois adieu avec regret. Il en voulut ſçavoir la raiſon. Je lui dis que Mr. l'Abbé alloit la lui dire. Sorel vint qui effrontement lui ſoutint que nous le tournions en ridicule dans nos converſations, & que je le déchirois ſecretement d'une maniére impitoiable. Comme cela étoit très faux, le Prince lui jura le contraire, ſur tout ce qu'il avoit de plus ſacré. Mr. le Chevalier Burnet,

net, en la probité duquel ce bon Prêtre avoit une entiére confiance, proteſta que je n'avois jamais parlé de lui dans mes écrits. Tozain & ceux de la Calotte affirmerent la même choſe. Quand le Prince vit que ce Prêtre ne vouloit pas ſe rendre à la raiſon: écoutez moi bien Mr. l'Abbé, lui dit-il: frappez & dites que c'eſt moi qui ai fait un trou dans votre cheminée: je l'avoûerai, & je montrerai le fer au Gouverneur que vous nous avez donné pour le faire, & toutes les Lettres que vous nous avez écrites, qui lui feront connoître la bonté de votre cœur, & je ne lui cacherai rien de tout ce que vous nous avez dit. Je vous tiendrai ma promeſſe; & ſi cela vous fait plaiſir, je vous donne juſqu'à ce ſoir à y penſer: adieu. Je ne dis pas un ſeul mot à ce bon Prêtre de tout le reſte du jour, qui écrivit des billets, qu'immediatement après il déchiroit: puis il ſe promenoit à grands pas, en geſticulant dans la Chambre. Enfin le ſoir, après bien des agitations, il frappa au plancher pour demander audience. Le Prince vint preſider à la noire Tribune, où Sorel ſe mit à genoux au pied de ſon trône, pour lui demander pardon de ſes emportemens. Le Prince lui témoigna que tout le Conſeil ſuperieur étoit ravi de le voir revenu dans ſon bon ſens, & lui proteſta qu'eux & moi ne chercherions qu'à lui faire plaiſir, tant qu'il ſeroit raiſonnable: ce qui le fit pleurer de joïe; & la Scène finit par ſes larmes, & une priére ardente qu'il leur fit d'oublier le paſſé.

Nous continuïons à faire ronger notre

chagrin, par quantité de Vers Latins & François, lors que la fortune voulut mettre la derniére couche aux Avantures bizares de Sorel, par un effet de ſon caprice tout à fait extraordinaire, & qui approche plus de la fiction, que de la vérité, que je vais cependant expoſer ici toute nüe.

Le 27. Juin ſur les ſept heures du matin, lorſque je liſois quelques Chapitres de mon Nouveau Teſtament, nous entendîmes ouvrir les portes de notre Tour; après quoi on vint droit à celle de notre Chambre, où Ru introduiſit un Homme de très bonne mine, mais très pâle, & qui ſembloit tout égaré. Ru prenant la parole, nous dit, que c'étoit un Officier de qualité, que le Gouverneur nous envoioit pour Compagnon, & avec lequel il nous prioit de bien vivre: après quoi il referma la porte ſur nous. Je ſaluai fort civilement notre nouvel Aſſocié & je lui demandai ſi il étoit malade, que je le voiois tout défait. Non Monſieur, me dit-il, mais je fais tout ce que je puis pour l'être, & mourir aſſez vite, pour m'arracher à la barbare tyrannie de nos Bourreaux. L'état où vous me voiez, vient de ce que je n'ai mangé ni bû, depuis plus de cinq jours; puiſque c'eſt aujourd'hui le ſixiéme qu'il ne m'eſt rien entré dans le corps que l'air abominable que je reſpire. Comme Ru en le conduiſant dans notre Chambre, nous avoit apporté notre pain & notre vin, je lui en offris de fort bonne grace, & je courus à mon reſervoir, qui étoit dans une petite armoire bâtie à côté de la cheminée, lui quérir un mor-

morceau de veau rôti, froid, mais de très-bonne mine, dont je le priai de manger. Il le refuſa d'une façon fort civile, & dit qu'il béniſſoit Dieu, de ce qu'il lui faiſoit rencontrer dans l'extremité où il étoit un Homme raiſonnable, qui pût recevoir les derniéres paroles du Comte de Brederodes, & publier un jour dans le Monde l'injuſtice que la France lui faiſoit, après ſoixante Ans d'un ſervice fidelle & aſſidu, qui lui avoit fait dépenſer ſon bien, verſer ſon ſang & ruiner ſa ſanté. Au nom du Comte de Brederodes ma ſurpriſe fut extrême. Sorel, qui l'avoit regardé avec une avidité incroïable, depuis que le Comte étoit entré dans notre Chambre, ſans détourner la vûe de deſſus lui, & ſans dire un ſeul mot, lorſqu'il profera le nom de Brederodes, le reconnut, devint rouge comme de l'écarlate, & mettant le doigt ſur la bouche, me fit ſigne de ne dire mot de ce que je ſçavois de ſes Avantures. Pour lui faire connoître que je l'entendois parfaitement bien. Quoi! lui dis-je Mr. le Comte de Brederodes, eſt-il poſſible que j'embraſſe un Homme qu'il y a ſi long-temps que j'ai envie de voir, & que je connois plus qu'il ne croit; faut-il que ce ſoit dans une Baſtille que nous nous rencontrions enſemble; oſerois-je vous demander comment ſe porte Madame votre chére Epouze. Ah! Monſieur, reprit-il tout tranſporté, connoiſſez vous cette cruelle femme? Comment cruelle! continuai-je; expliquez moi je vous prie Monſieur cette Enigme, & me dites comment Madame la

Marquiſe de Bois-Roger, qui a aimé ſi paſſionnement Mr. le Comte de Brederodes, qu'elle a voulu être ſa chére Epouſe, lui eſt devenüe cruelle? Je ſatisferai à votre curioſité, me dit-il, quand vous aurez ſatisfait à la mienne: dites-moi, s'il vous plaît d'où vous nous connoiſſez tous les deux! Je vous le dirai très volontiers, ſi-tôt que vous m'aurez accordé la grace de manger un morceau. Allons Mr. l'Abbé de la Motte, dis-je à Sorel, que je vis bien que le Comte ne reconnoiſſoit pas, aidez moi à engager Mr. le Comte à prendre quelque nourriture, & à lui faire changer le funeſte deſſein où il eſt de mourir, en celui de vivre en ſi bonne Compagnie: car continuai-je Mr. le Comte, voilà un galant Abbé, qui eſt de Lion, qui fera auſſi-bien que moi tous ſes efforts, pour adoucir les aigreurs de votre Priſon. Oſerois-je vous demander, reprit-il, Mr. qui vous êtes, qui me parlez ſi obligemment, & qui me témoignez tant de pitié dans ma diſgrace? Je m'appelle, lui dis-je Conſtantin de Renneville, dont le ſort n'eſt pas moins funeſte que le votre: nos malheurs..... Il ne me donna pas le temps d'achever, & en m'embraſſant tendrement, eſt-il poſſible, me dit-il, que je me trouve dans un lieu auſſi abominable que celui-ci, avec le Frere de Mr. de Maubuiſſon mon Ami & mon Capitaine, chez qui j'ai paſſé un quartier d'hyver tout entier! N'étoit-ce pas vous qui étiez il y a quelque temps, dans la ſeconde de la Bertaudiére, d'où je ſors dans le moment, lors que j'étois dans la Troiſiéme

avec

avec Mr. Stinckſon Banquier Anglois, & un Abbé Italien; qui trouvâtes le moien de nous faire comprendre qui vous étiez, en frappant contre la muraille, ce que notre Abbé penetra, & à quoi il répondit? Oui Monſieur, repris-je, & je ſatisferai à toutes vos demandes, ſi-tôt que vous aurez pris un doigt de vin, comme je vous en conjure. Dieu vous a mis avec un de vos Amis, dans la moins mauvaiſe Chambre de la Baſtille. Venez admirer cette belle vüe, lui dis-je, en le conduiſant à la fenêtre, qui vous invite à ne pas vous laiſſer mourir ſi-tôt, & d'un genre de mort ſi crüel. Ah! Monſieur, me dit-il, quand vous ſçaurez mes malheurs, vous trouverez que j'ai raiſon de vouloir ſortir de la vie; & ſi je ne craignois pas les jugemens de Dieu, il y a long-temps que j'aurois percé le cœur du plus malheureux Homme qui ſoit ſous le Ciel, pour mettre fin aux plus bizares & plus terribles avantures, dont jamais vous aiez entendu parler. Je lui fis comprendre que mourir de faim, & ſe percer le cœur, c'étoit la même choſe devant Dieu; qu'il n'étoit pas permis à un Chrétien de mettre fin à ſes jours pour quelque cauſe que ce pût être, que par les voies que la Nature lui a preſcrites; & qu'il y avoit même de la foibleſſe à un brave Homme, comme lui de deſirer la mort, pour ſe delivrer des afflictions, qu'il n'avoit pas le courage de ſuporter Enfin je fis ſi bien, que je le contraignis de manger; mais les conduits ordinaires étoient tellement retrecis, que la nourriture eut bien de la peine à y paſſer.

Quand il fut un peu revenu à lui : dites moi un peu je vous prie, Monſieur, me dit-il, d'où vous me connoiſſez & Madame la Comteſſe de Brederodes ? N'eſt-il pas vrai, lui dis-je, qu'elle a été l'adjudicatrice de la Terre de Lyeville, qu'elle faiſoit decreter dans le Cottentin ; & comme Mr. de Chambe, Porte-Manteau du Roi, mon Beau-Pere, avoit cent livres de rente à prendre ſur cette Terre, je fus un des Créanciers portez ſur ce decret ; & je vous ai vû pluſieurs fois vous & Madame la Marquiſe de Bois-Roger à Carentan, où j'étois Directeur des Aydes & Domaines, lorſque cette Terre lui fut adjugée, & rebanie à ſes frais, faute par elle d'en avoir fait le païement. Juſtement, reprit-il, je vous remets à preſent, & j'ai même mangé pluſieurs fois avec vous chez Mr. le Comte d'Auxais, où j'allois ſouvent, & chez Mr. de Bois-Grimot, Lieutenant Général : Mais je vous connois encore de plus de vingt Ans auparavant. J'ai été chez vous, où j'ai paſſé un Quartier d'Hyver ; & je vous dirai tant de circonſtances de votre Maiſon, que vous connoîtrez facilement que j'y ai été, puiſque vous étiez trop jeune alors, pour vous remettre aujourd'hui mon viſage, outre que j'ai beaucoup changé depuis ce temps-là. J'étois Enſeigne de la Compagnie de Mr. de Maubuiſſon votre Frere, Capitaine dans le Regiment de Champagne, dont Mr. le Marquis de Bellefond, depuis Maréchal de France, étoit Colonel. Mr. de Maubuiſſon étant allé en recrüe, comme il m'aimoit beaucoup,

il

il m'amena avec lui à Caën. Votre Maiſon qui eſt très antique, mais très belle, eſt tout proche le Château, & fait face à l'Egliſe de St. Pierre, n'y ayant qu'une grande place quarrée entre les deux. Vous aviez un très beau Jardin dans un des Faubourgs de la Ville, & une belle Terre qui n'en eſt pas bien éloignée, où nous allions fort ſouvent chaſſer. Vos Maiſons de la Ville, de votre Jardin & de la Campagne étoient remplies d'une quantité prodigieuſe de très beaux tableaux dont Monſieur votre Pere étoit très curieux. Il paroiſſoit encore tout jeune ; il étoit dans la Magiſtrature, quoiqu'il ne fût pas originaire de la Ville ; il me ſemble même qu'il étoit d'une Famille d'Anjou. Il avoit grand nombre d'Enfans, dont tous les Ainez étoient dans le ſervice, auſſi bien que Mr. de Maubuiſſon mon Capitaine, un ſeul excepté qui avoit une Charge au Bureau des Treſoriers de France ; c'étoit un des plus beaux Garçons que j'aïe vû de ma vie. J'en ai connu très particuliérement un autre, qui commandoit le Regiment de Coëſlin, qui portoit votre même Seigneurie de Renneville, qui étoit un très brave Officier, & qui dans la ſuite a été un de mes intimes Amis. Vous aviez de vos Freres Aînez dans la Marine, entr'autres un nommé du Clos très bien fait, qui fut envoié dans les Indes avec Mr. Caron dans le temps que le Roi l'y envoya Directeur ; & un autre qui s'appelloit Pierreville qui commandoit la Fregatte la Sène dans le Combat qui fut donné ſous le commandement du Roi Jacques, lorſqu'il n'étoit

n'étoit encore que Duc d'York. Lorſque j'étois chez vous votre Frere étoit encore eſtropié des bleſſures qu'il avoit recües dans ce Combat, où il fit fort bien ſon devoir. Vous aviez d'autres Freres Officiers dans le Regiment de Picardie, & des Sœurs fort belles, entr'autres l'aînée, mais on les voioit rarement, parce que Madame votre Mere les couvoit toûjours ſous ſes aîles dans un apartement fort retiré, d'où elles ne ſortoient jamais qu'avec elle. Vous voiez Monſieur que je vous connois fort bien & que j'ai la mémoire très heureuſe.

Caën eſt une des plus belles & des plus agreables Villes que j'aïe vüe, & la mieux ſituée, où il y a de très beau Monde & fort ſociable. Les Reformez y avoient un fort beau Temple, où s'aſſembloit un concours prodigieux de Peuple, car il y avoit près d'un tiers de la Ville de la Religion Reformée: j'y ai vû une file magnifique de Caroſſes. Il n'y a pas juſqu'au menu Peuple qui n'ait de l'eſprit, & j'en ai retenu des Hiſtoires qui ſont tout-à-fait réjouiſſantes. Il m'y eſt arrivé à moi qui vous parle une aventure, depuis que j'ai épouſé Mad. de Bois-Roger, qui eſt impaïable; je vous en ferai quelque jour le recit. Mais dites moi auparavant ce que ſont devenus Mrs. vos Freres, & par quel hazard vous êtes ici?

Mes Freres ſont tous morts, lui dis-je, je reſte ſeul de douze Fils que mon Pere eut de ſon mariage avec ma Mere, & de ſix qu'il eut avec ſa premiére Femme, qui étoit une d'Aligre. Ceux du Premier lit ſont preſque

preſque tous morts au ſervice des Venitiens, dont la plus grande partie a peri au Siége de Candie. Mon Aîné du Second lit fut tué au Siége de Thionville, qui fut la premiére Campagne du Roi. Six autres de mes Freres ont été tuez dans diverſes occaſions. La ſeule Bataille de Senef en fit perir deux, Officiers dans le Regiment de Picardie; & peu de temps auparavant j'en avois perdu un qui étoit Capitaine dans le même Regiment; il fut tué devant Hardembourg à la déroute de Mr. de Nancrai. Votre Capitaine a été le dernier, qui fut tué à la Hougue, & les quatre autres ſont auſſi morts dans le Service, mais de leur mort naturelle. Voilà pour ce qui regarde mes Freres. Et pour l'aventure qui me fait être votre Compagnon de miſére, la voici. J'étois allé en Hollande pour m'y établir, où je croi même vous avoir vû chez Mad. la Marquiſe de Montpouillan votre Parente; lorſque Mr. Chamillart, à force de promeſſes me fit revenir à la Cour, & dans le temps que je m'y croiois dans une parfaite ſeureté ſous la Foi & la Protection de ce Miniſtre, au bout de quatre Mois, je fus arrêté par ordre de Mr. le Marquis de Torcy, & enfermé dans ce Cloaque deteſtable, où voici là deuxiéme Année que je gemis, ſans avoir vû perſonne qui m'en ait voulu dire la cauſe, & ſans avoir pû obtenir un Commiſſaire pour m'examiner. O ſejour diabolique, s'écria-t-il, gouverné par les plus cruels Tyrans qui ſoient au Monde! Je ſuis dans le même cas, mon cher Monſieur, il y a près d'un An qu'ils

me

me retiennent, ſans m'en avoir encore voulu dire la raiſon. J'aidois à Mr. de Murat Gentil-Homme du Dauphiné à faire ſon Regiment, dont il m'avoit donné la Majorité, lorſqu'on me vint enlever, de mon Auberge, comme un corps-ſaint, pour me plonger dans cet Antre infernal, où je croi que c'eſt par le credit de ma chére Epouſe que je ſuis enfermé. Car je l'aime, toute perfide, toute criüelle, toute ingrate qu'elle eſt, & quoiqu'elle me donne ici la mort, l'amour que j'ai pour elle, & que malgré toutes ſes infidélitez, je ne puis arracher de mon cœur, me péſe plus mille fois que la Baſtille. Je fis fort l'étonné, & je le priai de me conter ſes Avantures, comme ſi je ne les ſçavois pas. Très volontiers, me dit-il; mais permettez-moi auparavant de demander à Mr. l'Abbé qui ne dit mot, & qui me paroît ſi rêveur, ce qu'il fait ici, & quel ſujet l'y a amené. Monſieur dit Sorel, que nous appellerons à preſent l'Abbé de la Motte, & pour cauſe, nous ſommes tous les trois auſſi ſçavans ſur le ſujet de notre empriſonnement les uns que les autres: je ne ſçai ſi c'eſt pour avoir déjeuné deux fois, ou manqué à dire mon Breviaire; tant y a que j'y ſuis depuis il y eut un An ce Carême, & j'en reſortirai quand il plaira à Dieu, ou plutôt quand les Officiers de la Baſtille n'aimeront plus l'argent. Le Comte & l'Abbé recommencerent leurs Apoſtrophes contre la Baſtille & ſes Adminiſtrateurs, & après avoir ſuffiſamment évaporé leur bile, le Comte commença ſon Hiſtoire de cette maniére.

Mon

Mon Pere s'appelloit le Comte de la Garde, qui aïant ſuivi le Prince de Condé aux Païs-Bas pendant les troubles, épouſa ma Mere en Hollande. Elle étoit Couſine de Mad. la Marquiſe de Montpouillan, & ſans contredit Héritiére des grands biens de la Maiſon de Brederodes. Quand le Prince de Condé eut fait la Paix avec le Roi, mon Pere qui revint en France y ramena ma Mere groſſe de moi : elle accoucha à Vernon ſur Seine. Mr. Le Cardinal, à la ſollicitation de Mr. le Prince de Condé, donna à mon Pere la Majorité de Perpignan, avec une penſion, pour le recompenſer de ſon Regiment qu'il avoit perdu ; où peu après qu'il fut arrivé, il mourut, & me laiſſa fort jeune, ſous la tutele de Mr. de Tilly de Caën, Commandant de Perpignan, qui prit ſoin de moi, comme de ſon propre Fils. Ma Mere qu'on appelloit à la Cour la belle Hollandoiſe, ſe remaria à un Gentil-Homme du Cottentin. Mr. de Tilly, après m'avoir fait apprendre mes exercices dès l'Enfance, à l'âge de dix Ans me donna un drapeau dans ſon Régiment ; enſuite ſon Régiment fut incorporé dans celui de Champagne, où je fus Enſeigne de la Compagnie de Mr. votre Frere, & depuis ce temps-là j'ai toûjours ſervi. Etant Capitaine dans un Regiment Etranger, je me mariai à Xaintes, où j'épouſai une Heritiére parfaitement belle, dont j'eus pluſieurs Enfans qui ſont tous morts, auſſi bien qu'elle. Etant allé ſolliciter le bien de ma Mere en Hollande, j'y fis connoiſſance avec Mad. la Marquiſe de Bois-Roger,

Roger, qui y étoit allée pour un pareil ſujet, ſon Pere & ſa Mere étant Hollandois. Si j'en fus charmé, j'eus le bonheur auſſi de ne lui pas deplaire. Elle étoit Veuve, & j'étois Veuf. De retour tous deux en France, je la fus voir à ſa Terre de Bois-Roger. Je lui découvris ma paſſion, & elle l'approuva : mais comme nous étions tous deux de la Religion Reformée, nous ne pouvions pas nous marier en France contre les Ordonnances du Roi. Elle me leva ces difficultez, & me dit qu'elle connoiſſoit un certain Curé de Lery qui étoit dans ſon Voiſinage, qui ne ſe faiſoit pas le moindre ſcrupule de contrevenir à ces Ordonnances, & qui feroit la ceremonie de notre Mariage dès que nous le voudrions. Elle le fit venir à Roüen, & la choſe ſe paſſa un ſoir en la Maiſon d'une Amie de la Marquiſe, devant les Témoins qu'elle voulut y appeller, & que je ne connoiſſois pas. Enſuite de quoi nous retournâmes au Bois-Roger, où pendant plus de dixhuit Mois je vêcus avec mon Epouſe de la plus grande union du Monde. J'avois vendu quelque partie du bien que j'avois de ma premiére Femme en Xaintonge, dont tant que l'argent dura Mad. la Comteſſe de Brederodes m'accabla de careſſes ; mais quand les eaux vinrent à baiſſer, elle me dit qu'il falloit abſolument que j'allaſſe en Hollande me faire rendre juſtice du bien de ma Mere, ou tout au moins ſolliciter une Penſion de L.H.P.L.E.G. qui s'étoient emparez du bien de notre Maiſon. J'y fus ſix Mois entiers, ſans pouvoir obtenir aucune choſe

choſe qu'une légére Proviſion, par le credit de la Marquiſe de Montpouillan, qui ſeule avoit connoiſſance de la juſtice de ma cauſe. J'étois ſans titres, & il n'y avoit qu'elle qui m'en pût indiquer. Enfin L. H. P. me renvoierent chercher l'Extrait de mon Batême, & le Certificat de la mort de ma Mere ; car j'avois recouvert ſon Contract de Mariage avec mon Pere, par les ſoins de la Marquiſe de Montpouillan ; moiennant quoi ils me promirent de me donner une Penſion proportionnée à ma Naiſſance, & à peu près à mon bien. Je revins en France ſur ces aſſurances ; mais je fus fort étonné, quand je voulus entrer chez moi, de voir que ma Femme me fit fermer les Portes du Château, & lever les Ponts-levis. J'eus beau peſter, prier, inſiſter ; jamais elle ne voulut me voir ; encore moins me faire ouvrir. Pendant mon abſence, on avoit pourvû à une Compagnie que j'avois dans Surlaube, pour achever de me pouſſer à bout. Je fus trouver quelques Amis que j'avois aux environs du Bois-Roger, entr'autres le Marquis de St. Hilaire, Gentil-Homme fort honnête & d'une rare probité, qui fut voir mon Epouſe au Bois-Roger, pour lui remontrer de quelle conſequence étoit l'éclat qu'elle alloit faire : mais il ne fut pas moins étonné que moi, quand elle eut le front de lui ſoutenir, qu'elle n'étoit pas ma Femme. Je fus conſulter un Avocat à Roüen, qui me dit qu'en lui aportant l'extrait de mon Contract de Mariage, & un Certificat du Curé qui en avoit fait la ceremonie, il la forceroit bien à me recon-

reconnoître, & à me donner une provision sur son bien. La Demoiselle chez qui nous nous étions mariez à Roüen, qui étoit Marchande de Dentelle, avoit passé en Angleterre. Je courus à Lery pour obtenir un Certificat du Curé; mais j'y appris qu'il avoit abandonné sa Cure, pour suivre en Angleterre la Marchande de Dentelle. Le Notaire qui avoit passé notre Contract au Bois-Roger étoit un Vieillard plus que septuagenaire: il étoit mort pendant mon absence, & j'eus un chagrin mortel d'apprendre, que la Comtesse de Brederodes s'étoit emparée de tous ses papiers après sa mort. Je retournai à Lery, pour voir si je ne pourrois pas découvrir ce qu'étoient devenus les Registres du Curé. Je parlai à un bon Vieillard qui me dit être son Pere, & à un Laboureur qui me dit être son Frere. Quand ils sçûrent le sujet qui m'amenoit; ils m'apprirent, en fondant en larmes, que le Curé étoit un debauché, qui après les avoir ruinez & deshonorez, s'étoit enfui chargé de dettes, pour courir en Angleterre après une Marchande de Dentelle de la R. R. Que c'étoit la Marquise de Bois-Roger, qui après l'avoir fait intimider par les Juges de l'Officialité de Roüen, lui avoit conseillé de quitter sa Cure; & qu'elle n'avoit eu aucun repos qu'elle ne lui eût persuadé la chose: ce qu'il avoit executé après avoir vendu ses meubles sourdement, & par sa mauvaise conduite leur avoit à tous porté un coup mortel. Qu'ils ne doutoient pas que ce miserable n'eût donné ses Registres à la Marquise, ou qu'il ne les eût brulez. Ces tristes nouvelles me perce-

percerent le cœur : j'aimois paſſionnement la Comteſſe, malgré ſa cruauté. Je lui écrivis les lettres les plus tendres : je lui fis parler par ceux que je ſçavois qu'elle conſideroit davantage ; & voiant qu'elle étoit inébranlable, j'entrai dans une fureur que je ne puis vous exprimer. Je pris la reſolution de courir après le Curé de Lery, qui ſeul pouvoit me tirer de la peine où j'étois, en me donnant le Certificat dont j'avois beſoin, determiné de le tuer s'il me refuſoit. Pour cet effet, abandonnant entiérement le ſoin de mes affaires d'Hollande, je fus promptement en Xaintonge, où je vendis quelques arpens de vignes, & quelques aires de marais ſallans, & je pris avec moi deux Vallets qui avoient été mes Soldats, & dont je connoiſſois le courage. Je les menai avec moi en Angleterre pour me ſeconder dans mon entrepriſe. J'appris que le Curé, après y avoir fait ſon abjuration, en étoit parti, ſans avoir épouſé ſa Marchande de Dentelle, qui avoit appris de lui des choſes terribles qui l'avoient rebuttée. Je le ſuivis en Hollande, où il avoit paſſé. Je ſçu qu'il avoit obtenu ſon pardon de l'Ambaſſadeur de France, & qu'il étoit retourné à Paris, où je le fus chercher. Long-temps après je découvris qu'il étoit paſſé en Flandres, où je courus après lui. Enfin je l'ai pourſuivi à la piſte dans toutes les Cours d'Allemagne, où il voiageoit à la ſuite d'un Seigneur Allemand, en Dannemark, en Suéde & en Pologne. Je ſuis enſuite revenu ſur mes pas à Bruxelles où je l'ai perdu. J'ai fait pour le trouver près de mille

mille lieües : & après m'être entiérement conſommé, je retournai à Roüen, où j'emploiai toutes ſortes de moïens pour regagner le cœur de ma Femme. N'en pouvant venir à bout par la douceur, je plaidai contre elle, où je ne gagnai pas plus qu'à courir après mon Fripon de Curé. La Guerre étoit alors allumée par tout ; je pris la reſolution d'aller m'y faire brûler le cœur pour en chaſſer entiérement la paſſion violente, dont il étoit, & dont il eſt encore pénetré pour ma cruelle Epouſe. Pour cet effet je retournai en Xaintonge vendre tout ce que j'y avois de reſte du bien de ma premiére Femme. Je revins à la Cour ſolliciter un emploi. Je m'accommodai avec Mr. Murat, qui m'accorda la Majorité de ſon Regiment de nouvelle création, à des conditions raiſonnables. Je lui avois fait la plus belle Compagnie de Grenadiers qui fut jamais ; lorſqu'étant à la ſurveille de mon depart, tout mon bagage aïant déja pris le devant, je fus arrêté & amené dans ce deteſtable Gouffre, où de toutes les peines que je ſens la plus crüelle, c'eſt l'idée de ma chére Epouſe que j'ai toûjours devant les yeux. Et vous voulez que je vive! Ah! mon cher Monſieur pourquoi m'avez vous fait manger.

J'avoüe que j'eus beſoin de toute ma Rhetorique pour le conſoler : je trouvois ſes peines ſi accablantes, par le pitoïable état où l'Amour & la Fortune l'avoient reduit, que je ne comprenois pas comment il avoit pû reſiſter à tant de malheurs ſans mourir. Sa derniére Avanture ſur tout avoit quelque

choſe

choſe de ſi ſurprenant, que je ne pouvois en revenir. Il avoit parcouru la plus grande partie de l'Europe, pour chercher un Homme qui ſe trouve enfermé avec lui entre quatre murailles, par le caprice du hazard, & il boit, mange & demeure avec lui pendant trois Mois ſans le reconnoître. Le Curé avoit dix fois changé de couleur pendant le Recit du Comte. Je tremblois que le Comte ne le reconnût, qui dans la rage où il étoit lui auroit arraché les yeux. Je ne pouvois comprendre l'imprudence des Officiers de la Baſtille, qui aïant connoiſſance de leurs demêlez, les enfermoient enſemble, au hazard de s'égorger, & à quelles riſques ils m'expoſoient. Le Curé lui demanda bruſquement s'il ſçavoit le Latin. Je vous ai déja dit, Mr. Abbé, lui répondit le Comte, que j'avois été fait Enſeigne à l'âge de dix Ans, & que depuis ce tems-là je n'avois pas quitté le ſervice: il auroit donc fallu que l'Aumônier du Régiment eût été mon Precepteur; qu'il eût eu l'inclination & la ſcience neceſſaire pour m'inſtruire, & que j'euſſe eu autant d'amour pour l'étude, que j'en avois pour la Guerre. Non Mr. l'Abbé, je ne ſçai ni Grec, ni Latin; mais en recompenſe je parle très bon Eſpagnol, & j'entens un peu l'Italien. J'ai été élevé avec des Eſpagnols: j'ai fait long temps la Guerre en Eſpagne, où j'ai été deux fois Priſonnier de Guerre; & mes premiéres Amourettes furent conſacrées à une Eſpagnolette, qui m'a penſé faire perdre la vie; car il n'y a pas à railler avec cette Nation.

Quand l'Abbé de la Motte sçut que le Comte ne sçavoit pas de Latin ; il fit semblant de lire son Breviaire : il nous demanda la permission de chanter une Hymne avec une soumission qui me surprit ; mais je le fus bien d'avantage, quand au lieu de l'Hymne, je lui entendis chanter une priére très instante qu'il me faisoit de ne le pas découvrir. Je lui dis tout haut : Mr. l'Abbé ne sçavez vous pas cette autre Hymne, qui me paroît plus belle & plus juste? & dans l'instant, en forme d'Hymne, je lui chantai l'assurance où il pouvoit être de ma fidélité & de ma Precaution ; & je lui dis en même temps qu'il falloit prevenir le Prince & Tozain. Car pour Mr. le Chevalier Burnet, comme je l'ai déja dit, il étoit sorti le 22. du même Mois. On l'appella, sous ombre de le faire parler à Mr. d'Argenson, mais une heure après le Major vint faire enlever toutes ses hardes, & dit à ses Compagnons, que sa Liberté étoit venüe, & qu'il étoit échangé contre un Prisonnier François, Homme de distinction, qui étoit arrêté en Angleterre. Je dis à l'Abbé de la Motte qu'il n'eût aucun trouble, ni pas la moindre inquiétude ; & que je me chargeois du soin de faire les choses si bien, qu'il auroit sujet d'en être tout à fait content. L'Abbé me protesta, que de sa vie il n'avoit entendu une si bonne Hymne. En effet elle le rassura beaucoup, & il ne parut plus si triste, qu'il l'étoit, avant que je l'eusse chantée, ce que je fis sur l'air de : *Te lucis ante terminum.*

Je dis au Comte de Brederodes que nous avions

avions communication avec les Priſonniers qui étoient au deſſus de nous, un deſquels étoit un Prince qui paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit ; qu'il falloit les avertir de ſon arrivée dans notre Chambre : que je le priois de m'excuſer ſi je leur parlois en Latin ; mais qu'il étoit à craindre que je ne fuſſe entendu des Porte-Clefs, qui ſouvent alloient écouter ſur la Platte-Forme. Le Comte approuva la choſe, ſans y faire de reflexion, & encore moins ſans en pénétrer la cauſe ; il n'avoit garde. Je fis le ſignal au plancher. Le Prince vint à la Tribune. Jamais Homme ne fut plus étonné que lui, lorſque je lui appris que le Comte de Brederodes étoit avec nous. Il ſçavoit l'Hiſtoire du Curé de Lery. Il crut que je voulois lui faire un conte à plaiſir : mais je lui affirmai la choſe ſi ſerieuſement, qu'il ne pouvoit aſſez admirer la bizarerie, & le caprice de la Fortune ſur la deſtinée du Comte & du Curé. Je le priai de prendre de juſtes meſures avec ſon Compagnon, pour ne pas faire de, *qui pro quo* dans la converſation, dont les ſuites ſeroient très funeſtes. Il me promit une grande circonſpection : après quoi lui & ſon Camarade ſaluerent notre nouveau Compagnon, qui leur fit bien des civilitez : puis ils refermerent leur trou, crainte de ſurpriſe ; après nous avoir promis qu'ils avertiroient les Priſonniers de la Calotte de leur devoir, & nous avoir marqué l'audience à dix heures du ſoir.

Lorſque nous nous fûmes un peu tranquiliſez par les meſures que j'avois priſes, & qui rendirent l'Abbé tout joyeux, je priai le Com-

te de debutter par me dire d'où il sortoit; & d'avec quels Compagnons. Je sors, dit-il de la Seconde de la Bertaudiére, où vous avez été, & où j'ai encore vû des Vers écrits contre le mur, que j'ai cru être de votre main, & je quitte des Compagnons que je n'ai pas eu le temps de connoître, puisque je n'ai bu ni mangé avec eux. Mais je veux vous dire tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis à la Bastille, où la Fortune a voulu me faire voir, qu'elle sçavoit me fournir des Avantures jusqu'au fond des Enfers. Plus surprenantes que vous ne pensez, Mr. le Comte, lui dis-je, & toutes des plus extraordinaires. Sans comprendre le sens de mon Enigme, qui lui étoit impénétrable, il continua son discours ainsi.

Après que ces Canailles ici m'eurent fouillé jusqu'aux endroits les plus secrets, & eurent retourné toutes mes poches, ils me mirent dans une Chambre, où je restai seul près de deux Mois. J'eus tout le temps d'y faire des reflexions, qui toutes aboutirent à me convaincre, que c'étoit mon Epouse qui m'avoit fait arrêter. On me tira de ma solitude pour me mettre dans la Troisiéme Chambre de la Bertaudiére avec un appellé Mr. Stinkson, Banquier Anglois, fort honnête Homme, & un Abbé Italien qui n'a jamais voulu dire son Nom, ni pour quel sujet il est ici; mais qui a de l'esprit infiniment: ce fut lui qui comprit ce que vous nous vouliez dire, en frappant contre le mur. Stinkson a eu le malheur de s'associer dans une manufacture de Draps, avec des Fripons, qui pressez par

lui

lui de lui rendre leurs comptes, ont gagné Mr. d'Argenſon, qui a fait mettre ce pauvre Banquier à la Baſtille, d'où il ne veut pas le laiſſer ſortir, qu'il ne ſe ſoit accordé avec ſes Creanciers. Sa Femme a fait remontrer au Roi l'injuſtice que l'on faiſoit à ſon Mari, & le prejudice que ſa cruelle Priſon apportoit à ſa Banque. Le Roi l'a renvoyée à Mr. le Comte de Pontchartrain, qui pour toute grace, lui accorda celle de voir trois fois par ſemaine ſon Mari. Une Friponnerie que lui a faite Corbé merite bien que je vous en faſſe part. Mad. Stinkſon dans le commencement de la Priſon de ſon Mari obtint de Mr. d'Argenſon la liberté de lui envoier un lit & des hardes: Elle lui envoia un grand coffre bien garni. Mr. Stinkſon en prit ce qu'il crut lui pouvoir ſervir dans ſa Priſon, & remit le reſte à Corbé, le priant de le faire rendre à ſa Femme, ne voulant pas ſe parer dans la Priſon d'habits ſi magnifiques, car il y avoit une Robe de Chambre de Damas à fleurs d'or, toute des plus ſomptueuſes; un Habit galonné très propre, avec une veſte de drap d'or parfaitement belle: tout cela n'avoit encore été porté qu'une ou deux fois, & de plus ce cofre étoit garni de très beau linge. Corbé lui dit qu'il avoit fait rendre le tout à Mad. Stinkſon, qui ſix Mois après eut la liberté de venir voir ſon Mari. Corbé n'en fut point averti, qui étoit en Ville, où une partie de plaiſir l'avoit fait trotter, lorſqu'elle arriva à la Baſtille. Mr. Stinkſon ne manqua pas de demander à ſa Femme, ſi on ne lui avoit pas rendu ſon Ha-

bit, ſon Linge, ſa Robe de Chambre &c. Elle lui dit qu'elle n'en avoit rien vû. Elle demanda dans l'inſtant à parler à Corbé, pour s'éclaircir de la choſe. On lui dit où il étoit: elle avoit ſon Caroſſe à la porte, elle l'y fut trouver. C'étoit une Maiſon où elle étoit connüe: on la fit monter au lieu où étoit Corbé, ſans qu'il en fût averti. Elle le trouva au milieu d'une grande aſſemblée de Meſſieurs & de Dames, paré de l'habit, de la veſte, & de la plus belle garniture des dentelles de ſon Mari, avec leſquels Mr. de Baſſe-Mine ſe donnoit des airs tout des plus ridicules.

*Simia ſemper Simia, etiam ſi aurea geſtat inſignia.*

Jugez de la ſurpriſe de tous les deux. Mad. Stinkſon fit grand bruit; Corbé fut hué, comme le Geai paré des plumes de Paon; mais il en fut quitte pour la honte, ſi il en eût été ſuſceptible, & pour rendre le tout, après en avoir fait l'étalage pendant ſix Mois. Par bonheur comme Corbé étoit plus petit que Mr. Stinkſon, il avoit fait recouper l'habit & la Veſte pour les accommoder à ſa taille, en ſorte qu'ils n'ont pû ſervir au Propriétaire, dont on avoit uſé le Linge. La Robe de Chambre étoit encore plus mal-traitée; elle étoit toute craſſeuſe, avec une grande tache d'encre ſur le devant du côté droit. Quand Mr. Stinkſon s'en plaignit à Mr. d'Argenſon: ne les auriez vous pas uſez, dit-il pour l'en conſoler, ſi vous aviez été dehors?

Le

Le Lecteur me permettra bien de faire une petite digreſſion, pour raporter une pareille friponnerie de Roſarge, Major, que j'ai appriſe dans la ſuite, & que je mets ici après l'autre, crainte qu'elle ne m'échappe, lors qu'il ſeroit beſoin de la mettre ailleurs, ſuivant la juſte Cronologie de la Baſtille. Roſarge qui avoit coutume d'être toûjours malproprement enguenillé, & habillé comme un Yvrogne, qui buvoit tout ſon argent, & celui des Priſonniers, parut tout d'un coup vêtu ſuperbement, & venoit ſe proſtituer dans toutes les Tours orné d'un habit magnifique, doré comme un Calice. Ce qui fit croire que quelque Priſonnier en mourant avoit été aſſez fou pour donner ſon habit à ce Beliſtre; ou plutôt que quelqu'Homme de conſequence, à qui le Major avoit annoncé ſa liberté, ravi de joye, lui avoit donné, ſans reflexion, ſa depouille, pour le recompenſer de ſa bonne nouvelle. Rien moins que cela. On avoit arrêté un Officier: ſon Vallet de Chambre vint pour lui parler, il s'adreſſa au Major, qui aïant ſçu que c'étoit pour donner à ſon Maître un habit qui ſortoit de chez le Tailleur, prit l'habit, promit qu'il l'alloit rendre à l'Officier Priſonnier, & après avoir renvoié le Valet s'en para, comme Jodelet Prince d'Armenie. Un An après, quand le Priſonnier eut la liberté de voir du Monde, le Major qui en fut prevenu, fit retourner l'habit & le Galon, & après le donna à l'Officier, qui proteſta n'avoir jamais porté d'habit retourné. La choſe éclata. Le Major, pour appaiſer l'Officier, lui dit qu'il eût à fai-

re eſtimer ſon habit, & qu'il lui feroit un billet païable quand il auroit de l'argent. L'Officier aima mieux reprendre ſon habit tout retourné qu'il étoit, & le donner à ſon Vallet de Chambre, que de le laiſſer plus long-temps ſur le dos de cet indigne Fripon; ſe reſervant à rabattre les coutures du juſtaucorps du Major, quand il ſeroit en liberté. Quand on eut ôté les Reliques de deſſus l'Ane, Martin n'eut plus que ſon bas & ſes oreilles. On dit que le Major eût l'impudence de demander à l'Officier l'argent qu'il lui avoit coûté pour faire retourner ſon habit; c'eſt ce que je ne ſçai pas poſitivement; mais ce que je ſçai de très certain, c'eſt qu'il n'en toucha pas de mauvaiſe monnoie, & ne fut pas paié comme il le meritoit.

Mr. le Comte de Brederodes continua, & nous dit: On me retira d'avec Mr. Stinkſon, & l'Abbé Italien, pour me mettre dans la Troiſiéme Chambre de la Tour du Puits, avec un Abbé très bienfait, & qui m'a paru fort honnête, & bien né. C'eſt un Homme encore plus haut que vous, dit-il, en m'adreſſant la parole, mais boſſu; & je puis dire, que c'eſt le plus beau Boſſu que j'aïe vû de ma vie. Il a l'air majeſtueux, le teint vif, les yeux pleins de feu, tous les traits du viſage très reguliers, & la barbe, qu'il porte fort longue, l'aïant laiſſé croître depuis qu'il eſt à la Baſtille, eſt très belle: elle eſt crêpée & à groſſes boucles d'une couleur de geais admirable. Il s'appelle Gonzelle, il eſt le Fils d'un Notaire d'auprès de Dole en Franche-Comté. Quand le Roi de France en fit

la

la conquête la derniére fois, ce Gonzelle ſe retira à Vienne en Autriche, où le jeu lui fit faire groſſe fortune. Il acheta une belle Terre, que l'Amour le força de donner à une Dame de qualité dont il étoit devenu amoureux; il s'étoit fait recevoir Comte de l'Empire, pour lui mieux plaire: mais l'infidelité de ſa Maitreſſe le fit reſoudre par un ſaint deſeſpoir à ſe faire Prêtre. Pour changer de condition, il ne changea pas d'inclination. Il continua à joüer gros jeu, & gagna des ſommes très conſiderables. Il eut envie de voir la Cour de France au commencement de l'Année 1701. il y vint avec un équipage magnifique: Caroſſe à ſix Chevaux; ſuite nombreuſe de Domeſtiques; belle Livrée, rien n'y manquoit. Huit jours après ſon entrée dans Paris, Mr. d'Argenſon le fit arrêter, ſe ſaiſit de tout ſon argent, fit vendre le beau Caroſſe & tous les équipages de l'Abbé, qu'il fit enfermer dans la Baſtille, où jamais il n'a pû obtenir la grace de ſçavoir ce qu'on lui veut, ni de quoi on l'accuſe.

Mr. d'Argenſon cependant le fit un jour deſcendre, pendant que nous étions enſemble, & voïant que l'Abbé ne le qualifioit que de Monſieur, & non pas de Monſeigneur, comme il l'exigeoit inſolemment de la plus grande partie des Priſonniers, Mr. d'Argenſon l'en reprit; diſant qu'il devoit reſpecter en lui le Mininiſtre du Roi. L'Abbé lui dit qu'il reſpectoit tout ce qui apartenoit au Roi: mais qu'un Comte de l'Empire étoit diſpenſé de donner au Lieutenant de Police de ſa Majeſté, le titre de Monſeigneur: que pour lui

il ne connoiſſoit point d'autres Seigneurs que Sa Majeſté Imperiale & le Roi des Romains, ſes legitimes Seigneurs. Mr. d'Argenſon s'emporta juſqu'à lui parler par toi, en lui diſant, mon Ami n'es tu pas un plaiſant Comte de l'Empire! le Fils d'un Notaire! Monſieur, reprit l'Abbé, je vous connois mieux que vous ne penſez, & je ſçai que vous n'avez pas toûjours été Lieutenant de Police; non plus que Tamerlan n'avoit pas toûjours été Empereur, quoi qu'il fût un des plus grands Princes de ſon Siécle. Enfin que j'aïe été autrefois tout ce qu'il vous plaira; l'Empereur m'a jugé digne d'être fait Comte de l'Empire, & j'en ſoutiendrai la dignité juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Ta qualité, dit Mr. d'Argenſon, ne m'empêchera pas de te faire pendre, quand je t'aurai fait ton procez. Monſieur, je ſuis en votre pouvoir, vous pouvez me faire mourir, quoiqu'Innocent, de tel genre de mort qu'il vous plaira: mais je ſuis perſuadé que vous ne le ferez pas ſans reflechir, que l'Empereur eſt juſte, & aſſez puiſſant pour venger l'injuſtice que vous ferez envers moi, ſur dix Comtes François. Ce n'eſt pas de ce que vous ſçavez faire que je ſuis en peine, je ne le ſçai que trop; mais je deſirerois ſçavoir de quoi vous m'accuſez: faites moi la grace de me le dire, & je vous jure ſur tout ce que j'ai de plus ſacré, que je vous l'avoûerai, ſi j'en ſuis coupable. Tu n'auras pas le plaiſir de le ſçavoir ſi tôt, lui dit ce *loyal* Juge: je t'accuſe d'être un Inſolent, que je vais envoier au Cachot, tout nud avec les fers aux pieds

pieds & aux mains. Je ſuis Prêtre, Monſieur, dit l'Abbé, & Dieu m'apprend que là j'y dois le prier pour vous. Puiſque tu es Prêtre, dit Mr. d'Argenſon, retourne en ta Chambre, où je te donnerai du temps ſuffiſamment pour prier Dieu pour moi. Adieu: qu'on l'ôte de devant moi, dit-il à ſes Satellites, qui le ramenerent dans notre Chambre, où il me fit le recit de la ferocité barbare de ſon Juge. Nous vivions fort unis enſemble, & nous avions facilement fait amitié par la conformité de nos mœurs & de notre deſtinée, lorſque ſix ſemaines après notre union, on me fit ſortir d'avec lui, pour me mettre avec ſon Frere dans la Seconde Chambre de la Bertaudiére. C'eſt auſſi un Abbé, mais laid & mal-fait, autant que ſon Frere eſt beau & a d'eſprit. Je fus fort long temps avec lui, ſans qu'il voulût me dire ſon nom, quoiqu'il ſçût fort bien que je ſortois d'avec ſon Frere, dont il ne daignoit pas ſeulement s'informer. Mais un jour que je liſois dans ſon Breviaire, j'y vis ſon nom qui y étoit écrit. Quoi! lui dis-je, Monſieur, êtes vous le Frere de Mr. l'Abbé Gonzelle, avec lequel j'étois il y a peu de temps? Oui, Monſieur, dit-il, mais je n'ai oſé me faire connoître à vous, crainte que vous ne fuſſiez une Perſonne miſe de la part du Gouverneur pour me tirer les vers du nez. Je lui fis ſi bien connoître ſon erreur, & il vit que j'avois tant d'averſion pour nos Bourreaux, qu'il me fit part de ſes Avantures, à peu près dans ces termes.

Je ſuis Fils d'un Notaire de Dole: mon

Pere nous laissa après sa mort un grand nombre d'Enfans avec un bien fort mediocre. Ma Mere, qui lui survêcut, eut soin de faire étudier tous ses Garçons, persuadé que la plus grande richesse qu'on puisse laisser à des Enfans, c'est l'éducation & la science. Mon Frere Aîné, que vous venez de quitter fut à la Cour de Vienne, où il fit une fortune considerable. Le bruit en vint jusques à nous, & même qu'il étoit Comte de l'Empire. J'y courus, pour y avoir quelque part. J'arrivai dans le temps qu'il venoit de se faire recevoir Prêtre, & un peu après qu'il eut donné de grands biens à une Dame, dont l'infidelité le mit au desespoir: Il me mit en état de paroître à la Cour de l'Empereur, sans lui faire de honte. Je connus bien-tôt que toute sa fortune rouloit sur le hazard, & que les cartes & les dez faisoient tout son fond. Aujourd-hui il avoit mille pistoles, deux jours après il n'avoit pas un sou. Jamais de tranquilité, toûjours dans l'inquiétude & l'agitation. Un jour qu'il avoit excessivement gagné, je le priai de me faire un petit fond, dont je serois meilleur menager, qu'il ne l'étoit de ses grandes richesses: mais il fut aussi avare pour moi, qu'il avoit été liberal pour la Dame. Il me conseilla de me faire ordonner Prêtre comme lui, & il m'en facilita les moïens: après quoi il me donna de quoi me reconduire chez nous, où par le moïen de mes Amis j'obtins un petit Benefice. C'étoit une Cûre, où pour tout revenu j'avois cent écus, mes Messes, & logé passablement bien. Il y avoit derriére ma Mai-

Maiſon une Riviére fort poiſſonneuſe. J'avois fait faire une petite barque & des filets, & là j'exerçois les deux profeſſions de St. Pierre, de pauvre Pêcheur, & de vigilant Paſteur: vivant ſans ambition & dans un degagement du monde, qui me donnoit une tranquilité, dont le ſouvenir fait ici ma plus grande peine. J'avois pris avec moi une de mes Sœurs, Fille fort ſimple & fort ſage, qui gouvernoit mon menage. Lorſqu'au commencement de l'Année 1701. je fus tout ſurpris de voir mon Frere le Comte arriver chez moi avec un équipage de Prince: Toute ma Paroiſſe n'étoit pas aſſez grande pour loger ſa ſuite. Je le conjurai en Frere ſage, de vendre ſon Caroſſe à ſix Chevaux, de congedier tous ſes Gens, & de ſe faire un fond chez nous, de l'argent qu'il avoit, avec lequel il pouvoit paſſer ſes jours dans la même tranquilité, que celle où il m'avoit trouvé. Mais c'étoit prêcher l'abſtinence & la moderation à un Prelat de Cour. Il pretendoit briller à la Cour de France, & y tenir tout un autre rang que celui où il me voioit reduit, qui lui faiſoit pitié & dont il étoit confus. Il m'entraîna malgré moi à Dole avec lui. Là un de mes Freres qui a fait profeſſion dans les Carmes, ſe joignit à moi pour le ſolliciter, & l'engager à s'établir dans notre Païs: mais ce fut vainement. Il étoit arrêté dans le Conſeil éternel, qu'il viendroit à la Baſtille, & que ſa diſgrace nous y entraîneroit avec lui. En effet, il pourſuivit ſon chemin vers la Cour, malgré nos remontrances, rempli de ſes grandes idées. En

me quittant il me donna cent écus, pour m'indemniſer de la dépenſe qu'il m'avoit fait faire; parce qu'en trois jours lui & ſes Gens m'avoient conſommé mes proviſions, faites pour toute une Année. Environ un Mois après ſon départ, jamais je ne fus plus ſurpris que lors qu'un Exempt & ſix Archers entrerent dans ma Maiſon, où à peine ils me donnerent le temps de prendre mes hardes & du linge, & ſans me permettre de dire ſeulement adieu à ma chere Sœur, ils me forcerent de monter à Cheval; & ſans dire où ils me vouloient conduire, ni pour quel ſujet ils m'arrêtoient, ils me firent marcher au milieu d'eux garroté, comme un criminel. Quand nous fûmes à deux lieües en deça de Dole, j'y trouvai mon Frere le Carme, qu'un autre Exempt, & ſix Archers avoient mis au même état où j'étois; & ſans vouloir ſeulement nous accorder la ſatisfaction de nous embraſſer mon Frere & moi, ils nous ont conduit tous deux dans ce cruel Labyrinthe, ſans qu'il m'ait été permis de parler à mon Frere par les chemins, ni de prendre mes repas avec lui dans les Auberges où nous arrivions, ni que j'aie pû obtenir la conſolation de le voir une ſeule fois depuis que je ſuis ici. Voilà la bonne fortune que nous a procuré Mr. le Comte de l'Empire. Mon Benefice, où j'étois plus heureux, que le Roi ne l'eſt à Verſailles, & dont je faiſois les fonctions en bon & zelé Paſteur, eſt perdu pour moi; je n'y retournerai de ma vie: je ne reverrai plus mes ſimples Brebis; & ma Sœur qui m'aimoit autant que je l'aimois eſt morte

morte de douleur de ma diſgrace. O ma chére Patrie pourquoi es tu tombée ſous la Domination des François! ou que peut craindre le Roi d'un miſerable Curé, qui ne liſoit que ſon Breviaire, & à qui ſa ſolitude tenoit lieu de toute la Terre?

Après ce triſte recit, il entra dans une réverie ſi profonde & ſi mélancolique, que toutes mes conſolations ne purent l'en faire revenir. Il ne m'écoutoit ſeulement pas, & les yeux attachez contre Terre, il ſembloit pétrifié. Il demeura dans ce pitoïable état plus de deux heures, en pouſſant de temps en temps des ſoûpirs, qui ſembloient devoir amolir notre Cachot, plus ſenſible que le cœur de nos barbares Tyrans. Tous les jours il entroit deux ou trois fois dans ces profondes rêveries, dont je ne pouvois le retirer, pas même quand on apportoit notre dîné, que ſouvent il laiſſoit retourner, auſſi bien que moi, ſans y toucher: car comme nous mangions enſemble, j'aimois mieux me paſſer de dîner, ou de ſouper, que de prendre mes repas ſans lui. Quand il étoit revenu de ſa Letargie, il m'en demandoit pardon, & me grondoit de n'avoir pas voulu manger ſans lui. Il étoit fort exact à lire ſon Breviaire, prioit avec ferveur, dormoit peu, & jeunoit beaucoup. Ce qui lui altéra ſi fort le cerveau, que ce pauvre malheureux Prêtre pouſſa ſa folie juſqu'à ſe vouloir faire mourir. Ce fut au commencement du Carême dernier. On nous avoit aporté de la Morüe pour notre dîné, que je ſçavois qu'il aimoit paſſionnément. Je mis le plat de morüe

dans

dans l'endroit où il ſembloit avoir fixé ſon point de vüe : mais le pauvre Homme la regardoit, ſans la voir. Revenu de ſon extaſe, il me demanda pardon à ſon ordinaire. Puis tout d'un coup, en ſe jettant ſur mon lit, où je m'étois couché, parce que je me trouvois indiſpoſé : ah ! Mr. le Comte, me dit-il, priez Dieu pour moi. Je le conſolai encore de mon mieux, & je lui fis connoître le danger où il ſe mettoit de perdre l'eſprit, en ſe plongeant dans ces abymes de rêveries. Que voulez-vous, dit-il, je ne ſuis pas le Maître de ma raiſon, & il n'y a que la mort qui puiſſe mettre fin à ma profonde douleur. Il ſe mit en priére, & pria fort long temps : enſuite de quoi il alluma de la chandelle, & lut juſqu'à ce que le Porte-Clefs nous aportât la Collation. L'Abbé Gonzelle n'avoit point mangé de tout le jour. Il ſoupa fort bien, mangea la Morüe qu'on nous avoit donnée pour notre dîné. Pour moi je me contentai d'un peu de ſalade, que j'aime beaucoup, qu'on nous avoit aportée pour notre ſoupé. Il reſta fort long temps après ſon repas à preparer l'apareil du funeſte & terrible projet qu'il avoit formé. Pendant ce temps-là je m'endormis, ne me doutant pas qu'il voulût attenter à ſa vie. Environ minuit je me reveillai au bruit qu'il fit en tombant par terre, & en caſſant un de nos pots de chambre. Je lui demandai, s'il ſe trouvoit mal ? Ce n'eſt rien, me dit-il, d'une voix mourante. Je me levai promptement & je courus vers l'endroit où je l'avois entendu tomber. Je le trouvai étendu par

terre,

terre, nageant dans ſon ſang, & le viſage froid comme celui d'un Homme mort. Ah! miſerable, m'écriai-je qu'avez vous fait! mais il étoit ſans ſentiment. Je voulus battre le fuſil, mais il l'avoit caché, auſſi bien que mon couteau & la chandelle. Je frappai promptement à la porte; j'appellai la Sentinelle; je criai de toute ma force au Corps de Garde, qu'on eût à venir ſecourir un Homme qui perdoit tout ſon ſang. Plus d'une heure après le Capitaine des Portes vint avec Ru. Nous trouvâmes le malheureux Abbé tout couvert de ſon ſang, dont il avoit perdu une quantité ſi prodigieuſe, qu'il y en avoit la hauteur de trois doigts ſur le plancher. Eh! bien, dit le Capitaine des Portes, c'eſt un Homme de moins au Monde; puiſqu'il s'eſt défait nous le jetterons à la voirie. Il alluma notre chandelle que l'Abbé avoit cachée dans le fond d'un Creneau, pour m'ôter les moïens de le ſecourir. Il courut chercher le Chirurgien; pendant que Ru & moi nous viſitâmes le bleſſé. Je trouvai que ſon cœur palpitoit encore, ce qui me fit chercher l'endroit de ſa bleſſure, que nous eumes de la peine à trouver; car il étoit tout couvert de ſang depuis la tête juſqu'aux pieds. Nous vîmes qu'il s'étoit fait une ligature au bras gauche auſſi adroitement qu'un Chirurgien, qui l'auroit voulu ſeigner, l'eût pû faire. Dans ce temps-là Rheilhe entra preſque tout nud. Il viſita l'Abbé & trouva que le froid exceſſif qu'il faiſoit l'avoit empêché de mourir, comme il devoit faire naturellement: car le ſang étoit figé ſur la playe, qui avoit arrêté

arrêté le reſte du ſang qui s'étoit preſenté pour en ſortir. Le malheureux Abbé s'étoit coupé la veine cephalique ; & Rheilhe l'a *ſi bien* penſé, qu'il eſt demeuré eſtropié du bras gauche, auſſi bien que de ſon eſprit pour le reſte de ſa deplorable vie. On eut bien de la peine à faire revenir ce miſerable Abbé qui fut très long temps ſans donner aucun ſigne de vie ; & le premier qu'il donna fut une extravagance la plus outrée. Il fit appeller le Major ſur les huit heures du matin ; & lorſqu'après avoir eu de la peine à le tirer du Cabaret à eau de vie, où il tenoit ſes plaids, on l'eut fait venir devant l'Abbé ; ce mourant prit ſa Culotte, & ſans prononcer un ſeul mot fit ſigne au Major d'en découdre la Ceinture. D'abord que le Major ſentit au travers de ſa doublure les piſtoles qui y étoient enfermées : non je ne ſçaurois pas aſſez vivement vous exprimer dans quelles convulſions il entra : l'agitation, l'empreſſement où il étoit, d'en faire ſortir le treſor du pauvre imbecile. Et vite, crioit-il, un couteau ! des cizeaux ! quelle pitié ! quoi perſonne n'a rien pour m'aſſiſter ! A la fin Boutonniére lui prêta des Ciſeaux, avec leſquels de ſes mains tremblantes, il coupa les Culottes ; doublûre, & deſſus, d'où il tira huit Louis d'or, qu'il laiſſa tomber dans une poche plus creuſe..... & après avoir viſité la Culotte de tous les côtez, avec une exactitude qui faiſoit bien voir l'envie qu'il avoit d'y trouver une pareille niche, il la rendit gravement au pauvre fou. Après quoi, tirant un écu de ſa poche ; tenez Ru, dit-il, qu'on

qu'on achette un pot de terre tout neuf à Mr. l'Abbé, & qu'on lui faſſe un bon boüillon, car il en a bien beſoin; & ſur tout menagez bien cet écu du reſte duquel vous me rendrez compte : & oncques depuis il n'eſt plus revenu voir le pauvre Extravagué, qui n'avoit plus de Louis à lui donner. Il a gueri de ſa bleſſure, dont il eſt toutefois eſtropié, mais il ne guerira jamais de ſa folie, que par un eſpèce de miracle. Il me faiſoit tous les jours des extravagances qui me pouſſoient à bout. Tantôt il diſoit que j'étois l'Eſpion du Gouverneur, ou que c'étoit moi qui lui avoit conſeillé de ſe tüer. Tantôt il me forçoit de regarder ſous ſon lit, pour en retirer un Soldat qui venoit de s'y gliſſer, ou bien que j'avois trouvé ſa Confeſſion & que je l'avois revelée. Il ne me laiſſoit repoſer ni la nuit, ni le jour. Je demandai abſolument à parler à un Officier. Après bien des ſollicitations le Capitaine des Portes vint à la fin. Je le priai de bien retenir ce que j'allois lui dire, pour en faire ſon rapport à Mr. le Gouverneur. Tant que j'ai pû ſoulager ce pauvre Homme que voilà, je l'ai fait avec une charité véritablement chrétienne; mais preſentement que l'état où il eſt reduit m'empêche de demeurer avec lui, & me fait apprehender un ſort pareil au ſien; pendant qu'il me reſte encore aſſez de jugement pour prevenir ce malheur, je vous ai fait venir pour vous proteſter, que ſi dans vingt quatre heures vous ne le retirez pas d'avec moi, ou que vous ne me retiriez pas d'avec lui, au choix de vos Officiers;

après

après lui avoir ſauvé la vie, je jure que je le tuerai, & moi après: ce ſeront deux Hommes que perdra Mr. le Gouverneur, & de la mort deſquels je le charge devant Dieu. Je prononçai ces paroles, que j'étois dans le deſſein d'executer, d'un ton ſi ferme, que deux heures après l'on vint enlever ce pauvre Homme & m'en delivrer.

Le Lecteur voudra bien que j'interrompe Mr. de Brederodes dans ſa narration; pour lui apprendre quel a été le ſort de ces trois pauvres Fran-Comtois. L'Aîné étoit dans la Chambre de la Tour du Puits, où Mr. de Brederodes l'avoit laiſſé, lorſqu'un jour, ſe trouvant l'eſtomac trop chargé de la mauvaiſe nourriture qu'on nous donnoit, il envoia prier Rheilhe de lui envoier un vomitif. Rheilhe lui fit porter, par le Porte-Clefs, une priſe d'Emetique, que l'Abbé Gonzelle prit ſur les deux heures après midi. L'Abbé frappa pour faire avertir Reilhe que ſon remède n'avoit fait aucun effet, que de lui cauſer de grandes douleurs d'eſtomac: ſur les cinq heures du ſoir Rheilhe lui envoia une pareille doze d'Emetique, qui loin de le ſoulager, lui cauſa des douleurs exceſſives: ce qui étant rapporté à Rheilhe, il lui en envoia une troiſiéme priſe ſur les ſept heures, qui firent crever le pauvre Abbé ſur les onze heures du ſoir, dans des douleurs qui le faiſoient rugir comme un Lion, & qui ne ceſſerent qu'avec ſa vie. Je n'ai garde de taxer Mr. d'Argenſon de recrimination, ni d'accuſer les Officiers de la mort de ce pauvre Homme, quoi que dans la ſuite de cette Hiſtoi-

Hiſtoire, on leur verra commettre des crimes ſi énormes, qu'on les jugera aiſement capables de tout, & que moi-même j'aïe été dans un très grand danger, par des pillules empoiſonnées, qui ſans doute m'auroient fait mourir, ſi le nommé du Val ne m'avoit pas ſecouru avec du Theriaque que par bonheur il avoit, j'aime mieux croire que l'Antimoine étoit mal preparé; mais ce qu'il y a de prodigieux, c'eſt que Reilhe ce bon Chirurgien, ne voulut jamais monter dans la Chambre de ſon malade pour le ſoulager. Il mourut entre les bras de Pierre Bertrand de Juigny en Beauſſe, Clerc de Procureur, ſon Compagnon de chambre qui m'en a fait le recit. Le ſecond des Gonzelles qui eſt celui qui s'étoit coupé la veine, & dont Mr. le Comte de Brederodes nous avoit conté la manie, étoit revenu dans ſon bon ſens, par les ſoins qu'en avoit pris le nommé Fontaine de Tournay, un fort bon & brave Enfant, que Bernaville à fait crever d'une maniére très cruelle, & dont j'aurai ſujet de parler encore plus d'une fois. Mais cet Abbé infortuné s'étant donné la licence de reprendre Bernaville en face de ſon avarice inſatiable, de ſon hypocriſie outrée, & de ſa cruauté ſans bornes, ce barbare Gouverneur le fit plonger dans d'affreux Cachots, où il le fit jeuner d'une maniére ſi cruelle, que la machine ſe demonta, pour jamais ne ſe remettre, que par un miracle de la divine Providence. Le pauvre Homme devint fou à lier; & comme il chantoit tous les jours les Eloges de Bernaville, duquel il recitoit toutes les cruautez d'une voix éclatante,

tante, qui ſe faiſoit entendre de tous les voiſins, malgré toutes les precautions de ce rafiné Tyran; Mr. d'Argenſon & lui ont envoyé ce pauvre Homme à Bicêtre, le plus cruel lieu qui ſoit au Monde. Meſſieurs de la Religion Reformée prouvent qu'il n'y a point de Purgatoire, mais ceux qui ont été à la Baſtille, ſont en droit de leur ſoutenir le contraire. Car la Baſtille eſt le Purgatoire de la France, dont toutes les Meſſes qui ſe diſent en cent Ans ne peuvent pas delivrer un malheureux; & Bicêtre en eſt l'Enfer: c'eſt à ce lieu maudit qu'on peut bien appliquer ce Diſtique.

*Hic Labyrinthus adeſt; quod ſi delapſeris intus;*
*Non Labyrinthus erit, ſed labor intus erit.*

Bertrand m'a aſſuré que le Troiſiéme des Gonzelles, celui qui étoit Carme, & qu'on arrêta à Dole, s'étoit étranglé dans un des Cachots de la Baſtille. Mais comme ce Bertrand eſt un Impoſteur outré, malgré toutes les circonſtances qu'il m'a dites de cette mort tragique, j'aime mieux croire ce que m'en ont dit d'autres Priſonniers; qui m'ont affirmé que ſon Ordre l'a reclamé, & s'eſt obligé de le garder, ſans le laiſſer parler à Perſonne, & de le repreſenter toutes les fois que ſes Superieurs en ſeront requis de la part du Roi.

Mr. le Comte de Brederodes alloit nous continuer ſes avantures, lorſque Ru nous apporta notre dîné. Je fus fort ſurpris de voir

voir un Homme du merite du Comte reduit à la petite bouteille, & au petit ordinaire. Mais de quoi l'avarice des Officiers de la Baſtille n'eſt elle pas capable! Ils ne pouvoient pas nier que Mr. de Brederodes ne fût un Homme de qualité; ſa Perſonne, ſon air, ſes maniéres, tout decouvroit en lui une grandeur qu'il ne pouvoit pas cacher, quand même il l'auroit voulu. Mr. du Joncas m'a dit pluſieurs fois qu'il le connoiſſoit particuliérement, & qu'il eût bien voulu lui rendre ſervice, comme à un Officier qui s'étoit diſtingué. Il étoit fort bel Homme, & quoi qu'il fût preſque ſeptuagenaire, il n'avoit pas une ride. Il avoit de beaux traits, le teint vif, les yeux bleus, & les cheveux d'un beau blond cendré, dont il n'y en avoit pas encore preſque de blancs. Il étoit de moienne taille, mais bien priſe, & qui commençoit cependant à groſſir; n'aïant aucune incommodité que celles que lui cauſoient ſes bleſſures. Il étoit genereux, bon, franc, & parce que j'en ai pû juger & apprendre depuis de Gens qui le connoiſſoient, il avoit toûjours paſſé pour brave Soldat & bon Officier. Enfin il meritoit une autre deſtinée que la Baſtille, ſous le poids aſſommant de laquelle il a été accablé, comme le dernier des malheureux, ainſi que je le dirai après avoir raporté ce qui lui arriva avec nous. On lui apporta ſon ordinaire conjointement avec celui de l'Abbé de la Motte, auquel malgré toutes ſes impertinences je faiſois toûjours part du mien, qui étoit encore en ce temps-là paſſable: mais je redoublai la doſe en conſidera-

*tion*

tion du Comte, quoiqu'il s'en défendît d'une maniére tout à fait honnête ; & comme il aimoit beaucoup le vin, je lui donnois la plus grande partie du mien, ce que j'ai toûjours fait pendant que nous avons été enſemble. Nous liâmes une amitié très étroitte : & je proteſte que ſa mort, dont notre ſeparation fut en quelque ſorte la cauſe, m'a ſenſiblement touché.

Après notre dîné, qui fut fort ſuccint pour le Comte, car la viande & le pain avoient beaucoup de peine à paſſer ; ce qui me fit lui donner une ſouppe de croûtes mitonnées qu'il mangea, & il but du vin pur, il reprit ainſi le fil de ſa narration. Après que l'Abbé Gonzelle fut ſorti de ma Chambre, j'y demeurai ſeul, où quoiqu'elle ſoit fort obſcure, comme vous le ſçavez, puiſque vous y avez demeuré, je me trouvois fort en repos. Le 21. de ce Mois, à quatre heures du matin, dans le moment que je dormois profondement, on amena dans ma Chambre deux Hommes, pour être mes Compagnons, dont l'un eſt un Evaporé, qui paſſeroit plutôt pour le dernier de tous les Coupe-jarets, que pour un Eccleſiaſtique, ſi il n'avoit pas une Soutanelle. Ce Prêtre qui ſe dit tantôt Sicilien, tantôt Napolitain, ſe fait appeller l'Abbé Papaſaredo. C'eſt le plus corrompu de tous les hommes, le plus diſſolu, le plus ſale en paroles, le plus malotru, le plus hideux, le plus ſalope dans ſes habits, ſa perſonne & ſa maniére de manger que j'aïe vû de mes jours. On le prendroit plutôt pour un Huron, que pour un

un Européen. Son Collegue eſt un très bon Homme, Païſan, nommé Nicolas Sandro, du Village de Fleury des Hayes d'Avênes dans le Hainaut. Ce pauvre infortuné eſt ſimple, & tout à fait bon Humain. Il étoit venu à Paris vendre des fuſeaux de buis, & d'autres ſemblables babioles, dont on fait une quantité conſiderable dans ſon Village; lorſque malheureuſement il y rencontra le nommé Pierre Pigeon, homme de ſa connoiſſance, qui lui demanda, ſi il vouloit lui loüer ſa Cavale, pour aider à tirer une Chaiſe juſqu'à Bruxelles, qu'il y vouloit conduire. Sandro qui étoit prêt à s'en retourner à vuide chez lui, ne demanda pas mieux que de profiter d'une occaſion qu'il croioit ſi favorable. Il convint de prix, & ſe mit en chemin avec Pigeon. Celui-ci conduiſoit dans ſa Chaiſe quatre Femmes, & un Homme qui étoit à Cheval auſſi bien que Pigeon; lorſqu'à dix lieües de Paris, des Exempts accompagnez de quantité d'Archers, ſe jetterent ſur les Cavaliers, la Chaiſe, les Femmes qui étoient dedans, & ceux qui les conduiſoient, & les ramenerent tous à Paris. Il ſe trouva que c'étoient Gens de la Religion Reformée, que Pigeon paſſoit dans les Païs Etrangers. Sandro jura qu'il lui avoit loué ſa Cavale, ſans avoir connoiſſance de ſon negoce; & quoique Pigeon affirmât que ce pauvre homme étoit très innocent, Mr. d'Argenſon fit vendre ſa Cavalle, lui fit prendre le peu d'argent qu'il avoit, & le fit mettre à la Baſtille, où malgré ſon innocence reconnue on l'a retenu pluſieurs Années (j'aurai ſujet

de parler de lui dans la ſuite de cette Hiſtoire, & je dirai une partie de ce qu'on a fait ſouffrir à ce pauvre opprimé, & à Pigeon, qu'on a retenu plus de treize Ans à la Baſtille.) Si tôt que ces deux Perſonnages furent entrez dans ma Chambre : allons Sandro, dit l'Abbé, qu'on faſſe la viſite ; & dans l'inſtant le pauvre Homme ſe fourra ſous mon lit, pour voir ſi il n'y avoit pas quelques ferremens. Sandro lui fit ſon raport, qu'il y avoit trouvé une cheville de fer, qui tenoit les bois de mon Lit de Camp croiſez. L'Abbé ſans compliment vint dans l'inſtant à moi, & me dit. Debout, Monſieur, levez vous : je veux avoir une cheville de fer qui eſt ſous votre Lit, dont j'ai beſoin pour travailler à élargir ces Fenêtres qui ſont trop étroittes, & donner du jour dans la Chambre qui me paroît trop obſcure. Mr. l'Abbé, lui dis-je, laiſſez moi en paix : je ſuis peu d'humeur de rire ; & ſi vous cherchez à vous divertir, que ce ne ſoit pas à mes dépens. Debout encore un coup reprit-il, & que je ne vous le diſe pas deux fois. Abbé étourdi, repris-je tout furieux, ſi tu me donnes la peine de me lever, ce ſera pour t'étriller d'une maniére, que tu auras tout ſujet de te repentir de ta folie. Sandro, dit-il, cet Homme me paroît peu ſociable ; je vois bien que nous ne mangerons pas un boiſſeau de ſel enſemble. Après cela il s'enfonça dans un des Crenaux de notre Chambre, & ſe prit à appeller de toute ſa force des Femmes ! Haye ! Marton ! Bondy, la Fleury, quelqu'une des plus jolies ? qu'on me parle.

Une

Une Femme lui répondit, à laquelle il dit plus de ſottiſes, que le plus corrompu des Soldats aux Gardes n'en auroit voulu dire dans le plus infame lieu de debauche, dont ces Femmes rioient à gorge deploïée. Le pauvre Sandro paroiſſoit en être bien chagrin, auſſi-bien que moi: cependant au moindre ſigne de l'Abbé, il executoit ſes Commandemens. Je ſouffris tout, en attendant que le Porte-Clefs nous apportât à dîner. Quand il eut ouvert la porte, je me levai en chemiſe, & prenant tous les plats, je les jettai dans la montée, en apoſtrophant les Officiers de la belle maniére. Comment donc, lui dis-je, eſt-ce que le Gouverneur me prend pour un Beliſtre, de me mettre à l'épreuve de tout ce qu'il a de Fous dans la Baſtille? Si je ſuis coupable de la moindre choſe qu'on me faſſe couper la tête, ſans tant me faire languir, ſi non, je ſçaurai bien m'affranchir moi-même du funeſte eſclavage où m'ont reduit mes barbares Tyrans. C'étoit Boutonniére qui nous avoit apporté à manger: le pauvre Homme étoit tout tremblant, & tâchoit de m'appaiſer, en me diſant: Mon cher Mr. le Comte, aïez patience, je vais faire monter un Officier. L'Abbé & Sandro étoient fort étonnez du carillon que je faiſois, & l'Abbé ſur tout peſtoit fort de voir ſon dîné repandu ſur les montées. Boutonniére fit venir Corbé, qui fit tout ce qu'il put pour m'apaiſer, & me jura que ſitôt qu'il y auroit une Chambre vuide, on m'y mettroit. Je m'étois remis au Lit & j'étois encore couché quand il entra. Après

lui avoir deduit toutes mes raiſons, qu'il écouta avec une eſpèce d'attention, je lui dis : Vous voïez bien Monſieur où je ſuis, je vous promets foi d'homme d'honneur, que j'y reſterai, ſans boire ni manger, & que je ne m'en leverai mort ou vif, que pour ſortir de cette Chambre, & me delivrer de la Compagnie de ce galant Homme, en lui montrant le Prêtre. Mr. l'Abbé, lui dit Corbé, vous ſçavez d'où vous ſortez, ſi vous ne voulez pas être plus ſage, on vous y remettra pour le reſte de vos jours. Corbé mon Ami, reprit l'Abbé, vous faites l'Homme de conſequence, & vous n'êtes qu'un Faquin. Ne vous ai-je pas dit, petit bout d'homme, que je ne me tranquiliſerai, que quand vous m'aurez mis de Chambre avec quelque Priſonniére. Donnez-moi la Marton, la Fleury, la Bondy, la du Bois; enfin une de vos reſtes, ou de l'Abbé Giraut; & après cela laiſſez-moi dans votre diable de Caverne, rognez y mon ordinaire avec vos ongles affilez juſques aux coudes, tant que vous voudrez, je ne dirai plus mot. Je ne puis pas me paſſer de Femme plus que vous, petit Godenot; ou l'Aumônier Ribaut votre Aſſocié en galanteries. Sont ce là les diſcours d'un Prêtre, reprit Corbé, & ne devriez vous pas rougir de vos impudicitez? Pardi, dit l'Abbé, voici Martin qui veut remontrer à ſon Curé! Et vous Officier Diabolique ne devriez vous pas être brulé vif, pour avoir corrompu toutes vos Priſonniéres? & ſi quelqu'une vous reſiſte, vous la plongez dans d'affreux Cachots, où

vous

vous la faites jeuner, juſqu'à ce qu'elle ait aſſouvi vôtre fureur brutale, aux depens de ce qu'elle a de plus cher, dont l'Abbé lui donne l'abſolution, aux charges de lui accorder la même grace; après quoi, les cailles, les perdrix, le gibier le plus exquis, les meilleurs vins, les confitures, & les choſes les plus delicieuſes de la vie ne lui manquent pas; & vous faites tous les jours ripailles enſemble, pendant que vous faites mourir de faim les pauvres Priſonniers. Mon petit Bouc enfumé, vous ſçavez que je ne mens pas & que je parle *de viſu*. Il en alloit dire davantage, lorſque Corbé ſortit, & ferma la porte, en m'aſſurant qu'il alloit me retirer d'avec cet infame. L'Abbé retourna à ſon Creneau informer ſes Voiſines des véritez qu'il venoit de dire à Corbé, & leur apprendre qu'il ne dîneroit pas de la journée, qu'il étoit avec un Comte avec lequel il voioit bien qu'il ne feroit pas ſon compte, qui n'aimoit pas les contes pour rire, & qui avoit debutté par lui jetter ſon dîné dans l'Eſcalier, & que lui & ſon fidelle Sandro dîneroient ce jour là d'un ſigne de croix. Enfin pendant cinq jours que j'ai été avec cet Anthropophage (car il mangeoit tout ce qu'on donnoit à Sandro, qui mange à part, car un Cochon, pour peu qu'il eût eû le cœur bien placé, ne voudroit pas manger avec ce mauſade d'Abbé) n'a ceſſé de vomir des impertinences avec un debordement prodigieux. Hier au ſoir Boutonniére voïant que tout ce qu'il m'avoit apporté depuis cinq jours étoit encore ſur ma table, m'a conjuré de man-

ger, diſant que je ſerois cauſe de ma mort, & que j'en répondrois devant Dieu. Comment, a repris l'Italien, eſt ce que cet Homme-là mange ? C'eſt un Comte pétrifié, il n'ouvre pas ſeulement la bouche & ne parle qu'à Dieu. Depuis cinq jours entiers il ne lui a pas entré une goute d'eau dans le corps. C'eſt un Cameleon ; il ne vit que de l'air. Boutonniére me dit en ſoûpirant, car c'eſt un Serviteur très tendre & très bon, voïant que je ne voulois pas lui répondre, qu'il en alloit faire ſon raport au Gouverneur : & ce matin ils m'ont retiré d'avec ce fou importun, pour m'amener ici, où ſans vous j'étois reſolu de mourir de faim. Je croi ce genre de mort aſſez doux, puiſque depuis cinq jours que je jeune, je n'ai pas ſenti d'autre douleur que de la foibleſſe. Ne vous trompez pas Mr. le Comte, lui dis-je, j'ai entendu dire que ce n'eſt qu'au Septiéme jour qu'on ſent les grandes douleurs de la faim ; mais j'ai lû quelque part, qu'elles ſont ſi cruelles, que de tous les genres de mort, c'eſt le plus terrible. Je ne ſçavois pas alors que dans la ſuite de ma Priſon, je ſerois par deux fois cinq jours & cinq nuits ſans prendre la moindre nourriture, mais ce n'étoit pas volontairement comme le Comte de Brederodes ; j'y étois bien forcé par la barbarie de mes Tyrans.

Quand nous eumes un peu repris nos eſprits, & que j'eus remis le cœur du Comte, en lui faiſant boire une des bouteilles de vin de Champagne que j'avois encore de reſte des liberalitez de Mr. Linck, je le priai de me tenir

Pag. 415 Tome 1

tenir ſa parole, & de me faire le recit de quelques-unes des Hiſtoires de Caën, qu'il m'avoit promiſez, qui nous tiendroient lieu de lecture pour aujourd'hui. Très volontiers dit le Comte, aux charges que vous uſerez de repreſailles, & quand je vous aurai raconté mon Hiſtoire, que vous me païerez en la même monnoie. J'y conſentis avec plaiſir, & voici comme il commença.

Je m'arrêtai un jour, pour voir une adjudication des meubles, qu'on faiſoit de quelque particulier, qui s'étoit laiſſé mourir. Le Juré-Crieur étoit monté ſur une table, ſur laquelle il étoit aſſis dans une chaiſe pour ſe mieux faire entendre. C'étoit un petit bout d'Homme d'aſſez mauvaiſe mine, & qui entr'autres perfections avoit les cheveux fort rouges. Il avoit le don de faire le Sot-Plaiſant de fort mauvaiſe grace. Après pluſieurs piéces qu'il adjugea à diverſes Perſonnes, il fit la vendüe d'un Crucifix d'yvoire monté ſur une Croix d'ébéne. Il ſe trouva là une Matrône qui en eut envie. Cette Femme qui paroiſſoit être du plus commun Peuple, avoit cependant l'air fort grave, un bandeau ſur le front, une bavolette pour mouchoir, une groſſe ceinture d'argent ſur les reins, d'où pendoient un gros paquet de clefs, une bourſe, pluſieurs pelottons & un étui, elle étoit trouſſée comme un Cordelier qui va à la quête. Le Juré cria à trente ſols le Crucifix, & fit un mauvais détail de ſes perfections, pour en relever le prix à ſes Spectateurs. La Matrône predite, d'un air grave, & en faiſant

ſant un grand ſigne de croix & une reverence, prononça poſement, à quarante ſols mon bon Sauveur. A peine eut elle proferé la parole, que le Crieur proclama le Crucifix à cinquante ſols. A ſoixante ſols ce bon Dieu, repliqua la Femme, d'une voix ferme, mais fort modeſtement. A quatre francs, dit promptement le Crieur. A cent ſols mon divin JESUS-CHRIST reprit la Matrône. A ſix francs dit le Juré. Cette Femme ſans faire paroître la moindre émotion, prit le Crucifix de la main droite, & le faiſant baiſer au Crieur: Là dit-elle baiſe lé encore une fois, & puis le livre: j'ai déja dit, que celui qui vendoit JESUS-CHRIST étoit du poil du défunt. Tout le Monde ſe prit à rire de la penſée de la Matrône; il n'y eut que le Judas qui s'en mit en colére, mais pas aſſez pour s'aller pendre, après l'avoir livré. Je trouvai la Paſquinade ſi bonne, que je voulus ſçavoir le nom & les qualitez de la Femme. Elle s'appelloit la Tibrie, quolibet, qui ſignifie petit bruit, nom qu'on lui avoit donné par ironie, parce qu'elle avoit la voix hommace & faiſoit un bruit épouventable en parlant. Elle étoit Marchande d'herbes & de fruits de ſa profeſſion, & tenoit ſes plaids devant la Boucherie, où elle catechiſoit tous les Ecoliers, qui la faiſoient enrager, malgré une chopine d'eau de vie, qu'elle prenoit tous les matins, pour lui donner le courage de repouſſer verbalement leurs inſultes: & l'on m'affirma que le jour qu'elle demonta le Crieur, que j'appris s'appeller Rougeval, elle avoit redoublé la doze.

Vous

Vous venez de conter une Hiſtoire Mr. le Comte, lui dis-je que je ſçavois déja ; mais que vous m'avez rendu nouvelle, par les agrémens dont vous l'avez ornée. J'ai connu les deux Acteurs en queſtion ; & j'ai été en qualité d'Ecolier très Peſte, un des Perturbateurs du repos de la Matrône Tibrie ; qui toûjours en Hyver avoit entre ſes jambes une marmitte pleine de charbon, dans laquelle j'ai jetté maints petards & maints marons, en marchandant ſon fruit : & Dieu ſçait les benedictions qu'elle me donnoit, quand le petard avoit mis le feu à ſa chemiſe, ou que le maron lui avoit bombardé les cuiſſes.

Pour ſatisfaire à ma promeſſe, pendant que nous ſommes ſur les Crucifix, je vous dirai ce qui eſt arrivé à Ville Dieu, petite Ville, où je me retirai pour éviter le Bombardement de Granville, lieu de ma reſidence, lorſque les Anglois & les Hollandois vinrent bombarder St. Malo & Granville, pendant la Guerre terminée par la Paix de Ryſwick, & dont j'ai été informé ſur les lieux. Cette Hiſtoire vous fera connoître la ſimplicité de Bourgeois qui ſeroient les meilleures Gens du Monde, ſi la Chicanne, cette furie inſatiable ne s'étoit pas fourrée chez eux, pour ſe regorger de leur ſubſtance. Ils ſont preſque tous Chaudronniers, mais riches, actifs, laborieux, & devots à la ſuperſtition. Leur Curé, avare & luxurieux au ſuprême degré, avoit, tout Septuagenaire qu'il étoit & blanc comme un poireau, un don tout particulier pour croquer les plus tendres poulettes de ſa Paroiſſe ; & ſur tout pour tirer la Quinteſſence de la bour-

ſe de ces ſimples Chrétiens, & les engager à orner ſon Egliſe, que leur devotion a rendüe magnifique, à la perſuaſion de cet artificieux Renard. Il leur prêcha un jour, que leur Crucifix étant trop vieux, Dieu ne beniroit pas leur travail, s'ils n'en mettoient pas un tout neuf en la place. Immediatement après ſon ſermon on ſonna la groſſe cloche de l'Egliſe. Les Principaux des Cyclopes s'aſſemblerent, & reconnurent viſiblement, que le dernier orage qui avoit fait tomber leurs pommes, procedoit de la vetuſté de leur Crucifix, & que le moïen d'appaiſer la colére de Dieu, c'étoit d'en acheter un tout des plus magnifiques. L'on deputa pour cet effet les trois plus intelligens de leur Corps pour l'aller choiſir, avec ordre de n'y rien épargner. Leur Curé indiqua un habile Sculpteur en la Ville de Conſtance, qui faiſoit des Crucifix, auxquels il ne manquoit que la parole, défaut ordinaire du Païs. Les trois deputez quitterent leurs forges d'où l'on entend retentir les marteaux de plus d'une lieüe aux environs de la Ville, avec un bruit accompagné d'une fumée épouventable, & ſe mirent en chemin avec une bonne ſomme d'argent, pour faire leur achapt, & une charette pour voiturer le Chriſt, mais bien garnie de paille, pour ne point bleſſer leur Crucifix. Arrivez chez le Sculpteur, il leur montra des Crucifix de toutes les façons. C'étoit un charme que d'entendre raiſonner ces trois Expers ſur l'Ouvrage de l'Artiſte. Un Crucifix avoit la bouche torſe; l'autre avoit les yeux de travers; celui-là

faiſoit

faiſoit des grimaces, & feroit peur aux Enfans du Compére Oblin. Le Compére Engerrant diſoit que cet autre pleuroit trop laidement, & qu'il ſeroit fâché que ſa Femme qui étoit groſſe lui adreſsât ſa priére. Compére Bataille diſoit que cet autre étoit trop beau & trop fringant, & que cela pourroit donner de mauvaiſes penſées à ſes Filles, qui d'ailleurs n'avoient que trop la puce à l'oreille. A la fin cependant, après avoir bien gloſé, ils ſe determinerent en faveur de deux, dont l'un repreſentoit un Jeſus mourant, & l'autre un Jeſus mort. Le Sculpteur leur demanda lequel des deux ils vouloient, ou du vif, ou du mort. Pardi, diſoient-ils, Mr. le Curé, lui qui ſçait tout, ne ſçavoit il nous dire ſi il vouloit J. C. vif ou mort! voilà bien de la peine qu'il nous donne; car ſans doute il faut le conſulter là deſſus, & retourner à Ville Dieu pour avoir ſa reſolution. Ils ſe mirent en chemin tous triſtes de n'avoir pas mieux pris leurs meſures, & peſtant fort contre leur Curé, qui ne les avoit pas mieux informez. Oblin, & Compére Bataille marchoient devant, raiſonnant ſur l'atitude des Crucifix qu'ils venoient de voir; lorſque le Compére Engerrant, le plus prudent des trois, qui marchoit derriére, raiſonnablement éloigné des deux autres, ſe mit à les appeller de toute ſa force. Haye! haye! Compéres, revenez, revenez. Palſanguouai, dit-il, nous ſommes de grands ſots, & de pauvres étourdis: Et mordi prenons notre Crucifix vivant, & portons le tel à notre Curé, & ſi il le veut mort qu'il le tüe.

Ville-Dieu eſt une Commanderie qui depend des Chevaliers de Malte, dont Mr. le Chevalier Marquis de Roche-Choüart, Couſin de Mad. de Monteſpan, étoit Commandeur, auquel Mr. le Chevalier de Bellefontaine a ſuccedé. Lorſque j'y étois Mr. de Rochechouart y fit ſa premiére Entrée. Les Bourgeois reſolurent de faire pêcher, pour lui preſenter avec le vin de leur Ville des Truites qui ſont parfaitement bonnes & dont leur Riviére abonde. Les trois Compéres mentionnez dans l'Hiſtoire precedente furent deleguez pour preſider à cette pêche, & ſe mirent auſſi à l'eau pour pêcher eux mêmes. La premiére choſe qui tomba dans leur filet, fut un Ane, que des Meuniers, après ſa mort, avoient jetté dans la Riviére. Nos Pêcheurs crurent, par ſa peſanteur, que c'étoit un poiſſon énorme. L'un affirmoit que c'étoit une Baleine : L'autre ſoutenoit que c'étoit une choſe impoſſible, puiſqu'une Baleine étoit plus grande que tout Ville Dieu. Le troiſiéme conclut que c'étoit un Daufin, & que comme c'étoit un poiſſon roïal, il ne leur étoit pas permis de le tirer de l'eau qu'en preſence d'un Juge. L'avis étoit trop juſte, pour n'être pas ſuivi. Pour cet effet Compére Engerrant ſortit de l'eau, & ſans avoir le temps de mettre ſa chemiſe, il ne prit que ſa culotte pour aller appeller Mr. le Baillif, & lui enjoindre de venir ſur les lieux être le témoin de leur pêche. Pendant qu'il alla faire ſa deputation, en habit à la vérité qui n'étoit pas trop de ceremonie, mais qui fit bien rire Madame la Baillive & ſes Filles : la curioſité

Pag. 421 Tome 1

rioſité prit à Compére Oblin de voir de quelle couleur étoit un Daufin. Pour cet effet il ſouleva le filet. La premiére choſe que le Daufin montra, ce fut l'oreille. Pardi, dit le Compére Bataille j'avois bien raiſon de dire que c'étoit une Baleine, puiſqu'en voilà les nageoires. Oblin leva le filet encore un peu plus haut, decouvrit le muſeau du Baudet, qui ſembloit rire de leur étonnement, en montrant les dents; & enfin toute la tête, qui leur fit connoître diſtinctement que leur Baleine & leur Daufin s'étoient metamorphoſez en Ane. Oblin cria promptement à ſon Compére Engerrant, qui avoit déja été chez le Bailly, qui ne s'étoit arrêté que pour prendre ſa Robe & ſon Bonnet, afin de faire la choſe plus décemment; & qui commençoit déja à paroître Magiſtralement dans la prairie, pour ſe rendre ſur les lieux. Haye! haie! Compére Engerrant, retoûrne dire à Mr. le Bailly qu'il ne vienne pas; ce n'eſt qu'un Ane; ce n'eſt qu'un Ane. Nota que ce Bailly qui s'appelloit Henry Maurice, & qui ſe croioit un Docteur en droit tout des plus ſubtils, auroit parfaitement bien tenu ſa partie dans la Société des Martins. J'en fis rire Mr. le Marquis de Rochehouart de tout ſon cœur, auquel je tins Compagnie pendant le ſéjour qu'il fit dans ſa Commanderie.

Vous voiez bien Mr. le Comte qu'en voilà deux pour la votre. Je vous entends, me dit-il, je vous en dois une; & je vais m'acquiter, en vous diſant une choſe veritable, qui m'eſt arrivée, il n'y a pas long-temps, &

dont peut-être vous connoîtrez les Perſonnages.

Peu de temps après que je fus l'Epoux de Mad. la Marquiſe de Bois-Roger, je l'accompagnai dans un voïage qu'elle fit en Baſſe-Normandie: s'étant trouvée indiſpoſée à Caën, elle y reſta, & me pria d'aller à Vire pour y recevoir quelque argent de ſes Créanciers. J'étois ſeul dans une Chaiſe avec mon Cocher & un Laquais, quand à une lieüe hors de la Ville, j'aperçû de loin un Homme qui marchoit à pied devant moi. Il s'arrêta pour me demander fort civilement ſi j'allois à Vire: lui aïant répondu que j'y allois, il me pria de ſi bonne grace de lui donner place dans ma chaiſe, que malgré ſa mauvaiſe mine je ne voulus pas le refuſer. Je trouvai qu'il avoit de l'eſprit; mais c'étoit du méchant: auſſi me dit il qu'il étoit Avocat à Cerance, & qu'il s'appelloit Antoine Folain Sieur de la Pilleveſſiére. Comme Cerance étoit un Païs perdu pour moi, pour me le faire connoître, il fallut qu'il prît la peine de m'expliquer ce que c'étoit. C'eſt me dit-il une Vicomté dont Mr. le Comte de Montgommeri-Chantelou eſt le Seigneur. C'eſt un Bourg à trois lieües de Conſtance, Ville Epiſcopale en Baſſe-Normandie; mais il y a une ſi grande antipatie entre ſes habitans & les notres, que nous ne pouvons nous ſouffrir. Nous ſommes continuellement en procès les uns avec les autres; & ſi un Cerançois avoit mangé avec un Conſtançois, il n'oſeroit jamais rentrer dans le Bourg, ſans courir riſque d'y être lapidé: & pareillement,

ſi un

ſi un Conſtançois avoit ſeulement parlé à un Cerançois, ce ſeroit aſſez pour le faire regarder de ſes Compatriotes comme un peſtiferé. Nous n'allons jamais à Conſtance que pour y plaider, quoique nous ſoions très certains d'y perdre notre cauſe: mais auſſitôt, appel au Parlement de Roüen, où on nous regarde comme les Piliers de la Grande-Chambre, où nous les chicanons à outrance, & juſqu'à la derniére maille. Les haines & les procès ſe perpetuent de Pere en Fils chez nous; & j'en connois de ſi enracinez dans une Famille, qu'il y en a aujourd'hui, qui ont été intentez par le Biſayeul du Chef de la Maiſon, & qui ne ſeront peut-être terminez que par les Petits-Fils de celui qui procede actuellement; tant nous ſçavons bien multiplier les êtres! Bien attaqué, bien défendu. Quand nous n'avons pas de procès avec eux, nous trouvons bien les moiens de leur en ſuſciter, & nous les chicanons malgré eux juſqu'à la mort. Je ne vois pas, lui dis-je, comment on peut chicaner un Homme malgré lui: pour moi je defierois l'homme du Monde le plus proceſſif, de trouver moïen de me faire un procès dans les formes. Ah! Monſieur, reprit-il, ſi vous étiez de Conſtance, je vous ferois bien changer de langage; mais vous êtes trop honnête Homme pour être de cette Ville; outre que je ne voudrois pas païer d'ingratitude le plaiſir que vous me faites de me voiturer dans votre Chaiſe. Mais ſi vous vouliez faire un petit pary avec moi, je mettrois le double contre le ſimple avec vous, que dès demain

au

au matin, je vous ferois un bon procès dont vous auriez bien de la peine à vous debaraſſer. Je ne doute nullement Mr. de votre ſçavoir faire, lui dis-je; mais je ne vois pas par où vous pourriez m'attaquer; à moins que vous ne vouluſſiez me reprendre, de vous avoir donné la gauche au lieu de la droite dans ma Chaiſe. Et fy Monſieur! reprit-il; je m'arrête bien à ces minuties: je vais au réel, à l'eſſentiel, & au ſolide, au ſolide, au ſolide morbleu! Et ſi vous voulez ſeulement me dire votre nom, je vous ferai voir demain un petit tour du métier. Je m'appelle, lui dis-je, le Comte de Brederodes. C'eſt aſſez, Monſieur, reprit-il, où avez vous logé la nuit derniére à Caën, & où logerez vous cette nuit à Vire. J'ai logé à Caën, lui répondis je au Signe de la Croix; & je logerai à la meilleure Auberge de Vire, ſi vous voulez bien me l'enſeigner. Monſieur, la meilleure n'en vaut rien, dit-il, mais la moins mauvaiſe c'eſt le Cheval-blanc, où j'aurai l'honneur de vous conduire; ce que j'acceptai, & où nous arrivâmes, après qu'il m'eut bien fatigué de chicane tout du long du chemin: Si-tôt que nous fûmes deſcendus dans la cour de l'Auberge, il diſparut, après avoir prié le Vallet de l'Ecurie de ſe reſſouvenir, qu'il nous avoit vû arriver enſemble: ce que mon Laquais me dit le lendemain. L'Hôte me voïant ſeul, & aïant ſçu de mes Gens qui j'étois, me demanda ſi je voulois ſouper en Compagnie. Je ne demandai pas mieux. Il me fit entrer dans une Sale, où il y avoit huit ou dix couverts.

verts ſur une table : on y en mit encore un pour moi, & l'on ſervit. Nous fimes bonne chére, & ceux avec qui je mangeois, me firent honneur, comme à un Etranger, nouveau venu, & de bonne humeur. C'étoient tous Citadins Gens de plume, qui s'étoient là aſſemblez, pour devorer quelque Gentilshommes Campagnards de la Troupe, qui étoient venu plaider à la Ville. Sur le cercle des Cliens de Themis ſembloit preſider un certain de l'Ile Chapedelaine. J'appris que c'étoit le plus expert de tous les Avocats de dix lieües à la ronde, qui ſçavoit toutes les rubriques de la chicane, & qui auroit pu glozer Godeffroi & Banage, s'il n'avoit pas tant aimé la bouteille, car il étoit plus ſouvent au Cheval blanc, qu'en ſa Maiſon, où ſa Femme ſe gardoit bien de tenir ordinaire, vivant des gratifications des Pratiques de ſon Mary : encore en revendoit elle les trois quarts. Ce Chapedelaine paſſoit pour un Diable en procès : il citoit le Code & la Coutume avec une facilité qui faiſoit bien voir qu'il les avoit plus étudiez que l'Oraiſon Dominicale ou le Symbole des Apôtres. Il s'écoutoit parler, & comme il parloit aſſez bien, il ſe faiſoit volontiers écouter : auſſi étoit-ce l'Oracle du Païs, & ce n'eſt pas peu dire ; car la Ville de Vire paſſe pour être feconde en beaux eſprits. Il me demanda ce que j'étois venu faire en leur Ville : ſi c'étoit pour plaider, qu'il m'offroit volontiers ſes petits-ſervices. Je le remerciai, comme je le devois, de ſes offres obligeantes, & je lui proteſtai qu'en ma vie je n'avois eu de procès.

cès. Et de quel Païs êtes vous bon Dieu ! où la Sainte Themis eſt ſi peu reſpectée, s'écria-t-il, & où l'ignorance des Loix tient apparemment lieu de mérite. Je dis que j'étois Hollandois ; & j'entrepris de faire voir les prerogatives que Mercure avoit ſur une aveugle Divinité dont les Adorateurs vivoient ſi malheureux, & mouroient pour l'ordinaire à l'Hôpital. J'avois affaire à un terrible Adverſaire : cependant je défendis ſi bien ma cauſe, que quoique mes Juges fuſſent tous mes parties, ils voulurent bien par condeſcendance, me donner gain de cauſe. On fit venir du vin après le ſoupé, & nous pouſsâmes la converſation bien avant dans la nuit : nous fîmes des Hiſtoires toutes des plus réjoüiſſantes. Ils me proteſterent qu'ils me trouvoient tout à fait à leur gré, & que je ſerois un Homme impaïable ſi j'avois frequenté le Barreau. Ma Compagnie & moi nous nous ſeparâmes ſi contens les uns des autres, que nous nous promîmes de nous raſſembler au même lieu pour dîner le lendemain enſemble. Je me couchai fort ſatisfait de mes nouvelles connoiſſances, & je dormois profondement, lorſque le lendemain je fus reveillé par un Mr. Loyal qui vint me demander la permiſſion de me ſignifier un petit exploit, un petit exploit parlant à ma Perſonne ; & après avoir écrit trois ou quatre mots dans un broüillon de papier, il le mit ſur ma table, & faiſant deux ou trois profondes reverences, il ſortit de ma Chambre. Après avoir frotté mes yeux & connu certainement que je ne rêvois pas, je demandai à mon

mon laquais qui avoit fermé la porte ſur ce Meſſager de mauvaiſes nouvelles, ce que vouloit cet Homme. C'eſt dit-il Monſieur un petit Exploit, un petit Exploit qu'il vous donne, & m'aïant apporté dans mon lit le broüillon de ce Deloyal, j'y dechifrai, comme je pû, ce que dans la ſuite je voulus apprendre par cœur, tant je le trouvai riſible; & que je n'oublîrai jamais : c'étoit une aſſignation conçüe en ces termes, mot pour mot.

*Je, ſous-ſigné, Yves Griffon Sergeant à Verge Immatriculé au Preſidial, Bailliage & Vicomte de Vire, y demeurant Rüe du Pilory, exploitant dans tout le reſſort de la Juriſdiction du dit Vire, aſſiſté de mes deux Records ordinaires, certifie que ce Jeudi tantiéme d'un tel Mois, & d'un tel An, ſur les neuf heures du matin. A la Requête de Maitre Antoine Folain Sieur de la Pilleveſſiére Avocat en la Vicomté de Cerance y reſidant, & de preſent en cette Ville de Vire, où il a nommé pour ſon Procureur Maître Jean Monlien, Procureur ordinaire de ce lieu, en la Maiſon duquel il a fait Election de Domicile, pour vingt-quatre heures ſeulement; je me ſuis tranſporté en l'Hôtellerie, où pend pour Enſeigne le Cheval blanc, où là j'ai fait & donné aſſignation à Mr. le Comte de Brederodes, ainſi qu'il m'a dit ſe nommer, en parlant à ſa Perſonne, à être & comparoître demain ſur les dix heures du matin, comme de matiére proviſoire, heure prefixe par devant Mr. le Lieutenant General au dit Preſidial, ou Mr. ſon Lieutenant, pour ſe voir condamner, & par corps,*

*corps, à païer au dit Sieur Requerant la somme de quatre-vingt-dix-neuf livres, dix-neuf sols, six deniers tournois, qu'il auroit prêtée, en bonne & loïale monnoie aïant cours, il y a quelques jours au dit Seigneur Comte de Brederodes, en son urgente necessité, en la Ville de Caën, en son Auberge, où pend pour Enseigne le signe de la Croix, où le dit Seigneur Comte étoit logé: le tout offert prouver & verifier par bons & valables témoins, en cas de meconnoissance. Protestant ledit Sieur Requerant de sejourner en cette Ville, aux depends dudit Seigneur Comte de Brederodes, jusqu'au païement actuel de la ditte somme; sans prejudice des depens interêts, & autres demandes du dit Sieur Requerant; & proceder en outre qu'il se trouvera apartenir. Relation baillée, & delaissée, parlant comme dessus, suivant l'Ordonnance. Signé Folain Avocat, Griffon, Brisemiche, & Frisecorde avec leurs paraphes.*

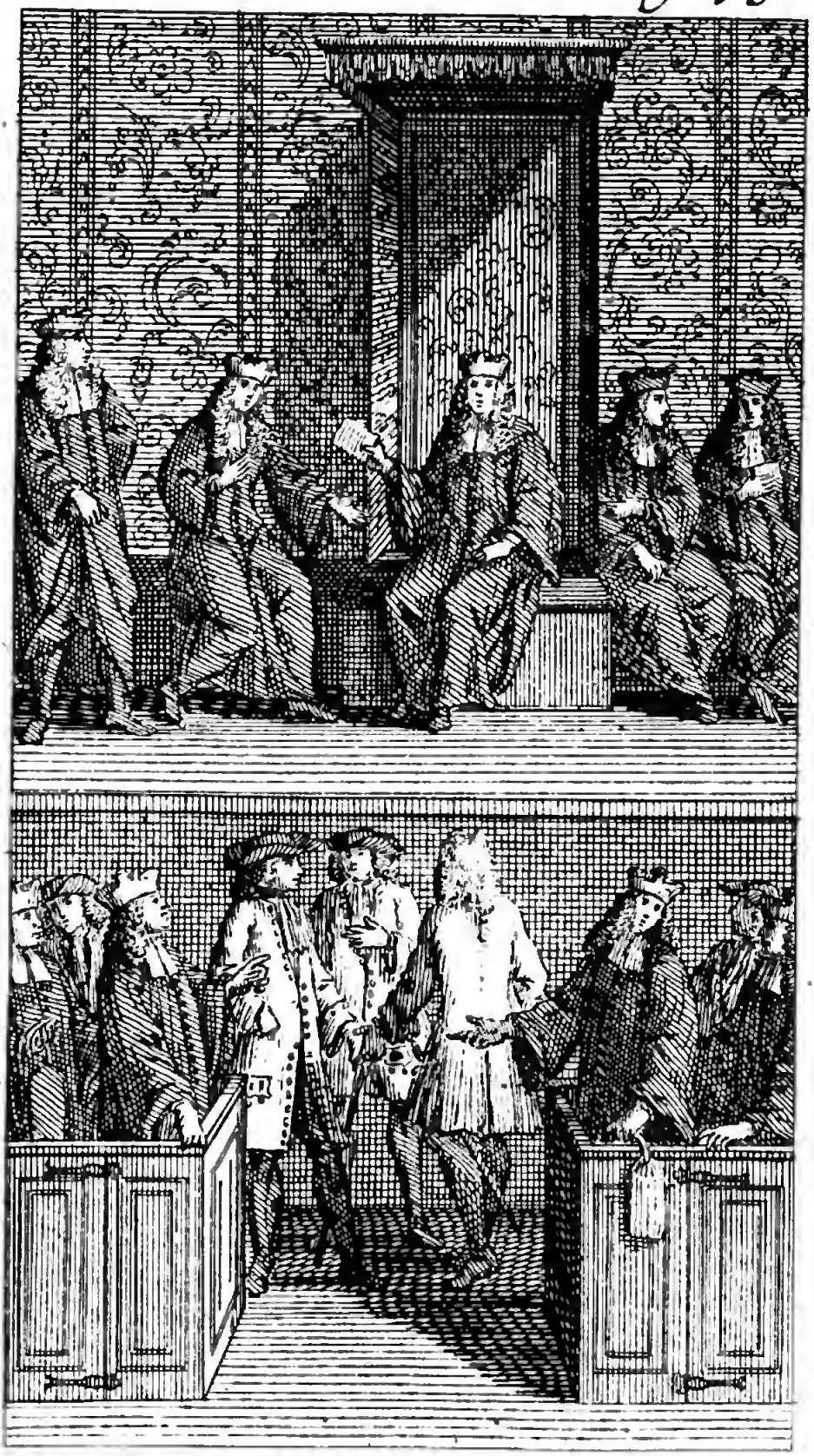
Je ne pus d'abord m'empêcher de rire du tour de mon Fripon; mais reflechissant ensuite qu'il étoit trop effronté pour en demeurer là, & qu'à l'aide de ses bons & valables témoins il me feroit païer dix pistoles, pour l'avoir introduit dans ma Chaise, je resolu de decamper dès le soir même, pour éviter la persecution de ce Faussaire. A midi Chapedelaine & ses Amis ne manquerent pas de se trouver à l'Auberge. Je leur fis part de mon Aventure, dont ils rirent de tout leur cœur, & m'affirmerent que c'étoit là un des moindres tours de ce galant-Homme, qu'ils connoissoient parfaitement bien. Je leur dis

que

que je lui donnerois la peine de venir chercher les dix piſtoles qu'il me demandoit, au Bois-Koger, où là on ne manquoit pas de bois pour le païer avec interêt. Gardez vous en bien, me dit Chapedelaine: il ne demanderoit pas mieux que vous vous laiſſaſſiez condamner ici par défaut, pour multiplier les frais, qu'il trouveroit bien moïen de vous faire païer, ſans s'expoſer à votre colére. Comment ferai-je donc? donnerai-je, dis-je, dix piſtoles à un Coquin, pour être ſa dupe, qui en ſera quitte pour s'en rire, & s'en faire loüer par ſes fideles Compatriotes? Vous voilà bien embarraſſé en beau chemin, Mr. le Comte, dit Chapedelaine; mais je m'oblige de vous garantir de l'évenement de cette affaire, ſi vous voulez-vous engager de donner une bouteille de vin coëffée à toute la Compagnie demain l'après midi, après que vous aurez eu gain de cauſe. La propoſition étoit trop juſte, pour n'y pas conſentir: je l'acceptai volontiers. Aux charges reprit-il, que vous me laiſſerez parler, ſans dire mot; & quoique je puiſſe avancer que vous n'interromprez pas mon Plaidoïer. C'eſt de quoi je demeurai encore d'accord. Le lendemain je me rendis au Parquet, avec mon Avocat Chapedelaine ſuivi de ſa ſequelle, où je trouvai Folain, qui me ſalua d'un air riant, comme ſi j'euſſe été obligé d'être un de ſes meilleurs Amis. Mais je le regardai d'un œil menaçant, qui lui fit prendre la reſolution d'interpoſer la protection de ſes Juges contre les emportemens d'un ingrat debiteur. On appelle notre cauſe, & mon adverſe

verſe Partie, après avoir demandé au Lieutenant General la permiſſion de parler, plaida ainſi ſa cauſe. Meſſieurs il n'eſt pas beſoin de longs diſcours, pour vous dire, que m'étant trouvé il y a quatre jours avec Mr. le Comte de Brederodes à Caën en l'Hôtellerie, où pend pour Enſeigne le Signe de la Croix, il me témoigna l'embaras où il étoit d'en ſortir, puiſqu'il étoit ſans argent; & ſçachant d'ailleurs qu'il venoit ici pour en recevoir de quelques Créanciers, je lui prêtai quatre vingt dix-neuf livres, dix-neuf ſols ſix deniers, pour le retirer de la peine où je le voiois. Pour me remercier de mon honnêteté, de Caën il m'a voituré ici dans ſa Chaiſe. Mais ma ſurpriſe a été extrême, lorſqu'avant hier au ſoir, l'aïant prié de me tenir ſa parole, & de me rendre mon argent, il a été aſſez temeraire, pour me dire qu'il ne me devoit rien: & comme par le plus grand bonheur du Monde pour moi, j'ai des temoins de la choſe, je demande à en faire la preuve, en cas de deſaveu de la part du dit Seigneur Comte: c'eſt à quoi je conclus, & aux fins de mon exploit: *dixi.* Chapedelaine aïant ſalué les Juges, dit: Meſſieurs je parle pour Mr. le Comte de Brederodes mon Clien, ici preſent, qui convient que ledit Folain lui prêta à Caën le plus obligemment du Monde, non ſeulement les Quatre-vingt dix-neuf livres, dix-neuf ſols ſix deniers, mais la ſomme entiére de dix piſtoles, que l'ordonnance empêche à Maître Folain de redemander au dit Seigneur Comte en ſon integrité. Quand je l'en-

Tome 1 Pag. 430



l'entendis debuter ainſi, je crus qu'il s'entendoit avec mon Filou : j'avois beau le pouſſer, & lui dire. Mordi Mr. vous me perdez; il ne m'a jamais prêté un ſou. Taiſez vous, me dit-il fiérement, puis reprenant ſon diſcours. Mais Meſſieurs je ſuis bien plus ſurpris de Maître Folain, qui veut tirer d'un ſac deux moutures : car j'offre prouver & verifier par bons & valables témoins, que je ſuis prêt de produire, qu'avant-hier au ſoir, un peu après que le dit Seigneur Comte fut arrivé en cette Ville, il rendit au dit ſieur Folain ſon argent, en même monnoie qu'il lui avoit prêtée à Caën; avec gratification d'une bouteille de vin qu'il lui donna ici en l'Auberge où pend pour Enſeigne le Cheval-blanc, & dont moi-même, qui vous parle, je bû ma part. Après ce beau plaidoïer Chapedelaine & ceux de ſa Compagnie ſe prirent à rire de tout leur cœur, en voiant Folain tout en fureur, qui ne put repondre autre choſe à Chapedelaine, que de lui dire : & fy donc Maître Chapedelaine vous gâtez le métier, & ſortit tout en colére du Parquet : Chapedelaine lui proteſtant que la charité & ſon devoir l'obligeoient de ſecourir les Etrangers. Je revins à l'Hôtellerie avec mon Avocat & ſes Admirateurs; je m'acquittai avec ſcrupule promptement de ma promeſſe : je les fis boire tant qu'ils voulurent : je fis enſuite mes affaires, après quoi je remontai promptement dans ma Chaiſe, pour fuir de Vire & n'y rentrer de ma vie.

Après que le Comte eut achevé ſon Hiſtoire, je lui dis que je connoiſſois parfaitement ces

ces deux Avocats, & que je ſçavois plus d'un de leurs tours: que ces Hommes ne valoient pas mieux l'un que l'autre. Que Chapedelaine étant Avocat de Mr. le Baron de Montbray, & d'intelligence avec le Procureur de ce Seigneur, ils avoient trouvé le ſecret de depoüiller ce pauvre Baron de ſes Terres & de le mettre à retour de leurs procedures. Chapedelaine a eu pour ſa part la Baronnie de Montbrai, & le Procureur la Terre de l'Acherie, dont ils ſont actuellement en poſſeſſion. Moi même qui vous parle, j'ay prêté de l'argent à un Particulier de St. Vigor des Monts, Couſin de Chapedelaine. Mon debiteur me fit une fauſſeté, dont je me plaignis à Chapedelaine; & je lui fis voir clairement qu'il ne tenoit qu'à moi de faire punir honteuſement & même corporellement ſon Parent, ce que j'aurois fait ſans ſa conſideration. Chapedelaine me remercia avec des témoignages de reconnoiſſance les plus apparens; proteſta qu'il vouloit me faire païer, ou qu'il me païeroit lui même pour ſon Parent; & quand il eut mes papiers, il me fit perdre ma dette; & jamais je n'ai pu tirer de raiſon de ce bon Mediateur, qui a ruiné plus de trente Familles. Il eſt animé encore par ſa Femme, qui ſemble être l'Original & non une copie parfaite de l'avarice. Une Mégére dont les ongles acérez & crochus trouveroient à tondre ſur un œuf, & qui porte une poche de fer blanc ſous ſes juppes, comme portoit Tardieu la Lieutenante criminelle de Paris, pour y fourrer toutes les bribes, qu'elle peut attraper dans les Banquets, où elle

elle eſt invitée par la crainte que l'on a de ſon Mari. Ces ſortes de Gens ſont des Peſtes dans une Republique, quand ils emploient à la deſoler les ſciences qu'ils n'ont appriſes que pour y maintenir les Loix. Montlien, dont vous avez fait mention dans votre Aſſignation, étoit autre-fois un Evacueur de Peſte, & il eſt couché comme tel dans les Regîtres de la Maiſon de Ville de Vire, qui lui donnoit cinquante livres de gages pour cet honorable emploi : & pour l'exercer on lui avoit permis de bâtir un petit Apenty haut de douze pieds proche de la Maiſon de Santé, pour s'y loger. Après avoir exercé pluſieurs metiers, tous des plus bas, il trouva moïen de ſe faire Procureur, & dans cette élevation il a ſi bien vollé avec la plume qu'il a acquis des biens immenſes. Enfin le Roi l'a annobli, lui & un Ecorcheur de Chevaux de la même Ville, qui étoit parvenu à pareille Fortune, par mêmes degrez, moïennant deux mille écus qu'il leur en a coûté à chacun, pour obtenir ces titres d'honneur. Et Mr. d'Argenſon s'étonne que l'Empereur ait fait un Fils de Notaire Comte de l'Empire ! *Odor lucri ex re qualibet optimus.* Il y a peu de Peuples, dont l'eſprit ſoit plus ſubtil, que celui des habitans de Vire, ce qui a donné lieu à ce diſtique.

*Viria Viripotens varia virtute vireſcit ;*
*A magniſque Viris Viria nomen habet.*

Mais par malheur depuis qu'ils ont reconnu la Chicanne pour leur Divinité favorite,

animez de ſon Genie ils ſont devenus pour la plupart fourbes & méchans. Nous avions un très beau Domaine ſur cette Ville, qui nous raportoit juſqu'à deux mille livres de rente. Un de mes Freres qui entendoit mieux l'Art de la Guerre, que la Coutume de Normandie, fut pour en paſſer un bail à un Fermier, qui ſous ombre de lui faire ſigner un Bail à Ferme, eut la ſubtilité de lui en faire ſigner un Contract de venduë, dont jamais nous n'avons pû nous relever; quoique la fauſſeté fût toute évidente, nous avons perdu notre Domaine après bien des frais, & du temps emploié, à en pourſuivre le recouvrement en Juſtice. Chapedelaine eſt un gros Mauſſade qui mâche continuellement du tabac.

L'Avocat Pilleveſſiére eſt tout d'une couleur, qui eſt de cidre doux; ſon chapeau, ſa perruque, ſes yeux, ſon viſage, ſa cravatte, ſon habit, tout eſt de la même couleur: il n'y a pas juſqu'à ſes maniéres qui ne ſemblent toutes doucereuſes. Mais dans le fond c'eſt un vinaigre tout des plus acides: il n'y a point d'eau forte qui ſoit plus cauſtique. Quand il tombe ſur quelqu'un, il y paroît. J'ai connu très particulierement un nommé Mr. Lucas Negociant de Granville, fort joli Homme, qui raconta une Hiſtoire de Folain Pilleveſſiére devant lui, ſans le connoître. Parlant de l'averſion que les Habitants de Conſtance avoient pour ceux de Cerance, il dit qu'un jour cet Avocat étant entré pour déjeuner avec un de ſes Cliens chez un Traiteur de Conſtance, où s'aſſembloient tous les En-

fans

ſans de joïe de la Ville. Ce Traiteur qui ne connoiſſoit pas Pilleveſſiére ni ſon Clien pour être de Cerance, leur ſervit à dejeuné ſur une petite table auprès de ſon feu. Dans ce moment un des Enfans de la Jubilation, qui viſitoit ce Traiteur plus que l'Egliſe Cathedrale, aïant aperçu Pilleveſſiére déjeunant auprès du feu: Ah! malheureux qu'as-tu-fait, dit-il au Traiteur? Comment tu as le front de donner à manger à Pilleveſſiére Avocat Cerançois, & tu crois qu'aucun Enfant de la Ville puiſſe revenir chez toi! Va, continua-t-il, tu es excommunié *ipſo facto*. Le Traiteur bien étonné, mit promptement Folain hors de chez lui ſans vouloir prendre de ſon argent: nion obſtant quoi tous les Enfans de la joïe ne voulurent plus approcher de ſa Maiſon. Le Traiteur pour les y rappeller, ſe ſoumit à la purifier lui même, & à païer une amende, pour avoir reçu innocemment Pilleveſſiére & ſon Clien à ſa table, ſans les connoître. On fit fumer du geniévre dans ſa Maiſon: on fit paſſer trois fois le Traiteur par deſſus la fumée en deteſtant Pilleveſſiére & tous les Cerançois. Le Traiteur regala après tous les bons Enfans, & cette eſpéce d'amende honorable, ou ſatisfaction volontaire, fit la fortune de cet Homme, par le concours des Citoiens de Coutance, Gens de bonne chére, qui alloient en foulle ſe regaler chez lui. On fait une remarque ſur Coutance qu'il y a Vingt Traiteurs tous riches, & un ſeul Fourbiſſeur d'épée très pauvre, marque que ces Peuples aiment plus Comus que Mars. Pilleveſſiére, qui avoit tanquillement laiſſé

raconter ſon Hiſtoire à Mr. Lucas; quand il eut fini, prit à témoin ceux à qui il venoit d'en faire le recit, & fit un ſi cruel procès au pauvre Hiſtorien, qu'il a penſé le ruiner, malgré les preuves qu'il fut facile à Mr. Lucas de faire de la vérité d'un fait, qui s'étoit paſſé à la face de tout le Peuple d'une grande Ville. Il a fallu même que les Cerançois aïent envoié à Coutance un de leurs Habitans, tenir exprès Auberge pour eux, ne trouvant perſonne en la Ville qui voulût les recevoir; & nul propriétaire ne voulant ni n'oſant loüer ſa Maiſon à cet Aubergiſte, ils ont été contraints d'en acheter une, où il ne loge que des Cerançois. L'Aubergiſte deputé du Corps, a pris un acte, comme il n'alloit s'établir à Coutance, que pour l'utilité de la Communauté, ce qui ne lui prejudiciroit en rien, ſi lui ou ſes Enfans vouloient retourner à Cerance, où ils ne ſeroient pas affligez de leurs Compatriotes, pour avoir demeuré à Coutance, puiſque ce n'étoit qu'à bonne intention; & qu'au contraire on les y recevroit comme Gens qui s'étoient ſacrifiez pour la Patrie.

Tout le menu Peuple de Cerance vit de témoignage: ils vont en juſtice, ſe preſentent audacieuſement devant le Tribunal, & pour une modique ſomme ils depoſent ce qu'on leur fait dire, après avoir bien appris leur leçon. Il eſt vrai que ſi quelqu'un y manque, ou n'a pas aſſés d'eſprit pour ſoutenir ſa depoſition ſans tergiverſer, il reçoit de certaines flêtriſures fort affligeantes & fort deshonorables; mais comme c'eſt un mal preſqu'u-

ni-

niverſel dans le Bourg de Cerance, on ne s'en fait plus une affaire.

Ce Folain Pilleveſſiére s'eſt trouvé à la fin ſi ſubtil en procez que chicanant juſqu'aux Cerançois même, ils l'ont chaſſé de leur Sanctuaire; ce qui l'a obligé de s'aller établir à Granville, malheureuſement pour cet agreable ſejour, Ville Franche d'impots, dont les Citoïens, le meilleur Peuple qui fût ſous le Ciel, vivoit dans la plus grande ſimplicité du Monde; mais depuis que ce Folain, les nommez Champion, le Hoguais, Queſnel, le Parc-Couroys, Ynor, l'Anglois, une troupe nombreuſe de Cerançois, & d'autres Canailles s'y ſont jettez, ils ont ſouffié leur eſprit de chicane dans le ſein de ces bonnes Gens, du menu Peuple s'entend, ſi cruellement qu'il eſt à craindre qu'ils n'en faſſent des Citoïens auſſi corrompus que les Cerançois mêmes; ce qui ſeroit déja arrivé, ſi ils n'étoient retenus par la crainte & l'exemple de pluſieurs Perſonnes d'un mérite diſtingué, comme Mr. de la Ferriére leur Gouverneur, Mrs. Piquelin Lieutenant General; le Sauvage Lieutenant de l'Amirauté, Baubriant, l'Eveſque Capitaines de Vaiſſeaux, St. Pair Procureur du Roi, le Coq, Loiſeliére, & pluſieurs autres. Je les cite ici pour rendre juſtice à leurs vertus, qui m'ont beaucoup édifié; pendant que j'avois en horreur des miſerables qui faiſoient gloire de paſſer pour les Perturbateurs du repos public. J'y ai vû intenter un procez par le nommé Simon, pour avoir pris une poulle dans une Haye le long du chemin, qu'incontinent après il laiſſa en-

vôler, qui avoit déja coûté plus de dix mile écus. On avoit entendu plus de cent témoins de part & d'autre. Priſes de Juges à parties; inſcriptions en faux; recuſations de témoins; aucun des tours de la chicane n'avoit été oublié: on y avoit impliqué juſqu'aux Curez & leurs Vicaires, qui avoient été forcez de fulminer des cenſures, & qui ne pouvoient s'empêcher cependant de crier contre ces abus: & ſans doute cette affaire ne ſe terminera point, qu'il n'en coute la vie à pluſieurs qui ſeront pendus pour leurs fauſſetez, & d'autres qui ſeront envoiez aux Galéres, & qui pourront bien maudire *la poulle à Simon.*

Il faut que je vous diſe un tour des Cerançois, qui vous fera connoître le Genie de cette diabolique Nation. Mr. Piquelin Lieutenant General de Granville, qui eſt un fort honnête Homme & très Riche, a pluſieurs Terres aux environs de Cerance, & même une qui par malheur ſe trouve enclavée dans le territoire de Cerance. Les habitans de ce repaire à Scelerats avoient caſſé la cloche de leur Egliſe. Il s'agiſſoit de la faire refondre, ſans qu'il leur en coutât rien. Voici comme ils s'y prirent. Un jour que le Pere de Mr. Piquelin paſſoit au travers de Cerance, pour aller à une de ſes Terres, ils l'arrêterent, feignant de lui vouloir faire honneur: ils le forcerent de deſcendre de ſon Cheval, qu'ils mirent chez le Sindic, ſous ombre de lui vouloir donner de l'avoine. La Femme de ce Sindic étoit nouvellement acouchée. Ils priérent ce venerable vieillard de nommer l'En-

l'Enfant, & pour lui faire en aparence plus d'honneur, ils lui demanderent en grace de ſe choiſir une Commére la plus belle & la plus qualifiée du lieu, pour tenir l'Enfant avec lui. Le Bon-Homme ſe rendit à leurs importunitez. Après la Ceremonie du Baptême, c'eſt la coutume du Païs, & de preſque toute la France, que le Parain & la Maraine vont eux-mêmes ſonner les cloches de l'Egliſe, & donnent de l'argent pour les faire ſonner. Car c'eſt une tradition conſtante, & dont la preuve a été verifiée par toutes les vieilles qui ſe ſont luſtrées de plus d'un ſeau d'eau bénite, que plus on les ſonne, & plus l'Enfant aura la voix belle. A peine le Bon-Homme eut-il mis la corde en la main, pour ébranler la cloche, qu'ils accuſerent le nouveau Compére d'avoir caſſé leur cloche. Le Sindic, malgré l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui, fut le premier à depoſer le fait contre ſon Compére. Ils l'arrêterent, & proteſterent qu'ils ne lui rendroient pas ſon Cheval, qu'il n'eût païé leur cloche. Enfin pour ſe debaraſſer de ces Harpies, Mr. Piquelin fut contraint de leur donner cinquante écus; bien reſolu de ne repaſſer de ſa vie au travers de Cerance, crainte d'une plus funeſte Avanture.

Ces bons Cerançois, corrupteurs du menu Peuple de Granville, ont deſolé un des Curez de cette Ville. C'eſt un Homme qui eſt de naiſſance, qui a de la piété, du zele, & du mérite, & qui n'eſt pas loin du Royaume de Dieu. Il s'appelle du Hommet d'une très ancienne Nobleſſe. Ce bon Prelat las de les

catechiſer, ſans pouvoir les faire rentrer en eux-mêmes, s'aviſa de faire graver un Crucifix, autour du quel il fit repreſenter ſes Loups raviſſans, plutôt que ſes Brebis dans diverſes atitudes. Champion perçoit le côté de JESUS-CHRIST, & au deſſous étoit écrit. *Ah ! malheureux Champion tu perces le juſte.* Le Hoguais, Parcouroys, & Ynor joüoient au pied de la Croix aux dez, à qui auroit la Robe du Seigneur : à côté d'eux on voioit ces mots : *Hazard, pourveu que j'en aie la depouille.* Folain étoit monté ſur une Bourique avec ſa Robe magiſtrale, qui diſoit : *Scriptum eſt unum mori pro Populo.* Queſnel, & l'Anglois preſentoient à J. C. une éponge trempée de vinaigre, & à côté étoit écrit. *Voions ſi quelqu'un viendra le delivrer de nos mains.* Et divers autres habitans de Cerance étoient autour de la Croix qui blaſphêmoient contre le Fils de Dieu, ſous la Croix du quel on voioit ces mots gravez en gros caractéres. *O Ame Cerançoiſe ! comprends l'excès des maux que j'endure, par l'excès de ta malice, plus cruelle que la Lance qui m'ouvre le côté, que les clous qui me perçent les pieds & les mains, & que l'épine dont ma tête eſt couronnée pour ton amour.* Il croioit qu'une Image ſi touchante les feroit rentrer en eux-mêmes, pour leur faire deteſter leurs péchez & ſe convertir ; mais elle ne ſervit qu'à leur donner matiére de chicaner leur zelé Paſteur : & reünis tous enſemble, ils l'ont pourſuivi à outrance, dont le Colégue de ce bon Curé a été ravi. Il s'appelle Gautier, & comme il a lui-même l'Ame toute Cerançoiſe, il attiſoit

ſoit le feu de ces furies, pour leur faire tourmenter ſon Ajoint; car l'Egliſe de Granville eſt deſervie par deux Curez, mais qui reſſemblent aux Chapons de rente : un bon & un mauvais.

Lorſque j'achevois l'Eloge de ces illuſtres Perſonnages, Ru entra avec notre ſoupé, qui nous fit changer de diſcours. Nous ſoupâmes aſſés legerement, pour pluſieurs raiſons, dont la premiére étoit que nous n'avions rien de bon, & la ſeconde l'indiſpoſition du Comte; après quoi nous fûmes à l'audience du Prince & de nos autres Voiſins, devant leſquels le Comte fit briller ſon eſprit. Le Prince nous dit que le lendemain il devoit comparoître devant les Officiers, & que ſi nous le voulions voir par des fentes que nous avions pratiquées pour cet effet dans la muraille, qu'il s'arrêteroit longtemps devant nous. Je lui demandai comment il ſeroit habillé, pour le mieux diſtinguer. Il nous dit qu'il prendroit ce jour là un habit de Pinchina, avec un paſſepoil d'or, & qu'il mettroit une plume blanche à ſon chapeau; ce qui faiſoit faire des éclats de rire à Tozain ſon Compagnon, dont je ne pouvois deviner la cauſe, mais que l'on verra dans la ſuite.

Enfin nous continuâmes nos converſations, dont les agréemens, & ſur tout de celle du Comte, ſervoient beaucoup à adoucir l'amertume que m'avoit cauſé l'Abbé de la Motte; qui cependant s'étoit fort humaniſé depuis l'entrée du Comte dans notre Chambre. Je me donnois tous les jours des Scènes toutes des plus rejouiſſantes. Je faiſois conter

au Comte les endroits de ſa vie qui les regardoient tous deux reſpectivement. Je demandois au Comte ce qu'il auroit fait au Curé de Lery, ſi il l'avoit rencontré. J'avois deſſein, diſoit le Comte, de debutter par lui faire donner le Certificat de mon mariage avec mon Epouze en bonne forme; à ſon refus, je l'aurois tué ſans quartier : & s'il me l'avoit accordé, pour lui faire païer la peine qu'il m'avoit donnée de courir après lui, & le recompenſer ſelon qu'il le meritoit; j'avois reſolu de le mettre en état de pouvoir à l'avenir être un bon Curé : je lui aurois fait couper quelque choſe avec le nez & les oreilles. Pendant ce recit l'Abbé de la Motte ſüoit à groſſes gouttes, & faiſoit des contorſions de poſſedé. Je prenois le parti du Curé de Lery, contre le Comte, pour le mieux faire cauſer. Je lui remontrois quel crime il auroit commis de mutiler un Prêtre; & tantôt l'impoſſibilité où il auroit été d'executer ſon deſſein : qu'outre que le Curé étoit fort & puiſſant, qui ſe ſeroit bien défendu, il lui auroit été impoſſible d'en faire un Eunuque dans un Pays étranger où ce Prêtre auroit trouvé du ſecours. S'il s'étoit bien défendu, reprenoit le Comte, j'aurois pris le parti de lui ôter la vie, pour le mieux mettre en ma diſpoſition, & pouvoir plus facilement executer mon deſſein. Et pour n'être point ſurpris en faiſant mon coup, je l'aurois fait attirer par une Fille de joïe dans un lieu écarté, où il auroit été à ma diſcretion, ſans que j'euſſe couru le moindre hazard. Tantôt je demandois au Comte ce que c'étoit que le Curé de Lery.

Je

Je lui diſois, que l'on m'avoit voulu perſuader, que c'étoit un Prelat de conſequence; que même ſon Benefice alloit du pair avec les Evêchez : qu'il me ſouvenoit d'avoir lu dans la Gazette, lorſque cet Abbé avoit fait abjuration de la Religion Romaine à Londres, que l'Evêque de Lery avoit renoncé à ſes erreurs ; & que j'avois toûjours entendu dire, que ſa Famille étoit des plus diſtinguée du Pays, & tout à fait honorable. Il n'y a pas d'Homme qui puiſſe vous en parler plus certainement que moi, reprenoit le Comte : j'ai été ſur les lieux, où j'ai ſçu que la Cure de Lery ne valloit pas plus de quatre cens livres de revenu, & dans les meilleures Années cinq cens livres tout au plus. Quand à ſa Famille, j'ai vû ſon Pere & ſa Mere, je les ai interrogez pluſieurs fois ; ce ſont de bonnes & pauvres Gens, qui ſeroient reduits à l'aumône, ſans leur Fils aîné, qui eſt un ſimple Laboureur, qui les fait ſubſiſter des Terres qu'il tient à ferme de Mr. le Cardinal de Boüillon. La derniére fois que je l'ai vû, après l'avoir long-temps attendu chez lui, je l'y vis arriver, avec ſa charüe, venant de labourer la terre, couvert d'un Sarot de toile, qu'il avoit mis par deſſus un gros habit de revêche, pour ſe garantir de la boüe, aïant plus de deux livres de clous ſous ſes ſouliers, avec des bas de toille à ſes jambes. Pendant tout ce recit le Curé de Lery étoit dans des convulſions épouvantables, & faiſant ſemblant de chanter une Antienne de ſon Breviaire, il diſoit en plainchant. *Imponit certe, mentitur impune, impune, impune: Alleluia*

Pour éprouver la ſincérité du Comte, je lui demandois des faits poſitifs que je ſçavois du Curé: par exemple: combien il avoit donné au Curé pour faire la ceremonie de ſon mariage? ce que c'étoit que le Château du Bois-Roger? A quoi il me répondit conformement à ce que m'en avoit dit le Prêtre; qu'il lui avoit donné dix Loüis d'or, pour être venu de Lery à Roüen celebrer ſon mariage. Que le Bois-Roger avoit autrefois été une fort belle Terre, & très Seigneuriale, mais qui étoit toute délabrée & s'en alloit en ruine par la negligence de ſa Femme: que les murs du Château étoient à moitié renverſez; & qu'il n'y avoit ni ordre, ni œconomie dans cette Maiſon. Ainſi je conjecturois de là, & de tout ce que m'en avoit dit Sorel lui même, que le raport du Comte étoit ſincére.

Il fit cette Année des chaleurs exceſſives: elles furent cauſe que le Comte & l'Abbé ſe promenoient dans la Chambre nuds en chemiſe, l'Abbé voulut pouſſer la galanterie plus loin: & quitter ſa chemiſe; mais je proteſtai que je ne le ſouffrirois abſolument pas; & je lui affirmai, que je demanderois avec empreſſement d'être ſeparé s'il vouloit pouſſer ſon impudence à l'excès. Il en fut ſi outré que dès le ſoir; c'étoit le premier jour de Juillet, il donna un billet au Porte-Clefs. Les ſuites nous firent juger ce qu'il contenoit; car dès le lendemain au matin on fut viſiter les Priſonniers de la Calotte: mais ils avoient ſi bien rebouché leur trou, que quoique les Officiers leur proteſtaſſent, qu'ils ſçavoient bien qu'ils avoient communication avec

avec ceux de la Quatriéme Chambre, & avec nous, ils ne le leur purent faire avoüer, & indubitablement ſi nos Voiſins de la Quatriéme avoient uſé de la même precaution, les Officiers ne trouvant rien, auroient pû accuſer l'Abbé d'impoſture & de calomnie. Mais étant venu viſiter les deux Priſonniers de la Quatriéme, ils trouverent leur trou encore tout ouvert, qu'ils avoient eu tout le temps de fermer. Les Officiers parlerent dans le trou, pour decouvrir où il avoit communication, & l'Abbé de la Motte courut promptement ſous la cheminée leur répondre. Ils vinrent enſuite dans notre Chambre, où ils firent grand bruit: ce que le Comte & moi nous reçûmes d'un ſi grand ſang froid, pendant que l'Abbé en témoignoit une joïe exceſſive, qu'ils doutoient encore de la choſe. Cependant dès le lendemain on fit ſortir le Prince & Tozain de leur Chambre: nous ne doutâmes pas que ce ne fût pour les mettre au Cachot, & nous nous attendions bien à la même deſtinée. Voiant bien d'où nous partoient ces coups, le Comte en vouloit recompenſer l'Auteur, ce qu'il auroit fait ſans moi qui l'en empêchai, en lui en faiſant voir les conſequences. Deux jours après, le 6. Juillet les Priſonniers de la Calotte, eurent la même deſtinée & furent enfermez dans le Cachot de la même Tour, qui eſt très puant & très affreux, mais que Bernaville a rendu execrable, en bouchant tous les ſoûpiraux de ce ſouterrain tenebreux; en ſorte qu'il n'y entre à preſent d'autre air, que celui qui paſſe au travers des Latrines. C'eſt dans cet

agréable ſejour où Gringalet fut près de ſept Mois, & où il auroit été plus long-temps, ſi je n'avois pas été prendre ſa place. Ce fut-là qu'il acheva de ſe perſuader qu'il avoit reçû du Ciel la Philoſophie par infuſion, comme Salomon, quoiqu'il ait fait ſon Cours de Philoſophie à Genève dans la Boutique d'un Relieur de Livres, dont il ne put apprendre le métier; & dans cet Antre de la Sibyle Cumée il forma aparemment le deſſein de ſes Reflexions ſur quatre Queſtions. Qui ſui-je? Où ſuis-je? Qui m'y a mis? Et pourquoi? dont il ne donne pas une ſeule raiſon dans tout le Corps de ſon Livre, & ſes Eſſais Philoſophiques & Theologiques, ſi ſublimes que je ne ſçache encore Perſonne qui en ait pû penetrer le ſens: & ſi riſibles qu'on dit en proverbe aujourd'hui, qu'un *Homme Gringaliſe*, quand il donne dans le Galimatias outré. Nous demeurâmes donc privez de ſociété le Comte & moi autre que celle de l'Abbé de la Motte, dont nous nous ſerions paſſez avec plaiſir. Nous nous entretenions tous deux fort agréablement, ce qui faiſoit enrager l'Abbé, croiant toûjours que c'étoit de lui que nous parlions, quoique tous deux nous euſſions voulu de tout notre cœur n'y penſer de la vie.

Il y avoit près d'un Mois que le Comte étoit avec nous, lorſque le Major vint le 24. de Juillet de l'Année 1703. lui dire de s'habiller, ſans jamais vouloir lui en apprendre le ſujet; il permit même que je l'embraſſaſſe pour lui dire adieu, ſans daigner nous dire, il va revenir dans peu. Trois heures après le

Major

Major ramena le Comte de Brederode dans notre Chambre, qui ne faiſoit que ſoûpirer, ſans pouvoir dire un ſeul mot. A la fin revenu de ſa ſurpriſe: ô Dieu dit-il les cruelles Gens que les Adminiſtrateurs de la Baſtille! Sçavez vous bien pourquoi l'on me fait gemir dans cette Caverne Diabolique? pourquoi l'on m'y traitte comme un Bandit? pourquoi l'on m'a rendu le plus malheureux de tous les Hommes? C'eſt, continua-t-il, pour avoir eu la curioſité de voir lever un treſor; ou plutôt pour avoir voulu voir, juſqu'où une jeune Fille de dix ſept Ans pouſſeroit ſa témérité. Après il me tira à part proche de la fenêtre, pour ne pas être entendu de l'Abbé de la Motte. Ecoutez, me dit-il, une choſe des plus prodigieuſes que vous aiez entendu en votre vie. Voici le fait.*

Je traverſois un jour la Grève, lorſqu'un Prieur qui eſt de Caen, qui s'appelle Pinel, que je connoiſſois depuis quelque temps, m'appella, d'un Cabaret où il étoit à boire avec un Turc nommé Acmet. Après m'avoir prié de boire avec eux, il dit qu'il vouloit faire ma fortune; & me demanda ſi je n'aurois pas de peur du Diable? Je fus curieux de ſçavoir ce qu'il me vouloit dire, & à quoi aboutiroient ſes queſtions. Il me dit, qu'ils devoient lever un Treſor qui étoit dans une caverne à Arcueil: que tout étoit preparé pour faire reüſſir la choſe, & que dès le ſoir même je n'en douterois pas, ſi j'avois l'aſſurance

* *Quoi que l'Auteur n'ait jamais cru tout le contenu en cette Hiſtoire, il la raporte cependant telle que le Comte de Brederode la lui a racontée.*

rance d'en être le témoin ; & que je partagerois avec eux les ſommes immenſes qui compoſoient ce Treſor. Je voulus tourner la choſe en ridicule. Il y a long-temps, lui dis-je, que j'ai entendu dire, qu'il y a un Treſor dans la Caverne d'Arcueil ; mais je ne puis comprendre comment, ni pourquoi le Diable s'en met en poſſeſſion ; & encore moins, comment après s'en être rendu le Maître, il eſt aſſez ſot pour le livrer au commandement d'un Prêtre, ou d'un Magicien. Abus que tout cela, & j'y ajoute ſi peu de foi, que loin d'avoir peur de ces pretendus exorciſmes, je vous verrois faire toutes vos momeries ſans la moindre émotion. Car croïez vous de bonne foi, que la vertu d'une étole, d'un peu d'eau, d'un ſigne de croix, ou de quelques grains de ſel, ſoit capable de forcer le Diable à vous enrichir à plaiſir ? Mon cher Comte, reprit le Prieur, venez avec nous ſeulement, ſoiez ferme & reſolu, & vous ne douterez plus de votre bonheur & du notre. Quel eſt le Magicien & le Prêtre, dis-je, qui doivent faire la ceremonie ? Le Prêtre, c'eſt moi, dit le Prieur, & le Magicien vous ſurprendra bien, quand vous le verrez ici ; où il ſe doit rendre dans une heure. En effet devant que l'heure fût écoulée, je vis arriver pluſieurs Perſonnes, dont je connoiſſois déja la plupart. L'un ſe nommoit le Chevalier, c'étoit un boſſu, Breteur de Paris déterminé ; un autre nommé Divaux Sergeant dans le Regiment de la Châtre ; Un Berger nommé Picot, du Village de Vau-Girard

aux

aux environs de Paris : c'étoit lui qui avoit indiqué le Treſor, & gagné le Jardinier de Mad. d'Arcueil, qui leur devoit ouvrir la porte du Jardin, & les introduire dans la Caverne; Mad. Daligni Femme d'un Capitaine du Regiment Roïal; c'étoit elle qui fourniſſoit le Grimoire ou Livre Ceremoniel pour invoquer le Diable. Je voulus l'ouvrir, mais on ne me donna pas le temps d'y lire, c'étoit un vieux Bouquin écrit en lettres Gothiques, que Mad. Daligny toute tremblante m'arracha des mains. Ils avoient encore avec eux une petite Fille de ſeize à dix-ſept Ans; c'étoit une brune fort jolie & fort éveillée, qui s'appelloit Mariane; elle étoit de Bourdeaux, ou des environs. Le Chevalier après m'avoir ſalué en entrant, demanda au Prieur s'il avoit eu ſoin de leur faire faire à ſoupé. Tout eſt prêt, dit-il, & l'on ſervira quand vous voudrez. Faitez vite, dit le Chevalier, car on ne peut pas être moins de deux heures à table, & il y a une bonne courſe d'ici à Arcueil, où il nous faut arriver preciſement avant minuit. Ceux qui ne me connoiſſoient pas, demanderent qui j'étois. C'eſt un brave Homme dit le Chevalier, & de la fermeté duquel je répons. D'abord je crus que le Berger étoit le Magicien; car d'ordinaire on attribue beaucoup de vertus à ces Ruſtres faineans: mais je fus bien étonné, quand le Prieur embraſſant la petite Gaſconne, & la mettant ſur ſes genoux: Cette belle Enfant, me dit-il, n'eſt-elle pas bien propre à donner de la terreur? Elle me donneroit plutôt de l'amour, que de

de la crainte, lui répondis-je. Elle fait pourtant trembler le Diable, reprit-il, & lui commande à la baguette, comme vous le verrez tantôt. C'eſt donc là votre Magicien? continuai-je, & où en avez vous tant appris la belle Enfant? C'eſt une ſcience dit elle, qui nous vient de Pere en Fils; & mon Pere étoit un des plus habiles Hommes des environs des Landes de Bourdeaux, quoique ce fût un Berger, cent fois il a fait deſcendre la Lune, comme je l'ai vû moi-même, & dancer le Soleil, auſſi bien que les Filles qui lui plaiſoient le plus, toutes nües. Il avoit un don tout particulier pour trouver des Treſors, des Sources, & des choſes perdües. Aparemment, repris-je, qu'il quitta bien-tôt la profeſſion de Berger, & qu'il eſt mort, tout au moins Preſident au Parlement de Guyenne. Patience, me dit-elle, vous faites le railleur à preſent, mais quand vous verrez tantôt ce que je ſçai faire, vous changerez bien de langage & de ſentimens. On ſervit fort bien à ſoupé, où tout le Monde fit très bien ſon devoir; ſur tout la petite Magicienne. Le Prieur que je connus bientôt pour être le Renaut de ſon Armide, tout des plus enchantez, avoit ſoin de lui garnir ſon aſſiette; & elle celui de la degarnir d'une viteſſe incroiable. Si elle mangeoit bien, elle buvoit encore mieux, & ſans ceſſe baiſoit effrontement le Prieur, qui en étoit idolâtre. Le Chevalier en contoit à Mad. Daligni, & moi je gardois les manteaux. Quand nous fûmes prêts à partir dans des Fiacres, qu'on fit venir pour cet effet, j'envoiai le Garçon

de

de l'Auberge m'acheter un fuzil, de la méche, des alumettes, & une bougie: j'en fis l'épreuve; après nous nous mîmes en chemin. Nous arrivâmes à Arcueil: le Jardinier nous ouvrit la porte du Jardin, & nous conduiſit dans l'Antre de la Sibyle. C'étoit une Caverne très obſcure & profonde: où étant entré, je fis du feu, j'allumai ma bougie; je tirai mon épée du fourreau, & je viſitai tous les recoins de la Caverne, pendant que Mariane ſe deshabilloit. Elle y entra nüe en chemiſe, les cheveux épars, une bougie de poix raiſine noircie en une main, & le Livre myſtérieux en l'autre. Je voulus l'y ſuivre. Arrête temeraire, me dit-elle d'un air furieux, & garde toi bien d'y entrer que je ne t'appelle; il t'en couteroit cher. Elle appella le Chevalier, & lui ordonna de me retenir. Nous reſtâmes tous deux à l'entrée de la Caverne, dont notre compagnie s'éloigna par reſpect, ou par crainte. Un quart d'heure après qu'elle fut dans la Caverne nous l'entendîmes diſtinctement parler à quelqu'un, & lui commander d'un ton imperatif, ferme & reſolu. Je diſtinguai fort bien qu'elle lui diſoit. Voilà bien des fois que tu me remets; je veux, j'entends, & j'ordonne que tu me le livres preſentement. Tu ne gagneras rien ſur moi, cette nuit, reprit le Diable pretendu, ne m'importune plus, il y a trop de monde avec toi, & ſi ton Prieur entre, ou qui que ce ſoit, je lui torderai le cou devant toi. Je t'en empêcherai bien lui dit-elle. Tremble pour toi-même, reprit-il, vâ careſſer ton Prieur, ſors, & ne

& ne m'importune plus. Elle voulut repliquer : nous entendîmes qu'il la frappoit à outrance ; ce qui la faiſoit crier de toute ſa force. Je voulus m'avancer dans la Caverne l'épée à la main pour la ſecourir : mais le Chevalier m'en empêcha, il me retint en me diſant, que j'étois un Homme perdu, ſi j'avançois quatre pas. Va, dit la voix qui parloit à Mariane, dis à ton Fanfaron qu'il entre ; & ſur tout ne reviens pas ici que je ne t'en donne la permiſſion. Elle ſortit toute furieuſe, en diſant. Va trompeur, va méchant, je ne me ficrai plus jamais en toi. Sa chandelle étoit éteinte ; ce qui fit, que je voulus allumer ma bougie ; mais elle me pria de n'en rien faire, diſant qu'elle étoit toute nüe, que ſa chemiſe étoit reſtée dans la Caverne. Je voulus voir, ſi c'étoit la vérité ; mais elle s'echappa dans l'obſcurité, d'une viteſſe qui me la derobabien-tôt. Elle courut vers ſon Prieur, & aïant pris ſon jupon, elle nous appella, & me dit d'allumer ma bougie, pour voir ſes bleſſures. Nous vîmes ſur le plus beau corps de Femme qu'il ſoit poſſible de voir, des meurtriſſures terribles : elle ſeignoit au nez, par la bouche, & avoit les yeux tous étincellans ; & après avoir repris ſa Cimare, elle eut le courage de rentrer dans la Caverne, & d'y reprendre ſa chemiſe, ſon Livre & ſa chandelle diabolique. Le Prieur en pleurant lui frotta ſes plaïes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie. Ce qu'il y a de prodigieux, c'eſt qu'elle ne repandit pas une larme, & ne pouſſa pas un ſoupir, hors les cris que nous lui entendîmes

més faire. Nous remontâmes en Caroſſe, & nous retournâmes à Paris. Le Prieur mena la Magicienne chez lui, aparemment pour mieux lui frotter ſes plaïes. A notre ſeparation, nous nous donnâmes rendez-vous dans trois jours.

Je fus me coucher dans mon Auberge, ſans pouvoir rien conclure de ce que je venois de voir & d'entendre. Au jour marqué je ne manquai pas de me trouver au rendez-vous. Tous nos Gens y étoient, Marianne ſur tout éveillée comme une Caille, qui ne ſe ſouvenoit plus que le Diable l'avoit battuë, & deux autres viſages à moi inconnus. Après avoir bien dîné, nous montâmes en Caroſſe, environ à midi, pour nous rendre dans un Parc, qui apartenoit à un des Inconnus, qui, ſi je ne me trompe, s'appelloit des Marets, ſitué à trois lieües de Paris, où ſe devoit paſſer la Scène. Après que Marianne eut fait jurer au Propriétaire qu'il n'y avoit que nous dans le Parc, dont en outre elle nous fit faire exactement la revüe; elle nous poſta tous à diverſes diſtances les uns des autres, avec des ceremonies toutes ridicules; faiſant des cercles autour de nous, avec défenſes d'en ſortir pour quelque ſujet que ce pût-être. Comme l'Acte ſe paſſa à trois heures après midi, que le jour étoit fort beau, je n'en perdis aucune circonſtance. Notre Medée ſe mit au milieu de nous, ſur un lieu éminent, d'où nous la voïons tous très diſtinctement. Elle debutta par ſe decoëffer, & peigner ſes cheveux; après elle ſe mit toute nuë; prit ſon

ſon Livre, lut dedans avec des agitations terribles. Elle ſe piqua au bras avec un ganif, & écrivit avec ſon ſang ſur une feuille de papier. Nous vîmes alors paroître de loin des Cavaliers vêtus de rouge, de verd & de bleu qui ſembloient voltiger. Alors elle ſe leva debout à deux pieds ſur ſon Livre, toute nuë; les cheveux, qu'elle avoit aſſez beaux, & en aſſez grande quantité, épars ſur les épaules, tenant le papier, dans lequel elle avoit écrit en ſa main. Nous la vîmes s'élever pluſieurs fois de la hauteur de quatre à cinq pieds au deſſus de ſon Livre, & demeurer quelque temps ſuſpendüe en l'air, & agittée, comme ſi quelque vent l'avoit voulu emporter, & qui faiſoit flotter ſes cheveux avec violence, ſans qu'elle fit aucun mouvement de ſon corps. A la fin elle fut élevée plus haut, & tout d'un coup un tourbillon l'emporta en l'air, & dans un inſtant elle diſparut. C'étoit ſur les quatre heures dans les beaux jours. Nous fumes près d'une heure, ſans la voir. Je commençois à perdre patience, auſſi bien que le Chevalier & mes autres Compagnons enchantez, lorſque le Prieur Pinel ſe mit à nous crier, auſſi bien que le Berger, que ſur les yeux de notre tête, nous n'euſſions pas à branler de notre place. Nous peſtions de tout notre cœur contre Mariane, lorſque nous aperçûmes encore voltiger de loin, les mêmes Cavaliers verds, rouges & bleus, que nous avions vû; & tout d'un coup un tourbillon raporta Mariane, qui tomba ſur ſon Livre en nous appellant à ſon ſecours. Nous y cou-

Tome 1 Pag. 454

y courûmes : elle n'étoit pas reconnoiſſable. Elle avoit le viſage & le corps tout meurtri : elle avoit deux boſſes au front au deſſus des yeux, groſſes chacune comme la moitié d'un œuf. Elle ſeignoit en divers endroits de ſon Corps, & ſes épaules & ſes cuiſſes ſembloient avoir été flagellées. Il fallut l'emporter dans la Maiſon du Parc pour la ſoulager. Le Prieur étoit inconſolable. Nous laiſsâmes notre Compagnie lui donner les ſecours dont elle avoit beſoin, & nous prîmes congé d'eux. En ſortant du Parc à plus de cinq cens pas du lieu où s'étoit paſſé l'action, je trouvai la plume, de laquelle Mariane s'étoit ſervie pour écrire, encore toute teinte de ſon ſang. Le Chevalier & moi nous montâmes en Caroſſe, pour nous en retourner à Paris. A peine pouvions nous croire ce que nous avions vû ; & nous ne pouvions aſſez admirer l'effronterie & la témérité d'une jeune Fille ſi tendre & ſi belle. Mais nous ne pûmes jamais penetrer, à quel deſſein elle avoit fait cette Scène tragique & ſanglante ; quoique le Chevalier m'affirmât, que Pinel lui avoit dit en confidence, que le Diable lui devoit termer le jour, & l'heure qu'il lui devoit livrer ſon Treſor ; poſſibilité à laquelle nos raiſonnemens nous fourniſſoient une infinité d'obſtacles.

Je me trouvai encore à une pareille momerie qui ſe fit à la Salpètriére, & à une autre qui ſe tint au deſſous de Montmartre : mais je n'y voulus plus retourner, quand je vis que tous ces ſpectacles n'aboutiſſoient qu'à des denoüemens affreux, où la pauvre Armide

mide ſembloit ſe faire battre, pour avoir la triſte conſolation de voir pleurer ſon Regnaut ſacré.

Ce qu'il y eut de plus funeſte dans cette Tragedie, c'eſt qu'il en coûta la vie au miſerable le Chevalier. J'appris que ce determiné avoit mis pinte ſur chopine, une nuit qu'ils furent à Arcueil, dans l'eſperance de lever le Treſor. Le Chevalier voulut entrer dans la Caverne, malgré Mariane & ſes Aſſociez, pour forcer le Diable à lui livrer ſon Treſor, mais la Fable ou l'Hiſtoire dit, que le Diable l'étrangla. La vérité eſt que le Jardinier s'enfuit après avoir averti Madame d'Arcueil du malheur qui étoit arrivé la nuit precedente dans ſon jardin: elle fit avertir la Juſtice, qui vint lever le corps mort, & faire condamner la Caverne.

Je vis encore Pinel pluſieurs fois qui voulut m'entraîner avec lui, mais je ne le voulus pas ſeulement écouter.

Et c'eſt pour cela que je gemis dans cet Enfer! Mr. d'Argenſon vient de m'interroger & m'a voulu faire dire ce que je ſçavois de cette affaire; mais je ſuis trop habile Homme pour m'embaraſſer dans des recolemens & confrontations, qui me feroient reſter ici tant que cette affaire durera. Mr. d'Argenſon m'a dit que nous ſommes ici dixhuit Priſonniers pour ce ſujet; que le Prieur Pinel, Marianne, Acmet, Mad. Daligni, Divaux, Picot, & tous les autres me chargeoient. Je lui ai répondu: ils peuvent me charger tant qu'ils voudront, Monſieur, mais je n'ai

garde

garde de charger Perſonne, car je n'ai voulu rien voir de leurs folies. J'ai ſeulement vû une petite Fille fort jolie, mais bien effrontée faire des Singeries pour amuſer un Prieur qui en étoit fou; cela me fit plus de compaſſion que d'envie d'être un des Acteurs de la Comedie, où je n'ai plus voulu retourner depuis le premier Acte. Dites Tragedie, m'a-t-il dit, puiſque la Scène a été enſanglantée: il m'a voulu forcer à dire ce que je ſçavois des circonſtances de la mort du Chevalier: m'a fait lire pluſieurs depoſitions, & nommé ceux qui me chargeoient le plus. J'ai fait fort l'étonné, comme ne ſçachant pas la mort de ce miſerable. A toutes ſes interrogations j'ai proteſté ignorer ce qu'il me vouloit faire confeſſer: & lui a proteſté de ſon côté qu'il me feroit pourrir ici, ſi je ne lui avouois le fait. Il a eu même l'inſolence de me menacer de me faire mettre au Cachot. Surquoi j'ai monté ſur mes grands chevaux, pour lui reprocher l'injuſtice des Miniſtres de France, d'arrêter, pour une bagatelle, un vieil Officier qui porte les armes pour le Roi depuis ſoixante Ans, & qui s'eſt ruiné & a blanchi à ſon ſervice, & que l'on plonge tout couvert de plaïes, que je lui ai voulu montrer dans un Enfer abominable. Mordi, Monſieur, ſi ce n'eſt pas aſſez, que de me mettre dans un Cachot, faites moi écorcher vif: vous aurez mon ſang & ma peau. Quand il m'a vû en colére, il s'eſt adouci, & m'a proteſté que puiſque j'étois innocent, il me feroit rendre juſtice par le Roi, & que je ne ſortirois pas d'ici ſans avoir une bonne Penſion.

J'en felicitai ce pauvre Comte, & je le loüai beaucoup ſur la prudence qu'il avoit eüe de ne rien avoüer de ce qu'il avoit vû, qui n'auroit ſervi qu'à alonger la procedure, & le faire paſſer en quelque façon pour criminel; & de ce que pour m'en faire le recit, il s'étoit caché de l'Abbé de la Motte, qui étoit un eſprit dangereux, qui l'auroit pû trahir, comme en effet il n'y auroit pas manqué. Je jugeai qu'il alloit bientôt ſortir, & je pris de juſtes meſures avec lui pour faire ſçavoir de mes nouvelles dans le Monde: ce qu'il auroit fait indubitablement, s'il étoit ſorti de la Baſtille en état de pouvoir écrire.

Le Comte deſcendit pluſieurs fois pour être interrogé par Mr. d'Argenſon: mais il nia toûjours d'avoir aucune connoiſſance du fait.

J'ai balancé long-temps, ſi je devois raporter cette Hiſtoire, où il y a des faits qui paroiſſent incroïables, & que j'avoüe que je ne croi pas moi-même; mais enfin je ne ſuis garant que d'expoſer un fait, dont un Homme de Qualité mon Compagnon m'a fait le recit, & pour lequel il étoit Priſonnier, avec dix-ſept autres Perſonnes. Quelque temps après je fus mis dans la ſeconde Chambre de la Tour du Puits avec les nommez Jean Alexandre van der Burg, Hollandois, & Henry Francillon, Médecin, d'avec leſquels le Prieur Pinel venoit de ſortir & dont je prenois la place, qui me raconterent la choſe, telle que Mr. le Comte de Brederodes me l'avoit deduite, avec d'autres circonſtances qui me ſemblent ſi fabuleuſes, que je ne veux pas les coucher dans cette Hiſtoire. Ce qu'il y a de

a de certain, c'eſt que Marianne a été condamnée par Mr. d'Argenſon, & les Conſeillers du Châtelet qu'il avoit choiſi pour juger cette affaire avec lui, à être renfermée le reſte de ſes jours entre quatre murailles, après avoir été raſée, & revêtuë d'une tunique griſe, pour tout habillement, & reduite au pain & à l'eau pour toute nourriture. Le Prieur Pinel degradé de ſon Benefice, qui étoit un très-beau Prieuré près de Fontainebleau; declaré incapable de poſſeder à l'avenir aucun Benefice, & renvoié à l'Evêque de Bayeux ſon Juge naturel, pour être condamné à telle peine afflictive, que lui & ſon Officialité jugeroient à propos. Un autre Prêtre qui avoit trempé dans cette affaire, fut condamné à ſubir deux Années de Seminaire à St. Lazare. Mad. Daligny & le Berger Picot à reſter encore deux Années à la Baſtille; les Officiers & Soldats qui étoient de la partie, à ſervir le Roi le reſte de leurs jours. D'autres à un An de Baſtille, outre le temps qu'ils y avoient déja été; & le Comte de Brederodes & un autre qui n'avoient rien avoüé furent élargis, comme on le verra un peu plus bas en la concluſion qui regarde ce Comte. Ce jugement m'a été atteſté par divers Priſonniers; par Mr. du Joncas même, auſſi bien que par le Major, Corbé, le Capitaine des Portes, & tous les Porte-Clefs, qui en ce temps-là ne ſe faiſoient pas un myſtére de nous dire ces ſortes de choſes, comme ils ont fait dans la ſuite. Bernaville a chaſſé des Porte-Clefs, pour avoir communiqué à des Priſonniers des bagatelles de

moindre conſequence que celle-là. J'ai appris depuis par les mêmes Officiers, que le Prêtre Pinel avoit été condamné par l'Evêque de Bayeux, & ſes autres Juges à la même peine, que ſa chére Marianne, avec laquelle il avoit commis des crimes abominables, dont je ne veux pas ſalir cette Hiſtoire. Peu de temps après, lorſque j'étois dans la Premiére Chambre de la Tour du Puits, avec Mrs. Hugues d'Hamilton, Gentilhomme Ecoſſois, & Jean Chreſtien Schrader de Peck, Gentil-Homme de Hanover, comme Mr. Schrader étoit tout nud, au fort de l'Hyver, ſans habit, ſans culottes, ſans bas, ni ſouliers, Bourgouin lui apporta une vieille Robbe de Chambre de toille raïée, pour le couvrir, & nous affirma que c'étoit la Robbe de Marianne, qui avoit été raſée & revêtüe d'un bonnet & d'une Houpelande de Revêche griſe; que le Bourreau lui avoit coupée au deſſous des genoux; & nuds pieds, nües jambes, l'avoit conduite à Biceſtre pour y ſubir les rigueurs de ſon Arrêt.

Pendant tout le temps que nous reſtâmes enſemble le Comte de Brederodes, l'Abbé de la Motte & moi, ſans avoir communication avec d'autres Priſonniers, ce mauvais Prêtre ne pouvoit s'empêcher de nous témoigner la rage que lui cauſoit l'union qui étoit entre le Comte & moi. Ce Comte me fit confidence qu'il avoit déja été deux ans enfermé dans Vincennes, accuſé de travailler à la recherche de l'œuvre magnetique, où Bernaville lui avoit fait ſouffrir des peines inoüies,

inoüies, par l'Hypocriſie de ce barbare qui lui vouloit faire changer de Religion, & par ſon avarice qui le faiſoit mourir de faim. Le Comte en effet avoit de très beaux ſecrets, & n'en ſçavoit peut être pas moins que le Comte de Gabalis; que tout le Monde ſçait être l'Abbé de Vilarceaux: il poſſedoit admirablement bien ſon Raymon Lulle, ſon Albert le Grand, le Comte de la Myrandole, & tous les autres Acteurs de leur Secte. Tout Priſonnier qu'il étoit, il me fit voir des choſes prodigieuſes; & il m'avoit promis de me donner de très beaux ſecrets, auſſi-bien que Mr. Linck, ſi notre liberté commune nous en avoit facilité les moiens.

L'Abbé de la Motte mettoit tout en pratique pour nous faire ſeparer le Comte & moi. Sur le recit que le Comte lui avoit fait de la malice qu'avoit l'Abbé Papaſſaredo de percer toutes les bouteilles dans leſquelles on lui apportoit ſon vin, ſi adroittement par le fond, que les Porte-Clefs ne s'en apercevoient pas, & quand le Sommelier venoit à les remplir, tout le vin ſe repandoit, il ne ceſſa de prier le Comte de lui faire voir comment il faiſoit pour les percer. Le Comte, pour ſe debaraſſer de ſes importunitez, lui dit qu'il avoit beſoin d'un clou pour les percer. L'Abbé lui en eut bien-tôt arraché un de la muraille, avec lequel le Comte perça un matin nos trois bouteilles.

Le bon Prêtre ne manqua pas cette occaſion pour oüer un mauvais tour au Comte. Il écrivit un billet à ſon ordinaire; & lorſque l'après midi Ru vint deſſervir, il le lui

mit adroittement dans la main ; mais j'entendis fort diſtinctement, quelque bas qu'il crût le prononcer, qu'il lui dit : liſez le dans la montée. En effet un moment après Ru rentra avec les trois bouteilles à la main, & nous demanda qui de nous les avoit percées ? Pas un ne vouloit répondre, & Ru voïant que j'affectois de lire, ſans vouloir ſeulement lever les yeux, crut que c'étoit moi, & commençoit à m'apoſtropher comme coupable, ce que je ſuportois très patiemment, malgré mon innocence. Quand l'Abbé ſe levant bruſquement, & courant promptement à ſon Breviaire, mit la main deſſus en jurant. „ *Foi de Prêtre, comme j'ai* „ *la main ſur ce Breviaire, Ru ce n'eſt pas* „ *moi.* Eh bien Ru puiſque Mr. l'Abbé jure foi de Prêtre que ce n'eſt pas lui ; je proteſte dis-je auſſi que ce n'eſt pas moi ; mais je veux vous dire comment la choſe s'eſt faite... Alors le Comte m'interrompant, & prenant la parole dît. Ru foi d'honnête Homme, c'eſt moi qui les ai percées ; mais ç'a été à la ſollicitation de cet Honnête & bon Abbé, qui m'en importune depuis pluſieurs jours. Oui ſi je n'avois pas plus de reſpect pour votre caractére, que pour vous, mauvais Prêtre, je me jetterois dans l'inſtant ſur les bouteilles, & je vous en caſſerois la tête, comme à un Fripon, qui vient de donner avis par un billet à Ru que les trois bouteilles étoient percées. Le bon Prêtre ſe prit à pleurer, & à faire des ſermens execrables, qu'il n'avoit pas écrit le billet, que Ru tira de ſa poche, & nous fit lire : il étoit à peu près

près conçu dans ces termes. *Si vous trouvez aujourd'hui vos trois bouteilles percées, Ru ne m'en accuſés pas; vous ſçavez à qui vous devez vous en prendre.* Ru lui dit : vous êtes un ſcelerat, qui meriteriez d'aller tout à l'heure dans le Cachot; mais je ne ferai pas mon raport aux Officiers, par le reſpect que j'ai pour Mr. le Comte, & pour votre caractére que vous deshonorez ſi indignement. Meſſieurs, nous dit-il, nos Priſonniers les plus mechans, ſont les Prêtres; mais ſuportez celui-ci par charité, & je vous promets que je vous ferai à tous les deux tout le bien que je pourrai.

L'Abbé rougit, pour la premiére fois, & chargé de confuſion, il ſe retira dans un coin de la Chambre, en s'écriant à qui ſe fier à l'avenir bon Dieu! il ſe mit à genoux, & repandant des larmes de Crocodile, il ſe mît à prier Dieu, ou à en faire les grimaces. Je dis qu'il répandoit des larmes trompeuſes; car quelques jours après il nous trahit encore plus cruellement, ce qui me plongea pour la premiére fois dans un affreux Cachot, & fit perdre la vie au pauvre Comte de Brederodes. Ce fut le 20. Septembre 1703. Corbé nous étant venu voir, comme il ſortoit après ſa viſite, nous aperçumes très diſtinctement, que notre bon Abbé lui gliſſa un billet. Un moment après Corbé ouvrit une ſeconde fois notre porte, fit ſortir notre fidelle Compagnon, & lui parla long-temps ſur l'eſcalier; après quoi il fit rentrer le venerable Prêtre dans notre Chambre, qui parut tout joïeux le reſte du jour. Le lendemain ſur les huit

heures du matin, Ru vint lui dire de s'habiller, & enſuite le fit ſortir de notre Chambre, où deux heures après, lui & un autre Porte-Clefs vinrent querir le Lit & le reſte du petit bagage de l'Abbé, en nous proteſtant que nous ne le verrions de la vie, & qu'ils nous en felicitoient, car c'étoit un méchant Homme. Je priai Ru de m'affirmer, s'il m'accuſoit juſte, d'autant que les conſequences en étoient plus grandes qu'il ne penſoit. Je vous jure reprit Ru, que de l'heure que je vous parle, il eſt enfermé dans une Chambre d'où il ne ſortira pas ſi-tôt, & où il aura tout le temps de regretter celle-cy. Après que Ru eut refermé la porte, & qu'ils nous eurent laiſſez ſeuls le Comte & moi.

He bien, mon cher Comte, lui dis-je en l'embraſſant, ſçavez-vous qui eſt l'Homme qui ſort d'avec nous? C'eſt dit-il le plus grand Fripon, & le plus grand Scelerat qui fut jamais. Vous avez raiſon, lui dis-je, mais vous en ſerez encore mieux convaincu, quand vous aurez appris que c'eſt Sorel, Curé de Lery. Quoi le Curé de Lery! reprit-il avec étonnement. Oui dis-je c'eſt Antoine Sorel, Curé de Lery, qui vous a marié avec la Marquiſe de Bois-Roger, après lequel vous avez tant couru, & qui nous avoit conté ſon Hiſtoire & la votre à Mr. Linck & à moi, avant que vous fuſſiez venu avec nous: & c'eſt pour cela que je vous ai dit dix fois, que votre derniére Aventure étoit beaucoup plus extraordinaire que les autres, & qu'elle vous étoit incomprehen-

ſtehenſible à vous même. Ah! Monſieur, reprit le Comte, pourquoi ne me l'avez vous pas dit, pendant qu'il étoit avec nous? je ne vous le pardonnerai jamais; & me quittant bruſquement il alla rêver contre la fenêtre. Je l'y laiſſai quelques momens, pour lui donner le temps d'évaporer ſa bile; après quoi je lui dis, J'aurois donc mieux fait, mon cher Comte, de vous faire connoître votre Ennemi, pendant qu'il étoit avec nous, pour avoir le crüel plaiſir de vous voir entr'arracher les yeux, que de vous le cacher avec une gêne extraordinaire, pour maintenir la paix, & vous empêcher de faire un mauvais coup, dont ſans doute vous auriez été puni? Car enfin vous êtes ici enfermé dans un lieu terrible, où l'on opprime l'Innocent, bien loin de faire grace au Coupable. Le Comte ſortant de ſa rêverie, vint ſe jetter à mon cou. Non, mon cher Ami, me dit-il, & votre Sageſſe m'a empêché de pouſſer ma folie à l'extrémité: car ſans doute j'aurois tout mis en uſage pour ôter la vie à un Perfide, qui eſt cauſe de tous les malheurs dont je ſuis accablé. Sçavez-vous ce que vous devez faire, lui dis-je, pendant que vous le tenez dans un lieu où il ne peut plus vous faire faire tant de chemin pour l'atteindre? Mr. du Joncas me paroît-être un fort honnête Homme, & il m'a témoigné qu'il ne cherchoit qu'à vous faire plaiſir. Il faut le prier d'engager Sorel à vous donner un certificat de votre mariage. C'eſt ce que nous avons tenté tous les deux, depuis notre ſeparation; mais vainement. Sorel a refuſé la choſe à

Mr. du Joncas, comme cet Officier, me l'a dit lui-même, qui mit tout en œuvre pour engager ce méchant Prêtre à rendre cette juſtice à ce Comte, qu'il lui affirma devoir être dans peu remis en liberté. Mais ni priéres, ni menaces ne pûrent rien ſur le cœur de ce barbare, qui perſiſta dans ſon opiniâtreté.

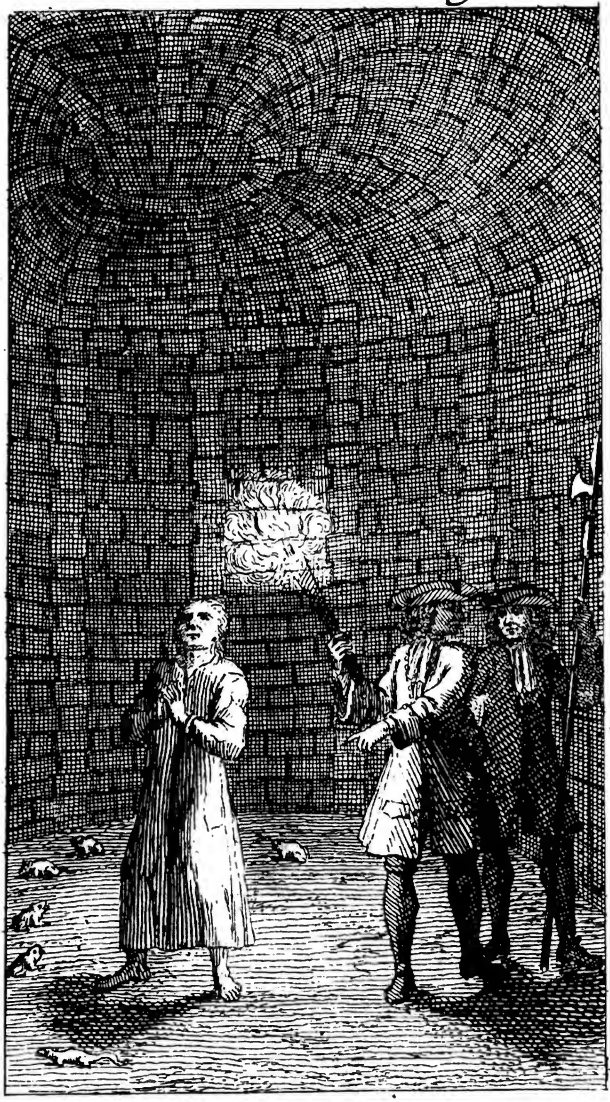
Ru nous aporta notre dîné, qui fut tout des plus magnifiques. On faiſoit maigre ce jour-là, & depuis que j'étois à la Baſtille nous n'avions pas été ſi bien ſervis, & nous n'avons jamais rien vû depuis, pendant notre Priſon, qui en approchât; car quand nous fûmes ſous l'avare direction de Corbé, & après ſous l'extrême & ſordide leſine de Bernaville, ils nous ont laiſſé ſept jours de la ſemaine à charge à la Providence. Le Comte eut trois plats de poiſſon, & j'en avois ſix: je n'ai jamais pû deviner par quel caprice. Le Comte avoit une ſoupe de moules, & j'en avois une d'écreviſſes, mais admirables: parmi mon poiſſon, il y avoit une vive fort belle, une grande ſolle fritte, & une perche, le tout très bien aſſaiſonné, avec trois autres plats. Nous dînâmes le Comte & moi tout à notre aiſe, ne nous doutant pas que ce ſeroit le dernier repas que nous ferions de notre vie enſemble. Nous nous jurâmes une amitié mutuelle, & nous étions encore dans ces agreables tranſports, lorſque Ru vint me dire de deſcendre dans la Sale, où Mr. d'Argenſon m'attendoit; & ſans me donner le temps de quitter ma Robe de Chambre, & de m'habiller, ne me permettant qu'à peine d'em-

d'embraſſer le Comte, il me conduiſit dans une Sale où je trouvai Corbé accompagné des Porte-Clefs & de ſix Soldats, qui après m'avoir reproché des crimes ſuppoſez, que m'avoit impoſé Sorel, & dont il ne voulut jamais écouter la juſtification, il me commanda de me depoüiller tout nud avec une ferocité, dont il ſe ſeroit bien depoüillé, ſi nous avions été tête à tête. Je lui dis que je n'en ferois rien; que je voulois parler à Mr. le Gouverneur, ou à M. du Joncas, qui ſeuls avoient droit de me commander. Mettez vîte, me dit-il vos habits à bas; vous en épargnerez la peine à ces Gaillards, montrant ſes Soldats, qui ne demandent pas mieux que de vous rendre ce ſervice, & qui ne le feront pas ſi doucement que vous. Je conſultois ſi je ne pourrois pas me jetter ſur une de leurs epées, pour la paſſer au travers du corps de mon Tyran, que je croiois me devoir faire outrager; lorſque Bourgouin s'approchant de moi, me dit tout bas: obeïſſez à ce Maraut, plutôt que de vous faire dechirer; car pour lui plaire les Soldats ne demanderoient pas mieux que d'executer ſes ordres crüels. Je pris le parti de me deshabiller moi même. Je m'aſſis pour cet effet dans un fauteuil, & Ru donnoit tout piéce à piéce à Corbé à meſure que je m'en depoüillois. Je lui diſois, dans la douleur outrée dont j'étois penetré. * *Concluſit me Deus apud iniquum, & manibus impiorum me tradidit.* Peut être qu'un jour Dieu me mettra en état de me plaindre hautement, ou de me venger de vos



* Job. Cap. 16. V. 10. 11. & 12.

injuſtices. *Barbara forſan & hæc olim meminiſſe juvabit.* A tout cela il ne faiſoit que branler la tête, en faiſant les grimaces d'une guenuche qui avorte. Pendant que je me deshabillois, on lui aporta toutes mes hardes, mes papiers & mes Livres. Quand il me vit nud en chemiſe : laiſſez lui ſa chemiſe, dit-il, & le conduiſez où je vous ai dit. Ru après avoir porté ſes mains profanes ſous mes aiſſelles, & en des endroits qui le devoient faire rougir, s'il avoit été ſuſceptible de pudeur, me fit traverſer la Cour tout nud en chemiſe, & deſcendre dans le Cachot de la Tour du Puits ; où je trouvai que la Juſtice étoit fort mal meublée, car il n'y avoit pas une pierre ſur laquelle j'euſſe pû me repoſer. C'étoit le 21. Septembre, jour de l'Equinoxe, où l'on commence à ſe réſentir de l'éloignement du Soleil. J'entrai dans ce Cloaque, où jamais il n'a ſalí ſes raïons ; ce fut ſur les quatre heurez après midi, & je reſtai dans ce lieu de plaiſance, nud en chemiſe juſqu'à ſept heures du ſoir. Mes pieds tous nuds enfoncez dans le limon du Cachot, qui eſt un ſoûterrain voûté, commençoient à ſe glacer, auſſi bien que mon corps, & le cœur m'alloit manquer, lorſque Ru m'apporta ma Robbe de Chambre, mes pantoufles, & mon Lit qui me ſauva la vie. Je m'y couchai promptement en conſacrant à Dieu cette cruelle mortification. Je dirai ce qui m'arriva dans ce lieu de deſeſpoir, quand & comment j'en ſortis, dans le Second Tome de cette Hiſtoire. Avant que de finir celui cy, je croi devoir dire au Lecteur ce que devinrent le Comte de Brederodes & Sorel. Si-



Si-tôt que je fus ſorti d'avec le Comte on le fit deſcendre dans la Seconde Chambre de la Tour du Coin, avec le nommé Jean Bonneau, Medecin d'Aubuſſon en Auvergne, vieillard plus que ſeptuagenaire, dont l'eſprit étoit tout à fait depauperé, Mr. Samuel le Pouilloux, Gentilhomme de la Province de Poitou, qui avoit de très bonnes qualitez, & étoit un fidelle bien craignant Dieu, ils étoient tous deux de la Religion Reformée; & le nommé Mathias du Wal Pilote Irlandois Catholique Romain des plus Bigots. Il devenoit Devot à vûe d'œil, il prioit Dieu quand on le regardoit; Homme auſſi ſubtil & ruſé que j'en aïe connu en ma vie: car je fus mis quelque temps après avec eux, & ils m'ont appris ce qui étoit arrivé à Mr. le Comte de Brederodes après notre ſeparation, dont il eut tant de deplaiſir, qu'il voulut ſe laiſſer mourir de faim. Il fut cinq ou ſix jours ſans boire ni manger, malgré toutes les remontrances de ſes nouveaux Compagnons, ce qui lui donna une retention d'urine très cruelle. Il fallut le ſonder, ce qui lui cauſa des douleurs très aigües: aparemment que le Chirurgien le bleſſa; quoique dans la ſuite on en fit venir un de la Ville, Rheilhe avoüant que cela paſſoit ſa connoiſſance. Il ſe fit un ulcere dans un endroit très dangereux, qui cauſa la mort au pauvre Comte. Pendant qu'il étoit dans la force de ſes douleurs, ſa Lettre de Cachet arriva. Le Gouverneur lui fit anoncer ſa liberté, & lui donna le choix de reſter à la Baſtille, où il s'offroit d'avoir un ſoin tout particulier de lui; (car il faut rendre

juſtice à St. Mars & à du Joncas, que pendant la maladie du Comte ils le traiterent parfaitement bien: des Medecins & des Chirurgiens de la Ville le venoient viſiter tous les jours. Ces Officiers lui envoioient abondamment de leur table les viandes les plus delicieuſes, gibier, confitures, vins de liqueur, rien ne lui manquoit; pendant que Bernaville laiſſeroit mourrir tous les Comtes du Monde, faute de leur donner une aîle de poulet pour leur ſauver la vie) ou bien s'il vouloit aller à la Charité du Fauxbourg de St. Germain où un Priſonnier qui étoit mort à la Baſtille, avoit fondé quatre Lits en faveur des pauvres Priſonniers, où on le traiteroit avec diſtinction, & ſuivant ſa qualité. Je dois dire, je crois, ce que c'eſt que cette fondation. Un Etranger, que Mr. Mandel Suedois, Capitaine de Vaiſſeau, m'a dit avoir particuliérement connu, & qui s'appelloit Mr. Vinache Napolitain, Homme d'une probité, d'une généroſité, & d'une magnificence diſtinguées; qui tenoit une table très fine à Paris, où il recevoit volontiers toutes les perſonnes d'eſprit & d'un mérite aprouvé. Quand il eut connu celui de ce Capitaine, digne en effet de l'eſtime d'un bon connoiſſeur, il lui donna ſon cœur, & lui ouvrit ſa bourſe, d'une maniére que l'on peut dire roiale, ſuivant le raport que m'en a fait Mr. Mandel, qui plaint beaucoup le ſort de cet illuſtre Ami, dont je lui ai appris la fin deplorable. Cet Etranger dis-je fut accuſé de travailler dans Paris à la tranſmutation des métaux & de faire de l'or.

Il

Il fut mis à la Baſtille où il eſt mort, un peu avant que j'y entraſſe. Se voïant à l'extrémité, il fit appeller le Gouverneur, & lui dit, qu'il avoit caché une ſomme conſiderable d'or, dans une Cave qu'il indiqua. Mr. d'Argenſon fut la faire lever, en preſence de Mrs. de St. Mars & du Joncas. Le Major me dit qu'il y avoit cent mille écus; le Capitaine des Portes diſoit qu'il n'y avoit que cent mille francs; & Ru m'a proteſté qu'il y avoit deux cents mille écus. Leſquels croire? quoiqu'ils fuſſent tous trois témoins oculaires, ils s'accordoient peu, ſur la ſomme, que Mr. d'Argenſon & les Officiers partagerent. Pour faire croire que le Défunct en avoit fait l'emploi, en cas de recherche, ils lui permirent de fonder quatre Lits à la Charité en faveur des Priſonniers malades; mais en la place des Priſonniers, Bernaville, qui met tout à profit, fait occuper ces Lits, d'ordinaire par ſes Serviteurs, quand ils ſont malades, ou par les Soldats de ſa Garniſon, dont il garde la païe. Le Mourant fonda auſſi une Bibliothèque en la Baſtille, en faveur des Priſonniers: ces Filoux acheterent quelques méchants Bouquins, & garderent l'argent du Fondateur; & jamais un Priſonnier ne peut obtenir de ces Tyrans, depuis que Bernaville eſt Gouverneur, un Livre, dont la lecture pourroit adoucir ſes chagrins & ſes ennuis. Mr. le Comte de Brederodes ne balança pas un moment; & il aima mieux aller mourir à l'Hôpital, que de finir ſes jours dans un eſpèce d'Enfer. Le Gouverneur lui prêta ſon Caroſſe, pour le conduire

à la

à la Charité du Faux-Bourg St. Germain. Mr. le Pouilloux ſçachant que Corbé ne vouloit pas lui rendre l'argent qu'il avoit ſaiſi au Comte, quand il entra dans la Baſtille, lui donna quatre Loüis d'or. Huit jours après qu'il fut à la Charité, malgré tous les ſoins qu'on prit de lui, il y mourut dans des ſentimens très Chrétiens; pardonnant à ſes cruels Ennemis, & ſur tout à ſa chére Epouze qu'il aima, toute infidelle qu'elle étoit, juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie. Ainſi mourut miſerablement Mr. le Comte de Brederodes, victime de l'avarice des Directeurs de la Baſtille, & des caprices de la Fortune: Homme qui certainement méritoit une autre deſtinée, & dont les jours ſans doute furent abregez par la malice d'Antoine Sorel, *alias* Curé de Lery.

Pour ce qui eſt de ce venerable Prêtre, en ſortant d'avec nous on le mit avec le Prince mentionné en cette Hiſtoire, qui n'étoit autre que le P. Florent de Brandebourg Capucin, de qui j'ai appris le reſte de ſon Hiſtoire. Les fous d'ordinaire ſont long-temps à balancer ſur le genre de folie qu'ils embraſſeront: ils font diverſes extravagances avant que de ſe fixer à une: le Curé de Lery, de degrez en degrez, devint fou pommé.

Il ne pouſſa pas tout d'un coup ſa folie à ſa perfection: il en fit voir auparavant divers échantillons. Enfin il ſe determina à croire qu'on l'alloit pendre, parce qu'il étoit certain qu'il l'avoit cent fois mérité. Tous les jours il s'y preparoit du plus grand ſerieux du Monde. Il prioit ſes Compagnons d'eſſaïer,

ſaïer, s'il auroit bonne grace à faire un ſaut ſur rien. Il ſe paſſoit une corde au cou, que lui prêtoit charitablement le P. Florent, ſe mettoit à genoux devant lui, & il ne leur donnoit aucun repos, qu'un d'eux acceptant religieuſement l'Office de Bourreau, ne fit ſemblant de le pendre avec les formalitez acoutumées. Il chantoit lui-même le *Salve* fort méthodiquement, faiſoit ſa Confeſſion monſtrueuſe & une Exortation toute des plus riſibles à ſes Spectateurs: & quand il voïoit ſes Compagnons ne pouvoir contenir leurs éclats de rire, il entroit tout de bon en colére, & leur demandoit, s'il étoit de la bien ſéance de rire, quand on alloit pendre les Gens? Quelquefois, quand il voïoit un dîné un peu moins mauvais qu'à l'ordinaire, il ſe mettoit à pleurer à chaudes larmes, & diſoit adieu à ſes Compagnons, comme s'il alloit faire le voïage de l'autre Monde; & quand ils lui en demandoient la cauſe; he! ne voiez vous pas bien, diſoit-il, que l'on me va pendre après midi & que voila le dîné du Roi que l'on me donne? parcequ'il avoit entendu dire, qu'en de certains Païs, comme en celui-cy d'Hollande, on regale les Criminels avant que de les faire mourir. Tantôt il ſe levoit de grand matin, & alloit, nud en chemiſe, ſe confeſſer à genoux, auprès du lit de ſes Compagnons; & ne les quittoit pas qu'ils n'euſſent feint de lui donner l'abſolution. Je ſçai cela d'un des principaux d'entre eux, qui me l'a conté pluſieurs fois, & qui étoit le premier Acteur de ce badinage. Enfin Mr. D'Argenſon touché de compaſſion pour la premié-

re

re fois, feignit de lui donner sa grace, & lui jura qu'il ne seroit pas pendu; ce qui lui remit un peu l'esprit. Mais la confiance qu'il eut en la parole de Mr. D'Argenson, le jetta dans une autre extrémité. Prevenu qu'il ne seroit pas pendu, il se lança furieux sur un de ses Compagnons nommé Luftik de Maïence, qui étoit un Moine & l'outragea si fort qu'il lui fit trente deux blessures, dont il y en avoit jusqu'à treize estimées mortelles par les Chirurgiens qui le pensèrent. Cependant, contre toute esperance, le Blessé n'en mourut pas, peut être est ce une vertu du froc beni: mais le malheureux Curé, qui n'attendoit que la corde, qui lui étoit infaillible, si son Adversaire fût mort, fut enchaîné dans un affreux Cachot pendant dix-huit Mois; pendant huit desquels il fut reduit au pain & à l'eau, ce qui acheva de lui demonter la cervelle. Quand je suis sorti de la Bastille, j'ai apris qu'il étoit dans la Tour de la Comté, avec un nommé du Plessis, qui se disoit Marquis Daremberg de Bruxelles, Prisonnier qui est devenu aveugle depuis sept à huit ans, par les mauvais traittemens qu'on lui a faits, & sur tout par les humiditez des Cachots: cependant cette infirmité, qui le met hors d'état de nuire à Personne, ne lui a pas fait rendre sa liberté. Je l'ai vû dans un deplorable état, & plus enguenillé que les Gueux qui demandent l'aumône; quoique l'on m'ait affirmé que c'est un Homme de qualité & de mérite. Je ne sçai comment il a attrapé un Clavecin: je croi que c'est S. A. S. Mr. le Prince de la Riccia, qui se faisoit un plaisir d'obliger tous ceux qu'il pouvoit, qui

qui le lui a donné. On m'a dit qu'il en joüe aſſés bien; & il a la patience de montrer à Sorel à le diſcorder pour engager ce Curé fou, à avoir ſoin de ce deplorable aveugle. Quelques uns m'ont dit auſſi que Sorel étoit un peu revenu de ſes extravagances outrées, & que ſa folie étoit beaucoup diminuée. Je prie Dieu par ſa grace de lui accorder une bonne & ſincére converſion, & à tous les Mechans.

Mr. le Comte de Brandebourg l'a vû depuis peu à la Haye. Sorel entra dans ſa chambre, & ſe tenant debout devant lui: Voilà le Gaillard, lui dit-il, me reconnoiſſez vous bien? Oui, reprit ſon ancien Compagnon de Baſtille. Vous êtes Sorel, autrefois Curé de Lery, qui m'avez bien fait rire & peſter: mais aujourd'hui, qui êtes vous? Etes vous de la Religion Romaine, de la Reformée, Luterien; qu'êtes vous encore une fois? Je ſuis de la Religion de Dieu, dit Sorel. Croiez vous que je m'amuſe à des bagatelles, propres à endormir des Vieilles, & berſer des petits Enfans? Après il ſe prit à vômir des blaſphêmes terribles contre le St. Evangile, qui firent bien connoître à ce Comte qu'il étoit toûjours fou. Cependant il lui fit donner par le Conſiſtoire de la Haye dixhuit ou vingt florins. Il vouloit paſſer en Angleterre dans le deſſein, lui diſoit-il de m'aſſaſſiner, proteſtant à ce Comte que je ne mourois jamais d'autre main que de la ſienne. Après il chercha à ſe placer dans une Braſſerie; mais je lui conſeille plutôt de ſe faire Porteur de Chaiſe, à quoi la Nature

Nature ſemble l'avoir formé; ou de s'engager pour les Indes. Il a des vertus toutes propres pour les Colonies, où la fecondité eſt ſi neceſſaire. Il ne gagnera rien ici, où les Evêques de ſa trempe & comme lui revêtus des belles qualitez qu'il poſſede au ſuprême degré, vont d'ordinaire donner la benediction avec les pieds à Tiburne. Je ne ſouhaite pas que ce ſoit là qu'il faſſe ſa converſion patibulaire, après avoir exercé ſur moi ſa fureur: car ma plume eſt plus volontiers à ſon ſervice que ma canne. Il n'y a que les véritez qui choquent. Je le prie de faire autant de bonnes actions, qu'il en a fait de mauvaiſes, & je lui proteſte que je ferai ſon Apotheoſe, avec plus de plaiſir que je n'ai decouvert ſes vices. J'affirme devant le Ciel & la Terre que je ne l'ai pas fait par recrimination. Bien loin de le haïr perſonnellement, ni qui que ce ſoit, je donnerois volontiers de mon ſang, pour ſa converſion, pour la mienne, pour celle de tous les méchans, que je demande à Dieu de tout mon cœur. Je prie le Seigneur qu'il le beniſſe & tous ceux qui m'ont outragé. Ce n'eſt pas pour lui faire injure que j'écris cette Hiſtoire: j'en ai dit les motifs dans ma Preface, où je renvoie tous ceux qui croient que j'outre les choſes par recrimination. Ceux qui connoiſſent la Baſtille affirmeront, que je n'écris que la vérité. Ce n'eſt pas pour les ſots que j'écris, c'eſt pour les Amateurs de cette auguſte vérité; c'eſt pour la faire goûter aux Miniſtres de France, & à ceux qui ont le pouvoir de recompenſer les bons, &

de

de châtier les Méchans. Je voudrois pouvoir les faire trembler juſque ſous le Dais de Themis, aſſés pour les faire rentrer en eux-mêmes, afin qu'ils ſe remiſſent dans les juſtes ſentiers qui conduiſent au Ciel, en quittant ceux qui infailliblement aboutiſſent dans cet abyme où il y aura pleurs & grincemens de dents.

Vous apprendrez, mon cher Lecteur dans le Second Tome de cette Hiſtoire & les ſuivans, le reſte de mes Avantures, & celles de pluſieurs autres infortunez, auxquels St. Mars, Corbé, Bernaville, St. Sauveur, & de l'Aunay, ont fait ſouffrir des tourmens, capables de faire rougir les Nerons & les Denix. J'eſpere de vous y donner des faits plus variez, & tout au moins auſſi intereſſans que ceux qui ſont contenus dans ce Premier Tome. Je commencerai le Second par les ſouffrances de ma premiére deſcente au Cachot, où j'avois raiſon de dire de mon barbare Tyran, avec Jeremie. *In tenebris collocavit me, quaſi mortuos ſempiternos. Lament. Jerem. cap.* 3.

Fin du I. Tome.

TABLE

# TABLE DES MATIERES

## Contenües dans ce Premier Volume.

### A.


ACmet Turc fils du Roy de Maroc. XIII
Application des Paſſages du IV. Chapitre de l'Eccleſiaſte aux cruautez de la Baſtille, page premiére & ſuivantes.
Mad. de St. George d'Aunay. 128
Mr. Anchits, Saxon. 152
L'Anglois. 437
De l'Auney, crüel Tyran. XXVII
Mr. d'Avignon. XXVIII


### B.


Le Marquis de la Baldonniere. 134
Baſtille, ſa deſcription. 112
Mrs. Baubriant, l'Eveſque. 437
Vincent Beguin. LIII
Bernaville, Chevalier de la Mandille, ſon Apotheoſe. XIX. & 5
Fait profiter la Gargotte & la Chaſſe de Vincennes. 6
Par quelles voïes il entra en la Baſtille. 7
Par quels artifices il en obtient le Gouvernement. 8


Ses

Ses cruautez. 9. & ſuivantes.
Sa Tyrannie depuis la Page premiére juſqu'à la derniére.
Mr. Jacob le Berthon, ſon Hiſtoire. 169
Mr. le Maréchal de Bellefond, Auteur de la Fortune de Bernaville. 6
Pierre Bertran, Clerc de Procureur, inſigne impoſteur. 73
Pierre Bont. LIII
Jean Boſtel, Officier Flamand. 328
Bourgouin, 81
Mr. du Boulay, Capitaine dans le Regiment Daufin. 26
Boutonniere. 81
Bouts-rimez. 15, 17, 51, 363
Le P. Florent de Brandebourg, Capucin, ſe diſant Prince. 333. Ses Vers. 347
Mr le Comte de Brederodes. 122. Son Hiſtoire prodigieuſe. 370. Epouſe la Marquiſe de Bois-Roger. 371
Le Chevalier Velzer de Broch. XL
Mr. de Brunsfields Kouakre. 90. ſon Hiſtoire. 266
Mr. le Comte du Bucquoit. XXI
Mr. le Chevalier Thomas Burnet. 336

## C.

Mr. Jean Cardel de Tours XLVI
Cerance & les Cerançois. 422
Champion. 437
Mr. Chamillart rapelle Mr. Conſtantin en France. 10
Mr. de la Chapelle Secretaire de Mr. le Comte de Pontchartrain. 12

Mr.

Mr. Charas, ſes Avantures. 317
Auguſtin le Charbonnier. XXXI
Mr. Cherberg, Lieutenant General du Canton de Zurig. XIII
Le Chevalier, 448
Mr. Conſtantin de Renneville, cruautez inouïes dont il eſt accablé par Bernaville. XXII
Eſt arrêté. 27
Son entrée dans la Baſtille, 32
Eſt introduit dans la ſeconde chambre de la Chapelle. 35
On le fouille. 36
Il eſt transferé dans la Seconde Chambre de la Tour de la Bertaudiere, dont il fait la deſcription. 105
On le laiſſe plus de ſix Mois ſans changer de Chemiſe, pendant que Corbé ſe paroit de ſon linge. 110
Il eſt mis dans la Calotte de la Bertaudiere avec Mr. Linck de Leipſick. 150
Il eſt transferé avec Mr. Linck de la Calotte de la Bertaudiere dans la Troiſiéme Chambre de la Tour du Coin. 163
Reſte par deux differentes fois cinq jours & cinq nuits ſans prendre la moindre nourriture, & pendant plus de trois Mois il a vêcu d'un œuf & d'un peu de ptiſane. 341
Il eſt mis pour la premiére fois au Cachot. 468
Un Conſeiller du Parlement de Paris reſte. 34 ans Priſonnier. L
Collier, Cordonnier de Paris, ſa Femme & ſes Enfans Priſonniers. 315
Mr. le Coq. 437

Corbé, Neveu du Gouverneur St. Mars. Son Portrait. 37. & 76
Roſarge fait l'Eloge de Corbé. 47
Inſigne friponnerie de Corbé. 62
Autre friponnerie de Corbé & du Major. 68
Autre friponnerie éclatante de Corbé. 387
Crime épouventable de Corbé. LXI
Mr. le Baron de Corneberg, ſes Avantures. 24
Jean Croſnier, Auteur de la Gazette Burleſque, ſes Avantures. 41

## D.

Mad. Daligny. 449
Mr. D'Argenſon ſon Portrait, 71. Son orgueil outré. 393
Mr. le Comte Davaux preſente Mr. Conſtantin à Mr. le Marquis de Torcy. 11
Mr. Delfino. LII
Nicodéme Dezimberg de Grenoble, ſon Hiſtoire Terrible. 179
Mr. Diodati. LIII
Divaux. 448
Diverſité des Priſonniers qui entrent dans la Baſtille. 5

## E.

Ecolier Priſonnier pendant 31. ans, pour avoir fait deux Vers contre les Jeſuites. XLVII
Epigrammes. 60, 98, 346, 356, & ſuivantes.

# TABLE

## F.


Charles Farcy, Soldat aux Gardes, ſon Hiſtoire. 172
Mr. Farie, de Garlin en Bearn. L. & 131
Mr. de la Ferriere. 437
Marguerite Filandrier. 136
Fontaine de Tournay. XXXIX. & 405
Mr. le Fort & une Angloiſe. 315
Antoine Folain Pilleveſſiere. 422
Henri Francillon, de St. Maximin près de Grenoble. LI


## G.


Jean Felix Gautier d'Heniſſart. 136
Gautier, Curé de Granville. 440
Le P. Gautruche, Jeſuite. 286
L'Abbé Giraut, Aumônier de la Baſtille. 82
L'Abbé Gonzelle, l'Aîné, ſon Hiſtoire. 393
L'Abbé Gonzelle, le Jeune, ſon Hiſtoire. 395
Samüel, ou plutôt Germain Gringalet, ſe faiſant appeller du Prey, du nom de Judith du Prey ſa Mere, du Village de Verny, au Païs de Gex & ſe diſant de Genève. 311. & 446
Pierre Guenon. LIII
M. Guery, Capitaine Irlandois. XL
Mad. Guyon fameuſe Quiétiſte ſon Confeſſeur. 135. & 162

## H.

Mr. d'Hamilton, Ecoſſois. LV
Le Hoguais. 437
Mr. du Hommet, Curé de Granville. 439

## J.

Mr. Janiçon de Montdevis. LII
Jeſuites, leur Ambition & leur Hypocriſie, deux tours d'Ecolier pour les en punir. 290
De l'Ille Chapedelaine, Avocat à Vire. 425
Mr. du Joncas, Lieutenant de la Baſtille. 77
Paralelle de l'Inquiſition Françoiſe à celle de Goa. XLVI

## L.

La Veufve Lailly & ſa Fille, Irlandoiſes. LXIII
Mr. le Duc de Lauzun, Hiſtoire terrible. 74
L'Ecuyer, Capitaine des Portes de la Baſtille. 53
Mr. Chriſtien Henri Linck, de Leipſick, ſon Avanture. 150. Sa ſortie. 300. Nous dit adieu. 309
Mr. Linch, Capitaine Irlandois. XXXIX
Mr. de Loiſeliere. 437
Jean-Baptiſte de L'Ormeau, Eſc. Sr. de Falourdet, Officier de Dragons. 124
Mr. Lucas, ſon Hiſtoire. 434
Mr. Luſtick. 473

## M.

Madrigaux. 359
Marianne, Magicienne. 449. Sa condamnation. 459
Le Fils du Roi de Maroc. XIII
Mr. de Maupertuis, Couſin de Mr. Chamillart. 26
L'Abbé de St. Martin, de St. Etienne en Forêt, ſon Hiſtoire. 201
La Mas. L
St. Mars, Gouverneur de la Baſtille. Son Portrait. 32. & 73. Ses Gaſconades. 34. Terrible emportement de ce décrepit. 64. Il queſtionne l'Auteur ſur ſon ſejour en Hollande. 66
Jacques Maurice, Tailleur d'habits, près de Valenciennes. 326
Henri Maurice, Bailly de Ville-Dieu. 421
Montlien, Procureur de Vire. 433
Mr. de St. More, Lieutenant de Grenadiers, Fils de Mr. Tozain. 343
Eloge de la Nobleſſe des environs de Mortain. 42

## N.

Mr. Nitſtwitz. XVII.

## O.

Odriſcot, Irlandois, ſon Hiſtoire funeſte. LXIV.

## P.

St. Pair, Procureur du Roi de l'Amirauté de Granville. 437
Papafaredo, Prêtre Italien. 85. & 408.
Le Parc Couroys. 437
Mr. Pequet, Secretaire de Mr. le Marquis de Torcy. 12
Maturin Picot, de Gournay, ſes Avantures. 312
Picot Berger. 448
Pigeon. LIX. & 3
Pinel, Prieur. 447
Mr. Piquelin. 437. L'Hiſtoire de ſon Pere. 438
Du Pleſſis, Marquis Daremberg. 474
Le Baron de Pokenet. 271

## Q.

Queſnel. 437

## R.

Abraham Reilhe, Chirurgien de la Baſtille. 79
Mr. le Prince de la Riccia. XIII. & 131
Le P. Riquelet, Jeſuite, Confeſſeur de la Baſtille. 86
L'Abbé Rollet, Chanoine d'Autun, Precepteur des Enfans de Mr. Brunet de Rancy. 320
Roſarge, Major de la Baſtille. 43, 54, & 79.
Inſigne friponnerie de ce Major. 391
Rüe Porte-Clefs. 43. & 81

## S.

Philibert de la Salle, de St. Etienne en Foreſt. 315
Nicolas Sandro, des Hayes d'Aveſne en Hainaut. 85. & 409
M. le Baron de Saſſinet. XVI. & 114
Mr. de la Saulais, Medecin. 322
Mr. le Sauvage. 437
St. Sauveur Neveu de Bernaville. XXVI
Mrs. Schrader de Peck, Gentil-Homme de Hanover. XLII. & 320
Simon Plaideur. 437
Sonnets Chrétiens. 92. & ſuivantes. Sur la Baſtille. 348. Et ſur une Fille qui ſe poignarda. 355
Antoine Sorel, Curé de Lery, ſes Avantures. 196
Mr. Stinkſon, Banquier Anglois, ſon Hiſtoire. 389

## T.

La Tibrie, ſon Hiſtoire. 415
Mr. le Marquis de Torcy. Trait très touchant de ſa generoſité. 19
Tozain de Bordeaux, Bourgeois de Paris, ſon Hiſtoire. 336

## V.

Vander-burg, Hollandois. 309
Varin de Rennes. 136. & 156
Mr. Antoine Vidal, de Toulouze. 136

Ville-Dieu, Hiſtoires de la ſimplicité des Habitans. . 417. & 420
Wiperman, Gentil-Homme de Hanover. 325

## Y.

Ynor, Avocat de Granville. 437

# ERRATA

## DU

## PREMIER TOME.

Page. xxix. ligne 28. ôtez presque
p. xxxviii. l. 24. devant Bernaville mettez de
p. lx. l. 12. & 13. effacez Jean Bonneau Médecin d'Aubusson, & mettez Pierre Pigeon d'Aubeuf près de Louviers.
p. lxix. l. 9. au lieu de raporte mettez cite.
p. lxxix. l. 18. Linth lisez Linck.
p. lxxxii. l. 21. effacez Histoire mettez Livre.
p. 3. l. 31. Demoiselles lisez Filles.
p. 4. l. 20. derniers, lisez deniers.
p. 18. l. premiére Anniba lisez Annibal.
p. 23. l. 16. s'efforçoit, lisez tâchoit.
p. 30. l. remener lisez renvoier.
p. 43. l. 19. effacez l'Alcoran & mettez les Signes du Zodiaque.
p. 50. l. derniére qien lisez bien.
p. 51. l. 2. qu'il a été, lisez qui a été.
P. 57. l. 8. Corde, lisez Corbé.
p. 58. l. 18. & 19. effacez que je le méritois, mettez mes péchez.
p. 74. l. 34. un lisez une.
p. 79. l. 21. avoit lisez il avoit.
p. 89. l. 21. de recommander lisez à recommander.
p. 102. l. 6. manqué lisez manquai.
p. 136. l. 15. St. lisez Ste.
p. 146. lig. premiére un lisez une.

# ERRATA.

p. 154. l. premiére un liſez une.
It. l. 12. effacez entrer.
It. l. 26. cuilier, liſez cuiliére.
p. 234. l. 24. eſtropié, liſez étripé.
p. 237. l. 24. ôtez &.
p. 246. l. 15. l'Hiſtoire liſez les Hiſtoires.
p. 254. l. derniére Mordoi liſez Mordiére.
p. 267. l. 18. apres ni mettez nous.
p. 273. l. 2. our liſez pour.
p. 307. l. 25. la liſez leur.
p. 321. l. 6. Promenede liſez promenade.
p. 329. l. 5. après Intendant mettez de Mons.
p. 332. l. au lieu de le mettez du
p. 396. l. 4. perſuadé liſez perſuadée.
p. 403. l. 14. avoit liſez avois.
p. 415. l. 3. promiſez liſez promiſes.
p. 456. l. 18. condamner liſez murer.
P. 471. l. 34. un eſpèce liſez une.

Aol 1474071

LV
D
49